

Georges-Michel THOMAS - Alain LE GRAND

LE FINISTERE
dans la guerre

1939-1945



LA LIBERATION

Georges-Michel THOMAS
Alain LE GRAND

LE FINISTÈRE DANS LA GUERRE

II. LA LIBÉRATION

Éditions de la Cité
BREST-PARIS

Sommaire

Couverture

Page de titre

Épigraphe

Préface

I. – A l'aube de la libération

1. Les otages morlaisiens

2. Attaques des mairies, perceptions...

3. Etat d'esprit de la population

4. La Résistance s'organise

A. – Dans l'arrondissement de Brest.

*B. – « De l'Indien au Siou » : le poste émetteur-récepteur
du départemental F.F.I. Le B.O.A.*

C. – Dans la région morlaisienne

D. – Au pays de Carhaix.

E. – A Châteauneuf-du-Faou.

F. – Sur la Résistance à Crozon et dans le Porzay.

5. Figures de la Résistance

6. Les femmes agents de liaison dans la Résistance

7. Vie scolaire et résistance

II. La bataille de Brest

1. Combats autour de Morlaix

Les combats du Ponthou

Défense du viaduc de Guimiliau

Combats de Lanmeur et de Plougasnou

La bataille de Plouigneau

2. Au fil d'une route ensanglantée

Combat de Pont-Eon

La soldatesque à Cléder

Horreurs allemandes à la Roche-Maurice

Combats à Lesneven

D'innocentes victimes à Plounévez-Lochrist, Tréfléz et

Guissény

Les fusillés de Plouvien

Gouesnou et le massacre de Penguérec

3. Batailles et escarmouches autour de Brest

Libération de la côte des Abers

Trois semaines avec les F.F.I. du canton de Lannilis

devant les lignes allemandes

F.F.I. et F.T.P.F. devant Brest

Des combats de Pont-de-Buis à la tuerie de Quimerc'h et

aux représailles de Daoulas

Le raid sur Brasparts du 16 août

Le bataillon René CARO fait 200 prisonniers à Sizun.

III. – Parachutages et maquis

Les parachutages.

Premier parachutage

Quelques parachutages

Maquis finistériens

Le maquis de Spézet-Saint-Goazec

Nouvelle rafle un mois plus tard.

Châteaulin et le maquis de Beuzit-Keralliou en Lothey.

Avec le groupe Yves GILLOUX au maquis.

Le maquis Tonton à Saint-Hernin

Des maquis de Restamenach et de Lémézec à la compagnie

Barbusse

Compagnie du docteur JACQ

Le maquis de Beurc'hoat en Berrien

Du maquis de Baudriec à la compagnie Corentin Cochenec

Le maquis de Scaër – Kernabat

Action – répression : la vie dure du maquis.

Bataillon de « Sécurité » et Kommandos contre
maquisards à Kernabat – Quillien

Le maquis de Quéménéven.

Le maquis de Saint-Méen.

Au maquis : le groupe « Marceau ».

Du maquis de Tréméoc au Bataillon Bigouden

Les équipes Jedburgh

Le groupe Hilary.

Le groupe Horace.

L'équipe Francis.

Le groupe Gilbert.

Le groupe Ronald.

La mission Aloes

IV. Dans le bassin de l'Aulne

1. Dans le Poher « ardent et tumultueux »

Le Château Rouge à Carhaix.

De Locmaria-Berrien à Plouyé.

Les pendus de Carhaix.

Journal de ce qui s'est passé à Carhaix et dans sa région
en juillet et août 1944.

Bombardement de Scignac (29 juillet 1944).

Avec les paras de Ramcke.

Au pays de Châteauneuf

A Pleyben.

La libération du Huelgoat.

Comment Jean MARIN sauva la vie à deux prisonniers allemands.

Dans les monts d'Arrée.

Bataillons de la vallée de l'Aulne : « Normandie » et
« Stalingrad »

Le bataillon « Normandie ».

La compagnie « Cartouche ».

La compagnie « Surcouf ».

Le bataillon « Stalingrad ».

La compagnie « Châteaulin ».

Compagnie « Ténacité ».

Compagnie « Victoire ».

V. Bataille autour de Quimper

La bataille autour de Quimper

Les derniers déportés ne reviendront pas.

L'exécution du « Plan Vert ».

Au P.C. du commandant d'arrondissement.

Guellen... le hasard ?

Penhoat... la dénonciation.

Kergrenn (secteur 7) : la suite.

Kervern (secteur 5) épargné.

Un pénible devoir.

Au P.C. départemental des F.F.I.

Avec les F.T.P.

Les « prélèvements » – la grande rafle – le médecin autrichien.

Les éclaireurs quimpérois : le secteur 3.

A Langolen : le camp de Stang-Vras.

Les trois couleurs flottent sur Quimper.

Combat de rues.

On attendait les Américains... et ce sont les Russes de VLASSOW.

La préfecture en feu.

Quimper libéré.

Les Américains et la clef de la ville.

VI. Combats en Cornouaille

Combats en Cornouaille.

Le secteur de Plogastel-Saint-Germain.

A Plozévet.

Rosporden... Rohantic, Quillien et les durs combats du 4
au 7 août.

Rohantic où tombent les premiers maquisards.

Cosquéric et le silence de Jean GEORGELIN.

Opération aérienne – Matériel et hommes : l'équipe
Jedburgh.

La dure journée de Quillien (Kernabat).

Moulin-l'Abbé, puis le camp Delessart à Keroret-Coray.

Nouveaux parachutages.

Un cri d'enthousiasme accueille l'annonce de l'insurrection
générale.

Violents combats de représailles.

« Ils » reviennent.

Dernières escarmouches.

Les otages de Rosporden.

Le réseau C.N.D. « Castille » à Rosporden... et dans le
Sud-Finistère

Bannalec se libère.

Transport d'armes.

Le combat de Creis-Obet.

Coup de main sur la gare de Bannalec.

Au Pays bigouden : Saint-Gabriel – Les rafles de Plomeur, Plobannalec, et l'Île-Tudy Les exécutions de la Torche.

Sur la libération du canton de Pont-l'Abbé.

A Bénodet et dans le canton de Fouesnant.

Durs combats

La marine à Bénodet.

Prise du navire allemand *Rostock*.

Au bout du vieux monde : le Cap Sizun.

En vue du jour « J ».

Tragique parachutage.

Représailles.

Les F.F.I. – F.T.P. face aux Allemands – Lézongar.

Trêve de courte durée.

Combats navals et raid allemand sur Plozévet.

Combats de Lesven – Une belle victoire des F.F.I. – F.T.P.

Avec la chute de Lézongar : libération complète du

Finistère.

Version allemande : Lesven, Lézongar : des

« contretemps » !

Témoignage d'un otage : Yves HÉLIAS, de Kereval en Mahalon.

A Pont-Aven.

Concarneau : Trois semaines de siège.

Le siège de Concarneau vu par l'équipe Jedburgh

« Gilbert ».

Quimperlé, en liaison avec le Morbihan.

A Quimperlé, sous le règne de la terreur.

VII. Le siège de Brest

Le siège de Brest

La défense de Brest

Ce 26 août...

Le siège de la ville.

Le siège vu par des témoins.

A Recouvrance, pendant le siège.

Le drame de la rue Coat-ar-Guéven.

L'attaque.

Les forces américaines ayant participé au siège de Brest.

Lettre du général Troy H. MIDDLETON au général

RAMCKE pour l'inciter à se rendre.

Le drame de l'abri Sadi-Carnot.

Ci-gît Brest...

Autre vision.

Sur le vif.

VIII. Dans la presqu'île de Crozon

Dans la presqu'île de Crozon

Sur le front de la presqu'île.

« Normandie », « Stalingrad » et quelques autres.

Renforts F.F.I. et premiers Américains.

Attaque des crêtes du Ménez-Hom.

Prise de Ménez-Hom (côte 330).

Deuxième phase des combats Tragique « méprise » de
Telgruc

Départ du colonel EON – Poursuite des combats.

Derniers assauts – RAMCKE se rend

Une population éprouvée.

Carnet de route d'un volontaire.

En convoi de charrettes vers la presqu'île de Crozon :

L'aventure d'un paysan de quinze ans.

XI. Les lendemains de la Libération

Les lendemains de la Libération

Pour une remise en route dans l'ordre.

A. LECOMTE, préfet de la Libération.

Comité Départemental de Libération.

Adolphe LE GOAZIOU, président du comité départemental de libération.

Délégations spéciales.

La Presse.

Premiers visiteurs.

Victimes des mines.

Les victimes de l'Occupation et de la Libération.

Epuration et répression après la Libération.

Annexe I - Chronologie des événements qui se sont déroulés en 1944.

Annexe II - Copie des ordres du chef départemental colonel « Poussin ».

Annexe III - Les Forces Françaises de l'Intérieur dans le département.

Annexe IV - Périple d'un fusilier marin commando des F.F.L. resté à la côte.

Les lecteurs nous ont écrit...

I. DANS UN PAYS EN GUERRE. – La drôle de guerre.

IV. L'ESPRIT DE LA RÉSISTANCE. – Les évasions par mer.

Bibliographie

Remerciements

INDEX DES NOMS DE LIEUX figurant dans l'ouvrage

INDEX DES NOMS DE PERSONNES - figurant dans l'ouvrage.

Notes

Copyright d'origine

Achevé de numériser

*« Quiconque écrit l'histoire de son temps doit
s'attendre qu'on lui reprochera tout ce qu'il dit et
tout ce qu'il ne dit pas. »*

*Voltaire
(avril 1732)*

Préface

Ce mot bref est moins une préface qu'un témoignage. Non que MM. LE GRAND et THOMAS aient besoin, en Bretagne, de la présentation de qui que ce soit. Ce sont d'authentiques Bretons, de bonne souche. Comme historiens, les livres qu'ils ont publiés avant celui-ci, et le succès qu'ils ont obtenu auprès de leurs lecteurs, rendent toute présentation inutile.

C'est donc moins sur eux que j'entends porter témoignage que sur moi et, s'ils me le permettent, sur nous.

Ce que je crois devoir dire, c'est que, depuis deux décennies, j'ai travaillé avec MM. LE GRAND et THOMAS dans le cadre d'un organisme aujourd'hui disparu, qui s'appelait le « Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale », dont ils étaient les correspondants pour le département du Finistère, l'un à Brest, l'autre à Quimper.

Ensemble, nous avons mis au point et mené à bien de nombreuses enquêtes sur la déportation et le système concentrationnaire, les prisonniers de guerre et les stalags ou oflags, le Service du Travail obligatoire, le régime de Vichy, l'économie sous l'Occupation, « l'épuration » et la Libération, et surtout, la Résistance clandestine.

Pendant plus de vingt années nos auteurs ont travaillé, obscurément et silencieusement, en toute gratuité, seulement pour le plaisir de participer bénévolement à une grande œuvre collective.

Le livre qu'ils publient aujourd'hui, comme le précédent, est le fruit de ce patient travail de bénédictin, le précieux suc tiré de tonnes d'archives et de milliers de fiches. C'est ce passé de dévouement, de persévérance et de labeur obstiné que, l'ayant vécu avec nos auteurs, j'ai voulu évoquer en ces quelques lignes, assuré d'ailleurs qu'ils n'en avaient nul besoin, et que ce nouveau livre recueillerait, auprès de ses nombreux lecteurs, le même succès mérité de grande estime que ceux qui l'ont précédé.

Henri MICHEL
Président du Comité international

d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale.

I. – A l'aube de la libération



Sainte-Sève - Cultivateurs réquisitionnés pour faire des barrages

Quelle est la situation dans le Finistère en ce début de 1944, aube de la Libération ?

Morlaix vient de connaître une importante rafle à la suite d'un jet de grenade dans le Soldatenheim ; les bombardements aériens sur Brest ont diminué en nombre et en intensité. Par contre, les attaques contre les mairies, les perceptions et les bureaux de tabac se multiplient, cependant que les conditions de vie deviennent très difficiles, d'autant que l'occupant, fébrile et sentant le vent tourner, se montre plus dur et plus exigeant.

Au contraire, la Résistance s'organise, les maquis se développent à la suite des parachutages et le nombre des attentats et des sabotages augmente.

1. Les otages morlaisiens

L'année 1943 se termine mal à Morlaix. Une grenade lancée contre le Soldatenheim de la rue de Brest, alors que le réveillon bat son plein, occasionne 17 blessés.

En réaction, deux jours plus tard, dès 7 heures, les Allemands pénètrent dans les demeures, en font sortir les hommes et les groupent – 300 environ de 18 à 35 ans – place Thiers. Tout cela sous la direction du Lieutenant KRUGER, de la S.D. de Rennes.

Rue Gambetta, auparavant, les occupants ont arrêté M^e Daniel LE HIR, avocat, 68 ans et malade, sa fille et le fiancé de celle-ci. Ils mettent le feu à la demeure et empêchent les pompiers d'intervenir.

Et c'est le défilé vers la place Thiers des hommes âgés de 18 à 40 ans, avec leur poste de T.S.F., quand ils en ont un. Bientôt, près de 600 Morlaisiens se trouvent entassés dans les abris de la place.

Les occupants procèdent alors par élimination. Il reste finalement 67 hommes, divisés en deux groupes et qui attendent, anxieux, que leur sort soit fixé ; les autres ont été libérés après contrôle des papiers d'identité.

Le premier groupe, comprenant M^e LE HIR, sa fille (le fiancé a été élargi) Max POITEL, Ernest JAOUANET, Alain PAUGAM, Fernand LE DEUNFF, François MORVAN, fait connaissance avec la prison de Créach-Joly, le dernier cité rejoignant toutefois Rennes par la suite.

Le second groupe, fort de 60 personnes, prend le chemin du terrain d'aviation d'où, le 2 janvier 1944, dans trois wagons, elles sont dirigées sur Compiègne.

M. DINNE, Ingénieur à la Compagnie du Gaz, parvient, après de nombreuses démarches tendant à prouver la nécessité de sa présence à l'usine, à retrouver la liberté.

Finalement, c'est un convoi de 59 déportés morlaisiens qui part pour l'Allemagne. Le premier à s'évader, en cours de route, fut un Parisien qui avait réussi à arracher une planche du wagon. Le Docteur MOSTINI sauta ensuite, puis M. COZANNET, puis plus loin encore LE FLAMANC, puis LE BAIL et enfin BRICON. Le mécanicien du train se montrait un parfait complice, freinant dans

chaque virage, ralentissant dans les côtes, ce qui diminuait les risques de chute.

Revenu en Bretagne, le Docteur MOSTINI est arrêté le 4 février à Mespaul alors qu'il entrait dans l'église. Jugez de l'étonnement des KELLER et des SCHMITT de la Kommandantur qui le croyaient déporté ! Après avoir été sur le point d'être fusillé, on le libéra sur parole.

Sur les 54 déportés parvenant à Buchenwald, 33 décéderont là ou dans un autre camp. Ce sont : Jean CABON, Louis CASTEL, Georges LE COZ, François CRÉACH, Théophile CHAUVEL, André FÉAT, Héloïse GUÉGUEN-BIZIEN, Jean-Marie GUYADER, Louis HOUEL, Marcel HINGANT, Joseph HUET, Pierre HUON, François LE JEUNE, Jacques KERNÉ, Roger LARHER, Marcel LEMAIRE, Michel MARTIN, Louis MALTRET, Jean NÉDÉLEC, Guy PAPE, René PETIT, Joseph PLASSART, Michel PENTHER, Bernard RAZAVET, Georges LEROY, Henri LE RUMEUR, Jean SIMON, Paul TANGUY, Auguste TRAON. Outre ces Morlaisiens avaient été arrêtés et ne revinrent pas : LE GALL, de Plougouven, MARZIN, de Brest, PINAQUY, de Bordeaux et COEFF.

Sur les 21 qui reviennent à Morlaix en 1945, Claude BERVOAS décède quelques semaines plus tard (24 mai 1945) et Emile CADIOU en 1947 (23 avril)^a.

Sans rime ni raison apparentes, les Allemands opèrent d'autres rafles dans la région morlaisienne. Ainsi, le 2 mai 1944, ils arrêtent 150 personnes à Plouescat. Sur les 45 retenues l'après-midi, ils en dirigent 18, vraisemblablement sur Brest (17 hommes de 21 à 42 ans et une femme de 25 ans)^b.

Le 11 mai, à Morlaix, la Feldgendarmérie opère une descente au *Café des Mouettes*, quai du Léon, arrêtant 25 personnes dont plusieurs résistants.

Mais ce n'est pas toujours sans raison. Ainsi, dans la soirée du 5 avril 1944, entre 16 h 30 et 17 heures, quatre jeunes gens, au lieu-dit le Boulva, à la limite de Lanmeur et de Saint-Jean-du-Doigt, tirent à l'arme automatique sur un officier allemand circulant à bicyclette et le ratent.

Une rafle s'ensuit et les occupants arrêtent une quinzaine de jeunes gens dont certains travaillent encore dans les champs, les

conduisant à l'Orst-kommandantur de Lanmeur pour interrogatoire.

On les relâche tous le lendemain, sauf un certain ANDRÉ, dentiste à Paris, demeurant à Plougasnou et qui ne possède pas l'autorisation de circuler en zone interdite^c.

2. Attaques des mairies, perceptions...

Des équipes spécialisées poursuivent, à l'époque du débarquement allié, les attaques et cambriolages de mairies, commencés avec le S.T.O.¹, pour l'aide aux réfractaires (tickets d'alimentation, coupons de textiles, chaussures, enlèvement de cachets servant à la confection des faux papiers, destruction des listes de recensement...) et aussi aux Résistants qui vivent dans la clandestinité.

Citons quelques exemples de ces « visites » : Mespaul (25 mai), Locmaria-Berrien (28 mai), Plonévez-du-Faou (30 mai), Saint-Nic (30 mai), Collorec (31 mai), Briec (6 juin), Collorec (6 juin), Landrévarzec (6 juin), Pleyben (11 juin), Plomelin (14 juin), Briec (15 juin), Lanriec (17 juin), Pleyben (17 juin), Plouhinec (19 juin), Quéménéven (20 juin), Briec (20 juin)...².

Une liste aussi copieuse concerne les bureaux de tabac et les perceptions, autant de Caisses publiques, que l'on soumet, en l'occurrence, aux « prélèvements » de fonds – les perceptions venant en tête.

Des opérations de ce genre ont lieu, à partir du mois de mai 1944, et rarement avant. En juin et juillet, elles se développent.

Effectivement, depuis le 6 juin, les Etats-Majors doivent faire face à des besoins sans cesse accrus, notamment le paiement d'une solde aux maquisards dont les unités poursuivent leur recrutement et leur organisation.

D'une façon un peu idyllique, le Lieutenant-Colonel FAUCHER explique comment cela se passait. Pour ravitailler les maquis, on décida des prélèvements clandestins par coups de main : « Heureusement que les services publics et de sécurité (gendarmerie et police) étaient favorables à l'action de la Résistance et conscients des besoins de celle-ci. Aussi, d'un commun accord, lors d'un entretien entre chefs de la Résistance, d'une part, et mairies ainsi que les perceptions, d'autre part, il fut décidé que ces coups de main seraient exécutés à dates fixées, avec indication de l'importance des prélèvements nécessaires sur :

« – les mairies, pour se procurer les cartes et tickets d'alimentation et approvisionnements divers. Tous ces prélèvements de titres étant remplacés par les services du Ravitaillement général, afin de ne pas en priver la population ;

« – les perceptions, pour retirer les fonds permettant les paiements de tout le nécessaire à la vie des maquis : denrées, tabacs, carburants, etc. »

Le Lieutenant-Colonel FAUCHER ajoute : « Les services de sûreté étaient prévenus de ces opérations afin que les auteurs ne soient pas inquiétés et que les recherches donnent des résultats négatifs... »³

Si dans certaines recettes, comme à Quimper, les personnels résistants ou favorables à la Résistance acceptaient d'honorer des bons présentés par les F.F.I., disant à l'Autorité supérieure qu'ils avaient été imposés par des « terroristes », l'attaque simulée ou réelle (parfois on laissait un reçu) était la meilleure des justifications.

Quant aux tickets, bien souvent les soustractions s'opéraient autrement. Ainsi six résistants, trois de Plouyé et trois du Huelgoat, qui par la suite appartiendront à la Compagnie du Docteur JACQ (Bataillon LE ROY-SKER), enlevèrent tickets de ravitaillement et cachet officiel de Locmaria-Berrien bien qu'une quinzaine d'allemands occupaient alors le bourg. Il est vrai que l'opération profita de la complaisance de la secrétaire de Mairie⁴.

Mais il y avait parfois des bavures, d'autant plus que les coups de main pouvaient également être l'œuvre de voleurs, aussi nombreux sous l'Occupation qu'en période normale. Par ailleurs, les camps de travail TODT groupaient beaucoup d'étrangers, pas toujours recommandables.

Le 3 août 1943, trois hommes armés attaquent le mairie de Plonévez-du-Faou, s'emparant des tickets d'alimentation. A Lannédern, les gendarmes reprennent un des voleurs et le remettent aux Allemands.

Les maquisards, eux-mêmes, mènent la chasse aux pillards. Le Groupe Giloux, dirigé par Albert YVINEC, alors qu'il avait pris le chemin des Côtes-du-Nord pour éviter d'être capturé dans un maquis finistérien, poursuit des bandes organisées de pilleurs de fermes. « La population commençait à nous regarder de travers,

nous confondant avec ces brigands. Ce n'est que lorsqu'ils furent hors d'état de nuire (et confiés aux gendarmes français de Callac) que les campagnards respirèrent et nous regardèrent avec sympathie. »⁵

Opérations pneumatiques, Carburant et autres.

En fin mai, sur ordre de l'Administration de Vichy et des Allemands, les pneumatiques détenus par des particuliers doivent être déposés dans les mairies (probablement pour éviter de fournir des équipements à la Résistance). On les étiquetait en vue d'une restitution hypothétique.

A la mairie de Quimper, les Allemands viennent se servir le 20 juin (35 enveloppes, 25 chambres à air) et emportent le reste une semaine plus tard.

Pour éviter de telles saisies, on assiste à quelques « cambriolages » de mairies pour la récupération de ces pneumatiques : à Telgruc (25 mai), Clohars-Fouesnant (4 juillet), Langolen (12 juillet)...

Comme autres matériels, on enregistre « l'emprunt » de quelques bicyclettes ici et là, et de voitures automobiles.

On cherche de plus à s'approprier et à stocker un carburant devenu rare. Une opération spectaculaire de ce genre a lieu le 8 juillet : un camion du dépôt du Manoir du Parc à Kerfeunteun, transportant 3 000 litres d'essence, est arrêté à Guengat par sept hommes armés qui s'emparent du véhicule et le ramènent à son conducteur peu après, vidé de son contenu⁶.

1

Le Finistère dans la Guerre, 1^{er} Tome.

2

CHARPY (J.), Catalogue de l'Exposition « Les Finistériens dans la Guerre 1939-1945 », Quimper, 8-24 mai 1970, 92 p.

3

FAUCHER (ouvrage cité).

4

Compte rendu d'activité du Bataillon LE ROY-SKER.

5

Compte rendu d'activité du Bataillon GILOUX, par A. YVINEC et G. ALIX.

6

Notes diverses, dont A.D. Cabinet-Guerre.

3. Etat d'esprit de la population

Avant d'examiner dans quel état d'esprit était la population en l'an 1944, jetons un coup d'œil sur la situation économique du département qui détermine, en partie, cet état d'esprit.

La vie économique

Peu brillante en 1943, la situation économique ne cesse, en 1944, de se détériorer au fil des mois. Alors qu'il faudrait 40 000 quintaux de blé pour satisfaire aux besoins de la population, les livraisons n'atteignent que 10 000 quintaux, malgré pressions et menaces. Aussi, le pain, de plus en plus noir, manque-t-il souvent dans les villes et les communes rurales en sont privées.

Une expérience a été faite à Quimper par les boulangers TANDÉ et TANGUY pour une fabrication de pain à partir de la pomme de terre. A 33 kg de purée de pomme de terre, fournie par les établissements SAUPIQUET, furent ajoutés 72 kg de farine. Le tout donna 134 kg d'un pain appétissant et agréable au goût. Abandonnée, l'expérience fut reprise en 1947.

Même le sarrasin, indispensable à la fabrication des crêpes de blé noir, se fait rare. Dans la région de Briec, certains trafiquants achètent cette céréale à raison de 1 200 F les 50 kg, revendue 1 800 F dans les localités côtières. Dans la nuit du 11 au 12 février 1944, les murs des commerçants soupçonnés ont été couverts d'inscriptions comme « Maison du marché noir » avec le dessin d'une corde à nœud coulant.

Devant la raréfaction de la farine, une réunion de boulangers du département a lieu à la Préfecture, le 2 juin 1944, sous la présidence de l'Intendant du ravitaillement. Son but : essayer de concentrer les boulangeries et d'utiliser les gazogènes pour pétrir la pâte. Solution que les boulangers estimèrent impossible.

Le jour même, 5 000 t de farine doivent être livrées, venant d'Eure-et-Loir. Le 6 juin, une distribution de 500 g de farine blutée est prévue et le 28 juin, on annonce la dernière distribution de farine,

bien que celle détenue par les biscuiteries soit réquisitionnée au profit des populations. Cette réquisition étant retardée, les occupants font main basse sur cette farine.

Quant au beurre, la collecte de janvier 1944 suffit à peine aux occupants. Pas plus. Les Finistériens s'en passeront donc. De même pour la viande : après les prélèvements pour le compte de l'armée d'occupation, il reste un modeste cheptel de 540 bovins pour la population civile. Généreusement, Landerneau se voit octroyer 20 g de viande par semaine et Brest, 60 g, plus 30 g de charcuterie. L'abattage clandestin fleurit dans les campagne et l'on enterre les peaux de bêtes par précaution.

Le poisson manque, les pêcheurs n'ayant plus l'autorisation de sortir en mer.

L'huile a disparu des tables ; le sel, le sucre, la pomme de terre se raréfient, de même que le vin.

En ce qui concerne l'eau, la distribution, à Brest, est interrompue tous les jours de 17 heures à 7 heures le lendemain. On ne peut s'en procurer que de 11 h 45 à 12h 45 et faute de récipients, beaucoup de ménagères ne peuvent recueillir une grande quantité ; aussi, toute la journée on voit de nombreuses personnes faisant la queue devant quelques bornes-fontaines subsistant encore dans certaines rues de la ville...

La distribution du gaz se fait également dans de mauvaises conditions. L'horaire établi de 11 h 45 à 12 h 45 ne convient pas très bien aux personnes qui travaillent. Il y a lieu de noter que, peu après 13 heures, la pression du gaz diminue sensiblement.

En prévision d'un « réduit breton » – chacun son tour – les occupants font des réserves et stockent à Brest des provisions pour tenir deux mois.

Faute d'essence, les voitures autorisées à rouler restent au garage et les transports ferroviaires, gênés par le mitraillage des avions et les sabotages sont perturbés.

Devant cette situation quasi anarchique, le Préfet tente de réagir et oblige le contrôle économique à se montrer plus sévère. Rien qu'en février 1944, 558 procédures sont engagées contre les défaillants.

L'état d'esprit

Il a peu varié depuis 1943, sinon que de plus en plus, on trouve que le débarquement allié tarde. Un rapport officiel du 7 avril 1943, toujours d'actualité en 1944, après quelques retouches nécessaires, reflète la situation du département.

Il déclare, à propos de l'activité industrielle : « Les différentes industries de la région, sauf celles travaillant pour le compte des autorités allemandes, manquent de plus en plus de matières premières. Quelques petites industries, telles que fabriques de meubles, par exemple, disposent encore de quelques stocks de bois, mais les ferrures et les pointes font défaut. La main-d'œuvre également fait défaut, les ouvriers spécialisés quittant de plus en plus les entreprises locales pour aller s'embaucher chez les Allemands où ils sont plus rémunérés. Certains fabricants, pourvus de matières premières, ne peuvent satisfaire leur clientèle, faute de main-d'œuvre. De plus, ils ne peuvent fixer d'avance aucun prix de livraison, en raison de la hausse constante de la marchandise. »

Un rapport du 22 juin 1944 du Préfet ajoute une note pessimiste : « De nombreuses usines n'ont plus qu'une activité réduite et seront appelées à licencier incessamment complètement le personnel par suite du manque de combustible, de force motrice et de moyens de transports. »

Revenons au rapport précédent en ce qui concerne la classe paysanne. « Depuis juin 1940, la question agricole est passée au premier plan de l'actualité. On demande aux paysans de produire de plus en plus, cependant qu'on ne cesse de diminuer la quantité d'engrais chimiques qu'ils se procuraient avant guerre. La main-d'œuvre, également, a diminué énormément (prisonniers...). En même temps, on augmente les impositions et réquisitions. Certains petits fermiers, ne possédant qu'un seul cheval ont été obligés de le livrer à la réquisition et ne peuvent plus le remplacer. D'autres, imposés pour la livraison d'une bête à cornes au ravitaillement, ont dû livrer une vache laitière, ne possédant pas d'autres bêtes. Difficultés inextricables que les gens de la ville ne comprennent pas.

« De leur côté, les paysans ne se rendent pas compte des privations des citadins. De cette incompréhension mutuelle naît un état d'antagonisme qui fait que l'on s'adresse des reproches les plus souvent immérités.

« Les paysans doivent convenir qu'ils sont les privilégiés pour leur ravitaillement, et, malgré les difficultés qu'ils rencontrent, ils pourraient satisfaire à toutes les réquisitions et impositions s'ils ne pratiquaient le marché noir sur une grande échelle. Cela provient beaucoup de ce que la plupart des industriels et commerçants ne livrent leurs marchandises aux paysans que contre lard et beurre...

« Depuis la guerre, la consommation du veau a plus que triplé à la campagne. Les abattages clandestins conduisent les coupables à enfouir leurs peaux par crainte des sanctions, ce qui constitue une perte sèche pour l'industrie du cuir... »

Mais les amendes infligées aux cultivateurs pour non-livraison de beurre et d'avoine ou livraison insuffisante, la fermeture de certains moulins, le manque de pain dans quelques grosses communes rurales, vont réveiller, en particulier, dans le Centre Finistère, cette âme de « Bonnet-Rouge » qui sommeillait en chaque paysan.

Ainsi, le 9 mai 1943, les cultivateurs de Plonévez-du-Faou apprennent au cours d'une réunion qu'une amende de 1 839 500 F est infligée par l'occupant aux producteurs n'ayant pas suffisamment livré de beurre. Mécontents, les paysans présents s'en prennent au syndic adjoint, le molestent et décident de ne pas payer l'amende.

Le lendemain, 10 mai 1943, sous l'impulsion de Jean-Louis BERTHÉLÉMÉ, 200 paysans, armés de gourdins se présentent chez Jean-Louis HOURMANT, minotier à Plonévez-du-Faou dont le moulin est fermé depuis le 23 février par décision du secrétaire d'Etat à l'Agriculture et au Ravitaillement. Les paysans lui ont apporté leurs grains et exigent que le meunier mette en marche son moulin. Pendant une heure et demie, il fonctionne, jusqu'à ce, qu'alerté, arrive le sous-préfet de Châteaulin qui ordonne la fermeture du moulin et la dispersion de la manifestation.

L'enquête de la gendarmerie devait établir que le minotier était de connivence avec ses clients !

Nouvelle manifestation, le 13 mai à 9 heures, devant la mairie et nouvelle intervention du sous-préfet, assisté du secrétaire de la

corporation paysanne qui ramènent le calme.



*Jean-Louis BARTHÉLÉMÉ
de Kersalut
en Plonévez-du-Faou*

Après trois tentatives d'évasions manquées, Jean-Louis BERTHELEME persiste et réussit une quatrième qui le ramène en France le 6 décembre 1941.

Il participe à la Résistance hébergeant des maquisards (16 de Pont-l'Abbé, 3 de Camaret. Il recueille également 5 aviateurs américains qu'il dirige sur Carhaix et les remet à M. FROGER qui mourra en déportation.^d

Sa ferme servait de relais aux résistants qui gagnaient les maquis, en particulier celui de Saint-Goazec.

Participant à la résistance paysanne dont il fut l'âme dans la région du Centre-Finistère, il est dénoncé, et le 9 novembre 1943, sa maison est cernée par les occupants. Il se réfugie dans

son grenier, puis se rend quand il entend le Allemands proférer des menaces de mort à l'encontre de sa famille.

Après de nombreuses tortures, il est déporté au camp d'E Brich où il décède le 4 mars 1945.

Il avait été fait capitaine des F.F.I. par le gouvernement d'Alger le 15 mai 1943 et sa veuve, résistante, elle-même, a reçu une lettre du gouvernement des U.S.A. qui la prie de croire à « la gratitude et la reconnaissance du peuple américain pour aide apportée aux aviateurs alliés parachutés dans la région ».

Le commandant BILLANT, de Châteauneuf devait épingler sur la poitrine de son fils Jean-Guy BERTHÉLÉMÉ la médaille de la Légion d'honneur, attribuée à son père, à titre posthume.

Le dimanche 16 mai, c'est au tour de Châteauneuf-du-Faou, de connaître des remous. Alors que le conseil municipal s'est réuni, 200 paysans, environ, pénètrent dans la mairie réclamant la démission du troisième adjoint, M.S... et l'accusant d'avoir une part de responsabilité dans l'affaire des amendes infligées à la commune en ce qui concerne le beurre. M.S... invite alors les partisans de sa démission à lever la main. Aucun bras ne se lève.

S'adressant ensuite, au maire M. BERNARD, ils lui demandent de transmettre sur-le-champ, leurs revendications au préfet, savoir :

- 1° Réouverture des moulins fermés par décision administrative ;
- 2° Suppression des amendes infligées pour non livraison du beurre ;
- 3° Vente libre des chevaux de moins de trois ans.

Avant de se disperser, les paysans font savoir au maire qu'ils reviendront en force s'ils n'obtiennent pas satisfaction.

Deux jours plus tard, le 18 mai 1943, deux contrôleurs de battage arrivent à la mairie de Plouyé, afin d'interroger des cultivateurs n'ayant pas fourni leur imposition en blé. A peine ont-ils commencé leur interrogatoire que de nombreux manifestants envahissent la mairie. Et les deux contrôleurs doivent la quitter sous la protection d'un conseiller municipal.

Nouvelle manifestation à Châteauneuf, le 20 mai. Trois cents cultivateurs présentent au maire leurs revendications concernant encore les amendes pour non livraison de beurre, la réouverture des

moulins, la fourniture immédiate d'un contingent de sel pour la commune et le paiement du bois livré au ravitaillement.

Le 25 mai, l'effervescence gagne Le Faou, sans pain pendant 19 jours, en avril. A la demande d'un réfugié brestois et avec l'accord du maire, le garde champêtre invite la population à se rassembler le lendemain, à 14 heures, devant la mairie. Alerté, le sous-préfet intervient et la manifestation n'a pas lieu.

Mais ce n'est pas seulement le bassin de l'Aulne qui s'agite. Dans le Haut-Léon, on en arrive à perquisitionner dans les fermes, à la recherche de stocks de blé. Le 26 juin 1944, des cultivateurs de Sibiril, au nombre de 200, manifestent contre de tels procédés et se heurtent aux gendarmes, malmenant l'adjudant de la brigade de Saint-Pol-de-Léon.

Au fur et à mesure que passent les jours, les raisons du mécontentement se diversifient. Témoin la lettre que le maire de Clohars-Fouesnant adresse au préfet le 19 juin 1944 :

« Il n'y a eu aucun sabotage dans ma commune et pourtant on nous réquisitionne 40 hommes par jour pour garder les lignes téléphoniques de la route de Quimper à Bénodet ; 40 hommes pour la nuit entière. Quinze hommes pour garder la ligne téléphonique souterraine, 15 hommes pour le travail sur la route de Moustierlin, 10 pour la pose de poteaux dans les champs. Huit charrettes pour Moustierlin, 4 pour porter les poteaux.

« Vendredi à 17 heures, les gendarmes me portaient l'ordre de faire livrer 10 bicyclettes, à 8 heures, samedi, à Quimper.

« C'est donc, en 24 heures, 117 hommes que j'ai à fournir alors que ma population est de 600 habitants et que j'ai 30 prisonniers...

« Si cette situation se prolonge, mes administrés refuseront de marcher... »

*

A côté de ceux qui résistent ou manifestent leur mécontentement, il y a ceux qui dénoncent les patriotes par vengeance, ou par esprit démoniaque. La lettre suivante dans laquelle nous avons éliminé les noms des personnes dénoncées en est un témoignage.

Lettres anonymes

Nous avons vu que les Allemands ont été aidés par des traîtres français, les ZELLER, GROSS, DENIS, CORRE, BOTROS... et autres (voir t. I, p. 324-352).

Mais on ne saura jamais le nombre de lettres anonymes parvenues dans les Kommandantur, œuvre de mauvais Français, de maniaques voulant assouvir une vengeance, se débarrasser d'une personne gênante... Ces dénonciations ont peut-être démantelé des réseaux ou envoyé des patriotes au poteau d'exécution. Possible, mais incontrôlable.

Voici le texte d'une de ces lettres anonymes, fielleuse à souhait, datée du 10 janvier 1944 et retrouvée à la Gestapo de Kérinou, à la Libération. Elle dénonçait deux patriotes, l'un de Plourin-Morlaix, l'autre du Cloître-Saint-Thégonnec, fournissant noms et adresses.

« Ces deux *crapules* qui sont à la solde du Parti communiste français ont une large part dans tous les attentats qui se commettent dans la région contre les voies de chemin de fer, et en sont, sinon les provocateurs, du moins les auteurs directs à la solde de ces derniers.

« Par une ironie des circonstances, ils se sont engagés depuis quelque temps comme gardes-voies de chemin de fer, et sous le couvert de cette fonction peuvent plus facilement donner libre cours à leurs agissements.

« Au cours des nuits de garde, après la relève, profitant de la facilité qu'ils ont de pouvoir circuler en toute sécurité, ils cambriolent les fermes et leur extorquent, sous la menace de leurs revolvers, l'argent qu'ils ont tiré, paraît-il, de la vente de leurs produits aux Allemands.

« D'autre part, lorsque le Parti communiste décide de « descendre » une notabilité quelconque de notre région, parmi vos partisans, l'un ou l'autre de ces sinistres individus est désigné pour s'acquitter froidement de cette lâche besogne...

« Pour le maintien de l'ordre, dans votre intérêt et celui de ceux qui sont encore partisans de l'ordre, je vous demande de vouloir bien faire procéder immédiatement à l'arrestation des deux individus en question.

An die Bevoelkerung :

Seit Monaten drangsaliieren die Terroristen und Banditen unter dem Deckmantel der "Patrioten" die Bevoelkerung. Insbesondere die arbeitsamen Bauern Eurer Heimat werden von ihnen misshandelt, bestohlen und erpresst, selbst Morde sind an der Tagesordnung, scheussliche Verbrechen bezeichnen den Weg dieser asozialen Elemente, die da behaupten, als Patrioten zu handeln.

Die deutsche Besatzungsbehoerde ist nicht gewillt, diese Elemente weiter schalten und walten zu lassen. In allen Gegenden wird gegen die Terroristen mit allem Nachdruck und unerbittlicher Strenge vorgegangen, wer als Terrorist festgenommen wird, hat keinerlei Gnade zu erwarten, wer unrechtmässig Waffen führt verfaellt den Gesetzen des Krieges.

Pflicht aber jedes anstaendigen und arbeitsamen Staatsbuergers ist es, den deutschen wie den franzoesischen Behoerden bei der Bekaempfung der Terroristen zur Seite zu stehen. Wer ueber das Treiben der Terroristen orientiert ist, ihre Schlupfwinkel kennt und den Behoerden davon keine Kenntnis gibt, macht sich mit-schuldig an ihrem verbrecherischen Treiben und hat die bitteren Folgen solches Unterlassens sich selbst zuzuschreiben.

Kampf dem Terror im Dienste von Ruhe und Ordnung.

A la Population :

Depuis des mois les terroristes et bandits rançonnent la population sous le couvert du nom de "Patriotes". En particulier les laboueurs cultivateurs de votre patrie sont maltraités et saignés ; même des crimes sont commis et sont à l'ordre du jour. Ces affreux attentats montrent la voie que prennent ces éléments asociaux (indésirables pour la société) qui prétendent agir en patriotes.

L'Armée Allemande d'occupation est décidée à mettre fin aux agissements de ces éléments. Une action très énergique est menée dans toutes les régions avec une sévérité inflexible contre ces terroristes. Toute personne arrêtée comme terroriste ne doit s'attendre à aucune grâce. Toute personne trouvée en possession d'armes sera traitée selon les lois de la guerre.

Il est cependant du devoir de chaque citoyen honnête et travailleur d'être aux côtés des Autorités allemandes et françaises dans leur lutte contre les terroristes. Toute personne au courant de l'activité de terroristes ou connaissant leur repaire et qui n'en informe pas les Autorités se rend complice de leur activité criminelle et devra prendre ses responsabilités quant aux suites amères qui pourraient découler de leur négligence.

« Puisque personne – même pas la police française – ne veut prendre la responsabilité de vous les signaler, par crainte des représailles de leur part, au cas où ils réussiraient à vous échapper, je me fais une obligation, en conscience, de vous adresser ce rapport pour que vous preniez immédiatement une décision en connaissance de cause ; il est grand temps de débarrasser le pays de cette vermine.

« Ne comptez pas sur la police française pour accomplir son devoir : elle se plaît à savourer le désordre et à laisser libre cours à tout ce qui peut entraver la bonne marche de votre politique. Ainsi, par exemple, elle se fait une excuse de laisser en liberté de pareilles crapules, parce que c'est grâce à eux que les dirigeants communistes en arrivent à la réalisation de leurs projets terroristes.

« J'attire votre attention sur le fait que ces individus sont armés, bien armés même, et c'est pourquoi il vous faudra déléguer pour leur arrestation une cohorte de gendarmes *allemands*. Leur résidence habituelle est Le Cloître et Plourin, mais ils se méfient et s'attendent d'un jour à l'autre à une arrestation ; ils sont la plupart du temps en dehors de leur domicile respectif, et je vous conseille, le jour où vous déciderez de les "cueillir", de prendre la précaution – s'ils n'étaient pas chez eux sur le moment – de faire garder toutes les routes qui mènent à leur maison, et qui en sont à proximité. Venir la nuit serait plus indiqué, à moins qu'ils ne se trouvent justement en quête de rapines ou d'attentats nocturnes.

« Pour achever de vous convaincre, je vous fais remarquer qu'il y a eu dernièrement un pylône électrique, sauté à la dynamite, près du Cloître et que trois individus parmi lesquels X... et Y... ont été vus par des témoins affirmatifs.

« Sans plus – anonyme.

« *P.S.* – Pour éviter qu'elle ne soit "kidnappée" par un agent des postes, cette enveloppe comporte une adresse fictive d'expéditeur, n'y porter aucune attention. Elle est mise tout simplement dans le but de détourner de la part des agents des postes, le soupçon de lettre anonyme. Or, certains agents des postes se font un devoir de "kidnapper" ces lettres pour la bonne raison qu'elles n'ont qu'un but, la plupart du temps, que la satisfaction d'une vengeance ; ce n'est

cependant pas le cas de la présente lettre dont le but est tout à fait désintéressé à ce point de vue.

« *Signalement* :

« Individus d'allures louches portant particulièrement des foulards *rouges*, emblème de leurs idées *anarchistes*. »

4. La Résistance s'organise

La Résistance a-t-elle été un mouvement populaire ? Non ! affirme Jacques SOUSTELLE, dirigeant des services secrets de la France Libre à Alger, de 1943 à 1944 : « Environ un pour cent de la population française prit part effectivement, d'une façon ou d'une autre, à la Résistance et en accepta les risques souvent mortels. »¹

Dominique VENNÉ surenchérit quand il écrit : la Résistance « ne fut pas une épopée populaire. La population dans son nombre y fut étrangère »².

Mais il faudrait s'entendre sur le mot « résistant ». Considèrent-ils comme tel le cultivateur qui donne asile dans sa ferme à un jeune du S.T.O., le paysan qui met sa charrette à la disposition des maquisards lors d'un parachutage, l'adolescent, qui, du doigt, dessine des V ou des croix de Lorraine sur la poussière des camions allemands pour saper le moral de l'Occupant, le patriote qui diffuse des journaux clandestins ou la femme qui colle sur les murs des papillons vengeurs ? Et nous en oublions.

Et pourtant ne sont-ce pas là actes de résistance à l'opresseur ?

Mais venons-en à la Résistance finistérienne.

L'unification des divers réseaux et mouvements de Résistance qui souvent s'ignoraient ne s'est pas toujours faite aisément.

En octobre 1943, on pense à amalgamer les divers mouvements de résistance, conformément au plan établi par le C.N.R. (Comité National de la Résistance). L'Ouest constitue alors la région militaire M, divisée en M1 (Sarthe, Mayenne, Orne), M2 (Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Vendée), M3 (Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Finistère, Morbihan) et M4 (Calvados, Manche, Eure).

Au départ, toute la région M est commandée par GIRARD (« Moreau »), du Mans, chef régional de l'O.C.M., le général AUDIBERT prenant la direction des zones M2 et M3³.

Pour assurer une liaison constante lors du débarquement, le Haut Commandement décide de parachuter des équipes Jedburgh constituées de deux officiers (un français, un anglais ou un américain) et d'un radio, et de détacher également un officier des

Forces Françaises Libres, délégué militaire régional (D.M.R.), dans chaque région⁴.

Par l'intermédiaire de son adjoint, le commandant ERAUD, le général AUDIBERT a pris contact avec les chefs départementaux, dont POUSSIN pour le Finistère.

Le 2 décembre 1943, lors de sa dernière visite à Paris, AUDIBERT contacte Tanguy PRIGENT qui avait une boîte aux lettres chez une concierge du quai d'Orsay et tous deux prennent rendez-vous dans un bistrot de la place de la Bastille. AUDIBERT ne connaît pas le futur ministre. Deux journaux illustrés, placés perpendiculairement sur une table, servent de signe de reconnaissance. Ils décident tous deux d'établir des liaisons entre l'A.S. et la résistance politique, jetant par là même les bases des futurs Comités départementaux de Libération (C.D.L.).

Le lendemain, à son départ pour la Bretagne, Tanguy PRIGENT, chez DUPONT, à Montparnasse, remet au général, de la part de RIBIERE, patron du « Libé-Nord », la somme de 150 000 F.

De retour à Nantes, AUDIBERT entre en contact avec « Fantassin », parachuté quelques mois plus tôt. Il s'agissait du D.M.R., le sous-préfet Valentin ABEILLE, mis à pied par Vichy et gendre de Camille CHAITEMPS.

Il est convenu que le jour du débarquement AUDIBERT rejoindrait « Fantassin » dans son P.C. établi dans le nord-ouest du Morbihan, point central. Tous deux devaient d'ailleurs se revoir, à Vannes d'abord, puis au milieu du golfe du Morbihan, dans l'île de la Jument d'où ils se rendirent à Ploërmel pour y rencontrer le général ALLARD, ancien élève d'AUDIBERT à l'Ecole de Guerre. Il fut décidé qu'ALLARD prendrait la direction de la zone M2.

« Fantassin », arrêté à Paris en mai 1944, tenta de fuir et fut abattu. Auparavant, sa secrétaire, Christine, fille « très intelligente, mais trop remuante » avait convoqué ALLARD et DUBREUIL (délégué du B.O.A. – Bureau des Opérations Aériennes) à la Chapelle près de Malestroit. DUBREUIL ne vint pas et la Gestapo arrêta Christine et son agent de liaison, ALLARD parvenant à fuir par la porte de derrière.

En ce qui concerne le Finistère, AUDIBERT avait rencontré Mathieu DONNART (« Poussin ») à Vannes, chez MARCHAIS, et le

nomma responsable du département.

Mais le département étant coupé par la dorsale des monts d'Arrée, il préféra adjoindre à « Poussin », Ferdinand LE FLOCH, pompiste à Quimper, alias « Nicolo ». L'action de ces deux animateurs amena l'unification des mouvements.

« Poussin » fusillé, BERTHAUD prit la relève. Le capitaine LE FLOCH, arrêté le 22 janvier 1944⁵, fut interné à Rennes, puis dirigé sur Compiègne dans le même convoi que le général AUDIBERT. Il parvint à sauter du train le 30 juin, pendant son transfert en Allemagne, et rejoignit la Résistance. Le 4 août, il était à Quimper et prit, par la suite, son poste à la Sécurité militaire.

A. – Dans l'arrondissement de Brest.

Si la majorité des groupes qui vont constituer les F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur), acceptent d'être placés sous les ordres du commandant de réserve Joseph GARION, dit « Somme-Py », assisté, sur le plan militaire, du commandant d'activé Baptiste FAUCHER, alias « Louis », lequel prendra par la suite la direction des opérations, les F.T.P. préfèrent faire cavalier seul et les groupes Albert YVINEC et André LAGOGUET gardent, au départ, leur autonomie et cela jusqu'au 15 juillet.

Dans leur tâche, GARION et FAUCHER sont assistés de Pierre BERNARD, « Robin », de Défense de la France, arrêté le 5 mai 1944 à Rennes et déporté le 2 août suivant, de René SALAUN, de « Libé-Nord », de François BROCH, dit « Florette », et du commissaire en chef de la Marine DESHAIES⁶.



*Joseph GARION
(1889-1948).*

La plupart du temps, les responsables se réunissent chez Me GARION, rue de Lyon à Brest.

Au début de mars 1944, les colonels POUSSIN et FONFERRIER effectuent une tournée dans les divers cantons de l'arrondissement de Brest, en compagnie de BERNARD, BROCH et B. FAUCHER, évoquant les principaux problèmes de l'organisation de la Résistance : recrutement, armement, entraînement des hommes et recherche des terrains de parachutage.

Ce tour d'horizon s'achève par une visite à Kersaint-Landunvez, chez le commissaire général DOUILLARD, afin de mettre au point les relations avec la Marine qui, de son côté, s'organise.

Un contact a lieu ensuite, courant avril, à Brest chez M. BAUDOIN, de « Défense de la France », rue des Jardins. Assistent à cette réunion : les colonels DONNART et FONFERRIER (arrêté le 26 mai), le commandant FAUCHER, le capitaine RIBAN. Et du côté Marine : l'officier des équipages Paul LE BORGNE qui, dans le Léon, met sur pied une compagnie de fusiliers-marins, le maître principal Jean ROHOU dont l'unité, à l'arsenal, groupe marins-pompiers, gendarmes maritimes et personnel civil. Le commissaire en chef DESHAIES chapeaute le groupe Marine qui, en plus, comprend l'ingénieur en chef BARDU, et l'ingénieur du Génie maritime QUÉAU, ces deux derniers n'ayant pu prendre part à la réunion.

Ce groupe, en plus de ces deux derniers, est constitué de cinq ingénieurs de direction de travaux, onze agents techniques et vingt-cinq ouvriers de l'arsenal de toutes spécialités, répartis dans tout le port, y compris la base sous-marine. Jusqu'en 1944, il s'est borné à faire du « renseignement », communiquant le trafic sous-marinier deux fois par semaine (chaque sous-marin entrant ou sortant étant repéré soit par son numéro, soit par son écusson), signalant les réparations faites ou les modifications apportées à ces navires, le trafic des bâtiments en surface, transmettant un plan complet de la défense du port, puis, en mai 1944, les dispositions prises par les Allemands pour l'éventuelle destruction de l'arsenal⁷.

Début mai 1944, le commandant FAUCHER, point de mire de la Gestapo, prend le maquis et se retire au moulin de Baniguel en Kernilis où le rejoint, le 9 mai, le gendarme DERRIEN (« Jean-Maurice »), de Lannilis, qui organise lui-même son rapt pour être en règle avec son administration. Par la suite, ils quittent le moulin à la sécurité incertaine de par sa situation, en bordure de route, et gagnent, toujours en Kernilis, la ferme isolée de Grollo.

Menacé également, le capitaine BARACH, chef du secteur Guissény-Plouescat, se retire à Goulven, ferme de Coz-Castel. N'ont pas sa chance d'autres chefs cantonaux comme le commandant KERBRAT, les capitaines PROVOSTIC (Ploudalmézeau), RIBAN (Brest), TALLEC (Ploudaniel) et LUSVEN, qui sont arrêtés.

Cela amène à réorganiser l'arrondissement sur le plan suivant :

– L'état-major F.F.I. s'installe au moulin de Kerdudal en Lannilis, avec les commandants GARION et FAUCHER, assistés de BROCH et DAVEAU ;

– Le P.C. cantonal de Lesneven rejoint la ferme de Pen-ar-Cosquer, au nord de la ville, sous la direction du capitaine NICOLAS ;

– Celui de Ploudalmézeau, avec le capitaine GRANNEC et ses adjoints, L. MOUDENNER, et F. SALAUN, s'installe à Kergoff en Tréouergat ;

– En liaison avec le précédent, celui de Saint-Renan prend ses quartiers à Neven en Lanrivoaré, sous le commandement du lieutenant COADELOT ;

– Le P.C. cantonal de Guissény-Plouescat reste à Goulven, avec le capitaine BARACH qui verra ses trois adjoints, FAVÉ, BOTHUAN et CABON, arrêtés le 9 juillet. Internés à Pontaniou, les Allemands les fusillent le 7 août.

Au cours d'une réunion tenue à Guipavas courant juillet, BOURRIÉRES, alias « Berthaud » met les membres présents du P.C. de l'arrondissement au courant de l'arrestation et de la mort du colonel POUSSIN et leur fait part de sa nomination en tant que chef départemental de la Résistance, à sa place.

A ce moment, l'ensemble des unités F.F.I. de la région brestoise comprend 30 compagnies, dont une de la Marine et une autre formée de Russes, passés avec armes et bagages dans les rangs F.F.I. grâce surtout à la diplomatie de Mme DOUILLARD.

Le 13 juillet, une mission Jedburgh devait être parachutée sur un terrain situé entre Saint-Frégant et le château de Penmarch. Au dernier moment, Londres estima ce point de chute trop proche des installations ennemies et le message : « Les raisins vous rafraîchiront » annonçait le parachutage pour le 17, près du maquis tenu par le lieutenant LE GALL (« Lagardère »), où avait déjà atterri le team destiné au Sud-Finistère.

La Mission Nord-Finistère comprenait : le major SUMMERS, chef de mission, le lieutenant français LOUVOIS, le radio américain DIME et l'interprète MELLO. Elle fut récupérée à Loqueffret par le lieutenant DAVEAU qui la mena au château de Penmarch. Tous

avaient revêtu une tenue civile, les vêtements militaires étant dissimulés dans un tonneau.

1

SOUSTELLE (Jacques), « Envers et contre tout », R. Laffont, édit. t. 2, p. 368.

2

VENNER (Dominique), « Les armes de la Résistance », J. Grancher, édit., 1976.

3

Manuscrit du général AUDIBERT (Archives du CH 2^e G.M.).

4

Sur 279 officiers Jedburgh parachutés en France, en 1944, il y eut 8 tués, 8 blessés et 2 prisonniers (A. CALMETTE, *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, n° 61, 1966).

5

« Le Finistère dans la Guerre », t. I, p. 295.

6

FAUCHER (B.), Rapport d'activité des formations de la Résistance de l'arrondissement de Brest, *dactylographié*, 160 p. (Arch. Mun. Brest).

7

Rapport d'activité de l'ingénieur de 1^{re} classe du Génie maritime Pierre QUÉAU.

Liste du personnel constituant le groupe en plus de ce dernier :

– Ingénieurs de direction de travaux : Paul BARDU, Joseph PAUGAM, Louis PODEUR, Félix KÉRAUDREN (tous des constructions navales), Marcel LE BRIX (artillerie navale) ;

– Agents techniques : Pierre CREFF, Guillaume CREFF, Etienne OMNÉS, Amédée SÉNÉ, Marcel MORVAN, Francis PÉRON, Jean BIZIEN, Honoré CHALM (constructions navales), Louis KÉRÉBEL, Joseph RAOUL, Jean LE GUERN (artillerie navale) ;

– Ouvriers : Hervé QUÉUVÉRÉ, Laurent LARREUR, Yves PRIGENT, Jean GUÉGUEN, Louis BRENTERCH, Yves ILY (fusillé par la Gestapo), Jean MADEC, Philibert CASTELLOU, Guy KERSÉBET, Marcel COROLLEUR, Guillaume PELLEAU, Jean COTTIN, Yves COULIN, Rémi DENIS, François GOBRIANT, François GUILLOU, Yves BOURHIS, Pierre POULIQUEN, Jean GOASGUEN, Jean BIZIEN, Jean SCOARNEC, Robert CLOAREC, Léon SAILLOUR, Guillaume MAUDIRE.

B. – « De l'Indien au Siou » : le poste émetteur-récepteur du départemental F.F.I. Le B.O.A.

L'ordre n° 12 du 13 juin 1944 de « Poussin », chef départemental, informe les responsables qu'une « liaison directe par radio des F.F.I. avec l'état-major allié est établie » et « va permettre, grâce aux contacts quotidiens, de multiplier les parachutages... ». Ils ont ainsi à « faire connaître d'urgence les terrains dont ils disposent... avec leur position sur la carte Michelin 58. »

Justement, trois postes viennent d'être réceptionnés par François LE MAIGRE, de CARHAIX, au P.C. de Goarem-Vras en Saint-Hernin.

L'un doit être remis à BERTHAUD (un autre au docteur LE JANNE, à ce qu'il semble). Emile LE BRIS¹ est chargé d'accompagner les agents du Réseau B.O.A.² qui ont livré les postes, jusqu'à Quimper pour un contact avec l'adjoint de « Poussin ».

Pour circuler plus facilement en voiture, paraît-il, lesdits agents ont revêtu l'uniforme allemand, ce qui fait que LE BRIS appréhende en cours de route une attaque de la Résistance.

Ce déplacement presque rocambolesque – n'était la période – se trouve assez bien confirmé dans le message portant la date du 15 juin que BERTHAUD envoie à LE MAIGRE : « J'ai reçu le matériel dans des conditions un peu anormales. Vous voudrez bien me dire quel crédit je dois accorder aux personnes qui sont venues me livrer cette marchandise. Je ne me suis pas découvert et je ne tiens pas,

jusqu'à plus ample informé, à ce que l'on sache exactement à qui a été remis le matériel. »

Pour agir en confiance, il demande, avant d'utiliser l'appareil en question, que la radio de Londres diffuse, entre le 18 et le 21 juin, le message : « Le pingouin n'aime pas la flotte. »³

L'opérateur de BERTHAUD, RIOU, ancien radio de la Marine nationale, tient l'Hôtel des Bruyères à Plozévet. L'indicatif est « de L'Indien au Siou »⁴.

En fait, c'est sur Plozévet que l'on dirige le 22 ou le 23 juin, après Saint-Marcel, deux radios d'origine morbihannaise appartenant au B.O.A. : Jean ROUILLARD, alias « Wallon », originaire de Crédin, et Jean OLIVIÉRO, de Noyal-Pontivy, mis à la disposition de « Poussin ».

Auparavant, ils ont été présentés à BERTHAUD, accompagnés de Claude SENDRAL, alias « Huissier », adjoint de PAYSANT, dit « Trouvère », nouveau chef du B.O.A., pour la Région M3. « Trouvère » avait pris cette décision, on ne sait pourquoi, le 18 juin vers les 16 heures « en pleine bataille de Saint-Marcel ».

ROUILLARD appartient à la Direction régionale du B.O.A. depuis 1942. Il a recruté en fin 1943 Jean OLIVIÉRO, ancien navigant de l'Aéronautique terrestre, en le pressant de quitter son emploi d'ingénieur électricien aux Forges et Aciéries d'Hennebont, car le « bloc » Normandie-Bretagne (ou Ouest) du Réseau B.O.A. manquait de radios (émission, réception, chiffre).

A Plozévet, le poste installé dans un grenier, dépendant de l'Hôtel des Bruyères, est tombé en panne. Les appels demeurent sans réponse. Jean OLIVIÉRO n'arrive pas à le réparer.

On envisage alors une expédition à Questembert, pour prendre un autre appareil. « Huissier » décide d'accompagner « Poussin » dans le Morbihan. Ils sont arrêtés le 28 juin avec d'autres, dont les opérateurs-radio JOURDREN et LOSCUN (cf. Mathieu DONNART).

Apprenant cette nouvelle, ROUILLARD et OLIVIÉRO quittent précipitamment Plozévet le 29 (ou le 30) juin en emportant les douze quartz d'émission, « précieux auxiliaires utilisables sur tous les appareils, car il est interdit de transporter les postes ». Ils vont être obligés de se débarrasser de ces quartz d'ailleurs, en raison des nombreux contrôles que les Allemands font sur les routes.

ROUILLARD et OLIVIÉRO, qui circulent à bicyclette, sont arrêtés comme suspects alors qu'ils cherchent à gagner Redon (du moins OLIVIÉRO) et internés à Josselin. Libérés à l'arrivée des Américains, ils se mettent en relation avec les éléments du colonel BOURGOIN et le C.I.C. américain les dirige sur la III^e Armée du général PATTON.

Quant au Finistère, les équipes Jedburgh, qui vont arriver au début de la deuxième semaine de juillet, régleront pour l'essentiel la question des liaisons avec Londres.

Mais, comme le dit un ancien responsable, « la fatalité semble s'être acharnée sur le B.O.A. Finistère »⁵.

1

Qui s'est réfugié à Carhaix après le naufrage du *Jouet des Flots* (cf. « Le Finistère dans la Guerre », t. I).

2

Ou peut-être de l'Organisation de Résistance de l'Armée (O.R.A.) ou encore des réseaux britanniques qui s'étaient regroupés à Saint-Marcel.

3

Papiers F. LE MAIGRE.

4

« Les Finistériens dans la Guerre 1939-1945 », p. 32, catalogue Exposition à Quimper par Jacques CHARPY, 1970.

5

Michel PICHARD, ancien responsable du B.O.A., Lettre 1981. Par ailleurs, source :

– Témoignage de Jean OLIVIÉRO, 1959.

C. – Dans la région morlaisienne

Quand le docteur Léon LE JANNE reçoit chez lui Mathieu DONNARD (« Poussin ») et le colonel FONFERRIER (« Rossignol ») pour mettre au point l'organisation de la Résistance

à Morlaix et dans sa région, avec humour sa femme lui dit : « Et toi, quel nom vas-tu porter dans cette volière ? »

Sans hésiter, il décide de se cacher derrière l'anagramme de son prénom – Noël – quatre lettres sonnante sec et un mot synonyme d'espoir.

Entouré de Louis GUIZIEN, officier de cavalerie de 1914, récemment revenu de captivité, de François LE GAC, ancien lieutenant du 33e colonial, de M. LÉNA, professeur au lycée et délégué local de « Défense de la France », d'Alexandre MARZIN, dit « Merlin », reçu sous-lieutenant pilote en 1939 et déjà membre de « Cohors-Asturies », le commandant « Noël » va donner une solide structure à la Résistance morlaisienne, étendant son activité vers Carhaix et Huelgoat, d'une part, vers Saint-Pol-de-Léon et Landivisiau, d'autre part.

Au cours de l'année 1944, traqué par l'Occupant, le commandant « Noël » mène une vie clandestine errante. Alors qu'au début, il continue à travailler dans sa clinique, il passe ses nuits dans la maison KORN, puis chez ses amis FLAMEC, à Saint-Martin-des-Champs.

Il apprend un jour qu'un indicateur de la Gestapo, descendu par la suite, GOURMELON, est sur sa piste. Il se présente à la clinique sous le prétexte que, Résistant traqué, il cherche une filière.

Alerté par sa sage-femme, le docteur lui donne rendez-vous au café de Pont-Bellec le lendemain. GOURMELON raconte à nouveau son histoire, affirmant qu'il veut rejoindre la Résistance dans la région de Carhaix et demande un point de chute. Le commandant « Noël » se contente, pour l'instant, de le menacer et préfère changer de résidence.

*Un chef : le commandant « Noël »
(Docteur Léon LE JANNE)*



Léon LE JANNE avait vu le jour au Huelgoat le 5 mars 1894. Etudes à Saint-Charles de Saint-Brieuc, puis au lycée de cette ville avant de faire sa médecine à Bordeaux.

La mobilisation de 1914 l'empêche de la terminer et, alors qu'il est en seconde année d'études, il s'engage au II^e R.I.C. D'abord comme fantassin jusqu'en 1916, puis ensuite comme médecin auxiliaire, il y fera toute la guerre. L'armistice le retrouve indemne et décoré.

Il reprend alors ses études médicales, se spécialise en chirurgie et, celles-ci terminées, s'installe à Morlaix en 1926 où il dirige en plus deux services de l'hôpital.

Mobilisé en 1940 comme médecin-chef de l'hôpital militaire de Saint-Gildas-des-Bois, en Loire-Atlantique, il aide les soldats polonais à gagner Saint-Nazaire et fait rentrer les blessés chez eux pour leur éviter la captivité. L'astuce était simple : sur le registre d'entrée, il portait le mot « décédé » en face de leur nom.

Puis c'est l'Occupation...

Il prend alors la route de Sainte-Sève et trouve asile dans la famille JACQ où on lui ménage une chambre au-dessus d'une étable. Il s'en félicite d'autant plus que les Allemands ont arrêté sa femme, née VALLÉE, et Eugénie KÉRÉNEUR, la sage-femme, toutes deux incarcérées à Créach-Joly le 3 juin.

Il est depuis deux jours dans cette ferme quand son ami GUÉGUEN, de la Manufacture des Tabacs, vient le prévenir, que, malgré les mauvais traitements endurés, les deux prisonnières n'ont pas parlé. Il apprend également l'arrestation du docteur Jean LE Duc à son retour d'un parachutage. Voici dans quelles circonstances :

Le « Racketeer Circuit »

Martin RENDIER, connu sous le nom de Maurice Henry ROUINEAU et plus encore sous le prénom d'Adolphe, fait partie, dès 1941, de l'organisation de Résistance « Victoire » à Agen. A la dissolution de celle-ci, il entre en relation avec le colonel G. R STARR et sert dès lors d'agent de liaison ; mais bientôt compromis, il doit passer en Espagne, et, par Gibraltar, arrive en Angleterre le 29 décembre 1943^e.

Là, il suit un entraînement intensif et, avec son ami Pierre-Roger DUFFOIR, dit « Amédée », débarque en Bretagne, à Beg-an-Fry, dans la nuit du 16 au 17 avril 1944, en même temps que d'autres chargés de mission, pour procéder à des sabotages et organiser des parachutages.

Tandis que certains prennent le chemin de Paris, « Adolphe » et « Amédée » sont conduits à Morlaix par le vétérinaire BARON qui les confie au docteur LE Duc.

Celui-ci, dont la femme et les trois enfants ont trouvé refuge à Saint-Sauveur par crainte du bombardement du viaduc de Morlaix (le docteur réside en effet juste sous celui-ci), n'en est pas à son coup d'essai.

Il a déjà recueilli un aviateur originaire de Rhodésie du Sud, Wallie MOLLET, tombé en parachute dans la région de Morlaix, après avoir passé chez les demoiselles BOETTE et le docteur LE JANNE.

De gauche à droite, en août 1946 : M. Martin RENDIER ; son épouse, institutrice ; P.-R. DUFFOIR et un ami résistant.



Il a aussi donné asile au capitaine pilote canadien Gérald RACINE qui rejoint l'Angleterre dans la nuit du 17 au 18 mars 1944. Par ce même convoi arrivent Gilbert VEDY (Médéric), COURSON de VILLENEUVE, JOLLINON, Charles ENTIER, qui faute de pouvoir prendre le train à Morlaix, la ligne étant coupée à la suite d'un sabotage, passent la nuit chez le docteur LE Duc^f.

Ce dernier avait déjà été arrêté par la Gestapo le 28 janvier 1941 et conduit à Créach-Joly où il retrouva le colonel DE SOYER, Pierre MANACH, L'HOSTIS et GUEUZIEC, de Trémel (Côtes-du-Nord), qui fut fusillé. Libéré le 15 février suivant, il ne changea pas de ligne de conduite.

« Adolphe » et « Amédée » passaient deux ou trois jours chez le docteur, disparaissaient parfois pendant cinq ou six jours. « Adolphe » s'en expliqua après la guerre. Le 15 mars 1948, il écrivait au docteur LE DUC : « Vous vous souvenez sûrement que mon opérateur-radio avait été arrêté presque aussitôt notre arrivée en France, soit fin avril 1944. Pour acheminer nos messages vers Londres, j'eus donc recours à l'ancien réseau que j'avais fondé en Gascogne et dont j'avais su, avant de quitter Londres pour la

Bretagne, qu'il fonctionnait toujours fort bien et que notre ancien opérateur-radio s'y trouvait. C'est alors que Loïc RAULT fit plusieurs voyages à Paris pour y apporter des messages. Là, un de nos autres courriers reprenait les documents pour les amener à Agen, en Lot-et-Garonne. D'Agen, un de nos anciens amis les portait à 40 km de là, dans un petit village perdu au cœur de la Gascogne : Castelnaud-sur-l'Auvignon, près de Condom, dans le Gers. Notre ancien radio expédiait aussitôt les messages à Londres. Vous en connaissez les résultats. »⁹

Un soir que les sirènes annonçaient lugubrement une alerte sur Morlaix, le docteur LE Duc crut bon de descendre à l'abri avec ses deux locataires. Ils rencontrèrent là le docteur BOLO, un voisin dont le fils avait traversé la Manche dès juin 1940. Finalement, le docteur LE DUC présenta « Adolphe » et « Amédée » à son confrère. Bien lui en prit comme nous le verrons.

Nos deux chargés de mission ayant fait savoir qu'ils pouvaient obtenir des parachutages d'armes, le docteur LE DUC alerta le docteur LE JANNE et l'on mit au point un parachutage à Berrien, annoncé par le message : « Le docteur enterre tous ses clients. »

« Adolphe » et « Amédée » tenaient à ce parachutage, pour les armes, bien sûr, mais aussi pour recevoir de l'argent, car les voyages coûtaient cher, d'autant plus qu'ils avaient comme mission impérieuse d'empêcher les forces blindées allemandes, concentrées à Guer (Ille-et-Vilaine) d'aller en renfort vers un théâtre d'opération. Pour ce, il fallait détruire les dépôts de carburant et couper les voies ferrées partant de Guer, ce qui fut fait grâce au groupe carhaisien de Charles LE JONCOURT. Les forces allemandes devaient en effet, paraît-il, mettre neuf jours pour atteindre le front de Normandie.

« Adolphe » et « Amédée » demandèrent au docteur, qui avait un *ausweiss*, de se rendre à Berrien et de ramener l'argent.

Y. ROUSVOAL avait bien organisé le parachutage. Malheureusement, tandis que les containers descendaient à bout de parachute, les aviateurs lancèrent une malencontreuse fusée rouge qui alerta l'Occupant.

Le lendemain, le docteur, qui s'était reposé dans une ferme voisine, prit le chemin de Saint-Sauveur pour voir sa famille. Il avait sur lui, en plus de café, de thé, de chocolat, de cigarettes qu'il

apportait à ses deux locataires occasionnels, une somme de 497 000 F.

Arrivé devant sa porte, la Gestapo l'attendait. Impossible de travestir la vérité. Le docteur, conduit à Berrien, tente de tromper l'ennemi et se fait molester à coups de crosse. Les Allemands trouveront une partie des armes, mais aucun des Résistants ayant participé au parachutage ne sera arrêté.

Les Allemands tendirent une souricière chez le docteur. Deux ou trois jours plus tard, « Adolphe » et « Amédée » revenaient. Passant devant chez le docteur BOLO, celui-ci les reconnut et leur annonça l'arrestation de LE Duc, conduit à Pontaniou à Brest, puis à Rennes.

Tous deux gagnèrent alors Plourin, se réfugiant dans la ferme PRAT, comme il était convenu, en cas d'alerte, et attendirent, là, la Libération.

Ils partirent alors pour Londres. Il y a quelques années, RENDIER décédait à Condom, victime d'un cancer. « Amédée » vivait à Mérignac près de Bordeaux, où il avait repris un fonds d'alimentation.

Quant au docteur LE Duc, partant pour la déportation, il s'échappa le 6 août du train qui venait d'être mitraillé à Langeais, en compagnie du docteur LUCAS, de Saint-Renan, le pharmacien ALLANIC, craignant d'être un poids mort pour eux, ayant refusé de les accompagner dans leur fuite^h.

Les suites d'un parachutage manqué

Ce parachutage de Berrien devait armer, entre autres, les Résistants du secteur de Plourin, réunis à Lamprat, dans cette attente, le 4 juin 1944.

Les Allemands ayant, comme nous l'avons vu, fait main basse sur les armes, les Résistants se dispersent et rentrent chez eux. Seul reste, dans l'attente, le groupe d'action directe. Attente, en effet, car les arrestations récentes de « Merlin » (Alexandre MARZIN) et « Poussin » (Mathieu DONNART) ont coupé toutes liaisons avec le sommetⁱ.

Elles se rétablissent pourtant grâce au capitaine MARCHANT, de la Mission Jedburgh, team Hilary, parachuté dans la nuit du 17 au 18 juillet.

Mais les occupants ont eu vent de l'existence de groupes à Plourin et, le 24 juillet, la Feldgendarmerie arrête d'abord Jean TOUILIN dans sa ferme de Kergus, à 5 heures du matin puis M. ARIDON, instituteur, et ses deux fils, Henri et André, chez eux. Viennent ensuite les arrestations d'Yves LE BORGNE, François BEUZIT, les deux frères PIROU, les deux frères JACQ, de HERRY et d'André LOUET, tous conduits à la Feldgendarmerie de Morlaix. Chose étrange, ils n'appartiennent pas tous au même mouvement, certains étant F.T.P.F., d'autres faisant partie de « Libé-Nord ».

Interrogés, copieusement rossés, les Allemands enferment quatre d'entre eux : Jean TOUILIN, François PIROU, André LOUET et René JACQ dans un local servant de réserve de carburant. Grâce à une clé utilisée pour ouvrir les fûts d'essence, ils réussissent, bien que marqués par les coups reçus, à faire sauter la serrure, à ouvrir sans bruit la porte et, apercevant la sentinelle à une certaine distance, ils risquent l'évasion, profitant de l'obscurité et prennent le large.

Ils escaladent les murs des jardins en terrasse lorsqu'un pied heurte une grenade piégée qui explose, blessant René JACQ au genou. Peu importe, ses amis le portent et c'est la fuite, toujours de terrasse en terrasse jusqu'aux environs de la gare. Après avoir rejoint Traon-ar-Velen, le groupe se scinde en deux.

L'explosion de la grenade a, en effet, donné l'alarme et nul doute que les Allemands sont sur leurs traces.

Revenant d'abord sur leurs pas, TOUILIN et JACQ se rendent compte de leur erreur et, finalement, se réfugient dans une ferme pour y passer la nuit.

Quant à PIROU et LOUET, ils prennent la direction du Sud, évitant toutefois la route de Carhaix où l'Allemand doit patrouiller.

La nuit suivante, TOUILIN rejoint le maquis près de Kermeur, de même que JACQ, mais tandis que le premier participera au parachutage du maquis de Saint-Laurent et aux combats de Plougasnou, JACQ, moins heureux, se fera soigner dans une ferme,

passera au maquis, sera repris par les Allemands qui lui feront boire de la soude caustique : il mourra dans d'atroces souffrances.

Que deviendront les autres Résistants ? Seul André ARIDON figure sur le registre d'écrou de la prison de Créach-Joly à la date du 27 juillet. Il semble que le nom de son père ait été oublié sur le registre, car tous deux sont libérés grâce à la complicité d'un gardien de prison français. Quant aux autres, sauf HERRY, fusillé près de chez lui après avoir pu embrasser sa fille, on ne trouva aucune trace d'eux¹.

L'affaire du Fumé

Revenons au commandant « Noël ». De sa cachette de Sainte-Sève, il demande à M. GUÉGUEN, de la Manufacture, de prévenir le docteur QUINIOU qu'il souhaite le voir. Par précaution, il quitte son étable aménagée, où il reviendra aux heures d'émission des messages, pour le hangar à foin, dans la cour. C'est là qu'il entendra, le 5 au soir, le message annonçant le débarquement.

Le 7, le docteur QUINIOU arrive et le conduit en auto sur la route Morlaix-Quimper, près de Fumé.

Le temps de manger un morceau chez les APPÉRÉ, il prend, à travers la campagne, la direction de la ferme de Penanros, tenue par la famille LÉON.

Un agent de liaison d'Yves ROUSVOAL – le capitaine « Georges » – vient bientôt le prévenir que le colonel « Poussin » l'attend au Fumé, dans l'auberge de Mlle MADEC (« Jeannic ») une Résistante en relation avec le groupe LEBEURIER.

Le temps de prendre langue, « Poussin », « Georges », « Noël », et MARIETTE qui accompagnait ce dernier, quittent l'auberge par précaution, se dirigeant vers le bois de Lesquiffou en Pleyber-Christ, où ils mettront au point un programme d'actions et de parachutages.

La discussion close, « Poussin » et « Georges » prennent la direction de Berrien, cependant que « Noël » et MARIETTE filent sur Plourin.

La chance leur souriait vraiment ce jour puisque après leur départ les Allemands envahissent l'auberge et torturent à mort « Jeannic », afin de la faire parler et pour connaître surtout la piste de « Noël ».

Fin juin, celui-ci quitte Penanros et s'installe route de la Gare, chez les DANIÉLOU, à Plouigneau où le parachutage de Tachen-ar-Plant permettra l'équipement des F.T.P.F. de LAGADOU et des F.F.I. de LEBEURIER.

L'heure de la Libération allait sonner.

Du côté de Huelgoat

Au cours du premier trimestre 1944, Yves ROUSVOAL (« Georges ») recherche un officier pour assurer la direction du Mouvement « Libé-Nord » sur le plan cantonal. Contacté, M. HÉMERY, notaire, refuse pour raison de santé. M. FAGON, capitaine-pharmacien, accepte.

Le 13 mars 1944, une réunion groupe au Huelgoat, en plus des responsables locaux, Mathieu DONNART (« Poussin ») et le colonel FONFERRIER (« Rossignol »). On décide de contacter le sous-lieutenant RIOU, de La Feuillée, ancien subordonné du colonel FONFERRIER.

Quelques jours plus tard, MM. PICART et FAGON ont une entrevue avec le responsable F.T.P., Yves COTTON, et l'accord se fait. Les F.T.P. prennent la direction de la Résistance active, à main armée, le groupe « Libé-Nord » devant mettre au point l'assaut final de la Libération où l'unité de commandement sera réalisée^k.

A la suite des parachutages (il y en eut quatre : Trédudon [17 juillet], le Mendy [20 juillet], Pont-Pierre et Kervallon [5 août]), les armes seront partagées entre les maquis.

D. – Au pays de Carhaix.

Sous l'impulsion de Job BRIAND, dès fin 1942, un groupe se constitue dans la région carhaisienne et qui comprend à Carhaix : COTTIN et GUÉNAL, receveur des Contributions indirectes, GUENET à Poullaouen, LE BORGNE, futur maire de Cléden-Poher,

MILBEAU à Saint-Hernin, COTTON à Kergloff, CORVELLEC à Motreff, lequel présentera Yves RIOU, instituteur dans cette commune et futur chef militaire.

J. BRIAND a noué des relations avec LE JEUNE, chef des F.T.P. des Côtes-du-Nord, et l'hébergera à la suite de son évvasion de la prison de Lannion. Le docteur LE BRETON le soignera alors et deviendra major du futur bataillon « La Tour d'Auvergne ».



*Quelques années après la Libération : Retrouvailles :
MM. LEBEURIER, GUIZIOU, MARCHANT (à droite).*

Le capitaine F.T.P.« JULES » prononçant un discours lors de l'inauguration d'une stèle à GARLAN.



En novembre 1943, J. BRIAND prend contact avec Jacques BEULZE, instituteur à Carhaix, dirigeant du mouvement « Eclaireurs de France », lequel a fondé un groupe en liaison avec « Libé-Nord » à Quimper. Fusion des groupes et Yves RIOU devient chef militaire, BRIAND et BEULZE étant chargés de l'organisation civile.

Les gendarmes HERVÉ et GUÉGUEN adhèrent à leur tour et joueront un rôle actif. Le premier nommé présente François LE MAIGRE, photographe à Carhaix qui jusque-là travaillait dans les réseaux d'évasion d'aviateurs alliés et de renseignement. Il est en contact avec LE BRIS et LE BARS de Douarnenez. Recherchés par la Gestapo ceux-ci viennent chercher refuge à Carhaix en mars 1944.

Un autre groupe, fondé par JONCOUR et LE JANNE fils (décédé en déportation), sur l'intervention du commandant « Noël », de Morlaix, fusionne avec les équipes BRIAND - BEULZE - RIOU et LE MAIGRE, à la suite d'une opération présidée par BERTHAUD.

Paul GUÉZENNEC, capitaine d'Infanterie coloniale d'active, président de la Commission d'achat n° 18, pressenti pour prendre le commandement militaire, finit par accepter après le passage du colonel FONFERRIER et de Mathieu DONNART.

Le lieutenant Maurice TROMEUR entre à son tour dans le mouvement auquel il va consacrer tout son temps.

J. BRIAND fait une quête à Carhaix au profit de la Résistance, récoltant 80 000 F, et décide la formation d'une équipe de secours. Les pharmaciens LE JANNE et AUFFRET fournissent gratuitement le matériel nécessaire.

On divise le canton de Carhaix en deux secteurs :

– Le secteur nord, sous la responsabilité du capitaine GUÉZENEC, comprend : Carhaix, Plouguer, Plounévél (responsables : HERVÉ et Jean LE GALL, arrêté à Plounévél et décédé à Neuengamme).

– Le secteur sud, attribué à Yves RIOU, comporte : Kergloff (responsable : François LANNEZVAL), Motreff (CROIGIER), Saint-Hernin (CARO) ; Spézet (DUIGOU) et Cléden-Poher (LE BORGNE).

Ces responsables reçoivent l'aide de PERRIER pour Poullaouen, de Jean LE BRIS pour Kergloff, de Pierre GOURLAY pour Cléden, de BOURLÈS pour Saint-Hernin et de BOULOUARD pour Spézet, FROGER et TROMEUR recrutant par ailleurs de nouveaux adhérents.

A la suite du parachutage du Moulin d'Aulne (11 mai 1944), GUÉZENEC est arrêté le 13 mai, puis TROMEUR, Robert FROGER et Charles LE GOFF, de même que Mmes LE MAIGRE et SOLU.

Le 14, une réunion a lieu au bois de Kergoat, à laquelle assistent LE MAIGRE, Etienne LE BIHAN, Robert de BOISSIER, GUÉGUEN, CASTEL, RIOU et Louis MANACH. Le P.C. est installé à Kergoat en Saint-Hernin, puis à Kerblouze dans la même commune. A la suite d'une réunion tenue au bois de Kerréan, toujours en Saint-Hernin, on décide de maintenir Yves RIOU à la tête du secteur sud, le gendarme HERVÉ prenant la direction du secteur nord.

F. LE MAIGRE, sous le pseudonyme de « Marsouin », assume provisoirement le commandement militaire du canton, dont il a confirmation le 18 mai par « Poussin » et « Rossignol » qui viennent à Kergoat. Il présente ensuite un officier de réserve qui sera récusé par le commandement d'arrondissement et le chef départemental des F.F.I.

Le 6 juin, selon les consignes données, les volontaires sont appelés à prendre le maquis, mais, trois jours plus tard, ils doivent momentanément se disperser, faute d'armes.

Dans l'intervalle a lieu l'attaque de l'abattoir allemand du Nivernic près de Carhaix (avec les F.T.P. de Spézet), puis l'arrestation, le 8 juin, des jeunes patriotes martyrisés et pendus par les Allemands.

Le 12 juillet, lors d'une réunion tenue au bois de Coz-Castel en Cléden-Poher, LE MAIGRE démissionne à la suite de divergences. Il reste au Réseau « Action » et s'installe au maquis « Tonton » (Simon LE BRAS), puis, à la Libération du secteur, BERTHAUD lui donnera un commandement à Pont-l'Abbé.

Yves RIOU a été désigné au cours de la même réunion pour prendre la direction militaire du canton.

E. – A Châteauneuf-du-Faou.

Début 1943, le « Front National » s'implante à Châteauneuf avec comme chef Yves LE GALL, plus connu ensuite sous le pseudonyme de « Lagardère ». Assisté de DIRAISON, il constitue un groupe de francs-tireurs. Mais il est arrêté à Châteaulin.

Par la suite, DIRAISON rencontre à la gendarmerie le lieutenant TROMEUR, de Carhaix, que le chef de brigade de cette ville a mis en relation avec le gendarme LE CORRE, de Châteauneuf.

Ainsi démarre dans cette ville le mouvement « Libé-Nord ».

Le 19 avril 1944, Yves LE GALL, interné à Rennes, est libéré et rejoint Châteauneuf. Coupé du « Front National », il prend la tête de « Libé-Nord » dont l'ossature formera la Compagnie « Normandie », en juillet 1944.

F. – Sur la Résistance à Crozon et dans le Porzay.

Dans la presqu'île de Crozon, secteur fortifié que les Allemands connaissaient dans leur stratégie sous le nom de Brest-Sud¹, la présence militaire avait été relativement dense depuis le début de l'Occupation.

Néanmoins, outre le recrutement d'agents par des réseaux de renseignement ou d'évasion : « Johnny », « Jade-Fitzroy »,

« Bourgogne », les mouvements de Résistance s'étaient organisés, à partir d'août 1943 plus spécialement, grâce à l'activité d'Alfred LE Du, de Crozon, en liaison avec des responsables de Quimper et Douarnenez.

Outre les noms déjà cités dans notre texte, rappelons ceux de COADOU, capitaine de réserve, LE CORVOISIER, LE MÉVEL, LOUARN...

Les Résistants appartenaient aux différents mouvements « Libération », « O.R.A. », « Vengeance », F.T.P.

Dans le Porzay, à Saint-Nic, un groupe du Front national se forma sous la direction de l'ingénieur Robert ALBA, de Châteaulin. Il travailla jusqu'en octobre 1943, date à laquelle le responsable André LE FLAO, qui venait de terminer des études de Droit, fut arrêté. Il mourut à Dachau.

Par ailleurs, à Saint-Nic, on trouvait les frères KERSALÉ, Jean, Joseph et Pierre. Deux d'entre eux, durant les derniers temps de l'Occupation, conduisirent des Russes déserteurs vers les F.F.I. cantonnant au Folgoët en Landévennec, ou comme Corentin PÉTON, Jean AMPS, Corentin MAHÉ et d'autres, vers Rosnoën.

Il y avait encore des gens qui militaient dans un groupe ou œuvraient isolément comme Hervé GUILLOU, inspecteur du Travail, Christophe LE FLAO, secrétaire de mairie (père d'André), Pierre GOURLAN...

A noter aussi l'attitude de Hervé KERNÉVEZ, cultivateur à Bregalor, né en 1889, « ancien des Crapouillots » pendant l'autre guerre, se présentait-il, ne serait-ce que le 31 juillet 1944. Ayant été requis avec ses tombereaux pour transporter le matériel des Allemands lors du grand repli qui suivit la prise de Menez-Hom, il réussit à revenir rapidement dans les lignes tenues par les F.F.I., auxquels il proposa de servir de guide pour neutraliser certaines batteries ennemies qu'il avait repérées.

A Plomodiern étaient Yves FAVENNEC, responsable civil du mouvement « Libération-Nord », Jacques LE Roux.

Un groupe d'une dizaine d'hommes avait pris le maquis en juin 1944 au bois de Lescuz, dont KERVELLA, HARRÉ, et le gendarme LONS (de Pleyben).

Dans la presqu'île de Crozon, le « plan vert » de sabotage des communications de l'ennemi : lignes téléphoniques, voie de chemin de fer de Châteaulin à Camaret, fut mis à exécution.

Mais, le 30 juin 1944, les Allemands opérèrent une vaste rafle dans laquelle furent pris 53 hommes (44 sur Crozon, 9 sur Plonévez-Porzay), tous déportés. 35 ne sont pas rentrés.

Pierre DIDAILLER, de Saint-Nic, arrêté en juillet, est porté disparu à Brest vers le 7 août 1944. Jean ROIGNANT, de Ploéven, de la compagnie « Richelieu », pris le 8 août, a aussi disparu.

A Plomodiern, Corentin BRIAND, arrêté le 28 juin, Sébastien L'HELGOUACH sont morts en déportation. Trois jeunes gens : Corentin MARCHADOUR, Yves et Jean TRÉTOU, arrêtés probablement en représailles le 1^{er} juillet 1944, sont portés disparus à Brest.

Quand la presqu'île fut bloquée à partir de Crozon, un groupe se réunissait chez M. JAIN, pharmacien, composé de MM. FABIEN, JACQUIN, LE BORGNE, LE GALLIOT, RAYER, ROGEL, rassemblant nombre de renseignements transmis aux F.F.I. et alliés par MM. LAMILL, QUENTREC...

On a dit aussi l'activité des hommes du capitaine BELBEOC'H qui firent des coups de main sur le parc à bestiaux des Allemands à Quélern, pour aider au ravitaillement de la population civile.

Dans le tome I, nous avons évoqué l'organisation des F.T.P. Nous y reviendrons à propos des maquis et de la formation des compagnies.

Pour l'instant, essayons de faire le point sur les effectifs de la Résistance finistérienne, F.F.I. et F.T.P. confondus. Problème délicat si l'on recherche la précision car les archives de la région de Morlaix-Saint-Pol - Landivisiau et celles de Quimper-Ville font défaut.

Voici donc les chiffres en août 1944 :

Plougastel-Daoulas	200	Brasparts (bat. Caro)	220
Landerneau	467	Le Faou (bat. Volant)	600
Lesneven	241	Plonévez-du-Faou	250
Guissény	270	Crozon (Cie d'Espern)	119
Plabennec	150	Scaër (bat. Fernand)	620
Lannilis	464	Spézet	117
Ploudalmézeau	756	Pont-Aven	272
Brest	728	Quimerc'h (Cie Abalain)	110
Huelgoat	251	Plounéour-Lanvern	130
Carhaix	750	Rosporden	778
Châteauneuf-du-Faou	120	Douarnenez	365
Saint-Thois	80	Berrien (Cie Corse)	120
Châteaulin	540	Scaër (F.F.I.)	530
Relecq-Kerhuon	104	Concarneau	778
Guipavas	150	Pont-Croix	1 200
Plogastel-Saint-Germain	80	Rosporden FFI	268
Quimperlé	1800		

(Sources : Archives du colonel BERTHAUD)



Comment naquit l'insigne des F.F.I. de Bretagne

L'idée en revint au Douarneniste Claude HERNANDEZ qui le bricola pendant ses loisirs, puis, avec l'aide de ses amis Yves LE BERRE et Marius LE ROUGE, il en fabriqua, en métal, à la barbe des Allemands.

Vint la Libération. Homologué par le colonel BERTHAUD, l'insigne fut tiré à des milliers d'exemplaires par la Société métallurgique de Douarnenez grâce à l'aide de M. BLOIS, ingénieur, de MM. RUAUD et GLOAGUEN et de Mlle Odette JAFFRY.

5. Figures de la Résistance

Mathieu DONNART (lieutenant-colonel « Poussin »)

Né à Landerneau le 30 juillet 1904, Mathieu-Guillaume DONNART, fils d'un tailleur de pierre, fait des études secondaires à Lesneven et souhaite préparer l'Ecole Navale. Mais un veto familial l'en empêche et l'oriente vers l'Institut Catholique des Arts et Métiers à Lille (I.C.A.M.) d'où il sort ingénieur. Il occupe alors divers postes : à Nantes, dans une usine électrique, à Saint-Brieuc-Trémuzon, dans une mine de plomb argentifère, à Figeac, à Poullaouen ensuite, à la mine ferme.

Et c'est en mai 1931 le départ pour Zazzannou où il dirige une mine et une fonderie de plomb. Il a alors vingt-sept ans. Mais, entre-temps, il a épousé une Brestoise, Jeanne GOURVENEK, en 1930, et cette union le ramène à Brest où désormais il dirigera la Compagnie des Eaux de l'Ozone¹.

Mobilisé comme lieutenant au 27^e bataillon de chars d'assaut, il se fait remarquer par son courage, ce qui lui vaut une promotion de capitaine.

Après avoir échappé à la captivité, il revient à Brest et entre en relation avec M. Aldéric LECOMTE, ingénieur des Ponts et Chaussées, qui l'incite à entrer dans la Résistance. Mathieu DONNART pense encore à l'époque que PÉTAIN joue le double jeu et pourtant un soir, à la table familiale, il parle de la Résistance. Sa famille ne l'encourage pas sur cette piste dangereuse, estimant qu'il a fait son devoir au cours des hostilités. Mais il a donné sa parole à Aldéric LECOMTE et désormais il ne reparlera plus de Résistance à ses proches, qui ne seront pas dupes pour autant.

En mars 1943, il devient chef départemental de « Libération-Nord » sous le pseudonyme de « Poussin », organisant les groupes de Morlaix à Carhaix, de Brest à Quimper, s'avérant un véritable catalyseur.

Le général AUDIBERT le rencontre à Vannes, chez M. MARCHAIS, maire de la ville, révoqué en décembre 1940, et le

nomme commandant. Mais devant le fait que les difficultés de communication et l'arête des monts d'Arrée coupent le département en deux, le capitaine LE FLOCH, dit « Nicolo », lui est adjoint à Quimper². Sous leur impulsion, la fusion des divers Mouvements se fait sans heurts.

« Poussin » se sait recherché par l'Occupant. Sa femme et ses deux enfants se réfugient au Huelgoat. Lui-même, délaissant sa voiture dont le numéro est repéré, se déplace à bicyclette, laissant pousser sa moustache et portant lunettes noires. Déjà à Brest, il s'est enfui de son bureau par la fenêtre...

Fin juin 1944, il quitte son P.C. du château de Kérivoal en Kerfeunteun, propriété de M. MERCIER, pour accomplir une mission dans le Morbihan où il doit rejoindre le colonel BOURGOIN et CHENAILLER. Pour plus de sécurité, « Poussin » emprunte une voiture de la Gendarmerie mise à sa disposition par le lieutenant de Gendarmerie JAMET qui l'accompagne, le volant étant confié au gendarme Pierre MOURISSET.



*Mathieu DONNART
colonel « Poussin »*

DONNART s'inquiète de n'avoir pu rétablir la liaison avec Londres. On lui confie « Bob » (Robert JOURDREN) qui embarque son matériel de radio. « Finalement, raconte Roger LEROUX³, douze hommes partent dans deux voitures de la Gendarmerie qui, pour éviter la R.N. 24 et la traversée d'Hennebont, doivent passer par Melrand et Plouay. Une équipe du B.O.A. du Morbihan a pris place dans la première, conduite par Jean GARIN... Au village de Saint-Trémur en Bubry, en haut d'une côte, Jean GARIN doit s'arrêter devant un barrage de feldgendarmes : « Gendarmerie ! Passez ! » Il n'a pas eu à descendre ; on n'a pas aperçu son pantalon d'uniforme. Quelques instants plus tard, la voiture du lieutenant JAMET doit stopper à son tour. Les Allemands, dont les soupçons s'éveillent sans doute en voyant les sept hommes qui s'y entassent, font descendre ceux-ci, découvrent les armes et le poste émetteur qu'ils emportent.

Sont arrêtés et conduits à l'école primaire supérieure de Pontivy transformée en prison, en plus de DONNART, de JAMET et de MOURISSET, Robert JOURDREN, Claude SENDRAL (« Huissier »), de Casablanca, agent parachuté du B.O.A., âgé seulement de dix-huit ans, LOSCUN, un radio, natif de Carhaix, mais domicilié à Callac, et PHILIPPEAU, un jeune mécanicien, de Callac également.

De l'E.P.S. de Pontivy, les miliciens les mènent dans une petite maison où ont lieu les « interrogatoires ». Un témoin verra « Huissier » en sortir « complètement disloqué » maintenu « debout par le col de sa veste ». Revenu à l'E.P.S., DONNART, une nuit, tente de se suicider en se coupant les veines du poignet. Un de ses compagnons de geôle, PAYSANT, s'en aperçoit et soigne sa blessure.

Quelques amis pensent qu'un commando de la Résistance aurait pu les délivrer, les gardes étant des « territoriaux ».

Mais le 29 juillet 1944 à l'aube, au lieu dit Le Rodu en Pluméliau, auprès d'une chaumière inhabitée, devant un noyer, neuf patriotes étaient fusillés : Gustave CLÉRO et François LE MOUÉE, René PHILIPPEAU, Charles FLAMENT, Jacques BROUILLER, parachutistes, le sous-lieutenant parachutiste Georges WILLARD, avocat au barreau de Bordeaux, Jean-Louis JAMET, lieutenant de Gendarmerie, Mathieu DONNART, lieutenant-colonel F.F.I.⁴.

L'avant-veille, au même endroit, la Résistance avait attaqué un détachement allemand.

Le 14 juillet 1950, une plaque commémorative était apposée sur la maison qu'il habita à Brest, 78, rue Jean-Jaurès. En présence du préfet et du préfet maritime, son fils reçut la médaille de la Résistance décernée à son père à titre posthume, hommage à cet homme d'une grande intelligence et d'une grande valeur humaine⁵.

1

Renseignements recueillis par les Correspondants départementaux du C.H.G. en 1967.

2

Manuscrit du général AUDIBERT (C.H.G., p. 23).

3

LEROUX (Roger) – « Le Morbihan en Guerre – 1939-1945 », p. 506, 514, 525.

4

Précisions fournies par M. MÉTAYER, secrétaire de mairie à Pluméliau, à A. Le Grand.

5

« Le Télégramme de Brest » – 15 juillet 1950.

*On découvre la plaque apposée sur la maison où vécut « Poussin » à
Brest.*

A gauche, le colonel BERTHAULD.





Lieutenant-colonel
« BERTHAUD »

Lieutenant-colonel « Berthaud » : Roger BOURRIÈRES, né le 8 août 1912 à Ferryville (Tunisie), agent technique à la Pyrotechnie de Saint-Nicolas, fut chargé, au mouvement « Libération », de la liaison entre le nord et le sud du département.

Après l'arrestation de Ferdinand LE FLOCH, « Nicolo », le 22 janvier 1944 à Quimper, il devint responsable pour le Sud-Finistère et participa à l'organisation de l'Armée secrète.

Il avait son P.C. dans le canton de Pont-l'Abbé, puis au château de Kerivoal en Kerfeunteun, chez Alfred LE MERCIER.

A la disparition de « Poussin » en fin juin 1944, « Berthaud » devint chef départemental des F.F.I. et exerça

ce commandement militaire jusqu'à la libération complète du département et la dissolution des F.F.I.

A partir du 8 août et pendant quelques jours en attendant la nomination officielle du préfet LECOMTE, il assura l'intérim à la préfecture dont certains services furent transférés par la suite dans l'immeuble LEBON (ex-Feldkommandantur), jusqu'à la réparation des dégâts causés par l'incendie du 5 août.

Un chef F.T.P. : Daniel TRELLU (lieutenant-colonel « Chevalier »)

Né le 31 octobre 1919 à Quéménéven, entré à l'Ecole normale d'instituteurs à Quimper en 1937, il reçoit sa feuille de mobilisation le 8 juin 1940. Appelé à La Rochelle, en pleine débâcle, il se retrouve en zone Sud où l'armée le récupère dans un camp de Jeunesse du Jura.

Il forme alors le projet de rejoindre son frère Yves, aviateur en Afrique du Nord. Celui-ci sera tué en combat à la fin de la guerre. Mais, en fin de compte, il revient en Bretagne, où il est nommé instituteur à Poullan-sur-Mer, puis à Quéménéven.

Ayant appartenu aux Jeunesses communistes dans la période d'avant guerre, il est à l'O.S.-F.N ; (Organisation Spéciale - Front National).

Celle-ci vient d'être gravement touchée par la répression à l'automne de 1942. Ceux qui y ont échappé sont relativement peu nombreux dans le Sud comme dans le Nord-Finistère.

Jean GUYOMARD, de Trédudon-le-Moine en Berrien (« Pascal »), arrêté et évadé^m, responsable à Paris au Comité National clandestin, lui transmet une proposition concernant des responsabilités au Comité Interrégional au titre des Forces Unies de la Jeunesse Patriotique (F.U.J.P.).

Puis les F.T.P. sont constitués rassemblant des communistes de l'O.S. et les Résistants de diverses opinions du Front National, intéressés par les consignes d'action contre l'Occupant.

Daniel TRELLU, alias « Raymond », accepte. Un congé pour maladie va le rendre encore plus disponible. Il rétablit ses premiers

contacts avec des camarades comme Marcel CARIOU (et son frère), à Pont-l'Abbé, et dans le milieu des jeunes enseignants, Yves COTTY, Hippolyte BALCH à Saint-Goazec..., ou avec d'autres plus anciens : Alain CARIOU, Albert TRIVIDIC, et, par la suite, Paul FINOT, ingénieur, Jean MOREAU, coiffeur à Pouldavid, des responsables des Jeunes : Pierre LE ROSE à Concarneau... Marcel CARIOU, précité, va être son adjoint pour l'organisation du maquis (cf Spézet, Saint-Goazec).

« Raymond » rencontre aussi des membres de réseaux d'évasion : le docteur Léon SOUBEN à Pont-l'Abbé et Pierre MERRIEN, secrétaire de mairie, qui interviendra par ailleurs dans les départs clandestins par merⁿ.

MERRIEN a connaissance d'un dépôt d'armes enfoui dans le cimetière de Camaret.

Robert ALBA, ingénieur T.P.E., responsable du Centre-Finistère au Front National, vient prendre ce matériel, qui est dissimulé sous du sable dans un camion (cf. Maquis de Spézet).

C'est par MERRIEN aussi que « Raymond » fera la connaissance de Georges SAINT-CYR, Jean PENNEC et autres futurs maquisards.

Ayant appris qu'à Plonévez-du-Faou un militant, Jean-Louis BERTHÉLÉMÉ, cultivateur, ancien combattant de 1914-1918, appelait aussi bien en breton qu'en français (il parlait également l'allemand) la paysannerie à la Résistance contre les réquisitions de produits agricoles par Vichy et en même temps par les Allemands, il est présenté à cet homme d'envergure par les frères FLOC'H, l'un forgeron, l'autre ancien marin.

Non seulement « Raymond » voit là une action à encourager et à développer, mais encore Jean-Louis BERTHÉLÉMÉ apportera une aide très précieuse au maquis.

Daniel TRELLU a périodiquement un contact avec Auguste DELAUNE, de Saint-Denis, responsable interrégional. Les rencontres ont lieu soit chez sa mère à Quéménéven, soit chez les KERSULEC à Scaër.

DELAUNE, grièvement blessé par les Brigades Spéciales au Mans, a été transporté à l'hôpital de cette ville^o. Le Finistère est chargé de préparer son évasion, l'opération devant être confiée à un

groupe d'Ille-et-Vilaine. Il s'agit de trouver les armes. Yvonne DAVID^P, originaire de Berrien, infirmière, arrive à Quimper à vélo, venant de Trédudon avec dans son sac, des grenades et une mitrailleuse. L'un des exécutants doit être habillé en allemand. On trouve un uniforme chez Mme ADAM, institutrice à Quimper. Jean LE BERRE^Q, responsable F.T.P., l'a apporté en même temps d'ailleurs qu'il amenait un déserteur de la Wehrmacht, lequel va devenir cuisinier du maquis de Spézet.

Daniel TRELLU, lieutenant-colonel CHEVALIER, chef départemental des F.T.P.



Mais Auguste DELAUNE meurt le 12 septembre 1943.

A Camaret, le secrétaire de mairie Pierre MERRIEN a reçu la visite d'un soi-disant parent éloigné en quête d'un maquis. Il le présente comme tel à Daniel TRELLU et, « à la guerre comme à la guerre » tous deux se retrouvent chez Mme SAINT-CYR, partageant le même lit.

« Raymond », pris de méfiance, se lève le premier vers les 5 heures du matin, fouille le portefeuille de son voisin. Il apprend ainsi qu'il se nomme Guy VISSAULT de COETLOGON, domicilié à Rennes, qu'il est autonomiste (on saura après qu'il appartenait à un groupe rattaché à l'Abwehr). « Raymond » disparaît.

Le 19 octobre 1943, une réunion du Front National est prévue à Châteaulin, au greffe du Tribunal. Les Allemands surviennent : Robert ALBA est arrêté. Il mourra à Neuengamme. Yves LE GALL, responsable à Châteauneuf-du-Faou, emprisonné à Rennes, s'en sortira au bout de plusieurs mois, en maintenant qu'il n'est pas « Raymond ».

Francis AUBÉ, le greffier, caché derrière la porte, réussit à s'échapper, Jean GOASGUEN, commis-greffier, ayant l'aplomb de dire qu'il est absent.

Daniel TRELLU et Marcel CARIOU, qui arrivent en retard à cette réunion, échappent au coup de filet^r.

« Raymond » agit en liaison avec les Comités interrégional et national. Ils sont trois Finistériens d'ailleurs en 1943 à l'Interrégion : Daniel TRELLU (pour les jeunes), Yves LE FAOU, alias « Gérard », de Châteaulin, intertechnique (matériel - renseignement), Ernest MIRY de Brest, intersyndical.

Ainsi sont transmises les directives concernant l'action :

– aux maquis qui, jusqu'à l'époque du débarquement, sont du Front National, hormis le Groupe « Marceau » qui se rattache à « Libération » ;

– aux détachements F.T.P. qui mèneront l'action directe de sabotages et d'attentats jusqu'au 6 juin, à l'exception de certains groupements (Défense de la France), les consignes de l'A.S. et des F.F.I. concernant la préparation et l'organisation militaire dans l'attente du jour « J ».

Après le débarquement, l'état-major de l'Interrégion Ouest F.T.P. est dissous. Marcel HAMON (professeur de Lettres), l'un des

responsables nationaux, reçoit le commandement des F.T.P.F. de Bretagne.

Les commandants départementaux sont désignés : Daniel TRELLU devient le « lieutenant-colonel Chevalier », chef des F.T.P. du Finistère.

Il maintiendra la liaison avec Marcel Hamon et son Etat-Major, le P.C. étant dans une ferme à Saint-Nicolas-du-Pélem (Côtes-du-Nord).

Dans le Finistère, les principaux adjoints au Départemental F.T.P., sont Albert YVINEC (« capitaine Callac ») pour le Nord-Finistère, Louis STÉPHAN (« commandant André ») pour le Sud-Finistère.

Le contact avec les F.F.I. s'était trouvé coupé en janvier 1944 dans le Finistère, comme on le sait, après les arrestations à Quimper, dont Albert QUÉGUINER (« René »), originaire de Plounéour-Ménez). Sur le plan de la région aussi, il y a eu l'arrestation de Jean MOREAU, délégué militaire.

CHEVALIER rencontre BERTHAUD (ou son représentant) par l'intermédiaire de LAGARDÈRE (« Le Gall »), au maquis du Plessis en Laz, base opérationnelle. Il s'agit d'envoyer un renfort F.T.P. sur Quimper (compagnies « Bayeux » et « Cartouche »).

Le courant a bien passé entre les F.T.P. et les officiers parachutés au début de juillet, « Egalité », « Equivalence » et « Equation », les deux premiers recevant le commandement des bataillons en formation « Normandie », et « Stalingrad », de même avec les équipes Jedburgh, dont « Giles » et « Francis ».

Le contact est plus rude avec le colonel EON, commandant des F.F.I. de Bretagne, parachuté avec la mission « Aloès », du moins à l'arrivée de celle-ci. Mais, du côté des F.F.I., aussi, l'accueil est mitigé. Il faut dire qu'au début d'août et à la mi-août, dans le Finistère, l'organisation F.F.I. et F.T.P. est en place, les commandements attribués (*cf* mission « Aloès » et combats dans la presqu'île de Crozon).

6. Les femmes agents de liaison dans la Résistance

Elles ont joué un rôle important dans la Résistance et le maquis. Non seulement elles se chargeaient des messages à transmettre, recueillaient des renseignements, transportaient des armes, mais encore faisaient même parfois le coup de feu.

Quand « Raymond » de l'Interrégion Ouest – le « lieutenant-colonel Chevalier » (Daniel TRELLU) – reçut son commandement des F.T.P. du Finistère au P.C. de Saint-Nicolas-du-Pélem, il disposait de seize jeunes femmes comme agents de liaison.

Dans la région du Huelgoat, un maquisard ayant été grièvement blessé, il lui fallait une rapide intervention qui ne pourrait être faite qu'à l'hôpital de Carhaix. Qu'à cela ne tienne, Jeanne CAPITAINÉ se charge d'assister le cultivateur conduisant le char à bancs et mène à bien l'expédition, faisant croire à chaque contrôle allemand qu'il s'agit d'un paysan blessé par des « terroristes » dans son champ.

Avec le même sang-froid, elle rétablit la liaison entre le P.C. de Châteauneuf-du-Faou et la compagnie « Barbusse » quand le responsable, Emile PÉRON, est arrêté le 26 juillet à Plonévez-du-Faou et incarcéré à Sizun. Elle participe par la suite à l'action dans la presqu'île.

Tout comme Raymonde FOLGOAS, recrutée dès janvier 1941 par Jean BERNARD, de Pont-l'Abbé, elle coopère avec les responsables F.T.P. Jean GUYOMARCH et Jean THÉPAUT. Militant au plan interrégion, elle partage ses activités entre le Finistère – et d'abord la région du Huelgoat avec Pierre GAC, Annick DIZÈS, Marcel NICOLAS et Yves COTTON – et Paris où elle échappe de peu, en 1944, à la Gestapo. Elle fait aussi échouer une attaque allemande contre le maquis « docteur Jacq » et, par ailleurs, assure des missions dans le département avec Marcel LOZACH, un des responsables des parachutages F.T.P., avec Albert YVINEC (« Callac ») et Francis DERRIEN, du Relecq en Plounéour-Menez. A Tréguennec, elle prend part à la visite d'un bateau allemand et, par la suite, participe à la libération du Huelgoat et aux combats de la presqu'île de Crozon avec la compagnie « Barbusse ».

A Poullaouen, Alice PÉRON (16 ans) et Mathurine LE LONG transportent en brouette deux blessés résistants, LE ROY et DENIS,

afin qu'ils soient soignés.

Gisèle FOUILLAT héberge à Quimper des Résistants F.T.P. de Quimperlé, souvent conduits par Jean PRIOL. Elle assure aussi des liaisons, tout comme Yvonne HERLÉDAN et Simone COSQUÉRIC, œuvrant pour la compagnie « Leclerc » entre Quimper, Concarneau, Bénodet, Scaër, La Forêt-Fouesnant et le Pays Bigouden, transportant même du matériel dans les zones de combat.

Il n'est guère possible de donner ici une liste complète de toutes les jeunes femmes, agents de liaison, qui ont risqué leur vie. Signalons toutefois ceux de « Hélène » et de Charlotte PENCALET, Douarnenistes qui collaborèrent avec « Fernand » CABELLIC, premier chef du bataillon « La Tour d'Auvergne » (de Quimper).

Dans cette unité placée par la suite sous les ordres de « Gaston » (Joseph KERVAREC) et le « commandant André » (Louis STÉPHAN) pour le Sud-Finistère, Denise GOYAT, Solange BLIVET, Josée BOURLÈS, Simone RIVIÈRE exécutèrent, l'une ou l'autre, des missions pendant la période clandestine, les menant dans le Centre-Finistère et parfois de nuit. Elles furent à Langolen (lieu de parachutage), Concarneau et dans la presqu'île de Crozon jusqu'à la reddition des Allemands.

Citons Denise KERLOGOT, du groupe qui devait devenir la compagnie « Le Baut », dans le bataillon « Bir-Hakeim » basé à Berrien (responsable Jean KERDONCUFF), Jeanne GUICHOUX, de Plonévez-du-Faou, agent de liaison d'Yves AUTRET, sa sœur Monique, tandis que leur frère Roger, étudiant en médecine, aidait à mettre sur pied l'antenne médicale de Briec, Marcelle COSQUER (région de Fouesnant), Yvette GUÉNAL (« Renée »), Rosalie GEFFROY (« Hélène » des Côtes-du-Nord), Simone COSQUÉRIC (Concarneau)...

A Carhaix, Yvette BRIAND assura la liaison entre le P.C. et le maquis. Elle se rendit à Poullaouen prendre un poste émetteur remis par le « capitaine MARCHANT ». LE BRIS, de Douarnenez, l'accompagnait ainsi que le sous-lieutenant du S.T. américain QUENTEL. Arrêtée par les Allemands, alors qu'elle avait le poste sur son vélo, elle réussit à tromper leur vigilance.

Le récit suivant, emprunté à une étude de Daniel TRELLU, parue dans la presse, sous le titre « un drôle de parachutage », nous

permet de juger, à sa juste valeur, le rôle de l'agent de liaison.

Daniel TRELLU a quitté Saint-Nicolas-du-Pélem à la suite de la réunion de l'état-major des F.T.P.F. de Bretagne, tenue le 25 juillet 1944. Réunion historique où la décision de passer à l'action a été prise. TRELLU est chargé de la faire connaître au Finistère et pour ce, il lui faut rejoindre Châteauneuf-du-Faou, à une quarantaine de kilomètres.

« Au petit matin, accompagné de mon agent de liaison, je partis à bicyclette. Ce trajet, nous l'avons fait des dizaines de fois au cours des dernières semaines, souvent sans incident, quelquefois avec des anicroches...

« ... Tout se passa bien jusqu'aux approches de Châteauneuf-du-Faou. A quelques kilomètres de la ville, nous rencontrâmes un paysan qui nous héla :

– N'allez pas plus loin, les Boches sont en position entre la route de Spézet et celle de Kergloff. Ils ont encerclé Châteauneuf et arrêtent tout le monde ! »

Mais Daniel TRELLU et sa compagne devaient passer coûte que coûte.

« A Châteauneuf nous devions rejoindre l'agent de liaison qui nous conduirait au P.C. du maquis de Laz... Débouchant sur la petite route de Châteauneuf à Kergloff, nous aperçûmes les soldats verts à cent mètres à peine. Rapidement nous franchîmes une barrière avec nos vélos... Nous arrivâmes à proximité de la petite ligne du chemin de fer départemental où le train ne passait plus depuis longtemps. Nous rencontrâmes bientôt une dame... »

Elle leur fit savoir que les Boches étaient partout mais, qu'en passant comme elle l'avait fait, par les champs, on pouvait s'en sortir.

« Ce renseignement nous fut précieux. L'agent de liaison s'en alla seule. Je décidai de l'attendre jusqu'au lendemain matin 8 heures au plus tard... Elle revint dans la soirée, rapportant deux casse-croûtes rapidement dévorés.

– J'ai réussi à passer sans trop de mal, dit-elle. Mais je n'ai pas trouvé « Eugène ». Le maquis a été attaqué hier et il a dû déménager. J'ai été chez la mère SALAÛN, et demain matin

« Yvonne » doit venir chez elle. Elles se rendront à ma rencontre sur la voie, vers 9 heures, si tout va bien.

« La nuit fut brève, à l'abri d'une gerbe de blé... Vers 9 heures arriva l'agent de liaison.

– Il n'y a pas eu de dégâts, dit-elle tout de suite. Le P.C. s'est replié près de Laz dans le bois. Le plus dur sera de passer Châteauneuf. La petite fille d'« Eugène » nous conduira par des chemins qui ne sont pas gardés...

« Et peu après, une fillette, nous guidait, évitant les postes ennemis. Il nous restait la route à franchir. Il fallait faire vite. La petite se posta au carrefour, derrière un talus, pour nous faire signe quand la route serait libre. Nous portions nos vélos, prêts à partir. Le signal vint et la route fut passée... Nous pouvions rouler tranquillement. Laz fut atteint en moins d'une heure... Les drapeaux pavoisaient déjà le village...

« En arrivant au P.C., ce furent des étreintes, de ces étreintes qui disent plus que des mots... »

7. Vie scolaire et résistance

L'Occupation va démanteler complètement le système scolaire dans le département : établissements détruits par les bombes, comme à Brest ou occupés par l'Allemand ; de sorte que les élèves trouvent asile dans les endroits souvent les plus inattendus.

A Brest, la fermeture effective des classes a lieu le 28 février 1943, après une première tentative en 1941. Le lycée expédie ses élèves à Morlaix et Quimper, cependant que l'école Saint-Louis se replie à Scaër, le collège technique à Plonévez-du-Faou, le collège moderne à Parigné-Le-Polin, dans la Sarthe et l'orphelinat Delcourt-Ponchelet au préventorium du Ker-Bugalé en Ploaré.

L'école Saint-Gabriel de Pont-l'Abbé est transférée au patronage Jeanne-d'Arc et l'ancien patronage aménagé en classes. Les pensionnaires logent dans la salle de danse Kerloc'h et dans l'ancienne biscuiterie des Filets Bleus.

A Quimperlé, une classe se réfugie dans le café de Mme LE GALLO. Même repli au Relecq-Kerhuon où les classes fonctionnent dans les cafés HELIES, KERLÉGUER, POTIN, PENVERN, au restaurant ABALÉA, à la gare, au « Bo-Bar », rue de Guipavas. L'une d'elles se réfugie même dans la salle des délibérations de la mairie.

A Quimper, tous les établissements sont occupés, Saint-Charles devient prison.

A Landivisiau, le grenier HILY abrite les élèves de l'école publique, avant de déménager pour le haut des halles. A Landévennec, on emploie une solution batarde : une demi-journée de classe dans une grange, une demi-journée en plein air.

Mais que dire alors de l'une des classes de Saint-Servais qui fonctionne dans l'ossuaire sous l'œil ahuri des personnages des fresques de Yan d'Argent.

Arrêtons là notre énumération et voyons comment ont réagi professeurs et élèves dans deux établissements secondaires du département : le collège de Quimperlé et le lycée de Quimper.

Au collège moderne de Quimperlé (ex-E.P.S.)

A la rentrée d'octobre 1942, un groupe de résistance est créé au collège moderne de Quimperlé par des jeunes des classes préparatoires au brevet supérieur (1^{re}, 2^e et 3^e années), en contact avec un responsable, du « Front National », Yves AUTRET, par l'intermédiaire de Jean YÉZOU, tous deux du Pont-de-Buis¹ et grâce aussi à Léon CARIOU dont l'oncle, Corentin CARIOU, sera fusillé plus tard.

Cette création n'est que la matérialisation d'un état d'esprit, né dès octobre 1940, fortifié par la lecture de la presse clandestine diffusée par J. YÉZOU, mais surtout par le massacre de Châteaubriant (22 octobre 1941), événement profondément ressenti dans l'établissement, en particulier par les anciens élèves de Pierre GUÉGUIN, à l'E.P.S. de Concarneau, pour lequel ils avaient une profonde estime.

Peu à peu, le groupe s'étoffe, se structure et prend des contacts avec l'extérieur : avec Daniel TRELLU, au Pont-de-Buis, en juillet 1942, par J. YÉZOU, avec le groupe-ville de Quimperlé (A. LECRAS), le secteur de Concarneau (Yves LE MOAL, Henri JONCOURT, Marcel LANCIEN). A. LECRAS est aussi en liaison avec Michel BONNAIRE, du groupe F.T.P. de Clohars-Carnoët et les frères PÉRON, du groupe de Mellac. Avec le secteur de Douarnenez par Yves BOUDIGOU et E. PRIGENT, avec Audierne (Y. LE MEUR), avec Carhaix (Raph GUILLOU, en liaison avec Emile PÉRON, fondateur de la future compagnie F.T.P. « Barbusse », avec Joseph HÉNAFF pour le secteur Poullaouën, Locmaria, Carhaix, Huelgoat, enfin avec Louis LIZIARD et Albert SCRAIGNE, de Carhaix, pour le mouvement « Libération »).

La liaison se fait aussi avec la région morlaisienne par le canal d'Yves LE BORGNE, de Plourin, arrêté à la mi-juillet 1944 et porté disparu, et par P. LACHUER, du secteur de Plounéour-Ménez futur commandant de la compagnie « Leningrad » et son adjoint J. MESSENGER.

De même avec Quimper, par J. PRIOL qui touche l'état-major du Front National, par J. YÉZOU, qui, études terminées, quitte le collège en juin 1943, comme Louis MASSÉ. Ce dernier trouvera la mort au combat de Kernabat en Scaër, le 15 juillet 1944, aux côtés

de son ami Etienne MILLOUR, correspondant en plus du « Réseau F 2 ».

Des actions diverses sont entreprises : propagande, confection et affichage de tracts, tentatives de récupération d'armes sur l'Occupant (abandonnées, car trop dangereuses).

Certains élèves abandonnent leurs études, se consacrent à la lutte clandestine, mais souvent, entre deux missions, ils réapparaissent au collège. C'est le cas de Yves BOUDIGOU dont l'activité fut remarquable et la conduite exemplaire. Il devient permanent régional pour les Côtes-du-Nord, le Morbihan et le Finistère, en liaison avec Jean MOREAU, de Pouldavid (« commandant André », abattu par la milice en mai 1944, alors délégué militaire de l'Interrégion), et avec « Fernand » CABELLIC, de Douarnenez, fondateur de la compagnie « sous-marin Curie », autour de laquelle se formera le bataillon F.T.P. « La Tour d'Auvergne », groupant les compagnies du secteur de Quimper, de la Forêt-Fouesnant avec Mathias LOUÉDEC, et de Concarneau avec Etienne MILLOUR.

*Etienne MILLOUR, premier commandant. de la Compagnie F.T.P. Leclerc,
tombé à Kernabat, Scaër.*



C'est le cas aussi d'Yves LE MEUR qui parcourt inlassablement le département et de André LECRAS, responsable, début mai 1944, d'un détachement de 8 X 3 à Concarneau aux multiples activités (diffusion de tracts, du journal « l'Étincelle », tiré à la pierre humide, par Pierre LEROSE, ravitaillement du maquis de Scaër-Coadry, saisie et transport nocturne d'un stock d'essence de Concarneau à La Forêt-Fouesnant, récupération d'armes prises aux Allemands (Y. LE MOAL).

Les examens entraînant des départs en fin d'année, les nouvelles responsabilités reviennent au triangle suivant pour l'année 1943-1944 : action directe : Etienne MILLOUR, assisté d'André LECRAS – Contact avec état-major de Quimper : J. PRIOL – organisation, propagande, recrutement : R. GUILLOU.

Peu après le 1^{er} mai 1944, le collège connut une alerte. Des tracts parvenus à Carhaix et distribués en partie dans cette ville le soir du

1^{er} mai furent introduits au collège par R. GUILLOU (un colis d'une dizaine de kilos) et répartis dans les salles d'études du B.S. et de 3e.

Coïncidence, le collège fut alors cerné par des troupes allemandes. Un surveillant, E. CARROT, qui quitte le dortoir, essuie une rafale de mitraillette sans être touché. M. MORZADEC, surveillant général et professeur d'anglais, parlemente avec les officiers allemands. On saura par la suite qu'il appartient au réseau « Cohors-Asturies », de même que l'économiste, Mlle QUEFFURUS. Quant au directeur, M. EGRET, il prend ses responsabilités, couvrant ceux dont il a la charge.

En fait, les Allemands recherchaient M. FÉVRIER, professeur d'éducation physique, lequel, prévenu par son collègue M. LEDAIN, avait pu échapper aux recherches et aux perquisitions faites la veille dans les gares de Gourin, Rosporden et Quimperlé.

Fin mai 1944, examens passés, c'est la dispersion, passage au maquis, intégration dans les unités, certains étant investis de responsabilités, et participation aux combats.

Plusieurs y ont laissé leur vie ; d'autres ont été arrêtés ou ont disparu :

– Etienne MILLOUR, Louis MASSÉ, Grégoire LE CAM, tués à Kernabat le 15 juillet 1944 :

– Yves SALAUN, tué à Châteauneuf-du-Faou le 5 août :

– Georges HANLEY, passé dans les F.F.L. à la Libération, tué en combat dans les Ardennes ;

– Roger QUINIOU, tué dans la presqu'île de Crozon ;

– Yves PERHERIN, ex-élève de B.S.I., devenu élève-maître à Quimper, en octobre 1943, arrêté, torturé par la Gestapo à Quimperlé.

Jean MADELEINE, qui a quitté le collège vers 1941-1942, a échoué dans sa tentative de gagner l'Angleterre par l'Espagne. Mort en déportation ou massacré fin 1943 après avoir été animateur de la Résistance en Zone Sud.

– Raymond CHAPALAIN, grièvement blessé sur les barricades à Paris, décédé prématurément :

– André ROUILLÉ, massacré ;

– RAFFLÉ (surveillant), tué à Controal en Tréméven ;

– PEYRE (professeur d'éducation physique), fusillé à Kerfany.

Quant aux autres, certains se battront, jusqu'à la Libération, plusieurs jusqu'en mai 1945. Ainsi Jean BÉCHENNEC et Georges BERROU combattent à Paris, sur les barricades ; Yves BOUDIGOU prend part aux combats de la Libération et à ceux de la poche de Lorient en tant que chef de section au 118^e R.I., de même que Léon CARIOU dont l'activité avait été importante dans le secteur Trédudon – Plounéour-Ménez, en relation avec Yves COTTON.

Marcel CLAQUIN, qui a procédé à des récupérations d'armes à Quimper, participe au combat du Pont-Neuf en Pont-de-Buis le 4 août, avec Louis MAISONNEUVE, blessé mortellement d'une balle dans le dos, et Pierre BODÉANAN, un des fondateurs et animateurs du Front National dans le département.

Robert COGNEC, requis pour le S.T.O., fin juin 1943, se cache à Kervidannou entre Baye et Quimperlé, se livre à des sabotages de lignes téléphoniques, entre à « Libé-Nord » en mars 1944, au groupe de Baye dont le responsable, Louis JÉGOU, arrêté, s'échappera de Groix pour retrouver sa maison brûlée. Il commandera une section sur le front de Lorient.

Le groupe de Baye, renforcé par un groupe de Moëlan, reçoit des armes parachutées entre Scaër et Saint-Thurien et attaque un convoi allemand près de Quimperlé. Il prend part à la libération de cette ville et se bat sur le front de Lorient.

Robert FALHUN fait partie du maquis de Controal, comme Gilbert GOURMELEN dont le père, en août, est tué par des parachutistes allemands venant de Huelgoat et tentant de rejoindre Lorient. GOURRET a combattu dans la région de Douarnenez.

Raphaël GUILLOU et son ami Joseph HÉNAFF, après une tentative manquée de départ pour l'Angleterre par CARANTEC, à laquelle Y. LE BORGNE devait s'associer et due à l'initiative de M. BLAISE², sont intégrés au groupe du gendarme GUÉGUEN, le 6 juin, après une séance de manipulation d'armes dans une ferme proche du Moulin-Meur à Keramscoët. Ce groupe sabote le câble téléphonique allemand entre Carhaix et Poullaouen. Deux jours plus tard, ils apprennent le martyre de leurs camarades de « Libé-Nord » avec lesquels ils se trouvaient le soir du 6 juin à Moulin-Ezec.

L'ordre de dispersion donné le 9 juin, faute d'armes, GUILLOU et Emile PÉRON, qu'il a retrouvé à Poullaouen, entrent à Carhaix, dans

une ville en proie à la douleur, à l'angoisse, et à la colère. Yvonne GUILLOU (14 ans) est alors chargée de récupérer tracts et brochures cachés au domicile de PÉRON et que les Allemands viennent de visiter.

R. GUILLOU, avec la compagnie « Barbusse », participe aux combats de la presqu'île de Crozon, où nous le retrouverons.

J. HÉNAFF et quelques Carhaisiens, arrêtés au printemps 1944 et détenus à la gendarmerie, sont dirigés sur Quimper alors que L. LIZIARD, E. PÉRON et R. GUILLOU avaient mis au point un projet d'évasion. Certains sont acheminés sur l'Allemagne, d'autres dont J. HÉNAFF libérés, faute de preuves, reprennent le combat.

Joseph LAPOUS, chef de groupe à la compagnie « Barbusse », combattrait, dans la presqu'île jusqu'au 19 septembre, renouant avec ses amis carhaisiens : Guy CLECH, François JÉGOU qui retrouve deux autres Normaliens de Quimper, François BOUCHER et Pierre RANNOU.

Clet LEBRUN rejoint sa famille à Saint-Thois en 1943 et assure des liaisons entre les maquis de Saint-Thois et de Spézet. Entré à la compagnie « Bayeux », il participe à deux parachutages près de Laz, à l'attaque du château de Trévarez, aux combats de l'Eau-Blanche, près de Quimper et à ceux de la presqu'île de Crozon. Blessé accidentellement par balle, il est soigné à Briec.

André LECRAS (« Fredo ») commande la compagnie « Leclerc » à la mort d'Etienne MILLOUR, puis devient adjoint au chef du bataillon « La Tour d'Auvergne », « Gaston » KERVAREC. Il participe à la libération de Quimper en compagnie du « commandant André » (L. STÉPHAN), de « Gaston » et d'un chauffeur tué par un éclat d'obus. Il prend part ensuite à la libération de Concarneau jusqu'à l'évacuation par mer d'une partie des forces allemandes pour Lorient. Il combat ensuite dans la presqu'île de Crozon avec le bataillon « La Tour d'Auvergne », puis sur le front de Lorient jusqu'en mai 1945.

Citons encore Yves LE MEUR, un des animateurs de la Résistance audiernaise, Yves LE MOAL qui remplaça un moment LECRAS à la tête de la compagnie « Leclerc » et qui combattit à Concarneau, dans la presqu'île de Crozon et sur le front de Lorient (chef de section au 118^e), Jean MÉVELLEC qui tenta en vain de

rejoindre l'Angleterre et prit part à la libération de Quimper, Louis PÉRON qui créa le groupe F.T.P. de Mellac, commandé ensuite par Baptiste PASCAL, de Concarneau.

Signalons enfin Jean PRIOL, demeuré le pivot du groupe de Quimperlé en 1943-1944, en liaison avec l'état-major quimpérois, avec « Jean-Jacques » (Robert NORMANT, de Plouhinec) et « Paul » (Jean SIMON, d'Audierne), tous deux arrêtés près de la gare de Quimper en 1944 et fusillés par la suite, Jean YÉZOU, LE POBER qui combatta jusqu'à sur le front de Lorient, François RIVOAL, entré à la compagnie « Barbusse », blessé par balle à la poitrine lors du parachutage de Poullaouen le 5 août, Edouard OLLIVIER, de Plévin, Alexis STÉPHAN (« bataillon A. Volant »), Maxime TANNIOU (même bataillon), puis Pierre STÉPHAN, DONNART, MESCAM, BIHANNIC, Jean PÉRON, Guy SAVIN, Christian LEVALLOIS, Yves STÉPHAN, sur l'activité desquels manquent des renseignements précis.

Telle est, en raccourci, la petite histoire de la Résistance au collège moderne de Quimperlé.

1

Cette évocation de la Résistance au collège de Quimperlé a entièrement été puisée, parfois mot à mot, dans un travail collectif ronéotypé mis au point par Raph GUILLOU, d'après ses recherches et les témoignages de ses camarades : A. LECRAS, J. YÉZOU, R. COGNEC, Emile PÉRON, Joseph HENAFF, Yves COTTON, Yves AUTRET, Daniel TRELLU, Raymonde FOLGOAS, et Gisèle FOUILLAT. Nous les remercions de nous avoir permis de l'utiliser

2

Voir t. I, p. 206, Départ du *Paul-André*.

Emile CARRER, dit « Max »

Originaire de Bubry (56) où il devait organiser un maquis (cinq de ses compagnons sont devenus « les martyrs de Bubry »), Emile CARRER fut l'un des animateurs de l'esprit de résistance au collège de Quimperlé de 1940 à 1942.

Il accéda ensuite à d'importantes responsabilités, faisant partie du triangle interrégional F.T.P. pour la Bretagne avec « Thierry » et « Pierre ».

Il mourut en 1952.

Source : LE HYARIC (« Roger »), Les Patriotes de Bretagne, p. 86).

Au lycée « La Tour d'Auvergne » à Quimper.

Le 25 mai 1944 arrive à Quimper « Micheline », amenée par « Poussin » qui rentre d'une réunion des chefs F.F.I., tenue dans le Morbihan en présence de « Méridien » (de son vrai nom Valentin ABEILLE), délégué militaire de la Région M.

« Micheline » ou « Rateau » (son nom de code) est l'une des rares femmes du B.C.R.A. (deux seulement) parachutées en France comme instructeurs de sabotages. Elle va faire jusqu'au 2 juin un cours *ex-cathedra* et intimidant – c'est elle qui le dit ! – (voir notice biographique de Jeanne BOHEC), dans le laboratoire de physique et de chimie du lycée de La Tour d'Auvergne, occupé aux deux tiers par des soldats allemands. Le proviseur est « dans le coup ».

Les élèves sont des professeurs, d'où la gêne de « Micheline ». Outre le censeur Maurice BELLAN, alias « Lagarde », il y a là en effet Edouard BARBE, professeur de physique, André MONTEIL, Théophile FER... et quelques « externes » aussi.

« Micheline » a un assistant en la personne du préparateur de chimie Alain LE GUILLOU. Il saura utiliser les bonnes formules artisanales données par le professeur « Rateau », qui constate que ce lycée est « un repaire de Résistants ». Citons encore les maîtres d'études CORLOBE, GERBES et Marcel PORTENGUEN (qui sera tué à Telgruc).

Dans un réduit se trouvent des mitraillettes, revolvers, munitions et plastic.

Le professeur Xavier TRELLU a donné l'exemple, passant en Angleterre sur le *Dalc'h Mad*. Quant aux autres, on les rencontrera au long des combats pour la Libération.

Des élèves ont participé avec enthousiasme, audace et courage à la Résistance (voir « Au maquis », le Groupe d'action directe

« Marceau » et les Eclaireurs de France.)

**Mais qui est « Micheline »,
alias « Rateau » ou plutôt Jeanne BOHEC ?**

Bretonne des Côtes-du-Nord, elle a vingt ans en 1940 et occupe l'emploi d'aide-chimiste à la Poudrerie du Moulin-Blanc à Brest, quand survient la débâcle. Elle embarque sur le remorqueur *Abeille IV* qui atterrit à Plymouth.

« 1,49 m – yeux bleus », on peut ajouter : du courage et plus, fervente patriote... En janvier 1941, elle s'engage dans le Corps des Volontaires françaises.

Elle obtient son affectation à un laboratoire de chimie.

Volontaire pour des missions en France, étant femme, elle doit attendre août 1943 avant d'être convoquée au B.C.R.A. (Services Spéciaux de la France Libre). Elle suit les écoles de sabotage (entraînement au tir, « close-combat » et parachutage).

Désignée comme instructeur de sabotage dans la région M3 (Bretagne) elle a le nom de code « Rateau ».

Mme BOHEC ou « Micheline », pour la Résistance, nous explique que les pseudos étaient, par exemple, pour les Délégués militaires régionaux tirés de la géométrie : « Méridien », « Parallèle », pour le Bureau des Opérations Aériennes (B.O.A.) des noms de savants, et pour les instructeurs de sabotage des noms empruntés aux outils de jardinage : « Pelle », « Rateau »...

Parachutée le 26 janvier 1944 dans la région d'Alençon, et dirigée vers le D.M.R. « Méridien », elle dispense son enseignement en se déplaçant à bicyclette à travers le Morbihan et parfois les Côtes-du-Nord, et passe à l'occasion à la pratique du sabotage.

Elle vient, en fin mai, dans le Finistère et retourne dans le Morbihan le 3 juin, envoyée en mission auprès du « colonel Morice » (CHENAILLER) par « Berthaud ». Celui-ci a perdu en effet la liaison avec l'état-major F.F.I., « Poussin » le départemental F.F.I. recherché par les Allemands, a disparu momentanément après l'arrestation de son adjoint « Rossignol » (le colonel FONFERRIER).

Quand « Micheline » revient dans le Finistère le 11 juin^s, « Poussin » a repris les choses en main, au P.C. de Kerivoal en Kerfeunteun. Elle repart dans le Morbihan pour connaître la bataille de Saint-Marcel, le repli, les planques, et échapper aux opérations de représailles.

Le 29 juin, elle est l'une des dernières à voir « Poussin », venu chercher un opérateur radio dans le Morbihan et qui repart dans la voiture de Gendarmerie avec JAMET et BOB.

Le 1^{er} juillet, elle revient à Quimper. On la suivra en mission avec Léon TANGUY, toujours concernant radios et parachutages.

« Micheline » participe à la libération du secteur, étant à l'état-major F.F.I. Le plus étonnant est qu'on lui refuse (le capitaine BLATHWAYT) la mitrailleuse ou le colt qu'elle demande. Elle défile en uniforme (confectionné à Quimper) dans un camion F.F.I.

Le 24 août, elle s'embarque pour l'Angleterre avec une partie de la mission Aloès, dont le colonel PASSY.

Soldats allemands en occupation.

La parole aux documents

La publication en 1978, par le commandant EVEN, des « rapports d'activité du 25^e corps d'armée allemand en occupation en Bretagne (13 décembre 1940-20 novembre 1944) », documents détenus par le Service historique de l'Armée de Terre, permet de voir ces quatre années sous un autre angle^t.

Les appréciations portées par les occupants sur les Bretons sont d'autant plus intéressantes que, fait unique dans l'histoire de l'Occupation, l'état-major du 25^e corps d'armée a résidé en Bretagne du début de décembre 1940 à la reddition de la poche de Lorient, en mai 1945.

Pendant ce temps, ce 25^e corps d'armée, dont le Q.G. ne fut jamais dans le Finistère, n'a eu que deux commandants (le général VON PRAGON, relevé de ses fonctions après le raid sur Saint-Nazaire, le général Wilhem FAHRMBACHER), et trois chefs d'état-major.

Donc une continuité certaine dans les appréciations portées dans les rapports. Quant aux unités, elles ont subi une rotation, les troupes combattant sur le Front de l'Est venant se refaire une santé ici.

Faisons un rapide retour en arrière. Dès décembre 1940, le rapport du colonel DOSTLER précise que la population continue à « avoir une nette attitude de fraîcheur vis-à-vis-du gouvernement PÉTAÏN » – nous voilà loin des 99 % de pétainistes d'AMOUROUX^u – et la plupart de ceux qui mettent leur confiance dans le « Vainqueur de Verdun » pensent qu'il ruse avec l'Occupant.

En février 1941, il apparaît que le Finistère échappe provisoirement au 25^e corps d'armée, lequel s'en félicite, ce département, selon le colonel DOSTLER, étant un « véritable facteur de désordre ».

En ce qui concerne l'état d'esprit des Bretons, les Allemands remarquent que « le corps enseignant et le clergé sont les éléments moteurs influençant la jeunesse dans un sens hostile à la collaboration, et ils ne manquent pas de noter tous les faits de résistance, même les mineurs ; ainsi l'apparition d'un « signe gaulliste » : deux épingles de sûreté croisées à la boutonnière ; ainsi des fleurs disposées en forme de V et de croix de Lorraine, lors des processions, comme à Lannilis le 20 juin 1941. Toutes réalités que l'Occupant appelle (rapport du 30 avril 1941) « les manifestations primitives de la propagande gaulliste ».

*

Au fil des ans, on assiste à une baisse du moral des troupes allemandes, due aux défaites sur le front russe, aux attaques multipliées des Résistants, aux tracts insidieusement distribués.

Cette baisse se confirme par le nombre de déserteurs relevé dans le cadre du 25^e corps d'armée : 10 en novembre 1942, 23 en août 1943, 29 en septembre, 43 en janvier 1944, 57 en février, 64 en mars, 98 en avril, 60 en juin (chiffre difficilement contrôlable, toutes les unités étant alors en mouvement).

On réquisitionne les chiens de garde !

Le 20 avril 1944, les autorités allemandes de Porspoder demandent la réquisition de cinq chiens de garde pour la défense de leurs casemates sur la côte. Inutile de dire que les propriétaires de chiens accueillent fort mal cette nouvelle réquisition, leurs chiens leur étant très utiles par suite des vols dans les fermes, lesquels deviennent de plus en plus fréquents.

L'état-major attire l'attention sur le fait que les « auxiliaires étrangers » (et il y en a dans l'armée allemande alors, depuis ce que l'Occupant appelle les Hiwis – volontaires auxiliaires – Géorgiens, Caucasiens, jusqu'aux V.D. (Volkdeutsche), Allemands de souche des territoires incorporés au Reich après le 1^{er} septembre 1939, ou des territoires placés sous administration allemande, et aux V.D.L. 3, citoyens polonais, classés allemands, mais ne se considérant pas comme tels) sont les plus nombreux : 32 sur 57 en février 1944, 35 sur 64 en mars. On ne les baptise pas toujours déserteurs, mais « accusés de fuite ».

Cette baisse de moral se confirme également par le nombre de suicides : 7 en février 1943, 10 en avril, 9 en septembre, 6 en mars 1944... Mais le chiffre est-il exact ? Parfois, mais rarement, on y ajoute les tentatives de suicide^v.

Des exactions, pillages, crimes peuvent être imputés aux troupes dites « de l'Est » mais d'autres soudards de la Wehrmacht y ont aussi leur part, dont les membres des troupes soi-disant « d'élite ».

Ainsi, le 29 février 1944, des parachutistes allemands, qui font partie d'un convoi qui en compte 400 ou 500, pillent la gare de marchandises de Quimper, emportant des denrées diverses, caisses de faïence et même des produits pharmaceutiques.

Les soldats menacent de leurs armes les employés qui s'approchent d'eux. Les officiers sont, paraît-il, impuissants à retenir leurs hommes qui, précédemment à Châteaulin, auraient eu, dit-on, le même comportement. La Feldgendarmarie refuse de communiquer à la S.N.C.F. l'indication de l'unité à laquelle

appartiennent les coupables. On doit s'en tenir à un constat par huissier.

Le 7 mai, un groupe de cultivateurs de Saint-Pabu et Lampaul-Ploudalmézeau, qui se sont plaints auprès des Allemands de pillages commis dans leurs fermes par les militaires, ont été invités à venir reconnaître les coupables.

Alors qu'ils attendent dans un café au lieu dit « Corn-ar-Gazel », des soldats probablement compromis dans les actes en question surgissent, ouvrant le feu sur les cultivateurs, tuant trois d'entre eux : MM. François BÉGOC, Robert LAOT, Yves SALOU. Autre victime ce même jour : Mme Marie-Anne MOREL

Le 29 mai, deux militaires allemands violent une femme du Centre-Finistère. Il y en a eu, il y en aura d'autres, avec les vols et cambriolages. Le débarquement allié en Normandie amène un relâchement très net dans la discipline.

Quand les Allemands s'en prennent au fossoyeur

Le 24 février 1944, à Quimperlé, le fossoyeur avait, avant le couvre-feu, allumé avec de vieilles planches de cercueils, un feu dans un coin du cimetière.

Vers 22 heures, le brasier prit un second souffle et attire l'attention des Occupants qui actionnèrent la sirène d'incendie, persuadés qu'il s'agissait d'un signal convenu.

Ils arrêtèrent le fossoyeur qui retrouva la liberté quelques heures plus tard.

Devant la multiplication des attentats, les Allemands triturent leur matière grise pour tenter de les éliminer. C'est ainsi qu'à Quimper ils affichent l' « avis à la population » suivant :

« Sur l'ordre de la Feldkommandantur 752, il est prescrit à la population quimpéroise d'observer strictement les règles suivantes :

1. – Interdiction aux piétons de stationner aux carrefours et de circuler à plus de deux de front ;

2. – Obligation d'adopter le trottoir de droite dans le sens de la marche. En ce qui concerne les rues où il n'existe

qu'un seul trottoir, emprunter la droite du trottoir dans le sens de la marche.

Ces règles devront être plus spécialement observées, dans la traversée de la ville de Quimper, entre le Soldatenheim du quai de l'Odet et la gare. »^W

D'ailleurs, cruels ou apeurés, les dits militaires ont la gachette facile. Les victimes des meurtres seront dénombrées au chapitre des fusillés, massacrés, abattus...

Notons, en passant, certains actes classés dans la rubrique « Incidents » :

– 7 juin : vers 21 h 30, pillage d'une maison à Plonévez-du-Faou et vol d'argent par deux militaires allemands ;

– 9 juin : vers les 4 heures, pillage d'une ferme à Saint-Hernin par une cinquantaine de militaires allemands qui ont emporté argent et objets évalués à 200 000 F.

Dans le seul arrondissement de Morlaix, de la mi-juin à la mi-juillet, nous avons relevé :

– 15 juin : vers 20 heures, vol de vins et de liqueurs au préjudice de M. LAURENT, négociant en vins à Landivisiau ;

– 17 juin : Cambriolage, toujours par des militaires allemands, des Magasins BELLION, fers et aciers en gros, à Plouigneau ;

– 19 juin : Viol, commis par deux soldats, d'une femme de la région de Landivisiau ;

– 21 juin : Vol de 14 montres et de 2 « Kodack » par des militaires chez M. Alain GUIVARCH, à Commana ;

– 21 juin : Vol et détérioration d'objets mobiliers à Commana, chez M.J.-B. BELLEC, commerçant ;

– 29 juin : Vol d'une génisse à Plouigneau, au préjudice de M. LE BIHAN ;

– 3 juillet : Vol de 50 000 F par deux soldats au bourg de Tréfléz ;

– 8 juillet : Vol d'un vélo à Guiclan, chez M. Jean KERMARREC ;

– 10 juillet : Vol d'une vache et d'un veau à Sizun, chez Mme ELLÉOUET ;

– 10 juillet : Vol de 100 000 F à Tréfléz ;

– 10 juillet : Viol d'une femme dans la région de Tréfléz.^X

Mais la population craignait surtout « les indésirables soldats de l'Est ».

Une tentative de désertion qui coûte cher.

En 1944, parmi les Allemands stationnés à l'école de garçons de Châteauneuf-du-Faou, il est un jeune Lorrain, Robert RITTER, enrôlé de force dans la Wehrmacht.

Avec un camarade dans son cas, il prend langue avec M. François CLECH et Jean-Louis PÉRENNÈS pour passer dans les rangs de la Résistance.

Mise au courant par un autre militaire qui avait lui aussi, envisagé de désertir, la Gestapo arrête les quatre hommes. Interrogés à l'Hôtel du Midi à Châteauneuf, conduits à Pontaniou, torturés, François CLECH connaît le camp de Neuengamme, d'où il reviendra, et J.-L. PÉRENNÈS, 17 ans, est libéré, faute de preuves.

RITTER et son camarade sont dirigés sur le Front russe où le premier nommé tente encore l'évasion. En vain.

RITTER, CLECH et PÉRENNÈS se retrouvaient à Châteauneuf en 1965.

(Le Télégramme, 4 et 5 septembre 1965.)

Indésirables soldats « de l'Est »

Pour combler les vides causés sur le Front russe (sur un effectif total engagé de 17 400 000 hommes, on évaluera les pertes allemandes à 6 900 000 en octobre 1944), la Wehrmacht fait appel à des contingents étrangers. Ainsi les Allemands embrigadent des Caucasiens, Cosaques, Géorgiens, Arméniens, Turcomans, Azerbaïdjanais, tous prisonniers dans la soi-disant armée VLASSOW, du nom du général passé au service de l'ennemi en août 1942 après sa capture.

En fait, ces « troupes de l'Est », comme disent les Allemands stationnées en France et formées en bataillons homogènes

rattachés à la Wehrmacht – infanterie, groupes cyclistes, artillerie, génie... – ont pour chef le général VON WARTENBERG^Y.

Ces « Russes blancs », comme les appellera plus tard la population, arrivent en Bretagne en fin 1943 : le 800^e B (Nord-Caucasiens) dans le secteur Sud-Finistère, Quimper ; le 798^e B (Géorgiens) dans le Centre-Finistère, presque Île de Crozon ; le 633^e B (ou 635^e) dans le Nord-Finistère, Brest.

L'état-major du 25^e corps d'armée voit d'abord dans leur présence un élément de propagande dans la lutte « anti-bolchévique », c'est-à-dire un exemple à suivre par les Français pour un engagement dans la L.V.F. ou, pour le moins, de nature à inspirer une réflexion dans un sens favorable à la Kollaboration. Il n'en sera rien, bien au contraire.

Au début, on s'interroge sur le statut de ces soldats en penchant pour la condition de prisonnier ou d'un recrutement plus ou moins sous la contrainte.

Mais ils terrorisent bientôt la population. L'état-major allemand entend, en fait, utiliser leur « brutale intervention » à des opérations de « pacification » des zones où la Résistance bretonne s'étend, mettant à profit le vide résultant localement des départs d'unités vers le Front de l'Est, ou, par la suite, sur le Front de Normandie. Dans le fond, les Allemands n'avaient pas confiance en eux.

Les mercenaires sont constitués en « Bataillons de Sécurité » qui, sous les ordres du colonel BORST, puis du colonel HEINTZ, sont engagés dans des opérations contre le maquis de Spézet, les maquis de Scaër-Rosporden (Kernabat et Quillien).

Deux bataillons dont l'état-major est au Faouët, dans le Morbihan, sont intervenus aussi dans la région de Baud-Locminé. En juillet 1944, un 1112^e bataillon apparaît, cantonnant à Quimperlé, dont le secteur s'étend au Morbihan.

D'autres unités encore sont affectées à la défense des côtes, tout en assurant le maintien de l'ordre. Elles sévissent, par exemple, à Mahalon, après un parachutage.

En fait, des mois avant les combats libérateurs, une partie de cette troupe a surajouté à l'oppression insupportable maintenue par les Allemands.

Le sous-préfet de Vichy, préfet par intérim, se fait l'écho des plaintes de la population dans une note ainsi rédigée, adressée en juillet 1944, au conseiller BRAUN, à la Kommandantur^Z :

« De plus en plus, la population de l'arrondissement de Quimper se plaint des excès pratiqués par une troupe d'occupation dont l'origine est mal définie (polonaise ? russe ? tchèque ?) et qui porte en général sur la manche de leur veste les lettres P.O.A.

« En particulier, on signale que :

1. – des vols de linge, de montres, de bijoux, d'argent et d'aliments dans les maisons et dans les fermes ;

2. – des femmes sont arrêtées sur les routes et dans les champs et elles ont beaucoup de difficultés à éviter les traitements douteux des soldats ;

3. – des pauvres femmes, mères de famille, qui font des dizaines de kilomètres dans leur journée pour se procurer un peu de farine, sont arrêtées sur les routes et se voient confisquer le malheureux petit paquet qu'elles ont réussi à acheter, souvent à un prix élevé ;

4. – des jeunes filles sont arrêtées sur les routes et se voient arracher leurs croix ou médailles pendues à leur cou ;

5. – des bicyclettes sont arrêtées sur la route et réquisitionnées malgré les ausweiss délivrés par la Feldkommandantur de Quimper. Ces ausweiss sont déchirés par les soldats ;

6. – quand les soldats vont dans les fermes, soit au titre de réquisition, soit à titre quelconque, ils recherchent de l'alcool à boire ; après quoi, ils deviennent dangereux ;

7. – les personnes sont arrêtées sur les routes, leurs vêtements et leurs bagages sont fouillés. Les explications sont impossibles puisqu'en général les soldats ne comprennent pas le français, ni même l'allemand ;

« Les conséquences, c'est qu'on garde très longtemps les personnes sur la route, et, comme cela se passe souvent le soir, aux environs du couvre-feu, ces personnes risquent ensuite d'être prises en faute par les patrouilles de nuit.

« On pourrait étendre ces griefs car les plaintes s'accroissent chaque jour et il serait nécessaire de donner des ordres sévères pour faire changer cette atmosphère de mécontentement général qui risque de créer des complications... »

On relève que ces gens ont un comportement de soudards (quand les maîtres allemands sont, eux, des fanatiques). On retient qu'ils sont dangereux quand ils sont ivres et on ne se prive pas de les laisser boire (« souple dans le commandement, questions de forme passant à l'arrière-plan »^{aa} quand ils sont en opération. Par ailleurs, toujours à la recherche de nourriture, ils sont pilleurs et parfois pire.

Tous les soirs, munis de leurs armes, ils parcourent la campagne, sollicitant beurre, œufs, viande... Si on ne leur donne pas satisfaction, ils volent ce qu'ils convoitent, dévalisant clapiers et poulaillers, allant jusqu'à saisir porcs et veaux.

Pour terroriser les habitants – et nous ne parlons pas ici des viols, et il y en a – ils n'hésitent pas, comme à Plouider, à tirer des coups de feu sur les maisons, quand ce n'est pas sur les gens.

Le 12 mars 1944, dans la ferme de Kérézet en Plouider, ils tuent le propriétaire, M. Mathieu CORLOSQUET, et blessent deux de ses fils, Joseph, qui a l'omoplate traversée par une balle, et Vincent, touché légèrement^{ab}.

A Tréfléz, le 19 mars 1944, toujours des soldats russes abattent Jean-François MORIZUR, du village de Gosilis, qui leur refuse du ravitaillement^{ac}.

On trouvera rapportés, pour ce qui concerne la presqu'île de Crozon, les démêlés avec les soldats russes, de Jean-Jacques PEILLET et Anne PEILLET, à Pors-Moreau, d'Yves CAPITAINE, à Kerolland en Saint-Nic.

Le 5 août et autour de cette date, alors qu'un vent de panique a soufflé parmi les Allemands, ces Russes interviennent à Quimper, Audierne, Rosporden..., prolongeant le cauchemar, tirant dans les fenêtres déjà pavoisées aux couleurs de la Libération, tuant nombre de personnes, brûlant des maisons. Dans ce cas, ils sont le bras qui exerce les représailles. On a affaire à des gens aux abois.

Les Allemands les maintiendront en première ligne sur le Front de la presqu'île de Crozon.

Nous relatons par ailleurs la façon dont les troupes russes passèrent à la Résistance, abandonnant le costume allemand pour une tenue civile avec brassard F.F.I., dans le canton de Ploudalmézeau. Il s'agit là, sans doute, d'un fait exceptionnel.

Mais certains Français payèrent de leur vie d'avoir voulu aider Russes ou Polonais à désertier. C'est le cas de Yves LE GARS, vingt-trois ans, de Landrévarzec en relation avec un soldat d'origine polonaise, croit-on, et qu'on appelait familièrement Emile, tant il paraissait s'intégrer à la population.

Ordonnance de l'officier allemand commandant le détachement occupant Landrévarzec, puis par la suite Locronan, il quittait cette cité pour rejoindre Landrévarzec et le maquis quand il fut arrêté.

Donna-t-il, alors, le nom de LE GARS, membre du mouvement « Vengeance » ? Sans doute, car on l'arrêta lui aussi, le 11 mai 1944 et il mourut dans les camps nazis.

Vichy participe à la répression

Jusqu'à quel point les Allemands trouvèrent-ils un appui sérieux auprès de Vichy quand il va s'agir de réprimer la Résistance ? Les rapports de l'Intendant de Police de la région de Bretagne, TOSELLO-BANCAL nous permettent de faire le point.

Il avoue que « les groupes F.T.P.F. très mobiles grâce aux voitures qu'ils ont dérobées et redoutablement armés ne connaissent plus les limites à leur audace ».

Dans un rapport du 16 avril 1944, le même TOSELLO signale que les forces de l'ordre sont évaluées, pour la Bretagne, à 3 232 unités dont 1 600 gendarmes et 204 G.M.R. répartis entre 8 commissariats. Le mois suivant, il annonce la mise en place des G.M.R. dans le Morbihan, ajoutant : « J'espère qu'ils contribueront au succès des opérations envisagées qui s'étendront le plus vite possible au Finistère, où il convient d'agir avec la même vigueur. »^{ad}

Au cours d'une réunion tenue à Rennes, début mai, salle du Conseil général, le préfet régional et l'intendant de Police veulent confier la direction des opérations de répression à un officier de Gendarmerie. Tous les officiers présents se dérobent. Le dernier arrivé, le commandant P... est dans l'obligation de prendre le commandement, mais l'intendant se rendant compte de l'état d'esprit

des chefs de la gendarmerie, spécifie cependant de ne pas entrer en relation avec la Feldgendarmerie qui exigeait des rapports et deux visites hebdomadaires.

Le jour J : 6 juin

A la veille du débarquement, le 18 mai 1944 exactement, les troupes allemandes suivantes stationnent dans le Finistère :

– La 343^e D.I., sous les ordres du général RAUCH, dont le quartier général est à Landerneau et qui comprend : les 851^e, 852^e, et 898^e régiments de grenadiers, le 343^e régiment d'artillerie, le 343^e bataillon de transmission, le 343^e bataillon de génie et le 2^e groupe du 633^e bataillon de l'Est :

– La 265^e D.I. sous le commandement du général de brigade JUNCK, que l'on retrouve plus tard sur le front de Lorient et qui comprend : les 894^e, 895^e et 896^e régiments de grenadiers, le 265^e régiment d'artillerie, le 265^e bataillon de transmissions, le 265^e bataillon de génie, le 265^e bataillon de maintenance, le 800^e bataillon Nord-Caucasiens, le 634^e bataillon de l'Est, le 285^e groupe cycliste de l'Est et le 636^e bataillon de l'Est (moins deux compagnies). Son point de chute est Quimperlé.

– Enfin la 353^e D.I., placée sous les ordres du général de brigade MAHLMANN, basée à Lampaul-Guimiliau et qui comporte : les 941^e, 942^e et 943^e régiments de grenadiers, le 353^e régiment d'artillerie, le 353^{e0} bataillon de transmissions, le 353^e bataillon de génie, le 353^e bataillon anti-chars, les 353^e bataillons de fusiliers et de maintenance^{ae}.

Ces troupes ont déjà eu maille à partir avec les « terroristes » ou « les bandes », comme disent les textes officiels allemands. Un rapport du général, commandant le 25^e corps d'armée, du 11 avril 1944, uniquement consacré à la lutte contre les « terroristes », commence ainsi : « Les exactions commises par les terroristes ont pris une forme insupportable. Il ne se passe pas de jours sans que

ne soient commis de nombreux attentats et sabotages, sans que des soldats allemands soient tués ou blessés ou qu'un matériel précieux soit enlevé. »

« En outre, les cas de libération de terroristes arrêtés se multiplient, aussi bien lors de leur transfert que dans les maisons d'arrêt. Les évasions de ces établissements sont également fréquentes. »^{af}

Un autre rapport, du 18 avril 1944, mentionne que « le nombre extraordinairement élevé des agressions prouve le sérieux de la situation. Il serait vain de le dissimuler. Il faut répliquer aux terroristes sans ménagement et avec la plus grande vigueur ».

Mais les Occupants ne sont pourtant pas au bout de leurs peines. Car voici que sur les antennes de Radio-Londres se succèdent et se multiplient les messages d'action, seuls compris des initiés. L'un d'eux, très verlainien : « Les sanglots longs des violons de l'automne bercent mon cœur d'une langueur monotone », annonce le débarquement pour le lendemain 6 juin, cependant que, le même jour, le message : « L'avenue fourmillait d'autos » décrète le « Plan vert » qui vise à rendre inutilisables les lignes de chemin de fer. Le résultat ne se fait pas attendre dans le département, où, du 6 au 26 juin, 14 sabotages importants – sans parler de la mise hors de service des locomotives – gênent considérablement l'ennemi. C'est peut-être peu à côté des 40 déraillements et 200 sabotages réalisés dans les Côtes-du-Nord, en particulier par le groupe F.T.P. « La Marseillaise ». Peu importe, le but est le même : empêcher les forces allemandes de remonter vers la Normandie.

Par ailleurs, tout est fait pour dérégler la machine de guerre allemande : lignes téléphoniques coupées, plaques indicatrices recouvertes de peinture ou changeant de direction, pylônes de lignes électriques à haute tension abattus en vertu du « Plan bleu », destruction des lignes téléphoniques souterraines en application du « Plan violet ».

Enfin, la B.B.C. lance le signal de la guérilla généralisée : « Le chapeau de Napoléon est-il toujours à Perros-Guirec ? » les maquis se forment, aidés par les missions parachutées S.A.S., les équipes Jedburgh...

Toute cette multi-activité va gêner les Allemands. Le 7 juin, le groupe tactique de la 265^e D.I. prend le chemin de Saint-Lô mais, par suite d'insuffisance de moyens de transport, le départ se fait avec du retard. On annule même l'ordre par fer et l'acheminement a lieu par autos et bicyclettes. A ce groupe tactique se joint le 353^e groupe anti-chars qui fait appel à la Marine pour avoir des moyens de transport.

Se mettent aussi en route, en fin de journée, le 2^e groupe du 895^e grenadiers, le 12^e groupe du 894^e et le 2^e groupe du 265^e bataillon de génie.

La 3^e compagnie du 343^e bataillon de génie, se rendant en Normandie, est bloquée à Saint-Gléen, à 24 km, au sud-est, de Saint-Brieuc, par manque d'essence.

Et tous ces départs dans un climat d'affolement. De tous côtés, en effet, parviennent des messages signalant d'importants vols d'avions accompagnés de planeurs et de sauts de parachutistes, ce qui laisse présager un débarquement aéroporté en Bretagne.

En fin de soirée, l'état-major, surpris, apprend qu'il s'agit d'une manœuvre de diversion : les parachutistes ne sont que des mannequins et les parachutes, de simples ballons blancs.

Le 8 juin, le 353^e bataillon de maintenance prend position au carrefour de Commana pour assurer la sécurité de la région de l'Arrée, où l'on craint une opération aéroportée.

Le 10, toute la 353^e D.I. reçoit l'ordre de prendre la route de Normandie à pied : « Utiliser routes secondaires. Attention aux attaques aériennes ; ne marcher que la nuit, le plus vite possible. »

Dans la matinée du 11, le 2^e groupe de D.C.A. Para est dépêché en baie de Goulven, toujours par crainte d'un débarquement par air.

Devant les difficultés rencontrées, manque de locomotives, bombardements et sabotages des voies, on envisage de diriger des renforts sur le front de Normandie par voie maritime. Ainsi, le 23 juin 1944, le groupe d'armée B donne l'ordre de tenir un régiment prêt à partir de Brest par mer, ceci à 20 heures. A 22 h 40 arrive le contre-ordre, un message téléphoné annulant l'opération. Faute de moyens de transports sans doute ou encore crainte de l'aviation alliée qui a la maîtrise du ciel.

Enfin, des troupes qui auraient pu se porter en Normandie restent sur place pour lutter contre la Résistance. C'est le cas, le 14 juillet 1944, du 1221^e bataillon de sécurité de l'Est affecté à Quimperlé où il arrive le 18 avec mission de ratisser la zone Scaër, Le Faouët, Plouray, Guéméné.

Manque de moyens de transport (on réquisitionne de plus en plus les charrettes des cultivateurs), mais aussi, et l'état-major l'avoue, manque d'hommes. N'écrit-il pas le 13 juillet 1944 : « Pour les canons de la batterie de Telgruc enlevés à la Marine sur l'ordre du Führer, l'armée n'a aucune possibilité d'emploi en raison du manque de personnel et l'ancrage de ces pièces sur socle. ».

Où est l'armée allemande de 1940 ?

II. La bataille de Brest

Américains arrivant à Lesneven.



Les Allemands tenaient à Brest au moins pour trois raisons : C'était :

- un port militaire de premier ordre,
- une base sous-marine sûre,
- l'un des grands centres de repérage radiogoniométrique avec Augsbourg et Nuremberg.

Le chef de bataillon P. POUPART présente ainsi la situation militaire à l'extrême-ouest de la Bretagne, en juin 1944^{ag} : « Les troupes d'occupation de la région de Brest ne sont plus les brillantes phalanges des années passées. L'ardeur guerrière est très variable, mais les cadres s'efforcent de la ranimer. Le colonel VON MOSEL, commandant la base, ne semble pas décidé à mener trop loin un combat sans issue. Une ligne de défense est prévue sur un arc de cercle : Le Conquet-Saint – Renan – Gouesnou – Guipavas, couvrant le Nord de l'agglomération, à une dizaine de kilomètres. Les

troupes, assez disparates, sont évaluées à trois régiments d'infanterie, quelques batteries d'artillerie et de D.C.A., deux régiments fournis par la Kriegsmarine. Un bataillon de pionniers et un bataillon de l'Organisation Todt s'efforcent de mettre rapidement en état forts et blockhaus de la périphérie. »

En prévision de l'avance alliée, le commandement allemand a dépêché, en couverture, deux divisions : la 266^e devant défendre le Nord-Finistère et la région morlaisienne et la 2^e division de parachutistes qui s'est illustrée en Crète, placée sous les ordres du général RAMCKE et qui occupe la zone Carhaix-Huelgoat-Châteaulin.

En réalité, en juin, la situation diffère quelque peu, du moins en ce qui concerne les troupes de RAMCKE. Nous y reviendrons.

Le 8 août, la 266^e division qui avait fait mouvement vers les Côtes-du-Nord, en direction de la Normandie, fait demi-tour, décroche de la région morlaisienne et se replie sur Brest en passant par Cléder et Lesneven.

A marche forcée, ce qui reste de la 2^e division de paras, par Sizun et Landerneau, et par la route de Quimper également, rejoint Brest, une autre partie gagnant la presqu'île de Crozon.

Suivons d'abord la 266^e division dans ses combats autour de Morlaix et dans son repli sur Brest, jalonné de nombreuses atrocités.

1. Combats autour de Morlaix

Entre le 1^{er} et le 4 août, on assiste à un flux et à un reflux des troupes allemandes. C'est d'abord un départ vers l'Est pour se porter en couverture ou, pour certains, rejoindre en renfort le front de Normandie – autos, voitures hippomobiles, vélos : où sont les vainqueurs de 1940 ?

Et puis, devant l'avance rapide des Alliés, les coups de boutoirs des F.F.I., c'est une retraite à marche forcée vers les poches de Brest et de Lorient.

Les combats du Ponthou

Le maquis de Saint-Laurent avait reçu le renfort d'officiers parachutés du « Team » Hilary : le capitaine E. MARCHANT, le lieutenant américain P. CHADBOURNE et le sous-lieutenant R. PARISELLE dont nous parlons par ailleurs. Grâce à eux, deux parachutages d'armes ont lieu en juillet à la suite du message : « Rendez-vous à Can-Can ». Deux maquis F.F.I. et F.T.P.F. reçoivent chacun 21 charretées d'armes.

L'organisation des F.T.P. avait été confiée à Pierre LAGADOU, dit Jules. Après un contact avec André LE MEN, le groupe s'étoffait et trois sections furent formées avec en tête : André LE FOLL, Robert BOULCH et Marcel DENIS.

Les F.T.P. avaient tenu à manifester leur présence le 11 novembre 1943, en hissant le drapeau tricolore sur la mairie de Plouégat-Guerrand et en le faisant saluer par des hommes en armes.

Le 3 août 1944, la section du sergent LE MEN, de Plouigneau, a l'ordre d'occuper une ferme et les voisinages dominant le viaduc du Ponthou, afin de le protéger. Mais une compagnie allemande stationne au bourg et deux sentinelles patrouillent en permanence sur le viaduc.

Le 5 août au matin, les Allemands font mouvement vers l'Est et le lieutenant CHADBOURNE, un Américain du Nevada, donne aussitôt l'ordre aux F.F.I. d'investir le pays et d'interdire toute circulation ennemie sur la Nationale 12.

Dans l'après-midi, ils mettent quatre cyclistes allemands hors de combat et attaquent à la grenade un camion transportant une douzaine de militaires. Tous sont tués, de même que les quatre occupants d'un autre camion.

Ils mitraillent également le chauffeur d'une Mercedes et dix officiers qui y ont pris place. Elle réussit cependant à passer. Mais des F.F.I. postés plus loin constatent, au passage, qu'il y a plusieurs tués ou blessés à bord.

Les Résistants s'attendent alors à une réaction allemande. Elle ne se dessine que le 6 au matin. Chargés de troupes, cinq autobus, qui ont fait les beaux jours des boulevards parisiens, s'arrêtent à 3 km du Ponthou et un avant-poste F.F.I. est attaqué.



F.F.I. à Sainte-Sève avec un « para » français (8 août 1944).

Le combat s'engage. Pendant quatre heures, l'ennemi est bloqué. De rage, il met alors en batterie trois mitrailleuses lourdes et un canon léger qui arrosent les positions F.F.I.

Le sergent LE MEN donne à ce moment l'ordre de décrocher et, sans perte, la section s'installe sur une hauteur voisine.

Quand Les Américains arrivent le 8 août, ils trouvent le viaduc intact. Les F.F.I. n'avaient perdu aucun homme. Mais le 6 août Jean PAGE, Yves PICHON et Auguste DERRIEN avaient été fusillés au Ponthou.

Les Américains arrivent à Morlaix.





Après la libération de Morlaix : prisonniers allemands entassés dans des camions.

Défense du viaduc de Guimiliau

Un autre viaduc important sur la ligne Paris-Brest doit aussi être défendu : celui de Pount-ar-Roz en Guimiliau. La tâche en revient aux F.F.I. de Landivisiau du capitaine d'activé CADALEN et l'adjudant-chef LAUTROUS.

Dans la nuit du 3 août, après que la B.B.C. ait diffusé le message attendu : « Ouaga, n'allez pas à Ouaga ! », l'équipe de parachutage de Landivisiau comprenant le capitaine CADALEN, l'adjudant-chef LAUTROUS, Paul LE BRAS, retrouve sur le terrain de Lann-Bodilis les neuf volontaires de Saint-Servais-Plounéventer recrutés par Alain JADÉ, directeur d'école à Saint-Servais : Auguste DIVERRÉS et Jean-Pierre SAOUT de Saint-Servais, Henri BOURLÉS de Brest, Louis et Yves VOURCH, Jean VIGOUROUX, Jacques SAOUT, Jean-Pierre VIGOUROUX et André FOUILLARD de Plounéventer.

Avec un peu de retard, l'avion est au rendez-vous et lâche 23 containers, alors que des camions allemands passent à quelques centaines de mètres, sur la route.

Alain JADÉ et deux de ses hommes se rendent dans une ferme voisine pour emprunter cheval et voiture. Le paysan se fait tirer l'oreille, mais il est des arguments auxquels on ne résiste pas, et le matériel qui armera 216 maquisards est transporté et camouflé dans un bosquet voisin.

Le lendemain, ces derniers affluent et les F.M. se mettent en batterie autour du camp.



*Etat-major des F.F.I. de Landivisiau
et quelques-uns des Américains parachutés à Guimiliau.*



F.F.I. de Landivisiau



*Groupe F.F.I. de Saint-Servais.
A droite : Alain JADÉ, directeur d'école.*



F.F.I. entrant à Landivisiau après le parachutage de Guimiliau. En tête, G. THOMAS.



Groupe F.F.I. de Landivisiau.

Vient à passer une voiture hippomobile montée par deux militaires. Un F.M. crache. Le cheval tombe et l'un des soldats est gravement blessé, cependant que l'autre disparaît derrière un talus.

Le temps d'enterrer l'Allemand et le capitaine CADALEN donne l'ordre de faire mouvement et de gagner le bois de Kervoanec, en Plougourvest. Le maquis s'y installe. Le ravitaillement arrive, généreux. Mais, faute de poste émetteur et récepteur, l'état-major est coupé de Morlaix. Par précaution, le capitaine CADALEN demande aux hommes de rentrer chez eux, provisoirement, après avoir planqué leurs armes.

Mais Alain JADE et Georges THOMAS, en accord avec une vingtaine de volontaires préfèrent rester à Kervoanec, envisageant de se diriger vers l'est à la rencontre des Américains, d'autant plus

qu'une indiscretion, toujours possible, pourrait amener une action des Allemands en force.

Au moment du départ, arrivent deux estafettes cyclistes, Michel LAUTROUS et René CADALEN (fils), avec des ordres précis.

Une partie du maquis reconstitué retournera à Lann-Bodilis, sous le commandement d'Alain JADE, un autre parachutage étant signalé, parachutage qui sera, en vain, attendu toute la nuit. L'autre partie, avec le lieutenant THOMAS qu'assistent l'adjudant François TANGUY, le second-maître Louis CRENN, doit rejoindre, avec une centaine d'hommes, le viaduc de Pount-ar-Roz, qu'il s'agit de garder intact sur la ligne Paris-Brest.

Pour y accéder, le groupe franchit la route Morlaix-Brest sans difficulté, mais quelques centaines de mètres plus loin, il se heurte à une patrouille allemande. Echange de coups de feu dans l'obscurité. Avec un peu de retard, la section reprend sa route, avec en tête, les frères BUGNY, F. MESMEUR, PLOUET...

Le groupe de Lampaul-Guimiliau mené par Francis HERRY et Henri STEPHAN, directeur d'école et quelques Landivisiens dont Alain JACQ assurent le balisage du terrain. Mais la brume qui épaissit va gêner la visibilité, et un premier avion transportant des parachutistes passe et s'en retourne sans avoir vu les signaux convenus. Plus heureux, un second appareil lâche sa cargaison d'armes, et un troisième allait repartir, lui aussi, quand s'allume une gerbe de blé : douze Américains tombent du ciel avec leur chef, le lieutenant HIRTZ et un précieux matériel dont des bazookas.

Le 7 août, la liaison se fait avec les forces américaines venant de la direction de Carhaix. Et le 8, Américains et F.F.I. entrent à Landivisiau dans une ville pavoisée².

Celle-ci libérée, les maquisards effectuent des patrouilles vers Sizun, Locmélar. L'une d'elles, avec les Américains de HIRTZ, se rend à Roscoff où l'on signale que les Allemands enfermés dans un blockhaus, refusent de se rendre aux « terroristes ». Après avoir fait deux prisonniers, le lieutenant HIRTZ se présente avec l'un d'eux, devant le refuge. Comprenant alors qu'ils ont affaire à des Américains, les occupants, officier en tête se rendent, ce qui porte à 200 le nombre de prisonniers faits dans le secteur.

D'autres patrouilles sous les ordres du colonel canadien DORIOL, chargé d'étudier les atrocités allemandes dans la région, se rendent à Brest ; le 8 septembre avec A. JADE et G. THOMAS et le 10 avec Jean RUAULT et P. HUG, qui font fait 10 prisonniers.

Le 12 août, sous les ordres de P. HUG, une patrouille de 20 hommes se rend à La Roche-Maurice. A 12 h 30, un cultivateur signale deux Allemands à proximité de la ferme de Kermeur. HUG s'y rend avec deux hommes mais ne découvre rien. La patrouille se dirige alors vers un petit bois où ils auraient pu se réfugier. Sept du groupe « Kerbrat » entendent alors du bruit derrière un talus. Ils y découvrent treize Allemands et ouvrent le feu. Aussitôt, douze se rendent, dont deux blessés. Un seul prend la fuite, en lâchant ses armes. Tous appartenaient à la division « Creta », parmi eux il y avait un adjudant et quatre sergents. Les prisonniers furent ramenés en camion à Landivisiau.

Combats de Lanmeur et de Plougasnou

Pendant que se déroulent les combats du Ponthou et que le viaduc de Guimiliau est occupé, des accrochages ont lieu au nord-est de Morlaix.

Deux parachutages à Kermabon et à Kéréonec en Saint-Jean-du-Doigt ont armé le secteur et fourni un encadrement. Au Grand-Kéréonec sont tombés douze hommes du 3^e régiment de chasseurs parachutistes de la brigade S.A.S., commandés par le lieutenant Paul QUÉLEN.

Dans la soirée du 5 août, deux autos allemandes occupées chacune par quatre militaires sont attaquées par une trentaine de Résistants. Quatre Allemands et un Français, Marcel MAHÉ, sont tués ; deux soldats Allemands blessés prennent le chemin de l'hôpital de Lanmeur, puis celui de Morlaix, deux autres étant prisonniers.

Le même jour, un important groupe de Résistants occupe Plougasnou. Croyant l'heure de la Libération venue, le bourg pavoise tandis que les cloches, chantant l'allégresse, s'ébranlent dans le campanile.

Le 6 août, vers 12 h 30, cinq Résistants, à Lanmeur, attaquent une douzaine de soldats ennemis. Résultat : deux tués, mais aussi un Français, Jean PIRIOU, de Guimaëc, surpris en plein bourg au moment du combat.

La Résistance se retire alors, et, par représailles, les Occupants menés par deux officiers incendient à la grenade la charcuterie SALOU, le magasin AURÉGAN, la bijouterie RONEL, l'école privée. On maîtrise d'autres foyers d'incendie. Plusieurs maisons et la gendarmerie, mitraillées aussi, subissent peu de dégâts.

Dans la soirée, trois camions chargés de militaires traversent Lanmeur. Au Boiséon, à la sortie du bourg, puis à Dividou en Garlan, la Résistance les attaque. Huit Allemands et deux Français sont abattus.

Une vingtaine de soldats russes fortement armés occupent la redoute de Primel-Trégastel. La Résistance, pour obtenir leur reddition, dépêche le 6 août, comme plénipotentiaire, un grand mutilé, M. DULAS. Porteur d'un drapeau blanc, il s'avance et prend contact avec l'ennemi, lui faisant savoir – pieux mensonge – que 150 Américains occupent Plougasnou et que les blindés sont aux portes de Morlaix.

Alors que les pourparlers vont aboutir, grâce à une ligne téléphonique souterraine qui fonctionne encore, les Occupants apprennent que les affirmations de M. DULAS sont inexactes. Dès lors, considéré comme « terroriste », on le moleste et le fait prisonnier.

Dans la nuit, le chef du groupe HUBERT, en uniforme de lieutenant, vient à son tour parlementer, demandant la mise en liberté de M. DULAS et de dix cultivateurs détenus aussi dans la redoute.

A force de persuasion, il obtient leur liberté et une promesse de reddition.

Mais, dans la nuit du 6 au 7 août, nouveau revirement. Les Russes qui ont demandé du secours à une colonne allemande, forte de 200 hommes, stationnant à Beg-ar-Fry, refusent à nouveau de se rendre.

Jeanine GUICHOUX³ conte ainsi la suite des événements : « Le 7 août, dans la soirée, cette colonne arriva aux abords de Plougasnou. Un combat s'engagea à l'entrée du bourg où les Allemands eurent des pertes sensibles. Dans la section de Hubert, il y avait quatre

blessés, dont deux légers. Se rendant compte de l'insuffisance de son effectif et de son armement, Hubert se rendit à nouveau à la casemate du Diben pour presser la reddition de ses occupants et bénéficier de leurs armes. »

Mais, à Plougasnou, le commandant de la colonne allemande somme les maquisards de rendre leurs prisonniers et exige trente otages, sinon le bourg sera bombardé.

« Hubert revint au moment où son dernier groupe de combat quittait le bourg. Il cacha ses mitrailleuses lourdes et apprit les menaces du commandant. Muni d'un parachute blanc..., Hubert se fit conduire par un homme des avant-postes chez le commandant allemand. Il tenta de se faire passer pour un officier parachutiste, essaya de l'intimidation en annonçant l'arrivée des chars américains, affirmant même que si un seul otage était fusillé, pas un Allemand n'échapperait au massacre...

« Mais l'officier allemand ordonna de le désarmer et l'enferma dans une cuisine, sous la garde d'une sentinelle. Au bout d'une demi-heure, la porte s'ouvrit et on lui annonça qu'il allait être rendu aux Américains, mais qu'auparavant il devrait accompagner trois officiers près du commandant de la casemate de Primel-Trégastel.

« On le laissa alors sous la garde d'un sous-officier autrichien, ex-prisonnier des maquisards et libéré le matin même. L'Autrichien lui recommanda de ne pas se rendre à Trégastel où il trouverait la mort. Hubert lui demanda alors de partir avec lui. Celui-ci hésita, puis se décida. Hubert récupéra alors son parachute et prit le bras de son gardien et tous deux sortirent dans la rue. Ils passèrent entre les groupes de soldats allemands en disant : « La guerre est finie, les Américains sont là ! »

« Ils passèrent les avant-postes et s'enfuirent à travers champs.

« On leur donna bien sûr la chasse ; ils échappèrent aux balles et Hubert rejoignit ses hommes aux environs de Kermouster. »

Les Allemands obtinrent leurs trente otages qui marchèrent en tête de la colonne pour aller à Primel-Trégastel chercher les germano-russes. Puis le même défilé prit la direction de Plouigneau.

Passant à Lanmeur, un adjudant abattit MM. Vincent LE NOAN et Jean TANGUY qui, sans armes, débouchaient sur la place. La nuit tombant, des otages parvinrent ensuite à s'échapper.

La bataille de Plouigneau

C'est cette colonne qui, dans la nuit du 8 au 9 août, arrive à Plouigneau, amenant avec elle un convoi de cultivateurs avec leurs charrettes. Cinq patriotes (Jean-François LE Coz, de Botsorhel, qui avait durant l'Occupation donné asile à des aviateurs alliés et à des Français poursuivis par la Gestapo, Jean ROPARS, du Cloître, Joseph JOURDEN, officier des F.F.L., Albert PERROT, de Scrignac, et un inconnu) arrivaient en voiture au bourg de Plouigneau, brandissant des drapeaux alliés et des croix de Lorraine. Entourés par une horde d'Allemands, ils sont, sans jugement, collés au mur de la mairie et fusillés.

Quelques moments auparavant, d'autres patriotes ont manqué de subir le même sort. Revenant du maquis, une auto dans laquelle ont pris place Mme LE Duc, de Morlaix, un lieutenant et trois F.F.I., se rend à Botsorhel, à la rencontre de M. LE COZ qui a déjà hébergé Mme LE DUC. Touchée sur un tir de canon de 37, l'auto brûle, mais les occupants, indemnes, parviennent à s'enfuir et à rejoindre le maquis de Lannéanou. Mme LE Duc, par la suite, dirigea le service social F.F.I. de l'arrondissement.

Informés de ce qui vient de se passer, Américains et F.F.I. attaquent, dès 6 h 30, la colonne allemande. Jusqu'à 14 h 30, on se battra aux abords du bourg, mais l'intervention de l'aviation américaine – quatre patrouilles de huit avions – qui mitraille l'ennemi met un point final au combat. On compte une trentaine de prisonniers. Quant aux autres survivants, ils ont gagné les bois voisins et les Résistants les cueillent les jours suivants.

Les Allemands se rendent...

Le 5 août 1944, François Kerdilès, facteur auxiliaire à Pleyber-Christ et demeurant au Cloître-Saint-Thégonnec, fait huit prisonniers allemands alors qu'il n'a pour seule arme qu'un bâton.

(Ouest-France, 17 oct. 1944.)

Comme on vient de le voir, la libération de la région morlaisienne n'a pas donné lieu à des combats d'envergure, mais à des escarmouches comme le 28 juillet, au lieu dit Kergariou en Botsorhel, mais aussi à des accrochages parfois violents.

Un point était crucial à Morlaix : la sauvegarde du viaduc.

C'est à la compagnie Michel LE GAC, forte de 50 hommes, que revient la tâche d'assurer sa protection. Mais, pour cela, il fallait quérir des armes au maquis de Saint-Laurent.

M. Henri PRESTIC, employé principal au Réseau breton, chargé de cette mission avec le second-maître radio SCOUARNEC, a conté comment les armes parvinrent à Morlaix : « Cela se passait dans la journée du 4 août. SCOUARNEC me conduisit au maquis de Saint-Laurent où je fus présenté au capitaine MARCHANT... Je lui fis ma demande d'armes. Il m'accorda 30 fusils, 10 mitraillettes et 3 fusils-mitrailleurs. Je ne voulus pas accepter de grenades qu'il me proposait à cause de leur transport difficile. Je demandai une escorte de 30 à 40 hommes pour rentrer à Morlaix, mais le capitaine MARCHANT ne put me donner satisfaction, ses hommes se trouvant en mission au Ponthou. Après de rapides recherches, on dénicha un cultivateur d'une soixantaine d'années des environs de Plouégat-Guerrand, où était le maquis de Saint-Laurent, et qui voulut bien accepter de transporter nos armes dans sa charrette.

Recouverts de litière et de fougères dans lesquelles une fourche était piquée, la charrette prit la direction de Morlaix, précédée de PRESTIC et de SCOUARNEC à bicyclette. Arrivés à la route de Garlan-Plouigneau, on dissimula la charrette sous les arbres, dans un champ voisin.

Et la voiture des pompiers de Morlaix dans laquelle nos deux cyclistes avaient pris place, transporta les armes dans la propriété de M^e COURSIN, avoué.

Pour défendre le viaduc, une liaison fut mise au point entre les F.F.I., la police et les cheminots qui sauvèrent cinq locomotives que les Allemands voulaient diriger sur Brest.

Finalement le viaduc fut préservé.

Signalons un incident mineur qui aurait pu avoir de grosses conséquences. Fin juillet, le « commandant Noël » (docteur Léon LE JANNE), alors au maquis de Saint-Laurent, est informé qu'un ancien

militaire morlaisien, plein de bonnes intentions, se propose, de sa propre initiative, d'arrêter la première colonne allemande traversant la ville. A cet effet, il a installé une vieille mitrailleuse sur le parapet du Pouliet, la pointant sur les hauteurs.

Le « commandant Noël » demande deux volontaires pour porter un message dissuasif à ce téméraire. Robert JALLU et un camarade partent en bicyclette, après avoir eu soin de glisser le message à l'intérieur de la roue arrière, en dégonflant le pneu, puis en regonflant.

A 5 km de Morlaix environ, ils tombent sur une colonne allemande aux soldats fourbus, à la barbe de plusieurs jours et de fort méchante humeur.

Bousculés, fouillés, nos deux estafettes disent être en quête de champignons et le fait est que Robert JALLU a dans sa sacoche un superbe cèpe récolté quelques instants auparavant.

Un ordre bref et la colonne s'ébranle, laissant nos deux agents de liaison au bord de la route. Ils n'en demandaient pas tant et, par des raccourcis, filent à toutes pédales sur Morlaix où ils remettent le message à Guy LE BARS qui fera le nécessaire⁴.

Mais revenons quelques jours en arrière. Le 3 août, les Allemands font sauter le dépôt de matériel et de munitions de la Madeleine. Le lendemain, « on assista à un déménagement précipité de tout ce qui pouvait être emporté, dans les immeubles occupés par l'Aussenstelle et le Standortelteste, rue de Brest ; par la Kriegsmarine, quai de Tréguier, par la Feldgendarmarie, quai de Léon ; par le Soldatenheim, à l'Hôtel de l'Europe, cependant que des incendies provoqués éclatent d'une heure à l'autre dans les dépôts de matériel de la Wehrmacht, et de la Luftwaffe, aux chantiers Cam, route de Callac ; Queinnec et Guillou, voie d'accès au port ; Monnier, à Traonnar-Velin ; de la Coopérative agricole, à la Barrière de Brest, sur le Champ-de-Foire de Saint-Nicolas, etc. »⁵.

Dans la soirée, les usines à gaz et d'électricité sont mises à mal, de même que les portes du bassin à flot. Les chalutiers allemands avaient auparavant quitté le bassin, canonnant au passage le gazomètre surplombant la centrale électrique.

Le lendemain, on assiste au reflux des troupes d'occupation. Parties vers l'Est, et devant l'avance alliée et les attaques des F.F.I.

et F.T.P.F., elles reviennent vers l'Ouest, traversant Morlaix ou y restant provisoirement comme la Feldgendarmerie avec son feldwebel KELLER ou l'Aussenstelle qui réintègrent leurs anciens locaux.

A la suite d'un accord intervenu entre le gardien de la prison de Créach-Joly, LE ROY, et l'un des chefs de la Résistance, douze détenus politiques prennent le large deux par deux, pour passer inaperçus, à compter de 15 h 30.

Dans la nuit du 4 au 5 août, deux pompiers auxiliaires de la Défense passive, qui, toute la journée, avaient lutté contre les incendies allumés par les Allemands, regagnaient leur caserne des Jacobins.

Deux motards nazis les mitraillent à bout portant, les blessant mortellement. Pendant que des voisins s'empressent auprès d'eux, les motards reviennent sur les lieux, prétendant avoir été attaqués. En partant, ils lancent quelques grenades qui blessent Mme GUÉGUEN et Mlle ROPARS, venues porter secours aux pompiers blessés.

Jusqu'au 8 août, des groupes d'Allemands traversent la ville cependant que des explosions s'entendent du côté de Lesquiffiou et du château Weygand.

Les premières voitures américaines entrent en ville à 15 heures et, une demi-heure plus tard, le drapeau tricolore flotte sur l'hôtel de ville.

Refoulé du château Weygand, un important groupe d'allemands se dirige vers l'Ouest, empruntant la ligne de chemin de fer. Attaqués par la Résistance au Créou, ils se retirent vers la Madeleine. Les Américains les contraignent à se constituer prisonniers alors qu'ils traversent le cimetière Saint-Charles.

Il ne peut être question de relater ici tous les exploits individuels réalisés avant ou pendant la Libération par des Résistants.

Evoquons cependant cette évasion téméraire d'un jeune Morlaisien.

Chargé d'une mission en ce 6 juillet, Milic GUÉGUEN a sauté sur sa moto et roule dans les environs de Plourin, sans « ausweiss », bien entendu.

Soudain, c'est un barrage allemand. Papiers ? Ausweiss ? Milic déclare : « Je vais à Pleyber-Christ chercher un médecin pour un ouvrier agricole qui a une crise d'appendicite. »

On l'embarque et le convoi allemand prend le chemin de Pleyber-Christ.

Est-ce le passage dans le ciel d'avions alliés ? Toujours est-il que les Allemands changent d'idée et demandent à être conduits à la ferme du malade.

Le convoi rencontre alors le fameux feldwebel KELLER accompagné d'une vingtaine de ses sbires. Il connaît Milic qu'il gratifie d'une gifle et de quelques coups de nerf de bœuf.

Départ. Cette fois-ci, Milic monte dans un side-car, en tête du convoi. Derrière lui, un Allemand braque sa mitrailleuse.

Dans un virage, il aperçoit un chemin creux, une maisonnette. En une fraction de seconde, il a compris. D'un coup de coude, il détourne violemment la mitrailleuse, roule en boule dans le talus et atteint le chemin creux.

Effet de surprise. Le convoi a continué sa route sur une vingtaine de mètres. Cela a suffi. Protégé par la maison, Milic a pris la clé des champs, cependant que, de tous côtés, les Allemands tirent. En vain. Milic s'est caché dans un ruisseau, attendant le retour au calme⁶.

*

Jean de TRIGON a conté l'après-libération de Morlaix. Empruntons-lui quelques lignes : « Les prisonniers traversent la ville, escortés par des patriotes qui chantent "La Marseillaise". Quelques huées accueillent les captifs qui ont les mains derrière la tête. Un Morlaisien, QUELEN, parti en Angleterre en 1940, est reconnu sous son uniforme américain. On l'escorte, tandis qu'il va embrasser sa vieille grand-mère.

« Des collaborateurs et des filles trop complaisantes pour les Boches, sont conduits au commissariat sous les injures et les crachats du public. Malheureusement sur le nombre, il se produit quelques méprises.

« Le 9, exhibition des prisonniers à travers la ville. Leur chef, blême, est figé comme une statue sur l'auto qui le promène. Sinistre

carnaval ! Sourire crispé, tragique. On lui montre le poing...

« La foule est tricolore. Les maquisards, parfois en loques et couverts de poussière, sont armés jusqu'aux dents et des femmes combattantes portent la mitrailleuse. On salue le docteur LE Duc qui joua un rôle actif dans la Résistance, et qui vient d'être libéré ; H. CHATEAU qui abrita un poste de radio clandestin, le docteur LE JANNE, « grand maquisard », le commandant GEORGELIN, qui renseigne les Alliés sur les défenses côtières et alerta les inscrits maritimes ; puis les officiers « résistants » ; CADALEN, LE BEURRIER, GUIZIEN... » Le soir, Jean MARIN apparaît au balcon de « l'Europe » et fait acclamer le nom du général DE GAULLE... »⁷



2

« Landi-Eclair », n° 2, août 1944.

3

GUICHOUX (J.) – La résistance dans la région morlaisienne sous l'Occupation allemande, U.B.O., 1970.

4

Communication de M. Robert JALLU.

5

GOURVIL (F.) – Les derniers jours de l'Occupation à Morlaix. « Morlaix Patriote », 19 août 1944.

6

« Télégramme de Brest », 11 oct. 1944.

7

TRIGON (Jean de), *La guerre à Morlaix* – Imp. Nouvelle, Morlaix, 1947, 54 p.

2. Au fil d'une route ensanglantée

Journées tragiques à Saint-Pol-de-Léon

La main de la Gestapo avait commencé à s'appesantir sur Saint-Pol-de-Léon au début de 1944 : M. SIMON, receveur des P.T.T., et le commandant MOGUÉROU, de « Défense de la France », arrêtés le 12 mars, Joseph LE MOIGN, le 4 avril, tous trois déportés, comme Mlle MOGUÉROU, qui connut, elle, Ravensbrück.

Mais c'est en fin juin, du 24 au 28, que les mailles du filet se resserrent sur les membres de « l'O.C.M. » et de « Défense de la France ». Sous les ordres du lieutenant SCHMIDT, untersturmführer de la S.D. de Morlaix, les feldgendarmes arrêtent dix-huit Résistants : MM. Joseph TRIVIDIC, pharmacien, Jean MÉRIADEC, entrepreneur, Jean-Marie PLEYBER, transporteur, Claude LE GUEN, André HAMON, Jean L'HOSTIS, Yves LE MORVAN, Jean-Marie GRALL, François STÉPHAN, Alain KERGUINO, Joseph COMBOT, tous les sept commerçants ou négociants, Jean LE LONG, directeur de banque, Germain LÉAUSTIC, directeur de l'école publique, l'abbé Joseph TANGUY, THÉBAUT, retraité, Eugène BERNARD, retraité de la S.N.C.F., les docteurs Paul LE BIGOT et Georges LECLAIR¹.

Conduits d'abord à Morlaix, interrogés et torturés, on les emprisonne ensuite à Brest où l'on perd leurs traces.

En mai 1962, des travaux entrepris sur le plateau du Bouguen mettent au jour une fosse contenant une vingtaine de corps, dont celui du Brestois Georges HAMON, mais aussi de plusieurs Saint-Politains identifiés grâce à leur alliance. Sans procès, les Allemands les avaient fusillés le 9 juillet².

Effervescence en ville au cours de la journée du 3 août : le bruit court que les Américains arrivent. Le fait se précise dans la matinée du lendemain lorsque les Allemands, cantonnés au Soldatenheim, partent, non sans avoir crevé les barricades de vin, abandonnant derrière eux matériel et approvisionnements.

Dès lors, sans plus attendre, la population saint-politaine se livre à des manifestations en l'honneur de la Libération : pavoisement aux couleurs alliées, drapeau français sur la cathédrale, attroupements.

Sur la place du Marché, le portrait d'Hitler, déniché à la Kommandantur, est brûlé dans l'allégresse, cependant que disparaissent les panneaux en langue allemande.

Des F.F.I. ont récupéré à Gourveau, dans les blockhaus, des prisonniers qui défilent en ville avant de se voir enfermés dans l'ancienne gendarmerie.

Un Allemand blessé au bras est conduit chez un médecin par M. Marcel PERROT, marin-pêcheur, lequel armé d'un fusil allemand, part en embuscade sur la route de Morlaix. Une moto montée par deux soldats arrive au même moment et il est abattu.

En ville, l'atmosphère change. Les drapeaux disparaissent aux fenêtres.

Vers 16 h 30, un détachement ennemi en retraite, composé essentiellement de Russes blancs commandés par un officier allemand, débouche à l'improviste en ville. Des coups de feu blessent M. BOZELLEC et sœur Marie-Edmée, du dispensaire, sous le porche de la cathédrale.

*François FICHOT
une des victimes
de Saint-Pol-de-Léon.*



Une demi-heure plus tard, deux autos, venant de la direction de Morlaix, mitraillent en passant rue Verderel et Grand-Rue. Leurs occupants mettent un mortier en batterie près de la cathédrale et les tirs endommagent la boucherie CASTEL et le débit de boissons URIEN, blessant deux saint-politains.

Une chenillette poursuit les passants tandis que quelques personnes tentent de quitter la mairie, et, par le jardin, de sauter dans la cour du presbytère. Les Occupants les poursuivent et les ramènent place du Petit-Cloître.

Sur la même place arrive aussi M. Alain BUDES DE GUÉBRIANT, fils d'Hervé DE GUÉBRIANT, conseiller national de Vichy et syndic régional de la corporation paysanne. Maire, M. Alain DE GUÉBRIANT aura alors une attitude digne, remarquable même. M. Alain TRÉGUIER, secrétaire général de la mairie, l'accompagne, de

même que sept autres personnes se tenant aussi dans la maison commune.

Le groupe se grossit de M. et Mme COMBOT qui reviennent de la plage, de MM. Eugène GUILLOU, René CUEFF, Paul NICOLAS et Pierre LANGLOIS.

Pendant que M. DE GUÉBRIANT est conduit à l'hôtel de ville par un officier qui tient à lui montrer une bande de mitrailleuse qu'on y a découvert, les autres personnes doivent s'allonger sur le sol, attitude que prendra le maire à son retour.

Alexandre MÉRER, dix-sept ans, que l'on a contraint à s'agenouiller, est fusillé le premier, puis vient le tour de M. DE GUÉBRIANT, d'Alain L'HÉBRELLÉ, de Jean OLLIVIER et de Pierre BÉCHU, de Plouescat.

Paul L'HOURE et Jacques DECEES ont subi le même sort à la Madeleine et Benjamin DANIELLOU, à Kerminguy, dans son champ.

Autres victimes : Henri OLLIER, tué rue Bothoré, et Jean NÉNEZ, rue de Brest (5 août).

Les quinze survivants du massacre de la place du Petit-Cloître, les mains liées derrière le dos, prennent place dans une camionnette suivie d'une chenillette qui braque une mitrailleuse. Le convoi s'achemine vers Morlaix.

A la descente du véhicule, à Pen-a-Lan en Ploujean, dans la propriété de Kerdrel, on les exécute sauvagement. Dans trois fosses, découvertes le 9 août, reposaient les corps mutilés de MM. Alain TRÉGUIER, secrétaire de mairie, de son fils Jean, étudiant (16 ans), de Louis JAMET, brigadier de police, Joseph CASTEL, agent de police, Jean LACUT, Eugène GUILLOU, Sébastien COMBOT et son épouse, née Germaine MESGUEN, René CUEFF, Pierre LANGLOIS (16 ans), Paul NICOLAS, Pierre LE GOFF (19 ans), Marcel SAILLOUR, Pierre GUILCHER et François FICHOT, rapatrié d'Allemagne pour acte de sauvetage.

Aux vingt-cinq victimes déjà signalées, il faut ajouter huit blessés, dont M. Alexandre BOZELLE qui subit l'amputation d'une jambe.

Le 5 août, dans l'après-midi, deux camions chargés de troupes arrivent place de la Mairie. Les trois officiers commandant le détachement font ranger, sous la menace des armes, les membres

de la Défense Passive et leur chef, M. LAURENT, et les gendarmes français.

Très excité, l'un des lieutenants demande « qu'on fusillât toute cette racaille » ; plus modéré, le second lieutenant estime que suffisamment de sang a été répandu. Le capitaine HERMAN tranche en décidant que « si dans les 24 heures, nos armes ne nous sont pas rendues, toute la ville sera bombardée par nos canons et détruite ». Et d'ajouter : « Il n'en restera pas une pierre ! »

Les Membres de la Défense Passive récupérèrent une à une les armes, évitant ainsi la destruction de la cité épiscopale. Les Allemands en prirent possession le 6 août et firent savoir que la ville ne serait pas détruite.

Le lendemain eurent lieu les obsèques des victimes. La population étant consignée, seuls y assistèrent le clergé et quatre membres de la Défense Passive portant deux couronnes.

Quand les onze chars mortuaires recouverts d'un drapeau et d'un drap funèbre prirent la direction du cimetière, seuls les proches parents furent autorisés à suivre le cortège.

Les obsèques des quinze victimes du massacre de Ploujean eurent lieu le 10 août suivant.

Combat de Pont-Eon

Une colonne allemande, forte de 2 000 hommes, venant du sud et comprenant de nombreux attelages menés par des cultivateurs de la région de Pleyber-Christ, arriva à Pont-Eon, en Plouéan, le soir du 8 août.

Précédant le convoi, une auto allemande montée par des officiers qui avaient revêtu la tenue américaine parvint au village et surprit un jeune F.F.I. originaire de Brest, Marcel ROCHEMULET, dont le père était chef comptable à la Chambre de Commerce. Il s'avança vers elle, la mitrailleuse au poing, pensant accueillir les Américains. Un officier allemand l'abattit. Et quand la colonne grimpa la côte après Pont-Eon, elle fut accueillie par des fusils-mitrailleurs des maquisards qui tuèrent une bonne vingtaine d'Allemands et deux convoyeurs, Jean GALL, trente ans et Alain BÉCAM, vingt-trois ans.

Les Allemands chargèrent les corps et laissèrent sur place les chevaux morts et les attelages.

La soldatesque à Cléder

« Dans la nuit du 7 au 8 août 1944, à 3 h 15 du matin, la population de Cléder a été réveillée par le passage de véhicules automobiles venant de Saint-Pol-de-Léon et se dirigeant vers Plouescat. Croyant qu'il s'agissait d'une colonne américaine, quelques personnes sortirent pour applaudir les libérateurs. D'autres se mirent à la fenêtre dans la même intention. Hélas ! Elles ne tardèrent pas à se rendre compte de leur erreur. En effet, fusils et mitraillettes entrèrent en action : il s'agissait de troupes allemandes se repliant vers Brest. Toutes les personnes s'empressèrent de rentrer chez elles. Jusqu'au matin la fusillade continua. On s'aperçut alors que les Allemands venaient de deux directions : de Saint-Pol-de-Léon et de Tréflaouéan. Toutes se dirigeaient vers Plouescat. Des autos patrouillaient sans cesse dans les rues, tirant sans rime ni raison sur les portes et les fenêtres, lançant des grenades sur les façades et les toitures.

« Vers 7 heures du matin, le calme revint. Les habitants se hasardèrent à sortir de chez eux. Le spectacle était édifiant : vitres brisées, persiennes criblées de balles, gouttières trouées, fils électriques et téléphoniques coupés. D'après les renseignements obtenus, il n'y avait alors qu'un blessé léger : M. LE BRAS (Francis), qui avait reçu une balle dans le cou. La blessure n'était pas grave et M. LE BRAS passait à 8 h 30 devant la mairie pour se rendre chez le docteur LE MÉHAUTÉ. »

Ainsi débute le rapport du maire de Cléder au sous-préfet de Morlaix, en date du 11 août 1944.

« Quelques instants plus tard, le bourg fut à nouveau envahi. Nous avons reconnu, parmi les cyclistes qui y prenaient position, des soldats « russes » cantonnant à Plougoulm depuis le 2 août. Ils commencèrent aussitôt à tirer dans toutes les directions, visant les civils qu'ils apercevaient, brisant tout sur leur passage...

« Pendant ce temps, d'autres groupes venant de Tréflaouéan s'arrêtaient au village de Toulbrout, à l'entrée du bourg. Les soldats,

sous prétexte qu'ils avaient été attaqués par la Résistance, incendièrent les récoltes, foin, paille et blé, brûlèrent les maisons, puis firent sauter la maison SÉITÉ, à Loguellaou, ainsi que la maison LAURANS. A 800 mètres de là, ils enlevèrent de chez elles cinq personnes emmenées comme otages. Ce sont MM. LE Duc, THÉPAUT, ROUÉ (René), ROUÉ (Jean), ELARD. Bras levés, ces hommes furent conduits à la sortie du bourg, route de Plouescat. Alignés au milieu de la chaussée et abattus par des rafales de mitraillettes ; tous, portant d'horribles blessures, étaient méconnaissables et horribles à voir.

« Ces mêmes troupes, passant au village de Pen-a-Lan-Kerizur entre Tréflaouéan et Cléder, avaient peu auparavant, vers les 8 h 30, tué de la même façon Claude ROUÉ et complètement brûlé ses récoltes. Dans ce même village, elles avaient incendié, avec tout ce qu'elle contenait, la maison d'habitation de M. Claude MILIN, brûlé foin et paille et tué deux vaches.

Après avoir fusillé ces cinq otages sous prétexte qu'un des leurs avait été abattu (mais par qui et comment ?), ils ont mitraillé et grenadé l'école libre de garçons, route de Plouescat. Ils ont alors donné ordre à M. LE NERRANT, directeur, à MM. PALUD, LE BORGNE et BRETON, professeurs, aux deux servantes et au fils de l'une d'elles, un enfant de quinze ans, de lever les bras et de sortir dans la rue. M. PALUD, le plus âgé, sortit le premier. Un soldat voulut le frapper à la tête d'un coup de crosse. Instinctivement, M. PALUD croisa les bras au-dessus de la tête : il eut le bras tout meurtri, mais ce geste lui évita certainement la mort. M. LE BORGNE venait derrière lui. Une balle à la tête le jeta à terre. Ses camarades durent passer devant son corps puis continuer leur chemin. De Cléder à Plouescat, soit pendant plus de 5 km, ils durent garder les bras levés.

« Dès que la fatigue leur faisait baisser un peu les bras, ils étaient frappés a coups de pied et de crosses et on leur tirait aux oreilles des rafales de mitraillettes.

M. PALUD, ancien prisonnier de guerre 1914-1918, qui connaissait un peu l'allemand, entendait les soldats plaisanter derrière lui : « En voilà qui n'auront pas faim ce soir !... » et autres menaces du même genre. L'enfant fut jeté à plusieurs reprises dans le fossé.

« Arrivés à Plouescat, le commandant de la Place aurait demandé au sous-officier menant le groupe quelle était la raison de leur arrestation. « Ils ont tiré sur nos troupes », lui fut-il répondu. Il faut croire que le commandant n'accepta pas cette accusation. Voyant l'âge des prisonniers et leur profession, il donna l'ordre au sous-officier de les libérer...

« ... Après avoir pris les otages à l'école privée, les mêmes troupes s'arrêtèrent au village de Croas-ar-Bandu, à 100 mètres de l'école. Là demeurent M. Louis QUIVIGER, conseiller municipal, sa femme et ses deux fils. Les soldats ne trouvèrent à la maison que Mme QUIVIGER, les hommes s'étant cachés dans les champs des environs. Pendant que certains pillaient la ferme, d'autres entraînaient Mme QUIVIGER dans un champ et abusèrent d'elle. Puis ils déchargèrent sur elle leurs mitraillettes. Le fils aîné accourut aux cris poussés par sa mère. Une rafale l'abattit dans la cour...

« ... Vers 11 h 30, le docteur LE MÉHAUTÉ vint à la mairie où un poste de secours avait été organisé depuis quelques jours. Il avait chez lui, en ce moment, trois blessés : M. LE BRAS, de Cléder, blessé d'une balle au cou, M. TRÉGUIER, de Sibiril, blessé d'une balle à l'omoplate, et Mlle SÉITÉ de Loguella en Cléder, blessée aux jambes par éclats de grenades... »

« A peine est-il de retour chez lui que des soldats allemands font irruption. Malgré ses explications, ceux-ci s'emparent de MM. LE BRAS et TRÉGUIER, lesquels seront fusillés par la suite...

« Malheureusement, tout ne s'arrêtait pas là. Les Allemands mirent des canons antichars en batterie en face de la ferme QUIVIGER, à Croas-ar-Bandu, et de là tirèrent sur le village de Créachavel à l'autre extrémité du bourg. Un de ces obus mit le feu à la maison LE MOIGN. Les voisins s'empressèrent de combattre l'incendie malgré les coups de feu crépitant de partout. L'un de ces hommes courageux, M. FALHUN, regagnait son domicile lorsqu'il fut tué d'une balle au foie... »

Du « journal » de M. Gustave LE GUEN, directeur d'école à Cléder, à l'époque, nous extrayons les lignes suivantes : « Tout cela, nous ne l'apprenons que vers 18 heures, quand enfin les gens osent sortir de chez eux. Tout le monde fuit vers la campagne, dans la crainte d'un autre passage, d'une autre tuerie. En partant,

j'apprends que M. LE BORGNE, instituteur à l'école libre, est parmi les victimes. Je vais saluer sa dépouille et me mets à la disposition du maire pour aller ramasser les cadavres sur la route : sept ont déjà été amenés, dont celui d'un adjudant tué près de l'école privée. Je pars donc avec l'abbé MÉNEZ et le docteur LE MÉHAUTÉ, poussant un chariot. Nous allons jusqu'à Brélévénez et ramenons quatre corps. Tous sont affreusement mutilés : visages déchiquetés, crânes ouverts, poitrines fracassées. A Noguellou, la ferme a flambé ; plus loin ce sont les meules de blé. Des poteaux électriques ont été abattus au canon... »

Le lendemain 9 août, M. LE GUEN et son ami François LE HER aident à la toilette des morts avec les sœurs et Mmes LE GOFF et LE NAOURES.

En fait, tout était parti d'un coup de feu tiré sur un adjudant allemand. C'est ce qu'explique M. LE GUEN : « Le personnel de l'école privée : directeur, trois instituteurs, deux bonnes et le fils de l'une d'elles, a eu une chance inouïe d'échapper au massacre. M. LE NERRANT (le directeur) m'a raconté les heures cruelles qu'ils ont vécues. Persuadés que la rafale qui avait tué leur adjudant avait été tirée de l'école, les Allemands se sont précipités dans la maison et ont emmené ceux qui s'y trouvaient ».

Les obsèques des victimes eurent lieu le 10 août dans l'intimité.

Poursuivant leur route vers l'ouest, les mêmes Allemands abattent, à Kérider en Cléder, François-Marie LE ROUX, cultivateur à Plouescat, qui s'était précipité avec un drapeau français à leur rencontre, persuadé qu'il s'agissait d'Américains.

A 4 kilomètres de là, à Pont-Christ en Plouescat, la même mésaventure arriva à M. Paul LE GALL³.

Horreurs allemandes à la Roche-Maurice

Dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août, les habitants de La Roche-Vlaurice entendirent une fusillade sur le coup de minuit, du côté du bois du Pontois. La commune libérée, le maire fit le rapport suivant : « Après le départ des troupes cantonnées à La Roche, nous avons fait entreprendre des fouilles à l'endroit présumé, un emplacement où se trouvait précédemment un abri comblé par la suite. Nous

avons déterré six cadavres dans un état de commencement de putréfaction, entassés les uns sur les autres, sous une couche de 0,80 m de terre.

« Les six hommes, habillés, sans coiffure, avaient les mains liées derrière le dos, solidement. Les visages, méconnaissables, donnaient l'impression que les victimes avaient été atrocement torturées avant d'être achevées. Deux d'entre elles avaient les oreilles coupées, d'autres le nez aplati ou les yeux arrachés, la mâchoire fracassée ou la boîte crânienne enfoncée au moyen d'une forte pression. Certains avaient encore les ongles des doigts et des orteils arrachés. Quelques mains et pieds semblaient avoir été ébouillantés... »

On devait savoir par la suite, qu'il s'agissait de résistants de la région de Douarnenez.

Par ailleurs, le 7 août vers 18 heures, le jeune Joseph ROZEC, quatorze ans, domicilié au Plant en Plounéventer, travaillait aux champs avec son oncle, M. CARIOU, lorsque tous deux furent emmenés par les Boches. Ils n'avaient sur eux aucun papier. Leur mère et femme présentèrent par la suite aux autorités allemandes les cartes d'identité du jeune homme et de l'oncle et on leur promit que le lendemain, ils seraient relâchés.

Le mercredi 9 août, on découvrait, au bas du bourg, près de la route de Lanneuffret, deux corps recouverts de genêts : les deux victimes avaient reçu des balles de revolver dans le crâne. C'étaient MM. ROZEC et CARIOU.

Une troisième victime, M. PRIGENT, était trouvée la tête enfouie dans la vase. Enfin, M. PAUGAM de Pleyber-Christ était, à son tour, découvert dans une tranchée. Le docteur chargé d'examiner son corps pense qu'il a été atteint d'un coup de poignard dans la gorge et jeté dans la tranchée, bien qu'il ne fut pas encore mort.

Combats à Lesneven

Dans la nuit du 6 au 7 août, une forte colonne allemande venant de la direction de Saint-Pol-de-Léon est attaquée par les F.F.I. Riposte violente de l'Occupant qui dispose d'armes lourdes, de

mortiers et de canons légers. Les F.F.I. décrochent et les Allemands poursuivent leur route sur Lesneven.

Les hommes du capitaine SICAUD, du 3^e régiment de parachutistes F.F.L. et les F.F.I. prennent alors position, à la faveur de la nuit, à la sortie est de Lesneven et le combat s'engage, ponctué par les tirs au canon de la batterie allemande de Veulery en Plouider qui occasionnent des dégâts à l'église, au collège, à l'école des Frères et à plusieurs maisons de la place du Général-Le-Flô. Un incendie se déclare. Le pompier de la Marine Charles GREFF est tué alors qu'il donne un coup de main pour éteindre le feu. Jean LE FOURN, ouvrier à l'arsenal, reçoit lui, un obus en pleine poitrine⁴.

Des Allemands tentent de contourner Lesneven pour atteindre Le Folgoët, cependant que des F.F.I. réduisent la résistance de la Kommandantur et que d'autres éliminent les occupants retranchés dans la propriété BALEY. Un soldat russe, Yvan YAKOLEFF, qui venait de passer aux F.F.I., est tué dans le combat⁵.

A l'aurore du 7 août, un groupe F.F.I., parti en éclaireur à la rencontre des Américains, fait la liaison avec l'avant-garde de la 6^e D.B.-U.S.A., qui réduit au silence la batterie de Plouider et prend possession de la ville.

Les F.F.I. de Lesneven, deux sections de F.F.I. de Ploudaniel prêtent main-forte aux paras du capitaine SICAUD pour nettoyer les nids de résistance allemande. Dans l'action, un char américain a été stoppé par un obus ennemi.

Dans la matinée, un détachement allemand, signalé dans le cimetière, est attaqué par des paras commandés par un adjudant et par une nouvelle section F.F.I. de Ploudaniel. L'ennemi s'enfuit abandonnant morts et blessés.

La colonne américaine poursuit sa route vers Brest, laissant 200 prisonniers allemands et cependant que la ville panse ses plaies.

Au cours des combats, François CABON, F.F.I., grièvement blessé, est transporté dans la maison BERGER, rue du Folgoët. Vers minuit, deux jeunes, Joseph VÉDRINE, vingt ans, et Joseph NÉDÉLEC, dix-sept ans, vont chercher le docteur ODEYÉ seul médecin alors à Lesneven et qui malgré ses soixante-quinze ans se dévoue à la population.

Tous trois arrivent à la maison BERGER quand un char américain, en panne, explose, éclairant violemment la route. Une rafale de mitraillette blesse Joseph VÉDRINE à la hanche et à une jambe, cependant qu'une autre balle traverse le mollet du docteur. Ils parviennent pourtant à pénétrer dans la maison où le docteur ODEYÉ, constate que CABON a une fracture à l'une de ses cuisses⁶.

Le jeune VÉDRINE, se sentant mal, s'allonge, tandis que Joseph NÉDÉLEC ramène le docteur ODEYÉ à l'hôpital dans une brouette.

Peu après, les Allemands pénètrent dans la maison BERGER, achèvent VÉDRINE d'une balle dans la tête et fracassent le crâne de CABON à coups de crosse.

Mais ils ne seront hélas, pas les seules victimes.

Ont été tuées par balles, dans la rue du 7 août : AUDRÉZET (Jean), BERTHOU (Yves), DONNARD (Anne), PRÉMEL (Jean-François), UGUEN (Marcel).

Le lendemain, toujours par balles : BEYER (Jeanne), GUILLOU (Pierre)⁷.

Les sections F.F.I. de Ploudaniel ayant participé aux combats de Lesneven rentrent dans leur commune dans l'après-midi du 8 août, participant dorénavant à la surveillance des routes, interceptant en particulier des voitures ennemies.

Ainsi, deux ambulances allemandes frappées de la Croix-Rouge sont sommées de s'arrêter pour contrôle. Non seulement, elles n'obtempèrent pas, mais encore les occupants de la première ripostent à la mitraillette et accélèrent. Grenades et coups de feu ont raison des deux véhicules qui stoppent. Les occupants, sauf un chauffeur blessé, prennent la fuite, mais six d'entre eux tombent sous les balles F.F.I., cependant que trois fuyards sont capturés.

*Américains
traversant Lesneven.*



Ruines à Lesneven. On essaie de sauver ce qui peut l'être.

Deux autres opérations, sur la route de Landerneau, amènent l'arrestation de quatorze Allemands dont deux blessés. Au cours de la seconde opération à laquelle participent deux paras, un Allemand est tué⁸.

Après le combat de Lesneven dans la nuit du 6 au 7 août et une partie de la matinée du 7, la 6^e D.B. américaine poursuit sa route en se scindant en deux colonnes :

– La première emprunte la route Le Drennec-Plabennec et, parvenue à cette commune, un détachement prend la direction de Guipavas et de la Pyrotechnie de Saint-Nicolas, l'autre progressant vers l'est de Gouesnou ;

– La seconde colonne se dirige vers Lannilis, oblique vers Loc-Brévalaire et Plouvien. Là, elle se divise en trois détachements ; l'un file vers l'ouest, l'autre vers Bourg-Blanc et le troisième vers le sud, en direction de Naret.

Dès lors, les Américains, épaulés par F.F.I. et F.T.P.F., sont en contact avec les éléments avancés allemands défendant Brest. Ils vont aussi avoir à combattre une colonne de la 266^e division qui, venant du Nord-Finistère, tente de gagner Brest avec des moyens de fortune : voitures hippomobiles réquisitionnées ou prises de force. Bombardée et mitraillée en piqué par l'aviation U.S., attaquée par les formations franco-américaines, la colonne allemande est totalement anéantie dans la journée du 8 août. On compte plus de 3 000 prisonniers et de nombreux morts et blessés.

Dans les jours qui suivent, F.F.I. et F.T.P.F. font d'autres prisonniers, dont sept soldats italiens.

Le Commandement américain remet les armes récupérées aux unités françaises.

D'innocentes victimes à Plounévez-Lochrist, Tréflezy et Guissény

Dans la matinée du 8 août, deux colonnes allemandes, l'une par la route de la grève, l'autre par celle de Lochrist, prenaient la direction du Kernic.

Un épais brouillard faisait écran entre ces deux colonnes et lorsque partit un coup de feu, tiré on ne sait par qui, les Allemands, croyant à une attaque, mitraillèrent dans toutes les directions avant de s'attaquer à la population civile.

Il y avait bien un groupe de Résistance à Plounévez-Lochrist créé en août 1942 par l'abbé Jean-François KERMOAL, dit « Girafe », et

dépendant du secteur de Guissény, mais il ne semble pas que ce soit l'un des membres du groupe qui ait tiré.

Quatorze victimes innocentes payèrent de leur vie ce coup de feu anonyme.

Yves FLOCH, 46 ans, père de onze enfants, pensionné à 100 % de la guerre 1914-1918, fut parmi les premières victimes avec ses deux fils : Yves 21 ans et Marcel 6 ans. Autres victimes : Jean TANGUY, 78 ans ; Joseph GOAVEC, 38 ans, quatre enfants ; Tanguy LAGATTU, 16 ans ; Jean-Pierre CAROFF, 20 ans ; Hervé ANDRÉ, 33 ans, prisonnier de guerre libéré ; Jean-Marie STÉPHAN, 38 ans, trois enfants ; Paul BOCHER, 46 ans, trois enfants dont deux fils massacrés : Jean-Louis, 21 ans et François, 19 ans ; Hervé LE VERGE, 41 ans, trois enfants. Marguerite RIOU, épouse de Joseph GOAVEC, devait décéder le 11 août.

Avant de quitter Plounévez, leur forfait accompli, les Allemands incendièrent plusieurs maisons et mirent le feu aux récoltes de céréales⁹.

Cette rage de tuer et de détruire, on la retrouve à Tréfléz où quatre personnes sont abattues à Keremma le 8 août : René LE BORGNE (né en 1873), Yves LE BORGNE (né en 1908), Pierre BOUROULLEC (né en 1898), Jean BERRIC (né en 1901). Charles BOCHER (né en 1902), grièvement blessé à Keremma, décédé le 17 novembre suivant.

Le 8 août aussi, Yves ILY (né en 1870), du village de Lanarc'hoezen, était abattu également.

En un mot, des personnes âgées, n'ayant rien de « terroristes »¹⁰.

Le même scénario se produira à Guissény ce 8 août. Un convoi d'une vingtaine de véhicules et une colonne d'environ 1 200 hommes arrivent au bourg.

A l'entrée du bourg, François ABIVEN, ouvrier agricole, est tué sur le coup tandis que Joséphine SÉGALEN, cultivatrice, reçoit une balle en plein cœur¹¹. Autre victime : François PRIGENT, marin-pompier.

Le lendemain, les occupants, entre 15 et 18 heures, arrêtent François CABON, cultivateur, Auguste FAVÉ, maître électricien en

congé d'armistice, Albert UGUEN, receveur ruraliste, et les conduisent à Pontaniou. Ils seront portés disparus.

Les fusillés de Plouvien

Le 2 août, dans la soirée, l'unité allemande cantonnée à Plouvien quitta la commune, non sans avoir réquisitionné bicyclettes et charrettes. Cinq jours plus tard, les blindés américains font leur apparition. Aussitôt les drapeaux alliés fleurissent aux fenêtres, les cloches sonnent d'allégresse et le campanile s'orne d'un immense pavillon tricolore.

On acclame les libérateurs. « Qui aurait cru, écrit un témoin, que les caves de Plouvien contenaient encore tant de bon vin et de cognac ! »¹²

Dans la soirée, la population assiste aux obsèques de six militaires américains tués aux environs du bourg, provisoirement inhumés près de la chapelle Saint-Jaoua.

Le lendemain, hélas ! il fallut déchanter et rengainer les oriflammes. Venant de la route des grèves du Vougot, une colonne allemande entrait au bourg vers 11 h 30.

Un soldat ayant été tué au carrefour de la route du Bourg-Blanc – soi-disant par un civil français, en fait par des Américains – le commandant de la colonne décida des représailles¹³.

A l'arrivée des Allemands, aux cris de « Cachez-vous ! », chacun avait cherché refuge, qui dans des abris, qui dans des tranchées creusées en prévision d'attaques aériennes, qui dans les maisons.

Alors que des grenades sont lancées dans ces abris, que les mitraillettes entrent en action, on saisit des otages au hasard. Ici et là s'allument des incendies...

Triste lendemain de fête ! vingt-quatre civils dont les noms figurent sur le monument érigé au carrefour de la route du Bourg-Blanc sont ainsi victimes, de la barbarie nazie : François BIHAN, François GUIVARCH, François KERBRAT, Jean KERBRAT, Claude LE GALL, Jean-Marie LE GALL, Jean LE HER, François LÉON, François MÉNEC, Jeannine MÉNEC (à noter que leurs frères et sœur Goulven et Marie-Thérèse MÉNEC, blessés survécurent), Jean PARCHEMINOU, Eugène PERROS, Jean-Louis PERROS, Joseph

ROMEUR, Pierre ROUSSEL, Emile SALAUN, recteur de la paroisse, Baptiste ESPINASSE, maître-cordonnier de la Marine, décédé à l'hôpital de Lesneven, Marcel MASSON, décédé à l'hôpital de Rennes, le 31 août. Les cinq survivants furent fusillés à la limite de Plouvien et du Bourg-Blanc, à Ty-Poas, et déclarés à la mairie de cette dernière commune : Henri FRONTERO, Jean GOARAND, Pierre LE BOZEC, Adolphe LOAEC, François PENHOAT (ces deux derniers réfugiés au Rascol en Bourg-Blanc)¹⁴.

Dans la soirée, Américains et F.F.I. attaquent les Allemands, les chassent et se rendent à nouveau maîtres du bourg : mais le lendemain, alors que l'on commente les événements et que l'on s'affaire à faire la toilette des morts, c'est un nouveau sauve-qui-peut.

Une colonne, forte d'une dizaine de milliers d'hommes arrivant par la route, de Saint-Jean-Balanan, débouche au bourg et prend position. Américains et F.F.I. résistent tout d'abord puis, devant les canons ennemis, décrochent alors qu'intervient l'aviation alliée, huit avions qui causent une hécatombe parmi les chevaux du convoi, abattant le clocher, endommageant l'église, mairie, école de garçons, maisons, faisant chez l'ennemi de nombreuses victimes.

Hélas ! trois fusillés : Marie-Jeanne ARZUR, Jean-Marie GUILLERMOU et Yves LE ROUX, viennent s'ajouter à la liste déjà longue de vingt-quatre noms. Les deux derniers furent fusillés à la limite de Plabennec et de Plouvien¹⁵.

Le jeudi 10 août, Plouvien connaissait enfin une véritable libération.

Gouesnou et le massacre de Penguérec

6 août. – Les Américains sont signalés à Lesneven et des bruits de canon parviennent de la direction de Plabennec. L'espoir monte au cœur des gens de Gouesnou. Fébriles, les Allemands vont et viennent. Un camion passe, mitraillant sans faire de dégâts.

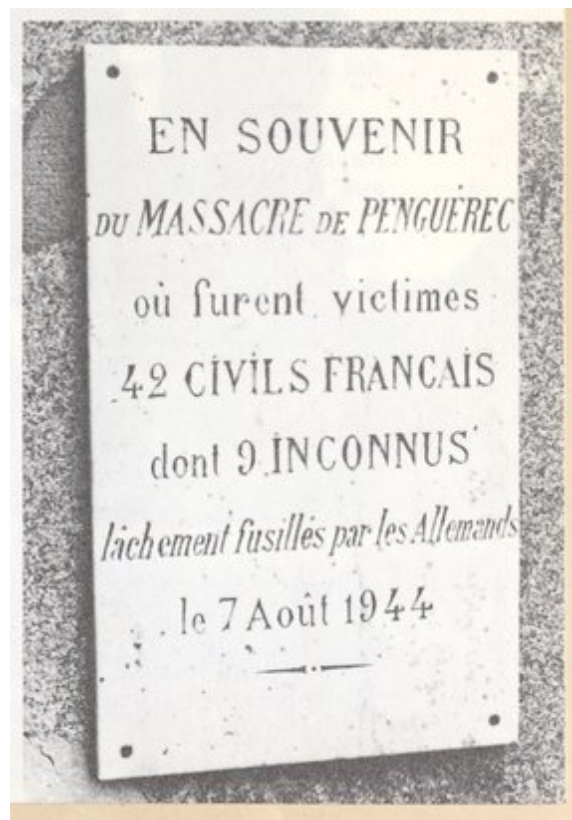
Dans le clocher, des guetteurs sont sur le qui-vive. Huit parachutistes français, largués quelques jours plus tôt du côté du Drennec et arrivés à Gouesnou, parviennent à les isoler en sectionnant les fils téléphoniques les reliant au bourg. Puis ils

passent à l'offensive : mitraillettes et mitrailleuses crépitent. Un Allemand est tué, tandis qu'en se repliant les parachutistes libèrent des prisonniers nord-africains.

Des renforts allemands arrivent. Deux parachutistes sont tués, ainsi que le docteur BAUDET de Brest, qui passait à Gouesnou.

Apeurés, et on le serait à moins, les habitants se terrent chez eux, tandis que, furieux, les occupants lancent des grenades dans les maisons, tuant ainsi M. Sébastien LE VEN, père.

*Monument de Penguérec
à Gouesnou.*



Pendant ce temps, cinq des Nord-Africains, libérés, armés par les parachutistes, attaquent un poste de projecteurs au sud de Gouesnou.

Les Allemands, arrêtent alors des otages, gens de Gouesnou, mais aussi réfugiés brestois passant sur la route de Saint-Renan. On les amène à Penguérec où les Allemands viennent de tuer quatre membres de la famille PHÉLEP. Et là, trente-huit otages sont

exécutés après avoir assisté à l'incendie de la ferme des époux PHÉLEP. Il y a vingt-neuf Gouesnousiens dont les noms figurent sur le monument érigé sur les lieux du crime : KERBOUL (Marie-Jeanne), 16 ans ; LUSLAC (Marie-Jeanne), 43 ans ; GUÉGUEN (Jean-Marie), 47 ans ; GUILLEMIN (Edouard), 29 ans ; PONT (Noël), 20 ans ; LE VEN (Sébastien), (fils), 23 ans ; SANQUER (Jean), 36 ans, PELLEAU (Eugène), 53 ans ; SALAUN (André), 40 ans ; COUTET (Louis), 54 ans ; JAOUEN (Jean-René), 20 ans ; LE GUEN (Yves-Marie), 40 ans ; COLLIN (Louis), 23 ans ; GOURMELON (Pierre), 30 ans ; TRÉGUER (Paul), 17 ans ; TANGUY (Georges), 39 ans ; GOUEZ (Christophe), 47 ans ; COZIAN (Jean-Marie), 66 ans ; LÉOST (Hervé), 32 ans ; SÉGALEN (René), 19 ans, TROADEC (François), 53 ans ; LE GOASDUFF (Jacques), 57 ans ; BODÉNÈS (Etienne), 53 ans ; LE GUEN (Yves), 29 ans ; PÉRON (Jean), 46 ans ; POUCHIN (Thomas), 57 ans ; DÉNIEL (Pierre), 26 ans ; MAZÉAS (Jean-Pierre), 38 ans ; HABASQUE (Jean-Marie), 39 ans.

Ruines de l'église de Gouesnou.



Neuf inconnus évacuant Brest complètent la liste des fusillés.

Le 8 août, quelques camions, regorgeant de soldats, passent, se dirigeant vers Brest et mitraillent au passage. Un tank américain isolé débouche au bourg dans l'après-midi, prenant le chemin de Brest. A 200 mètres de l'agglomération, des canons ennemis le prennent pour cible et l'incendient. L'équipage s'en tire fort heureusement.

Le clocher, l'église et plusieurs maisons du bourg sont touchés par des tirs d'artillerie.

Dans la soirée, les Américains prennent position à Pont-Amis, à 600 mètres du bourg, puis, tandis qu'une colonne se dirige sur le Lantel, une autre s'achemine vers Keralenec.

De bonne heure, le 9 août, les Alliés se replient, tandis que RAMCKE et ses parachutistes s'appêtent à investir Gouesnou pour ouvrir la voie à la 266^e D.I., aux prises avec les Américains¹⁶. Dans

l'intervalle, ordre a été donné à la population civile d'évacuer. Une patrouille allemande, passant au bourg, abat M. Jean-Marie LE PAGE au milieu de la place.

Le 10 août, le maire, le secrétaire de mairie, le recteur et quelques volontaires se réfugient dans un blockhaus, sur la route du Bourg-Blanc, soignant les blessés. Des patrouilles allemandes méfiantes et menaçantes viennent à diverses reprises et c'est l'évacuation vers Plabennec et Bourg-Blanc.

Dans la nuit du 12 au 13, les occupants incendient l'église et l'école publique des filles. Quelques jours plus tard, ils en feront autant à des maisons du bourg, celles, entre autres, de MM. BERVAS, STÉPHAN, QUINIOU, PIRIOU, MÉNEZ...

Le 19 août, M. Michel GÉLÉBART et ses deux employés sont requis par les Allemands pour enterrer les fusillés de Penguérec, cependant que la bataille fait rage, les villages étant pris, perdus et repris.

Un autre drame faillit se produire le 20 août. Les Allemands arrêtent une cinquantaine de personnes revenues à Gouesnou pour tenter de récupérer un peu de linge. On les enferme dans deux granges au Lantel, et elles doivent être fusillées à la tombée du jour.

Par bonheur, l'une d'elles parvient à échapper et à rejoindre les lignes américaines et F.F.I. Un feu nourri d'artillerie, une attaque vivement menée et les prisonniers retrouvent la liberté.

Le 22 août, se dirigeant vers Brest, trois tanks américains traversent le bourg et prennent le chemin de Kergroas. L'un d'eux est détruit par le feu de l'ennemi et les deux autres rebroussement chemin.

Dans le ciel, c'est un ballet continu d'avions en piqué qui s'attaquent au manoir Tarquis, où siège l'état-major allemand, et au Fourneuf où le village change d'occupants par trois fois.

Le 27 août, l'artillerie américaine pilonne Kergroas. Michel GÉLÉBART, touché au bras, doit être amputé, tandis que sont tués : Mme Michel GÉLÉBART, Mme Louis GÉLÉBART, MM. Jean SIMON, Paul SIMON, Alain et René LE FUR, Louis ROUDAUT, Germain COGUER, François MÉZOU et Mme Marie-Anne SIMON.

A Kernévez, M. Gouesnou GOARANT est tué et Mlle Marie LE Roux subit l'amputation du bras gauche.

Au cours du bombardement du 2 septembre, de nouvelles victimes : Jean-Marie HABASQUE, Gouesnou SCLOTUR et sa fille Marie-Renée, les époux LUSLAC dont la fille a été fusillée.

Ce n'est que le 19 septembre que les habitants rentrent à Gouesnou : sur les 305 maisons et fermes que compte la commune, 43 ont été incendiées, 52 détruites par bombardements, 76 gravement endommagées et 126 sinistrées partielles.

Soixante-seize habitants ont été victimes : 42 fusillés et 34 tués par faits de guerre. La population s'élevait alors à 1 550 habitants¹⁷.

A cette relation des événements de Gouesnou, il convient d'ajouter les renseignements fournis par le médecin de marine Max LAFFERRE qui dit l'action bénéfique de deux soldats allemands, Hans WILHEM et Georg STEINGRUBER, en cantonnement depuis sept mois à Gouesnou et qui empêchèrent des membres ou amis de la famille LUSLAC d'être massacrés ou achevés en les transportant dans la ferme de Kérinaouen.

Le 9 août, Hans se présentait à l'hôpital Ponchelet, le matin, porteur de deux bouteilles de lait destinées à l'un des blessés, M. JESTIN. Il revint le lendemain avec son ami Georg, apportant encore des provisions aux blessés. Tous deux affirmèrent que le responsable du massacre était le lieutenant MULLER, de la base sous-marine¹⁸.

1

Rapport du 25 octobre 1946 (Archives).

2

Télégramme de Brest, 16 et 18 mai 1962, et PÉRENNÈS (Chanoine H.), « Aviateurs alliés et journées tragiques de la Libération en quelques localités du Finistère », 1946, Rennes.

3

Note du maire de Plouescat du 21 août 1959.

4

PÉRENNÈS (H.) – « Aviateurs alliés et journées tragiques de la Libération en quelques localités du Finistère », 1946.

5

FAUCHER (lieut.-col.), « Activités des formations de la Résistance de l'arrondissement de Brest », 1974.

6

PÉRENNÈS (H.), déjà cité.

7

Communication de la mairie de Lesneven, 20 août 1964.

8

FAUCHER (lieut.-col.), déjà cité.

9

Enquête de la Préfecture (1952), note du maire de Plounévez-Lochrist du 4 septembre 1959, et chanoine PÉRENNÈS, « Aviateurs alliés et journées tragiques... » (ouvr. cité), p. 39.

10

Note de la mairie de Tréfléz.

11

PÉRENNÈS (ouvr. cité), note du maire de Guissény du 20 août 1959.

12

Le Télégramme de Brest, 7 et 8 octobre 1944.

13

Un officier allemand dicta au menuisier l'inscription à porter sur la croix de bois plantée sur la tombe du soldat tué : *F. REIWILLIGER Stephan Sidorow – 16st Bataillon 447 – Getallen A.M. 8.8.44*. Cette croix fut arrachée dès la Libération.

14

Le recteur, l'abbé Emile SALAUN, fut abattu par un feldwebel de trois coups de revolver alors qu'il regagnait le presbytère. Une petite fille de quatre ans qu'on n'avait pu retirer à temps d'une tranchée

creusée sous un tas de foin, auquel les Allemands avaient mis le feu, mourut de ses brûlures.

15

Communication du maire de Plouvien (19 nov. 1959).

16

Cf. Le siège de Brest vu par les Allemands.

17

Rapport du maire de Gouesnou à la suite d'une circulaire du 12 août 1959 que nous avons adressée à tous les maires du département.

18

LAFFERRE (Max), « Les heures dures - Le siège de Brest », Le Goaziou, édit., 164, p.,s. d.

3. Batailles et escarmouches autour de Brest

Libération de la côte des Abers

A part deux ou trois participations américaines, on peut dire que la côte des Abers, avec ses secteurs de Guissény, de Lannilis et de Ploudalmézeau, a été libérée par les F.F.I.

Secteur de Guissény

Il dispose de deux maquis, l'un dans la région de Saint-Frégant pour la compagnie de Guissény, l'autre dans celle de Lanhouarneau pour la compagnie de Plouescat, le P.C. cantonal avec le capitaine BARACH restant à Goulven.

Le parachutage d'armes prévu à Saint-Frégant où le terrain avait été homologué, puis refusé comme étant trop près de la zone côtière occupée par l'ennemi, eut finalement lieu à Lanhouarneau.

Au cours de la nuit du 5 au 6 août, la compagnie de Guissény encercle la région de Tréfléz, puis, au petit jour, attaque un important dépôt de munitions. L'ennemi s'enfuit et gagne les blockhaus de Toulhouarn et de Rumiadou, abandonnant les munitions et un camion lourdement chargé.

Tandis qu'une section F.F.I. assure la garde du dépôt, le reste de la compagnie cerne le blockhaus, où faute d'eau et de ravitaillement, l'ennemi se rend.

En fait, sur les 55 prisonniers, on compte 34 Nord-Africains prisonniers de guerre et qui travaillaient au dépôt de munitions. Libérés, ils optent pour les F.F.I., constituant une section autonome.

Les F.F.I. passent alors les ouvrages côtiers au peigne fin jusqu'à Brignogan et les Allemands se rendent sans grande opposition.

Au cours d'un barrage routier, des F.F.I. arrêtent une auto allemande. Ses occupants veulent gagner la zone des blockhaus, abandonnant armes et munitions dans la voiture. Bilan : un adjudant blessé, un soldat russe tué et quatre prisonniers, dont trois Russes.

Dans la région de Plounéour-Trez-Goulven, une patrouille allemande laisse sur le carreau trois sous-officiers, le reste

parvenant à s'enfuir¹.

Secteur de Lannilis

Très actif sous l'Occupation avec ses départs par mer pour l'Angleterre, le secteur de Lannilis le fut aussi à la Libération, à la suite du parachutage d'armes du 2 août à Tréglonou.

Le 5 août, sur ordre, les Résistants prennent le maquis à Kériel sans anicroches. Et dans la nuit du 5 au 6, à 1 heure du matin, doit avoir lieu l'attaque du bois du Manoir de Kerbabu, à deux kilomètres de Lannilis, bois où les Allemands ont installé un camp.

Les F.F.I. comptent sur un effet de surprise. Mais les Allemands ont été prévenus et, au lieu d'une vingtaine de militaires, c'est une bonne centaine que les Résistants trouvent devant eux et qui réagissent violemment. En décrochant, les F.F.I. laissent dix hommes sur le terrain, tués ou blessés, ce qui revient au même, les Allemands achevant ces derniers. Il y a là : Jean-François CARAES, de Landéda, premier-maître fusilier, chef de section, Jean-François LAOT, étudiant, dix-huit ans, François COUM, marin, François ROLLAND, patron-pêcheur, de Landéda, Jean-Louis LANDURÉ, ouvrier d'usine, Théophile TROADEC, second-maître, de Tréglonou, François FALHUN, retraité, Roger STÉPHAN, et Olivier LE BRIS, marins-pêcheurs, tous trois de Tréglonou, et enfin Prosper GUIZIOU².

A la suite de l'affaire de Kerbabu, M. Jean DE KERDREL, maire, et M. Maurice KERVÉVAN, son adjoint, sont pris comme otages le dimanche matin 6 août. Internés dans une baraque au bois de l'ancien manoir, on les libère dans la soirée du même jour.

Dans la journée du 8 août, les Allemands évacuent Kerbabu pour se réfugier à Ché-Foss en Landéda et à Le Flescou en Lannilis. La totalité du matériel n'ayant pu être enlevée le 8, les occupants reviennent à l'improviste le 9 et surprennent, dans un chemin menant à Kerbabu, trois hommes dont l'un tient un cheval par la bride. Les militaires n'inquiètent pas ce dernier, mais arrêtent les deux autres : Joseph CORRE, de Kernouès, et Paul APPÉRÉ, un réfugié de Saint-Marc, tous deux à la recherche d'un cheval appartenant à CORRE³.

Pris de peur, au cours de l'interrogatoire, tous deux tentent l'évasion, mais sont immédiatement abattus.

Dans la nuit du 7 au 8 août, la compagnie F.F.I. de Lannilis, sous les ordres du gendarme DERRIEN (« Jean-Maurice »), qui a comme conseiller militaire le lieutenant-colonel TRISCHLER, harcèle une compagnie ennemie dans la région du maquis de Grollo en Kernilis.

Très fatigués, les Allemands venant de l'île de Batz seraient disposés à se rendre. Discussion, intervention du lieutenant commandant le détachement. Finalement, les 104 hommes se rendent et sont remis aux Américains⁴.

Tandis que les Résistants de Lannilis s'empêtrent dans le guêpier de Kerbabu, à la même heure, la section F.F.I. de Tréglonou attaque le blockhaus défendant le pont et sabote la mise à feu des mines de ce pont. Elle encercle d'abord la casemate dans laquelle, aussitôt, s'enferme l'ennemi.

Le chef de section, qui détient une grenade incendiaire et suffocante, pense qu'en la faisant exploser à l'intérieur du blockhaus le loup sortirait du bois. Accompagné de deux hommes, il s'approche à trois mètres de l'ouverture du créneau de tir et lance sa grenade, malgré la violence des armes automatiques. Mais le filet de camouflage fait dévier la grenade qui éclate à l'extérieur. Par le tuyau d'aération, jets de grenades, d'essence et de pétrole enflammés. En vain.

Arrive alors, en face de l'ouvrage, une auto où se trouvent trois officiers et un chauffeur. Les F.F.I. déclenchent un tir violent. Deux officiers sont tués. Le troisième et le chauffeur russe, blessés, sont fait prisonniers. « Le chef de section emploie alors les grands moyens ; il prend l'officier prisonnier et le pousse en avant jusqu'à l'entrée de la casemate et lui ordonne de dire aux soldats de se rendre. L'officier parlemente et la lourde porte blindée s'ouvre. Le chef de section, méfiant, tient son prisonnier d'une main et de l'autre sa mitraillette prête à tirer. Il n'eut pas à le regretter. Il crut que l'ennemi allait se rendre. Pas du tout. Par surprise, deux soldats allemands lui arrachent son prisonnier, l'entraînant vers la casemate. Le chef de section fait feu, tuant l'officier et les deux militaires. »⁵

Les Allemands rentrent les cadavres et referment la porte. Les F.F.I., constatent la mort de l'un des leurs, Jean-Louis LANDURÉ, de

Landéda, nouvellement rentré de captivité.

Lorsque l'ennemi tente, le 7 août, de faire sauter le pont sur l'Aber-Benoît, les détériorations sont insignifiantes à tel point que les chars américains, l'empruntent sans danger. Malheureusement, le sabotage prévu sur le pont de Paluden, par suite de l'importance du service de sécurité ennemi, ne peut avoir lieu⁶.

Mais les Allemands n'ont pas partout l'esprit combatif, témoin l'anecdote suivante⁷ :

« Le matin du 10 août, vers 8 h 30, une jeune fille, Mlle CHAPALAIN, du Kos-Vian en Plouvien, vint me prévenir que quelques soldats allemands se cachaient dans un fourré près de chez elle, nous a conté M. Louis BODIGER de Lannilis.

« Je lui dis d'aller prévenir les Américains cantonnés depuis deux jours près « du moulin Dénez et Kéribert. Le capitaine américain détache aussitôt deux jeeps et sept hommes pour pourchasser les Boches. Je demande un fusil qui m'est accordé et j'accompagne les Américains, pilotés par Mlle CHAPALAIN jusqu'au fourré.

« Dans le chemin accédant à la ferme, nous remarquons un officier allemand discutant avec deux paysans et leur demandant de l'eau et du lait. Aussitôt nous mettons l'officier en joue. Il lève les bras et se dirige vers nous. Il parle un peu le français. Je lui demande où et combien sont ses camarades.

– Une vingtaine, nous dit-il. Nous voulons nous rendre. Nous en avons assez de la guerre ; nous sommes perdus et n'avons plus de vivres.

« On le désarme. Un soldat américain me prie de dire à l'officier qu'il insiste auprès de ses camarades pour qu'ils se rendent car ils sont cernés.

« L'officier allemand s'exécute, s'avance au milieu du champ et invite ses camarades à se rendre, sans armes, tandis que nous restons cachés derrière un talus. Les soldats obtempèrent et sortent du fourré, sans armes, les bras en l'air, et se dirigent vers nous, officiers en tête. Ils étaient 21 : 5 officiers, 6 sous-officiers et 10 soldats.

« Aussitôt fouillés, ils furent amenés au camp américain. Nous revînmes à l'endroit de leur capture pour ramasser leurs armes. »

A Plouguerneau, les Allemands avaient attaqué les Résistants dans la carrière du Cosquer, tandis qu'ils prenaient possession des armes à la suite du parachutage de Tréglonou.

Les 5 et 6 août, nouveaux combats allemands-F.F.I. au Cosquer où l'ennemi possède d'importants dépôts. Une patrouille allemande est dispersée. Retour en force des occupants, nouvelle dispersion. Le 6 août, vers 2 heures du matin, ils amènent deux pièces d'artillerie qui bombardent le Cosquer. Le combat dure jusqu'à 8 heures et finalement les F.F.I. ont le dernier mot⁸.

Par représailles, le fermier du Cosquer est abattu et sa ferme incendiée⁹.

Toujours à Plouguerneau, dans la journée du 10 août, une colonne allemande, venant de l'est, s'arrête à l'usine du Traon, route de Lannilis, à 1 kilomètre du bourg, pour y prendre un peu de repos.

Vers midi, des chars américains ayant quitté Lesneven entrent au bourg. Apprenant la présence des Allemands au Traon, ils mettent quelques pièces en batterie et tirent sur l'usine, tuant cinq occupants. De leur côté, les batteries allemandes de Brouennou en Landéda avisées de la présence américaine, tirent pendant deux heures sur Plouguerneau, causant des dégâts matériels.

L'intervention du maire et du docteur GOAS met fin au combat, les Allemands se rendant aux Américains¹⁰.

Trois semaines avec les F.F.I. du canton de Lannilis devant les lignes allemandes

15 août 1944. – Nos hommes ayant pris position sur la route Brest-Plouguin, les Américains se retirent et se replient sur Gouesnou. Pendant six jours, nos patriotes restent seuls devant l'ennemi et empêchent celui-ci de revenir piller et massacrer les habitants de ce secteur.

Dans la nuit du 15 au 16 août. – Nos avant-postes sont attaqués par des patrouilles ennemies. Nous déplorons un mort, ce brave BOURDONNEC, adjudant-chef de l'Infanterie coloniale, tombé à son poste de combat.

Nuit du 16 au 17 août. – Un de nos avant-postes, situé à Croas-Bigouarn, est de nouveau attaqué par l'ennemi. Après un violent combat et avoir subi de lourdes pertes, l'adversaire bat en retraite. Nous déplorons également la perte du tireur du FM, le jeune GOURVENEC, de Lannilis plein d'allant et de cran et dont le père est « mort pour la France », en 1940.

22 août. – Les Américains reviennent dans le secteur et, avec nos patriotes, attaquent sur tout le front. L'ennemi battu se replie au sud de la route des Trois-Curés à Milizac.

23 août. – Nos patriotes occupent Milizac et la totalité de la route des Trois-Curés.

27 août. – Le bourg de Milizac est de nouveau attaqué par l'artillerie ennemie. BOSSARD appartenant à notre groupe de Coatméal est tué. Trois civils subissent le même sort.

28 août. – Les Alliés et les F.F.I. attaquent à nouveau l'ennemi qui se replie au sud de Saint-Renan. La population évacue la ville sous le bombardement. De nombreux blessés sont dirigés sur Lannilis et Lesneven.

29 août. – Saint-Renan est libéré. Patriotes et Américains poursuivent l'ennemi en retraite.

31 août. – La compagnie de Lannilis renforce la compagnie de Plouguerneau et occupe la côte 60 après de durs combats.

2 septembre. – La compagnie de Landéda relève la compagnie de Plouguerneau et de Lannilis.

3 septembre. – La position de Toulbroch est tombée. Les forces ennemies de Brest et du Conquet sont coupées en deux. Nos hommes obliquent vers l'ouest et font face au Conquet. La période de libération du Conquet va commencer.

4 septembre. – La compagnie de Lannilis va prendre position à « Pen-ar-Prat », en Locmaria-Plouzané. L'artillerie allemande de la presqu'île de Crozon repère ses positions et les bombarde violemment par des fusants. Un blessé.

6 septembre. – Nos hommes attaquent l'ennemi et font de nombreux prisonniers. Depuis cinq jours et cinq nuits, la compagnie de Landéda et la section de Coatméal sont en position, à 300 mètres à l'est du bois du Cosquer où l'ennemi est puissamment retranché.

Nous déplorons un mort : le jeune INIZAN (Pierre) de Landéda, tué au combat.

7 septembre. – La compagnie de Plouguerneau relève celle de Landéda et attaque avec les Américains le bois du Cosquer. Elle l'enlève et prend position à la lisière ouest envoyant une patrouille en reconnaissance. Notre camarade QUIVIGER père de cinq enfants, y trouve la mort. L'ennemi subit des pertes sévères.

9 septembre. – La compagnie de Plouguerneau attaque de nouveau et fait de nombreux prisonniers.

10 septembre. – Toute résistance ennemie cesse dans la région du Conquet. L'ennemi, battu, se rend.

11, 12, 13 et 14 septembre. – Nos hommes sont au repos.

15 septembre. – Nous recevons l'ordre de nous porter dans la région de Guilers-Penfeld. Nous allons pouvoir participer à la libération de Brest.

18 septembre. – La garnison ennemie de Brest capitule. Notre joie est grande, chacun pense que bientôt il va pouvoir rentrer chez lui.

22 septembre. – Les F.F.I. du canton de Lannilis reçoivent l'ordre de repli. Chaque compagnie regagne ses cantonnements en vue des opérations de démobilisation.

Les patriotes du canton de Lannilis ont subi les pertes suivantes : 17 morts et 27 blessés, faisant 304 prisonniers et tuant 45 Allemands.

(Rapport de M. Etienne MANACH,
adjoint au chef cantonnai, 20 févr. 1947.)



Deux groupes F.F.I. de Ploudalmézeau.



Secteur de Ploudalmézeau

Conformément au plan prévu, la mise en place des Forces Françaises de l'Intérieur, pour le canton de Ploudalmézeau, s'opère de la façon suivante :

– F.F.I. de Plourin-Portsall : Kérizaouen, en Plourin-Ploudalmézeau

– ceux de Ploudalmézeau : Tréouergat

– ceux de Kersaint, Landunvez, Argenton : Keryard en Plourin

– ceux de Porspoder et Melon : Penfrat en Porspoder

– ceux de Lanildut et Brèlès : Pérénévez en Brèlès

Dès la mise en place, la compagnie Duval-Falhun, forte de 200 hommes, attaque le château de Lesven, central des communications assurant la liaison avec le commandement supérieur à Brest. Deux Allemands sont abattus à la porte principale. Réaction de l'ennemi. Un traître russe « Nicolas », fait prisonnier, tente de s'enfuir et est abattu.

De même, le maquis de Penfrat, en Porspoder, encercle et attaque des installations ennemies le long de la côte, détruisant le radar de Garchine, en Porspoder et libérant la zone Melon-Porspoder-Argenton-Landunvez.

Le 8 août 1944, la 4^e section de la compagnie de Plouguin-Saint-Pabu, commandée par Jean MAZÉ, en position derrière le Grand-Moulin de Plouguin, selon les ordres, attaque une patrouille allemande de huit hommes, en descend trois, blessant un quatrième.

Réaction allemande : un mortier placé en Saint-Pabu, près de Rueulan, commence à tirer tandis qu'un commando d'environ 50 hommes attaque au Grand-Moulin et sur les deux versants de la vallée. Trois sous-officiers allemands tués, une dizaine de soldats blessés dont quatre grièvement.

Du côté F.F.I. Eugène LE CAM et François QUÉMÉNEUR, blessés par éclats de grenades et d'obus de mortier seront hospitalisés. Jean TREUT a eu le bras droit traversé par une balle et François s'en tire avec une égrainure à la tempe.

Débordé sur l'aile droite, les F.F.I. se replient tandis que, peu après, les Allemands regagnent le camp de Saint-Pabu¹¹.

En ce qui concerne le canton de Ploudalmézeau, lors de l'inauguration de la stèle de Tréouergat, le commissaire général de la Marine, DOUILLARD, devait dire : « Le canton de Ploudalmézeau,

peuplé de 16 000 habitants, a fourni à lui seul 1 100 volontaires ; compte tenu de sa population, déduction faite des femmes, des enfants, des vieillards, et des prisonniers de guerre, c'était une levée en masse. »

Le galvanisateur de ce mouvement fut le capitaine Joseph GRANNEC, chef cantonal de la Résistance, au demeurant simple gendarme, lequel sut regrouper ces hommes. La Gestapo l'avait pourtant arrêté le 21 juin 1941, et conduit de la prison de Brest, à celle de Fresnes, d'où il fut libéré le 12 décembre 1941.

Il eut un autre mérite : parvenir à incorporer dans son groupe 178 officiers et soldats russes de l'armée de Vlassow qui constituèrent la 5e compagnie du bataillon. Voici dans quelles circonstances : « A partir d'avril 1944, nous nous familiarisons davantage avec eux, mais surtout avec les officiers et sous-officiers, grâce en particulier à l'action des familles DOUILLARD¹², de Kersaint et LE GUELLEC d'Argenton... Le 7 août, Mme DOUILLARD, accompagnée du capitaine russe Wladimir RAZOUMOVITCH sont venus m'entretenir aux approches du maquis. D'un commun accord, on décide que les Russes nous rejoindraient, à la première heure, le lendemain matin, 8 août. Ce jour-là, à 5 heures du matin, une vieille femme de Tréouergat vint à travers champs, au maquis, nous prévenir que les Allemands arrivaient nous attaquer. Par mesure de sécurité, les dispositions de combat sont prises et je dépêche en éclaireur mon fidèle agent de liaison Marcel CREAU lui faisant savoir que si l'officier de tête montait un cheval blanc, la consigne était de les laisser passer. Ce qui fut fait. Auparavant les Russes avaient éliminé les Allemands les encadrant, sauf un vieil interprète utile lors de la reddition du camp de Saint-Pabu. Quinze voitures hippomobiles de paysans français, chargées de grenades, obus, fusils, mortiers et de trois canons antichars... suivaient. On les vida et les attelages repartirent, libérés.

« Le soir du 9 août, l'attaque du camp de Saint-Pabu est décidée. Français, Russes et le vieil interprète s'approchent du camp avec mission de tirer, de temps à autres des rafales de mitrailleuses pour donner aux Allemands, l'impression d'être cernés. A cinq heures, portant un drapeau blanc, l'interprète pénètre dans le camp et parlemente. Il en sort à sept heures disant que les Allemands ne se

rendraient qu'aux Américains et non aux terroristes français ou aux Russes.

GRANNEC se rend alors à Lannilis contacter les Américains qui arrivent bientôt avec deux automitrailleuses et font deux cent quatre-vingts prisonniers. Ce camp de Saint-Pabu servit ensuite de centre d'internement administratif.

*Inauguration de la stèle de Tréouergat
M. GRANNEC (Joseph 315) prononçant un discours
(à droite M. Fernand SALAUN).*





F.F.I. de Ploudalmézeau devant la roulante. Parmi eux, quelques Russes.

En 1965, quand fut inaugurée la stèle érigée à Tréouergat à la mémoire des Résistants morts pour la France, une personnalité qui avait pris part à ces événements, rendant hommage au maquis et rappelant les mérites notamment du capitaine GRANNEC, dit : « Il lui a fallu aussi de la prudence et de la diplomatie pour traiter avec “les Russes de Vlassow”, dont certains venaient d’au-delà de l’Oural et n’étaient pas des gens de tout repos, ayant deux fois changé leur fusil d’épaule... Les hommes du maquis armés par quelques parachutages, aidés par les Russes mieux équipés... ont nettoyé le littoral, et ont largement participé à la libération de Brest. Les Américains avaient les armes lourdes et écrasaient les ouvrages ennemis ; ils laissaient aux maquisards qui n’avaient que leur poitrine le soin de faire le reste... »

Rappelons que les noms des quatre Russes figurent sur la stèle de Tréouergat. Par ailleurs, le sous-lieutenant Georges KUTASEN (par la suite horloger dans l’Oural) est décoré de la Croix de Guerre française, d’autres parmi ses camarades s’étant aussi particulièrement distingués.

Par ailleurs, la compagnie de Lanildut, constituée de F.F.I. de Plouarzel, de Brèlès et de Lanildut, s’en prend à un détachement

allemand venant du Conquet. Non seulement celui-ci subit des pertes, mais encore, il abandonne un camion de cinq tonnes chargé d'armes, de munitions et d'explosifs, ainsi qu'une moto.

Tout le secteur fut libéré par les F.F.I. Toutefois, mentionnons que leur tâche fut facilitée par le fait que les Allemands profitant de la nuit, tentaient de gagner Brest ou Le Conquet, à travers champs et prairies, dans la crainte d'être faits prisonniers par les F.F.I.

Le bataillon de Ploudalmézeau devait, par la suite, se faire remarquer dans les combats du « Bout du Monde ».

1

FAUCHER (lieut.-col.), « Activité des formations de la Résistance de l'arrondissement de Brest. »

2

Communication de la mairie de Lannilis – 1959.

3

Idem.

4

FAUCHER (lieut.-col.), déjà cité.

5

Rapport de M. Etienne MANACH, du 20 février 1947.

6

FAUCHER (lieut.-col.), déjà cité.

7

Témoignage de Louis BODIGER, 23 octobre 1969.

8

Rapport de M. Etienne MANACH, adjoint au chef cantonnai.

9

Note de la mairie de Plouguerneau, 1959.

10

Le Télégramme de Brest, septembre 1944.

11

Rapports du commandant de compagnie DUVAL et de M. Jean TROMELIN (archives de la Cie de Ploudalmézeau).

12

Rapport de J. GRANNEC, du 4 décembre 1969. Mme Douillard née Ouvaroff est née à Kiev, ville qu'elle a quitté à l'âge de six ans. Petite – fille de Serge Ouvaroff, ministre de l'Instruction publique d'Ukraine de 1833 à 1848, président de l'Académie des Sciences. Du côté, maternel, petite-fille de Théodore Tereschenko, fondateur de l'industrie sucrière en Ukraine.



Corps franc du groupe de Ploudalmézeau.

Debout de gauche à droite : gendarme COLLOBERT, Joseph MERRIEN, Yves COLIN, René KERENNEUR, Louis KERMORGANT, HAGNERE, Edmond BEAUSSERET, Marcel CREAM. Accroupis : Corentin MERRIEN, François ADAM, Jean COLIN, Mathieu LE CORRE, Eugène BRIS.



Enterrement d'un soldat russe.

Une commission militaire soviétique vint enquêter sur le comportement de ces soldats qui, en fin de compte, avaient eu avec les F.F.I. les félicitations des Américains pour leur vaillance dans les combats. En avril 1945, ils rejoignirent le camp de rapatriement d'Angoulême.

F.F.I. et F.T.P.F. devant Brest

Nous avons vu comment les secteurs côtiers des Abers avaient été libérés par les F.F.I. Pénétrons maintenant dans les terres et voyons l'action des divers groupes.

Secteur de Plabennec

Activité réduite au début d'août, ce secteur n'ayant pas bénéficié de parachutage. Il faudra attendre le combat de Lesneven pour profiter de la récupération des armes.

Cependant un stick de combat du 3^e régiment parachutistes F.F.L., commandé par le lieutenant ROSSET, parvient le 5 août dans le secteur, avec mission principale de saboter le dispositif de mise à feu des mines du pont de Plougastel. Mais la vigilance des Allemands

est telle qu'il est impensable de parvenir à l'objectif avec espoir de retour.

Spécialiste des sabotages, ce stick procède alors à la destruction de lignes de communications, et participe avec les F.F.I., de Gouesnou à la mise hors d'état de la ligne du « Petit-Train », ce qui provoque l'immobilisation d'un convoi de matériel de D.C.A. et de munitions au pont du Moulin-Vieux^{ah}.

Paras et F.F.I. organisent également des barrages routiers. Au cours de deux attaques, huit Allemands sont tués, quatre blessés et trois faits prisonniers.

En guise de représailles, les Allemands reviennent dans la nuit, abattant quatre civils.

F.F.I. et paras attaquent aussi le blockhaus de Kergolven dans la région de Gouesnou, faisant quinze prisonniers, et celui de Kerdalen vers Guipavas, où ils capturent onze autres. Deux paras français sont tués.

Du 7 au 14 août, 255 prisonniers capturés dans le secteur, 10 blessés soignés par les docteurs LE JOLIFF, de Plabennec, et GOASGLAS, du Bourg-Blanc, ainsi que les corps de 70 tués sont remis aux Américains.

Plabennec paiera son tribut à la Libération : douze fusillés ou abattus : Claude MARREC, Louis COSTIOU, Yves LANDURÉ, Jean-Louis MOYSAN, Jean MARREC, Jean-Marie GUILLERMOU, Yves-Marie ABIVEN, Yves-Jean ABIVEN, Constant MARZIOU, Paul JOUSSELIN, René MARZIOU et Yves LE ROUX.

Au cours d'une patrouille quatre F.F.I. sont tués : Gyslain GYSSELES, Yves BOUCHER, Yves MEZOU, Yves PRIGENT^{ai}.

Le 12 août, l'abbé RICOU, aumônier et agent de renseignements, quitte Brest avec des réfugiés et franchit les lignes ennemies sans difficulté. Il se présente au P.C.F.F.I. à Plabennec et rapporte l'entretien qu'il vient d'avoir avec le service de l'aumônerie de la Kriegsmarine de Brest : Estimant les combats inutiles, les officiers souhaitent entrer en relation avec l'état-major américain.

Le major SUMMERS, de la mission « Jedburgh », conduit alors l'abbé RICOU près de l'état-major U.S. dont le général invite l'abbé à retourner à Brest pour reprise de contact, lui demandant de ramener des officiers de Marine accrédités pour parlementer.

Le jour même, une jeep dans laquelle ont pris place le major SUMMERS, un officier de l'état-major U.S. et le chef d'arrondissement F.F.I., dépose l'abbé RICOU entre les lignes F.F.I. et allemandes, non loin de Saint-Renan. En cas de succès, on lui recommande de revenir en voiture sanitaire portant le drapeau de la Croix-Rouge. Tous seraient alors pris en charge par les officiers indiqués ci-dessus.

A l'heure dite, le 14, d'un camion de cinq tonnes arborant la Croix-Rouge, descend un kommando de parachutistes agressif, qui prend position avec mitrailleuses. La mission alliée a tout juste le temps de sauter dans les jeeps et de rejoindre les lignes F.F.I., tandis que les paras de RAMCKE fouillent les maisons de Saint-Renan, comptant mettre la main sur les plénipotentiaires.

L'abbé RICOU refranchit cependant les lignes et rejoint Plabennec. Son échec était dû au fait que RAMCKE, depuis deux jours, avait pris la direction des opérations.

Secteur de Guipavas-Kerhuon

A la suite de l'évacuation de Brest, des F.F.I. renforcent le secteur, si bien que se constituent deux compagnies, celle de Guipavas, du lieutenant BOURVÉAU, et celle de Kerhuon, du capitaine GIBRAT.

Le 5 août : attaque d'un poste allemand sur la route Guipavas-Saint-Divy. Neuf prisonniers.

Le 6 août : attaque du poste de Kergavarec en Saint-Divy, avec l'aide des F.F.I. de Kersaint et de paras. Dix-neuf prisonniers et récupération d'un mortier et de quatre-vingts armes individuelles.

Le lendemain, les Allemands font une razzia dans les fermes près de l'aéroport de Guipavas, s'emparant de bétail, de chevaux, de porcs et de harnais. Les fermiers dépouillés manifestent leur mécontentement, ce qui amène l'arrestation de trente otages bientôt libérés sur l'énergique intervention du maire de la commune. Mais, pour autant, les pillards ne rendent pas le fruit de leurs vols.

Et tandis que le bourg de Guipavas est soumis aux bombardements par obus explosifs et incendiaires, que les Allemands fusillent sept hommes à Créach-Burgny, près de leurs

fermes qu'ils incendient, les F.F.I., associés aux Américains, participent à la bataille de Brest.

Ces méfaits allemands ne seront pas les seuls dans le secteur. Le 23 août, les frères MÉNEZ (Paul, cultivateur, Pierre, quartier-maître, et Joseph, marin de l'Etat) sont arrêtés. On les voit passer les yeux bandés à Lavalot. Personne ne les vit ensuite et l'on ne retrouva pas leurs corps.

De même, le 27 août, François MICHEL et son cousin PRIGENT se rendaient à vélo au Rody, qu'ils croyaient libéré. Or, les Allemands occupaient alors un côté de Guipavas et les Américains l'autre. Arrivés au bas du bourg, ils essuyèrent une rafale d'armes à feu et se réfugièrent dans des trous, au bord de la route. Gravement atteint, Michel agonisa et mourut, tandis que PRIGENT, indemne, profita de la nuit pour se sauver.

Un soldat allemand, un certain SCHUBERTH, fait prisonnier le 27 août entre Kerhuon et Guipavas, affirma que quatorze Français furent fusillés près du garage Citroën, à l'entrée de Brest. Arrosés d'essence, ils furent ensuite brûlés.

Secteur de Landerneau

Les forces de la Résistance comprennent le bataillon F.F.I. de Landerneau, sous les ordres du commandant CASTEL, et des unités repliées, comme la compagnie F.F.I. de Brest-Est, du lieutenant MORILLON, le bataillon F.T.P.F. « Le Gall », du capitaine LAGOGUET, dont les Corps-Francs, très actifs, sont parfois détachés dans d'autres régions, comme les compagnies « Corse » ou « France », en activité dans le Poher, et la compagnie F.F.I. de Plougastel-Daoulas, du capitaine LE GOFF.

Faute de parachutages, ces éléments manquent d'armes.

Le 7 août, les Allemands quittent Landerneau, non sans avoir pillé une bijouterie et abattu son propriétaire. Les F.F.I. procèdent alors à la récupération d'armes et de munitions et à diverses patrouilles de sûreté.

Le 10 août, les paras S.A.S. ayant opéré dans le secteur de Daoulas rejoignent à Landerneau les éléments blindés (6^e D.B.) américains et prennent avec eux la direction de Paris.

Une patrouille, aux abords des bois de Pencran, attaque des Allemands qui y cherchent refuge, en tue trois et capture trois autres.

Front Nord de Brest

Dans le secteur de Lampaul-Plouarzel, les Allemands font, le 10 août, deux incursions sur la rive droite de l'Aber-Ildut, l'une à Bel-Air où ils laissent sept prisonniers, l'autre près du moulin de la Scierie où les F.F.I. endommagent et récupèrent une moto et un camion chargé d'armes et d'explosifs.

La 4^e compagnie du bataillon F.F.I. de Ploudalmézeau occupe alors, le 12 août, la rive gauche de l'Aber, tandis que deux sections de la 2^e compagnie stationnent à Brélès et Lanildut.

Dans la nuit du 13 au 14, l'ennemi renforce son effectif de Trézien et accroche les postes avancés F.F.I. Deux Allemands blessés et prisonniers.

Le 14 août, renforcement du secteur par la compagnie russe-F.F.I. Le lendemain, lors de la mise en place d'un canon léger servi par les Russes, la pièce saute sur une mine piégée près de Plouarzel.

Le 16, nouvelle attaque allemande au départ de Trézien : sept tués chez l'ennemi.

Secteur Lanrivoaré - Milizac

Les armes récupérées sur la Wehrmacht permettent d'armer les F.F.I. de Brest-Ouest, la compagnie Dixmude et les F.T.P.F. Michel repliés de Brest dans le maquis de Kergroadès. La compagnie de Saint-Renan se tient au maquis de Neven et est armée de la même façon.

Le 18 août, la compagnie de Saint-Renan s'installe à Milizac pendant que la compagnie Michel occupe le château de Kerléan.

Au cours de patrouilles, d'embuscades, d'attaques de postes avancés ennemis, deux Allemands sont faits prisonniers, d'autres abattus. Les F.F.I. comptent quatre tués et cinq blessés. Un prisonnier F.F.I. blessé au cours d'un accrochage avec l'ennemi est repris lors d'une contre-attaque.

Secteur de Guipronvel - Coat-Méal

Il appartient au bataillon F.F.I. de Lannilis de réduire la poche ennemie entre Coat-Méal, le Bourg-Blanc, et Tariec. Le 13 août il occupe Coat-Méal, puis Guipronvel. Des attaques ennemies se produisent du 16 au 18 août, occasionnant des pertes chez les F.F.I.

A la date du 20 août, la ligne Bourg-Blanc, Coat-Méal, Guipronvel, Milizac, Lanrivoaré, Brélès, est tenue par les F.F.I.-F.T.P.F.

F.F.I. à Kersaint-Plabennec (16 août 1944).



La libération du « Bout du Monde »

Si la libération de Molène et d'Ouessant se fit sans effusion de sang, il n'en fut pas de même de ce « Penn-ar-Bed » que constituent les pointes Saint-Mathieu, de Corsen et de Kermorvan, solidement fortifiées. Les combats furent rudes et artillerie et aviation américaines jouèrent un rôle déterminant.

Attaque de la pointe de Corsen

L'attaque, précédée d'un trop bref bombardement (ce qui explique l'échec de la première tentative), est décidée pour la matinée du 26 août par le 2^e Rangers U.S.A. et la 4^e compagnie de Ploudalmézeau. Le lieutenant LE BARS assure la liaison entre Rangers et F.F.I.

La violence de la réaction de l'artillerie allemande stoppe l'avance alliée et les troupes se replient sur leurs bases de départ.

A la suite de cet échec, on procède à une relève dans ce secteur et les Rangers cèdent la place à la 6^e compagnie F.F.I.-Russes.

Le 27 août, le camp retranché allemand de Kervélédan, cerné par les détachements du 2^e Rangers, de la compagnie F.F.I. Brest-Ouest, par la compagnie F.T.P.F. Michel et celle F.F.I. de Saint-Renan, subit l'assaut allié appuyé par des chars américains. Les Alliés progressent en évitant les zones minées et, après des échanges de coups de feu et de grenades, les Allemands commencent à sortir de leurs abris. Ils perdent dans l'attaque 27 tués. Les Alliés font 97 prisonniers, dont 4 officiers.

Revenons à la pointe de Corsen.

Le 26 dans l'après-midi, le groupe franc de la section Beaufrère, de Ploudalmézeau, fait une patrouille sur Corsen et se heurte à un groupe allemand devant la colonie de vacances de Porsmoguer. Huit Allemands abattus, les F.F.I. perdent un homme, Roger HENRY.

Le 27 août, les Américains reviennent en force avec chars destroyers et mortiers. Les Allemands répondent. Les avions en piqué américains se mettent de la partie.

Le 29 août, un épais brouillard complice permet une avance notoire et l'approche immédiate du camp allemand. Chars, Rangers et F.F.I. redoublent leurs feux. Mouchoirs et drapeaux blancs sortent des casemates. Capture de 3 officiers et de 57 prisonniers. Les Allemands ont eu 20 tués et de nombreux blessés. Côté Alliés, 8 blessés : 4 F.F.I. et 4 Rangers.

Attaque des pointes Saint-Mathieu, de Kermorvan et d'Illien

Au début de la journée du 9 septembre, et dès 9 heures, une attaque aérienne est déclenchée sur les défenses côtières et les centres de Kéringar et de Kermorvan, appuyée de la mer par les pièces du croiseur-cuirassé *Warspite*.

A 10 heures, les chars de combat, les 2^e et 5^e Rangers, assistés des compagnies F.F.I. et F.T.P.F., entrent en action. Pour le sous-secteur Ouest : les compagnies F.F.I. de Ploudaniel, Lesneven, Guissény, Plouescat, et la compagnie Marine F.F.I. ; pour le sous-secteur côtier sud : les F.T.P.F. Michel et les F.F.I. de Plabennec, Saint-Renan, Plouguerneau et Landéda.

L'avance est d'abord lente par suite de la résistance ennemie, la présence de mines et de tireurs isolés. Cependant le groupe de Plouguerneau, qui a quatre blessés, fait 11 prisonniers et le groupe Marine 32.

Peu à peu cependant, la résistance diminue et les Allemands se rendent aux Rangers et même aux F.F.I. La compagnie de Ploudaniel, sur la pointe des Renards, en capture 45.

A 11 h 30, les Alliés sont à pied d'œuvre devant Kéringar.

Des pourparlers s'engagent alors entre le colonel RUDDERS, commandant le 2^e Rangers, le lieutenant-colonel FAUCHER, chef des F.F.I., et le colonel FURST, du centre de résistance allemand de Kéringar-Lochrist. On convient qu'une voiture allemande conduite par un officier amènera au P.C. allemand de Kerveur, vaste abri bétonné de quatre étages, recouvert de terre, les deux colonels alliés et leurs adjoints, le major et l'interprète de la mission Jedburgh.

L'accord fait, un officier allemand hisse le drapeau blanc. Signal convenu et les troupes alliées pénètrent par les chicanes prévues dans l'enceinte, capturant les prisonniers.

Kéringar comprenait une batterie de quatre pièces de 280 mm, des batteries lourdes et légères de 77 et de 150 mm, d'autres antichars et antiaériennes de 88.

La ville du Conquet, libérée, fut confiée à la section F.F.I. du lieutenant LE GOASTER, dont la femme avait été tuée dans la matinée à la suite du bombardement de la ville par les batteries de Kermorvan.

L'attaque de celles-ci débute dans la matinée du 10 septembre. En représailles des attaques sur Le Conquet, l'aviation alliée pilonne Kermorvan tandis que les chars, les commandos du 2^e Rangers et les trois compagnies du bataillon de Ploudalmézeau se mettent en place en vue de l'assaut.

A 15 heures, celui-ci débute. La redoute des Blancs-Sablons est enlevée. A Kermorvan, l'ennemi dispose de « goliaths », engins sur chenilles, porteurs de fortes charges explosives et qui peuvent, grâce à un système électrique, sortir de leur abri pour se ruer sur les chars. Mais les bombardements ont tout détraqué et les « goliaths » faillissent à leur mission.

A 16 heures, l'attaque terminée, on rassemble 360 prisonniers, dont 16 officiers. Dans les casemates, les Alliés découvrent de nombreux tués et blessés que les Américains évacuent sur leurs hôpitaux de campagne.

Au même moment débute l'attaque contre la Pointe d'Illien après un copieux arrosage d'artillerie.

En quelques minutes, tout est achevé. Là aussi une centaine de prisonniers sont capturés. Quatre F.F.I. blessés.

Après le nettoyage du terrain et tandis que les F.F.I. occupent les lieux, les 2^e et 5^e Rangers gagnent la région de Plouédern, en réserve.

Ouessant libérée

Occupée le 4 juillet 1940, l'île d'Ouessant qui vit de nombreux départs pour l'Angleterre, n'a pas connu quatre années agitées.

Au cours d'un combat aérien, un bombardier anglais fit un atterrissage forcé, de même que les deux chasseurs allemands qui le poursuivaient.

La maison de M. Paul MALGORN fut anéantie par une bombe et, sur les 30 Ouessantins touchés par le S.T.O., 15 partirent pour l'Allemagne. L'un d'eux devait mourir à son retour, des suites des mauvais traitements subis.

Le 31 août 1944, une bonne partie des troupes allemandes s'embarqua pour le continent, laissant derrière elle une équipe chargée de faire sauter dans l'île les points stratégiques, entre autres

le fort Saint-Michel, les installations de la station de T.S.F. et du phare du Créach. Fort heureusement, le garde champêtre avait coupé les fils de la mise à feu de la mine devant faire sauter le phare du Stiff, et les deux pylônes de la station de T.S.F., bien que minés, ne sautèrent pas.

Quatre otages, que les Allemands comptaient amener avec eux : le docteur AUBRY, M. QUÉMÉNEUR, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, le curé et le vicaire furent finalement relâchés et conduits à leur domicile par des militaires¹.

D'autre part, cette équipe de destruction avait aussi pour mission de récupérer douze déserteurs cachés dans l'île. Trop bien même, car elle embarqua sur *La Ouessantine*, sans eux, le 3 septembre à 19 heures.

Dans l'enthousiasme, les Ouessantins marquèrent alors leur libération : feux de joie et d'artifice, grand carillon prolongé dans le clocher.

Mais, dans la soirée, la vedette qui avait rôdé dans les parages tenta de revenir. Mal lui en prit car elle fut reçue par le feu d'une mitrailleuse lourde et de mitraillettes gardées par les déserteurs et par les coups tirés par les armes de chasse des Ouessantins.

Le maire, M. MASSON, avait en effet décidé de résister à toute attaque et M. JACOB, adjudant en retraite, assura la direction des opérations².

Un bateau de pêche, monté par des Ouessantins et le docteur AUBRY, appareilla pour l'Aber-Wrac'h chercher du renfort. Il revint avec une section de F.F.I. de Landerneau, bien armée (mitrailleuse, fusils, grenades).³

A l'aube du 4 septembre, la *Ouessantine*, dont le conducteur avait été blessé, s'approcha et, croyant avoir affaire à des troupes organisées débarquées dans l'île, arbora un drapeau blanc. Les Allemands se rendirent. « Si j'avais su avoir affaire à des Français, je ne me serais jamais rendu », affirma l'officier commandant le détachement.

Une autre attaque avait eu lieu la veille, vers 23 heures, à Arland. Deux vedettes rapides allemandes approchèrent de la côte, à 100 mètres du rivage, et furent accueillies par les tirs de quatre fusils allemands et d'une mitrailleuse. En réponse, l'une des vedettes

expédia une rafale de son canon de 20 mm. Mais, comme au même moment le bateau amorçait son virage pour reprendre le large, les coups furent inefficaces.

Par la suite, quelques Ouessantins furent victimes des mines laissées par l'Occupant au long des côtes.

Libération de Molène

Le 25 août 1944, le croiseur-cuirassé anglais *Warspire* qu'accompagnent, dans le chenal du Four, escorteurs et vedettes rapides, bombarde les batteries des Rospects, le P.C. allemand de Kerveur et la batterie de Keringar, forte de ses quatre pièces de 280 mm.

Profitant de ce bombardement, des marins F.F.I. et pêcheurs de Molène, sous les ordres de l'abbé KÉRIEL, attaquent par surprise la petite garnison allemande de l'île qui n'a qu'une solution : sauter dans la vedette rapide dont elle dispose et gagner Ouessant, abandonnant armes, munitions et bagages.

1

Compte rendu du maire des 31 mai 1949 et 25 août 1959.

2

Le Télégramme de Brest, 7 et 8 octobre 1944.

3

Il s'agissait de deux sections de 20 marins de l'unité Marine F.F.I. commandée, l'une par le lieutenant de vaisseau JACOLOT, l'autre par le commissaire DOPFER.

Des combats de Pont-de-Buis à la tuerie de Quimerc'h et aux représailles de Daoulas

Le groupe Pierre BODÉLAN, ossature de la future compagnie Albert ABALAIN, n'a pas attendu le combat du Nivot, du 3 août 1944, pour se signaler à l'attention de l'Occupant : tirage de tracts sur la ronéo dérobée à Pont-de-Buis ; sabotage du pont roulant de la Poudrerie où les Allemands font des essais de conservation de

pommes de terre ; enlèvement de munitions, grenades, obus de mortier entreposés dans la chapelle du caveau de la famille de SAINT-LUC et sous les dalles des vieilles tombes abandonnées ; plaquettes de phosphore déposées dans des wagons dont le matériel transporté est combustible ; déraillement sous le tunnel de Quimerc'h ; sabotage de l'émetteur de radio dans la même commune...

Tout cela non pas sans pertes pour le groupe. Jean AUFFRET, arrêté près du Faou, est fusillé après un séjour à la prison de Quimper ; Roger PENCRÉACH, de Lopérec, arrêté connaît la déportation. A Quimerc'h, le 27 avril 1944, les Allemands s'emparent de GUÉGUEN, LE FOLL et François LE GALL (20 ans). Ce dernier, à Lopérec, saute sur son gardien pour tenter l'évasion. Il est abattu.

Le combat du Nivot (3 août 1944)

« Ce 3 août, un vif engagement se produit sur le domaine de l'école d'Agriculture du Nivot entre les Résistants et des troupes allemandes spécialisées dans l'attaque des maquis. » Ainsi s'exprime dans un rapport le directeur de l'établissement.



Maquisards du Groupe F.T.P. « Albert ABALAIN » à Lopérec. Premier à partir de la gauche : Camille OMNÈS qui tombera au combat du Nivot le 3 août 1944.

Il poursuit : « Notre personnel s'apprêtait au départ pour la moisson quand des détonations et des crépitements d'armes automatiques attirèrent l'attention de tous.

« ... Il est 8 heures environ. De la cour de l'école, nous scrutons à la jumelle le terrain appelé « La Montagne », vastes landes en partie couvertes de pins. Nous apercevons, après une fusillade, un groupe d'hommes s'élançant au pas de course. Ne voulant pas croire à l'attaque, nous pensons à un tir d'essai des patriotes récemment pourvus en armes et munitions. Nous savons, en effet, que toutes les garnisons avoisinantes, de Lopérec, Sizun, Commana, sont parties depuis 24 heures...

« La persistance des coups de feu, la diversité des armes (un officier supérieur que nous cachons depuis un mois les identifie)

nous font penser à un combat. C'est bien vrai, les Boches sont là !

« A 9 h 15, le calme se fait ; nous nous attendons à être perquisitionnés et arrêtés. Le personnel a pris le large et suit les événements du sommet des collines avoisinantes.

« A 9 h 30, la fusillade reprend. Un groupe de tirailleurs traverse champs et pâtures devant l'école. Il attaque les Boches placés en bordure de la route de Sizun et l'accrochage est dur... Les balles sifflent à l'école et dans la ferme.

« Soudain, un groupe débouche au-dessous de l'école : c'est Pont-de-Buis qui « décroche » après l'attaque surprise de 8 heures et qui manœuvre pour prendre à revers l'ennemi par les hauteurs de Lanturec. Un Allemand qui a réussi à extorquer un peu de ravitaillement sera abattu dans la cour de cette ferme.

« Dans les landes du Nivot les coups de feu continuent : c'est le groupe de Brasparts, un détachement d'une douzaine d'hommes seulement qui, devinant l'agression dirigée contre « Pont-de-Buis », est venu à la rescousse. Hélas ! la bravoure ne peut suppléer au nombre. Les F.M. ont été repérés, le mortier les attaque et ses coups sont terribles. Derrière un talus, Pierre BARON (Brasparts) est criblé d'éclats. Vingt mètres plus loin, Georges SALAUN (Brasparts) et Joseph KERUSORÉ (Plonévez-du-Faou) tombent côte à côte. Martial CLOAREC (Quimper), armé d'un fusil-mitrailleur, a franchi le talus. Face à l'ennemi, il lui décoche quelques chargeurs...

« Le chef juge alors l'effort vain (les Allemands comptaient peut-être 500 hommes) et ordonne la retraite. Sous le couvert des pins, elle permet de regagner le taillis. Déjà blessé au poignet CLOAREC veut couvrir cette retraite et continue de vider ses chargeurs. Une balle l'atteint en plein front et il tombe face à l'ennemi, lequel, après l'avoir dépouillé de tous ses papiers, lui enlève même ses chaussures.

« Brasparts », s'est replié. « Pont-de-Buis » attaque. Les Allemands, à leur tour, battent en retraite. Nous apprendrons plus tard qu'un ordre général de repli est parvenu à la formation et qu'une estafette, venue de Landerneau, a prévenu le commandant vers 10 heures. C'est à cet ordre de repli que l'école et les fermes avoisinantes devront leur salut.

« ... Le dimanche 6 août, à 13 heures, un cinquième cadavre est découvert en plein taillis : c'est celui de Camille OMNÈS de Pont-de-Buis, qui s'est, lui aussi, sacrifié pour couvrir la retraite de ses camarades. »¹ La compagnie Albert ABALAIN² qui, au cours de l'accrochage avec les Allemands au Nivot, a perdu quelques fusils et pistolets, entend les remplacer au plus vite. Elle jette son dévolu sur le laboratoire de l'usine de Pont-de-Buis où logent quelques occupants. L'attaque a lieu ; un maquisard est blessé à la tête, mais un sévère grenadage oblige sept Allemands, dont un blessé, à se rendre³.

Cette attaque surprise permet à la compagnie de récupérer 27 mausers, 3 revolvers, 15 grenades et 6 caisses de cartouches. Tandis que quelques F.T.P. dirigent les prisonniers sur Brasparts, les autres se replient sur le bois de Kerbriant pour plus de sûreté.

Pendant ce temps, quatre Allemands, faits prisonniers à l'école et enfermés dans un local de la Poudrerie, tentent de s'échapper. Les sentinelles les abattent.

Y aura-t-il une réaction de l'Occupant ? Une estafette vient prévenir le chef de groupe qu'une trentaine d'Allemands, arrivés à Pont-de-Buis, ont arrêté 30 otages civils en représailles de l'action du 4 août. Le groupe envisage alors de dégager ces otages et prend position au Pont-Neuf.



*Martial CLOAREC (de Quimper),
F.T.P. tombé le 3 août 1944
au combat du Nivot en Lopérec.*

Mais, entre-temps, le maire de Saint-Ségal a fait savoir qu'il ne s'agit pas en fait d'otages, mais d'hommes réquisitionnés pour des corvées.

Pour éviter tous sévices contre la population, la compagnie décide alors de se replier ; mais tandis que quelques hommes traversent la route, ils servent de cible aux Allemands d'un camion remontant vers Le Faou. La riposte ne se fait pas attendre et le camion retourne vers Pont-de-Buis.

Dans l'après-midi, un premier groupe de la compagnie Abalain prend position sur la colline du Pont-Neuf, découvrant en enfilade la route de Brest, tandis qu'un second s'installe de façon à surveiller les arrivées possibles de Quimper, à la hauteur du quartier de Golvès.

Peu de temps après, une colonne de 15 cyclistes est interceptée. Aux sommations faites pour se rendre, les hommes lèvent les bras

lorsque intervient un officier. Le maquis ouvre alors le feu, blessant environ la moitié de l'effectif. Au moment de les faire prisonniers arrive un convoi d'une cinquantaine de véhicules. Le premier groupe l'accueille au FM et aux fusils. Le second groupe vient l'épauler.

Rapidement le FM est mis en batterie sur un talus et tire. Autour de Louis MAISONNEUVE, tireur, se tiennent Marcel CLAQUIN, pourvoyeur, Henri ESCOT, sergent-chef, ex-prisonnier rapatrié comme malade et Pierre BODÉANAN, chef de groupe, commandant la compagnie.

« Un chargeur est vite passé. L'ennemi est au fossé, mais nous sommes repérés : les balles sifflent. Un second chargeur entamé, Louis MAISONNEUVE s'écroule après avoir dit : "On nous tire dans le dos !". Il meurt au bout de quelques secondes, sans doute atteint par un tireur d'élite.

« Le premier groupe a dû décrocher. Nous sommes seuls. Pierre BODÉANAN décide de décrocher. Marcel CLAQUIN et ESCOT se chargent du FM. Après avoir effectué une centaine de mètres, nous constatons que les munitions sont restées sur place, il faut les récupérer. Marcel CLAQUIN retourne au talus et ramène deux musettes avec huit chargeurs pleins et un sac de cartouches.

« Profitant de l'abri des talus, du lit d'une rivière bordée d'arbres, et la chance aidant, nous échappons aux recherches allemandes et rejoignons le premier groupe.

« Malheureusement, nous avons dû abandonner le corps de notre ami MAISONNEUVE qui sera récupéré par des gens courageux et inhumé au cimetière du Pont-de-Buis. »

La compagnie devait compter une autre victime : Louis BAUDRÉ abattu tandis qu'il cisailait des fils téléphoniques.

Le groupe Abalain se replie sur Lopérec, du côté de la chapelle Saint-Guérolé, cependant que les ambulances ennemies enlèvent tués et blessés.

Non loin de là, le 6 août, les Allemands, excédés des attaques qu'ils subissent, abattent quatre personnes à Saint-Ségal : Germain GUIRRIEC, âgé de soixante-dix-huit ans, et dont la maison est incendiée, Mme VIGOUROUX née MORVAN, mère de deux enfants. Son mari, atteint d'une balle au menton, se couche près des victimes

et fait le mort. Il a ainsi la vie sauve. Il n'en est pas de même pour Mme veuve RANNOU et Mme VIGOUROUX⁴.

Le 10 août, le bataillon occupera Pont-de-Buis, prenant toutes mesures de sécurité contre un éventuel retour offensif ou de simples passages d'Allemands.

Ceux-ci, d'ailleurs, ne pensaient qu'à rejoindre Brest, commettant, en passant dans les communes, les pires forfaits.

Tuerie de Quimerc'h

La colonne vertement secouée à Pont-de-Buis arrive le même jour à Quimerc'h. Dans le café-boulangerie du bourg, tenu par M. Alphonse LAMOULEN, se pressent une quinzaine de personnes, parmi lesquelles des réfugiés qui viennent de quitter Brest, et mangent un morceau avant de reprendre la route. Il y avait là Jean HÉLIAS (né le 28 juillet 1898), Raymond CRENN (21 juin 1919), Jean MORIO (28 mars 1927), Jean-Marie BOURHIS (8 mai 1888), Joseph QUINTIN (8 août 1896), Alphonse LAMOULEN (2 février 1873), Jean-Joseph LE DOSSEUR (23 février 1895), Jean-Marie LÉON (4 juillet 1893), Robert PRIGENT (12 janvier 1910), Fernand MICHEL (22 mars 1903), Joseph MILBÉO (6 février 1897), Louis MORVAN (16 juin 1895), Auguste MESSAGER (4 décembre 1924), Hervé GUÉDON (20 mai 1903), Marie-Jeanne LE FLOCH, veuve AUFFRET (19 janvier 1882) et Roger JAFFRÈS⁵.

C'est alors qu'un feldwebel aviné risque un œil dans le commerce et, furieux, fait sortir clients et tenancier.

Le seul survivant de la bande, un ouvrier brestois qui se rendait à Quimper, Roger JAFFRÈS, conte ainsi la suite des événements :

« Nous fûmes aussitôt entourés et, au nombre de seize, dirigés, les mains en l'air, vers un mur auquel on nous adossa. Les Boches hurlaient, plusieurs étaient ivres et tenaient encore à la main une bouteille de cognac. Mes compagnons croyaient leur dernière heure arrivée. Je ne m'effrayais pas outre mesure, pensant que les Boches voulaient s'amuser et faisaient cette mise en scène pour nous faire peur.

« Nous étions là depuis quelques minutes, les mains en l'air, lorsqu'un soldat me mit en joue avec son fusil-mitrailleur. Il ne tira pas, mais j'avoue qu'à ce moment j'eus peur et tournai la tête pour ne pas voir l'arme. Je n'avais pas repris ma position première que j'entendis plusieurs rafales de mitrailleuse : je crus ressentir une commotion électrique et j'eus l'impression que la terre s'ouvrait sous mes pieds comme pour m'engloutir. Je tombai la face au sol, mais sans perdre connaissance. J'avais reçu deux balles : l'une avait passé entre deux côtes, traversé le poumon gauche, légèrement au-dessus du cœur, et était sortie par l'omoplate ; la seconde avait pénétré dans l'aîne droite et était ressortie par la fesse. Je m'affaiblissais rapidement : mon sang coulait par quatre plaies. Cependant, malgré mes souffrances, j'eus la présence d'esprit de faire le mort. Un soldat arracha un bracelet-montre de mon bras gauche. Je le laissai retomber inerte, comme si j'avais été sans vie. Je craignais d'être retourné car ces brutes achevaient ceux qui respiraient. Ils me crurent mort et ne me touchèrent plus.

« Lorsque les Boches se furent éloignés, des femmes s'approchèrent des cadavres pour reconnaître un époux, un frère, ou un fiancé. Je levai la tête et appelai mon ami Auguste. Je vis qu'il portait au front une large tache bleuâtre provoquée sans doute par le coup de crosse qui l'avait achevé.

« Je réussis à me mettre sur le genou gauche, à la grande frayeur des assistants qui crurent voir un mort se dresser parmi les cadavres. Deux courageuses jeunes filles me transportèrent chez les parents de l'une d'elles, M. et Mme GOURMELEN. Ces braves gens me donnèrent des soins et me gardèrent chez eux, malgré le danger que ma présence constituait pour eux. Je n'oublierai jamais combien ils furent bon pour moi.

« Le 13 août, des F.F.I. me transportèrent à l'hôpital auxiliaire de Briec qui venait de s'ouvrir... »⁶.

Représailles à Daoulas

Le 4 août 1944, à 17 heures, un groupe de parachutistes français du 3^e R.C.P., commandé par le lieutenant THOMÉ, et qui a atterri le

matin même sur le territoire de Saint-Urbain, au lieu-dit Runahir, attaque, avec l'aide de Résistants de Daoulas et d'éléments des Corps-Francis de Brest-Est et de Landerneau, le château de Kérisit occupé par les Allemands. Trois sont tués et trente-six autres faits prisonniers, cependant que du côté français un para est abattu⁷.

Un autre du même groupe, Guy GUICHARD, le sera à Landerneau quelques jours plus tard (10 août), en même temps que le F.F.I. Louis QUINQUIS, alors qu'ils combattent, dans le parc du château de Mme DE CADEVILLE, un groupe d'Allemands supérieur en nombre⁸.

Par représailles, les Allemands arrêtent à Daoulas et conduisent de force, sur la route de Landerneau, à la sortie du bourg, femmes, hommes et enfants n'ayant pas quitté la ville.

Les occupants décident alors que toutes les maisons du bourg seraient brûlées et vingt-cinq otages fusillés.

Grâce à l'action du docteur CASTEL, qui a soigné les blessés nazis au château de Kérisit, au poste du Petit-Moulin et au moulin des Salles, le général, président du conseil de Guerre, venu spécialement de Brest, décrète que seules la gendarmerie et la demeure de M. Christophe LE GALL seront incendiées⁹.

Le 5 août, à 4 heures du matin, après une nuit d'attente interminable, les deux bâtiments brûlent et les otages regagnent leurs logis.

Quelques rafales de mitraillettes, tirées au cours de la rafle, ont atteint M. CORNEC à la cuisse, cependant qu'au moment de la Libération une rafale blessait mortellement M. Gabriel LA ROCHE, ouvrier à l'arsenal.

Le 7 août, le détachement qui a sévi à Quimerc'h atteint Daoulas. Les soldats paraissent complètement exténués par leur marche forcée. Certains se couchent le long des murs pour dormir, d'autres, excités par l'alcool, mettent le feu à l'Hôtel GABOU et abattent son propriétaire. Dans le même hôtel, et le même jour, Catherine DRECHLER est victime d'une grenade antichar¹⁰.

La troupe se replie ensuite sur Loperhet, en même temps qu'un groupe venant d'Irvillac. En cours de route, ils sont harcelés par les F.F.I.

Rapport de M. Jean RANNOU, ingénieur agricole, directeur de l'école d'Agriculture du Nivot en Lopérec.

2

Albert ABALAIN, normalien de Quimper, de la promotion 1932-1935, quitta l'enseignement pour raison de santé. A été fusillé.

3

Témoignage du lieutenant Georges NÉDÉLEC, ex-commandant de la 4^e compagnie Albert Abalain.

4

Ouest-France, 8 octobre 1944.

5

Communication de la mairie de Pont-deBuis – Quimerc'h.

6

Télégramme de Brest, 1^{er} et 2 novembre et 8 décembre 1944. La zone de Pont-de-Buis - Quimerc'h - Rosnoën - Hanvec était jugée peu sûre par l'Occupant. Le 21 juillet 1944, au cours d'une échauffourée à Rosnoën, près du village de Toul-an-Coat, un officier allemand est descendu par des Russes du maquis de Plomodiern. Par représailles, on arrête, au hasard des otages, dont Mme HOMO née Anna KERSULEC, vingt-huit ans, réfugiée de Brest qui travaillait dans un champ, et on la conduit à Saint-Ségal, au cantonnement. Pendant deux jours, nul ne voit Mme HOMO, mais le 23, au début de la nuit, alertés par des cris et des bruits de bottes, quelques personnes l'aperçoivent juchée sur un vélo que tiennent quatre Allemands. On devait retrouver son cadavre enterré au bord d'une route. Inutile d'évoquer les sévices qu'elle avait endurés.

7

Lettre du maire de Saint-Urbain, 29 août 1959.

8

Ouest-France. 17 novembre 1944.

9

Communication de la mairie de Daoulas, 18 septembre 1959

10

Communication de la mairie de Daoulas, 18 septembre 1959

Note : Ont participé au combat du Nivot, de la compagnie « Bretagne », du bataillon René Caro : SOUCHET, chef du maquis, second-maître torpilleur, de Lannédern, Marcel FAMEL (Brasparts), Martial CLOAREC (Quimper), Pierre BARON (Brasparts), François KERUZORE (Plonévez-du-Faou), Edmond MADEC (Saint-Sauveur), François LE MER (Saint-Sauveur), Michel CLOAREC (Brasparts), François CORBEL (Collreoc), Georges BICREL (Plonévez-du-Faou).

Le raid sur Brasparts du 16 août

Dans la nuit du 15 au 16 août, un commando allemand composé de deux blindés frappés, pour l'occasion, de l'étoile blanche américaine et décorés de drapeaux américains et français, perce le front de Brest, suivi de camions où a pris place un détachement d'une cinquantaine d'hommes en tenue kaki.

Son but ? Libérer les paras prisonniers à Brasparts et, qui sait ? peut-être ceux d'Huelgoat.

Par Dirinon, Saint-Urbain, Tréflévénez et Le Tréhou, la colonne, guidée par un traître connaissant parfaitement le pays, poursuit son chemin, capturant au passage des sentinelles sans que l'alerte soit donnée.

Vers les 7 heures, les Allemands atteignent Brasparts. Dans le bourg, près de l'église, ils blessent par balle un jeune homme qui pousse un cri de douleur. Mme LE FAY née LE CORRE (Suzanne), qui ouvre ses volets pour voir ce qui se passe, reçoit au même moment une rafale de mitrailleuse, tirée par un soldat. Elle est tuée sur le coup.

Les Allemands vont directement vers l'école publique des garçons où les F.F.I. affectés à la garde des prisonniers ne peuvent rien contre une telle force. L'un d'entre eux, René FRANQUART (23 ans), est abattu. Deux hommes meurent à leur poste derrière le fusil-mitrailleur mis en batterie : Yves HERROU (38 ans) de Saint-Marc, à

Brest, ancien légionnaire, et Gabriel LE FLOCH (21 ans), de Brasparts.

Les Allemands libèrent les prisonniers, paras de la division RAMCKE et autres. Ils embarquent des F.F.I. capturés et, avec les civils emmenés comme otages, prennent le chemin du retour¹.

Dans l'intervalle, un cultivateur matinal de la région du Tréhou a alerté le chef des F.F.I. d'Irvillac et c'est le branle-bas général.

Les F.F.I. de Berrien organisent des barrages et surprennent l'ennemi qui, inquiet, change alors d'itinéraire et prend la route Irvillac-Daoulas.

A Logonna-Daoulas

Un combat opposa, le 12 août 1944, huit F.F.I. commandés par le garde maritime du Faou, FONSON, et des marins allemands d'un patrouilleur, de deux vedettes rapides et d'un dragueur de mines qui débarquèrent au Moulin-Mer. Aucune perte de part et d'autre, mais en partant les Allemands incendièrent deux maisons au Moulin-Mer et tirèrent quelques rafales de mitraillettes en direction du bourg.

Les deux soldats allemands qui restaient encore au Moulin-Mer embarquèrent pour Brest avec les marins.

Au passage, au carrefour de Guerniel, à 2,500 km d'Irvillac, nouveau barrage et feux croisés des F.F.I. de cette commune. De même à Rungenon où sont postés des F.F.I.-F.T.P. de Berrien-La-Feuillée et d'Irvillac, à la côte 103.

L'ennemi riposte au canon, à la mitrailleuse et par des jets de grenades. Il trouve de nouveaux obstacles à la sortie de Daoulas, mais parvient cependant à Brest où civils, F.F.I. et F.T.P.F. sont internés au château.

Un témoin, le soldat F.F.I. BEAUMARIAGE, originaire de Belgique², conte ainsi l'aventure qu'il a vécue ce jour-là :

« Le 16 août, je faisais partie d'un groupe d'une centaine de F.F.I. stationnés à Irvillac, où nous étions en alerte, le raid motorisé des

Allemands ayant été signalé. Les hommes, divisés en quatre groupes sensiblement égaux, défendaient les routes conduisant à Daoulas, Landerneau et Hanvec. Seule la route en direction du Tréhou ne l'était pas.

« Je faisais partie du 4^e groupe d'une vingtaine de F.F.I. chargés de faire la popote au campement, dans un champ en bordure de la route du Tréhou, à la sortie d'Irvillac.

« Soudain, nous avons entendu un bruit de moteur et vu un nuage de poussière sur la route du Tréhou : c'étaient les Allemands. Nous avons saisi nos armes, couru au talus et tiré.

« Le convoi motorisé – un véhicule blindé, deux camions et un second véhicule blindé fermant la marche – s'arrêta sous la fusillade.

« Par la suite, le véhicule blindé de tête se mit seul en marche, passant rapidement devant nous et, faisant demi-tour un peu plus loin, il nous prit à revers et un tir de mitrailleuse, en enfilade, faucha tout notre groupe en quelques instants.

« Les Allemands tirèrent jusqu'à ce que plus personne ne bouge, puis tout le convoi se remit en route, passant Irvillac en forçant le passage, en direction de Daoulas, malgré l'intervention des F.F.I.

« Les assaillants avaient tiré à balles explosives, aussi nos pertes étaient-elles lourdes : 18 morts et des blessés. Les corps gisaient, déchiquetés vidés de leur sang.

« Touché une première fois, à la cuisse, puis une seconde fois à la cheville, couché sur le sol, je n'avais plus bougé, deux camarades tombés sur moi me protégeant de leur corps. Ainsi j'eus la vie sauve. Mais, la cheville, déchiquetée, je dus être amputé. »

Les pertes allemandes, non évaluées, mais certainement qu'elles étaient lourdes.

Le groupe F.F.I. de La Feuillée comptait à lui seul 10 morts et 6 blessés³.

Deux autres témoins : François HENRY et François NICOLAS de la 2^e compagnie du bataillon d'Ornano, qui suivirent le raid malgré eux, racontent⁴ :

« Nous nous trouvions au Tréhou quand, à 4 h 20, le 16 août, nous entendîmes le bruit d'une colonne venant de la direction d'Irvillac. Lorsqu'elle arriva dans le bourg, nous la prîmes pour une colonne américaine, car le blindé de tête portait l'étoile yankee et la première

voiture suiveuse arborait le pavillon français. Nous nous vîmes entourés d'Allemands. Aussitôt désarmés, on nous fit monter dans un camion où se trouvait déjà un civil qui servait de guide aux Boches...

« La colonne continua sur Brasparts, en passant par Saint-Eloi et Saint-Cadou. Nous fûmes ligotés aussitôt après notre capture et on nous mit une corde autour du cou !

« Arrivés à Brasparts à 7 heures, les Boches réussirent à délivrer cent cinquante prisonniers des leurs. Ils firent en outre 17 prisonniers, tant F.F.I. que civils. La garnison de l'endroit, trop faible, ne put leur opposer une résistance efficace. L'affaire ne dura d'ailleurs pas plus d'une demi-heure.

« Au retour par Le Tréhou, allongés dans le camion, nous ne vîmes que peu de choses du combat. Nous savions pourtant que « ça chauffait », car nous entendions les balles siffler autour de nous. A ce moment, un autre civil fait prisonnier vint nous rejoindre.

« Le convoi poursuivit sa route vers Landerneau et, avant d'arriver à Irvillac, deux Boches de notre camion furent tués. Pour se venger, les Allemands assassinèrent sur la route un pauvre vieillard innocent.

« A Irvillac, le combat fut très vif et les Boches perdirent plusieurs hommes. »

A Brest, ils retrouvent un camarade grièvement blessé, sans chaussures et presque sans vêtements : François BELLEC, qui doit la vie, disent-ils, à l'infirmier GOASGUEN.

Ils poursuivent :

1 « Aussitôt débarqués, les Boches nous firent tourner le dos et un fusil-mitrailleur fut braqué sur nous. Nous nous attendions au pire, mais non, notre dernière heure n'était pas encore arrivée. Les Allemands prirent alors notre identité et nous conduisirent au château. En route, nous fûmes autorisés à remettre notre camarade BELLEC entre les mains de la Croix-Rouge.

« Au château, après interrogatoire, on nous jeta dans un étroit cachot avec dix-neuf autres personnes. On nous laissa « moisir » de la sorte pendant trois jours. Enfin, sur intervention de la Croix-Rouge, on nous transféra dans un local plus vaste dans lequel nous restâmes douze jours. Nous assistions de notre prison aux bombardements de Brest, sans avoir la possibilité de nous mettre à

l'abri. Le 1^{er} septembre, on nous fit encore déménager et on nous conduisit au Fret.

« Au moment de notre embarquement, nous fûmes pris sous un violent bombardement. Nous rentrâmes de force dans un abri, dont les Boches et une femme qui les accompagnait voulaient nous interdire l'accès. L'abri fut endommagé, mais il n'y eut que deux blessés.

« Au Fret, on nous plaça au camp de Rostellec avec des prisonniers américains. C'est dans ce camp que nous fûmes délivrés le 18 septembre. »

Dans son journal de marche, le colonel EON, commandant des F.F.I. de Bretagne, rapporte : « Un raid offensif comportant de l'infanterie sur camions et des chars, débouchant par surprise de Daoulas, pénétrait de 30 kilomètres dans notre dispositif jusqu'à Brasparts où je faillis tomber personnellement entre leurs mains, et délivrait 130 de leurs prisonniers..., réussit à rentrer dans ses lignes après avoir été durement accroché (40 tués et blessés de part et d'autre) »

De crainte qu'une pareille mésaventure ne se renouvelle, des renforts F.F.I. furent acheminés dans le secteur. Ainsi, la compagnie Guizien, du bataillon d'Ornano, de Morlaix stationna à Saint-Cadou, Saint-Eloy, puis Hanvec avant de revenir à Morlaix garder les prisonniers.

1

FAUCHER (lieut.-col), Ouvr. cité, et Enquête C H.G. 2-29 (1964).

2

Paroles recueillies par M. René LAURENT, ingénieur en chef E.T.A. en retraite qui fut le voisin de lit de BEAUMARIAGE à l'hôpital du Huelgoat, lui-même ayant été blessé par mine le 24 août.

Beaumariage, ancien soldat belge, était en service au fort d'Eben-Emael, à la jonction de la Meuse et du canal Albert, lors de l'attaque allemande du 10 mai 1940. Défendu par 1 200 hommes, puissamment armés, il était réputé imprenable.

A l'aube du 10 mai 1940. 80 soldats allemands, à bord de neuf planeurs, avaient atterri silencieusement sur le toit du fort. Sortant d'un abri à ce moment BEAUMARIAGE se trouva en présence d'un

parachutiste allemand habillé en soldat belge Corps à corps sur le sol, et l'Allemand fut mis hors de combat.

En trente heures, les Allemands, qui avaient reçu des renforts, prirent le fort.

3

Lettre du maire de La Feuillée, septembre 1959.

4

Le Télégramme, n° 19.

Consultés aussi : Télégramme de Brest, 9 octobre 1944, et rapport équipe Jedburgh, O.S.S. n° 10 (Arch. C.H.G.)

Le bataillon René CARO fait 200 prisonniers à Sizun.

C'est pour rendre hommage à un jeune normalien, René CARO, qui avait quitté Redon, où habitaient ses parents, pour échapper au S.T.O., que le bataillon avait pris son nom.

Le 27 juillet 1944, cinq jeunes gens appartenant à la Résistance arrivent en mission à Lannédern : Jean CADIOU (Yann), François CORBEL (Fanch), Jérôme POULIQUEN (Jim), Jean KÉRUZORÉ (Victor), René CARO (Rina). Il s'agit de collecter des renseignements apportés par des agents de liaison et d'organiser le recrutement.

Le couvre-feu survenant, ils acceptent l'hospitalité de M. LE BOULCH, boulanger, qui met à leur disposition, pour passer la nuit, un grenier au-dessus d'une grange.

Vers 4 heures du matin, les Allemands investissent le bourg. Réveillés par le fils du boulanger, François LE BOULCH, et se sentant traqués, les jeunes, les uns après les autres, sautent d'une fenêtre à trois mètres du sol, franchissent une haie et disparaissent dans la nuit. Tous, sauf René CARO, qui sautant le dernier, est blessé et ne peut franchir la haie d'aubépine¹.

Les hommes du bourg alignés contre un mur attendent, un fusil-mitrailleur dans le dos. On les oblige à défiler devant le cadavre du jeune homme. Tous firent comme s'ils ne le connaissaient pas. Ils savaient pourtant qu'il vivait chez sa tante, Mme LE BIHAN². Et c'est sans doute cette feinte ignorance qui les sauva.

Entre-temps, les Allemands avaient incendié la grange du boulanger et René CARO avait été jeté dans le brasier.

C'est donc pour saluer son souvenir que le bataillon prit son nom, d'autant plus que les rescapés de l'odyssée y étaient incorporés.

Le 3 août, il accroche une unité allemande au Nivot et quelques jours plus tard, il fait prisonnier dans un bois, près de Sizun, deux compagnies qui se rendent sans résistance³.

Au cours d'une escarmouche avec les forces allemandes, non loin de Commana, le 19 juillet, Jean-Auguste BERNARD, originaire du Faou avait été abattu.

Le 7 août, Louis ROLLAND, dessinateur à l'arsenal et Raymond LE Roux, instituteur à Sizun, partent à la recherche de trois Allemands signalés près du Moulin-Neuf. Alors qu'ils s'attendent à rencontrer des F.F.I. venus en renfort, ils sont entourés par une bande d'Allemands qui les obligent à marcher devant eux.

En cours de route, Louis ROLLAND tente l'évasion, saute dans des broussailles après avoir fait mine de lancer une grenade sur ses poursuivants, et prend le large. Moins chanceux, Raymond LE Roux en fait autant en obliquant à droite dans un chemin. Un officier allemand l'abat d'une rafale de mitrailleuse.

1

KÉRAVAL (P.) et THOMAS (G.), Documents pour l'enseignement de l'histoire locale dans le Finistère, fasc. II, 1952. Rapport du chef de la compagnie « Bretagne » (Bataillon René Caro), 12 septembre 1944.

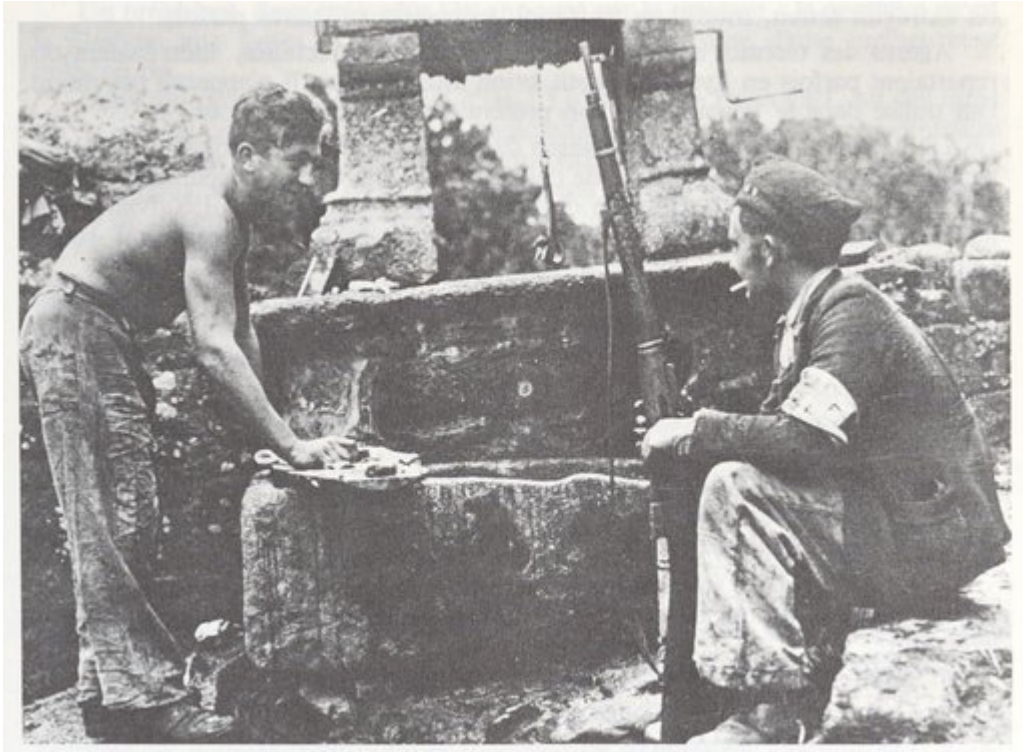
2

Lettre de Mme CROLAS à M. Thomas, du 10 octobre 1959.

3

PHILIPPOT (Albert), le Sud-Finistère dans la clandestinité, VIII, *Le Télégramme de Brest*.

III. – Parachutages et maquis



*Au maquis :
l'heure de la lessive.*

Les parachutages.

Parachuter des hommes et des armes n'avait rien d'une aventure improvisée. Chaque soir, sur les ondes de la B.B.C., passaient des messages incompréhensibles pour le commun des mortels, mais évidemment très clairs pour les initiés. Se terminaient-ils par « deux fois », « quatre fois », « six fois », cela signifiait que les parachutages s'effectueraient par deux, quatre ou six avions.

Repéré à l'avance, puis homologué, le terrain recevait son nom de code et son indicatif, les coordonnées ayant été relevées sur la carte Michelin. Le soir du parachutage, la nuit venue, on balisait la piste occasionnelle avec des lampes électriques, l'homme au vent ayant, lui, une lanterne rouge.

L'avion passait une première fois au-dessus du terrain repéré et, à son second passage, lâchait les « containers ». Rapidement récupérés (on les avait comptés dans leur chute pour ne pas en perdre un seul), on les ouvrait ensuite comme des cosses de petits pois et, des trois boîtes cylindriques qui y étaient emprisonnées, on extrayait armes, munitions, matériel, vêtements militaires parfois.

Agents des réseaux et militaires, au lieu d'être parachutés, atterrissaient ou repartaient parfois en Lysander, petit avion tous terrains. Il n'apparaît pas qu'on l'ait utilisé dans le Finistère où l'on préférerait le transport par mer.

La densité des troupes d'occupation dans le département surtout sur les côtes, gênait souvent quand il s'agissait de choisir un terrain. Le chef départemental des F.F.I. s'en préoccupa et, dans son ordre n° 12 du 13 juin 1944, il écrivait : « La liaison directe par radio des F.F.I. du Finistère avec l'état-major du Haut-Commandement allié est établie. »

« Elle va permettre, grâce aux contacts quotidiens, de multiplier les parachutages en des points aussi rapprochés que possible des emplacements de combats. Faites-moi connaître d'urgence les terrains dont vous pouvez disposer en m'indiquant pour chacun :

1. – Position sur la carte Michelin 58 par les repaires suivants.
Ex. : terrain situé à Kernonen (entre Sizun et Landivisiau 5 km au sud de Landivisiau (plus grande ville située dans le rectangle) –
Longitude – Latitude ;

2. – Dimensions du terrain : 300 × 200 minimum ;
 3. – Configuration : plateau, vallée, etc... ;
 4. – Constitution : prairie, lande ;
 5. – Visibilité pour l'ennemi : distance clocher ou observatoire ayant vue sur le terrain ;
 6. Cantonnements ennemis : distance : 5 km minimum ;
 7. Cache provisoire : distance ;
 8. Constitution des équipes de réception et de protection ;
 9. Dispositions prises pour répartition des armes dans les vingt-quatre heures suivant le parachutage.
- « Il importe donc que les renseignements soient fournis dans les délais les plus réduits par les chefs cantonaux à leurs chefs respectifs, afin que ces derniers puissent les communiquer à leur chef d'arrondissement qui me les transmettra. »

Premier parachutage

L'indicatif « Michel a perdu son chat », lancé sur les ondes anglaises, annonçait le premier parachutage d'armes et d'explosifs pour le département, en février 1944.

Le groupe de Résistants du Faou eut la charge de l'organisation et le parachutage se fit à une vingtaine de kilomètres de cette localité, sur « un terrain inculte couvert de landes, le long de la route d'Hanvec à Saint-Rivoal, à trois kilomètres de ce village ».

Un précédent, deux mois plus tôt, annoncé par le message « la panthère mord la Gestapo aux fesses », avait été décommandé par suite d'une malheureuse indiscretion.

Dans son ouvrage « Le Journal d'un J 3 »¹, Pierre DOUGUET, un des rares survivants de cette nuit, a conté le parachutage. L'avion a passé une première fois, guettant les signaux lumineux et l'annonce de la lettre « L »... « Et le revoilà derrière nous, dans l'axe de la route, toujours à basse altitude. Il passe dans le fracas de ses quatre moteurs, et c'est le claquement des parachutes qui s'ouvrent et l'avion s'efface à l'horizon, nous laissant seuls, les yeux fixés sur ces parachutes orange et kaki qui descendent avec leurs précieux fardeaux et disparaissent de droite et de gauche dans les hautes landes... Les containers sont par quatre, empilés les uns sur les

autres et fixés entre eux par une tringle et une petite pelle qui forment les montants... ».

Un groupe de Lannilis vint récupérer, quelques jours plus tard, des armes pour le Nord-Finistère, armes cachées pour le transport sous un chargement de fagots.

Dénoncés, les organisateurs du parachutage : Louis KERHOAS, Maxime DUBOIS, Jacques GUILLOU, Joseph LE VELLY..., arrêtés, furent fusillés. Pierre DOUGUET, qui habitait près du pont de Térénez, absent lors de la visite des Allemands qui venaient l'arrêter, parvint à s'échapper².

On relève dans les documents du B.C.R.A. l'indication d'une cinquantaine de parachutages réussis, ou malchanceux, sur le Finistère et les secteurs limitrophes du Morbihan et des Côtes-du-Nord. Figurant avec leurs noms de codes, ils ne sont pas toujours faciles à localiser.

La période de ces opérations aériennes s'ouvre, sauf de rares exceptions, avec l'arrivée des équipes Jedburgh dans la nuit du 8 au 9 juillet. Elle s'accélère après le 22 juillet, pour atteindre son maximum dans la nuit du 2 au 3 août, se terminant pratiquement le 5 août.

Quelques parachutages

Point question d'entrer dans le détail de chaque parachutage, d'autant qu'à l'occasion ils s'inscrivent dans l'historique des différents secteurs. A titre d'exemple, toutefois, voyons comment s'est déroulé celui de Tréglonou, dans le canton de Lannilis, dans la nuit du 2 au 3 août 1944.

Le chef cantonal « Jean Maurice » (gendarme DERRIEN) a pris contact avec l'état-major F.F.I. au Moulin de Baniguel, en Kernilis, afin de déterminer date et lieu de parachutage d'armes, et l'on retient sa proposition : les garennes de Kériel en Tréglonou.

Un avion allié vient de nuit reconnaître les lieux, mais pris dans un faisceau de projecteurs, il rentre à sa base avec une mauvaise impression, ce qui fait que Londres refuse le terrain comme dangereux.

L'état-major F.F.I. insistant, le parachutage a lieu dans la nuit du 2 au 3 août 1944. Le message convenu, « Terpsichore mène le bal », lancé sur les ondes, toutes dispositions sont prises.

Et vers minuit quinze, un ronflement d'avion se fait entendre : « Il vient droit vers nous, assure un témoin, passe au-dessus du terrain, reconnaît nos signaux et vire vers l'ouest, décrivant un grand cercle, puis file vers l'est et disparaît quelques secondes. Soudain un nouveau ronflement venant cette fois de l'est : tout le monde s'écrie : "C'est lui !" Il arrive presque en rase-mottes, passe au-dessus du terrain, reconnaît de nouveau nos signaux et lâche son "paquet des parachutes géants de toutes les couleurs s'ouvrent dans le ciel ; les lourds cylindres, dans lesquels se trouve notre matériel, touchent terre. Sur ordre, tous les patriotes bondissent sur les parachutes couchés dans la prairie illuminée par un superbe clair de lune. Le premier avion vient à peine de disparaître qu'un second fait son apparition, décrivant dans le ciel le même cercle que le premier, puis un troisième ; un quatrième ne tarde pas, suivi d'un cinquième enfin... Notre terrain est littéralement couvert de parachutes et de containers. Au lever du jour, tout le matériel est camouflé. Nous en avons récupéré 30 tonnes, de quoi armer 800 hommes. »³

Mais un parachutage ne se terminait pas toujours aussi heureusement. Témoins ceux de Carhaix et de Plouvorn.

Le recrutement au pays de Carhaix s'était intensifié, grâce en particulier à M. FROGER qui devait être arrêté le 15 mai 1944 et déporté. On attendait maintenant les armes. Le message annonçant la manne céleste : « Fernande est longue comme un jour sans pain », était connu comme celui qui laissait prévoir la venue d'un officier de liaison et de son radio : « Les lilas n'ont pas encore fleuri. » Le 10 mai, la B.B.C. lance les deux messages. Pris de court, les responsables vont chercher un endroit pour stocker les armes et un lieu d'asile pour les parachutés. En revenant, en compagnie de leur famille (pour donner le change), ils sont mitraillés, sans dommage, par des avions alliés.

Pour prévenir les responsables devant assister aux opérations nocturnes, la photo d'un officier FFL est disposée dans la devanture du photographe LE MAIGRE, commandant la compagnie. Mais le

silence de la conspiration a été mal gardé, et les hommes se retrouvent bien plus nombreux que prévus au Pénity-Landeleau.

Les containers

Cette manne céleste pour les Résistants était de plusieurs types. Le type C, cylindre de tôle renforcé par des nervures, s'ouvrait en deux, le long d'une génératrice, et était fermé par trois verrous. Des poignées permettaient le transport par quatre hommes.

Le container du type H se composait de cinq tambours de tôle juxtaposés et terminés par une calotte amortisseuse. Pas de poignées ici, mais des anneaux permettant de passer une sangle. Chacun des tambours renfermait un matériel différent (armes, explosifs, matériel de sabotage...).





Matériel parachuté aux maquis – Le colonel Maurice J. BUCKMASTER, chef de la section F. du S.O.E. (Spécial opérations executive) affirme que 418.083 armes furent livrées par ses services.



Vers deux heures du matin, un avion largue douze containers. Jean-Michel TROMEUR conte ainsi la suite de l'aventure : « Il avait été prescrit qu'il fallait atteindre les containers en évitant de passer à

travers le champ de blé, pour laisser le moins de traces possibles, mais l'enthousiasme aidant, ces mesures de prudence furent oubliées. Les "colis" furent tous repérés ; lors de leur acheminement, une fusée jaune monta dans le ciel, vers le nord-ouest ; quelqu'un cria : "Nous sommes trahis !" Un début de panique s'ensuivit, mais le calme se rétablit rapidement ; les containers furent dissimulés dans un chemin creux et les parachutes enterrés. Les responsables restaient sur place pour attendre le second avion (on saura, après la Libération, qu'il vint effectivement ; au-dessus du terrain, le chef de bord constatant une agitation insolite au sol avait interdit aux deux hommes de sauter). La vaine attente se prolongea jusqu'à l'aube. Un camion devait transporter le matériel reçu dans un endroit plus sûr, où chaque compagnie aurait à prendre des armes. Lorsque le camion commença à charger, les Allemands surgirent... »

Au début d'août 1944, un parachutage devait avoir lieu à Lanuzouarn en Plouvorn. Mais le facteur de Plouénan ayant intercepté une communication téléphonique put prévenir les cent quatre-vingts hommes qui s'apprêtaient à récupérer des armes.

Sur dénonciation, les Allemands fouillèrent deux maisons au bourg, l'hôtel du Commerce et le café LE RUE. Puis, se rendant à Croas-ar-Born, ils arrêtaient dix otages dont le maire, M. BOUCHER, incendièrent la maison SAILLOUR et emmenèrent les otages. Sept furent relâchés, les trois autres, François-Louis SAILLOUR, mécanicien agricole et Résistant, Jean-Louis LE SANN, cultivateur (infirmes), et Paul JACQ, ouvrier mécanicien, tous deux étrangers à la Résistance, furent massacrés au château de Brest⁴.

Il arrivait aussi que les Résistants attendent en vain la manne céleste. Au début d'août 1944, la compagnie Jean Marin attend un parachutage à Plouzané, dans la vallée de Kerzien. Le message a passé à 19 h 15 : « Vénus a les yeux bleus. » Pendant trois nuits, un groupe d'une centaine d'hommes attend dans les prairies le passage des avions. Enfin, vers 1 heure, la troisième nuit, l'avion apparaît. Pris dans les projecteurs, il repasse six fois à basse altitude, puis disparaît en lançant une fusée rouge⁵.

Les parachutages ne connaissent pas les limites départementales. Ainsi, la section de Guisriff, dans le Morbihan,

ayant reçu quatre parachutages, fournit des armes aux F.F.I. de Spézet, Scaër, Bannalec et Quimperlé, en fin juillet – début août.

De même, le bataillon F.T.P.F. Giloux, qu'animait Albert YVINEC, reçut ses parachutages tantôt dans les Côtes-du-Nord, tantôt dans le Finistère. Ainsi, le 14 juillet 1944, à la suite de l'indicatif « Trois framboises sur une assiette », le parachutage a lieu près de la chapelle de Saint-Maudez en Plourach. Un autre parachutage a lieu au même endroit, après le passage du même indicatif sur les ondes, le 3 août.

Le bataillon Giloux participa aussi aux parachutages du 25 juillet 1944 à Scrignac, « dans une prairie, entre deux vieux moulins, au bord de l'Aulne » ; du 28 juillet, à la sortie de Guerlesquin, sur un plateau (message : « Les raisins sont verts »).



Albert YVINEC
(capitaine CALLAC)

Le même message fut lancé pour le parachutage du 5 août, près du maquis du Guich en Guerlesquin.

D'autre part, lors d'une liaison effectuée au P.C. de Laz, près de la mission parachutiste (capitaines KNOX et LE BEL), un parachutage décidé pour les groupes de Résistance de Berrien et de La Feuillée

eut lieu le 19 juillet 1944 dans les monts d'Arrée, au-dessus du Relecq en Plounéour-Menez⁶.

Nous évoquons tout à l'heure le parachutage de Plouvorn et ses tristes conséquences. Que dire des suites des parachutages du bois de Duault (Côtes-du-Nord), qui amena par la suite l'arrestation des quatre frères LE GUERN, Albert, Hervé, Yves et François-Marie, et de leur cousin Jean-Marie LE GUERN, tous de Plounévél (10 juin 1944)!

Quelques temps plus tard, on découvrit leurs corps dans une fosse qui en contenait trente-trois, dans les bois de Plestan (Côtes-du-Nord)⁷.

*

« Le manque d'armes maintint entre les F.T.P. et les F.F.I. une certaine méfiance, note Albert PHILIPPOT, qui ajoute : "Les F.F.I. n'avaient pas reçu le quart des armes indispensables pour équiper les effectifs. Les armes de récupération fournirent un appoint appréciable." »⁸

Aussi comprend-on leur refus indigné quand le capitaine BLATHWAYT reçut, aux environs du 7 août, ce message émanant du H.Q. : « A l'arrivée des Alliés, les F.F.I. devront déposer leurs armes aux endroits que leur indiqueront les officiers alliés. »⁹

« Un drôle de parachutage »

Il devait avoir lieu sur le terrain « Groseille » (probablement le 2 août), étant destiné au maquis du Plessis en Laz.

« ... La nuit promettait d'être claire, temps propice aux parachutages... Le dispositif fut vite mis en place... Le lieutenant BERNARD (un parachutiste ; alias "Egalité") arpente la lande et place trois hommes en triangle pour les signaux. Au cas où les torches électriques ne seraient pas aperçues, trois tas de brindilles sèches sont préparés pour augmenter les feux... Minuit et demi. Soudain un ronflement de moteurs. Mais il ne s'approche pas... 1 heure : on s'impatiente un peu. Mais voilà qu'un bruit d'avion fait à

nouveau vibrer l'air. Il se précise, s'approche... passe au-dessus de nous. Parfois les reflets de la lune font briller la carlingue ou bien projettent l'ombre de l'appareil sur la lande.

– Il est pour nous celui-là ! Signaux ! commande BERNARD... et les trois torches font vers le ciel la lettre L.

« Mais encore une fois l'avion passe et s'éloigne... rôde. Il cherche. C'est sûrement pour nous... A nouveau les lampes s'allument... L'avion repasse...

– Allumez les feux ! s'écrie alors BERNARD. Les brindilles crépitent et trois colonnes de fumée suivies bientôt de flammes claires s'élèvent vers le ciel. Comme l'avion continue à rôder autour du terrain, BERNARD fait augmenter les feux avec de l'essence. Une immense flamme illumine la lande, projetant les ombres des hommes, debout sur le terrain.

– Ça y est, il va lâcher le paquet !

– Garez-vous pour éviter les containers ! s'écrie BERNARD. En effet, cette fois l'avion est venu droit sur nous. Il glisse vers la lande, les gaz au ralenti, perdant très vite de l'altitude...

« Mais voilà qu'au moment tant attendu..., un feu d'artifice tragique éclate. Le fer et le feu s'abattent en déluge sur la lande. De toutes ses pièces, l'appareil tire presque à bout portant au canon, à la mitrailleuse.

– A plat ventre, tout le monde ! Eteignez les feux, hurle à pleine gorge BERNARD.

« Quelques secondes, le temps de virer autour du terrain, et la mitraille pleut à nouveau sur nous. Il n'y a pas un cri, pas un mot, de la stupéfaction. Les hommes piétinent les feux. BERNARD reste impassible. Je ne sais pourquoi je suis resté debout. Je ne suis d'ailleurs pas le seul. Trahison, erreur, accident ? Si c'est un avion boche, nous serons attaqués demain au petit jour... C'est pourquoi toutes les mesures sont prises. Mais rien d'anormal ne fut signalé... »

Et Daniel TRELLU qui a fait ce récit rapporte que l'on s'interroge encore dans la « Montagne » sur cet étrange parachutage¹⁰.

Mission auprès de Marienne dans le Morbihan

Après le départ de Plozévet de Jean ROUILLARD et Jean OLIVIÉRO, BERTHAUD, devenu chef départemental des F.F.I., n'a plus de radio (ni de poste).

Or, il y a eu peu de parachutages sur le département. Plusieurs terrains ont été sélectionnés, mais il faudrait transmettre leurs coordonnées en Angleterre.

« Micheline » (Jeanne BOHEC), sous-lieutenant du B.C.R.A., propose à BERTHAUD de se rendre auprès du capitaine MARIENNE ou du colonel BOURGOIN dans le Morbihan avec les coordonnées des terrains, afin qu'elles soient transmises à Londres et qu'elle ait les « phrases B.B.C. correspondantes ».

Elle part le 3 juillet avec Léon TANGUY, l'un des adjoints de BERTHAUD. Les routes sont peu sûres à bicyclette. Près de Saint-Jean-Brévelay, ils rencontrent des cavaliers géorgiens, mais s'en tirent malgré la possession d'une carte Michelin par « Micheline » (sans jeu d'esprit).

Non sans difficultés ils finissent par trouver MARIENNE et des rescapés de Saint-Marcel à la ferme de Quenelay entre Saint-Jean-Brévelay et Guéhenno.

MARIENNE vérifie les coordonnées sur la carte Michelin, consulte son carnet et donne les phrases B.B.C. correspondantes en disant : « Je préviens Londres. Dans quatre ou cinq jours, vous aurez vos parachutages. »

« Micheline » et Léon TANGUY rentrent à Quimper le 5 après maintes péripéties... A partir du 10 juillet, les parachutages sont annoncés (en fait, les équipes Jedburgh arrivent dans la nuit du 8 au 9 juillet).

« J'eus l'honneur, dira "Micheline", de diriger trois d'entre eux : ceux de Douarnenez, deux nuits de suite, et celui de Landudal...

« La première nuit près de Douarnenez (ou Guengat), le champ servant d'aire de parachutage portait de beaux épis... Pour qu'il ne reste pas de trace des allées et venues, le propriétaire se hâta de faire la moisson...

« Je plaçai les hommes dans le champ comme je l'avais appris à Londres et vu faire, en position de L majuscule, écrira "Micheline", me servant de la transmission de la lettre morse authentifiant

l'équipe en place... Nous n'avions ni S Phone, ni Eureka (pour le guidage des avions), mais tout se passa fort bien. »¹¹

« Micheline » veut parler de Landudal sans doute, car si l'on en croit Albert PHILIPPOT, à Douarnenez (à Guengat plus précisément), les avions ne lâchèrent rien.

1

DOUGUET (Pierre), *Le Journal d'un J 3*. La Pensée Universelle, 1976, 222 p.

2

Op. cit.

3

Arch. Dép. 29, Série M. – Rapport de M. Etienne MANACH, adjoint au chef cantonal.

4

Réponse du maire de Plouvorn, à notre circulaire du 12 août 1959.

5

Rapport d'activité de M. HALL, chef communal de la Résistance de Saint-Pierre-Quilbignon, blessé le 13 septembre aux portes de Brest.

6

Communication de M. Albert YVINEC (capitaine Callac) à M. THOMAS.

7

Lettre du maire de Plounévél, 9 septembre 1959.

8

« Le Télégramme » du 24 juin 1964.

9

« Le Télégramme », du 23 juin 1964.

10

Daniel TRELLU (raconté de mémoire). Histoire de la Résistance bretonne.

11

BOHEC (Jeanne), *op. cit.*



Corvée de « pluches » au maquis.

Maquis finistériens

*« Ami, si tu tombes,
Un ami sort de l'ombre à ta place »*

(Chant des Partisans,)

Avec éloquence, les poètes ont chanté le Maquis : « Le Maquis ! Petit mot musclé, âpre, agressif, petit mot de combat, de camaraderie et de soleil, né au berceau même de Napoléon, quelle n'est point ta fortune, ta gloire ! Tu n'évoquais qu'un fourré sauvage, celui de Colomba, de Mérimée, et tu désignes maintenant toutes nos terres. Tu ne faisais songer qu'à quelques compagnons d'aventures et tu enveloppes maintenant tant de soldats, de héros obscurs, de martyrs dans tes syllabes blanches et vertes, que tu signifieras désormais toute une époque dans notre histoire, une époque de résurrection ! »

Paul MARZIN, le célèbre, lui, à sa façon : « Sereinement, la forêt s'ouvre au fond du pré, mouvante de vie inaccoutumée. Aux premières grosses branches pend un bœuf ouvert qu'on trancha en morceaux rouges. Passent des seaux, des boules de pain chaud... Sous la feuillée, des armes jonchent le coton froissé des parachutes, bijoux insolites et inquiétants qui précèdent la tragédie... »

Mais ce que les poètes n'ont pas dit, c'est que les hommes qui venaient se mettre au service de la Résistance n'avaient ni assiette, ni couvert, ni couverture, qu'ils portaient souvent des chaussures de ville, une veste ne résistant pas à la pluie, et qu'il fallait tout prévoir pour eux et tout organiser.

En ce qui concerne la restauration, il arrivait que l'un s'improvisât cuisinier, mais dans la bande existait parfois un spécialiste. Dans la compagnie Barbusse, « Nono » fut sacré cuisinier, ce qui ne l'empêchait pas de faire le coup de feu. Ses amis et lui, entrés en vainqueurs à Lanvéoc, virent avec surprise les habitants tout en les acclamant, sortir de leur réserve leur dernière bonne bouteille et leur servir une rasade ici, une autre là, pendant qu'ils continuaient à avancer. Mais depuis deux jours, le ventre sonnait le creux, à part quelques biscuits américains croqués en vitesse, et il digéra mal cet alcool imprévu.

Euphorique, « Nono », avançant vers un blockhaus, brandissant un revolver, cria d'une voix de stentor : « Rahouss ! ». Aussitôt, à la queue leu leu, vingt-sept futurs prisonniers, officier en tête, en sortirent. « Nono » braqua son revolver et lâcha plusieurs coups, mais l'émotion, la surprise et la maladresse firent que les Allemands s'en tirèrent sans une égratignure.

Le maquis avait parfois son boulanger. A la compagnie Barbusse, un mitron de Poullaouen faisait régulièrement ses fournées. Un jour que dans une ferme il brassait sa pâte élastique, le revolver à la ceinture, deux Allemands entrèrent dans la pièce. En une seconde, l'arme disparut dans le pétrin, tandis que le boulanger, avec précaution, continuait à malaxer la pâte.

*

DE GAULLE et son entourage adoptèrent une politique toute de prudence vis-à-vis des maquis et de la Résistance armée, qui elle, par contre, prit conscience de sa force. D'autant plus prudente même que le général GIRAUD, ayant pris langue avec GIOVONIE, l'un des dirigeants du « Front National », en Corse, lui fournit une bonne partie des armes transportées par un sous-marin ou par parachutage.

A la suite de cela, un conflit éclate à la libération de l'île entre le Front National et les autres mouvements de Résistance. Il fallait donc, selon DE GAULLE, éviter un affrontement semblable en France métropolitaine. Ce qui fait dire à Emmanuel d'ASTIER de la VIGERIE, ministre de l'Intérieur de DE GAULLE, avec lequel il n'était pas toujours d'accord – et à propos des maquis et groupes d'action directe – qu'il y avait « une certaine tendance à vouloir à tout prix restreindre leur champ d'action et les domestiquer ».

Il ajoutait que les services d'Alger admettaient difficilement « cette action étendue à tout un peuple, laquelle prenait la forme du sabotage généralisé pour aboutir à l'insurrection nationale, au lieu de l'objectif plus limité des petites opérations de spécialistes ».

Cela explique, pour la Bretagne, le petit nombre de missions « Jedburgh » (du nom d'un village d'Ecosse), constituées en principe de trois personnes de nationalités différentes (Américains, Anglais,

Français), lesquelles après parachutages, avaient pour but de servir d'instructeurs pour l'armement au maquis, d'organiser la liaison avec Londres où KOENIG était adjoint au S.H.A.F.F. (quartier général suprême du général EISENHOWER) et d'affirmer l'unité de la Résistance.

*Départ
pour un coup
de main*



*

Ce qui fait l'originalité des maquis F.T.P., en plus de leur efficacité, c'est leur mobilité.

Pour eux, pas de frontières départementales. Le groupe GILOUX passe du Finistère aux Côtes-du-Nord ; Jean GRALL, de Carnoët, (Côtes-du-Nord), dit Laloco, arrive avec douze hommes, à Carhaix, le 3 juillet 1944, à minuit, pénètre dans le dépôt S.N.C.F., détruit au plastic les locomotives et incendie une draine. Ce matériel de

traction devait servir au transport des munitions de Coatloc'h à Morlaix.

Le 20 juillet, toujours au même dépôt, la compagnie F.T.P. Ernest Le Borgne, de Callac, envoie des hommes pour détruire la dernière locomotive en état de marche.

Cette même compagnie, deux jours plus tard, tend une embuscade sur la route Carhaix-Morlaix et touche trois militaires d'une auto allemande. Ce même jour, elle s'acharne sur les voies de chemin de fer rayonnant autour de Carhaix.

Le 23 juillet, un détachement commandé par GRALL, déjà cité, fait sauter des pylônes de la ligne à haute tension, près du Huelgoat.

Se déplaçant vers le nord, la compagnie Le Borgne atteint Guerlesquin et au lieu dit Croix-Christ, le jeune Yvon GOURVIL abat trois Allemands à la mitrailleuse.

Le maquis de Spézet, pour dépister les forces de police lancées à ses trousses fait le va-et-vient entre le Finistère et les Côtes-du-Nord.

De même, les F.T.P. du Morbihan font des incursions dans le Finistère. Le 2^e bataillon des F.T.P. est ainsi attaqué à Saint-Emilie, en Motreff, par un fort contingent allemand qui compte douze tués, les maquisards en ayant un. La ferme qui les abritait est incendiée et le cultivateur fusillé).

Le maquis de Spézet-Saint-Goazec

En 1943, pendant les vacances de Pâques, Daniel TRELLU, alias « Raymond », instituteur, âgé à l'époque de 23 ans, responsable pour la presqu'île de Crozon du « Front National » dont il deviendra peu de temps après, le responsable départemental¹, s'occupe d'organiser les premiers maquis.

Les contacts qu'il établit lui permettent de recueillir l'adhésion de cinq ou six jeunes volontaires de la région de Pont-l'Abbé et de Camaret-sur-Mer, tous réfractaires au Service du Travail Obligatoire en Allemagne.

Pour l'implantation du maquis, Daniel TRELLU et les responsables du Front National choisissent la région boisée de Châteauneuf-du-Faou, au centre du département, dans les Montagnes Noires, dont la

configuration offre aux « clandestins » les refuges qui paraissent les plus sûrs.

Hippolyte BALCH, instituteur, et Yves LE GALL² indiquent les environs de la ferme de Kervigodou en Saint-Goazec comme le lieu le plus favorable à l'installation du groupe. Là, habite la famille LE BIHAN parente de H. BALCH. Il aura ainsi au moins un prétexte pour la joindre en cas d'alerte.

Le groupe arrive en mai. Il bâtit une hutte de branchages pour s'abriter, puis Daniel TRELLU lui procure deux tentes, remises par Vincent TANNIOU, de Guilvinec, et qui avaient appartenu à l'Organisation des Jeunesses Communistes. Plus tard, les maquisards logeront dans le vieux moulin de Meil-ar-Hoat et dans différentes fermes.

M. Jean-Louis BERTHÉLÉMÉ³, cultivateur à Plonévez-du-Faou, 42 ans, se charge de fournir aux maquisards, avec l'aide d'autres paysans, le ravitaillement nécessaire.

Restent à trouver certaines denrées et produits qui font particulièrement défaut aux jeunes gens. Daniel TRELLU obtient, par exemple, un lot de savon, et même du thé, grâce à Jean-Louis ROLLAND, de Landerneau, ancien député socialiste. Ceci suppose de multiples démarches et de nombreuses pérégrinations de la part de Daniel TRELLU et de Marcel CARIOU⁴, de Pont-l'Abbé, nommé, au Front National, responsable départemental des maquis.

Les maquisards manquent aussi de tabac et fument des feuilles mortes. Ils font un « prélèvement » dans un bureau de tabac, assez éloigné pour ne pas attirer l'attention, du côté de Quéménéven.

L'environnement psychologique du maquis conditionne en partie sa réussite.

Un groupe de Résistance existe notamment à Saint-Goazec, formé de BALCH, Gilbert BERGER dont on reparlera, et autres qu'a rejoint, en octobre 1942, Yves COTTY, instituteur. Celui-ci se sentant menacé à Pont-de-Buis, après la rafle vichyste du mois d'août décidée contre l'Organisation Spéciale du Parti Communiste, a réussi à se faire nommer par permutation à Saint-Goazec.

Jean GALES – 17 ans – Le 9 mars 1944, la feldgendarmerie et la police mobile arrêtent quatre jeunes gens du maquis de Spézet dans un commerce de Gourin. Jean GALES sera trouvé mort quelques jours plus tard dans un bois voisin. Yves LE PAGE, de Pleyben, condamné à mort à Rennes le 12 mars, sera fusillé. André CADIOU, 24 ans, et Nathan SCHMECLER, 16 ans, déportés à DACHAU.



Il a apporté à ses camarades de cette commune la possibilité d'un contact avec l'O.S. – Front National par Pierre GUYOMARC'H, alias « Yvon », de Roc'h-Trédudon en Berrien.

Par ailleurs, les responsables ne sont pas déçus non plus par le comportement de la population en général à l'égard du maquis. Les cultivateurs de la région, pour la plupart des petits exploitants, particulièrement hostiles à l'Occupant, aident moralement en même temps que matériellement les clandestins. A ce titre, ils leur apportent dans des charrettes le ravitaillement habilement camouflé⁵.

D'autres encore, ainsi qu'on le verra, dont le personnel de la mairie de Saint-Goazec, soutiennent très efficacement les

maquisards.

Le maquis tient également grâce au Front National-F.T.P. qui organise des collectes discrètes.

Les responsables souhaitent y former des cadres pour la Résistance et créer une zone contrôlée par le maquis constitué par trois groupes de huit hommes, isolés l'un de l'autre et très mobiles.

Le groupe doit comprendre, en principe, deux « détachements » de quatre hommes, le « détachement » représentant, dans l'esprit des organisateurs, l'unité idéale pour les coups de main. Un maquis plus étoffé poserait des problèmes de sécurité, de ravitaillement...

Il y a eu quelques défections au début parmi les « clandestins » venus de Pont-l'Abbé. Mais d'autres volontaires rejoignent le maquis qui compte huit hommes en octobre 1943, sous le commandement d'Yves BÉVIN, âgé de 22 ans, ancien quartier-maître opticien-télémetriste de la Marine Nationale. Ce « détachement » ne va pas tarder à se scinder en deux groupes, de cinq à six hommes restant en liaison, l'un sous les ordres de BÉVIN, l'autre sous la responsabilité de SAINT-CYR.

C'est vers le mois de septembre 1943 que le maquis de Spézet reçoit quelques armes, quatre vieux revolvers et quelques mousquetons, ainsi qu'une mitrailleuse « Darn » qui ne fonctionnera jamais. Ce matériel enterré en juin 1940 dans le cimetière de Camaret, Daniel TRELLU l'a obtenu par le secrétaire de mairie, Pierre MERRIEN.

Auparavant, Daniel TRELLU avait prêté au maquis le revolver dérobé par lui à un Allemand au café « Chez Marie-Louise », à Châteaulin. « Je vous laisse cette arme, avait-il dit, à ses jeunes camarades, afin qu'elle fasse des petits. »

Le 2 janvier 1944, un sous-officier allemand qui prend son repas du soir, non loin de deux maquisards, au restaurant Quintin à Spézet, constate que son revolver lui a été soustrait. Il l'avait posé trop négligemment sur une table voisine. Les deux « inconnus » ont disparu.

Le 10 novembre 1943, à Briec, deux gendarmes interpellent Yves BÉVIN et son camarade CASTEL qui ont passé la nuit dans un tas de paille. Comme ils ne possèdent aucun papier, BÉVIN sort son revolver en criant : « Haut les mains ! » Il fait savoir aux

représentants de l'ordre que lui et son camarade sont des « francs-tireurs » et, s'approchant, les deux jeunes gens leur enlèvent leurs armes dans leurs étuis.

Quelque temps auparavant, le 7 octobre, appréhendé au bourg de La Feuillée, avec CASTEL qui réussit à s'enfuir et Georges SAINT-CYR, ils s'évadent des locaux de la Brigade après un échange de coups de feu avec les gendarmes, blessant légèrement l'un de ceux-ci.

On les suspecte de « terrorisme » et d'avoir « emprunté » deux vélos (pour exécuter une mission de sabotage de la voie ferrée qui devait avoir lieu dans le secteur de Bannalec, en liaison avec les Résistants de Scaër).

L'important : ce sont les effectifs allemands qu'ils mobilisent contre eux

Des bruits, vrais ou faux, se répandent, s'accréditent, favorables ou défavorables. C'est selon : la Résistance a, comme bien on le pense, ses détracteurs, ses ennemis. Les maquis rançonnent au profit de la Résistance ceux qui passent pour commercer avec l'Occupant.

On rapporte qu'un individu travaillant pour l'Organisation Todt a dû faire le tour du Monument aux Morts de Spézet, à coups de pied au derrière, parce qu'il avait donné aux patriotes de faux renseignements sur de prétendus collaborateurs.

Derrière le halo de la clandestinité, des bandes aussi sévissent ici et là, issues souvent des chantiers allemands et qui n'ont rien à voir avec la Résistance.

On apprend qu'un ex-gendarme, originaire de Spézet doit tempérer au maquis les turbulences de la jeunesse. Mais, dans la clandestinité, on vit dangereusement.

Cet ex-gendarme, Joseph SCOTET, alias « Job la Mitraille »⁶, déserteur de la brigade de Champigny pour entrer dans la Résistance, aurait été arrêté le 12 janvier 1944 et se serait enfui menottes aux mains. Agé d'une trentaine d'années, il n'en est pas moins ardent au combat que ses camarades.

Des légendes se créent. Déjà en fin de 1943, on racontait que les maquisards étaient au nombre d'une centaine, qu'on les voyait se promener au bourg de Spézet, le pistolet à la ceinture. Or, en 1943, leur nombre se limite à la dizaine et, jusqu'en mai 1944, il ne dépassera pas la vingtaine pour des raisons de sécurité, de ravitaillement et d'équipement.

L'important, au-delà de toute légende, ce sont les effectifs ennemis, énormes en proportion de leur petit groupe, qu'ils mobilisent et l'insécurité qu'ils maintiennent sur les arrières des Allemands.

L'autorité de Vichy, qui se couvre avec des statistiques truquées sur la répression du « terrorisme », cherche à expliquer les insuffisances et la mauvaise volonté de la police dans la chasse aux francs-tireurs et partisans :

« Très mobiles, ils sont difficiles à capturer. Les troupes d'occupation ont déjà tenté contre eux deux opérations avec des effectifs importants :

– la première, le 9 octobre 1943, dans la région de Spézet, mettant en action 300 hommes (grenadiers allemands et feldgendarmes) commandés par un officier supérieur ;

– la seconde, dans la région de Saint-Goazec, le 30 octobre 1943, avec plusieurs centaines de soldats russes.

« Les groupes de Francs-Tireurs, semblant avoir été prévenus à temps, ont réussi à s'échapper et les résultats obtenus ont été à peu près nuls.

« Depuis lors, apprend-on, il n'a été tenté contre les francs-tireurs que des actions de détail qui se sont révélées beaucoup plus fructueuses. Ces opérations, menées le plus souvent, par des petits détachements de Feldgendarmerie puissamment armés, ont consisté en des coups de main sur les débits de boissons, les boulangeries et les fermes où se ravitaillent les terroristes. Elles ont permis de très intéressantes captures ».

Cette opinion prévaudra encore, côté allemand, en mai 1944, s'agissant de l'activité des bataillons de sécurité.

Le ratissage des massifs boisés dans les départements bretons n'a pas donné les résultats escomptés. Il a prouvé qu'il n'est pas vrai que les « terroristes » se tiennent cachés dans les bois, si certaines

rafles ont permis d'appréhender de nombreux réfractaires et de les remettre au travail (on sait que les Allemands donnaient une acception très large au terme de réfractaire au profit du travail en Allemagne).

Par ailleurs, les patrouilles et contrôles routiers se sont avérés inopérants pour ce qui concerne les « terroristes », munis pour la plupart de « bons faux papiers ».

Seul l'engagement inspiré de « kommandos de chasse », à la lisière des bois, intervenant le matin et dans la soirée, en collaboration avec les forces spécialisées de la Feldgendarmarie et du S.D., avec « renseignements et adresses », a permis de nombreuses arrestations de « terroristes ».

De fait, c'est au cours d'une opération de ce genre que Yves BÉVIN, Maurice CAM et un autre camarade⁷ sont arrêtés, le 24 novembre 1943, par un détachement de vingt-cinq Allemands au village du Fell en Spézet.

Jean FLAMAND nous donnera plus loin quelques précisions à ce sujet, de même que sur la rafle du 18 décembre 1943 à Saint-Goazec. Yves ROSCONVAL, commerçant boulanger, est, lui, arrêté quelques jours plus tard (le 28) et déporté ; son épouse, Marie-Catherine, subira un internement de plusieurs mois à Saint-Charles pour avoir reçu et aidé les maquisards⁸.

Par ailleurs, probablement à la suite d'une dénonciation, les Feldgendarmes cantonnés à Carhaix arrêtent six jeunes gens du maquis de Spézet dans la nuit du 8 au 9 janvier 1944, au restaurant Perrot, à Gourin (Morbihan), ainsi que les propriétaires de cet établissement. Mme PERROT mère succombera en déportation, sa fille (plus tard épouse BERNARD) reviendra de Ravensbruck, invalide.

Les maquisards s'y reposaient après avoir convoyés des aviateurs américains, recueillis par des paysans, et qu'ils avaient confié à M. BARIOU, préparateur en pharmacie.

Très peu d'entre eux verront l'aube de la Libération.

Parmi ces clandestins se trouvaient Jean PENNEC, dit « Capo », Eugène CADIC (de Bannalec), Charles LE SIGNOR, Jean

LANCIEN⁹, ainsi qu'un « individu d'origine bulgare », probablement ce déserteur de l'armée allemande qui avait été promu cuisinier du maquis.

Le 2 mars les Allemands achèvent Hervé LANNIEL, blessé au cours d'une échauffourée. Ils l'ont retrouvé au village de Rubrant en Spézet, dans la ferme du maire, chez lequel il a été transporté par ses camarades. Ceux-ci pour le venger, abattent deux soldats allemands. L'ennemi, en représailles, incendie deux maisons et menace de mettre le feu à tout le bourg.

Des éléments du maquis se manifestent toujours ici et là, de Saint-Thois (Finistère) à Paule (Côtes-du-Nord).

Une nouvelle opération menée par la Feldgendarmerie de Carhaix, en liaison avec quelques éléments de la police de Vichy, dans le bois de Conveau en Gourin, le 10 mars 1944, amène l'arrestation de quatre autres maquisards : Yves PAGE, Robert ROSPARS, André CADIOU, Noël CHMERLER. Leur camarade Jean GALÉS, dit « Swing » âgé de 17 ans et demi tombe sous les balles allemandes¹⁰.

Jean QUÉLÉVER, identifié comme « terroriste », est abattu le 12 mars à Saint-Goazec.

Coïncidence : un nouvel attentat a été commis le dimanche 12 mars. « Un individu se livrant au terrorisme dans la région de Spézet a tenté d'abattre, à coups de pistolet, un motocycliste allemand. »

Le maquis a cependant été très éprouvé. Les survivants décident de se répartir de nouveau en deux groupes. Les plus anciens : Georges SAINT-CYR, Jean SCOTET, dit « Job la Mitraille »,... émigrent dans la région de Maël-Carhaix (Côtes-du-Nord), à Paule et Plévin, communes limitrophes du Finistère.

Les plus jeunes restent à Spézet, coupés pratiquement des responsables du « Front National » que l'un d'entre eux, Lucien GUENNEAU, cherche à joindre. Ils s'en tiennent à quelques actions pour se procurer des tickets d'alimentation dans les mairies ou du tabac.

Auguste LE GUILLOU, alias « Yves Péron », repéré dans le secteur de Châteaulin où son maquis de Penarpont-Kéraliou-Beuzit allait être anéanti, les rejoint dans la deuxième quinzaine de mars, à la ferme de Kerbars où les héberge la famille LANNUZEL

Le groupe attaque près de l'écluse de Boudrac'h, entre Châteauneuf-du-Faou et Saint-Goazec, deux cyclistes allemands qui portent du courrier. On leur prend leur sac et leurs armes.

L'opération a été bien montée. La couverture est assurée par Jean-Louis FÉON, Jean FLAMAND et Pierre LARVOR, de Saint-Goazec. Tandis que les maquisards se replient, ils se tiennent, munis de papiers bien en règle, dans les environs du lieu de l'attentat. Les Allemands les rencontrent et ne vont pas plus loin. Tout finit bien : ils sont relâchés dans la soirée.

L'ennemi fait une rafle le lendemain, 5 mai. Elle échoue. Toutefois, Guillaume BRABANT est arrêté ce même jour à Spézet, Marcel CÉVAËR, le 10 mai à Spézet, Louis BUSSON à Saint-Goazec, Louis LANNUZEL le 12 suivant à Spézet, Jean LE BIHAN le 23 mai à Saint-Goazec, Robert MIGNIER (originaire de Paris), et Pierre RAER le 24 mai à Spézet, tous déportés¹¹.

Entre temps, le 10 mai, d'après une information officielle, un motocycliste allemand a été arrêté à Spézet par des « terroristes » qui lui ont enlevé sa machine et son uniforme, puis le relâchèrent après l'avoir habillé en civil.

Le maquis poursuit néanmoins ses activités car, le 26 mai, ce message parvient aux Autorités départementales de Vichy :

« Le 26 mai 1944, à 18 heures, à Saint-Goazec, désarmement de deux officiers allemands circulant en voiture automobile, par une dizaine d'individus armés de fusils et de pistolets. Ils ont ensuite crevé les pneus de la voiture et emporté une valise et un bidon d'essence. »

Quant au groupe des anciens, cantonné dans les Côtes-du-Nord, la Geheime Feldpolizei (Police militaire allemande), signale, le 18 mai, qu'au cours de l'une de ses « tournées » dans les environs de Spézet, elle a découvert les cadavres de deux civils français, l'un mort « depuis deux ou trois mois », l'autre, qui pouvait être Jean SCOTET, dit « Job la Mitraille », mort « depuis une quinzaine de jours ».

De fait, Jean SCOTET avait été mortellement blessé au cours d'une échauffourée avec une patrouille allemande, le 3 mai 1944 à Plévin. Il décède le lendemain à Gourin, malgré les soins reçus clandestinement.

Après la mort de Jean SCOTET, traqués par les Allemands, les F.T.P. quittent le bois de Touldous où l'un des leurs est tué : le Tchèque déserteur ANTOIN. Ils se rendent à Guéméné-sur-Scorff (Morbihan). Puis, sur le retour, à Perret (Côtes-du-Nord), ils désarment cinq Allemands et gagnent la région de Glomel (Arch. des Côtes-du-Nord-Série J.-fonds Huguen).

A l'époque du débarquement, le maquis de Spézet s'étoffe. Trois autres groupes, qui disposent de quelques armes provenant d'un parachutage, se sont établis dans le secteur, sous les ordres de Jean GUYOMARCH, Yves GUÉLAFF et GUILLEMAIN.

Une opération est préparée pour le 8 juin, en liaison avec le Mouvement « Libération » de Carhaix et le maquis « Tonton » de Saint-Hernin, contre le Centre d'abattage de Nivernic à Port-de-Carhaix où cantonne un détachement allemand.

Les Résistants, au nombre d'une cinquantaine, armés de vieux fusils, d'armes de chasse, de revolvers et de bâtons, attaquent les Allemands pendant que des avions alliés bombardent opportunément la petite gare voisine.

Les Résistants n'ont aucune perte, mais l'ennemi compte un tué et trois blessés. De plus, il évacue les lieux.

Le 9 juin, deux anciens du groupe de Spézet, qui roulent à moto sur la route de Châteauneuf à Spézet, tombent dans une embuscade. L'un d'eux, Yann GUIVARCH est tué ; l'autre André MIGNON, dit « Dédé Basane », qui déclarera avoir abattu deux Allemands avec sa mitrailleuse, parvient à s'enfuir bien que sérieusement blessé.

Dans la première quinzaine de juin, le maquis compte plus d'une centaine d'hommes.

Les Allemands font une nouvelle rafle, le 21 juin, à Spézet, qui voit à pied d'œuvre 500 hommes des bataillons de Sécurité (Russes mercenaires). Elle aboutit à l'arrestation de 21 Résistants des F.N.-F.T.P.-F.F.I. dont 11 seront fusillés à Lanvénegen (Morbihan) trois jours plus tard.

Quant au maquis, devenu compagnie de F.T.P., celle-ci s'intègre au bataillon « Stalingrad », lequel poursuit les combats pour la libération du département, ayant à sa tête l'un des trois officiers parachutés dans le secteur : le lieutenant Marcel SICHE, alias

« Equivalence ». Mais rares sont les anciens du maquis de Spézet qui voient l'aube de la Libération.

Le maquis de Spézet s'enorgueillit d'être le premier maquis du Finistère, et même de Bretagne, par la date de sa formation. Il peut être considéré comme le maquis-combat type dans notre région.

Une mairie, dans la zone du maquis, « encerclée de rouge sur la carte d'état-major ».

Jean-François LE PAGE – François comme on l'appelle – est nommé secrétaire de mairie à Saint-Goazec en fin 1940-début 1941.

Sous-officier en convalescence à l'arrivée des Allemands, il s'est soustrait aux formalités de démobilisation pour ne pas être embarqué comme prisonnier de guerre. Son père et son beau-père ont été tués en 1914-1918 Son cousin Yves LE GALL, prisonnier de guerre évadé, va participer à la Résistance sous le nom de « Lagardère ».

François, capitaine de l'équipe de football, a une certaine influence auprès des jeunes de la commune.

En 1942, il est en contact avec Yves LE GALL, mais aussi avec Hippolyte BALCH, Yves COTTY et même, occasionnellement, avec Daniel TRELLU. Les rencontres ont lieu à la mairie, chez Joseph BLEUZEN, au bourg, ou ailleurs.

Quand il s'agit de voir d'urgence un maquisard, il va à Castel-Ruffet où il dépêche Jean FLAMAND, jeune auxiliaire à la mairie, ou encore il confie le message à Jeannot LE BIHAN, de Kervigodou¹². François LE PAGE a encore un autre moyen de joindre le maquis par la famille LE GOFF, du Moulin du Bois.

La mairie, sous la direction de François, délivre des fausses cartes d'identité, de travail, des tickets d'alimentation et divers coupons non seulement aux maquisards, mais encore aux réfractaires (S.T.O.) réfugiés dans la commune : Brestoïis, Quimpéroïis, Parisiens...

LE PAGE lui-même s'occupe à « caser » ces jeunes gens dans les fermes. La plupart d'entre eux rejoindront en 1944 les F.F.I.-F.T.P.

En ce qui concerne certains tickets, la mairie avait, au départ, une petite réserve, puis elle utilise les cartes des gens décédés.

Quant aux cartes d'identité, l'état civil porté est imaginaire au début, mais les Allemands ayant fait quelques contrôles à la mairie, LE PAGE et FLAMAND doivent utiliser les noms d'originaires de la commune émigrés en Amérique ou ailleurs, ceux d'enfants morts en bas âge, la mention du décès ne figurant pas encore en marge des actes de naissance.

En regard du S.T.O., ils deviennent tous cultivateurs (pour l'exemption). François LE PAGE a même rapporté d'un bureau de Quimper des cartes peut-être subtilisées, car il ne connaît pas, à ce qu'il semble, la filière qui fonctionne à partir du Service départemental du S.T.O.¹³.

Ainsi dans cette zone du maquis de Spézet encerclée de rouge sur les cartes d'état-major utilisées par l'ennemi, les contrôles et ratissages nombreux opérés par les Allemands sont relativement peu bénéfiques, comme on le sait. Si ceux-ci trouvent dans les bois quelques traces : épluchures, cendre de feu de camp, voire baignade aménagée sommairement, ils ne rencontrent parmi les jeunes que des paysans et des bûcherons.

Accessoirement, si l'on peut dire, le secrétaire de mairie s'efforce d'organiser une récupération d'armes « de tous genres » : fusils de chasse, revolvers, sabres, poignards que peuvent détenir certains administrés.

A partir de novembre 1943, pressentant le danger, LE PAGE aussi bien que FLAMAND n'apposent plus que la signature, fausse, et le cachet de la mairie sur les cartes d'identité. Les titulaires doivent y porter eux-mêmes les éléments d'état civil qui leur sont donnés.

Le 23 novembre 1943, François LE PAGE étant à Châteauneuf-du-Faou, Jean FLAMAND reçoit à la mairie la visite de Youen BÉVIN, chef du groupe des maquisards et spécialement traqué. Sur sa demande, FLAMAND lui remet trois cartes en blanc (avec signature, et cachet). Le lendemain, il est arrêté au Fell en Spézet avec un camarade, comme il fait la provision de pain (les autres maquisards, dans le voisinage, échappent de peu à la rafle).

BÉVIN porte un chargeur plein de balles, à ce que l'on croit, et une carte d'identité (reçue la veille) établie au nom de SOUSTON (ou WANTON), avec le cachet de la mairie de Saint-Goazec.

Le soir même, les Allemands appréhendent LE PAGE, secrétaire de mairie. Il nie avoir remis des cartes. Il est relâché. Les soupçons se portent sur Jean FLAMAND. Des Feldgendarmes, sous la conduite de leur chef, l'adjudant ALBERT, perquisitionnent son domicile, sans résultat. Ils obligent le personnel de la mairie à les accompagner jusqu'au domicile de membres de la Résistance ou supposés en faire partie.

Pierre-Louis BREUT les accueille par des insultes. On l'arrête. Jean QUÉLÉVER s'enfuit par le toit de sa maison, mais au cours de cette manœuvre il laisse échapper sa carabine, ce qui déclenche un tir des Allemands, sans l'atteindre¹⁴.

Joseph HERVÉ, Jean RIOU (ancien maire), Gilbert BERGER, maire et conseiller général de Tremblay-les-Gonesses, en Seine-et-Oise, réfugié à Saint-Goazec, réussissent à s'échapper. BERGER, qui est amputé, a eu le réflexe de se jeter sous le lit de l'enfant de sa propriétaire. Yves COTTY le conduira le lendemain vers un refuge plus sûr, dans sa famille à Plounévézel.

A la fin de cette soirée mouvementée, les Allemands demandent des explications complémentaires à la mairie.

François LE PAGE fait remarquer aux Feldgendarmes que l'empreinte du cachet sur la fausse carte d'identité n'est pas la même que celle du cachet qui se trouve sur le bureau du secrétaire (l'autre cachet est dans le tiroir du bureau de Jean FLAMAND). Le cachet utilisé ne comporte pas les deux étoiles avant et après les mots « Commune de Saint-Goazec » et les lettres y sont plus serrées. On relâche François LE PAGE, mais Jean FLAMAND est emmené à Châteaulin.

Le lendemain, confronté avec Yves BÉVIN, celui-ci dit ne pas le connaître et donne le vague signalement d'un individu rencontré sur la route lequel lui aurait remis les cartes. Jean FLAMAND est libéré.

Rentré à Saint-Goazec, il aide François LE PAGE à faire disparaître et même à détruire, dans la mesure du possible, à la mairie, toutes traces du cachet « sans étoiles ». Il était visible partout, même sur des affiches collées sur la porte intérieure de la mairie. Il en reste ou il aurait fallu tout brûler.

Puis le chef des francs-tireurs et partisans du Finistère, sous le nom de « Chevalier », avec le grade de lieutenant-colonel ;

2

Le futur capitaine « Lagardère », commandant la compagnie « Cartouche ».

3

Décédé en déportation.

4

Arrêté à Rennes – Mort en déportation.

5

BALER, BIHAN, BIZIEN, CASTEL, HERVIOU, LAZ, LE GRAND, LE MESTRE, LOUARN, SIBIRIL, SCOTET, QUÉMÉNEUR, QUINTIN..., pour citer quelques noms de Spézet et Saint-Hernin, dont certains se retrouveront dans notre texte.

6

Le chansonnier populaire Auguste ROUYER lui dédiera après la Libération une « plaquette » : « Job la Mitraille – Le Gendarme au Maquis. »

7

Yves BÉVIN et Maurice CAM ont été fusillés à Poulguen en Penmarc'h.

8

D'autres personnes, à des dates différentes, soupçonnées d'avoir aidé la Résistance sont emprisonnées pendant un temps plus ou moins long : Charles BOULOUARD, cultivateur à Spézet, qui a hébergé les maquisards (arrêté en mai 1944), Pierre LÉAP, de Keraliou, Joseph HÉNAFF qui a fait une collecte en faveur des patriotes. L'aide vient aussi des communes avoisinantes.

9

Eugène CADIC, Charles LE SIGNOR et Jean LANCIEN sont fusillés à Poulguen en Penmarc'h. Jean PENNEC s'évade de la prison Saint-Charles à Quimper (cf. « Le Finistère dans la Guerre » 1^{er} tome).

10

Yves LE PAGE condamné à mort par la Cour martiale « française » siégeant à Rennes, est fusillé le 12 mars 1944. Robert ROSPARS (de Villeneuve-le-Roi, dont la grand-mère habite Saint-Goazec) meurt le 29 juin 1945 à Paris, le jour même de son retour des camps nazis.

11

BRABANT, LANNUZEL, RAER sont rentrés. MIGNIER, CÉVAËR et LE BIHAN sont morts. BUSSON, étudiant, après la prison Saint-Charles, est dirigé sur un camp de travail en Allemagne.

12

Précité.

13

Cf. « Le Finistère dans la Guerre » (t I).

14

Précité – Il sera tué le 14 mars 1944.

Nouvelle rafle un mois plus tard.

Saint-Goazec est sous surveillance spéciale. D'ailleurs, des individus au service des Allemands sur place, assurent la protection d'un collaborateur.

Le samedi 18 décembre, vers 22 heures, les Allemands font irruption au restaurant BLEUZEN. Ils sont là plusieurs camarades. Le directeur de l'école, Jacques DORNIC, a proposé à certains d'entre eux de l'accompagner au cinéma à Châteauneuf-du-Faou, mais ils restent mettre au point un projet de réveillon à Noël, puis ils jouent aux cartes.

En tête des intervenants est GUILCHER, l'un des individus mentionné ci-dessus. Revêtu de l'uniforme allemand pour la circonstance, il participera à la fouille des suspects. En attendant, il enjoint aux personnes présentes d'exhiber leurs papiers : Joseph BLEUZEN, le patron, Hippolyte BALCH, Yves COTTY et Hervé AUTRET, aussi instituteur. On les pousse vers le car qui a amené les Allemands, où se trouvent rassemblés d'autres hommes. Ils sont une vingtaine en tout, dont Jean HERVÉ, 19 ans, menuisier (son oncle Joseph HERVÉ est spécialement recherché), François LE PAGE, secrétaire de mairie, arrêté à son domicile, Yves CITHAREL, forgeron, Pierre PLOÉ, commerçant, Jean PRIGENT, menuisier.

Le car prend la direction de Quimper. Les soldats et leurs « auxiliaires », sous l'uniforme, occupent les banquettes. On a obligé les Résistants et suspects à s'asseoir dans l'allée centrale, non pas pour leur commodité, bien au contraire, mais pour la complète sécurité de l'escorte.

Le voyage aboutit à la prison Saint-Charles à Kerfeunteun. Après un nouveau contrôle d'identité, certains prisonniers sont conduits à la prison Mesgloaguen, dont Yves COTTY.

Les interrogatoires ont lieu non pas dans les locaux habituels, mais quai de l'Odet, dans une maison ancienne réquisitionnée par les Allemands¹⁵. L'un des interrogateurs portant l'uniforme parle le français parfaitement et l'argot éventuellement.

PRIGENT est relâché quelques jours plus tard. BALCH, CITHAREL, PLOÉ, et BLEUZEN restent emprisonnés plusieurs mois. Ce dernier cité, malade, meurt peu après.

Les autres sont déportés : COTTY, AUTRET, rentrés en 1945, LE PAGE et HERVÉ, morts dans les camps de concentration.

Au débarquement des Alliés, nous nous considérons comme libérés.

Quant à la mairie de Saint-Goazec, elle continue à fonctionner après l'arrestation du secrétaire titulaire. Jean FLAMAND trouve, avec l'accord du maire, M. POUPON, un aide bénévole en la personne de M. TESSIER, amputé, retraité de la S.N.C.F.¹⁶.

Il participe aux collectes en faveur des familles d'emprisonnés et des maquisards. En l'absence des responsables arrêtés, la mairie se charge d'assurer éventuellement la liaison avec le maquis.

Celui-ci demande des tickets d'alimentation à la mairie de Saint-Goazec. Aucun cambriolage de mairie, fictif ou autre, n'est possible en ce moment sur la zone.

Une interception du courrier entre Châteauneuf et Saint-Goazec, le jour de l'arrivée des tickets, arrange bien les choses.

L'opération a lieu à une centaine de mètres du château de Trévarez. André LE FUR (qui va entrer dans les F.F.I.) est délesté du sac qu'il transportait dans une remorque tractée par son vélo.

A propos du château de Trévarez, les feuilles de salaires des femmes qui y travaillent sont établies par la mairie. LE PAGE, puis FLAMAND ont obtenu ainsi des intéressées des renseignements, pour les transmettre à la Résistance, sur le nombre des officiers et hommes d'équipage (Allemands et Japonais) qui, de Brest, viennent s'y reposer.

« Au débarquement des Alliés en Normandie, nos F.F.I.-F.T.P., en armes patrouillent à Saint-Goazec. et Spézet : LE GRAND LUC (Lucien), alors chef de groupe, Louis FÉON, les deux Jean GUIVARCH, ANDRÉ « le Parisien », tué aux environs de cette date. Nous nous considérons comme libérés » (dans la zone du maquis), écrit Jean FLAMAND ¹⁷.

Le cachet utilisé par la mairie pour les réquisitions ou les affiches émanant de la Résistance (dactylographiées sur la machine à écrire du recteur) porte, sculptée dans un vieux pneu d'auto, l'inscription « F.F.I. », avec la Croix de Lorraine.

15

Ancienne résidence de la famille BIGOT d'ENGENTE.

16

Dont la fille mourra dans la catastrophe de l'abri Sadi-Carnot à Brest.

17

Voir *Infra* : J. FLAMAND.

Sources

- A.D. Cabinet – Guerre.
- Rapports du XXV^e C.A., *op. cit.*
- Enquêtes auprès des mairies, 1959-1965.
- Divers témoignages d'anciens responsables.
 - Jean FLAMAND fut, par la suite, secrétaire de mairie, compétent et affable, successivement en fonction à Rosnoën, Pont-de-Buis, Moëlan-sur-Mer, Quimperlé. Il nous a apporté son témoignage, il y a plus de vingt ans, en souci de voir honorer la mémoire de François LE PAGE dont la personnalité avait fortement marqué le début de sa carrière.
 - Yves COTTY, auquel ce texte rend hommage, fit sa carrière dans l'Enseignement public. Décédé en 1980, il nous laisse le souvenir d'un homme remarquable à tous égards. Il avait souffert à Buchenwald et Auschwitz, mais parlait sans haine de l'enfer, qu'il avait connu : « Nous étions tatoués, marqués comme des animaux... ». Il a porté jusque dans la tombe son matricule 186 573 sur l'avant-bras gauche. (Voir « Le Télégramme » du 25 avril 1970 : « Témoignage d'un Breton » [sur la déportation], par Jean LE NAOUR).

Châteaulin et le maquis de Beuzit-Keralliou en Lothey.

Trois Belges en rupture d'un chantier de l'Organisation Todt, accueillis le 12 octobre 1943 par Auguste LE GUILLOU, à l'époque à la Perception de Châteaulin, constituent le premier noyau du maquis¹ : Roger ELAUD, Gustave DE NEVE, Théophile MERTENS. Ils campent dans la grotte de Roz-Divez, sur les bords de l'Aulne, entre les écluses de Penarpont et du Quillec. L'hiver venant, ils sont dirigés vers un endroit plus abrité, la carrière du Quinquis, proche.

Des jeunes du Front National – F.T.P. les rejoignent : Alain GUIDAL, dit « Job », de Pont-de-Buis, sous-officier de carrière, prisonnier évadé, Marcel MILIN, de Châteaulin, Louis GOUILLOU, du Relecq-Kerhuon, réfractaires au S.T.O., Charles LÉVÉNEZ, de Crozon, Roger FAOU, Roger LE DU : une douzaine d'hommes en tout.

Le 16 mai, le maquis connaît une sérieuse alerte : les Allemands encerclent la carrière du Quinquis. Ils n'y trouvent personne et l'homme de garde, Louis GOUILLOU, a réussi à s'échapper.

Les patriotes se regroupent au Beuzit en Lothey, sous le commandement de Marcel MILIN.

Mais les Allemands restent en alerte. Le 25 avril 1944 à l'aube, ils capturent deux responsables F.T.P. : Jean LE BERRE, dit « Auguste », de Pont-l'Abbé, René PÉDEL, de Quimper, ainsi que le Belge Roger ÉLAUD. En liaison avec le maquis de Quéménéven, ils devaient réaliser un sabotage sur la voie de Quimper-Landerneau.

Le lendemain 26 avril, vers les 4 heures, la Feldgendarmérie de Châteaulin, sous le commandement de l'adjudant ALBERT, surprend au campement du Beuzit les douze maquisards qui dormaient.

L'endroit est retiré et d'accès difficile. Mais les feldgendarmes y ont été conduits par un individu revêtu d'une capote et coiffé d'un calot allemand. Il a été aperçu la veille dans la soirée par une employée entrant à la Feldgendarmérie.

Les soupçons s'égareront sur un Résistant, puis se porteront sur un autre, les Allemands ayant été entendus après la reddition de la poche de Lorient.

D'aucuns aussi avaient pensé que l'indicateur pouvait avoir agi dans un esprit de vengeance. Le maquis de Beuzit et son chef MILIN s'en prenaient en effet aux bandes qui, dans leur secteur, pillaient les fermes et terrorisaient les paysans sous le couvert de la Résistance. La veille encore, 25 avril, l'un des individus dont il est question avait reçu une correction.

Quant aux patriotes arrêtés, ils ont été conduits à la prison Saint-Charles. Plusieurs d'entre eux tombent sous les balles du peloton d'exécution allemand le 15 mai 1944 à Moustierlin en Fouesnant. Leurs corps sont enfouis dans la dune : Gustave DE NEVE, Louis GOUILLOU, Charles LÉVÉNEZ, précités, Robert LE CRENN, de Kerfeunteun, Laurent PENNEC, de Langolen et deux Russes qui avaient déserté la Wehrmacht pour rallier le maquis : Nicolas FILATOW et Philippe PETROSCHITZKI.

Des autres, transférés en mai au Château Rouge à Carhaix, on perd la trace : Marcel MILIN, Théophile MERTENS, François LE BAUT, de Gouézec, Jean-François LE Du, du Cloître-Pleyben, Yves

SIZUN, de Landerneau, de même que ceux arrêtés précédemment à Quéménéven : Jean-René LE BERRE, René PÉDEL, ainsi que le Belge Roger ÉLAUD dont on ignore le sort.

Du maquis du Beuzit un seul rescapé : Charles LE Du, de Crozon.

Un bon noyau de Résistants s'est constitué en Comité d'entraide clandestin à partir de l'action menée en faveur des maquisards d'Auguste LE GUILLOU. Celui-ci a dû quitter Châteaulin pour le maquis de Spézet.

Parmi ces Résistants qui se rattachent au Front National – F.T.P., on trouve Jacques POQUET, Jean CHARLES, Albert LE QUÉAU, Louis DARCILLON, Louis BAUGUION, Yves GAONACH. Il y a aussi, sur le plan de l'entraide, Guillaume GRALL, commerçant, sa fille Marie-Louise, et pour les anciens, Emile BÉNIAT, dit « Tonton Mile ».

Une mention spéciale pour ce qui concerne Michel CHARLES, écolier (né le 23 janvier 1931), qui s'est offert à assurer la liaison – transportant même une mitraillette et des munitions – trois fois par semaine entre la Maison GRALL, le P.C. et le maquis de Beuzit.

Ce groupe de Châteaulin va être mis à la disposition du B.C.R.A. par l'intermédiaire du capitaine Georges ARZEL, gendre de Guillaume GRALL, chargé de la réception du team Jedburgh « Giles » (Knox, Lebel, Tack) dans la nuit du 8 au 9 juillet 1944. Le Comité sur le terrain groupe une trentaine d'hommes.

Mais pendant plusieurs jours, le parachutage étant en premier lieu prévu pour le 4, les jeunes Jean CHARLES, Louis DARCILLON et Jacques POQUET ont assuré la surveillance des lieux au Hellen en Edern, sous la pluie.

Par la suite, d'autres éléments viendront notamment de « Libé-Nord », dont Hervé MAO, pour former la compagnie DE GAULLE, commandée par Fernand BOUYER, puis le lieutenant BIDAULT – adjoint : Jean LIDOUREN. Certains autres s'intégreront à la compagnie « Ténacité », autre unité du bataillon « Stalingrad ».

Celui-ci occupe Châteaulin le 11 août. La ville a été évacuée par les Allemands. Ils ont brûlé leurs papiers, incendiant un bâtiment d'école qui leur servait de dépôt. Les maquisards clament « la Marseillaise », les cloches sonnent.

Bastien DUVAL, ouvrier électricien, et Emile BÉNIAT se sont offerts à procéder au désamorçage des mines laissées par les Allemands qui devaient faire sauter le pont central².

Le 5 août, un jeune homme, Pierre CARIOU (19 ans), ouvrier boulanger, avait été abattu à la mairie de Châteaulin.

A signaler que trois patriotes, pris au cours d'une mission le 21 juillet à Châteauneuf-du-Faou, avaient réussi à s'évader d'une geôle de la mairie de Châteaulin deux jours plus tard, emmenant avec eux François LE Roux (17 ans), de Spézet qui risquait aussi la mort³.

1

Auguste LE GUILLOU, capitaine du bataillon « Stalingrad » — Cf. « Le maquis de Pen-ar-Pont — Beuzit — Keralliou... », « Les Cahiers de l'Iroise », n° 4 — 1964.

2

« Le Télégramme » du 18 septembre 1944.

3

Rapport du lieutenant BERNARD, commandant le bataillon « Normandie — 26 août 1944. *Autres sources* :

Papiers GRALL — Témoignage Georges ARZEL — Articles de presses, notamment « Le Télégramme » du 6 janvier 1945 et autres concernant Michel CHARLES.

Avec le groupe Yves GILOUX^{aj} au maquis.

Les F.T.P. ne croyaient pas au « romantisme du maquis ». Pour eux, pas de grands rassemblements spectaculaires, mais des groupuscules actifs et mobiles, aptes à la guérilla, à la tactique que Charles TILLON devait appeler « de la goutte de mercure ».

L'esprit résistant et coopératif des habitants de « La Montagne », la morphologie du pays ont permis aux maquis de se créer et de vivre dans ce Poher « ardent et tumultueux », comme le nommait Auguste DUPOUY, dans ce pays de Trédudon où le groupe Yves GILOUX, brûlé à Brest^{ak}, va œuvrer.

Le 3 février 1944, vers 10 h 30, Petit Jean, bien qu'altéré avec une forte fièvre, vient prévenir le groupe, installé dans une maison isolée

servant de grange, au Gonigou en Trédudon, qu'une patrouille allemande – un officier et son ordonnance – parcourt le village à cheval, signifiant aux habitants, sans descendre de leur monture, qu'ils devront, avec leurs bêtes, évacuer le lendemain, des tirs de mortiers devant avoir lieu^{al}.

Les deux cavaliers passent devant la mesure et s'engagent alors dans un cul-de-sac. Puis, faisant demi-tour, ils repassent devant la maison et mettent alors pied à terre.

L'officier pénètre dans la pièce du bas où s'alignent une simple table et deux bancs.

– Vous n'avez pas de femmes ici ?, demande-t-il à Marcel et Petit Jean. Réponse négative.

– Vous avez des papiers ?

– Oui.

– Combien êtes-vous ici ?

– Deux.

En fait, à l'étage supérieur qui sert de chambre, prêts à intervenir, André GARREC, Guy RAOUL, « l'Eclaireur » (Guillaume ALIX) et « Callac » (Albert YVINEC) ne soufflent mot, attendant les Allemands de pied ferme.

– Pas de pistole ? (pour pistolet), poursuit l'officier.

– Non.

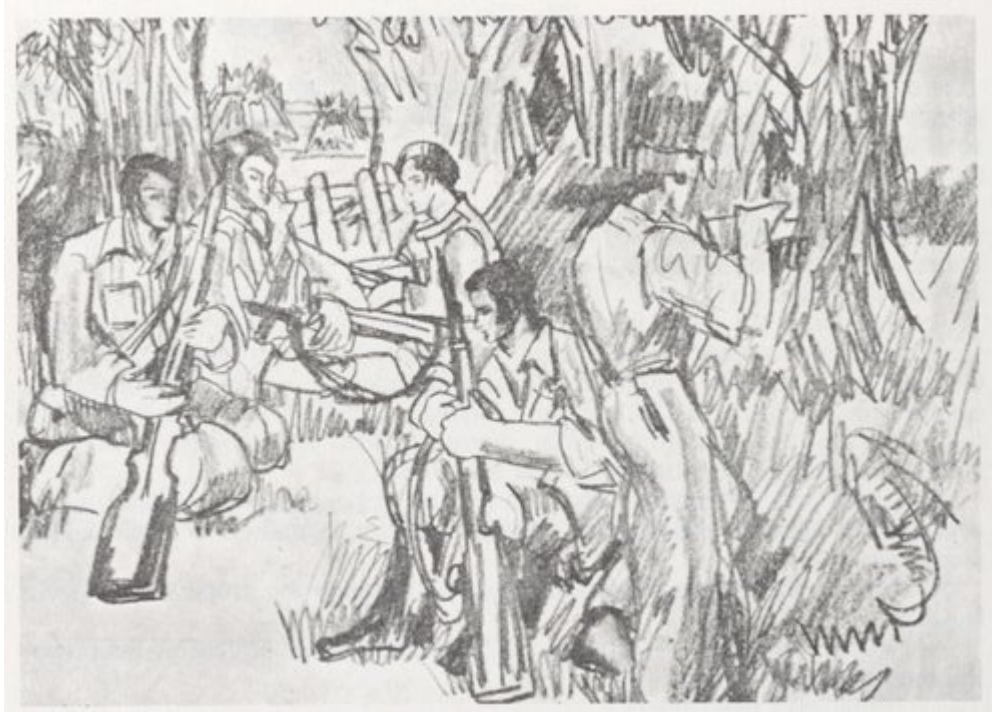
– Je peux voir en haut ?

– Certainement. Les réponses fusent nettes, brèves. Mais à peine a-t-il posé le pied sur le second barreau de l'échelle que, d'une balle, Marcel BOUCHER l'abat et que Raoul l'achève.

Vainement, Petit Jean a insisté pour que l'ordonnance entre aussi. Mais, au bruit des détonations, il prend la fuite. A trois cents mètres, Petit Jean ne le rate pas.

Restent les deux encombrants chevaux que l'on ne peut pas laisser en liberté, ni confier à des paysans sans danger, en cas d'enquête. Personne ne veut les abattre. On tire au sort, GARREC et « Callac » doivent s'exécuter.

La population de Trédudon enterre ensuite les quatre victimes et, malgré les recherches, les Allemands n'élucidèrent pas le mystère de la disparition des deux cavaliers.



*Au maquis par Maryvonne Méheut
(Illustration d'un poème de F. Philipps,
vendu au profit des F.F.I. morts pour la France)*

Le groupe, là-dessus, se disperse. Marcel BOUCHER, Guy RAOUL et André GARREC se dirigent sur Pleyber-Christ pour y prendre le train, afin de gagner leur « planque » de Guipavas et y préparer de nouveaux déraillements. Le 4 février 1944, tous trois, arrêtés à la sortie de Landerneau par une patrouille de feldgendarmes, sont mis en demeure d'ouvrir leur valise, qui, ouverte, découvre une mitrailleuse et les papiers des Allemands disparus la veille. Le combat s'engage. Les trois Résistants ont d'abord le dessus quand survient une seconde patrouille allemande. On ne devait pas retrouver les corps des trois Français.

Par la suite, le groupe se reforme et participe le 17 février 1944 à un déraillement entre Dirinon et Landerneau, avec des Résistants de cette dernière localité. En attendant le lever du jour, tous passent la nuit dans la campagne enneigée. Toujours dans la neige et la tempête qui souffle dans la montagne, et par des chemins différents, ils gagnent Trédudon. Un Trédudon en alerte, car Jean-Marie PLASSART vient d'être arrêté. Il mourra en déportation.

Nouveau départ donc. « Callac » rejoint PLOUYÉ avec l'agent de liaison « Emma » et, trois jours plus tard, le groupe se retrouve à Plonévez-du-Faou où il s'étoffe bientôt par la venue de deux Morlaisiens, dont François LEVER, emprisonné en Espagne en voulant rejoindre la France libre et plus tard tué par des feldgendarmes à Châteauneuf-du-Faou (juillet 1944). Avec celle aussi de Jos, un Quimpérois, Marcel, réfugié de l'Auvergne, Auguste DUGUAY, BOUCHER et FI, de Brennillis, puis du groupe de Landerneau, Dédé LAGOGUET et Michel, groupe qui forma par la suite le bataillon Georges LE GALL.

En février et en mars, le groupe ne quitte le secteur de Plonévez-du-Faou que pour des missions de renseignements concernant les déraillements et de reconnaissance parfois assez loin de la base, surtout depuis la récupération d'une « traction avant ». Au cours de l'une de ces missions, DUGUAY est arrêté à Callac lors d'une importante rafle, puis fusillé à Saint-Brieuc le 12 mai 1944.

Devenant trop important, le maquis se scinde alors en deux. « CALLAC » garde la direction du groupe Giloux avec l'Éclaireur, Jos et Pierre GUÉGUEN, de Scrignac.

Sous le commandement de Dédé LAGOGUET, le reste prend d'abord le nom d'Etoile Rouge, puis celui de F.P.T. Corse pour, en définitive, former le bataillon G. LE GALL.

Quant à « Callac » et ses amis, ils se dirigent sur Scrignac après avoir récupéré une auto. Ils arrivent à temps pour faire sauter un train spécial signalé par le chef de gare de la localité. Plus de soixante Allemands périssent dans l'accident, et, durant une semaine, le trafic est interrompu.

Pour faciliter ses déplacements, le groupe souhaite alors se procurer des bicyclettes. A Plourac'h, dans les Côtes-du-Nord, Albert YVINEC s'adresse à M. LUCAS, maire destitué par Vichy, afin de connaître collabos et trafiquants du marché noir qui feront les frais de la « réquisition ». Heureuse commune qui n'a aucun spécimen de ces deux catégories, aux dires de M. LUCAS. Il faut donc se rabattre sur la voisine, Carnoët. Et c'est le retour avec cinq vélos et un pistolet récupéré chez un membre local du P.N.B.

Selon les renseignements, le secteur où campe le groupe risque de devenir dangereux, les Allemands y venant à la tombée de la nuit

chasser le sanglier. Comme ils tiennent alors tous les carrefours, impossible de circuler. Une nuit pourtant, après leur départ, c'est l'exode vers les Côtes-du-Nord, avec l'accord des Résistants du coin.

En traversant le bois du Fréau, la voiture tombe en panne, pneu crevé, moteur récalcitrant. En ce qui concerne la roue, elle est dépannée par M. Etienne FER et son fils Edouard, du Moulin des Prés. Pour le moteur, on fait appel au mécanicien SERGENT, arrêté à son retour chez lui, victime de la Milice PERROT, tout comme SIMON, comme Arnel COANT, chef de la compagnie « Tunisie », son cousin François COANT, comme aussi Baptiste CESSOU.

Les deux COANT et SIMON seront fusillés à Rennes, le 8 juin 1944. SERGENT s'évadera du train le menant en déportation, d'où CESSOU ne reviendra jamais.

Le lendemain du départ du maquis pour les Côtes-du-Nord, les Allemands y arrivent, poussant devant eux SIMON qu'ils ont obligé à revêtir une tenue d'officier nazi, A. COANT, F. COANT et SERGENT. Trop tard.

Après un court séjour dans le département voisin, passé à la chasse aux pillards se disant résistants, retour dans le Finistère, leur camp, une fois de plus, n'étant plus très sûr.

Le 4 juin 1944, les « Giloux » s'installent dans une ferme isolée et inhabitée, avec leur poste à piles acheté quelque temps auparavant.

Inutile de dire la joie des maquisards, quand, le matin du 6 juin, Pierre les réveilla en leur annonçant le débarquement. Comme convenu avec les F.T.P. des Côtes-du-Nord, à la tombée de la nuit, les routes principales et secondaires seront, dès le 7 juin, barrées par des arbres. Tâche rude occupant toute la nuit et accomplie grâce au renfort de Pierre GAC, instituteur réfractaire et de Marcel, de Scignac.

Le 8 au matin, le maire de Bolazec arrive au maquis pour signaler que les Allemands, faisant mouvement vers l'Est, déménagent leur dépôt de munitions et de matériel de Bodénec en Bolazec. Sous la conduite d'un guide et malgré la fatigue de la nuit, départ pour cette commune où des volontaires doivent apporter leur aide aux six hommes du groupe GILOUX.

Après l'élimination des deux Allemands assurant la garde, l'incendie du dépôt, armes, munitions et chaussures sont récupérées. Persuadé que cette action (sans doute la première réalisée en plein jour dans la région) a été réalisée par des parachutistes alliés, l'ennemi ne réagit pas.

Le 10 juin, le groupe GILLOUX s'acharne à renforcer, dans la journée, les barrages sur la route Callac-Morlaix. Pierre GAC assure la protection des scieurs d'arbres quand arrive un camion, moteur arrêté. Coups de feu. Pierre GAC, blessé à la jambe, s'éloigne de la route d'une centaine de mètres, gagne un champ de blé, mais, découvert, les Allemands le massacrent. Il n'a que vingt ans.^{am}.

Ces derniers événements dont on parle beaucoup dans le pays font que le groupe s'étoffe et, par sécurité, se coupe en deux. Il a, à ce moment, à lutter contre des membres de la Milice PERROT, parlant breton et qui battent la campagne sous le prétexte de ravitailler les maquis. L'un d'eux, capturé par un groupe voisin, se présente comme un authentique Résistant, connaissant quelques responsables finistériens.

Malheureusement pour lui, trois responsables F.T.P.F. sont alors au maquis Giloux. Découvert, il avoue être au service de l'armée allemande et stationner à Callac. Il fournit même des renseignements sur la somme à percevoir pour brûler une ferme patriote, pour une dénonciation et une arrestation.

Il avoue aussi s'être engagé pour avoir, par la suite, un poste réservé à la poudrerie de Pont-de-Buis. A. YVINEC qui conte les faits ajoute : « Il eut un poste réservé beaucoup plus modeste. »

Peu après, une douzaine de camions allemands, fortement armés, approchent du camp. Il faut dégager, faute de pouvoir combattre à armes égales. Jean THÉPAUT prend la tête d'un premier groupe, « CALLAC » celle du second et les maquisards décrochent sans incident.

Les miliciens PERROT et les Allemands tentent en vain de faire parler une vieille femme demeurant dans une cassine proche du maquis. Puis, au village de Coat-Trizear, ils menacent de la même façon un fermier, allant jusqu'à lui passer une corde au cou pour l'intimider. Pas un renseignement ne leur est fourni.

Arrive alors la période des parachutages, évoquée par ailleurs, préface à l'organisation du bataillon Yves GILOUX, avec ses quatre compagnies : LE FUR Georges AUNIS, Pierre GAC, François LEVER. Une autre page commençait...

Quand « CALLAC » entra en contact, avec la mission Jedburg du capitaine MARCHANT, il crut se rendre compte que cette mission voulait diriger la résistance dans un sens assigné par Londres. Au lieu d'attaquer, il fallait désormais attendre. Consignes que le bataillon GILOUX, refusa d'observer, et il poursuivit les embuscades.

Le groupe rejoignit alors son camp, près de la chapelle Saint-Maudez où il devait intercepter un parachutage de médicaments et d'appareils sanitaires pour ouvrir un hôpital temporaire. Mais, il y eut maldonne, car finalement, 75 containers tombèrent du ciel avec des armes, des munitions, du matériel sanitaire, et c'est un convoi nocturne de 25 charrettes qui transporta le tout au camp.

« Nous étions claqués, nous ne tenions que par les nerfs. Un peu de sommeil, beaucoup de déplacements, des repas irréguliers : c'était notre lot. » Ainsi s'exprime « CALLAC » dans un rapport.

Le matin du parachutage, à peine remis des émotions, un message parvenait par le canal d'un agent de liaison : il fallait se mettre en relation d'urgence avec la colonne américaine, entrant dans le Finistère. Ce fut fait.

« CALLAC » guida mêmes les Américains jusqu'au Cloître-Saint-Thégonnec, mais il fit alors comprendre au colonel commandant la colonne qu'il avait la charge de 500 hommes et qu'il se devait de les rejoindre.

Une partie du contingent se dirigea alors vers la route de Morlaix-Guingamp afin de protéger le viaduc du Ponthou. Les combats furent violents, le groupe GILOUX évita de justesse de se faire encercler et se replia sur le maquis de Saint-Laurent, puis sur Guerlesquin où avait lieu un autre parachutage.

Le 7 août, le bataillon GILOUX avait fait 250 prisonniers, confiés à Guerlesquin, aux anciens combattants de 1914-1918.

« CALLAC » fut alors appelé à Morlaix pour assurer le service d'ordre. Vers le 20 août, quatre compagnies occupèrent le secteur de Plougastel-Daoulas. Puis, le bataillon revint à Morlaix en

prévision des engagements, les volontaires étant versés au 118^e R.I. pour participer aux combats de la poche de Lorient.

Le maquis Tonton à Saint-Hernin

Simon LE BRAS, dit Tonton, engagé volontaire à 19 ans, en 1939, fait prisonnier à Rouen, le 9 juin 1940, s'évade le 24 et revient à Gourin où il milite bientôt dans le mouvement « Vengeance », abritant en même temps, et pendant deux mois, onze aviateurs alliés attendant leur éventuel rapatriement.

Un coup de filet de la Gestapo à Gourin – il héberge encore à ce moment cinq aviateurs – l'oblige à chercher asile au village de Rosmel, en Saint-Hernin, chez M. GESTIN.

Commerçant au bourg, M. BOURLÈS les prendra en charge et les conduira en camionnette dans les Côtes-du-Nord, où, en février 1944, ils embarqueront à la plage Bonaparte.

C'est dans cette commune de Saint-Hernin que Simon LE BRAS crée le maquis « Tonton », le 20 décembre 1943.

Peu à peu, celui-ci s'étoffe pour atteindre un effectif de cinquante-quatre patriotes en juillet 1944. Il réalise des sabotages (lignes téléphoniques à la gare de Motreff), réussit un déraillement à Kervez, exécute des traîtres dont un carhaisien.

Au cours de l'attaque d'un convoi allemand à Conveau, cinq occupants sont tués et six faits prisonniers. L'un d'eux, d'origine tchèque, Joseph SCHREIBER, 22 ans, caporal-chef, passe aux F.F.I., le 15 juillet 1944 et se battra sur le front de Lorient.

Ce maquis, en accord avec celui de « Libé-Nord » d'Yves RIOU, participe à deux parachutages d'armes à Saint-Hernin, l'un à Bellevue, l'autre à Goas-ar-Riou.

Parmi ceux qui ont rejoint Tonton, plusieurs ont déjà fait leurs preuves. Jacques MANAC'H, futur chef de section, arrêté le 11 juin 1943, pour avoir hébergé des parachutistes, s'évade de la prison d'Angoulême et entre en Charente au maquis Bir-Hakeim qu'il quitte, en mai 1944, pour arriver le lendemain au maquis Tonton.

Eugène ULLIAC, qui lui aussi deviendra chef de section, malgré ses 18 ans, entre au maquis le 1^{er} mai 1944 après avoir été

incarcéré à la prison de Vannes pour propagande gaulliste, et cela du 17 juillet au 13 août 1941.

Quant à Jean GAINCHE, engagé volontaire en 1939, fait prisonnier, évadé en septembre 1940, arrêté en 1943 et relâché le 31 mai, il entre au maquis Casanova à Pontivy, en octobre 1943 et rejoint Saint-Hernin, le 1^{er} juin 1944.

Enfin, en plus de Marc PAGOT, François RIVOAL, Yves BERNARD, François DINASQUET... il convient de citer Jean MANACH, le seul réchappé de la ferme de Lamprat en Plounévézel, où il s'était caché dans la cheminée. Auparavant, il avait déjà été arrêté le 11 juin 1943 et libéré le 18 décembre suivant.

Il rejoignait le maquis Tonton, le jour même du massacre de ses amis.

Ce maquis, dont 18 membres étaient des réfractaires du S.T.O. constitua par la suite la 4^e compagnie du bataillon « La Tour d'Auvergne » qui participera au nettoyage de la presqu'île de Logonna-Daoulas et à la défense de la côte de Pentrez à Telgruc.^{an}.

Ajoutons que le maquis Tonton avait participé au combat du Nivernic, près de Port-de-Carhaix avec les F.F.I. de Carhaix et les F.T.P. de Spézet.

Des maquis de Restamenach et de Lémézec à la compagnie Barbusse

Aux environs du 15 mai 1944, Emile PÉRON, responsable des Jeunesses Communistes à Carhaix, prend l'initiative de réunir une quinzaine de jeunes camarades à Restamenach en Poullaouen, après la récupération de deux pistolets et de quelques balles.

Le 23 juillet, après l'annonce à la B.B.C. du message : « Une blouse couleur abricot », un parachutage a lieu, non loin du champ de courses de Carhaix, à la barbe des Allemands. Des voitures hippomobiles, réquisitionnées dans les fermes, transportent les armes au lieu dit Parcellou, en Lémézec, toujours en Poullaouen. D'une vingtaine d'hommes, l'effectif du maquis passe alors à une bonne soixantaine¹.

Débuts difficiles, car il faut se ravitailler sur place ; l'argent manque et l'habillement du citadin ne convient pas à cette vie champêtre, bien que l'on soit en été.

De plus, Emile PÉRON, se rendant en mission au P.C. de Châteauneuf-du-Faou, est arrêté à Plonévez-du-Faou, dans la nuit du 26 juillet. Il parvient heureusement, à se débarrasser des papiers et de l'argent qu'il transporte, si bien que, conduit à Sizun, on le relâche huit jours plus tard, faute de preuves.

Toutefois, l'arrestation d'Emile PÉRON a mis le camp en alerte. Le 30 juillet, un agent de liaison de la compagnie « Tunisie », stationnée à 2,500 km de là, vient annoncer qu'un convoi allemand se dirige sur Lémézec, par la route de Scrignac. Un groupe part aussitôt en reconnaissance. Il s'agit en réalité, d'un convoi de miliciens qui, plus loin, tombe dans une embuscade tendue par le groupe « Tunisie ». L'ennemi n'insiste pas et fait demi-tour, en direction de Scrignac.

Cependant, les deux maquis, craignant un retour en force des miliciens, décident de faire mouvement.

Dans la nuit du 30 au 31 juillet, les patriotes de Lémézec arrivent au château du Tymeur, en Poullaouen, propriété du marquis de KERGARIOU, ambassadeur de Vichy à Sofia, où les cultivateurs leur réservent un accueil des plus tièdes.

Deux jours plus tard, nouveau départ. Cette fois-ci, pour le bois de Liorzou, à 5 km au nord de Poullaouen. Il était plus que temps. Une heure après le départ du Tymeur, les Allemands encerclaient le château...

Mais le lendemain, 18 hommes retournent au Tymeur chercher des armes qui y ont été camouflées. Quatre éclaireurs ouvrent la marche. Le chef de groupe, au lieu de suivre les directives données qui prévoyaient le passage par des chemins de campagne, décide de rentrer par le bourg de Poullaouen.

Il rencontre là, vers 18 heures, un convoi allemand assez important. Le combat s'engage. Le cultivateur du Tymeur, réquisitionné et qui conduisait la charrette avec les armes, prend le large. Les maquisards, eux aussi, s'éparpillent.

Trois hommes, CRAVEC, François LE ROY et DENIEL s'abritent dans des trous d'hommes creusés par l'occupant, au bord de la route et tirent sur la voiture de tête du convoi.

CRAVEC remplace au fusil-mitrailleur DÉNIEL, lequel, blessé au bras gauche et aux deux épaules est recueilli par un civil. François LE ROY, en se dirigeant vers la Croix-Neuve reçoit une rafale de mitraillette dans la jambe droite. Deux Allemands sont tués. Par réaction, les autres mettent le feu à la maison SIBILO où s'abritaient les patriotes.

Point de mire des Allemands, CRAVEC échappe de peu à leur tir et regagne le cantonnement avec sa mitraillette et son F.M. à bout de munitions.

Parti de son côté, Roger PÉRON se réfugie dans la demeure d'une octogénaire. Mais il a été vu par les Allemands et l'un d'eux franchit le seuil à sa poursuite. Sans hésiter, PÉRON l'abat d'une rafale de mitraillette. L'ennemi cerne alors la maison et lance une grenade par la fenêtre, ne causant d'ailleurs que des dégâts matériels.

La propriétaire, affolée, est autorisée alors à évacuer les lieux. Un autre Allemand tente de pénétrer dans le logis. PÉRON l'abat à son tour. Les ennemis tirent de toutes leurs armes. PÉRON leur répond par une fenêtre, blessant l'un des assaillants. Il profite du moment où ceux-ci transportent leurs morts pour s'esquiver.

Conclusion de cette escarmouche : les troupes partant en renfort vers Carhaix, demeurent à Poullaouen ; malheureusement, elles se vengeront sur la population civile, faisant plusieurs victimes.

2 août – Quatre hommes : Hervé PÉRON, Joseph THEPAULT, Jean FER et F.L. HENRY ont quitté, en auto, le maquis de Carnoët, quand, au Guilly, en Poullaouen, ils rencontrent un adjudant allemand, marchant au bord de la route en tenant son vélo d'une main. Au moment où il aperçoit les maquisards, il se jette dans le fossé ; mais une rafale de mitraillette l'empêche de se relever. Les patriotes amènent le cadavre au cantonnement où il est inhumé. Ses papiers étant remis au P.C. du Huelgoat.

Un autre parachutage, dans la nuit du 4 au 5 août à la Mine, permet de compléter l'armement et l'équipement par l'apport de quarante vestes américaines. Mais on ne récupère pas tous les containers tombés, car très dispersés à l'arrivée au sol. Aussi désigne-t-on quatre hommes : Emile PÉRON, François RIVOAL, Yves MERROT, et Jean GLAIRAN pour les rechercher et, le cas échéant, les garder en cas de récupération.

Le matin du 5 août, vers 9 heures, ils rencontrent une trentaine d'Allemands qui, de Poullaouen où ils stationnaient, ont aperçu les parachutes tomber et patrouillent sur le terrain à la recherche des armes.

Intervient alors une confusion qui aurait pu coûter cher : voyant les Allemands vêtus de kaki, les maquisards les prennent pour des Américains et leur font des signes d'amitié. L'ennemi tire. Les Français se dissimulent en criant de ne pas tirer.

Mais des mots allemands leur parvenant alors à l'oreille les détrompent et, à leur tour, ils tirent.

François RIVOAL reçoit une balle qui lui pénètre sous l'aîne, et lui sort par la poitrine. En se traînant, il parvient à se sauver en ramenant sa mitraillette. Emile PÉRON, touché légèrement à la tempe, par une balle, le porte ensuite jusqu'au maquis.

Toujours le 5 août, un groupe de douze maquisards patrouille à travers la campagne et se scinde en deux en arrivant à Poullaouen.

Etienne ROHOU, Joseph TANGUY et Yves SKER, auxquels se joignent deux membres de « Libé-Nord » subissent, avant d'arriver à Restamézec, le feu d'un important groupe ennemi d'une

cinquantaine d'individus et qui, apparemment se replie devant l'avance américaine. Le combat dure un quart d'heure. Six Allemands restent sur le terrain tandis que les résistants, qui ont essuyé un feu nourri de mitrailleuses et de mortiers, ont perdu l'un des leurs, Yves SKER, originaire de Poullaouen, lequel donnera son nom au bataillon « Le Roy-Sker » dont dépendra la compagnie « Barbusse. »

Pendant ce temps, l'autre partie du groupe se porte à Kerbizien, près de Restamézec où elle rencontre, elle aussi, une centaine d'Allemands appartenant à la garnison de Poullaouen. Après un bref échange de coups de feu, les maquisards se retirent, cependant que les Allemands s'en vont vers Tymeur, emportant leurs morts.

La compagnie « Barbusse » constituée, participera, comme nous le verrons par la suite, aux combats de la presqu'île de Crozon avec à sa tête Joseph RIVOAL, Emile PÉRON, et François KERGOUACH².

1

Témoignage de M. Pierre RANNOU.

2

Compte rendu d'activité de la compagnie « Barbusse ».

Compagnie du docteur JACQ

Le problème crucial est celui de la récupération d'armes, faute de parachutage. Lorsqu'au début de décembre 1943, une douzaine de membres répond présent, le groupe ne dispose d'aucune arme, mais en janvier 1944, il a déjà un pistolet de 9 mm, une carabine et trois fusils de chasse. Ce nombre ira en augmentant de même que l'importance du groupe.

Lorsqu'en juin les Allemands quittent Plouyé, le groupe, au complet, tond, dans la nuit, trois collaboratrices.

En liaison avec un autre groupe du Huelgoat, des patriotes enlèvent des tickets d'alimentation à Locmaria-Berrien et vident un entrepôt de conserves à la gare de Locmaria.

Au début d'août, les F.F.I. de Plouyé ayant reçu un parachutage d'armes, les membres de la future compagnie du docteur JACQ

prennent le maquis avec eux tandis que des armes sont distribuées à deux groupes de Huelgoat et de Poullaouen.



Le 4 août, une patrouille se porte entre la gare de Locmaria et le bourg avec mission d'attaquer soit un camion soit une voiture isolée. Un camion se présente transportant une dizaine d'hommes et des bidons d'essence.

Pris sous le feu des armes automatiques, le camion allemand va au fossé : cinq des occupants sont tués, trois blessés, deux prennent la fuite.

A peu près au même endroit, le 31 mai, vers 12 h 15, des véhicules avaient été mitraillés, causant deux blessés et des dégâts aux voitures et aux lignes téléphoniques^{ao}.

Le maquis de Beurc'hoat en Berrien

Préparé de longue date, après des contacts avec Mathieu DONNART et le colonel FONFERRIER que « Georges » avait connu alors qu'il se cachait à Landunvez, le maquis de Beurc'hoat, en Berrien, est justement dû à l'initiative d'Yves ROUSVOAL, « capitaine Georges », au début de juin 1944.

Mais auparavant, il y avait eu un parachutage, à Berrien, le même jour que celui du Pénity-Landeleau, destiné aux résistants de Carhaix.

L'afflux des volontaires (le maquis compta 630 membres) encadrés par le lieutenant Jean-Marie RIOU qui a servi sous les ordres du colonel FONFERRIER, Jean PLASSARD, et François COLCANAP, tous deux adjudants-chefs de la coloniale, oblige « Georges » à demander à Yves RLOU, à Saint-Hernin, un complément d'armes.

A cet effet, deux tractions avant, sous la conduite de COLCANAP, partent pour cette commune en empruntant des voies secondaires et l'ancienne route romaine. Tout se passe bien à l'aller.

A Saint-Hernin, le groupe décroche le portrait de Pétain à la mairie et lui fait un sort. Les armes récupérées, les voitures prennent le chemin du retour. Mais au lieu de suivre les consignes données : routes peu fréquentées, écart de 50 à 60 mètres entre les véhicules, le convoi revient par Locmaria-Berrien et la gare. La première voiture qui a été accidentée en chemin, blessant COLCANAP, passe sans accroc. Mais les Allemands ont rapidement réagi et placé une charrette en travers de la route.

Coups de feu échangés. Lorsque le convoi revient au maquis, on constate que Jean-Louis BOTHOREL a été tué et ANTHOINE, le Marseillais, blessé.

Un autre parachutage, évoqué par ailleurs (mission Racketeer) a lieu dans la nuit du 2 au 3 juin après le passage du message : « Son innocence est indéniable. »

Paul MARZIN, enseignant au Huelgoat, a vécu l'existence des maquisards du Beurc'hoat. Il en parle ainsi dans un poème en prose : « Le Beurc'hoat est une charmante maisonnette cachée sous les premières feuilles d'un bois de hêtres. Autour d'un poste de

radio, « Georges », COLCANAP, RIOD, PLASSART et d'autres dont le nom sera bientôt gravé au cimetière. Le colt qu'ils portent à la ceinture est seul signe distinctif.

« Sur le seuil, "Georges" donne des ordres aux deux jeunes femmes qui vont partir en mission. Elles n'ont aucune défense, seulement le charme et le courage. »^{ap}

Le combat de Lestrézec.

Le 3 août, un sérieux accrochage a lieu au village de Lestrézec, en Berrien, sur la route de la gare de Locmaria.

Le matin, vers 10 heures, deux cultivateurs viennent prévenir KERDONCUFF et BRIS, chefs du maquis F.T.P., ossature de la future compagnie Bir-Hakeim, que les Allemands occupent les deux côtés de la route de Morlaix, face aux villages de Mondy et de Kerseach, à deux kilomètres environ du maquis.

Un groupe du corps franc part en reconnaissance et vers 11 heures, échange des coups de feu avec l'ennemi, tuant au moins deux Allemands.

La patrouille se retire alors et rentre au maquis. Au début de l'après-midi, les sentinelles de la section Valmy, aux aguets au sud du bois, au village de Lestrézec, aperçoivent des Allemands semblant examiner l'orée. En fait, ils disposent leurs pièces en vue d'une attaque et redescendent la colline par petits groupes.

Lorsqu'ils parviennent à 200 mètres environ, le F.M. de Jean GUERN et les fusils de la section Valmy entrent en danse. Trois Allemands tombent sur le champ. Les mitrailleuses ne chôment pas non plus jusqu'à ce que LE GUERN, les ayant repérées, les fait taire avec son F.M. Les servants allemands, abandonnant leurs pièces, gagnent alors un champ de blé où ils servent encore de cible.

Dix minutes plus tard, retour en force des Allemands, arrêtés de nouveau par le F.M. Ils reviennent cependant une troisième fois et atteignent Lestrézec. Les Résistants se replient.

Le second groupe de la section Valmy entre en contact avec l'ennemi à Roch'illiec et abat plusieurs Allemands. Il est appuyé par la section d'Ornano dont l'un des membres, Louis TEURNIER, reçoit

une balle dans sa cartouchière, ce qui lui occasionne une blessure au côté.

L'ennemi, de plus en plus nombreux, avance toujours. Ordre est alors donné de décrocher. L'estafette qui le porte, Pierre QUÉMÉNER, en remplissant sa mission, abat un Allemand^{aq}.

C'est alors qu'arrive en renfort une section du maquis de Beurc'hoat. Devant l'importance de ce maquis – 630 volontaires et 3 agents de liaison – « Georges » décide avec J.-M. RIOU, la création d'un autre maquis entre le Huelgoat et La Feuillée, à Kermabilou. C'est en s'y rendant que la section Riou entend de violentes rafales dans la direction de Lestrézec. Elle se porte dans cette direction et s'accroche alors avec des forces ennemies.

Lorsque « Georges » arrive en renfort avec deux sections de Plounéour-Ménez, de Pleyber-Christ et de Scignac, c'est pour apprendre que Jean-Marie RIOU et André CREOFF, maître canonnier, tous deux de La Feuillée, ont été tués, que GARO, aussi de La Feuillée est blessé de même qu'un gars de Huelgoat.

En représailles les Allemands brûlent quatre maisons.

Le maquis du Beurc'hoat participe par la suite au combat d'Irvillac, le 16 août. La compagnie Jean Riou sera particulièrement touchée, la 1^{re} section perdant cinq hommes (et un blessé) et la 3^e, cinq hommes aussi et quatre blessés. Au nombre des tués, on compte un Russe passé aux F.F.I.

Le commandant de la compagnie Jean PLASSART ayant lui-même été tué, la compagnie rejoint le cantonnement sous le commandant de René GÉREEC pour assumer la surveillance dans les Monts d'Arrée, faisant de nombreux prisonniers, remis au Huelgoat, au bataillon de l'Argoat. Puis eurent lieu les combats de la presqu'île de Crozon, où la compagnie Jean-Pierre Calloc'h, de Paul MARZIN, se distingue^{ar}.

Quant à « Georges », séjournant un moment à Brennilis, il remet une certaine somme à un agent de liaison venant de Quimper pour qu'il la donne au docteur LE JANNE, en lui précisant deux points de chute. Arrêté à Morlaix, avec l'argent et un papier indiquant les points de chute et la présence de « Georges » à Brennilis, il permet aux Allemands d'investir cette dernière commune. « Georges » est touché à la jambe par une balle de mitrailleuse, mais il parvient à se

cachez dans un champ de blé. Ce qui ne l'empêchera pas de partir par la suite en mission en Angleterre en tant qu'agent de l'I.S.⁽⁴⁾.

Du maquis de Baudriec à la compagnie Corentin Cochenec

Pourquoi ce maquis, installé à Loqueffret, prit-il, par la suite, le nom de Corentin COCHENEC ?

Le 2 juillet 1944, une patrouille allemande arrête, au pont de Kerhoaden, en Plonévez-du-Faou, un groupe de jeunes Résistants qui, sous les ordres de LOZACH, ont pour mission de saboter des pylônes électriques des lignes de haute tension. Il y a là : Albert SALAUN, cultivateur, travaillant chez son oncle à Plonévez, Alain MÉNEZ, Marcel FLOCH, Hervé CLOAREC et Corentin COCHENEC, ces trois derniers de Saint-Herbot, en Plonévez-du-Faou.

COCHENEC, trouvé porteur d'une arme, est abattu sur-le-champ. Ses compagnons dirigés sur Quimper, internés à Saint-Charles, retrouveront, heureusement la liberté, le 8 août, avec la libération de la ville.

Mais revenons en arrière.

Un maquis d'une quinzaine de F.T.P. se tient au bois de Baudriec, en Loqueffret, le jour du débarquement. A sa tête, François SALAÜN qui deviendra chef de compagnie, François CLOAREC et les chefs de groupes en puissance : Henri BOURLÉS, Hervé NAT et Jean BARAËR.

Chaque nuit, un commando de six hommes ratisse les environs, en quête d'armes.

Le 10 juin, une patrouille commandée par Jean BARAËR et comprenant Louis PISSIVIN, Louis JAFFRÈS, Hervé NAT, Louis BOURLÉS, rencontre, en sillonnant « La Montagne », près de Loqueffret, un groupe d'une dizaine d'Allemands. Echange de coups de feu. Les militaires pensant, sans doute, être inférieurs en nombre, décrochent. L'un d'eux, pourtant veut résister, mais désarmé peu après, il est fait prisonnier.

Le 28 juin, le commandant de la future compagnie « Bretagne » qui occupe aussi un secteur du bois de Baudriec, projette une expédition à Saint-Cadou où existerait un important dépôt d'armes et

de matériel. François CLOAREC et Henri BOURLÉS se joignent au groupe.

Trois voitures font le déplacement et atteignent, avec bien des précautions, Saint-Cadou en Sizun.

F. CLOAREC et H. BOURLÉS pénètrent tous deux dans l'école, et, menaçant de leurs armes les soldats de garde les contraignent à se rendre. Ils récupèrent une vingtaine de sacs d'Allemands, complets, des fusils et des grenades qu'ils rangent dans les trois voitures, lesquelles démarrent aussitôt.

Mais alertés, les Allemands du secteur de Brasparts ont pris leurs dispositions pour les recevoir sur le chemin du retour. Les autos suivent un autre itinéraire et regagnent le maquis sans anicroches.

Le 29 juin, une rafle a lieu au bourg de Brasparts occupé par un fort détachement allemand. Comme le maquis n'est qu'à 6 km, l'état d'alerte entre en vigueur, et non sans raison.

En effet, vers 10 heures, des camions pénètrent dans le bois par une route dissimulée et une demi-heure plus tard, le maquis qui a pris le nom de « République » est encerclé. La lutte s'avère inégale : douze maquisards contre 200 militaires environ.

L'encercllement continue tandis que les Allemands, sans toutefois pénétrer dans le bois profondément, lancent des grenades.

Considérant l'armement de son groupe insuffisant, F. SALAÛN donne l'ordre de tenter une sortie. Au cours de celle-ci, lui-même et François TOULLEC pris dans une embuscade, encerclés et à bout de munitions, doivent se rendre.

Amenés d'abord à Lampaul-Guimiliau, maltraités, on perd ensuite leurs traces. On ne devait retrouver leurs corps que le 9 septembre 1944, dans le jardin du collège Saint-Louis, à Châteaulin, sur le témoignage d'un ouvrier qui avait remarqué la disparition des trois détenus incarcérés dans la chapelle du collège et le fait que la terre avait récemment été remuée dans le jardin.

Pour camoufler leur crime, les Allemands avaient repiqué des salades dans la parcelle de terre où les corps de François SALAÛN (22 ans), François TOULLEC (20 ans) et d'un troisième Résistant, Jean CAVALOC (22 ans), fils d'un meunier de Lopérec avaient été ensevelis.

Tout laisse penser (dires de deux personnes) que Jean CAVALOC avait été dénoncé (réfractaire au S.T.O.) par le même individu qui avait indiqué le maquis de Baudriec.

Revenons à celui-ci. Le reste du groupe, sans directives précises après la capture de SALAÜN, se disperse. Jean-Louis BOURLÈS, poursuivi par une bande d'Allemands, arrête leur élan en leur lançant une grenade qui fait plusieurs blessés.

Tous les Résistants parviennent finalement à quitter le bois et, le lendemain, 30 juin, gagnent le maquis de Kerléou. Selon les renseignements recueillis, les Allemands auraient eu quatre morts.

Le 1^{er} juillet, le détachement « République » se déplace vers Berrien. Il formera, le 27 du même mois, l'ossature de la compagnie Corentin Cochenec laquelle sera complète le 1^{er} août.

Cantonnée à Kerlouet et Lanhouédic, la compagnie assure, au début d'août, des missions de surveillance aux environs, vers les rochers du Kragou et Scrignac qu'occupent encore les Allemands. Des renforts ennemis arrivant dans le secteur, la section cantonnée à Lanhouédic se replie sur Kerlouet où se tient le gros de la compagnie. En nombre, les Allemands investissent alors Lanhouédic, puis se retirent en apprenant la présence des Résistants dans le secteur (3 août).

Dans la matinée du 4, une colonne allemande, signalée sur la route de Morlaix, amène le départ, en reconnaissance, de la section spéciale. Un accrochage se produit au village Kerséach. Au cours du combat qui dure un quart d'heure, les résistants ne subissent aucune perte et se replient en bon ordre.

A marche forcée, dans la nuit, toute la compagnie prend la direction de Poullaouen où les Américains ont demandé du renfort. La liaison faite, les maquisards gagnent Huelgoat et passent la nuit du 5 au 6 août à proximité du bois ; ce qui fait que le lendemain, dès 9 h 30, toute la troupe entre à Huelgoat, acclamée par la population.

Le 6 août, une patrouille s'accroche avec des Allemands vers Kermenguy et échange des coups de feu. La compagnie prend alors position à la Croix-Neuve, afin de protéger la ville contre un éventuel retour des occupants.

Départ, dans l'après-midi du 9 août, en renfort, vers Plouigneau. Mais, arrivés à Lannéanou, les premiers éléments reçoivent l'ordre

de stopper et leur travail consiste alors à patrouiller dans la région Lannéanou-Plougonven, faisant 21 prisonniers, dirigés sur le Huelgoat, récupérant armes et bagages.

De retour au Huelgoat, la compagnie prend le chemin de Pleyben où on la reçoit avec joie.

Le 13 août, nouveau départ pour Châteaulin et la presqu'île de Crozon. Du côté de Ploéven, la compagnie se distingue au cours d'une action qui dure trois heures et qui met en évidence : Pierre-Louis HOURMAND, Jean-Louis SÉVEN, Henri BIDEAU, Louis et Jacques CLOAREC, Roger PLANTE, sans oublier Henriette LE CORRE, âgée de 18 ans, agent de liaison qui aida les servants du F.M. transportant les munitions, et Marcel PLASSARD, 18 ans, lui aussi toujours volontaire, blessé de deux balles au poumon.

Notons que la section spéciale de la compagnie Cochenec, dirigée le 8 août sur Saint-Thégonnec, récupérera un groupe d'Allemands qui pillait une ferme, faisant 8 prisonniers.

Sources

- Compte rendu d'activité du commandant du bataillon Bir-Hakeim,
- Rapport de gendarmerie sur l'arrestion du 2 juillet 1944.

Un jeune héros

Le 9 août, Rolland GRALL alias « Spada », originaire du Huelgoat, se propose pour servir de guide aux blindés américains qui traversent le Huelgoat.

Dans la région de Plounéour-Ménez, la colonne américaine est attaquée par l'occupant par un feu nourri et par le jet de grenades. « Spada » réussit à saisir une grenade lancée sur son char à moins de quinze mètres. Au moment de la relancer, elle éclate dans sa main, le blessant mortellement. Ses dernières paroles : « Je suis content de moi. Je meurs en bon Français ».

(Rapport du commandant de la compagnie Cochenec.)

Le maquis de Scaër – Kernabat

Tout commence par la rencontre à Scaër de plusieurs camarades qui, sur le plan local, sont décidés à faire « quelque chose » (contre l'occupant) : Louis GUILLERM, sabotier au bourg, l'aîné du groupe, Christophe MOAL, alias « Abel » (par la suite), mécanicien à la papeterie de Cascadec, Emile GUÉGUEN, électricien, lui aussi à Cascadec, Saïk (François) DAÉRON, alias « Louis d'Or » (« Louis » dormait en effet au retour d'une mission), qui laissera son nom de maquis au futur bataillon.

Ils se retrouvent dans un café de Scaër à sept ou huit en tout. Seul au début, Christophe MOAL, réfractaire du S.T.O., quitte emploi et domicile pour chercher un refuge dans une maison à l'écart, au lieu dit Kernéant.

A ce groupe de Scaërois s'intègrent bientôt des jeunes réfugiés de Lorient (bombardé), réfractaires au S.T.O. pour la plupart, dont Job (Joseph) GIQUELAY.

Isolé d'abord, le groupe adhère par la suite au « Front National – F.T.P. », après le passage de Pierre CABELLIC, alias « commandant Fernand » (sous-officier auparavant), responsable pour le Sud-Finistère.

Des jeunes arrivent d'Audierne à ce moment-là pour constituer le maquis à Coat-Loc'h. Mais une rafle faite par les Allemands le 23 octobre 1943 les disperse. Leur chef de groupe, Yves NORMANT, d'Esquibien, marin de l'Etat, est arrêté, de même qu'André L'HELGOUARCH et Christophe MORVAN, tous deux ouvriers papetiers à Scaër, le second demeurant à Kernéant où il a aidé la Résistance. Ils mourront tous les trois en déportation. Louis SOLLIEC, insoumis au S.T.O., est pris dans cette rafle. Interné à Saint-Charles, et dirigé sur Compiègne, il devra sa libération à la débâcle en septembre 1944.

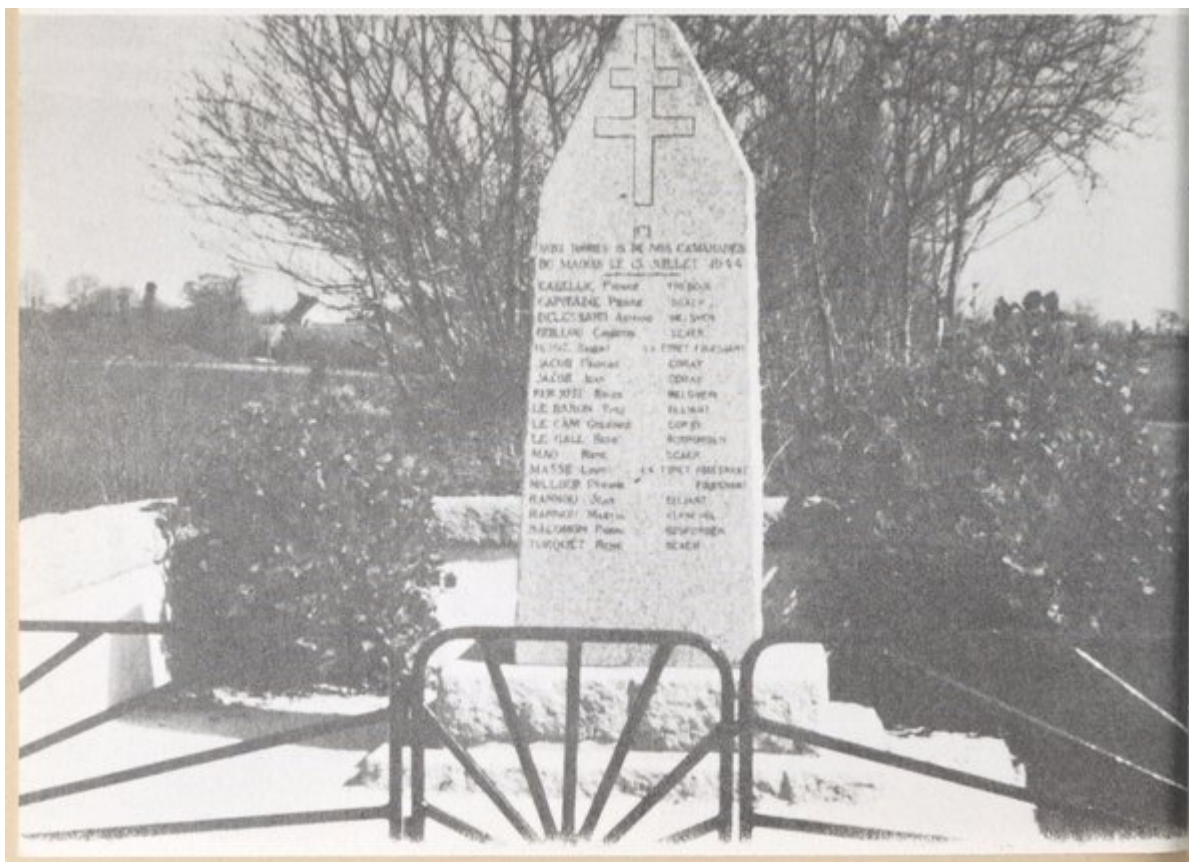
Cette même année 1943 voit à Scaër l'arrestation de Mme Rosine KERSULEC (déportée rentrée) qui, avec son fils François KERSULEC, participe activement à la Résistance. A noter aussi l'internement en 1942, par Vichy, de Albert NIHOARN qui connaîtra en 1944, les camps de concentration en Allemagne.

Action – répression : la vie dure du maquis.

Depuis le début de 1944, les Allemands cantonnent à Coray.

Le 29 février, une noce a lieu au bourg. A 22 heures, les soldats bouclent la salle. On saura par la suite qu'on leur a volé des armes (auteurs inconnus des habitants de Coray). Des jeunes gens s'évadent par le toit de l'établissement. Il est interdit à toute personne de quitter le bourg jusqu'au lendemain.

Stèle à la mémoire des patriotes tombés à Kernabat en Scaër le 15 juillet 1944.



Les Allemands tirent sur un groupe de Tourc'h, tuant Gabriel BERNARD, âgé de 17 ans, blessant ses camarades dont Michel LE Du, de Quillien.

Le lendemain, à Trégourez, ils abattent Yvon DONNARD, 23 ans, scieur de long, qui avait eu un mouvement de fuite devant la rafle. Ils

obligent des jeunes gens à promener sa dépouille mortelle dans une brouette autour de l'église de Coray.

Et le rapport transmis au 25^e corps d'armée dit : « A Coray..., vol de deux ceinturons avec pistolets dans un cantonnement. Patrouille lancée sur Trégouner (Trégourez) prise à partie : un terroriste tué, cinq autres faits prisonniers. »¹

En février 1944, « Fernand » est venu de Quimper donner des instructions en matière de recrutement.

Guy LESSARD (blessé en 1943 par les Allemands), originaire de Scaër, instituteur à Coray, contacte son collègue Lili GOAPER, isolé du Mouvement « Vengeance » et qui, à Rennes, a déjà appartenu au Front National. Il participe bientôt à la campagne d'adhésions et d'organisation des F.T.P., avec d'autres camarades : Gilles LE NOACH, secrétaire de mairie, Louis COEFFEC, ajusteur...

Dans la nuit du 18 au 19 mars 1944, dix hommes ayant à leur tête Christophe MOAL, Job GIQUELAY, avec comme armement deux révolvers et une mitraillette, pour outillage des clés à molettes, enlèvent un rail entre Bannalec et Kerrest, en Kernével (ligne de Nantes à Quimper). Le train GV 4763 déraile vers les 2 h 30 : la machine et les treize wagons. Il en résulte une obstruction de la voie principale qui durera jusqu'au 20 mars à 6 heures².

Dans la nuit du 16 au 17 avril, les patriotes récidivent à peu près au même endroit. Cette fois, ce sont la machine et quatre voitures d'un train de permissionnaires allemands qui déraillent à 7 h 25³.

Le 16 avril, trois patriotes sont allés chercher à Guiscriff un Polonais déserteur de la Wehrmacht.

Au début d'avril, Marcel et Pierre SINQUIN, Louis STÉPHAN et Job GIQUELAY étaient venus à Quimper en vue de participer à un coup de main contre la prison Saint-Charles à Kerfeunteun. Mais au restaurant LE GOFF, rue de la Providence, où ils déjeunaient, on les avisa du report de l'opération. En fait, elle eut lieu le 9 avril et Marcel SINQUIN y participa⁴.

Les sabotages ont révélé aux Allemands la présence de Résistants actifs dans le secteur.

Ils arrêtent des gens ici et là : le 20 avril, Roger GUILLOU, qui mourra au cours de son transfert en Allemagne, le 3 mai, Louis

BRETTE, originaire de Lanvénegen (Morbihan), et Yves BOURVIC, arrêtés au cours d'une mission. Aucun d'eux ne reviendra de Neuengamme.

Des F.T.P. constituent un maquis dans la forêt de Coat-Lo'h où ils découvrent une maison abandonnée. L'arrivée de deux Résistants de Quimperlé, Jean-Louis MONFORT, dit « Mastard », et « Paulo », un Belge, porte l'effectif à une dizaine d'hommes. Ils n'ont pour tout armement que quelques vieux fusils et révolvers.

En fin avril, ils quittent Coat-Lo'h pour cantonner à la ferme de Lopers en Querrien où ils demeurent une quinzaine de jours. Le groupe est placé sous le commandement de Jean LE GUIFF, 36 ans, ouvrier à l'arsenal de Lorient.

Le 9 mai, les patriotes, qui se sentent surveillés, ont quitté les lieux le matin, de bonne heure. Mais les Allemands ou mercenaires appartenant au bataillon anti-terroriste du Faouët (Morbihan), accompagnés de chiens, repèrent les maquisards à la sortie du bois de Carros-Combout en Querrien. Par groupes de deux ou trois ceux-ci entreprennent de traverser la route de Quimperlé pour tenter de se perdre dans les taillis.

Les Allemands ouvrent le feu. LE GUIFF, probablement blessé, reste un peu en arrière de son camarade GIQUELAY qui lui crie : « Traverse... Vite ! » Mais il tombera entre les mains des Allemands, de même que André KERMABON, de Quimperlé, et Jean HASCOËT, de Quimper. On retrouvera leurs corps dans un charnier de la citadelle de Port-Louis en 1945.

L'état-major du 25^e corps d'armée allemand a en effet décidé, après l'attaque des prisons par la Résistance, de conduire les « terroristes » dans des citadelles en Bretagne : Port-Louis, Penthièvre...

GIQUELAY, revenu vers la ferme de Lopers, retrouve quelques-uns de ses amis. Il prend la tête du groupe.

Le 11 mai, à Mellac, Jean-Louis MONFORT, « Mastard », accompagné d'un camarade, tire sur des officiers allemands. Pris et emmené à la prison de Quimperlé, il est fusillé à la Croix de Mellac le lendemain.

GIQUELAY dirige les rescapés du groupe sur un refuge qu'il connaît au Saint (Morbihan).

Revenant peu après vers le Finistère, ces maquisards décident par prudence de s'éloigner du secteur de Scaër et cantonnent à Toulbout⁵ en Trégourez. C'est là que le Groupe apprendra que les F.F.I. de Scaër ont reçu un parachutage à Coadry (nuit du 9 au 10 juillet) et GIQUELAY obtiendra 7 ou 8 mitraillettes pour ses hommes.

Pendant tout ce temps, les autres groupes F.T.P. à Scaër ne sont pas restés inactifs.

Le 11 mai, vers 0 h 45, Marcel SINQUIN, accompagné du « Grand Georges », de LAURENT, d'Elliant, de MATHIEU, de Rosporden et Jean-Louis CASSAGNE a fait sauter à l'explosif deux machines dans la remise, en gare de Rosporden⁶.

Dans la nuit du 10 au 11 juin, c'est l'exécution d'une opération montée contre un entrepôt commercial, pour assurer le ravitaillement du maquis.

Deux tombereaux sont chargés. Le premier a rejoint sans incident Drolou, l'endroit convenu. Mais, à son retour à Scaër, une patrouille allemande attaque ses conducteurs. Pierre LE FORT, originaire de Lanester (Morbihan), pris, sera fusillé à Quimperlé. Son camarade Jean LE DOEUFF réussit à s'échapper.

Pour le second tombereau, embuscade à Drolou. L'escorte se défend, mais elle est insuffisamment armée. Paul POURHIET est tué. François DAÉRON, dit « Louis d'Or » (28 ans), Résistant de la première heure, à court de munitions, blessé de surcroît, capturé, sera fusillé à Quimperlé. Jean LE Coz aussi tombe entre les mains des Allemands. On retrouvera son corps dans le charnier de la citadelle de Port-Louis.

François LE Goc et Pierre LE GUILLOU – ce dernier bien que blessé – parviennent à s'enfuir. Les Allemands arrêtent la cultivatrice Mme LE Goc, qu'ils libéreront quelques jours plus tard.

Le lendemain 11 juin, quatre autres Résistants : Joseph GUILLERM, Henri LE DEZ, Emile LE Goc et Marcel PIRIOU, arrêtés au cours d'une mission à Saint-Guérolé (Scaër) et emprisonnés à Quimper, sont relâchés dix-huit jours plus tard, les Allemands n'ayant rien relevé à leur rencontre.

Des patriotes ont rejoint le maquis, venant du canton de Fouesnant, de Concarneau, dont Etienne MILLOUR.

Bataillon de « Sécurité » et Kommandos contre maquisards à Kernabat – Quillien

Après le parachutage reçu dans la nuit du 9 au 10 juillet par les F.F.I., une autre opération est demandée pour les F.T.P. de Scäer, cette fois par le team « Giles » (à Laz, Saint-Thois), le poste de l'équipe « Gilbert » étant, comme on le sait, en panne.

Le message annonçant l'opération sur le même terrain que précédemment, près de Coadry, est diffusé le 14 juillet à midi par la B.B.C. : « Le vent souffle dans les blés. » Le parachutage aura donc lieu la nuit suivante.

*Pierre CABELLIC
(« Commandant FERNAND »),
ancien responsable du F.N.-F.T.P.
pour le Sud-Finistère,
blessé mortellement à Kernabat-Scaër.*



Le matin du 14 juillet, F.F.I. et F.T.P. (dont le corps franc GIQUELAY) ont défilé à Scaër pour aller déposer une gerbe au Monument aux Morts (malgré la présence des Allemands qui n'ont pas bougé).

Le commandant « Fernand », avec Christophe MOAL et ses adjoints (Gabriel PAUL appartient au maquis)⁷, s'occupe d'organiser un comité de réception suffisamment étoffé. A Lili GOAPER et à Gilles LE NOACH, de Coray, il fait porter par Maurice CLAIRON le mot ainsi rédigé : « Amène tes hommes » (les trois groupes F.T.P. de Coray) « au lieu que t'indiquera le porteur de ce message » (c'est-à-dire à Kervir dans le secteur de Coadry).

Les F.T.P. de Coray, qui ont pris la route à la tombée de la nuit après un rassemblement au lieu dit Ponchou, n'ont pour se défendre qu'un revolver de calibre 7,65 apporté par Grégoire LE CAM et une mitraillette. Ils comptent justement sur l'opération prévue pour s'équiper.

A Kervir, sur le terrain « Pêche » (en code au H.Q. à Londres), les patriotes sont relativement nombreux quand le premier avion se présente vers 0 h 30. Au signal lumineux de la lettre « L », il largue sa cargaison, puis viennent un second appareil et un troisième. Ils rendront compte au retour en Angleterre en ces termes : « Succès de l'opération – 35 containers – 3 paquets »⁸.

Le plus rapidement possible, les armes, chargées dans des charrettes prennent la direction de Kernabat, où un dépôt est prévu. Entre 2 heures et 3 heures du matin, les premiers véhicules arrivent au village.

Sur place, à Kervir, une équipe s'occupe jusqu'au lever du jour à effacer les traces du parachutage. A Guerveur où les hommes se rassemblent, l'un d'eux est manquant : Pierre CAPITAINÉ.

Certains responsables s'interrogeront par la suite. Était-ce prudent d'avoir réalisé cette opération sur la D.Z. où cinq jours plus tôt avait eu lieu un parachutage aussi important ?

Mais, à cette époque, la communication, la concertation sont difficiles. La règle est de ne pas trop disperser les terrains. Une situation urgente oblige à prendre des risques. D'ailleurs il y en a partout.

En fait, si l'on en croit les déclarations faites par certaines séides de SCHAAD, le sergent interprète tortionnaire du Kommando de Landerneau, un individu originaire de la région de Sizun se serait présenté au début de juillet à Landerneau et, au cours d'une entrevue fixée à Saint-Divy, aurait dénoncé l'existence d'un dépôt d'armes près de Coadry en Scaër, ajoutant que des gens possédaient d'ailleurs de la « toile » de parachute⁹.

Une opération fut donc montée avec l'appui des troupes du colonel HEINTZ¹⁰, commandant les deux bataillons de « sécurité » composés de soldats « de l'Est », spécialisés dans la lutte contre le « terrorisme » et cantonnant dans le Morbihan.

Il s'agit donc apparemment d'intervenir après un parachutage qui a eu lieu au début de juillet (c'est-à-dire celui de la nuit du 9 au 10). Mais le fait que l'opération répressive est déclenchée au moment où vient d'avoir lieu le second parachutage laisse à penser que les Allemands sont au courant.

Quoi qu'il en soit, c'est aussi ce 14 juillet que le 1221^e bataillon de sécurité (de l'Est) est affecté à Quimperlé, avec comme rayon d'action Le Faouët – Scaër – Guéméné, « pour le combat contre les bandes et éventuellement la défense côtière ».

Louis MASSE, instituteur, abattu à Kernabat.



Mais il ne s'y installera que le 18 juillet, l'état-major restant au Faouët¹¹.

Le 15 juillet, à 5 h 30 du matin, on frappe à coups de crosse sur la porte de la maison du maire de Coray, Louis LE BIHAN. Ce sont des membres du Kommando de Landerneau, des sous-officiers ROOZEN-RUNG et HORS qui interviennent. Tout le Kommando – une trentaine de soldats et d'auxiliaires, les BODROS et autres sous l'uniforme allemand – est engagé sous le commandement du lieutenant KRUGER, en liaison avec les troupes de HEINTZ et un autre Kommando encore qui vient peut-être du Morbihan.

On reproche au maire de n'avoir pas signalé à « l'Autorité » le passage dans la commune d'une troupe de « terroristes ». Mais il n'y a pas de dialogue ; le maire est sommé de suivre les soldats.

Un homme est déjà là, arrêté : André JÉZÉQUEL. Le Kommando recherche Yves JÉZÉQUEL. Le maire explique qu'il s'agit du frère d'André et certifie qu'il n'appartient pas à la Résistance. Par une chance extraordinaire, il est libéré.

Seul Louis LE BIHAN est emmené vers le P.C. du colonel qui a, à sa disposition, outre les Kommandos que l'on sait, l'effectif d'au moins un bataillon et peut-être deux.

« A Kerscao en Scaër, racontera Louis LE BIHAN, je fus jeté dans une voiture où se trouvait un homme ensanglanté, menottes aux mains. » C'est Pierre CAPITAINÉ qui a déjà été torturé.

Les Allemands, mercenaires et auxiliaires poursuivent l'opération de ratissage.

Entre 6 heures et 7 heures du matin, un Résistant, René TURQUET, surpris près de Goarem, Vras, est abattu bien que l'on n'ait rien trouvé sur lui.

Les Allemands ont relevé les traces de parachutage et celles du passage des charrettes, autant qu'il en reste.

Les époux FLEITOUR René, cultivateurs à Ménez-Kervir, frappés à coups de crosse, voient leur ferme incendiée.

Deux maquisards en reconnaissance ouvrent le feu. Le combat s'engage. Les Allemands sont à Guerveur vers 10 h 30. Là se trouvent, entre autres, Christophe MOAL et le commandant « Fernand », lequel, blessé très gravement à la cuisse, mourra à l'hôpital de Quimperlé le 31 août. Christophe MOAL, bien que touché lui aussi, réussit à s'échapper. Hélène RIVIER, qui cherche à joindre le maquis, est blessée à la gorge.

Les Allemands ou Russes blancs font une reconnaissance sur Kernabat. Le maquis réussira à se vider en partie. Les patriotes sont encore au nombre d'une soixantaine, dont une dizaine de Coray, quand l'ennemi attaque en force vers les 12 heures-12 h 30.

Le repli des maquisards va s'effectuer pratiquement de talus en talus. L'intervention de leurs camarades de Quillien constitue une diversion, de même que l'irruption du corps franc F.F.I. de « Bob » (André GUÉGAN), prévenu par René GUÉGUEN (F.T.P.) à Meil-Kergoaler et qui mitraille à bout portant ou presque les soldats déjà attablés dans la ferme de Kernabat.

Les patriotes, ici aussi, réussissent dans l'ensemble à décrocher. Mais la fusillade est dure partout. Les exploits individuels sont nombreux (voir Rosporden – Quillien).

Chacun a gardé son arme. Mais celles que l'on avait en partie enfouies dans les fossés de Kernabat tombent entre les mains de

l'ennemi.

Le colonel HEINTZ minimise l'importance des pertes allemandes dans son communiqué au 25^e corps d'armée, annonçant : « Découverte d'un terrain de parachutage et de deux "nids" de maquis à Scaër. »¹²

Un membre du Kommando de Landerneau dira : « Du côté français, il y a eu des pertes. Nous en avons également. Trois tonnes d'armes ont été récupérées. »

Les Allemands relâchent le maire de Coray et des cultivateurs pris en otages. Pierre CAPITAIN est fusillé.

Au cours de cette journée du 15 juillet à Kernabat et Quillien, 18 patriotes sont tombés, dont 9 appartenaient au maquis de Scaër et parmi ceux-ci 3 de Coray, 3 du pays de Concarneau-Fouesnant, et Pierre CABELLIC, déjà cité, de Tréboul ; 9 appartenaient au maquis de Rosporden, dont 5 portés tués au combat et 4 fusillés, comme les patriotes de Scaër, tombés aux mains de l'ennemi. Torturés avec sadisme, leurs visages sont, pour certains d'entre eux, méconnaissables.

Leurs noms à tous figurent sur la stèle élevée pour rappeler leur sacrifice (cf. illustration)¹³.

Les Allemands incendient la ferme de Kernabat vers les 19 h 30.

Poursuite de la guérilla.

Les F.T.P. vont se regrouper, les uns au Leuré en Langolen, les autres à Huelgars en Coray. Le corps franc de Giquelay – une vingtaine d'hommes environ – rejoint Toulbout en Trégourez. Tous se retrouveront plus tard à Kergusquen (Scaër), où se formera le « bataillon Louis d'Or ».

Les patriotes de Coray, qui ne reprendront le maquis que le 3 août, restent en liaison avec ces éléments et avec le maquis de Rosporden, implanté au reste dans leur commune (camp Delessart).

Ils participent au parachutage sur la gare de Tourc'h dans la nuit du 26 au 27 juillet et reçoivent pour leur part : 4 fusils-mitrailleurs, 22 chargeurs et 3 360 balles, 22 fusils et 5 000 balles, 18 mitraillettes, 64 chargeurs et 13 000 balles. Le tout est caché sous des fagots

près de Kerodet, dit aussi Keroret (où sont les F.F.I. rospordinois), et va permettre aux F.T.P. de Coray d'équiper bientôt une compagnie.

La veille, 25 juillet, les Scaërois recherchent un véhicule. Un groupe stationnant à Kerusquen et commandé par « Bastia » (Jean LE BORGNE) « emprunte » une camionnette à Coray. Six maquisards participent à l'opération dans une voiture conduite par DARAN. Tout se passe bien, mais au retour, sur la route de Leuhan, les patriotes tombent dans une embuscade tendue par une dizaine d'Allemands. Les patriotes se défendent, abattant deux soldats, mais abandonnent les voitures endommagées.

Pour transporter les corps de leurs deux camarades jusqu'à Rosporden, les Allemands réquisitionnent une charrette et deux habitants des villages voisins de Banal-ar-Goff en Trégourez et Ti-Chanu en Leuhan, proches du lieu de l'engagement. En passant par Coray, ils disent au maire qu'ils reviendront mettre le feu au bourg.

En fait, la nuit même du parachutage auquel participent les Résistants de Coray, une patrouille allemande constituée par plusieurs voitures, venant de Rosporden, débouche dans la rue Pen-Pavé à Coray. Elle tombe presque nez à nez avec un groupe de 25 maquisards environ. Ceux-ci s'abritent à l'angle des maisons tandis que l'un d'entre eux, « Barbucca », resté au milieu de la chaussée, somme la patrouille de s'arrêter. Les Allemands répondent par un tir de mitrailleuses, fixées sur le toit des voitures. Les patriotes dont l'un, BOURSIER, est blessé, ripostent. Mais les forces étant inégales, ils se replient au bout d'un quart d'heure, par petits groupes et par des chemins différents, sur Kerusquen. Les Allemands, malgré l'aide des chiens, renoncent à la poursuite et s'en retournent vers Rosporden.

Au lever du jour, on trouvera dans les caniveaux quelques grenades allemandes et aussi anglaises, perdues là dans la nuit.

Le 3 août, depuis 5 heures du matin, le corps franc de Job GIQUELAY, quelques hommes du corps franc de Quimper et le groupe Marcel PIRIOU en embuscade au carrefour de Pont-Lédan en Scaër, disposent de quatre fusils-mitrailleurs.

Vers les 8 heures, se présente, venant de Gourin, un camion chargé de Deux F.M. s'enrayent très vite. Deux patriotes sont blessés : De LAGRANDERIE, chef du groupe, et BRIAND, de

Quimper. soldats, précédé de motocyclistes. Les F.T.P. ouvrent le feu et le combat s'engage.



*Jean GEORGELIN,
F.T.P. du maquis de Rohantic,
abattu à Elliant.*

Les Allemands, supérieurs en nombre, les patriotes décrochent. Dans le même temps, un groupe commandé par CALVARY, qui a pris position au lieu dit Rouzigou, est attaqué par un renfort allemand venant de Scaër. Vive fusillade. Les patriotes comptent deux morts : René LE HAMP et René LE BAUMIN. Au cours du repli, trois soldats postés sur la voie ferrée sont « neutralisés » par CALVARY et LE GUEN.

Pour lors, le maquis de Scaër participe à des actions d'ensemble. Dans la nuit du 4 au 5 août, des sections de Coray (compagnie commandée par le lieutenant JÉZÉQUEL – adjoint : sous-lieutenant QUINIOU) sont appelées en renfort à Rosporden et, le 11 août, prennent part aux combats de Fouesnant.

Les opérations aériennes ont été longtemps attendues, mais dans le secteur de Coray, pendant la deuxième semaine d'août, on reçoit des parachutages imprévus. Il semble, dit un témoin, qu'il suffise d'allumer une cigarette au passage d'un avion, la nuit, pour que le matériel tombe du ciel. On va passer quelques nuits à ramasser des containers : le 8 août : 24 containers, le 10 août : 20.

Il s'agit de munitions en général, entreposées dans la chapelle de Kergoat en Coray. La compagnie de Coray en cède aux F.F.I. de Quimper et, le 23 août, en échange contre des conserves au bataillon de Pont-Croix qui fait le siège de Lezongar.

Quant aux Scaërois, un groupe commandé par BUREL a été engagé le 5 août à Mellac où il a échappé de peu à l'encerclement, et le lendemain ils ont combattu à Creiz-Obet avec les F.F.I. de Bannalec.

Par la suite, le bataillon « Louis d'Or », issu du maquis de Scaër, sera engagé sur le front de Lorient.

1

Documents allemands – Film 174, Bob. 336 369 à 386 – S.H.A.

2

Relevé dans les documents S.N.C.F. par M. DURAND – Archives C.H.G.

3

Ibid.

4

« Le Finistère dans la Guerre » (1^{er} tome) – « L'Occupation ».

5

Toulbout : Appellation donnée à un quartier de Trégourez englobant les villages de Keroret – Follezou et principalement Ti-Nevez – Kermadec.

6

Relevé dans les documents S.N.C.F. – C.H.G.

7

Député du Finistère à la Libération.

8

A.N.B.C.R.A. – Archives C.H.G.

9

La soie des parachutes, précieusement conservée en cette période où l'on manque de tout, sert à faire chemisiers, chemises, rideaux – B. LE BARILLEC en parle dans « Les Talus de la Révolte ».

10

Et non Hetz, comme il est écrit dans « Le Finistère dans la Guerre » (1^{er} Tome). – *L'Occupation*, p. 350.

11

Réf. Film 23 – Microfilm 030 526 – S.H.A.

12

Télégramme Ereignis-Meldung 1603 – Bob. 69, fl. 3 – 179 C 10 18/8 – C.H.G. – S.H.A.

13

Voir aussi « Le Finistère dans la Guerre » (1^{er} tome) – Op. cit. Kommando de Landerneau.

Sources :

– « Le Télégramme » du 17 juin 1964 : « Le Maquis de Scaër », par Albert PHILIPPOT.

– « Ouest-France » du 21 juillet 1964 : « L'épopée héroïque des maquisards de Kernabat – Scaër », par Ercé (d'après documents L. Goaper).

– « Ouest-France » – « Cérémonie du souvenir : il y a vingt-cinq ans à Scaër tombaient 18 patriotes », par Ercé (Documents L. Goaper).

– « Coray pendant la guerre » – Bulletin ronéotypé du Comité d'Animation de Coray.

– Témoignages recueillis par le Correspondant du C.H.G. auprès de divers anciens Résistants-maquisards.

– Journal de marche de la compagnie F.F.I. de Coray (effectif 65).

Le maquis de Quéménéven.

Les frères LE F LOCH, Corentin, dit « Alex » boulanger, qui tombera entre les mains des Allemands le 18 juin 1944 et mourra à Buchenwald, Jean-Louis, arrêté lui aussi et disparu aux environs du 5 mai, probablement au Château-Rouge à Carhaix, ont œuvré au Front National-F.T.P. participant à l'attaque de la prison Saint-Charles. Mais ils ont recruté, notamment en 1943, à Quéménéven.

Certains ont participé avec eux à un sabotage de la voie ferrée au tunnel de Pont-Quéau en Plogonnec. Ils ont aussi, pour se procurer des armes, enlevé leurs revolvers à deux gendarmes de la brigade de Locronan.

Ils sont 25 F.T.P. environ à Quéménéven, y compris les frères CONAN, de Kersantec.

Le 17 mai 1944, quelques-uns d'entre eux prennent le maquis armés d'une mitraillette et de quelques revolvers sous le commandement de Marcel ROLLAND. Il y a là, René HEUSSAFF, Roger CORCUFF, Jean RICHARD, Louis SCORDIA, Roger COLIN et Hervé CHAPALAIN (âgé de 38 ans).

Le 20 mai, vers les 5 h 30, les Allemands cernent le village de Goarec en Quéménéven où s'est établi le maquis. Marcel ROLLAND, posté à une centaine de mètres du groupe, est prévenu par un enfant qu'une rafle est en cours. Il échappe ainsi à l'arrestation, mais la plupart de ses camarades sont pris : René HEUSSAFF mourra à Neuengamme. Louis SCORDIA, Jean RICHARD et Hervé CHAPALAIN sont embarqués, eux aussi, avec plusieurs centaines d'autres prisonniers du camp Margueritte à Rennes, dans un train formé à destination de l'Allemagne.

Le 6 août, le convoi stationne en gare de Langeais (Indre-et-Loire) lorsque les avions alliés mitraillent la gare : SCORDIA, RICHARD et CHAPALAIN en profitent pour s'évader. Revenus dans le Finistère, ils combattront avec leurs camarades dans la compagnie DE GAULLE.

Marcel KERMEL, originaire de Crozon, arrêté lors d'une rafle faite par les Allemands, le 25 mai à Quéménéven où, réfractaire probablement, il avait cherché refuge dans une ferme, s'est échappé lui aussi à Langeais, comme un grand nombre d'autres prisonniers.

Le maquis de Saint-Méen.

De petits maquis se forment un peu partout dans le département dès juin. Ainsi, à Pencran, à Botcaërel, une dizaine d'hommes sous les ordres de Jean BIAN prennent le maquis.

A Saint-Méen, il en est de même. Le maquis s'installe au lieu dit Kégougon, à environ 3 km du bourg. Dans la matinée du 14 juillet, le kommando SCHAAD de Landerneau surprend les maquisards, massacrés au nombre de huit : François KERBRAT (Landivisiau), Jean LAMANDË (Saint-Méen), Jean BERLIVET (Lambézellec), Jean GOURIOU (Lambézellec), Robert LE PAGE (Saint-Marc), Louis BERTHOU (Lambézellec), Jean LE BRIS (Brest), et Joseph NICOLAS (Lambézellec).

Louis THEPAUT, propriétaire de la maison qui abritait les jeunes gens est fusillé, lui aussi, et sa maison incendiée.

Au maquis : le groupe « Marceau ».

En novembre 1943, un groupe de jeunes lycéens quimpérois se crée pour participer à la lutte active contre l'Occupant, avec le Front National à l'origine, puis avec « Libération » et BERTHAUD après une coupure résultant d'arrestations : André PELLEN (Max), Henri POULIQUEN (Ernest), Louis BURCKEL (Loulou), Alain CONAN (Lannik ou Arthur)...¹

Le 11 novembre il donne un sévère « avertissement » à un personnage trop zélé du S.T.O.

Puis, le groupe s'essaie aux déraillements, dont l'un près de Corroarc'h sur la ligne de Pont-l'Abbé, mais le matériel manque.

En décembre 1943, arrivent Alain LE BRAS « Fernand », André LUCAS « Oscar », Georges VAZEL « Lulu » et Jacques MAILLET « le grand Jack », jéciste (de la Jeunesse Etudiante Chrétienne), 18 ans. La plupart ont moins de 20 ans.

Le 1^{er} mars 1944, PELLEN et BURCKEL prennent le maquis à la Lorette, à la limite de Kerfeunteun et de Plogonnec. Rejoints le lendemain par VAZEL et MAILLET, ils s'installent au-dessus de la sacristie d'une chapelle voisine, disposant de deux grandes tables à tréteaux, de quatre bancs, une belle cheminée, un placard contenant des assiettes et verres.

Le frère de Corentin LE BRAS, autre membre du groupe, minotier, amène à la Lorette, dans son auto, les mitraillettes Sten et revolvers Welley récemment arrivés.

Avec cet armement, les maquisards participent, le 10 mars, à l'action contre la prison Mesgloaguen, dont ils ont reçu plan et instructions de Maurice BRIAND, détenu et élément très actif du groupe².

Le maquis est ravitaillé par des jeunes filles du lycée Brizeux, par M. LE BRAS, minotier... Par ailleurs, on vide peu à peu le clapier et le poulailler d'un cultivateur qui commerce avec les Allemands.

Les journées semblent longues car les expéditions ont lieu le plus souvent la nuit, en passant par les champs. Le tabac manquant, on fait un coup de main sur l'Entrepôt de la rue de Douarnenez (les

« Marceauistes » ne seront pas les seuls). Une partie du butin (ou butun) est remise aux responsables du Mouvement.

Une autre visite les amène à la mairie de Kerfeunteun. Un pistolet sous le nez du garde champêtre qui scie du bois dans la cour et l'on récupère les tickets d'alimentation, dont une partie ira à « Libé-Nord ».

Le maquis fait un coup de main sur un entrepôt allemand à Quimper, près des Nouvelles Halles, toujours à la recherche de ravitaillement (et d'armes), mais aussi, afin de prouver sa hardiesse. En effet, une garde est assurée par les Allemands et des soldats dorment dans un local voisin.

Des armes ont été convoyées, vers la fin de février, jusqu'à Pont-l'Abbé. PELLEN et MAILLET escortent Youen COSMAO qui transporte dans une camionnette des mitraillettes et explosifs destinés à l'instruction. Charles HÉLIAS et son adjoint Mario CAVALLI en reçoivent livraison à Douarnenez. Emile LE BRIS, responsable cantonal recherché par les Allemands, embarque dans la voiture qui poursuit sa route vers Scaër et Carhaix, ayant à bord un autre responsable, Robert LUCAS (Boby).

Mais le maquis paraissant repéré³, se déplace à Kerivoal, chez Mme MOENNER, dans une grange où le cuisinier du groupe, « Oscar », prépare les repas sur un fourneau installé dans la cheminée.

Le 5 avril, pour s'équiper, une dizaine d'hommes font un coup de main sur l'entrepôt de l'Intendance Maritime replié de Brest, au fond d'un jardin de l'Orphelinat Massé, rue Bourg-les-Bourgs à Quimper. Les gardiens, des marins démobilisés, sont tenus en respect pendant l'enlèvement de canadiennes (il ne fait pas chaud la nuit !), de chaussures et de mouchoirs.

Ainsi équipés et avec leurs armes, trois hommes se présentent à la mairie de Penhars pour s'approvisionner en tickets. Des points de textiles vont leur permettre d'acheter trois tentes de camping.

Le 8 avril, arrive au maquis le gendarme MÉROUR « Prosper », précédemment dans l'Orne et recherché par les Allemands.

« Son rôle, dira Max PELLEN, devait être de nous commander et surtout de nous rendre moins intrépides. Il ne réussit pas dans cette tâche délicate. Bien au contraire, ce fut lui qui devint téméraire. »

Le 8 avril, le groupe s'installe sous la tente, dans un taillis du Stangala, en Ergué-Gabéric : environs immédiats déserts, ravitaillement difficile.

Un nouveau « pensionnaire » rejoint le groupe avec l'équipement du guérillero : Xavier AVRIL « Henri », qui a appartenu à un réseau de Renseignements et sera arrêté en mai à Nantes.

Le 18 avril, nouveau déplacement. Le maquis trouve asile dans un grenier au-dessus d'une étable, au village de Greisker en Briec-de-l'Odet.

Le 25, le groupe reçoit deux lycéennes qui risquent d'être inquiétées après un attentat à Quimper où un agent dangereux de la Gestapo a été abattu. Elles sont dirigées sur Douarnenez, puis Brest⁴.

A Quimper, Alain CONAN et son frère Georges sont arrêtés⁵, Pierre et André MAILLET, frères de Jacques également. André (17 ans) meurt à Neuengamme.

Le 3 mai, Georges BACCON, « Jo », arrive au maquis. Le groupe décide de faire sauter les permanences des Mouvements de collaboration à Quimper.

Vers les 22 h 30, PELLEN et LUCAS assurent une protection à Jacques MAILLET. Celui-ci place un engin explosif au siège de la L.V.F., 6, rue du Parc. Les gardes civils en faction sur le trottoir d'en face n'ont rien vu ou rien voulu voir. Quand la bombe explose, les maquisards sont rendus sur la place Saint-Corentin.

Auparavant, quelques-uns d'entre eux ont tenté de détourner la circulation pendant quelques instants, des jeunes sortant du cinéma.

Au même moment, BURCKEL, POULIQUEN... ont fait sauter la permanence du P.P.F., avenue de la Gare.

Le 5 mai, une tentative de sabotage de voie ferrée tourne en une poursuite par les Allemands.

Après les arrestations du 25 avril, le maquis s'est installé à Kervaziou, en amont de Greisker, puis dans les dépendances du manoir de Trémarec en Landudal. Sur cette commune, le groupe est assuré du dévouement du secrétaire de mairie, Youen LE NAY, qui héberge à l'occasion et aide les patriotes.

Le 17 mai au soir, ils quittent Trohanet, où ils cantonnaient près du château, dans l'intention de gagner Le Juch. En passant par Briec,

ils doivent, sur les indications de Pierre LE GARS, de « Libé-Nord », détruire un poste allemand et en désarmer les gardiens.

On pense que l'on a affaire à des appareils de détection d'émissions clandestines, installés dans un grenier de l'ancienne Kommandantur. Les Allemands diront qu'il s'agit de matériel météorologique. Il n'importe. Vers 3 h 45 du matin, les hommes s'introduisent dans le local après avoir forcé la serrure, et brisent les appareils.

Cependant, vers les 5 heures, comme les maquisards marchent en bordure de la route vers Landrévarzec, ayant repris leurs paquetages laissés dans un champ, ils entendent crier « Halt ! » Pris entre deux patrouilles allemandes, les balles sifflent. Les patriotes cachés dans les fossés, riposent avec leurs mitraillettes et pistolets. Devant l'adversaire, en nombre, le groupe se disperse. Les Allemands ont des pertes, au dire de Corentin LE BRAS resté sur place, dissimulé derrière un talus. Quant aux patriotes, ils n'ont laissé dans cet engagement que deux bicyclettes, deux paquetages, un revolver, une valise contenant 50 000 F, des titres d'alimentation (la mairie de Briec avait reçu une « visite » les jours précédents), du tabac et deux tentes.

Le regroupement s'opère à Kervaziou et le 19 mai le maquis vient s'installer au Juch, à Kerarneuf.

Le 1^{er} juin, BURCKEL est arrêté en gare de Quimper en revenant d'une mission avec Alain LE BRAS. Le maquis se déplace au bois de Keryaven où Georges QUINIOU le rejoint le 5 juin.

Le lendemain, c'est le débarquement en Normandie. VAZEL et LUCAS décident d'aller récupérer des armes sur les Allemands. Sur la route de Quimper à Plogastel-Saint-Germain, deux Allemands arrivent à pied en traînant leurs vélos. Après avoir fait les sommations, VAZEL blesse l'un des Allemands au bras, mais l'autre, caché dans le talus, tire. LUCAS est atteint mortellement par une balle reçue en pleine poitrine. VAZEL réussit à rallier le groupe le soir.

Mais le maquis, sur l'ordre de BERTHAUD, va se disperser, ses éléments étant appelés à prendre le commandement de différents groupes : Plogastel-Saint-Germain, Pont-l'Abbé, Pont-Croix, et

Douarnenez où Max PELLEN et Alain LE BRAS combattront avec le corps franc Marceau.

Pendant ces trois mois de maquis, les uns et les autres ont assumé d'autres missions dans le Sud du département. J. KERLYVE fait état dans son livre d'actions diverses de transports d'armes, de lutte aussi contre les agents des Allemands, les collaborateurs trafiquant avec l'Occupant qui souvent « n'avaient pas assez de termes méprisants pour parler des gens du maquis » et se voyaient rançonnés pour la Résistance.

Sur les 14 jeunes patriotes qui participèrent aux activités du groupe MARCEAU, 7 trouvèrent la mort au combat, à Penhoat, à Telgruc, en déportation. Deux autres avaient subi la prison.

1

Trois groupes avaient été projetés : MARCEAU, BARA et HOICHE, dits « d'Action immédiate ».

2

« Le Finistère dans la Guerre », 1^{er} tome, p. 378.

3

Trois semaines plus tard, le 25 avril 1944, six hommes de la S.D. arrêteront, après avoir lancé des grenades par un vitrail, des jeunes gens du Mouvement « Vengeance » dont trois sont déportés : Jean PÉTILLON (mort à Buchenwald), Corentin LE BRIS, Paul LUCAS (*op. cit.*, p. 343).

4

Elles furent arrêtées dans cette ville le 22 mai. L'une, Anne CORRE mourut en déportation ; l'autre, Jacqueline RAZER, s'évada le 7 août du convoi qui l'emmenait en Allemagne.

5

Op. cit.

Sources

- Journal de marche du groupe Marceau (des dates, inexactes de quelques jours, ont été rectifiées).

– « Trois frères... parmi d'autres » (préface du colonel BERTHAUD), par J. KERLYVE – Le Goaziou, Ed., 1948.

Du maquis de Tréméoc au Bataillon Bigouden

Au cours des opérations répressives menées par les Allemands dans le canton de Pont-l'Abbé, un groupe de F.T.P. prend le maquis à Tréméoc, d'abord sous le commandement d'« Alex »¹, puis de Jean-Marie HENVIC qui vient de Guiscriff (Morbihan). Le groupe, très mobile, comprend : Emile LE ROY, de Pont-l'Abbé, Vincent-Etienne NÉDÉLEC, Rodolphe PÉRON, Pierre TANNEAU, de Guilvinec, Christian THOMAS et Emile COSSEC, de Léchiagat.

Ils exécutent quelques sabotages, notamment sur la voie de chemin de fer de Pont-l'Abbé à Quimper. Leur armement est hétéroclite.

Le 4 août, NÉDÉLEC transmet l'ordre de rejoindre le maquis à ses camarades restés à Guilvinec, Rodolphe PÉRON l'accompagne. A Saint-Jean-Trolimon – il fait nuit, mais il y a un clair de lune – ils tombent sur une colonne d'Allemands comprenant des charrettes de paysans. On les fait monter dans l'un des véhicules. PÉRON parvient à cacher sous une couverture le revolver qu'il porte sur lui. A l'entrée de Pont-l'Abbé, les deux hommes doivent précéder le convoi en tenant les mains en l'air. Ils sont relâchés en fin de compte, non sans avoir reçu des coups. Ils poursuivent alors leur mission.

Les hommes arrivent à Meil-Corroarc'h en Combrit, bientôt au nombre d'une centaine, dont Corentin KERVEILLANT, officier marinier, qui prend le commandement.

A Pluguffan, où le bataillon Bigouden, cantonne ensuite, se forment deux compagnies... L'une sous les ordres de Jean-Marie HENVIC, l'autre d'Albert DURET, de Pont-l'Abbé.

Les hommes interviennent à Tréguennec le 12 août, où des marins allemands sont faits prisonniers².

Peu auparavant, une section du bataillon Bigouden, avertie du passage d'une colonne de camions allemands précédée d'un side-car, l'a attaquée à Corroarc'h, causant des pertes certaines à l'adversaire avant de décrocher.

Le bataillon intervient dans la presqu'île de Crozon, participant notamment à la prise du fort de Quélern. Incorporé au 3e bataillon

de marche (avec les F.T.P. de Scaër), il combat dans le secteur de Laïta sur le Front de Lorient sous les ordres du capitaine BERNARD Jean, ancien commandant du bataillon Normandie.

A noter par ailleurs, pour les F.T.P. dans le canton, l'existence du corps franc de Plonéour-Lanvern, unité combattante constituée par Louis LE Roux, Jean-Marie CORCUFF.

1

Sans doute Corentin LE FLOCH. (cf. Quéménéven).

2

Participent à cette opération : la compagnie de Plogastel-Saint-Germain et aussi le capitaine LE DRÉZEN (Louis), de Léchiagat, officier de réserve qui a constitué une unité de F.F.I.

Les équipes Jedburgh

Les équipes Jedburgh, du nom d'un village écossais du sud du pays, ont pour mission d'armer, d'encadrer la Résistance et de rechercher des terrains de parachutage.

Formées par le S.O.E., elles se composent de deux officiers (anglais, américains ou français) et d'un opérateur radio. La décision de parachuter de telles équipes fut prise à Londres. Le commandant des F.F.I. de Bretagne, le colonel EON, apprit, qu'au cours d'une réunion à laquelle participait le général KOENIG, commandant suprême des F.F.I., il avait été décidé de parachuter, en Bretagne, neuf équipes Jedburgh afin de faciliter le parachutage d'armes. Le colonel EON, lui-même, tint à désigner les officiers qui feraient partie de ces équipes, voulant les choisir, dans le centre d'entraînement, et préférant ceux qui avaient fait la campagne de Tunisie.

En ce qui concerne le Finistère, cinq équipes sont ainsi parachutées : le « team » GILES, le 9 juillet, à Ederm, les équipes Gilbert et Francis, le 10, Hilary et Horace, le 18.

En principe, les équipes Jedburgh ne devraient œuvrer que dans la partie est du département (sauf la mission Horace) et n'entrer en action qu'au reçu du message lancé par la B.B.C. : « Le chapeau de Napoléon est-il toujours à Perros-Guirec ? »

Le 17 juillet 1944, trois officiers venant de Londres, trois Nord-Finistériens, sont parachutés au Pénity-Landeleau : Jean BERNARD « Egalité », de Saint-Pol-de-Léon, un ancien du 2^e R.I.C., footballeur bien connu, Marcel SICHE « Equivalence » et Ambroise BOSSARD « Equation », ancien élève du lycée de Brest, natif de Lilia-Plouguerneau.

Ils atterrissent en tenue militaire, mais ont avec eux un costume civil.

Ces officiers, après une nuit passée dans le foin dans une ferme voisine entrent en contact avec le capitaine LEBEL de la mission Jedburgh, et prennent la tête d'une compagnie F.T.P. – « Equivalence » qui devait être étonné par l'organisation et l'allant de ses hommes.

Le groupe Giles.

Entre le 8 et le 10 juillet, le colonel EON rend visite aux équipes qui vont être parachutées en Bretagne, mettant en lumière les points suivants :

1° Caractéristiques générales de la guérilla bretonne (propriétés du bocage breton au point de vue guérilla, rappel des enseignements de l'histoire : la chouannerie...);

2° Détermination des objectifs de guérilla : objectifs fixes (dépôts de munitions, d'essence, protection des ponts...) objectifs mobiles (tactiques d'attaque des différentes natures de convois ennemis);

3° Mécanisme du déclenchement : nécessité du secret de la préparation. Discipline du déclenchement afin d'obtenir la simultanéité par un message à la B.B.C. Système de transmission rapide à organiser en conséquence.

4° Organisation des unités de guérilla : danger de concentrer des effectifs importants sur la même base, nécessité d'unités fluides, mobiles, vivant sur le pays, opérant par éléments très légers (5 à 6 hommes).

Ces consignes furent transmises aux unités F.F.I. et F.T.P.

Qui allait accueillir la première équipe Jedburgh sur un territoire fortement occupé par l'ennemi ? Il n'y eut pas d'improvisation, puisqu'il nous faut remonter jusqu'en juin 1942 pour suivre le fil d'Ariane qui nous conduit à l'arrivée du team « Giles ».

A cette date, M. Georges ARZEL, futur chef de cabinet du préfet de la Libération, est contacté par un camarade de guerre, Arnaud HAMON, de Saint-Nicolas-du-Pélem, chargé d'étendre au Finistère le réseau du B.C.R.A., Mabro-Praxitèle, que dirige M. SÉRANDOUR, député des Côtes-du-Nord.

Avec son adjoint, Jacques POULIQUEN, ingénieur des Ponts-et-Chaussées à Quimper, et deux agents de liaison, amis de lycée, Edmond STÉPHAN et Louis FEUNTEUN, Georges ARZEL « fait » du renseignement, s'intéressant aux sous-marins basés à Brest, au lieu de repos des sous-mariniers allemands et japonais, aux défenses extérieures de Brest, aux heures de départs des trains

pour le front russe, tous renseignements transmis à Paris par ARZEL ou HAMON.

En mai 1944, ARZEL reçoit un questionnaire détaillé sur les défenses de la région de Plouescat, pour, éventuellement, un débarquement de diversion. Il se rend sur place.

Début juin, HAMON demande à ARZEL de repérer un terrain dans le Finistère pour y recevoir des hommes parachutés, d'en donner les coordonnées et de le faire garder, nuit et jour, par quelques hommes discrets et sûrs.



Le général Albert EON.

Après s'être distingué au cours de la campagne 1939-1940, le colonel EON fait prisonnier, s'évada et regagna le Maroc où il vivait avant la guerre. Membre d'un réseau de renseignements, il participa au débarquement des Américains puis prit part à la campagne de Tunisie où il commanda l'artillerie de marche du Maroc, de décembre 1942 à mars 1943. Il devait, ensuite, en Bretagne, commander la mission Aloës.

ARZEL et POULIQUEN jettent leur dévolu sur la tourbière du Hellen en Édern et quatre jeunes gens de Châteaulin, dont Jean

CHARLES, Jacques POQUET et Albert QUÉAU, se portent volontaires pour le gardiennage, et dorment à la belle étoile dans l'attente ; Mme Marie-Louise GRALL, alors à Châteaulin, belle-sœur d'ARZEL, les ravitaille régulièrement. Ceux qui se présenteront sur le terrain devront déclarer : « Où est la route de la chapelle Sainte-Hélène ? »

Grande émotion le jour où un camion allemand conduit par un soldat en uniforme s'arrête près de l'un des jeunes qui surveille la route. Celui-ci, un peu naïvement, pense que les hommes qu'il attend ont pu emprunter des costumes de la Wehrmacht, surtout quand il entend le conducteur demander : « Où est la route... de Ménez Keller ? » Le jeune se rend compte alors de son erreur. Il renseigne l'Allemand et s'entend dire par une interprète qui les accompagne : « Fichez le camp, tout de suite, si vous tenez à votre peau ! » Il ne se fit pas prier, surtout quand il vit que le camion transportait un détachement de S.S.

La pluie tomba sans discontinuer en ce mois de juin et les jeunes durent chercher asile à la ferme du Hellen où ils furent bien accueillis.

Les jours passaient. Un séminariste arriva en éclaireur, à bicyclette, son bréviaire ficelé sur son porte-bagages. Il se nommait Marcel BODÉNÉS. On le sut par la suite. Il apportait la phrase clé devant passer sur les ondes de la B.B.C. : « La lune brille sur le dolmen ». Il connaissait les coordonnées du terrain, et, en cas de détresse, le seul nom qu'il avait était celui de GRALL.

Drapé dans sa vieille soutane, il interrogea en vain les paysans du coin : « Avez-vous vu des jeunes gens par ici ? » Partout, il se heurta au mur du silence. En désespoir de cause, il arrêta, sur la route, un cycliste à qui il demanda s'il ne connaissait pas un M. GRALL, et si oui, de l'avertir que les matériaux pour la réparation de la chapelle étaient arrivés. Le cycliste le rassura, lui disant qu'il partageait exactement les idées de M. GRALL.

Satisfait, Marcel BODÉNÉS entra dans la première ferme qu'il trouva et demanda, un peu imprudemment, d'écouter la radio anglaise.

Le message arriva le soir chez Georges ARZEL, réfugié avec sa famille à Ty André-Vian, en Saint-Coulitz. Aussitôt, il se rendit au

Hellen prévenir les jeunes et ramena à Châteaulin, chez son beau-père, le séminariste dont la soutane trempée « pleurait de l'encre noire ».

Le lendemain, ARZEL se rendit à Quimper prévenir POULIQUEN, et, à son retour, il apprenait de la bouche de sa femme, venue à sa rencontre, que le parachutage aurait lieu le soir même. Sa sœur, Mme GRALL, prévenue elle aussi, avait dépêché sur le terrain une vingtaine de jeunes gens.

G. ARZEL reprit la route du Hellen, mangea la soupe à la table commune, dans la ferme, et les volontaires qui s'y trouvaient lui apprirent que le message avait passé à la radio, trois fois. C'était donc pour minuit.

Effectivement, alors que la pluie tombait drue, un avion passa mais repartit n'apercevant aucun signal. Et pour cause ! N'ayant pas sous la main de quoi évacuer les armes, G. ARZEL avait préféré laisser filer l'avion.

Mais, le lendemain, il sautait sur son vélo et partait à la recherche d'un maquis signalé par Mme GRALL et dont VAILLANT, le boulanger de Voas-Ven assurait le ravitaillement. Il finit par le découvrir et LAGARDÈRE lui assura que deux camions avec des hommes armés seraient au Hellen à 23 h 30. Ayant souhaité qu'une mitrailleuse soit installée pour défendre le terrain, deux maquisards, pour s'en procurer une, durent abattre un vieux territorial qui en assurait la garde.

A l'heure H, les camions arborant un drapeau tricolore prirent le chemin du Hellen, au grand ébahissement des paysans attardés. A minuit, alors que des vrombissements d'avion se faisaient entendre, des lampes électriques allumèrent la lettre « L ». L'appareil passa deux fois, et la seconde, largua sa cargaison. Surprise. Il y avait bien des containers, mais, en plus trois hommes constituant l'équipe Jedburgh Giles : le capitaine américain KNOX, le sergent-radio TACK et le capitaine français François LEBEL qui, après un impeccable salut, se présenta : « capitaine GRALL de Scaër ! » Il se baissa alors et embrassa le sol de France tandis que les jeunes présents, pleuraient d'émotion.

Pendant plus de trois heures, il fallut récupérer les containers enfoncés dans la tourbe. Le compte y était. Tout le monde se

rassembla à la ferme où le fils de la maison, très dévoué jusque-là, servit un généreux grog au lambic. Armes et hommes partirent avec les gars du maquis. POULIQUEN rentra à Quimper et ARZEL à Saint-Coulitz, tous deux drapés dans un parachute, ce qui n'était guère prudent.

Le lendemain ARZEL se rendit au maquis pour prendre langue avec les officiers et envisager l'avenir proche.

Georges ARZEL avoua avoir été stupéfait par le courage et le moral des jeunes. C'est ainsi qu'il raconte qu'un cousin de sa femme, Jean CROZON, vexé de n'avoir pas été choisi pour la garde du terrain, prit un vieux revolver rouillé sans munitions et décida d'attaquer un soldat allemand. Aimablement, il en aborda un, lui demanda une cigarette et du feu, puis lui mit le revolver sous le nez, en lui réclamant son fusil. Suffoqué et effrayé, le soldat s'exécuta, et Jean CROZON arriva au maquis avec son arme allemande.

Mais revenons au groupe Giles. Avant son départ d'Angleterre, le général KOENIG avait tenu à recevoir ses membres, précisant ses instructions et demandant au capitaine LEBEL de lui indiquer un message qui marquerait le combat général. Et c'est LEBEL qui proposa : « Le chapeau de Napoléon est-il toujours à Perros-Guirec ? »

Le chargement des armes effectué après le parachutage, le camion et les trois voitures traversèrent Briec. Le convoi s'y arrêta un quart d'heure, le temps de récupérer quelques traînants qu'une voiture était allée chercher.

Et ce fut l'arrivée au maquis où « Lagardère » (LE GALL) absent, s'étant rendu dans les Côtes-du-Nord à la recherche d'armes, LE BRAS (« un vrai soldat » selon LEBEL) les accueillit.

Le lendemain, 300 parachutistes allemands arrivent à Laz et fouillent toutes les fermes. En vain.

Le 12 juillet, BERTHAUD rend visite aux Jedburgh et l'accord se fait sur certains projets, étant entendu que Yves LE GALL fera la liaison entre l'équipe Giles qui a un rôle coordinateur et les diverses organisations F.F.I.

Le lendemain, le maire de Laz prévient le « team » que les Allemands connaissent la ferme où les repas sont pris. Aussi, à

travers la campagne, gagne-t-il avec 100 hommes la ferme de Lesven, puis Saint-Thois, ensuite, où il reste jusqu'au 20 juillet.

En vue de préparer l'attaque générale, des rencontres ont lieu avec les chefs F.F.I. et F.T.P.F.. Ces derniers acceptent finalement d'attendre l'ordre du Haut Commandement Allié, mais tous souhaitent passer à l'action immédiatement.

Le 17 juillet, la B.B.C. annonce : « Fifi a une bouche en cerise. » LEBEL se rend alors au Pénity-Landeleau pour recevoir, dans la nuit, les équipes Horace et Hilary et les trois officiers : « Equation », « Equivalence » et « Egalité ». Tout se passe sans incident. Mais, pendant l'absence de LEBEL, KNOX et TACK jugent nécessaire de déplacer leur Q.G. : un milicien qu'ils avaient interrogé s'étant échappé. On les retrouve alors à 3 km de Lennon.

Un service médical se met en place avec le concours du docteur BELIN qui installe l'hôpital dans sa maison de Briec. Le docteur OLLIVIER-HENRY, chirurgien quimpérois apporte son précieux concours. Pendant un mois, ils travailleront clandestinement, sauvant des vies humaines.

Mais les Allemands n'ont pas perdu tout à fait la trace de l'équipe Giles. De fortes patrouilles arrivent à Lennon et la feldgendarmarie de Châteauneuf se renforce. Aussi décide-t-on le 12 juillet de retourner à Kernouès.

Deux mille hommes, armés, attendent maintenant, avec impatience, le signal de l'attaque qui n'arrivera que le 2 ou le 3 août. En attendant, comme le poste d'observation allemand, sur le toit du château de Trévarez, risque de gêner les déplacements diurnes, la mission Giles demande à la R.A.F., de bombarder le château. Le 30 juillet, trois bombardiers passent à l'action. De nombreux Allemands resteront sous les décombres.

Nouveau déplacement le lendemain, et cette fois pour le Plessis, en Laz. Résumons en deux mots l'action du groupe Giles jusqu'au 10 août, date à laquelle le Q.G. s'installe à la mairie de Châteaulin : contact avec les Américains (5 août), avec la mission Aloës (6 août), participation à la libération de tout le centre Finistère, sans l'aide américaine.

Le « team » part pour l'Angleterre avant la fin des combats de la presqu'île : durant son séjour, il avait adressé à Londres 89

messages et reçu 38. Il avait assuré la responsabilité des parachutages sur 13 terrains.

Le groupe Hilary.

Comprenant le capitaine français E. MARCHANT, le lieutenant américain CHADBOURNE et le lieutenant PARISELLE, ce « team » fut lâché au sud du Huelgoat, au même moment que le groupe Horace et accueilli par l'équipe Giles, parachutée le 9 juillet.

Les officiers d'Hilary demeurèrent deux jours avec les maquisards de Coat-Cod, au nord-nord-est de Châteauneuf-du-Faou pour tenter de récupérer le matériel largué. Ils retrouvèrent bien les postes émetteurs, mais ni leurs équipements, ni leurs armes.

Le 20 juillet, le docteur GAUTHIER, de Poullaouen, conduisit les trois hommes en voiture à Restparcou, à 3 km de Poullaouen où la famille FAUCHEUR les hébergea. Là, ils prirent contact avec les F.T.P. et le groupe Libé-Nord, afin de repérer les terrains de parachutages possibles pour hommes, armes et planeurs.

Mais leur présence ne passa pas inaperçue et le 24, ils décident de gagner le maquis de Scrignac. Ils manquent alors de tomber sur un barrage qu'ils évitent de justesse, ayant été prévenus au dernier moment.

Des instructions venant de Londres modifient celles qui leur a été données au départ. Dorénavant, ils devront contrôler la zone Belle-Isle-enTerre – Landivisiau.

Avec le concours des docteurs GAUTHIER, THOMSON, directeur du sanatorium de Guervéan, et MOSTINI de Morlaix, ils mettent sur pied une organisation médicale, tandis que M. LEBEURIER et son fils Gildas assurent les liaisons et la transmission des messages.

Une réunion organisée par le groupe rassemble les responsables du secteur : « Callac » (Albert YVINEC), chef F.T.P. du bataillon N.E. de Morlaix, Robert, chef F.T.P. du maquis nord de Plouigneau, « Noël » (docteur LE JANNE), chef de Libé-Nord, « Gilles », son adjoint, l'Administrateur de l'inscription maritime René GEORGELIN. Tous acceptent l'autorité du « team » Hilary et confient à M. GEORGELIN la coordination des divers groupes de la région côtière.

Hilary lance alors des appels à Londres pour recevoir des armes, mais la Royal Air Force écarte tous les terrains signalés en raison de la proximité d'une batterie antiaérienne – batterie déplacée depuis un mois !

La mission se déplace encore et organise les maquis de Saint-Laurent, au nord-est de Plouigneau.

Par la suite, au cours d'une réunion entre le colonel américain, le sous-préfet et les chefs de la Résistance, le capitaine MARCHANT devient, après le départ des 15^e et 17^e escadrons de cavalerie américaine, chef militaire des Forces françaises de Morlaix.

Au début de septembre Hilary part en avion de Bayeux pour l'Angleterre ; le capitaine CADALEN, chef du bataillon de Landivisiau prend alors la suite du capitaine MARCHANT à Morlaix.

Le groupe Horace.

Dans la nuit du 17 au 18 juillet, le « team » Jedburg Horace touche le sol sur le terrain « Cerise », après avoir été largué d'un Halifax à équipage canadien. Le capitaine LEBEL l'accueille, en même temps que l'équipe Hilary et le dirige sur une ferme proche avant de gagner le maquis à 16 km au sud de Huelgoat. Poste émetteur et équipements sont intacts.

Une tentative de liaison avec le capitaine KNOX, par une messagère, s'avère infructueuse. Devant cet insuccès, LEBEL, lui-même, part pour tenter de le joindre.

La journée se passe sans nouvelles. Le major américain W. SUMMERS, le lieutenant français G. LEVALLOIS et le sergent radio américain W. ZIELSKE, constituant le « team » commencent à désespérer de ne pouvoir gagner la zone de Brest où les appelle leur mission, d'autant plus que les Allemands ont appris leur présence dans la région et promettent un million à qui ramènerait le groupe mort ou vif.

Vers minuit enfin, KNOX arrive et veut amener les trois hommes plus au nord, dans un autre maquis. Mais impossible de localiser celui-ci qui a dû déménager. Faute de mieux, KNOX, conduit l'équipe à son Q.G. de Lennon. Les nouvelles qu'ils apprennent alors sont mauvaises : POUSSIN et ROSSIGNOL ont été abattus.

Cependant BERTHAUD, alerté, charge SOMME-PY (Garion) d'amener le groupe aux environs de Brest. Et, le soir même, vers 18 h 30, conduit par Victor CORRE, de Gouesnou, assisté de DAVEAU, un camion, chargé de tonneaux de vin destiné aux occupants, les embarque.

Il faut faire vite, car le laisser-passer n'est valable que jusqu'à 21 heures. Dans trois tonneaux vides (les autres étant pleins), les passagers prennent place, en tenue militaire. Plusieurs arrêts en cours de route pour vérification des papiers, mais aucune alerte sérieuse. Après avoir mis 2 h 30 pour effectuer 55 km, le « team » débarque à 8 km de Brest, dans un bois, où il passe la nuit, non loin d'une tour de contrôle ennemie.

Au matin du 26, SOMME-PY les rejoint et leur indique un terrain de parachutage. Le sergent radio en donne les coordonnées, mais il sera refusé, comme d'ailleurs d'autres, tous étant trop proches des installations allemandes. Et le soir, toujours dans leur tonneau, les trois hommes gagnent la région de Lesneven. Ils déménageront à plusieurs reprises par suite de la présence ennemie. Ils le firent une fois même dans une voiture volée aux Allemands.

Après diverses escarmouches, le groupe Horace, établit le contact, le 7 août, avec les tanks américains. Le major SUMMERS et le sergent ZIELSKE sont alors détachés à la section G 2 de la 6^e division et, en l'absence de SOMME-PY et du lieutenant LEVALLOIS, isolés par une batterie allemande, ils coordonnent les activités des F.F.I.

Le lieutenant LEVALLOIS réussit à entrer cependant, en contact, avec les forces américaines de la Mission « A », arrivant en renfort de la 6^e division. Jusqu'au 15 septembre, il travaille au Q.G.F.F.I. de Plabennec, rétablit la liaison entre SUMMERS, BERTHAUD et le colonel EON, de la mission Aloës, de même qu'avec les autres groupes Jedburgh.

Le 10 août au soir, le lieutenant-colonel américain MITCHELL reçoit une information selon laquelle les Allemands se retirent de Brest, vers Le Conquet. Il ordonne au major SUMMERS d'aller vérifier la véracité de l'information. Avec le lieutenant KNIFE, parlant français, il s'infiltré en jeep, dans les positions allemandes, passant

par le Bourg-Blanc, Saint-Renan, pour atteindre la route Brest-Le Conquet. Ils reviennent à l'aube : l'information était fausse.

SUMMERS joua encore un rôle important lors de la reddition des 280 hommes de la garnison de Saint-Pabu et de celle de la pointe de Corsen. Le 19 août, avec le sergent ZIELSKE, il se rendit à Landerneau pour localiser la conduite d'eau alimentant Brest. L'équipe de sabotage du génie américain la fit sauter.

Le 13 septembre, le groupe Horace retournait au Q.G. de la IX^e armée et partait pour l'Angleterre le 15.

L'équipe Francis.

Le 9 juillet 1944, les dirigeants de la Résistance de Quimperlé reçoivent le message attendu : « Yvonne a la gueule de bois. » Toutes dispositions sont prises. Et dans la nuit tombe du ciel la mission Francis, incomplète d'ailleurs, car le major OGDEN-SMITH, égaré lors de l'atterrissage ne rejoindra que le 14 juillet.

Arrivent donc sur le terrain de Boblaye en Meslan : le capitaine français LE BORGNE dit « Le zachmeur » et le sergent radio anglais DALLOW. On les dirige vers le bois de Rozgrand, chez André de NEUVILLE. En même temps qu'eux tombent douze containers avec armes, explosifs et munitions. Les nuits suivantes, d'autres parachutages complètent l'armement des maquis.

Au « team » Francis s'ajoutent un second radio, LE GUYADER et un sergent parachutiste, Maurice MYODON, séparé de son unité S.A.S.

Le 12 juillet, contact est pris avec le chef F.T.P. du secteur de Scaër, DAVID, et avec le colonel BERTHAUD, auquel le capitaine LE BORGNE rend visite. Les parachutistes s'organisent : trois avions fournissant des armes aux F.T.P. de Scaër lesquels sont attaqués par 500 Russes venus de Faouet ; deux autres avions parachutent du matériel pour Guiscriff.

Le 17 juillet, le « team » Francis rejoint cette dernière localité dans la nuit, mais les Allemands y arrivant aussi en force, en camions, les Jedburgh leur échappent et prennent la direction de Châteauneuf-du-Faou. Au cours de l'après-midi, ils établissent le contact avec le lieutenant para DE CARVILLE, du S.A.S. qui a mis sur pied, armé et

équipé un maquis et, le 22 juillet, ils rejoignent celui-ci, lequel, au cours de la nuit du 21 au 22, a reçu par trois avions de quoi armer 300 hommes.

Le 24 juillet, l'équipe Francis retourne au Q.G. de Quimperlé, mais deux jours plus tard, encerclé par 600 ennemis commandés par un colonel, elle manœuvre de telle façon qu'elle s'en sort. Le 28, les Allemands découvrent, non loin de là, dix containers vides et attaquent un maquis d'une cinquantaine d'hommes qui perd deux des siens dans le combat (Tréméven). De leur côté les ennemis ont cinq morts.

Sur ces entrefaites, les occupants arrêtent le général DE TORQUAT, âgé de 75 ans et l'abattent, persuadés qu'ils viennent de tuer le chef de la Résistance du secteur. Ce même jour, André DE NEUVILLE qui a quitté le groupe pour tenter de récupérer des équipements cachés au Q.G. tombe dans une embuscade et est tué. Le « team » décide alors de se rendre à pied à Carhaix (le capitaine LE BORGNE avait précédemment reçu la visite d'Yves RIOU de cette ville). Chemin faisant, il s'arrête dans une ferme isolée, Kerbozec en Querrien, pour y passer la nuit

Le lendemain, 29, un collaborateur belge qui habite non loin et dont le sort sera réglé par la suite, les dénonce. Les Allemands encerclent la ferme. Au cours du combat, le major OGDEN-SMTTH et le sergent S.A.S. MOYDON sont tués. Le radio GUYADER, sérieusement blessé se cache dans un cours d'eau voisin pendant quatre heures et parvient ensuite, malgré ses blessures, et après avoir marché pendant six kilomètres à trouver un asile.

Le capitaine LE ZACHMEUR et le sergent DALLOW qui a perdu son poste de radio, parviennent à se sauver. Mais les Allemands, furieux incendient la ferme et exécutent le fermier François FICHE, âgé de 72 ans.

Comme le major portait sur lui des papiers secrets, entre autres la liste des terrains de parachutages possibles, Londres en est informé dès le 31 juillet

Le lendemain, six avions larguent leur cargaison près de Guiscriff, un autre avion en faisant autant dans la région de Scaër. Des armes sont ainsi distribuées aux résistants de Quimperlé et de Bannalec.

Le capitaine, une fois de plus, échappe aux occupants qui ont appris sa présence dans une ferme où il a installé son poste de commandement. Il décide de se rendre à Scaër avec DALLOW, mais les routes sont coupées et il gagne alors Mellac, près de Quimperlé.

La mission Francis participera à la libération de Quimper, mais sa tâche essentielle sera d'empêcher les Allemands de se replier sur Lorient et de recruter un véritable réseau de renseignements constitué d'hommes et de femmes afin de connaître les possibilités de défense de ce port.

Le colonel EON charge aussi le capitaine LE ZACHMEUR de regrouper 500 marins, mobilisés après le 14 août, pour avec le lieutenant de vaisseau DELSUC, armer dix bateaux à Douarnenez, lesquels devront empêcher les Allemands de quitter la presqu'île de Crozon et de se ravitailler à la pointe du Raz. La première patrouille navale fonctionne dès le lendemain.

Le 9 septembre, ce qui reste de l'équipe embarque à Bénodet pour l'Angleterre.

Le groupe Gilbert.

Dans la nuit du 9 au 10 juillet, à Scaër, un comité de réception de 200 hommes dont 100 armés qu'accompagnent deux membres du S.A.S. attend la venue de ce « team » formé du capitaine britannique BLATHWAYT, du capitaine français CHARRON (de son vrai nom : CARRON DE LA CARRIÈRE) et du sergent WOOD (anglais). Douze containers tombent du ciel en même temps, mais le poste de radio, si précieux, se fracasse au sol.

Pendant que les patriotes mettent les containers en lieu sûr, deux camions allemands passent sur la route, à 150 mètres de là, et stationnent à un carrefour, proche de 500 mètres. Aucune action n'est cependant entreprise, mais le « team » Gilbert, accompagné d'un détachement de patriotes, passe la nuit dans un fossé, à quelques kilomètres du lieu de parachutage.

Le 10 juillet, tous les chefs de la résistance de la région viennent les voir et prennent connaissance des directives du général KOENIG.

Après avoir refusé – fort heureusement – car une vérification d'identité eut lieu à Quimper – de prendre place dans une voiture, en tenue civile, le groupe embarque dans un camion fourni par M. JONCOUR. Dissimulé sous des sacs de bois et de charbon, il atteint la propriété de M. JONCOUR à Pluguffan. Dans l'après-midi, le colonel BERTHAUD et « l'important agent Rateau » leur rendent visite. Les relations sont aussitôt établies, par le canal de la police, entre les groupes Jedburgh Giles et Francis, demandant à ceux-ci de réclamer à Londres un nouveau poste de radio.

Le 22 juillet, le « team » Gilbert quitte le château par précaution et rejoint le maquis du capitaine MERCIER. A force de patience, le capitaine britannique parvient à remettre le poste brisé en état de marche.

Un parachutage a lieu le 26 juillet à Mahalon. Intervention allemande et seulement le tiers du matériel parachuté peut être récupéré. Le lendemain, nouveau parachutage dans le sud-ouest de Coray, lequel permet de disposer d'un autre appareil radio. Toujours à Coray, a lieu le 29 juillet un parachutage d'armes et de matériel. Ce même jour, les capitaines CHARRON et MERCIER se rendent avec une section de la 1^{re} compagnie de Rosporden, sur le terrain de parachutage de Briec. Le lieutenant « Gérard » (Georges MARTIN) de Concarneau, assiste à l'opération. A 3 h 30 du matin, les avions n'étant pas encore venus, l'évacuation a lieu. Mais vers 4 h 30, à 2 km du cantonnement, un avion volant bas semble chercher un terrain de parachutage. Un balisage rapide et improvisé d'un terrain de fortune amène au sol 23 containers.

Le groupe Gilbert constate que dans la période qui va du 22 juillet au 2 août, les Allemands hésitent à se déplacer dans la région et concentrent les troupes dans les villes, leurs patrouilles étant la plupart du temps anéanties.

Le 3 août, l'équipe Gilbert gagne Langolen où a été créé un dépôt permettant le dégraissage puis la distribution d'armes et, dans la nuit du 4 au 5 août, elle accueille le « team » Ronald, parachuté avec du matériel.

Tandis que le commandant PHILIPPOT prend la direction de l'organisation de Langolen, les équipes Ronald et Gilbert rejoignent le colonel BERTHAUD, à son P.C., près de Quimper.

Le « team » Gilbert participe alors aux combats de Quimper, à la libération de Concarneau (17 au 24 août), puis à celle de la presqu'île de Crozon. Le 24 août, le capitaine CHARRON, parti à Rennes, en revient avec du matériel lourd (mortiers, canons antichars...) qui sera précieux dans la presqu'île dont la libération totale n'interviendra que le 20 septembre. Les Allemands se rendent à 15 heures, après avoir abattu un soldat américain qui avançait vers eux portant un drapeau blanc.

Pendant deux mois et demi d'activité, l'équipe Gilbert a armé plus de 3 000 hommes avec des armes parachutées ou prises à l'ennemi.

Le 21 septembre, le capitaine CHARRON et le sergent WOOD se blessent dans un accident de moto, à Rennes, rendant inutilisable leur poste-radio. L'équipe arrive en Angleterre le 28 septembre après avoir transité par la IX^e armée et Paris.

Le groupe Ronald.

Composé du lieutenant TRUMPS, du lieutenant français DARTIGUES, de l'opérateur radio anglais ESCH, le « team » Ronald atterrit dans la nuit du 4 au 5 août sur un terrain où on ne l'attendait pas.

Il parvint cependant à entrer en contact avec BERTHAUD, aux environs de Quimper. Il participa à la libération de cette ville et de Concarneau. En ce qui concerne Quimper, TRUMPS invita par lettre le commandant de la place à se rendre, l'informant qu'il disposait d'une unité armée. Transmise par un policier français, la lettre revint avec une réponse négative.

TRUMPS servit ensuite d'officier de liaison entre la mission Aloës du colonel EON et les forces américaines. Il rentra en Angleterre le 6 septembre avec le sergent ESCH.

Sources. – Comptes rendus en langue anglaise des équipes Jedburgh (Sheet 48, 48, 50, 81). On remarque dans leur rédaction un certain flou, un manque de précision dus au fait que les lieux et les terrains de parachutage n'étaient pas connus avec certitude par l'auteur. Cela est surtout visible si l'on

compare le compte rendu du groupe Gilbert et celui de la compagnie de Rosporden.

— Correspondance avec M. Georges ARZEL (en ce qui concerne le « team » Giles).

La mission Aloes

Le colonel EON a bien voulu conter la gestation, pas toujours facile, de cette mission, et voici dans quels termes : « Le 15 mai 1944, alors que je terminais aux environs de Londres la série de stages d'instruction dans les centres spécialisés du S.O.E. britannique (Subversive Operation Executive) auxquels étaient astreints les officiers de tous grades volontaires pour être parachutés en France dans l'encadrement des maquis, j'ai adressé, à la fois, au Haut Commandement Allié et au B.C.R.A. français de Londres, un travail de quatorze pages, rédigé en français, intitulé : « L'armée de l'intérieur de la France de l'Ouest à partir du jour "J", dans lequel je préconisais un armement massif par parachutages de toute la région de résistance "M", entre les embouchures de la Seine et de la Loire, en me proposant pour en prendre le commandement.

Le B.C.R.A. réagit à ma proposition en déclarant que j'étais un « illuminé », et, en réponse, m'offrait d'être « droppé » en Massif Central pour y organiser, dans ce « réduit montagneux », selon la doctrine chère au B.C.R.A., un énorme « maquis mobilisateur », dit « Force F3 » dont je serais le chef d'état-major. Considérant ce « maquis mobilisateur » comme une ineptie qui n'aboutirait qu'à un massacre général des maquisards français, sans aucun bénéfice pour les opérations alliées, je me récusai et maintins que c'était en région « M » que je voulais être « droppé » et pas ailleurs...

« Le 6 juin 1944, soit trois semaines plus tard, MONTGOMERY ayant pris l'initiative personnelle de faire, à petite échelle, avec le bataillon Bourgois, « droppé » en Morbihan, entre le 5 et le 11 juin, une expérience de guerre révolutionnaire dans le plan d'offensive « Overlord », le Haut Commandement Allié fut stupéfait de la secousse que la Résistance morbihannaise avait infligée à la Wehrmacht dans ce secteur du mur de l'Atlantique, à quelques kilomètres seulement du P.C. du 25e corps d'armée (général

FARMBACHER) qui avait en charge tout le secteur breton, et cela à très peu de frais pour le budget de guerre allié, réduits à une courte navette Angleterre-Bretagne, de quelques dizaines de bombardiers chargés de containers d'armes légères et de plastic.

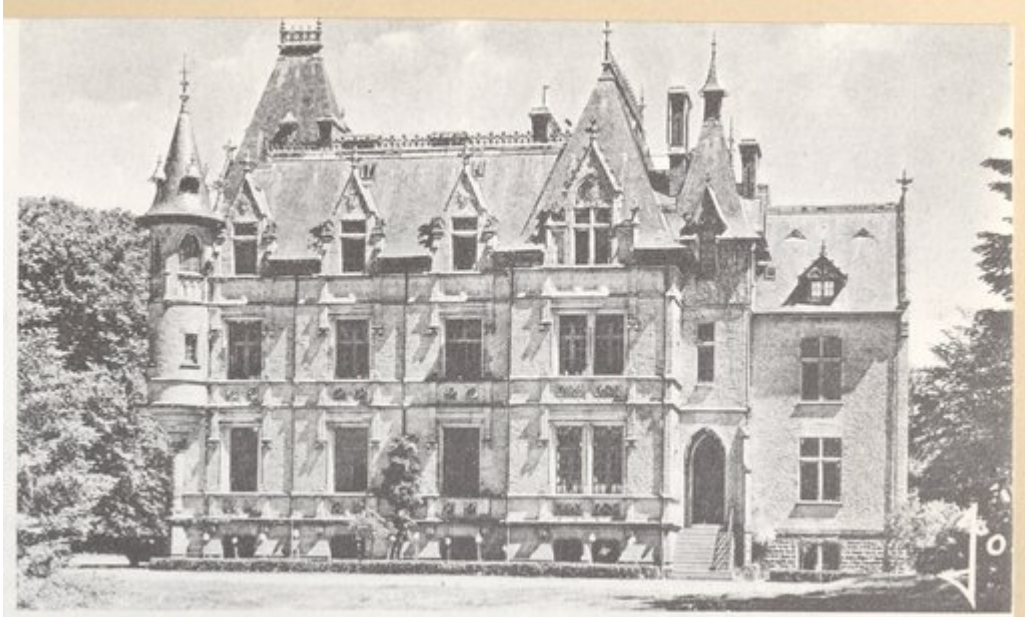
« En outre, à cette occasion, la destruction par la Wehrmacht du « maquis mobilisateur » de Saint-Marcel, le 18 juin 1944, avait fait toucher du doigt au Haut Commandement Allié l'ineptie de cette conception des « maquis mobilisateurs » érigée en doctrine par le B.C.R.A. pour l'ensemble de la Résistance française, et qui devait, quelques semaines plus tard, coûter tant de sang à nos maquis (Vercors, Mont-Mouchet...)

C'est dans ces conditions que le 4 juillet 1944, soit un mois plus tard, que le général Sir Francis de GUINGAN, chef d'état-major de MONTGOMERY, notifia à KOENIG :

1° La décision de « Shaef » d'implanter au cours de la lune de juillet, une armature très importante de « guerre révolutionnaire » sur l'ensemble de la région « M 3 » (départements bretons), par des parachutages massifs d'armes et de cadres instructeurs qualifiés, correspondant à la mise sur pied de l'effectif d'un corps d'armée (opération BIGOT).

2° De mettre à *ma* disposition un état-major interallié parachutiste de 20 officiers français, anglais, américains, composé de spécialistes de la guerre subversive et chargé d'assurer la coordination des opérations subversives avec le déclenchement de l'offensive alliée...

3° De me faire précéder en Bretagne dès le début de juillet par 15 équipes interalliées Jedburgh réparties sur l'ensemble de « M 3 », dont le « briefing » serait effectué par moi, personnellement, et consisterait essentiellement à prendre le contre-pied de la doctrine stupide des « maquis mobilisateurs », afin d'implanter dans « M 3 » une ossature de « guerre révolutionnaire », répondant à la fois aux grandes traditions bretonne et vendéenne de la chouannerie du XVIII^e siècle, et à la saine doctrine de guerre subversive que j'avais minutieusement étudiée lors d'un stage effectué quelques années auparavant dans l'Armée Rouge, en Ukraine, au cours de l'été 1936.



Château de Kerriou en Gouézec qui abrita la mission Aloës du colonel EON.

... « En jouant à fond à partir du 4 juillet, dans “M 3”, la carte de guerre révolutionnaire, le résultat dépassa tellement toutes les espérances que le 5 août au soir, 48 heures après le déclenchement par phrase de la B.B.C. de la guérilla généralisée en “M 3” (“Le chapeau de Napoléon...”), MONTGOMERY put prendre en toute sérénité la décision capitale de relever l’armée PATTON de sa mission de pénétration en Bretagne pour n’y laisser qu’un corps d’armée (général MIDDELTON), et utiliser ladite III^e armée U.S. d’abord à faire face à la contre-attaque déclenchée le 7 août à Falaise par la VII^e armée allemande, puis à consommer l’encerclement de ladite VII^e armée qui marqua l’effondrement de l’armature militaire nazie en France. »¹

La mission Aloës fut parachutée dans la nuit du 4 au 5 août, avec quelques hommes de troupe, sur le terrain « Bonaparte » près de Kérien (Côtes-du-Nord). Une demi-douzaine de containers ne fut pas récupérée. Elle participa à la libération des Côtes-du-Nord et, le 18 août, EON installa son P.C. dans le Finistère à 10 kilomètres de Châteaulin. Le lendemain, il remet à la disposition du général KOENIG le personnel de commandement de la mission et prend à

son compte les opérations d'investissement de la presqu'île de Crozon, étudiée par ailleurs.

Le 10 septembre, EON, apprenant la décision du général DE GAULLE du 28 août de dissoudre les organismes de commandement et d'état-major des F.F.I. dans les départements libérés, quitte son P.C. pour Paris².

La désignation du colonel EON, en Bretagne occupée, n'avait pas fait l'unanimité chez les résistants. Marcel BAUDOT présente ainsi le différend : « Le colonel MICHELIN « Jaeger », devenu chef régional F.F.I., proteste contre la désignation du colonel EON comme responsable de tout le dispositif militaire français de la zone d'opérations des trois départements, Finistère, Morbihan et Côtes-du-Nord. Le général KOENIG soutiendra EON contre les récriminations violentes des colonels MICHELIN et DRUMONT et du général DELIGNE qui a succédé au colonel de CHEVIGNÉ à la tête de la région militaire à Rennes ; le conflit sera si vif, en septembre, que MICHELIN menace de procéder à l'arrestation du colonel EON... »³

Avant son départ, EON avait tenu à exprimer sa satisfaction à tous ses compagnons d'armes dans les termes suivants :

« J'adresse aux commandants des F.F.I. de Bretagne l'expression de mon admiration et de ma fierté pour l'œuvre que ces magnifiques troupes ont accomplie sous mes ordres pendant cette courte période.

« Commencée de longue date en un travail souterrain où nos organisations de résistance avaient en face d'elles des ennemis encore plus redoutables que le soldat allemand, la Gestapo, la Feldgendarmarie et les traîtres français à leurs gages, sur des champs de bataille qui ne connaissent ni blessés ni prisonniers et où la mort est une délivrance, cette œuvre de plusieurs années a trouvé, le 4 août dernier, son épanouissement magnifique.

« Le déclenchement explosif d'une chouannerie généralisée partout à la fois, préparée méticuleusement avec amour dans chaque maquis, a semé la panique, la terreur et la mort dans le camp ennemi, ne laissant aux débris de six divisions allemandes représentant 100 000 hommes puissamment armés parmi lesquelles se trouvaient des unités d'élite comme la 2^e division para et des

éléments de l'Afrikakorps, d'autres ressources que de fuir honteusement devant 20 000 va-nu-pieds à l'armement hétéroclite dont certains n'avaient pour attaquer l'ennemi, d'autres armes que leurs sabots et d'aller s'enfermer dans leur organisation défensive de la côte. Ainsi, en quelques jours, toute la Bretagne était pratiquement libérée, permettant aux colonnes américaines de pénétrer jusqu'au bout du Finistère, prélude prestigieux de la libération de la France où le rôle des forces de Bretagne aura été, non seulement de libérer elles-mêmes leur propre terroir, mais encore et surtout de révéler à leurs camarades de Paris et des autres provinces les secrets de la victoire et de tracer à la France tout entière les voies de sa grandeur future. »

1

Lettre du général Albert EON du 15 octobre 1968.

2

Archives du CH Deuxième Guerre mondiale.

3

BAUDOT (Marcel), Libération de la Bretagne (Hachette littérature).

IV. Dans le bassin de l'Aulne



*F.F.I. défilant à Scaër.
En tête : Les capitaines
LE GALL « Lagardère »
et BERNARD.*

1. Dans le Poher « ardent et tumultueux »

Le Château Rouge à Carhaix.

En pleine ville de Carhaix, c'est une solide construction à la façade en briques rouges, d'un étage, surmonté d'un comble mansardé, datant de la fin du siècle dernier, ayant l'aspect d'un château effectivement. Propriété de M^e LANCIEN, notaire, les Allemands la réquisitionnent partiellement en 1940, puis complètement, devenant la Kommandantur.

En fin mars 1944, s'installe à Carhaix un élément de la Police de Sûreté (S.D.) qui compte trois inspecteurs ou agents, spécialisés, pensera-t-on après, dans le traitement des affaires dans lesquelles sont impliqués des ecclésiastiques (en fait seulement dans le cas de l'abbé CARIOU et du frère SALAÛN). Ils sont surtout spécialisés en matière de tortures physiques dans les affaires que le S.D. juge intéressantes.

De fortes serrures ferment les cellules, dans la cave. Une mitrailleuse installée dans le jardin et un fusil-mitrailleur prennent d'enfilade les couloirs d'accès à ces compartiments.

Les Allemands craignent les « terroristen ».

Pour donner aux prisonniers leur repas, le sous-officier tend le porte-plat de la main gauche, gardant la main droite sur son pistolet. Derrière lui, trois soldats, fusil sous le bras, le doigt sur la gâchette.

« Quand un soir (au début de mai), vers les 17 heures, on nous a embarqués à Saint-Charles, le frère Joseph SALAÛN, directeur du Likès, et moi, dans un car chargé d'autres détenus, nous avons cru que nous allions être fusillés » dit l'abbé Pierre CARIOU. « Mais à Carhaix, en cellule, on nous a apporté de la paille et puis on nous a servi une soupe (des dames de l'Action Catholique et Mme DERRIEN qui habite la maison d'en face, prépareront le repas des détenus). Nous nous sommes dit que l'on ne donnerait pas à manger à des gens qui allaient mourir ».

En fait, les prisonniers vont subir des interrogatoires (dans un autre immeuble) : quatre jours, quatre séances de quatre heures, du moins les premières, les plus dures. L'interrogé est pendu par les mains, hissé au plafond et frappé. Une femme, un jeune homme

servent d'interprètes. L'abbé CARIOU perd connaissance un jour, après avoir regagné sa cellule.

Un Résistant qui a eu des responsabilités est menacé : « Donne-nous des noms sinon on fait venir ta femme pour lui faire subir ce que tu as subi. »

L'abbé CARIOU trouve d'autres Résistants dont Maurice TROMEUR (de « Libé-Nord »), arrêté à Carhaix et qui s'évadera du convoi dirigé sur l'Allemagne, comme d'ailleurs le capitaine GUÉZENEC, aussi détenu.

Dans ces geôles du Château Rouge ont passé aussi pour être torturés les Carhaisiens Robert F ROGER et Charles LE GOFF, arrêtés le 14 mai 1944 et décédés en déportation.

Le 20 mai, les Allemands craignant une attaque de la Résistance évacuent les prisonniers et les agents du S.D. sur Quimper, dans un car, sous la surveillance de Feldgendarmen. La protection est assurée par des soldats dans deux camions blindés, armés chacun d'une mitrailleuse lourde, et en outre d'un canon antichars. Une attaque, envisagée par la Résistance, ne peut avoir lieu en raison d'un changement d'itinéraire du convoi.

Par ailleurs, six maquisards prisonniers, qui auraient été transférés de Saint-Charles au Château Rouge, et peut-être deux ou trois autres (*cf* Maquis de Beuzit), emmenés vers une destination inconnue aux environs du 9 mai, de même que Jean-Pierre RESTE, originaire de Pleyben et domicilié à Brest, ont disparu.

Sources :

Notamment témoignages de l'abbé CARIOU – Août 1966, de M. Tromeur – Janvier 1967.

De Locmaria-Berrien à Plouyé.

Le lundi de Pâques 1944, un vaguemestre allemand, chargé de liaison, est abattu sur le territoire de la commune de Locmaria-Berrien par deux maquisards venus de la direction de Loqueffret.

Les Allemands procèdent alors à une rafle d'une vingtaine de jeunes de la commune. Coups de crosse sur le visage, la tête, brutalités, et pendant six heures ils restent figés devant une

mitrailleuse mise en batterie par deux servants, attendant d'être fixés sur leur sort.

L'interrogatoire se prolonge. Si SCHAAD, venu de Landerneau, paraît croire à leur innocence, il n'en est pas de même du commandant du soldat tué qui insiste pour que justice (!) soit faite et les jeunes exécutés.

Fort heureusement, un docteur du Huelgoat, qui hébergeait chez lui un officier supérieur, défendit leur cause et obtint la libération des jeunes, dont la plupart se retrouvèrent au maquis¹.

Le 3 juillet 1944, au village de Ty-Ar-Choen, en Plouyé, les Allemands arrêtent Pierre-Louis RUELEN, 21 ans, du Huelgoat, Pierre VOLANT, 18 ans de Pont-l'Abbé, et Eugène BERTHOU, 20 ans du Relecq-Kerhuon. On ne devait retrouver leurs corps qu'en avril 1946, dans l'allée Viplette, au Huelgoat².

1

Récit de M. Pierre RANNOU.

2

Rapport de gendarmerie.

Les pendus de Carhaix.

Le 12 juin 1944, Mme MÉVEL née CLAUSTRE, épouse du maire de Plounévézel, domiciliée dans une des deux fermes de Lamprat, déclarait aux gendarmes de la brigade de Carhaix : « Jeudi 8 juin 1944, vers 12 heures, onze jeunes gens se sont présentés à mon domicile, me demandant à manger et à boire. J'étais embarrassée, mon mari étant absent. Néanmoins, sur leur insistance, j'ai cédé à leur désir et ils se sont mis à table. Un demi-heure plus tard, un camion allemand dans lequel se trouvaient cinq à six militaires est arrivé dans la cour de la ferme. Ces militaires, qu'accompagnait le secrétaire de mairie, venaient pour une réquisition de charrettes et de chevaux. A la vue des soldats, les jeunes gens attablés dans la cuisine ont essayé de s'enfuir. Les Allemands ont tiré plusieurs rafales de mitraillettes, tuant un jeune homme et en capturant sept. Par la suite, ayant la conviction qu'ils étaient tombés dans un refuge de terroristes, ils ont effectué une fouille dans tout le village qu'ils ont

incendié... Seuls un hangar, un appentis, une porcherie et une grange ont été épargnés. Tout le bétail a été sauvé, à part un poulain et un jeune taureau.

« Les militaires m'ont également pris deux chevaux et divers objets de mon habitation avant d'y mettre le feu... »¹.

Déclaration à peu près identique de Mme LE F AILLER née CLAUSTRE : « Ils se sont mis à fouiller mon habitation, emportant la boisson et l'argenterie... Il ne reste de mon exploitation que des ruines. Seul le bétail a été sauvé, à part un veau et un jeune taureau qui ont été carbonisés ».

Ces sèches déclarations ne nous renseignent guère sur le début du drame qui va se dérouler.

Au bruit du camion débouchant dans la cour de la ferme, affolement dans la cuisine, d'autant plus qu'aucune sentinelle ne veillait à l'extérieur pour donner l'éveil. Chacun cherche un recoin pour se dissimuler. Deux des jeunes gens se faufilent dans un réduit jouxtant la cuisine et se hissent dans la cheminée en jouant des mains et des pieds.

Un feldwebel apparaît sur le pas de la porte, flanqué du secrétaire de mairie qui déclare : « Les Allemands viennent réquisitionner des charrettes pour transporter le matériel en direction de Rennes. »

Mais, devant l'attitude affolée des jeunes, le sous-officier allemand brandit son revolver en lançant « Haut les mains ! ». Les patriotes s'exécutent sous la menace des mitraillettes, que braquent les soldats.

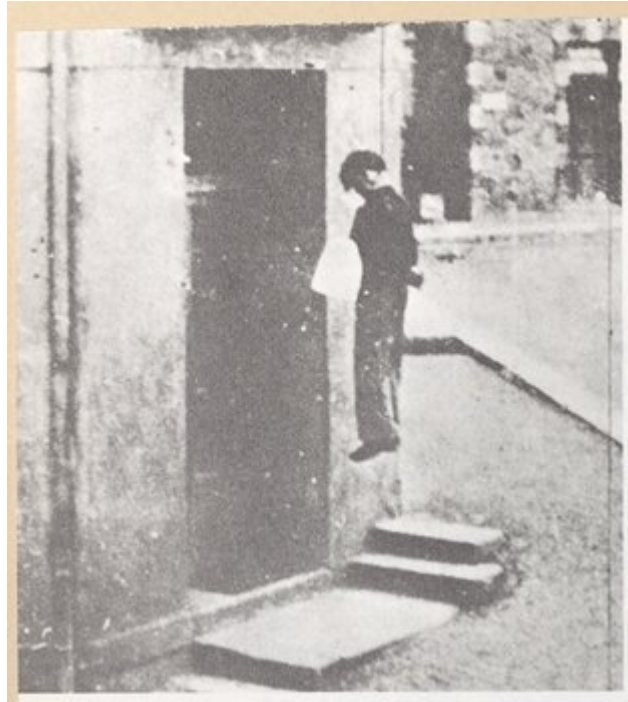
Et la fouille commence. Le premier, Eugène LÉON, est trouvé porteur d'un chargeur. Se croyant perdu, il tente de fuir. Une rafale de mitraillette l'abat près de la ferme.

Déshabillés, fouillés minutieusement, alignés contre le mur, les jeunes gens voient des renforts allemands arriver. La bonne de la ferme voisine et une cultivatrice, attirées par les coups de feu, les rejoignent au mur.

Georges LE NAÉLOU qui s'affaisse, victime d'une défaillance, déchaîne de gros rires chez les Teutons. François L'HOSTIS, qui tourne légèrement la tête pour observer la scène, est gratifié d'un violent coup de botte, tandis que Germaine MÉVEL qui a fait un pas

en arrière, poussée par la curiosité, est rudoyée et menacée d'un revolver.

Le commis de la ferme qui travaillait dans une étable, amené de force, déshabillé en partie, est contraint à atteler un cheval.



*Jeune Carhaisien
pendu par les Allemands.*

Au même moment, Georges AUFFRET ne tenant plus dans sa cheminée, avec Jean MANACH, débouche dans la cuisine. Brutalisé, on l'oblige à rejoindre ses camarades, tandis que se poursuit le pillage des deux fermes.

Celui-ci terminé, les jeunes gens sont autorisés à se rhabiller. Georges AUFFRET, toutefois, n'a pas le droit de se chausser et on le coiffe d'un vieux képi de lieutenant, la visière en arrière.

Les soldats entassent des bottes de foin dans la maison et le feldwebel lance une grenade incendiaire par l'une des fenêtres. L'incendie embrase la demeure. « Admirez le beau spectacle ! », lance l'Allemand cynique.

Liés deux par deux, les mains derrière le dos, une corde les reliant tous, les Résistants montent dans une charrette, de même que la

famille MÉVEL, M. LE FAILLER doit conduire l'attelage.

Au bout d'un kilomètre environ, on fait descendre les jeunes qui vont devoir marcher pendant quatre kilomètres jusqu'au lieu dit Coat-Penhoat. Là, interrogation et vérification d'identité. Un Allemand leur met un rondin entre les mains, et, à tour de rôle, on les entraîne en sous-bois.

Deux barbares maintiennent le patient par les bras tandis qu'un troisième, un rondin en main, frappe au visage, sur les membres, malgré les cris de douleur du supplicié.

Sortant du bois, le visage en sang, boitant bas, la corde qui leur enserre les mains pénétrant dans leur chair, les patriotes ont la surprise de constater que l'un d'entre eux, libre, fume une cigarette en compagnie de leurs bourreaux.

Dans son rapport, le commandant BRIAND devait écrire à son propos : « Il est fait mention d'un seul qui fumait et riait pendant la torture de ses camarades. Ce dernier, n'étant pas inscrit à la Résistance, a suivi ses camarades sans trop savoir pourquoi et n'a pu donner aucun nom. Personnellement, le jour même du drame, je l'ai vu sortant de l'*Hôtel de France* avec les Allemands, ayant soupé avec eux, et montant en auto, sourire aux lèvres et cigarette au bec. Je tais son nom. Il a payé de sa vie. »

Mais revenons à l'orée du bois. Arrive alors Emmanuel RUELLAN, du Crehu, poussé à son tour à coups de crosse sous les arbres.

– Vous êtes un terroriste ! lui jette un Allemand.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répartit RUELLAN qui avait été surpris à tenter de sauver des lapins de l'incendie des fermes. Et, à son tour, il a le droit à la bastonnade.

Sorti du bois, un Allemand revient avec un gourdin. Il veut lui faire, encore une fois, avouer qu'il est un « terroriste ».

– « Nicht terroristen ! », dit-il en allemand. Et les coups redoublent sans pour autant qu'une plainte ou un cri de douleur échappe des lèvres de RUELLAN. Devant son mutisme et sa résistance physique, les Allemands abandonnent leur victime.

Embarqués d'abord dans une petite auto, puis dans un camion, les jeunes arrivent à l'endroit où leur sort sera décidé.

Un officier, accompagné de l'individu dont fait état le commandant BRIAND et qui fumait auparavant en compagnie des tortionnaires,

opère un tri parmi les prisonniers.

– « Ces cinq-ci ne font pas partie du groupe », affirme l'individu. Il s'agit du commis, ancien prisonnier rapatrié, et des quatre embarqués en cours de chemin.

Allongés dans un camion avec le groupe de femmes de la ferme, on les conduit à Carhaix pour être enfermés à la prison du Castel-Rû. Ils dormiront à même les dalles, dans des caves sombres, et retrouveront la liberté le lendemain soir.

Dans un camion bâché, couvert de branchages, il reste huit jeunes gens, les mains liées, se demandant quel sort leur est réservé. Ils vont bientôt être fixés.

Au bas de la descente du Moulin-Meur, le camion s'est arrêté. La bâche se soulève. « Comme ça, vous, voir camarades ! »

La colonne de charrettes transportant du matériel allemand, qu'ils viennent de doubler, a reçu l'ordre de stopper.

Deux Allemands montent dans le camion, se saisissent de Jean LE DAIN, né à Carnoët, ouvrier agricole à Plounévêzel. Il tombe sur la chaussée et l'un des Boches, prenant son crâne à deux mains, le heurte à trois reprises contre le camion.

Une échelle empruntée à ce dernier est posée contre un poteau électrique. Un câble au bout duquel se balance un nœud coulant est fixé à la console. LE DAIN, poussé à coups de crosses, de baïonnettes et de bottes, se hisse sur un talus au-dessus duquel pend le câble électrique.

Un Boche le saisit alors à bras-le-corps, lui passe le nœud coulant autour du cou. Une poussée de l'Allemand, le corps bascule. Mais le nœud se défait et LE DAIN tombe dans la prairie et roule dans le ravin.

D'abord stupéfaits, les barbares se sont ensuite esclaffés comme d'une bonne farce. Traîné par les cheveux et les épaules, LE DAIN qui saigne abondamment est ramené sur la route. Les Allemands l'empoignent après quelques minutes d'hésitation et, cette fois-ci, son corps désarticulé se balance à la potence, porteur d'un écriteau : « Ainsi sera fait à quiconque tirera sur un membre de la Wehrmacht. »

Dans le camion, les jeunes ont assisté à la scène. Nouveau départ en direction de Carhaix. Le véhicule s'arrête devant le *Café Harnais*.

Il est 10 heures. Mme HARNAIS ferme ses volets. Georges AUFFRET, pieds nus, a sauté à terre et se réfugie près d'elle, suppliant : « Oh ! Madame, ils vont me tuer. »

Il a posé sa main droite sur celle de cette femme compatissante, mais abasourdie par ce qu'elle voyait. Brutal, un allemand a bousculé Georges AUFFRET, intimant l'ordre à Mme HARNAIS de rentrer chez elle. Ce qu'elle fit. Cependant, elle entendit parfaitement l'Allemand flageller le jeune homme à coups de câble électrique.

Une échelle contre le mur, un câble fixé à une console électrique et Georges AUFFRET se balance au bout d'une corde tandis que chante et rit une horde déchaînée.

Nouvelle et courte étape. Le camion s'arrête rue Fontaine-Blanche, devant le bureau de tabac que tient Mme POVIE, témoin du drame.

Marcel GOADEC doit sauter du camion, mais, les mains liées derrière le dos, il tombe lourdement sur le sol. Il est 23 h 30. Relevé à coups de crosse, giflé à trois reprises, il attend, face à une mitrailleuse que la corde soit fixée. Il monte enfin à l'échelle, mais il heurte le troisième échelon et tombe à la renverse. Un Allemand le redresse. Et tandis qu'on lui passe la corde au cou, un militaire, d'un coup de poing, lui casse deux dents et le balance de l'échelle.

Nouveau chœur des soldats allemands, nouvelles railleries. Marcel GOADEC avait 22 ans.

L'étape suivante mène les brutes au Moustoir, dans les Côtes-du-Nord. C'est le tour de Georges LE NAÉLOU de descendre. On le dirige vers une prairie, tandis que les militaires prennent position, au nombre d'une trentaine, sur la route. Deux grenades, lancées dans sa direction ne l'atteignent pas.

Durant ce temps, un militaire, grimpé sur l'échelle, a attaché une corde à une console électrique fixée à la maison de Mlle SIBÉRIE.

Georges monte à l'échelle. On passe une corde autour du cou et, brutalement on retire l'échelle. Un soubresaut : un jeune patriote de 22 ans vient de mourir.

Et le camion repart vers La Pie. Le tour de Marcel LE GOFF arrive. Il a beau déclarer qu'il n'a jamais porté les armes, son sort sera identique à celui de ses camarades.

Le crime perpétré, le camion parti, Mme CALOURET voudra détacher le corps, elle rencontre l'opposition d'un officier qui lui déclare : « Si vous avez le malheur de le descendre, vous serez tous fusillés ! »

Trois patriotes restent encore dans le camion qui poursuit sa route dans la nuit.

Rostrenen. 2 heures du matin. Marcel BERNARD, 19 ans, a été accroché à un poteau, à l'entrée de la ville, alors que tout le monde dort. Une centaine de mètres plus loin, Louis BRIAND, 18 ans, la nuque trouée se balance, attaché à un balcon. Il a été exécuté, lui aussi sans témoin.

Reste François L'HOSTIS. Le véhicule poursuit sa route : Caurrel, Bon Repos, Mûr-de-Bretagne. Le jeune homme s'interroge sur son sort. Quittant la grand-route, le camion s'engage dans la rue principale de Saint-Caradec.

Mais laissons la parole à Mme Emile RENOUARD, tenant un bureau de tabac dans cette commune et qui a assisté à la fin du dernier des carhaisiens.

« C'était dans l'après-midi du vendredi 9 juin, aux environs de 4 heures. Je revenais de mon jardin, lorsqu'une dame m'accosta et me dit : « Ne rentrez pas chez vous ! Il y a cinq officiers allemands qui veulent forcer votre porte. J'y allai cependant.

- Que désirez-vous, messieurs ?
 - Madame, cigarettes ?
 - Non, messieurs, nix cigarettes chez moi !
- Ils m'ont suivie dans la maison.
- Madame, une échelle ?
 - Non plus, messieurs, je n'en ai pas.
 - Où en trouverai-je une.
 - Je ne sais pas !

Ils sont partis en maugréant. Je voyais l'auto couverte de branchages, et, à l'intérieur, un tout jeune homme, les deux mains attachées devant la poitrine, assis tout seul, sur un vieux pneu usé. Je m'approchai.

- Pauvre petit gars, tu as les mains liées ?
- Oui, madame.
- Que vont-ils te faire ?

Il ne m'a pas répondu. Il secouait la tête pour rejeter en arrière son abondante chevelure qui lui tombait dans les yeux. Les bourreaux sont alors arrivés avec une échelle et l'ont placée contre le mur, sous la console. Le jeune homme les regarde sans pleurer. Moi, je criais. Deux officiers l'ont fait descendre à terre, les mains toujours liées. Ils lui ont demandé quelque chose, je n'ai rien compris. Lui n'a pas bronché. Par deux fois, il a répondu : non ! non !

« Ils l'ont obligé à monter à l'échelle, tout seul, droit comme un piquet. Là-haut, un Allemand l'attendait. On lui a passé un fil électrique au cou. Il ne bougeait toujours pas. Il était pâle à faire pitié, mais il n'a pas jeté un cri, n'a pas eu une larme. Le soldat a serré de toutes ses forces ; le petit gars râlait affreusement. Puis, il a pris un deuxième câble, l'a attaché à celui du cou au-dessus du menton, l'a passé entre les jambes du patient et l'a noué au premier par la nuque. Par un geste inexplicable, le bourreau a enlevé le lien qui entourait les mains du jeune homme. Il est descendu de l'échelle et l'a retirée d'un seul coup. Le corps est tombé dans le vide. Le pauvre supplicié a levé les mains par trois fois, et, à la troisième fois a poussé un long soupir : le dernier. Il était mort. Je demeurais hébétée dans la rue ne pouvant même pas crier mon indignation devant de tels procédés.

Les Allemands riaient en insultant le cadavre, le secouaient par les pieds, et chantaient comme des hommes ivres... »²

1

Rapport de Gendarmerie du 12 juin 1944 (Archives F.F.I Carhaix).

2

Rapport du commandant de la place de Carhaix qui fit faire une enquête précise par son adjoint. Ce rapport a été repris par « Le Télégramme » du 3 octobre, puis des 8 et 10 novembre 1944, en éliminant des détails que nous avons conservés.

Journal de ce qui s'est passé à Carhaix et dans sa région en juillet et août 1944.

Début juillet

Par trois fois, un avion allié survole Saint-Hernin à la suite du message : « Le forgeron fait mal ses haches », mais ne repérant pas les signaux convenus fait demi-tour.

Un officier des services américains S.S.A., parachuté à Questembert, arrive à Carhaix par la route. D'abord reçu par le gendarme GUÉGUEN, il trouvera asile chez BRIAND et QUÉNÉA qui lui serviront d'agents de renseignements jusqu'à la Libération.

13 juillet

J. LE BRIS et Y. RIOU vont à Arzano pour rencontrer le capitaine LEZACHMEUR « Le Borgne », de la mission Jedburgh « Francis ».

14 juillet

Les F.T.P. de Plévin attaquent un camion allemand à 2 kilomètres de Carhaix. Les occupants, qui comptent 6 tués, envisagent de fusiller 60 otages.

A la fin du mois, au cours d'une attaque allemande sur Plévin, 9 otages sont fusillés et 11 maquisards faits prisonniers, puis relâchés.

Un parachutage de 90 containers a lieu à Saint-Hernin à la suite du message : « Le belette passe par le trou de la serrure. » 45 containers atterrissent à Poullaouen. Dans le message, la belette remplace la fouine.

16 juillet

Une réunion groupe les cadres de la Résistance carhaisienne dans la prairie de Saint-Deval en Saint-Hernin, afin de mettre sur pied le bataillon « La Tour d'Auvergne » selon les ordres reçus.

Du 17 juillet au 3 août

L'aviation alliée prévoit un bombardement de la gare de Carhaix. Grâce au poste émetteur fourni par le capitaine MARCHANT, de la mission Jedburgh, Job BRIAND peut dissuader Londres. Les cheminots feront le travail.

La section Guélaff, de Spézet, et la compagnie « Tonton » (Simon LE BRAS), transportent des armes provenant de Guiscriff et de Langonnet. Y. RIOU prend contact avec les capitaines KNOX et LE BEL (Mission Jedburgh « Giles »). **3 août**

La Kommandantur et la Feldgendarmarie évacuent Carhaix.

Le bataillon « La Tour d'Auvergne » comprend 750 unités avec pour cadres :

– Commandant du bataillon : Yves RIOU, instituteur.

- Adjoint : François BALLER.
- 1^{re} compagnie : Henri LÉON
- 2^e compagnie : Louis GUÉGUEN
- 3^e compagnie : LE FOLL
- 4^e compagnie : Simon LE BRAS
- 5^e compagnie : Jean LE BON
- 6^e compagnie : PERRIER
- 7^e compagnie : Jean LE BRIS.

J. BRIAND et J. BEULZE assurant la direction générale.

La jeep du colonel Claude CHANDON, ancien commandant militaire au Cameroun, officier de liaison auprès des Américains, veut pénétrer dans Carhaix qui a été déclaré « zone dangereuse ». Des panneaux en langue allemande, postés près des ponts, stipulent l'interdiction de les franchir sans autorisation de la Kommandantur

La voiture venant de Port-de-Carhaix, prise sous le feu d'armes automatiques, stoppe.

Voulant préserver la vie des quatre femmes officiers F.F.L. qu'il transporte, le colonel décide de se rendre, descend de l'auto et lève les bras.

Méprisant les lois de la guerre, un officier allemand l'abat d'une balle en plein front.

Une des jeunes femmes, fille du général DUMAS, grièvement blessée, soignée à Carhaix, sera transportée à Rennes après la libération de la ville. **5 août**

Les Allemands prennent position autour de Carhaix. Une batterie installée à Kergloff tire sur la route de Rostrenen, détruisant une maison à 2 kilomètres de Carhaix. A Plouguer, Etienne MANACH, qui a hissé un drapeau français sur le clocher de l'église, est abattu.

Tous les ponts sont minés sur l'Hyère comme sur le canal de Nantes à Brest et sauteront par la suite.

Deux compagnies prennent une position défensive sur la rive gauche du canal entre Port-de-Carhaix et Coz-Castel.

On attend les Américains dont le bruit de la colonne se répercute au loin. Mais ils contournent Carhaix et passent par Plévin, Motreff et Saint-Hernin où Y. RIOU, BALLER et P. TYDEL les accueillent.

Ils décident alors de cerner Carhaix par Cléden-Poher, Kergloff et Poullaouen et de rejoindre les forces alliées qui combattent dans le bois du Fréau.

Y. RIOU et un groupe de volontaires les accompagnent comme guides. Mais, quittant Cléden, le commandant américain change d'idée et prend la route de Landeleau, Plouyé, le Huelgoat

Le groupe carhaisien participera à la libération de cette ville.

De son côté, la compagnie de Poullaouen, avec PERRIER, attaque une patrouille allemande qui faisait main basse sur des armes parachutées à l'intention des F.T.P. Mais les occupants, couverts par des civils français, s'en tirent sans dommage.

Les premiers Américains arrivent à Poullaouen dans l'après-midi du 5. Ce serait donc la première commune du département libérée.

Alliés et F.F.I. procèdent à des opérations de nettoyage, capturant deux prisonniers, blessant huit autres. François BOHEC est également blessé. **6 août**

Sur ordre des Allemands, la population évacue Carhaix, avec défense d'emporter vivres et autres paquets, et prend la route de Plévin, à l'exception du sénateur-maire LANCIEN, ses deux adjoints et leurs familles, gardés comme otages. L'hôpital, qui n'est pas évacué, sert de repli aux malades et impotents de la ville. Une partie de la population se calfeutre, refusant de partir.

Pierre POSTELLEC, futur maire de Carhaix, qui marchait en tête du cortège avec des enfants des écoles, est blessé d'une balle.

A Saint-Hernin qui avait connu un autre parachutage à Goasriou le 4 août (42 containers), une section qui nettoie Cléden déplore la perte à Langantec de Raymond DIRAISON (19 ans).

7 août

Après avoir fait sauter les ponts autour de la ville, les Allemands la quittent et se dispersent, le mot d'ordre étant de rejoindre Brest, la presqu'île ou Lorient par groupes d'une centaine.

Les divers bataillons F.F.I. occupent alors Carhaix avec le bataillon Guy MOQUET, des Côtes-du-Nord.

La compagnie de Poullaouen continue ses opérations de nettoyage, faisant 7 prisonniers.

9 août

Le 8 se passe en patrouilles tandis que le lendemain ont lieu les obsèques du colonel CHANDON, en présence des colonels DUMAS et ALEXANDER (anglais) et du capitaine LE BAILLY, de l'état-major du général KOENIG. LÉON commande le piquet d'honneur, RIOU portant le drapeau.

Tandis que se déroule la cérémonie, M. COTTIN, cheminot en retraite, vient prévenir que des Allemands sont signalés près de la ville. Le chef de section GUILLOU et quelques hommes partent en chasse, mais devant l'importance du groupe ennemi il fait demander du renfort.

Les Allemands ne s'avouent vaincus qu'après avoir épuisé leurs munitions. Les F.F.I. ont trois blessés, dont deux sérieux, et l'ennemi 4 morts, 4 blessés graves et 25 prisonniers.

Les compagnies des environs ne restent pas pour autant inactives. Celle de Cléden-Kergloff capture 4 prisonniers et celle de Poullaouen part en renfort vers Plouigneau, à la demande du capitaine MARCHANT, en face de forces ennemies supérieures.

Entre Lannéanou et Botsorhel, elle fait 5 prisonniers, puis participe au combat du Ponthou, ramenant 9 prisonniers, un blessé un canon antichar avec munitions, plusieurs fusils-mitrailleurs français, une roulante et cinq chevaux. Ensemble assez disparate, mais utile.

10 août

Une section F.T.P. assurant la garde, route de Rostrenen, laisse passer une partie d'une colonne allemande, la prenant pour une américaine.

La 1^{re} compagnie va se poster le long du canal afin de couper la retraite à l'ennemi, tandis que la 3^e compagnie doit l'acculer au canal.

Mais les Allemands l'ont franchi à l'écluse de Pellerin, devant une compagnie F.T.P. arrivée en renfort de Carhaix. Engagé à la nuit tombante, le combat est interrompu par l'obscurité. Les F.T.P. comptent deux morts et deux blessés et l'ennemi quelques blessés.

11 août

Arrivé dans la soirée la veille, le chef de bataillon prend l'affaire en main. Deux compagnies participent à l'action et établissent le contact, cependant qu'une troisième s'installe aux environs de Toul-Deuz.

Vingt prisonniers sont faits. Le reste de la troupe ennemie, au cours de la nuit, a gagné la région de Glomel à marche forcée.

Le capitaine LE BAILLY, le commandant RIOU et son adjoint se rendent au-delà de Glomel, en direction de Plouray, où on leur a signalé des Allemands en fuite.

La section de Glomel, qui s'est mise à leur disposition, entre en contact avec l'ennemi qui réussit à disparaître dans les marécages.

Du 12 août au 20 septembre, date à laquelle le bataillon rentrera à Carhaix en vue du défilé du 24, il participe aux combats de la presqu'île de Crozon, stationnant à Hanvec (2^e et 4^e compagnies), à Cast (3^e compagnie), au Faou (5^e compagnie), puis dans le secteur Plomodiern, Saint-Nic, enfin le 19 septembre au Fort de Quélern.

Les 2^e et 4^e compagnies contribuent au nettoyage de la presqu'île de Logonna et de la région de Daoulas – l'Hôpital-Camfrout.

Sources : Archives F.F.I. du bataillon de Carhaix, Souvenirs de la Résistance 1940-1945 (Morlaix, 1977) Palmarès 1973.

Citation de Carhaix à l'Ordre du Régiment.

« Centre de rassemblement et d'hébergement d'aviateurs alliés en attente de départ pour l'Angleterre, s'est en outre particulièrement distingué par son activité dans la Résistance et par l'aide apportée par la population aux Forces Françaises de l'Intérieur. »

Bombardement de Scrignac (29 juillet 1944).

Le 29 juillet 1944, des avions alliés bombardent le bourg de Scrignac. La décision a été prise au cours d'une réunion tenue à Poullaouen à laquelle participent les membres de la mission Jedburgh, team Hilary (capitaine E. MARCHANT, lieutenant américain CHADBOURNE, lieutenant R. PARISELLE) et plusieurs responsables de la Résistance, dont LE FOLL, de Scrignac¹. Etrangement, le compte rendu d'activité du team Hilary, rédigé en anglais, n'en fait pas mention².

Il s'agit de bombarder les deux écoles publiques et le « couvent » où loge la troupe allemande. LE FOLL s'y oppose, se faisant fort, avec ses amis, de neutraliser l'occupant. Pourquoi ce bombardement ? Scrignac est sur la route prévue par la colonne américaine devant s'acheminer sur Brest et ne doit pas en dépit de ses forces d'occupation, être un obstacle à l'avance alliée.

Malgré les Résistants donc, la décision est prise et le matin du 29 juillet, entre 7 heures et 7 h 30, une vague d'avions survole Scrignac puis vire pour passer une seconde fois, en se débarrassant de ses bombes. Les écoles publiques sont écrasées, le presbytère rasé, l'église endommagée. Plusieurs maisons sont anéanties et de nombreuses autres atteintes.

On dénombre une vingtaine de victimes³. Elles auraient été plus nombreuses si la Résistance n'avait, de bouche à oreille, annoncé le bombardement.

1

Déclaration de M. LE FOLL F.T.P.

2

Opération Jedburgh – Team Hilary – Compte rendu feuille 49 – Traduction de Mme Marie-Thérèse LORAIN que nous remercions ici.

3

Victimes du bombardement : AUFFRET Anne-Marie (62 ans), CAOUREN François (3 ans), CAOUREN Jean (7 ans), COANT Marie-Louise (62 ans), Vve GUIZIOU née PAUL Marie-Jeanne (68 ans), LAYZET Marie-Louise, Vve LORET (82 ans), LE FOLL Cécile (15 ans), LE JEUNE née LE LAY Marie-Louise (70 ans), Vve LE LAY née LE COUSSE (94 ans), MALLET Louise (32 ans), PIRIOU Jean-Pierre (76 ans), Vve PLUSQUELLEC née LE CAM Marie-Renée (59 ans), PLUSQUELLEC née LE FOLL Simone (22 ans), PORS François (47 ans), RENAUD Bérangère (13 ans), TEURNIER Albert (12 ans), TEURNIER Marcel (6 ans), TEURNIER Michel (5 ans), TEURNIER Yves (42 ans), TEURNIER Yves-Louis (8 ans), TEURNIER Yvette (1 an), THEPAUT Marie-Louise (64 ans). (Communication de la mairie de Scrignac).

Avec les paras de Ramcke.

Les troupes de RAMCKE n'occupèrent pas la zone Carhaix – Huelgoat – Châteaulin en juin comme l'affirme le commandant POUPARD. Voyons plutôt ce que dit le général allemand lui-même – et sur ce point, au moins, il est crédible – : « Le 19 juin, je m'installai à Landivisiau. Quelques jours après, je déménageai avec mon état-major pour Lampaul. Les premiers jours, je fis une reconnaissance sérieuse du terrain.

« Pour isoler Brest de l'intérieur, il fallait à l'ennemi posséder la « chaîne » aride des monts d'Arrée, au sud de la ligne Morlaix-Landivisiau, de même que de Ménez-Hom qui domine la baie de Douarnenez, la presqu'île de Crozon, la grande rade de Brest, profondément échanquée, et la campagne dégagée au sud de Châteaulin...

« Je répartis ma Division en conséquence : le régiment 2 à Châteaulin pour le Ménez-Hom et le sud de Châteaulin, le régiment 7 à Sizun pour les monts d'Arrée avec pour point central Commana ; du génie le long de la baie de Douarnenez, le 2e bataillon du 7e régiment et le bataillon antichars au nord et au nord-ouest de Brest. La troupe devait constituer des positions de combat dans cette région et poursuivre son entraînement. »

Ramcke se plaignait du manque de matériel, le sien étant bloqué il ne savait où, par suite des ponts sautés sur la Loire et des nombreux sabotages des lignes de chemin de fer. Ces sabotages, il les retrouvait en Finistère : « Peu après l'arrivée des premiers éléments de ma division commençaient des sabotages : des lignes téléphoniques furent coupées, les routes barrées, quelques soldats agressés. Dans le régiment n° 7, trois infirmiers furent attaqués malgré leur insigne de la Croix-Rouge visible de loin, assassinés et dépouillés. Leurs cadavres, nus, furent retrouvés dans un fossé. Les auteurs de l'attentat, le neveu et le fils d'un fermier nommé CAVALOC, furent découverts et fusillés après un jugement sommaire. Le vieux CAVALOC, contre qui on n'avait aucune preuve, fut relâché à la demande du capitaine KAMITCHEK. Plus tard, au cours de mon procès, il a tenté, en père accablé de chagrin, de charger le capitaine KAMITCHEK. »

Pour tenter de limiter les attentats, RAMCKE réunit à Landivisiau, au début de juillet 1944, tous les maires, prêtres et instituteurs de la zone de sa division^{as}, attirant leur attention sur les lois internationales concernant les troupes d'occupation et leur demandant d'inviter la population au calme.

Selon lui, les assistants, « d'un commun accord, assurèrent que les coupables étaient des éléments étrangers et des bons à rien qui terrorisaient aussi la population ».

L'embuscade de Landeleau.

Fin juillet, un bataillon et l'état-major d'un régiment reçoivent l'ordre de se diriger sur la Normandie. Ils n'iront pas plus loin que l'Ille-et-Vilaine. L'état-major et les éléments dispersés de la 5^e division de paras combattirent près de Saint-Malo sous les ordres du lieutenant-colonel RALSCHESKI, fait prisonnier. Près de Dinan, le bataillon commandé par le capitaine KIDITZ, tué en combat, tenta de s'opposer à l'avance américaine.

« Peu après le départ du bataillon, la division reçut l'ordre de marcher sur la Normandie », assure RAMCKE qui se plaint de manquer de ravitaillement et de véhicules et d'être contraint de réquisitionner des véhicules civils.

En tête du bataillon marchait – ou plutôt roulait – une section de reconnaissance commandée par le lieutenant JAHN et composée de quatre véhicules blindés armés chacun d'une mitrailleuse de 20 mm et d'une mitrailleuse lourde, d'une voiture radio et d'un certain nombre de voitures de tourisme, de motos et de vélos. Par Carhaix et Rostrenen, elle devait atteindre la ligne Corlay, Mûr-de-Bretagne, Pontivy.

Le reste de la division, en deux groupes, rallierait Carhaix. La route Sizun, Commana, Huelgoat était suivie par le 7^e régiment de paras, colonel PIETZOUKA, renforcé par un bataillon d'infanterie de la 343^e division d'infanterie, par deux compagnies antichars et un groupe d'artillerie.

Parti de Châteaulin, le 2^e régiment de paras, commandé par le colonel KRON, et qu'assistaient un bataillon de génie, un groupe d'artillerie et deux compagnies antichars, empruntait la route de Châteauneuf-du-Faou – Carhaix.



Les Américains arrivent à Saint-Hernin.

Le soir du second jour de marche, le 3 août, alors que la tête de la division avait atteint Huelgoat, d'une part, et Landeleau, de l'autre, ordre vint au corps d'armée de stopper et d'attendre, cependant que la section de reconnaissance avait atteint Gouarec et marchait sur Mûr. Le lieutenant JAHN ne devait plus donner signe de vie. Il ne fut pas attaqué, comme le dit RAMCKE, par des unités motorisées américaines, mais par le bataillon F.T.P. Guy MOQUET, renforcé par des maquisards de Spézet, avec CAPO. Toute la section fut anéantie.

Quant à la colonne venant de Châteaulin, elle a dépassé Châteauneuf à l'aube du 3 août et défile sous les yeux des 80 maquisards de Châteaugal, la compagnie « Corse » commandée par LAGOGUET, postés en embuscade à Pont Stang-Bian.

Ce n'est qu'après 11 heures, alors que la tête de la colonne est déjà loin, qu'ils se décident à intervenir à la grenade et au fusil-mitrailleur. « D'abord surpris et intimidés par le feu des patriotes, les Allemands, de beaucoup supérieurs en nombre (leur colonne s'étend sur plusieurs kilomètres), se ressaisissent et ripostent violemment... L'ennemi compte quelques victimes, tuées ou blessées, mais il entreprend aussitôt une vaste manœuvre d'encerclement. Les uns s'engagent dans l'allée de Penlan-Meroz, les autres gravissent la route de Pont-ar-Stang à Landeleau ou s'efforcent d'accéder directement à la ferme du Cloître, autour de laquelle s'organise la résistance. La bataille fait rage. Les patriotes, débordés par un adversaire aguerrri et beaucoup plus nombreux, tentent de se défendre, subissent des pertes sanglantes, se voient sur le point d'être pris à revers, abandonnent le terrain et ne doivent leur salut qu'à un repli précipité vers le bois du Moustoir et vers celui de Coat-Bihan en Plonévez, non sans avoir laissé 15 morts sur le terrain^{at}.

Les Allemands mettent alors le feu au village du Cloître. Apprenant par la famille L'HARIDON qu'il y avait des blessés, l'abbé Jean SUIGNARD se porte à leur secours, guidé par Marie L'HARIDON, jeune fille de 21 ans qui a fui le village avec ses parents. En cours de route, ils rencontrent Mme Louise BIDEAU, âgée de 65 ans, qui se joint à eux.

*Abbé Joseph CADIOU, assassiné le 6 août 1944
(il avait 67 ans).*



Le lendemain, vendredi, les Allemands partis, on découvrit les trois cadavres. Le samedi, Mme SUIGNARD, mère du jeune abbé abattu et brûlé, reçoit la visite du curé-doyen de Châteauneuf-du-Faou, l'abbé CADIOU. Lui aussi, la nuit suivante, va être victime des Allemands. Enlevé dans son presbytère par quelques soldats qui l'embarquent dans une charrette, il tente, profitant de l'obscurité, de s'enfuir et est abattu par une rafale de mitrailleuse.

Quinze Résistants ont péri ce 3 août à Landeleau : Guillaume BOULCH, Yves GUÉGUEN, Corentin QUÉRÉ, François BERNARD, Laurent CARIOU, François CASTEL, François-Louis CLOAREC, Michel MOAL, François PÉRON, Louis PICHON, Paul DRÉVILLON, Pierre SALAUN, Pierre THOMAS, Jean MADEC, Pierre TOULANCOAT.

Dix-sept civils subissent le même sort : Léon BOURGINEAU, Mme BOURGINEAU née DE VISMES, Emilie DÉNIEL, Pierre DÉNIEL (tous quatre fusillés), Jacques BALCH, Mme Louise BIDEAU, Yves CLOAREC, Joseph LE BON, Pierre LE BON, Marie L'HARIDON, Françoise MAHÉ, Ernestine MAHÉ, Jacques PARQUET, Marcel RASSIN, abbé Jean SUIGNARD, Joseph LE DROFF, Jean-Pierre ROIGNANT, tous fusillés et brûlés.

Furent brûlées les fermes de M. L'HARIDON et de LE MOAL, les maisons MAHÉ, DÉNIEL et DERRIEN^{au}.

... La tête de la colonne allemande qui ne s'est rendu compte de rien a poursuivi sa route.

Accrochages et carnage.

Par ailleurs, de nombreux accrochages ont lieu dans la région. Ainsi, le 4 août, en fin de matinée, un camion chargé de parachutistes quitte Châteauneuf pour Carhaix. Il n'ira pas loin : la section « Octobre » du bataillon F.T.P.F., Stalingrad l'attaque au carrefour des routes de Carhaix et de Spézet, ne laissant aucun survivant.

Attaqués aussi à la grenade, les occupants d'un camion à Pont-Triffin, par la compagnie « Victoire » du même bataillon.

Le général EON ne tarissait pas d'éloges sur le comportement des maquisards F.T.P.F. : « La plupart des volontaires F.T.P. sont des militants convaincus, des apôtres qui se sont dévoués corps et âmes, dès le début, à une cause à laquelle ils sont prêts à tous les sacrifices... J'ai toujours trouvé chez les volontaires F.T.P. une volonté de lutte et une haine de l'Allemand beaucoup plus accusées que dans les unités formées par n'importe quel autre groupement »^{av}.

A Plounévél, où la Résistance a pris corps au début de 1943, sous l'action de Jean-Marie LE GALL, cultivateur, ami de Tanguy PRIGENT, mais arrêté en juin 1944 et déporté ; à Plounévél donc, entre les villages de Kergariou, Gars-an-Hore et Lamprat, une centaine d'Américains et de F.F.I. s'accrochent avec un groupe d'Allemands isolé tentant de rejoindre la poche de Lorient.

A un certain moment, les Allemands hissent un drapeau blanc. L'officier américain commandant le détachement mixte monte sur un talus pour parlementer. Un des Allemands tire sur lui : l'officier s'écroule, tué sur le coup.

Les Américains réagissent vivement et abattent deux Allemands. Les autres se rendent immédiatement.

Dans l'escarmouche, un civil de Plounévél est également tué et un F.F.I. blessé^{aw}.

A Motreff, à Saint-Comte, un combat oppose un fort détachement allemand à un groupe de Résistants stationnés à la ferme de Saint-

Emilion, à la limite des Côtes-du-Nord. Les Résistants se retirent. En guise de représailles, les Allemands incendient la ferme^{ax}.

Mais, de leur côté, les F.F.I. ne restaient pas inactifs. Dans le même secteur, le groupe de Spézet, de l'officier des Equipages LEBON, attaque des éléments isolés.

Ce même 5 août, Jean-Louis MELL a quitté, à bicyclette, sa ferme de Kerlaviou, en Spézet, pour aller au-devant des Américains. Chemin faisant, il rencontre Hervé DÉVÉNEC, boulanger, et Eugène BALER, tailleur, tous deux de Spézet, et qui, eux aussi, ont eu la même idée.

Arrivés à Pont-Triffin, les Américains ne sont pas au rendez-vous. Qu'à cela ne tienne ! Ils ne peuvent être loin. « Allons à leur rencontre ! » se disent les trois hommes.

Mais brusquement, trois Allemands, postés en sentinelles, surgissent d'un fourré et les arrêtent, les traitant de « grands chefs terroristes ».

Ils verront, quelques instants plus tard, des prisonniers américains creuser des tombes – trois – les leurs ? Non ! Mais celles de deux soldats allemands et d'un américain tués au combat.

Leur tour arrive pourtant. Un peloton d'exécution se met en place et tous trois tombent sous les balles nazies.

Chance inouïe, J.-L. MELL laissé pour mort réussira, dans la nuit à gagner une maison voisine^{ay}.

La vague de terreur, s'étend à la banlieue de Carhaix. Les 4 et 5 août, les Allemands, à Cléden-Poher, incendient les maisons de Jean LE DEUFF, de Joseph CUMUNEL et d'Yves TOULLEC, fusillant Jean-René DIRAISON (19 ans), Yves CARO (46 ans), François AGUILLARD (09 ans) et Yves GOURLAY (42 ans).

A Kergloff, le 4 août, ils exécutent Pierre LE BRAS (71 ans), Joseph LE BRAS (11 ans), Hervé COTTON (45 ans), Yves LE JEUNE (36 ans), Louis MÉNY et blessent grièvement Albert LANNÉVAL.

Le même jour, à Poullaouen, outre les maisons SÉBILLOT et GUYADER incendiées, ils exécutent des réfugiés de Brest : Emile KERMANACH (33 ans), Pierre LE PORS (52 ans), Joséphine LE PORS (52 ans), Joséphine LERAN (45 ans), François LE BRIS (37 ans), Paul OLLIVIER (65 ans).

La seule victime carhaisienne aurait pu être Etienne MANACH (33 ans), descendu le 5 août pour avoir hissé le drapeau tricolore au sommet de l'église de Plouguer, mais hélas ! Il y eut le crime des pendus de Carhaix.

Au pays de Châteauneuf

Le 5 août, à 7 h 30, un convoi allemand constitué de troupes et d'attelages de cultivateurs de la région traverse Châteauneuf, se dirigeant sur Châteaulin.

La traversée de la ville se passe sans incident, mais, 2 kilomètres plus loin, il en est autrement.

Pierre BERNARD, maçon, est tué dans un champ à Croas-Vert, non loin de sa demeure.

A la ferme du Penquer, les Allemands s'emparent de Pierre PARIER, 43 ans, le patron, et de deux domestiques : Jean-François GUÉGUEN, 23 ans, et Gilles CARLEL, 44 ans, puis mettent le feu à la maison MAGUET, contraignant aussi Jean MAGUET, 44 ans, et son fils de 16 ans à les suivre.

Au village de Kervaziou, toujours à Châteauneuf, ils incendient la maison MADEC et les bâtiments voisins, abattent le père, Germain MADEC, 63 ans, les deux fils, Yves 23 ans, et Germain 16 ans, et les jettent dans l'écurie en feu.

Dans le même village, Pierre-Marie SCOTET, 41 ans, est tué dans son écurie, cependant que son épouse et sa fille sont enfermées dans la maison en flammes. Sur l'intervention d'une femme accompagnant les réîtres, ceux-ci les libèrent.

Ils mettent ensuite le feu aux maisons QUINIOU et LE MOIGNE. Le même sort attend les demeures RANNOU, et LE BERRE au village de Virid, celles de LE MOIGNE, CARIOU, HÉBREL et L'HARIDON à Penn-Broëz. Le domestique de KÉRUZORÉ, témoin de la scène, reçoit un violent coup de crosse sur la tête avant d'être jeté dans les flammes. Dans le même village, le fils ETESSE est tué et sa mère grièvement blessée.

PARIER et tous ceux qui l'accompagnent seront fusillés dans l'après-midi près de Magarven^{az}.

Ce même jour, vers 12 h 30, dans une ville en liesse, arrivent les premiers chars américains. La population leur impose trois arrêts, le temps de leur apporter boissons et fleurs. Les cloches sonnent d'allégresse, les pavillons fleurissent aux fenêtres.

Tous ceux qui avaient séjourné aux Etats-Unis ou au Canada retrouvent des éléments de langue anglaise pour marquer leur amitié et se proposer comme guides. En même temps, ils mettent les Américains au courant de la situation et de la position des Allemands.

Un motocycliste américain assurant des liaisons, traversant la ville et faisant un arrêt au pont du Roy, tombe sur deux sous-officiers allemands, en moto également et qui venaient là pour miner le pont. Blessé par des coups de revolvers, le soldat américain est transporté à l'hôpital de Briec par des F.F.I.

Les chars partis, les drapeaux disparurent. Les Allemands revenaient, arrivant de la route de Carhaix pour prendre position dans les garennes dominant le canal.

Vers 15 heures, les chars américains, qui avaient trouvé une opposition allemande près du village de Magorven, firent demi-tour et retraversèrent Châteauneuf, se heurtant alors à des forces ennemies en position autour du pont du Roy.

Pertes allemandes et américaines, mais aussi civiles : Louis STERVINO, ébéniste, Alain COSQUER, Léon PICLET, président de la Commission de ravitaillement, Eugène BALER et Hervé DÉVÉDEC, de Spézet, Yves SALAÛN, soldat F.F.I. Pierre JACQ, industriel, considéré comme grièvement blessé, se remit, heureusement, rapidement de sa blessure.

Le lendemain, 6 août, vers 2 heures du matin, une autre colonne allemande, comportant de nombreuses charrettes paysannes, traversa la ville. Au presbytère, les Allemands prirent l'abbé CADIOU comme otage, le sommant d'indiquer la demeure du maire. On connaît la suite. Nous l'avons déjà racontée. Trouvé gravement blessé d'une balle de mitraillette au poumon, il devait décéder à l'hôpital de Briec le lendemain, à 2 heures du matin, malgré les soins.

La Résistance, sous les ordres du capitaine Yves LE GALL, prend alors position aux alentours de la ville, décidée à la défendre. La

population l'accueillit avec beaucoup de sympathie et conduisit avec émotion quinze victimes au cimetière. L'abbé CADIOU fut enterré le mardi 8 août^{ba}.

Un détachement du bataillon « Normandie », du maquis de Plonévez-du-Faou, attaque l'avant-garde de la colonne allemande venant de Châteauneuf-du-Faou et se repliant sur la presqu'île de Crozon, tuant un officier et quelques soldats, en capturant d'autres.

En représailles, les occupants mettent le feu à la halte de Langalet. M. Louis FOUQUAT, chef de gare en retraite, est abattu et le village de Penhoat-Broëz incendié. Ils abattent aussi le jeune Francis HÉTÈS (15 ans) et enferment Jacques SATTA dans un bâtiment en flammes^{bb}.

Venant de Carhaix par Collorec, une autre colonne se fait attaquer par un groupe de maquisards de Plonévez. En représailles, les Allemands abattent Yves BALEM, Jean-Louis QUELFÉTER, Jacques LE JEUNE et son fils Jean-François. Par ailleurs, il y eut plusieurs blessés, les soudards tirant sur tous ceux qui se montraient.

Passant à Lennon, au lieu dit Ty-Blaise, toujours battant en retraite, vers la presqu'île, les Allemands exécutent Gilles LE LAY (42 ans), camionneur, et Jean PLOUHINEC, 38 ans, réfugié. Tous deux restés à leur domicile, ne se jugeant pas en danger, voulurent se sauver à travers champs à l'arrivée des troupes (11).

A Pleyben.

Le 5 août 1944, la famille LE MOAL, qui exploite la ferme de Kerviadec non loin du bourg de Pleyben, en bordure de la route de Châteauneuf-du-Faou, a fait appel à quelques personnes pour l'aider à moissonner.

Vers les 11 h 30, les travailleurs reviennent pour prendre leur repas à la ferme. Deux chemins distants d'une centaine de mètres y conduisent. Le groupe s'est scindé en deux. D'un côté, Yves LE MOAL, le patron (65 ans), René, son fils (24 ans), François MARTIN (49 ans), carrier à Pont-Coblant, Yves JAMET, cantonnier (46 ans), Jean-Marie JAMET, son fils (15 ans) ; de l'autre, Jean-Louis LE GUERN (54 ans), commis de M. LE MOAL, le jeune René JAMET,

filles et frère des précédents, qui doivent, en passant, ramener les chevaux laissés dans le chemin.

L'attention du premier groupe, qui vient de s'engager dans l'autre chemin, est attirée par deux camions militaires qui circulent sur la route départementale venant du bourg de Pleyben. Les travailleurs marquent un temps pour observer les véhicules car il s'agit peut-être, pensent-ils, des Américains, dont l'arrivée est attendue avec impatience. Mais le groupe poursuit son chemin, par prudence.

Des camions allemands s'arrêtent devant l'entrée du chemin. On tire des rafales de mitrailleuse. Les hommes de Kerviadec se couchent pour échapper aux balles, sauf René LE MOAL qui, réfractaire au S.T.O., est passé au travers d'une haie et s'abrite derrière des javelles de blé. Il sera le seul à échapper à ce massacre. Il voit un soldat se détacher et venir mitrailler à bout portant les travailleurs immobilisés en bordure du chemin.

Quant à René JAMET et Jean-Louis LE GUERN, on retrouvera leurs corps dans l'autre chemin.

Source : Recueilli par le correspondant du C.H.G.

La libération du Huelgoat.

M. Auguste JÉZÉQUEL, instituteur honoraire, qui devient Président du Comité local de Libération, a recueilli, dans un rapport précis, les témoignages de ses concitoyens. Il évoque ainsi la libération du Huelgoat (5 et 6 août 1944) :

« ... Dans Huelgoat même, du côté allemand, se trouve un bataillon d'infanterie (deux compagnies à l'école libre des filles, une à l'école publique des filles, une disséminée en ville et à l'hôtel du Lac), appuyé dans le village de Kervinaouet, dominant la ville à 1 500 mètres, par une batterie de cinq canons de 77 ; des troupes cantonnent également à la Coudraie, siège du dépôt d'intendance d'une division, avec munitions, essence, etc. ; le dépôt d'une seconde division est à l'hôtel du Lac, l'état-major à l'hôtel d'Angleterre.

« Du côté civil français, il reste peu d'hommes disponibles ; les mobilisables ont rejoint leurs maquis respectifs...

« A 15 h moins 10, brusquement le canon tonne : les blindés américains qui arrivent à l'improviste de la direction de Plouyé, renseignés sur les positions allemandes et guidés sur Bellevue par les Patriotes, réduisent au silence les batteries de 77 de Kervinaouet qui n'opposent d'ailleurs qu'une faible résistance. Les artilleurs mettent leurs pièces hors d'usage et s'enfuient en débandade dans la campagne ou sur la route de Brest. Plusieurs seront faits prisonniers quelques heures plus tard. Avant leur fuite, ils tuent G. LE SCRAIGNE, 17 ans.

« A 15 heures, les chars d'assaut descendent la rue des Cieux, tournent à gauche au carrefour dit « Le Pont-du-Four », canonnent et mitraillent la Kommandantur, la rue de Brest, la place du « Jardin des Plantes » où se tiennent des Allemands : quelques hommes sont tués et quatre officiers qui voulaient fuir dans une traction avant sont carbonisés sur place.

« Tandis que le flot de l'armée motorisée américaine déferle dans les rues et sur les places, les Allemands se camouflent dans les bois environnants ; ils se ressaisissent, se réorganisent et des contacts s'établissent bientôt entre eux et les chars à l'entrée est de la ville (route nationale de Carhaix). Deux chars attaqués à la bombe sont bientôt mis hors de combat et prennent feu : six Américains y trouvent la mort.

« Les fantassins de choc des autos blindées patrouillent dans les ruelles, les rues, au bord du canal d'alimentation de l'usine électrique, aidés par une vingtaine de Résistants valides qui se sont munis d'armes et de munitions au dépôt de l'hôtel du Lac. Des coups de feu sont échangés, tuant quelques Allemands. A. QUÉMÉNER, volontaire, est abattu auprès d'un Allemand qu'il vient de tuer. Sur tout le flanc est du Huelgoat, les Résistants se dépensent sans compter pour empêcher des infiltrations allemandes.

« Un groupe de quatre nazis, armés de mitraillettes, pénètre dans la cour de l'hôtel de France, puis dans la rue des Cendres et, sur un parcours de 60 mètres, ouvre les portes de chaque maison et abat par balles, en quelques minutes, 12 personnes : 6 hommes et 6 femmes. Ainsi est assassiné M. LE DILASSER, maire, au moment où il ouvrait sa porte sur laquelle on frappait des coups répétés ; M.

LE DILASSER, n'avait pas voulu, malgré les abjurations de ses amis, MM. LECOMTE, futur préfet de la Libération, KÉRAUTRET et LAGATHU, ingénieurs, demeurer avec eux dans l'abri de son jardin où tous les quatre étaient descendus quelques minutes plus tôt. Mme DILASSER, hôtelière, sera fauchée près du lit de son mari qui venait d'être blessé par une balle égarée ; Mme LE SCOUR, son fils Jacques et sa fille Simone sont abattus d'une rafale, à l'entrée du magasin de sa belle-sœur, Mlle QUERNEAU, qui ne doit son salut qu'à une heureuse chute précédant de peu le crime ; Mme BOULCH subit le même sort dans sa cuisine, devant son fils de 4 ans, ainsi que son père M. Louis COSQUER. Poignardée, puis fusillée, Mlle Marie-Anne LE GALL a sa maison incendiée ; M. KERMANACH, ligoté dans la cave, ne devra son salut qu'à l'extinction de l'incendie ; M. Pierre LE SCANFF, vieillard impotent de 75 ans, est abattu en pleine rue... Ces scènes de sauvagerie inouïe se déroulèrent vers 16 h 30.

« A 18 heures, le combat cesse. Les Allemands, sur ordre, vont se regrouper dans les bois Cintré et de la Coudraie, où ils seront mitraillés et bombardés par avion...

« Le lendemain matin 6 août, dimanche traditionnel d'ouverture des fêtes locales, les hommes du maquis et les Américains venaient cantonner au Huelgoat et nous apporter la sécurité.

« Et cette sécurité se payait par le triste bilan de 17 morts français et 6 américains, de quelques blessés et de l'incendie ou de la destruction de quelques maisons. »

Pendant que les prisonniers allemands, dont beaucoup de blessés, sont groupés à l'école, la chasse continue aux alentours de la ville. De nombreux cadavres découverts et enterrés au cimetière.

On procède également au déminage de la région. René LAURENT qui y participe est grièvement blessé par l'éclatement d'une mine au bois de la Coudraie.

Comment Jean MARIN sauva la vie à deux prisonniers allemands.

Le jour du pardon des Cieux qui, par tradition, se tient au Huelgoat, le premier dimanche d'août, deux soldats allemands,

revêtus de costumes civils sont capturés au Cloître Saint-Thégonnec, alors qu'ils dormaient au pied d'un tas de foin.

Les circonstances (pendus de Carhaix, horreurs de Landeleau...) firent qu'on les condamna à mort, d'autant plus que ce même jour avait eu lieu l'inhumation d'un patriote originaire de Saint-Pol-de-Léon, Paul MÉVEL, membre du maquis de Toulgoasq en Berrien. Surpris en pleine nature, alors qu'il cuisinait pour ses camarades, il fut torturé, ligoté à un arbre et fusillé sur-le-champ. Mourant, appelant en vain au secours, il perdit son sang jusqu'à en expirer.

... Alors qu'encadrés par une foule bruyante et excitée les deux prisonniers s'acheminaient vers le terrain des sports de Berrien, lieu de l'exécution, arriva un convoi de chars et de blindés américains. Un officier de Marine français – Jean MARIN, de Douarnenez, dont la voix avait donné de l'espoir aux Français, à Radio-Londres, pendant quatre ans – descendit de l'un des véhicules, demandant le motif de l'attroupement.

Louis MARC, instituteur à Berrien et Résistant, lui expliqua la situation.

Jean MARIN ordonna alors de surseoir à l'exécution : « Ce n'est pas une raison si les Allemands se sont conduits en barbares pour que nous devions les imiter ! »

Et les deux Allemands eurent ainsi la vie sauve et furent remis aux Américains^{bc}.

Dans les monts d'Arrée.

Dans sa relation des événements d'août 1944, le général B.H. RAMCKE néglige, bien entendu, les horreurs commises par ses troupes dans leur retraite, mais avoue ses pertes : « Le point névralgique était près d'Huelgoat. Il y avait là, dans les forêts épaisses, un des plus grands maquis de Bretagne. Dans son combat contre les Américains, supérieurs, et les partisans qui tiraient de partout, le 2^e bataillon du 7^e régiment eut des pertes sévères. Le commandant BECKER ne put se dégager vers l'ouest qu'avec une partie de son bataillon. Deux commandants de compagnie étaient tombés. Efficacement soutenu par le colonel PIETZOUKA, je dirigeais la résistance sur les hauteurs de Commana. Les quelques

canons anti-chars, tractés par camions, réussirent à détruire un grand nombre de blindés. Les paras rivalisaient de courage pour s'approcher de l'ennemi avec leur Panzerfschreck, en utilisant la protection des talus...

« Trois jours durant (4 et 5 août), l'ennemi essaya, en vain, de prendre les monts d'Arrée. Il perdit 32 chars et automitrailleuses, ainsi que de nombreux véhicules... ».

Côté français maintenant – l'avant-garde de la division blindée américaine arrive à La Feuillée le 5 août, à 23 heures. Après avoir pris le pouls des forces allemandes auprès de la population et des F.F.I., ce détachement, composé d'une dizaine de tanks, préféra attendre, le 6 au matin, l'arrivée de renforts pour poursuivre sa route, guidé par de nombreux F.F.I.

Retranchés dans les monts d'Arrée, les Allemands ouvrirent le feu sur la colonne américaine qui riposta avec énergie.

A 15 heures, celle-ci traversa La Feuillée, chassant devant elle les Allemands se repliant vers Brest, les F.F.I. se chargeant de traquer les groupes ennemis isolés et faisant de nombreux prisonniers.

Comme on le voit, la version française diffère un peu de celle du général nazi, ne serait-ce qu'en ce qui concerne les dates.



Libération. – Défilé des F.F.I.-F.T.P. à Châteauneuf-du-Faou.



*Maquisards à Châteauneuf-du-Faou en juin 1944.
René GALLAND, professeur d'Université aux U.S.A. ; LALANNE, des
pompiers de Paris ; Sébastien LE BORGNE, premier clerc de notaire à
Paris ; Pierrot OLLIVIER, instituteur à Concarneau.*

Bataillons de la vallée de l'Aulne : « Normandie » et « Stalingrad »

Le mot « compagnie » ou « bataillon », inconnu en juin et juillet, n'apparaît que plus tard ; celui de maquis convient mieux à ces groupes mobiles de 15 à 20 hommes qui harcèlent l'ennemi, gênent ses moyens de communications et sapent son moral.

Lorsque compagnies et bataillons deviennent réalité, deux bataillons « Normandie » et « Stalingrad » s'imposent, par leur allant et leur activité dans la vallée de l'Aulne.

Le bataillon « Normandie ».

Placé sous le commandement du lieutenant BERNARD, parachuté, et promu, par la suite, capitaine à titre provisoire, ce bataillon, né dans la région de Châteauneuf-du-Faou, ne s'intitulera ainsi que le 8 août. Il comprend alors :

- la compagnie Coutances qui deviendra compagnie Cartouche, sous les ordres de Louis VASSELET, assisté de Pierre SILLON.

- la compagnie Bayeux menée par Pierre MORILLON « Marat », ancien maquis de Saint-Thois, formée le 15 juillet et intégrée au 2^e bataillon du Finistère le 1^{er} octobre 1944.

- la compagnie Surcouf, commandée par le lieutenant d'activé Henri LE GALL et CHABROL, également lieutenant d'activé.

- la compagnie Richelieu avec à sa tête le lieutenant Henry LAOUÉNAN.

- la compagnie de Plonévez-du-Faou (lieutenant Laurent LE GUERN, adjoint Jean FERRÉ).

- La compagnie Normandie.

Mais voyons comment est né ce bataillon.

Du maquis de Coat-Broes à la compagnie Normandie

Le 6 juin, jour du débarquement en Normandie, une quinzaine de Résistants, se réunissent à Coat-Broes, sous la direction du sergent

Yves LE GALL, ne disposant, en tout et pour tout que d'un poste récepteur.

Son but immédiat : gêner l'Allemand dans ses déplacements et ses communications.

Ainsi, le 7 juin, la voie de chemin de fer est coupée près de Langalet, de même que les lignes téléphoniques.

Le lendemain matin, trois hommes interceptent la draisine montée par douze cheminots venus réparer la voie. Sous la menace de revolvers, ils descendent et le véhicule, lancé à plein gaz, fonce vers le ravin, la ligne étant coupée.

Poursuivis par les Allemands, les maquisards font mouvement vers Ker-Flous, en Lennon, d'abord, au bois de Kervéguen, en Laz, ensuite. Mais, là, par sûreté, les Résistants se dispersent, faute d'armes en nombre suffisant.

Cependant, le maquis se reforme le 12 juin à Kerlavic et Kermorvan en Laz, récupérant sa première auto qui lui permettra de transporter un blessé du maquis de Plonévez-du-Faou à l'hôpital temporaire de Briec.

Le P.C. s'installe à Kerhuel et des patrouilles arrêtent Mme GIRONDE, épouse d'un collaborateur dont nous parlons par ailleurs, le maire de Lannédern et l'Allemand STALCHMITT, cependant qu'une action a lieu contre le château de Kériou en Saint-Goazec, avec récupération d'armes dont une mitrailleuse légère.

Enthousiasme chez les Résistants dont le recrutement s'intensifie, quand, dans la nuit du 8 au 9 juillet, au Hellen, en Edern, tombent du ciel 15 containers et 3 parachutistes de la mission Jedburgh : les capitaines KNOX, LE BEL et le sergent radio anglais, GORDON.

Contact pris avec Londres, deux autres parachutages permettent, la nuit suivante, une répartition généreuse d'armes par le maréchal des logis LE BRAS, sous la direction des capitaines anglais et français.

Armées donc, les sections restent à Kerhuel, en Laz, puis 24 heures plus tard, vont à Kernours. Le surlendemain, direction de Ty-Lagadec, en Lennon. Cette fois-ci, la compagnie dispose d'un camion de 12 tonnes, d'une camionnette, de deux voitures et de deux motos.

Toujours mobile, le maquis passe de Saint-Thois à Laz, puis de Saint-Goazec à Lennon pour arriver, le 23 juillet à Pen-ar-ch'oat, en Plonévez-du-Faou où les hommes se dispersent dans les fermes de Ty-Bol, Divit et Langallec.

Dans la nuit du 25 au 26 juillet, Corentin BARON, de Châteauneuf et Henri COZIC, de Laz, chargés de mission, sont exécutés par les Allemands après avoir été torturés.

La nuit suivante, nouveau déplacement du maquis pour Saint-Thois (Kernours, Kernalec, Rozernic). Dans le premier village nommé fonctionne un service de protection, quatre soirs d'affilée, en vue de parachutages à Pénity-Landeleau.

Les volontaires continuant d'affluer, les Résistants se déplacent vers Le Plessis en Laz où l'on met au point l'organisation des sections.

Dans la nuit du 2 au 3 août, un parachutage de 24 containers a lieu au Merdy. Un autre échoue la nuit suivante, le terrain ayant été découvert par un avion allemand qui mitraille les participants. La compagnie déplore la mort d'André LE GALL (frère de « Lagardère ») au Pénity-Landeleau.

Le corps franc, en action, capture un prisonnier et la compagnie attaque le château de Trévarez, bombardé le dimanche précédent par l'aviation alliée. Dans les communs, une patrouille menée par DIRAISON, découvre 200 litres d'essence, 300 de gaz-oil, 300 draps et 150 sacs de couchage abandonnés par les occupants dans leur fuite.

Les Américains entrent à Châteauneuf-du-Faou le 5 août alors qu'Yves SALAÛN est tué par les Allemands. Une section de la compagnie de Saint-Thois occupe la ville et le P.C. se transfère du Plessis à Trévarez.

Le 8 août, le maquis s'installe en ville et prend le nom de « Normandie », les patrouilles capturant des Allemands isolés.

Ce n'est que le 24 août que la compagnie ira prendre position entre Cast et Plomodiern, participant dès lors aux combats de la presqu'île de Crozon.

Elle y comptera quatre blessés : G. DONNARD et J. ROLLAND (28 août), F. LE GOFF et Y. GAONACH (29 août), fera de nombreux

prisonniers et occupera le sommet de Ménez Hom avec le lieutenant BERNARD.

Du maquis de Saint-Thois à la compagnie « Bayeux ».

Il faut rechercher la naissance de ce maquis dans la rencontre de Pierre MORILLON, retour de captivité après trois années, outre-Rhin, avec ses amis LOUET, LANNUZEL et MERCIER, en juillet 1943.

Le groupe réunit bientôt une douzaine d'hommes décidés dont les premières missions, faute d'armes, en nombre suffisant, consistent à détruire les plaques indicatrices et les lignes téléphoniques, commune par commune : Saint-Thois (7 juin), Laz (21 juin), Trégourez (24 juin), Lennon (28 juin), Coray (30 juin).

Le maquis entend aussi être un redresseur de torts. Ainsi, il distribue à la population nécessiteuse de Laz, 58 kilos de beurre récupérés chez des trafiquants. Ainsi, il arrête deux pilleurs de fermes, les oblige à restituer la marchandise volée et les emmène au maquis ; où pendant un mois, ils effectueront des corvées.

Le 19 juin, une femme de prisonnier, arrêtée huit jours plus tôt par les gendarmes de Châteauneuf-du-Faou, se voit confisquer une valise pleine de lard, beurre et œufs qu'elle destinait aux Allemands. Elle est de plus tonduée pour son étroite collaboration.

A Trégourez, le 25 juin, les maquisards interdisent la poursuite d'un bal clandestin et désarment quelques individus ivres. Deux jours plus tard, après jugement, ils exécutent un individu pour trois vols à main armée et le viol d'une jeune fille de 16 ans à Lennon. Le même sort est réservé au milicien JAFFRAIN (15 juin) et à deux collaboratrices notoires sur ordre supérieur.

Mais bientôt commencent les affaires sérieuses.

Le 4 juillet, le maquis attaque une voiture légère et un side-car. L'ennemi laisse trois morts et deux blessés sur le terrain.

Remarquables, lors de cette attaque, « Mérinos » et « Calais » sont légèrement blessés.

Depuis le parachutage du 10 juillet, les hommes convenablement équipés multiplient les escarmouches.

Au début de juillet, le maquis avait pris position dans les bois environnant Châteauneuf-du-Faou. Regagnant leur cantonnement, le 25 juillet, Henri COZIC, originaire de Laz, ancien radio de l'armée (et, à ce titre, il rendit des services à la mission Jedburgh Le Bel-Knox), et Corentin BARON sont surpris par une patrouille allemande. Arrêtés, conduits à Châteauneuf, à l'hôtel Bellevue, réquisitionné par l'occupant, celui-ci constate que le nom des deux hommes figure sur une liste de suspects fournie par un certain GAONACH. Condamnés à mort après avoir été torturés, ils sont conduits, pieds nus, à Kervalaen, en Châteauneuf-du-Faou et fusillés le lendemain de leur arrestation. Malgré les tortures, ils n'avaient pas révélé la position de leur maquis.

*Le capitaine Yves LE GALL
créateur du maquis
de Châteauneuf-du-Faou.*



Le 26 juillet, ils attaquent un convoi ennemi entre « l'Enseigne Verte » et Briec. Les Allemands abandonnent huit morts et plusieurs blessés. Du côté F.T.P., « Cartouche » et « Rossi » sont également tués.

Nouvelle attaque, le 4 août, d'un convoi se repliant sur Carhaix au lieu dit Ty-Blaise. Dix Allemands restent sur le sol et autant de blessés. Récupération de deux mitraillettes et de trois vélos. Debout sur un talus, « Gigot » protège de son FM le repli de la section, malgré le feu de l'adversaire.

Le 5 août, un autre convoi perd cinq hommes, près du château de Trévarez. Se rapprochant de Quimper, la section extermine quinze ennemis à l'Eau Blanche, récupérant une mitrailleuse, quatre fusils, un lance-fusée, trente-neuf mines, des jumelles. Trois camions tombent aux mains des F.F.I. quimpérois.

Les hommes de la 3^e section défilent à Quimper. Puis, ce sera la presqu'île de Crozon avec un court repos à Port-Launay, du 23 au 29 août, au cours duquel décède STÉPHAN, retour de mission.

Le 10 septembre, retour à Saint-Thois. Prise d'armes, banquet.

La compagnie « Cartouche ».

Le 25 juillet, devant l'afflux des patriotes, le lieutenant LAGARDÈRE et le capitaine LEBEL appellent au P.C. le sergent-chef VASSELET et lui confient la formation d'une nouvelle compagnie. Elle prend d'abord le nom de « Coutances », mais l'un des membres de la compagnie Bayeux ayant été abattu dans une embuscade, elle adopte son pseudonyme : « Cartouche ».

Dès le lendemain, le noyau de la compagnie est constitué par une section de « Bayeux » qui a fourni les armes. Elle se réunit à Hardiry, en Edern. Les chefs de section KERBOURCH, LE DEUNFF et DOUGUET procèdent au recrutement et à l'armement des nouveaux venus, et le 29, l'effectif, à peu près complet, est sur le pied de guerre avec comme comptable le maître-secrétaire GOURTAY, comme « commis aux vivres », BIZARD et comme chargé de l'armement, DOUGUET, armurier.

Commence alors l'instruction des trois sections formées sous les ordres de : LE DEUNFF (1^{re} section), KERBOURCH (2^e section),

PRIMOT (3^e section). Pour former les recrues, une marche de 25 kilomètres, dans la nuit et par des chemins de terre, doit les conduire à Leuhan. Halte à Kerrez, en Laz, où la compagnie, harassée, passe la journée. La nuit suivante, arrivée à Lost-ar-Hoat, en Leuhan où les sections se reposent dans les fermes voisines. Instruction militaire et patrouilles se succèdent, la section spéciale étant recrutée sous la direction de BIHAN.

Le 5 août, le chef GUILLERM devient adjoint au commandant de compagnie, cependant que la 1^{re} section doit rejoindre Saint-Denis à Quimper où, le lendemain, ordre lui est donné de bloquer la sortie de la ville, en direction de Rosporden, et de prendre position à l'Eau-Blanche.

Le 7 août, quatre camions allemands veulent forcer le barrage. Leurs occupants comptent plusieurs morts et blessés. Trois patriotes sont touchés également : MERRIEN, LE GUERN et ALLAIN.

Le 8 août, changement de destination : il faut parvenir rapidement à la route de Plogonnec pour empêcher l'ennemi de gagner la presqu'île de Crozon. Trop tard. Quand ils y parviennent les Allemands ont disparu.

Le reste de la compagnie a quitté Lost-ar-Hoat en Leuhan et AMINOT a pris le commandement de la 2^e section en remplacement de KERBOURCH, nommé adjudant de compagnie. Elle a pris position aux portes de Châteauneuf, routes de Pleyben et du Cloître-Pleyben, avec la ferme intention d'arrêter les ennemis venant de Carhaix et pouvant revenir sur Châteauneuf.

Des patrouilles procèdent au nettoyage de la campagne et des bois. La section détachée à Quimper les rejoint le 12 août. Le 14, le chef de section LE DEUNFF, appelé à Saint-Pol-de-Léon, LE GUELLEC le remplace.

Le lendemain, départ, en renfort, pour Cast, pour participer aux combats de la presqu'île et empêcher les Allemands de piller des fermes.

Le 24 août, CALFEUTER est mortellement blessé ; le 28, au tour des patriotes BERNAT et GOUÉREC d'être blessés grièvement, tandis que BIHAN est tué.

Le 1^{er} septembre, la compagnie rejoint Plomodiern, et le 2, Port-Launay, où la moitié des hommes partent en permission de trois

jours.

La compagnie « Surcouf ».

Le 17 juillet 1944, la section Mirabeau, de Châteauneuf, à laquelle se joignent des éléments de Landeleau, reçoit un parachutage, et dès le lendemain, la compagnie, réfugiée au bois de Coat-Bihan, entreprend sa formation militaire et reçoit des renforts de Châteauneuf et de Landeleau, puis ensuite de Pleyben avec l'adjudant BALOY. Si bien que, le 21 juillet, installée à la lisière nord-ouest de Coat-Bihan, elle réclame un nouveau parachutage.

Les jours suivants se passent en instruction et en patrouilles tandis que les 29 et 30 juillet est attendu, en vain, un parachutage à la côte 167, à l'est de Plonévez-du-Faou.

Le 3 août, vers 15 heures, le bruit de nombreux coups de feu parvient au maquis et deux patrouilles partent aussitôt dans la direction des tirs. Elles ramènent au camp des éléments dispersés de la compagnie FT Corse, à la suite d'un violent accrochage avec les Allemands à la hauteur du village du Cloître en Landeleau.

Le chef cantonal donne l'ordre d'attaque tandis qu'une patrouille ramène le corps de Michel MOAL et l'ensevelit. Au cours de l'expédition, PRIGENT se blesse avec une grenade.

Le 4 août, une patrouille menée par BIENVENU et un lieutenant-médecin se dirige vers Le Cloître où elle recueille et rassemble vingt-six corps dont ceux de vingt patriotes.

A la suite de la liaison à Châteaugall avec la compagnie FT Corse, les hommes de la compagnie Surcouf rentrent au camp, ceux de la FT Corse poursuivant la recherche des cadavres.

Le 5 août, devant la persistance d'un avion qui passe pour la quatrième fois dans le secteur de Kerlaviou, recherchant le terrain prévu à l'origine pour un parachutage pour la FT Corse, les maquisards de la Surcouf signalent leur présence et bénéficient ainsi d'un stock de munitions.

La veille au soir, deux patrouilles et la section spéciale ont tendu une embuscade vers Magorven. Au lever du jour, des éléments motorisés arrivent : six motos restent sur la route avec trois tués

dont un médecin et un blessé grave. Les patrouilles enregistrent, elles, un disparu : KLÉBER.

Le 7 août, la liaison a lieu à Châteauneuf avec le lieutenant BERNARD et la compagnie doit alors assurer la sécurité des routes avec cinq sections.

Le 12 août, elle gagne Pleyben, s'installe à l'école des Frères, mais le lendemain, départ pour Châteaulin, puis vers le sud-est de Dinéault. C'est alors le départ pour la participation aux combats de la presqu'île, relatés par ailleurs.



*Le capitaine Jean BERNARD
commandant le bataillon « Normandie ».
Il devait décéder à Fort-Lamy.*

Le 11 juillet 1944, le nommé GIRONDE, masseur à Brest et secrétaire d'arrondissement de la L.V.F. (condamné à mort par la cour de Justice du Finistère), est appréhendé à Plonévez-du-Faou par trois F.T.P. : Noël LERRANT, GUENNEC et MIRIJINSKI, Polonais incorporé dans l'armée allemande et déserteur.

Ils apprennent la présence dans le pays de deux suspects, MARREC et PRECHEVIN. Tandis que GUENNEC reste garder GIRONDE, les deux autres F.T.P. se lancent à moto à la poursuite des suspects.

Or, GIRONDE, dans une poche secrète, possède un autre revolver et fait feu sur GUENNEC qui décédera quelques jours plus tard à l'hôpital de Carhaix.

GIRONDE s'empresse d'alerter les Allemands, leur précisant l'endroit où les Résistants l'ont arrêté.

Grâce à ces renseignements LERRANT et MIRIJINSKI tombent dans une embuscade sur la route du Cloître-Pleyben, à 1 kilomètre de Plonévez-du-Faou. LERRANT est tué et le Polonais, légèrement blessé, parvient à s'enfuir.

Bataillon « Normandie ». – Auto-mitrailleuse abandonnée par les Américains lors du combat de Châteauneuf-du-Faou (5 août 1944), récupérée par le F.T.P. Ici à Châteaulin.



Le bataillon « Stalingrad ».

Ce bataillon fort de 540 hommes se compose de quatre compagnies : Châteaulin, Victoire, De Gaulle et Ténacité.

Le lieutenant Equivalence (Marcel SICHE) en assure le commandement jusqu'à ses blessures. LE BIDEAU le remplacera ensuite.

La compagnie « Châteaulin » est commandée par René LAURENT, avec comme adjoints : Jean-Louis FEON et François LE HIR.

La compagnie « Victoire » est sous les ordres de Ernest HÉGÉLÉ, lieutenant, assisté de Marcel MARC et d'Eugène LE GONIDEC, le seul survivant du drame du « Pourquoi pas » du docteur CHARCOT.

La compagnie « De Gaulle », menée par Paul BIDEAU qu'entourent Jean CHARLES, Hervé MAO et Jean LIDOUREN.

La compagnie « Ténacité » que dirige le lieutenant Laurent LE BIHAN aidé d'Henry LAURENT et de François ROLLAND.

Sans entrer dans le détail des opérations, nous donnerons, cependant, trois feuillets du journal de route du bataillon, tenu quotidiennement par le capitaine administratif, Auguste LE GUILLOU ; et ce du 29 août au 8 septembre.

Mardi 29 août : Position inchangée pour le bataillon : « De Gaulle » à Kerguilly, Victoire et la moitié de la compagnie Châteaulin à Kerveur, Ténacité à Pen-ar-Stang.

Reconnaissance à Keralliou, Kerdannet, Kernalivit et Kergaoc abandonnés et pillés par les Allemands. « De Gaulle » fait 7 prisonniers et récupère 1 FM et 6 fusils. Dans la soirée, erreur de tirs des Américains. Quelques obus tombent sur le cantonnement « Victoire », aucune victime. Nuit calme, pluie persistante.

Mercredi 30 août : Kerdannet, Kerdalivet, Kergaoc sont occupés par les deux compagnies de Landerneau, capitaine CASTEL. « De Gaulle » occupe Kéraliou et Cosquer. Aucun changement pour les autres compagnies. Ténacité fait 15 prisonniers. Pluie persistante de jour et de nuit.

Jeudi 31 août : Dans la matinée « De Gaulle » fait 20, puis 9 prisonniers, tous russes ou autrichiens. Ténacité en ramasse 23 autres. Dans l'après-midi, ordre d'encercler la côte 272 et de l'occuper à l'aube.

Les compagnies se portent : « De Gaulle » à Kéraliou qu'elle occupe depuis hier 1/2 « Châteaulin » et « Victoire » au Cosquer, évacué par « De Gaulle », « Ténacité » à Kervilly.

Vendredi 1^{er} septembre : Le mouvement prévu s'est effectué normalement : la cote 272 a été occupée à 6 heures du matin par une section de la compagnie « Châteaulin ». Aucune trace de Boches. Le Ménez-Hom, tout proche, semble désert ; par mégarde, les Américains nous tirent trois obus sans blesser personne sur 272. Il semble se confirmer que les Boches ont évacué le Ménez-Hom et se sont repliés au-delà d'Argol.

Les Américains déplacent leurs lignes : nous nous installons dans l'après-midi au nord-ouest du Ménez-Hom. La 1/2 compagnie

« Châteaulin » faisant service de place est relevée par des hommes du lieutenant BERNARD.

La compagnie « Châteaulin » est avec nous au complet. Le chef L'HARIDON souffrant du genou est remplacé par LAURENT revenu de Quimper. Nouveaux cantonnements : « De Gaulle » : Kerfréval ; « Châteaulin » et « Victoire » à Quistillic, « Ténacité » à Stanquélen.

Samedi 2 septembre : Dans la matinée, départ pour de nouvelles positions : « De Gaulle » à Kernévez, « Châteaulin » à Ty-ar-Hoat ; « Victoire » au Restou, « Ténacité » à Kerellec.

« Ténacité » envoie patrouille à Landévennec ; pas trace de Boches. « De Gaulle » envoie patrouille à Quillien et ramène deux prisonniers et un autre à Kerliver qui ne rencontre personne. Un sergent se rend aux cuisiniers de la compagnie « De Gaulle », au bourg d'Argol. Compagnie « Châteaulin » fait un prisonnier.

Le capitaine CASTEL, bataillon de Landerneau ayant poussé plus avant demande de protéger son flanc droit par une compagnie du bataillon. Dans l'après-midi, la compagnie « Victoire » part occuper Kermoualch et Kerlivit.

Dimanche 3 septembre : Nouveau bond en avant : « De Gaulle » occupe Kermoach, « Victoire » nous fait place et s'appuie sur Kerlivit ; « Châteaulin » à Kerveleyen et « Ténacité » à Tréoc. Le bataillon a ainsi deux compagnies en avant et deux en réserve ; le front se rétrécit et la place manque sur la ligne de résistance pour toutes les compagnies du bataillon.

Trois patrouilles se sont avancées jusqu'aux points suivants : Luguinat, Runavel, Kerazoet, à moins d'un kilomètre de Tal-ar-Groas. Une patrouille a repéré des mines entre Hugaroet et Keraprigent et les a signalées aux Américains.

La patrouille de Runavel s'est trouvée sous le feu de l'artillerie américaine ; par miracle, il n'y a eu personne de blessé.

Catastrophe de Telgruc, bombardé par forteresses volantes...

Lundi 4 septembre : Le bataillon avec ses deux compagnies de tête contrôle le chemin de terre passant devant Kerliver et Kermoach. La ligne va jusqu'à la mer. Une section de la compagnie « De Gaulle » part vers Saint-Eflez où est signalée une centaine de Boches qui veulent se rendre, mais ils veulent que les gars se

présentent. Un cultivateur envoyé en parlementaire ne revient pas. La patrouille après trois heures d'attente revient prudemment.

Mardi 5 septembre : Léger déplacement du bataillon. La compagnie « Ténacité » quitte Kerlivit pour Hingars et « Châteaulin », Kervelele-Vian pour Kerprigent... Duel d'artillerie.

Mercredi 6 septembre : Les Américains nous demandent de ne faire aucune patrouille au-delà de leurs lignes, à cause de l'activité aérienne. Les Boches ripostent faiblement avec leur artillerie. Journée calme pour le bataillon. Mauvais temps ; forte pluie dans l'après-midi.

Jeudi 7 septembre : Duel d'artillerie et bombardement par aviation toute la journée. Une patrouille de trois hommes de « Ténacité » tue un Boche à Luginat.

Vendredi 8 septembre : Temps meilleur-aviation américaine active. Aucune avance américaine malgré leurs puissants moyens. Bataillon inactif.

La compagnie « Châteaulin ».

A la suite du parachutage de la nuit du 22 au 23 juillet, la compagnie « Châteaulin » se forme, le 26 juillet, à Leuhan par la venue d'éléments du maquis de Saint-Goazec (groupe Bouboule), de Spézet (groupe Roger) et de volontaires qui affluent.

Le lieutenant Equivalence (Marcel SICHE), parachuté au Pénity-Landeleau, le 17 juillet, en prend le commandement et forme les sections : Verdun, Leningrad, Sans Peur, Octobre (corps franc), et Pierrot affectée ensuite à la compagnie « Victoire ».

Le 4 août, la section « Octobre », commandée par Roger, tend une embuscade sur la route Carhaix-Châteaulin et anéantit un convoi de deux camions de parachutistes, tuant de 15 à 20 Allemands. Elle déplore de son côté, un mort : Dédé le Parisien qui sera inhumé à Saint-Goazec et trois blessés dont le chef de section.

Les rescapés de cette attaque sont attendus au carrefour de Pouladron par la section « Sans Peur » que mène le lieutenant Equivalence. L'ennemi dénombre quatre à cinq nouveaux tués et les Allemands qui réussissent à s'échapper sont faits prisonniers par une autre section.

Dans la nuit du 4 au 5 août, les sections « Verdun », et « Léninegrad » attaquent le château de Trévarez, défonçant les portes à la grenade, malgré des champs de mines. Mais les Occupants ont disparu.



Le bataillon « Stalingrad » devant l'Hôtel de Ville de Châteaulin.



La section spéciale de la compagnie De Gaulle devant la mairie de Châteaulin (à l'extrême-gauche, 1^{er} rang : Hervé MAO).

Jusqu'au 10, date à laquelle la compagnie rejoint Leuhan pour un repos de 24 heures, les sections patrouillent vers Landeleau, Pont-Triffin, Saint-Hernin...

Départ alors pour Pleyben, où, après un séjour de 48 heures, c'est la descente sur Châteaulin avant de s'engager dans les combats de la presqu'île de Crozon.

Lors de l'attaque du Ménez-Hom, un jeune paysan d'une quinzaine d'années vint prévenir « Equivalence » que des Allemands, près de chez lui voulaient se rendre. Il y alla avec quelques hommes et ramena une trentaine de prisonniers.

Le même jour, un autre cultivateur arriva, affirmant que des Allemands souhaitaient capituler. Nouvelle patrouille menée par « Equivalence ». En descendant vers le passage de Trégarvan, des ennemis tirent. En fait, il s'agissait d'une embuscade. Une balle enlève le calot d'« Equivalence » qui donne l'ordre de repli. Une balle l'atteint alors à la jambe et une autre au genou. Pour lui, la campagne de la presqu'île s'achevait. Il passera deux mois à l'hôpital à Quimper. Encore avait-elle eu, la patrouille, la chance d'être dégagée par les Américains.

La section devait compter un tué, deux blessés graves et deux blessés légers.

Sources :

- Archives de la compagnie.
- Interview du lieutenant « Equivalence » (Marcel SICHE).

Compagnie « Ténacité ».

La compagnie se forme le 3 août 1944 à Leuhan. Deux sections armées dès le lendemain se dirigent, le 5, sur le Pont-de-Buis. Des Allemands étant signalés dans le bois de Marros, en Châteauneuf, les hommes prennent position devant la passerelle de Boudrac'h, toute la nuit, mais au petit matin, n'ayant rien vu, ils gagnent Pont-de-Buis.

Des patrouilles semblent alors jouer à cache-cache, avec les Allemands. Ceux-ci signalés dans le bois de Drévès, en Pleyben, demeurent introuvables. Introuvable aussi la patrouille cycliste arpentant la route Pleyben-Châteaulin, de même que les quatre nazis vus à Lothey. Le 9 août, la compagnie séjourne dans cette localité qu'elle quitte le lendemain pour Châteaulin et Port-Launay.

Commencent ensuite les combats de la presqu'île de Crozon, au cours desquels, le 17 août, le chef de section Yves LE CUFF est blessé au coude et à la cuisse droite. Le 28 août, HORELLOU, à son tour, est touché gravement à l'épaule droite et ramené des lignes.

Le lendemain, une patrouille mise à la disposition des Américains ne peut, en terrain découvert, ramener un commandant yankee, blessé.

Les 30 et 31, trente-quatre prisonniers allemands capturés sont remis aux Américains et le 1^{er} septembre, la compagnie entre la première à Argol, ayant fait vingt-cinq prisonniers.

Le 13 septembre, la compagnie vient au repos et une cantine fonctionne pour elle au Pont-de-Buis.



Châteaulin 1944. – La compagnie « Victoire ». Bataillon « Stalingrad ».

11 août 1944. – Des éléments du bataillon « Stalingrad » entrés à Châteaulin.



Compagnie « Victoire ».

La compagnie est formée à Kéralé, en Leuhan, entre le 24 juillet et le 8 août, mais, dès le 1^{er} août, la section spéciale, section François, attaque des Allemands à Pont-Triffin, mettant un camion hors d'usage et tuant une vingtaine de ses occupants. Les sections « Porthos » et « Espagne » opèrent à Pont-Stang pendant que la section « Redoutable », sous le commandement du chef de compagnie ramènent, près de Châteauneuf, trois Américains rescapés à la suite de l'action de cette ville.

Le 9 août, la compagnie quitte Leuhan et se rend à Pleyben, puis, le 10, à Châteaulin.

Deux sections partent en renfort, le 14 août, et prennent position entre Cast et Ploéven. Le 23, départ de toute la compagnie pour la presqu'île. A peine en ligne, le tireur au FM de la section spéciale, Edmond KOMOROSKI, est blessé à la cheville et Wladislaw

NOVINSKI est tué. Auguste TEPHANY, dit La Tache, qui se trouvait près d'eux, se porte à leur secours et les ramène avec leurs armes.

Deux hommes de la section « Espagne », Denis BELLEC et Hervé ROUDAUT seront blessés par la suite. Le 29 août, à la suite d'erreurs de tirs des Américains, quelques obus tombent sur le cantonnement sans faire de victimes.

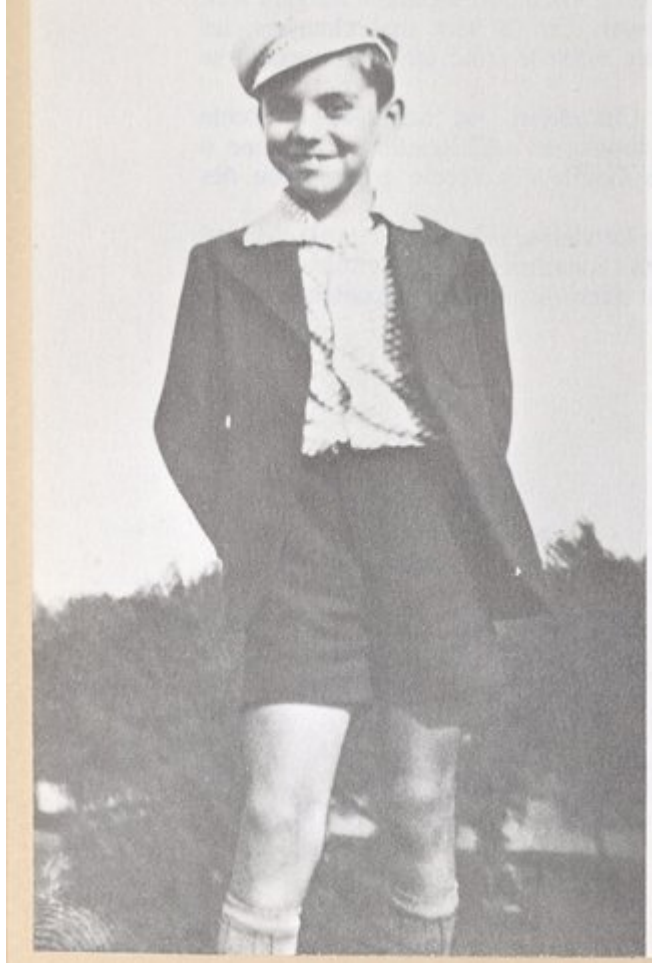
La compagnie reste en ligne jusqu'au 1^{er} septembre, se replie alors sur Trégarvan, puis, le lendemain, sur Argol où elle demeure jusqu'au 10. Le 11, une note du capitaine administratif Auguste LE GUILLOU signale « les gars sont fatigués. Il serait grand temps de les relever, car ils sont mal chaussés, les vêtements crottés et mouillés, et maintenant, voilà le froid qui commence à se faire sentir ».

Le 13, la compagnie, de retour à Châteaulin, est hébergée à l'école communale des filles, cependant que la compagnie « Châteaulin » cantonne à l'école des Frères, et la compagnie « De Gaulle » à l'école communale des garçons.

Les trois officiers parachutés au Pénity-Landeleau : Jean BERNARD, Marcel SICHE et Ambroise BOSSARD avaient été faits capitaines à titre provisoire. Mais le dernier cité, qui avait participé aux combats d'Irvillac, se noiera accidentellement dans le canal de Nantes à Brest.



Garde d'honneur du bataillon « Stalingrad ».



Michel CHARLES, agent de liaison du maquis de Châteaulin-Lothey, né en 1931, croix de guerre 1939-1945.

V. Bataille autour de Quimper



*8 août : Place du champ de bataille à Quimper.
Voiture F.F.I.*

La bataille autour de Quimper

Au chef-lieu du département, la nouvelle du débarquement des Alliés sur la côte normande est accueillie, en général, par la population, avec espoir et joie. Cependant, la présence de l'Occupant en tempère l'expansion.

En attendant la libération de Quimper, le matin du 6 juin, une alerte a lieu de 11 h 30 à 12 heures. Les véhicules, peu nombreux, s'arrêtent en bordure de la chaussée comme prévu. Mais les piétons ne tiennent aucun compte des injonctions de la Défense Passive et de la police qui les incitent à se réfugier dans les entrées des maisons ou les abris, celui de la Préfecture par exemple.

En fait, le Sud-Finistère n'a pas connu d'attaques aériennes meurtrières. Quelques bombes sont tombées ici et là dans les environs, au long des années, au hasard de délestages.

Toutefois, le 21 mai 1944, pendant l'heure de midi, des appareils de la R.A.F. ont mitraillé la gare de Quimper, tuant deux employés de la S.N.C.F., Yves LE BIHAN, d'Ergué-Armel, et René LE DOARÉ, de Penhars, blessant trois autres, endommageant une dizaine de machines, les châteaux d'eau, les balles traversant même le rail par endroits.

A l'usine à gaz, près du chemin de halage, les trois gazomètres ont été perforés.

Le 7 juin les Allemands prennent des otages apparemment sans liens avec la Résistance, mais en considération de leur notabilité : le président du Tribunal civil, deux médecins, un notaire, un chef de bureau à la Préfecture, un commerçant... Ils sont une quinzaine à Quimper et dans les principaux centres du Sud-Finistère à être internés à Saint-Charles, puis transférés à la prison Margueritte à Rennes d'où ils seront libérés le 10 juillet.

Les derniers déportés ne reviendront pas.

Le 9 juin, l'Occupant arrête des Résistants, membres du mouvement « Vengeance » pour la plupart : les deux frères FRIANT, Michel (27 ans), employé à la compagnie Lebon, et Abel (23 ans), André ROUZIC (21 ans), commerçant François LE BOURHIS (18

ans), de Kerfeunteun, Edgard BOUDOUX (27 ans). Avec Louis BURKEL (20 ans), étudiant, arrêté le 1^{er} juin, et Jean LAURENT (36 ans), leur itinéraire pourra être différent, pour aboutir à Buchenwald et Dachau (Louis BURKEL) à Neuengamme pour les autres. Ils mourront ou disparaîtront tous en déportation au cours des mois de janvier, février, mars et avril 1945. Un seul sur sept, Edgard BOUDOUX, en réchappera.

Le 9 également, un ancien militaire, malade paraît-il, tire sur les Allemands cantonnant à l'ancien Séminaire, avec un fusil qu'il leur a dérobé. Il est blessé au bras.

L'exécution du « Plan Vert ».

Les forces de la Résistance de l'arrondissement de Quimper : l'armée secrète (A.S.) – les F.T.P. ont leur organisation, leur commandement¹ sont sous les ordres du capitaine Marcel PÉZENNEC, officier d'activé, alias « Jeannot » (ou « Jannault »), entré au mouvement « Libé-Nord » à Scaër et lui-même placé sous le commandement départemental de « Poussin » et de son adjoint pour le Sud-Finistère : BERTHAUD.

L'arrondissement est divisé en sept secteurs à l'origine des compagnies F.F.I. dont les responsables sont Maurice BELLAN dit « Lagarde », André MONTEIL, dit « Beaucaire »², FER dit « Broustal », respectivement censeur et professeurs au lycée de La Tour d'Auvergne à Quimper, Pierre SOUSSET, officier d'activé, Gabriel NICOLAS, dit « Paul », DANION (qui a remplacé GIGUET, ancien pilote de chasse arrêté dans une rafle), LAUTRIDOU, officiers ou sous-officiers de réserve.

Ils vont prendre le maquis le 6 juin, à la tête de petits groupes de sabotage pour l'exécution du « Plan Vert » désorganisant les communications de l'ennemi par coupures de voies ferrées, mise hors service des câbles téléphoniques...

Déjà le vendredi précédent, le 2 juin, un premier message est « passé », laissant prévoir des consignes imminentes.

Celui d'alerte pour le débarquement, connu en fin mai³, est : « L'avenue fourmillait d'autos. »

BERTHAUD le reçoit le 5 juin, à 18 heures (voir en annexe : « Le poste de BERTHAUD »). Il est répété en clair à la B.B.C. à 20 heures.

Au P.C. du commandant d'arrondissement.

Le 6 juin, vers les 11 heures, dans la pharmacie où Théo LE F LOCH est employé, un client (Alfred LE MERCIER, commerçant qui appartient aussi à « Libération ») lui remet, en lui serrant la main, un message disant : « Rejoindre la ferme de Tréqueffelec en Kerfeunteun, chez M. DORVAL. » Le billet est signé : « Jeannot ».

A midi, Théo s'y rend à bicyclette. Sur place, il rencontre le lieutenant Marcel PÉZENNEC, devenu le capitaine « Jeannot », lequel lui ordonne de prendre le maquis de son côté, ainsi que son jeune frère (Joseph) et Hervé GESTIN qu'il doit prévenir. Celui-ci, comptable à l'entreprise MARCHAND, sera le secrétaire de l'état-major des F.F.I. de l'arrondissement. « Jeannot » remet 500 F à Théo pour faire face aux premières dépenses de ravitaillement et autres.

L'après-midi se passe en liaisons pour l'organisation des secteurs autour de la ville. Le soir, les Résistants couchent dans une grange dépendant de la ferme. « Il faudrait enlever six charretées de foin pour les découvrir. » Ils sont rejoints vers 1 heure du matin, par le capitaine « Jeannot » qui rentre d'une mission effectuée en compagnie de Robert LUCAS dit « Bobby ».

Le 7 au matin, le P.C. s'installe sous une tente, dans un coin de champ, à l'abri d'un taillis bordant la route de Brest : une table, une machine à écrire, un poste récepteur, fonctionnant sur accus, trois caisses en guise de sièges. Ils sont cinq hommes, avec Youenn COSMAO.

Le 8, en portant un message dans sa chaussette au P.C. du Commandant des F.F.I. départemental (au château de Kérivoal, propriété LE MERCIER à Kerfeunteun), toujours à bicyclette, avec comme « pièce d'identité » un revolver de calibre 6,35, Théo doit aussi ramener cent paquets de cigarettes et cent paquets de tabac.

Le 9, au retour d'une tournée dans le secteur 4, « Jeannot » et Théo croisent des ouvriers français qui, sous la garde d'un Allemand, viennent de creuser quatre trous au milieu du chemin vicinal,

destinés à recevoir des mines. Ils arrachent les coffres en bois et les jettent à proximité, dans la rivière.

Le 12 juin, le P.C. se déplace à Kermorvan, dans un taillis, toujours en Kerfeunteun, non loin de la chapelle Ti-Mamm-Doué. La garde des abords du maquis est assurée par le seul 6,35 que chacun serre dans le creux de sa main : « les armes sont rares ».

Les liaisons aussi deviennent plus périlleuses car les Allemands font des rafles, arrêtent tous les cyclistes, les fouillent.

Le 7 juin, dans la soirée, des feldgendarmen se présentent au Commissariat de police, intimant aux fonctionnaires présents « de parcourir les rues de la ville pour faire rentrer les gens chez eux, en les informant que quiconque rencontré dans la rue entre 23 heures et 7 heures du matin serait fusillé »⁴.

Le lendemain, la Préfecture avise la population que, par ordre de la Feldkommandantur, le couvre-feu est fixé de 21 heures à 6 heures ; personne ne doit circuler dans l'intervalle.

Le ravitaillement du maquis devient difficile malgré le dévouement des amis.

Le 19 juin, le P.C. se transporte dans un grenier dépendant du manoir-ferme de Penhoat, non loin du Stangala et de la route de Brest, à quelques kilomètres de la ville, sur Kerfeunteun.

Le 21, Jacques MAILLET rejoint le groupe ainsi que Yves ROCABOY, étudiant en pharmacie, que l'on dit condamné à mort par les Allemands pour son action résistante dans le Pays de Loire⁵.

L'armement du P.C. comporte maintenant 4 ou 5 mitraillettes et quelques revolvers. L'armée secrète dispose en tout de 14 mitraillettes pour l'arrondissement de Quimper⁶.

Le 23 juin, le capitaine reçoit un message du service de renseignements lui signalant le départ imminent d'un train de parachutistes allemands. Le groupe du secteur concerné étant en repos, Jacques MAILLET et Théo LE FLOCH se portent volontaires pour exécuter un sabotage par explosif, couronné d'ailleurs de succès. La locomotive, le tender et deux wagons se couchent sur la voie faisant des victimes.

F.T.P. et A.S. bloquent à Quimper un régiment de la 2^e para-division :

Le 6 juin, on voit des parachutistes allemands à Quimper. Quelques corvées, en gare, embarquent le pain. Il s'agit peut-être d'éléments de la 3^e para-division qui fait mouvement le 7.

Le jeudi 8, d'autres paras sont arrivés en camion jusqu'à la gare. Mais il semble que, pour encore, les groupes précurseurs de la 2^e para-division soient dans le Morbihan et en Loire-Inférieure, pour faire mouvement sur le Nord-Finistère vers le 10.

Le 9 au matin, un train de troupes attend au passage à niveau de Saint-Yvi les cinq cars amenant 150 prisonniers de Saint-Charles et Mesgloaguen, dont des femmes, qui vont être, via Rennes, dirigés sur les camps de concentration⁷.

Le 10 dans la soirée, douze locomotives se dissimulent pour la nuit à l'abri sous le tunnel du Likès, quatre étant sous pression⁸.

Le lundi 19 juin arrivent à Quimper deux trains de troupes et de munitions venant, dit-on, de Roumanie. Il s'agit bien cette fois d'éléments de la 2^e para-division commandée par le général RAMCKE dont une partie a transité par le camp d'instruction de Wahn près de Cologne.

Certains régiments ont combattu sur le front de l'Est ; d'autres encore qui comptent des anciens – les « Vieux Lièvres », comme ils s'appellent eux-mêmes⁹ – étaient en Afrique, voire en Crète. Ils portent d'ailleurs l'inscription « Kreta » sur la manche. On les voit à Quimper, le torse nu, se laver à la borne-fontaine en face de l'entrée de la cour de la gare.

« Les transports d'hommes et de matériel avaient souvent besoin de quinze jours pour atteindre Landerneau. Il y avait les ponts détruits sur la Loire (par l'aviation alliée), les convois venant par le Sud ne roulant après Quimper qu'à faible allure, à cause des nombreux sabotages... C'était une situation peu réjouissante », écrira RAMCKE, « et peu après l'arrivée des premiers éléments de ma division commençaient des sabotages, lignes téléphoniques coupées, routes barrées... »¹⁰.

Justement ce 19 juin, un train de troupes et de munitions, qui descend vers Quimper après avoir subi une alerte aérienne en gare de Dirinon, est secoué par une explosion accompagnée de fumée avant Pont-Quéau, en Plogonnec. Une charge a explosé. Le train n'a pas déraillé, seul un essieu du tender a souffert.

Mais on assiste à une scène de folie chez les soldats et les militaires de la Kriegsmarine. Ils tirent à la mitrailleuse et au fusil-mitrailleur en direction des autres soldats. Le chauffeur et le mécanicien allemands, dressés sur le charbon du tender, tirent au revolver.

Un employé français, Jean DOUGUET, allé jusqu'à la gare de Pont-Quéau, voit le dit mécanicien téléphoner, l'arme au poing. L'agent de la S.N.C.F. revenant vers le train, est accueilli par une salve qui l'oblige à s'aplatir le long de la voie. Un FM près du ballast crache le feu. Un marin allemand intervient fort heureusement pour rectifier la hausse de tir.

Une machine de secours quitte Quimper, tractant un wagon de soldats envoyés en renfort.

Apercevant des baigneurs près du Stéir, au lieu-dit Le Léonard, les soldats croient voir des « terroristes ». Malgré la protestation du mécanicien français, ils tirent sur les jeunes gens qui s'éparpillent : Alain LE Coz (25 ans), de Kerfeunteun, est tué de deux balles dans la tête ; François GUÉGUEN (19 ans) et Jean HÉMERY sont blessés.

Les Allemands emmènent une quinzaine de jeunes gens, dont des requis, pour la garde des fils téléphoniques (après sabotages). Chargés dans le wagon, ils les débarquent sur le quai de la gare et les rouent de coups de crosse.

L'incident ferroviaire ci-dessus a interrompu le trafic, d'autant que le 18 un sabotage de la voie par explosif a eu lieu sous le tunnel de Pont-Quéau.

Le 22 juin, vers 1 h 30 du matin, le poste 5 d'aiguillage des lignes Quimper-Brest et Quimper-Douarnenez est dynamité. Les cheminots de service ont été ligotés, pour la forme, et transportés à quelque 200 mètres du lieu de sabotage.

Quiconque jugerait insolites, à la lecture de notre chronologie, les attentats et sabotages au Pont-Noir vers Pont-Quéau, sur la ligne

secondaire Quimper-Brest, comprendra ainsi qu'il s'agissait non pas directement d'empêcher les paras de RAMCKE de rejoindre le front de Normandie, mais de les harceler où qu'ils allassent.

A.S. – F.F.I. et F.T.P. rivalisent donc d'ardeur. Le chef de la 1^{re} compagnie F.T.P. (« Sous-Marin Curie ») avait mis au point un projet dont la réalisation vient d'être interrompue par la destruction de l'aiguillage du Pont-Noir (Poste 5).

Henri BOURBIGOT, mécanicien à la gare de Quimper, F.T.P., avait montré sommairement au commandant de compagnie, MÉVEL, comment se conduit une machine. On devait y accrocher des wagons de munitions et faire sauter le tout dans le tunnel de Pont-Quéau. Le lieutenant MONTEIL fournirait plastic et cordon sur le dépôt F.F.I.

Mais les F.T.P. sont prévenus du contretemps par Yves GOUFFÈS, de la S.N.C.F., qui informe également le chef du détachement qu'une draisine quitte la gare pour la réparation du poste d'aiguillage. Des traverses sont mises sur la voie, à la hauteur de Kergolvez, pour arrêter le wagonnet, et les patriotes, au nombre de quatre ou cinq, brisent à coups de masse le tableau de bord et le moteur de la draisine, et la font culbuter dans un ravin.

Le 23, vers les 23 heures, des rails de nouveau déboulonnés entre Quimper et Pont-Quéau occasionnent un autre déraillement.

La psychose d'attentats et de sabotages est telle chez les Allemands que le 24 juin dans la nuit, à partir de 0 h 45, les soldats de garde au passage à niveau de la rue des Réguaire n'arrêtent pas de tirer. On ne sait pourquoi.

Dans la nuit du 24, le train de parachutistes doit s'arrêter aux environs de Pont-Quéau : un bon morceau de voie manque. De plus, de l'huile a été généreusement répandue sur le rail, faisant patiner la machine.

Le soir, un millier de parachutistes – armés de mitraillettes et de fusils-mitrailleurs empruntent les bas-côtés de la voie – un soldat tous les 50 mètres environ – précédant et escortant le train qui roule lentement. Le convoi mettra au moins 45 minutes pour monter la pente de Trévoallec avant Châteaulin.

Le train suivant doit encore s'arrêter en route. Il y a des parachutistes partout, sur les plates-formes, les vigies, les citernes.

Des wagons précèdent la locomotive afin de subir le premier choc des explosions et déraillements.

Guellen... le hasard ?

Dans tous les secteurs, on attend les messages annonçant les parachutages.

Un groupe d'éclaireurs de France qui participe dans la nature sous le commandement de Roger LE BRAS au travail de sabotage autour de Quimper, quitte la ferme de Kenfrès le 17 juin, ayant été prévenu d'une incursion d'Allemands ou de leurs suppôts. Il rejoint l'équipe du lieutenant FER, chef du 3^e secteur, pour le moment à Ti-Map-Fourman en Kerfeunteun.

Le 26, par mesure de prudence, le maquis se déplace et s'installe au Guellen en Briec, dans une maisonnette inhabitée, à une centaine de mètres de la ferme.

Ce matin du 27 juin, le sergent téléphoniste allemand SCHNEIDER qui, avec deux hommes, répare les fils téléphoniques en bordure de la route de Châteaulin, remarque dans un champ des traces fraîches de chaussures. Il a la curiosité de suivre cette piste et, scrutant les lieux de ses jumelles, aperçoit un homme armé d'une mitrailleuse.

SCHNEIDER, sur la ligne, informe le poste de Kerfeunteun de son observation. Puis, sans attendre, avec ses deux hommes, il se dirige vers la ferme. Il abat le maquisard en faction – il semble que celui-ci s'était endormi – , lui prend sa mitrailleuse. Il ouvre brusquement la porte de la maisonnette où les patriotes se reposent après leur « travail » de nuit, lance une grenade, puis tire au jugé plusieurs rafales de mitrailleuse.

Après quoi, pris de panique, SCHNEIDER et ses deux soldats s'enfuient jusqu'à la route où un officier et un adjudant (BECKER) arrivent en side-car. Tous retournent vers la maisonnette où ils découvrent cinq corps que le lieutenant de la Feldgendarmerie HOFFMANN fait enterrer : Raymond LAMOUR, étudiant (19 ans) Emile LASTENNET, inspecteur de police (25 ans), Ange MENOUE (29 ans), Jean QUÉAU (20 ans), Guy ROLLAND, employé de bureau (18 ans).

HOFFMANN fait mettre le feu à la ferme¹¹.



La ferme de Guellen en Briec, brûlée en représailles le 27 juillet 1944.

*A Guellen en Briec :
Tombes des patriotes.*



Penhoat... la dénonciation.

Les trois autres maquisards, bien que blessés, ont pu se cacher (dans la cheminée et s'enfuir : FER, GUILLERM, LE BRAS, celui-ci bien que sérieusement touché.

Ils font plusieurs kilomètres à travers champs pour rejoindre le P.C. du capitaine « Jeannot » à Penhoat, atteint vers midi.

Ce matin même sont arrivés là, Hervé JULIEN, alias « Paul » et Alain LE BRAS, alias « Fernand », du groupe « Marceau ».

Théo LE FLOCH, l'infirmier, donne quelques soins aux blessés. Le lieutenant FER a le lobe de l'oreille droite coupé par une balle, GUILLERM, une éraflure dans la région lombaire et Roger LE BRAS sept éclats dans les jambes. FER est très affecté par la perte de cinq de ses hommes.

Les commandants BERTHAUD et Albert PHILIPPOT font remarquer à « Jeannot » que le P.C. se trouve à Penhoat depuis une huitaine de jours et qu'il conviendrait de le déplacer. De plus, le local dans le grenier d'une grange, en haut d'un escalier extérieur, est une véritable « souricière ». En venant, PHILIPPOT a de plus croisé un individu suspect en salopette bleue.

Le docteur Roger PIRIOU vient voir, vers les 17 heures, les blessés fiévreux. Il préconise le transfert de LE BRAS à la clinique des docteurs OLLIVIER-HENRY et PILVEN. Mais les médecins demandent d'attendre 19 heures, l'électricité (pour la radiographie) étant coupée par mesure d'économie.

BERTHAUD et PHILIPPOT viennent de quitter les lieux.

A 18 h 30, le fermier de Penhoat, René LE CŒUR prend les deux blessés légers dans sa voiture hippomobile pour les transporter dans une autre ferme. Théo LE FLOCH et Léon TANGUY accompagnent Roger LE BRAS, dans une voiture du garage Peugeot, jusqu'à la clinique.

Après l'opération, Théo quitte TANGUY et rejoint Penhoat par le chemin vicinal de Cuzon. En cours de route, il s'entend appeler. Une tête émerge d'une haie : celle du lieutenant MONTEIL « Beaucaire » : « J'ai rendez-vous avec « Jeannot », dit-il, mais il me semble avoir vu un camion allemand près de Penhoat ». Il faut dire que le P.C. a cherché à joindre les chefs de secteur pour monter une opération de représailles après Guellen, avec l'effectif d'une trentaine de patriotes.

Théo, qui connaît bien les lieux, propose d'aller en reconnaissance jusqu'à Penhoat. Il rampe dans les sillons de pommes de terre et, arrivé à quelques dizaines de mètres du P.C., entend des hurlements d'Allemands et voit ceux-ci traîner des corps jusqu'à une fosse que les ouvriers de la ferme ont creusée.

Il est 22 heures. Théo revient vers le lieutenant MONTEIL, rejoint par deux de ses hommes. Sous le coup de la douleur, croyant que son jeune frère est parmi les victimes, il propose d'attaquer les Allemands. Mais, il n'y a plus rien à faire. La ferme brûle. Ils passent la nuit dans un fossé à proximité. Le lendemain matin, Théo a la joie de trouver son frère au manoir de Kérivoal, P.C. départemental F.F.I. Au retour d'une liaison, Joseph LE FLOCH, ayant aperçu le camion

allemand près de Penhoat, avait fait demi-tour sur sa bicyclette, essuyant un coup de feu tiré par un soldat allemand, sans l'atteindre.



Roger LE BRAS. l'un des chefs éclaireurs quimpérois, rescapé de Guellen, tué à Telgruc (3 sept. 1944).

HOFFMAN expliquera que c'est sur les indications d'un nommé Charles BAAL, d'origine alsacienne traité comme malade à l'hôpital psychiatrique, que la connaissance du maquis de Penhoat était venue aux Allemands. Il avait remarqué des allées et venues. VON COLER, le Feldkommandant, lui avait confirmé l'ordre de s'emparer du chef des maquisards et de « liquider » sur place les autres pris les armes à la main, d'incendier la ferme.

Le chef de la Feldgendarmerie avait scindé en deux la compagnie de sécurité mise à sa disposition. Il commandait l'un des groupes ; l'autre, placé sous le commandement de l'adjutant-chef DUSCHTEIN, engagea le combat avec les patriotes qui se trouvaient dans le grenier. Deux Allemands furent blessés.

Les maquisards Hervé JULIEN, marbrier (24 ans), Hervé GESTIN, comptable (32 ans), Alain LE BRAS, étudiant (19 ans), Jacques

MAILLET, étudiant (19 ans), sont tués. Marcel PÉZENNEC, alias « Jeannot ») (32 ans), chef d'arrondissement, blessé mortellement, est jeté, comme ses camarades, au bas de l'escalier, et achevé, d'après HOFFMANN, par BAAL lui-même, le dénonciateur.

Ce qui donne encore une tournure criminelle à cette affaire, c'est que, quelques jours après à Penhoat, selon HOFFMAN, celui-ci reçoit de FENSKE, chef du S.D. de Quimper, l'ordre, toujours confirmé par VON COLER de « liquider » BAAL qui a servi d'indicateur (à cause de ses demandes d'argent réitérées et sans doute parce qu'il pourrait être compromettant).

Il conduit BAAL à Beg-Meil et ordonne au gendarme allemand TILLY de l'abattre d'une balle dans la nuque¹².

Kergrenn (secteur 7) : la suite.

A Penhoat, les Allemands ont trouvé des papiers qui donnent la situation, les emplacements des maquis.

A Kergrenn, en Ergué-Armel, c'est le secteur 7 dont l'action s'étend entre l'Odet et la route de Bénodet, jusqu'à la hauteur du Moulin du Pont. Le groupe en action dans cette zone compte une quinzaine d'hommes sous les ordres du lieutenant Pierre SOUSSET (de Saint-Derrien).

Depuis le 6 juin, son effectif qui a augmenté, a cantonné sur la ferme de Keradenne, puis celle de Bourdonnel.

La présence d'un maquis au-delà d'un certain nombre de jours, outre le danger accru d'un repérage par les Allemands, est une charge pour les cultivateurs, même si elle est bien acceptée par eux. Ils savent qu'en cas de découverte par les Allemands, ils encourent l'incendie de leur ferme et risquent leur vie.

A Kergrenn, les cultivateurs sont les époux LASSEAU, gens très accueillants. Ici, les repas sont préparés à la ferme, mais les patriotes les prennent à part dans un appentis. Ils ont, par ailleurs, installé un campement pour le repos, dans le coin d'un champ, à quelque distance de la ferme : une toile de tente camouflée par des branchages. Leur matériel est modeste, leur armement infime.



Monument à Kergrenn Ergué-Arnel.

Le déménagement de Bourdonnel s'est effectué avec une charrette et un cheval conduits par Jean POUPON et Roger LE BRUN et prêtés par les époux LOZACHMEUR, de Saint-Laurent, qui ont offert une barrique de cidre aux maquisards.

Pour les questions matérielles, le secteur 7 bénéficie de l'assistance de Mme Marie-Anne SALAÜN¹³, qui a l'avantage, de connaître les cultivateurs des environs.

Les maquisards travaillent de nuit en général, cisillant les fils téléphoniques, en faisant de nombreux morceaux, une fois au sol, pour éviter leur récupération. On manque de fil de cuivre aux P.T.T., dit-on.

Il arrive aussi que les maquisards coupent des arbres pour les faire tomber en travers de la route. Les Allemands, furieux, hèlent les passants pour les aider à les déplacer.

Un autre travail nocturne occupe les maquisards du secteur 7 et ceux du secteur 6, le terrain concerné, à Ménez-Bily, étant à la limite des deux zones : l'enlèvement des « asperges de ROMMEL », à savoir des pieux (ou troncs d'arbres plutôt, de 5 m de hauteur) que les Allemands font enfoncer en terre par des requis, dans les champs d'une certaine superficie, afin de prévenir des opérations aéroportées.

Ayant été informé de la tragédie de Penhoat, le lieutenant SOUSSET conseille à ses hommes de ne pas trop rester au campement ce matin du 28 juin : « Demain, on se divisera en deux groupes. Soyez-là pour 12 heures-12 h 30 »), dit-il à Jean POUPON, chargé du ravitaillement, qui, avec Robert BRETON, dit « Robic », s'en va chercher du pain à la boulangerie de Kervao, route de Concarneau.



*Quelques-uns des maquisards massacrés à Kergrenn : Roger DRENO,
Jean GRANNEC, Pierre LE BERRE.*



Siège de Quimper. Quelques F.F.I. équipés.

Ont quitté par ailleurs Kergrenn : Lili HASCOËT, qui tous les matins assure la liaison avec le P.C., et Corentin LE BRUN.

Aux environs de midi, POUPON et BRETON reviennent à travers champs, après être passés à Kerveur et Kervoalic acheter du beurre. Le passage le plus périlleux est la traversée de la route en face du chemin de Lanros, que l'on emprunte aussi pour aller à Kergrenn.

Les deux patriotes voient, aux abords de l'entrée, quelques habitants de l'endroit en conversation. Cette présence leur paraît insolite, mais ils s'engagent néanmoins dans le chemin. Peu après, ils entendent le bruit d'une camionnette, pleine de soldats, qui dépose, à distance, sur le chemin, des sentinelles. POUPON et BRETON ont juste le temps de se cacher avant de s'enfuir.

Une première voiture, passée auparavant, a attiré l'attention des riverains. A l'intérieur se trouvent le lieutenant HOFFMANN et des feldgendarmen.

A ce moment, les patriotes prennent leur repas dans l'appentis. Roger LE BRUN, le premier près de la porte, entendant un bruit de moteur et de freinage, jette un coup d'œil sur la cour et prévient : « Voilà les Fritz ! » Il se précipite vers une autre sortie donnant sur l'arrière, suivi de Jean CALVEZ. Ils entendent crier « Halte ! » Ils ont vingt mètres à franchir vers une entrée de champ. Des coups de feu claquent, tirés par l'officier dont l'arme paraît s'enrayer. Un soldat prend le relais avec sa mitrailleuse et vide un chargeur. Mais les deux fugitifs sont saufs. Plus tard, quand Jean CALVEZ voudra extraire son portefeuille de la poche de sa veste, il s'apercevra que le tissu est collé au cuir, et que les papiers sont traversés en partie par une balle ainsi amortie.

Ont réussi par ailleurs à se sauver le gendarme Camille WITMANN, d'origine alsacienne, et Job CORNILLY.

Mais six maquisards sont abattus ou massacrés : le lieutenant Pierre SOUSSET (29 ans), les sergents Roger DRÉANO (32 ans) et Marcel CHOCAT (27 ans), Jean GRANNEC (20 ans), Pierre LE BERRE (22 ans), Hervé PENNARUN (20 ans).

Les Allemands brûlent la ferme de Kergrenn. La vie de Hervé LASSEAU, le fermier, est épargnée grâce au lieutenant SOUSSET qui a déclaré que les maquisards se sont imposés à Kergrenn.

Kervern (secteur 5) épargné.

Comme les secteurs 6 et 7, le secteur 5 se rattache au mouvement « Vengeance ».

Le chef du secteur, Gabriel NICOLAS, avait rendez-vous avec Marc LE GUENNEC, à son domicile, le 20 janvier 1944, pendant l'heure de midi¹⁴. Une pluie providentielle, puis une information donnée par son collègue de travail et ami DAOUDAL, qui avait vu Mme LE GUENNEC et des jeunes gens emmenés dans une voiture de la Gestapo, firent qu'il échappa à l'arrestation.

Bien que coupé des autres responsables, il a contribué au maintien du mouvement « Vengeance » à Quimper et poursuivi son travail de recrutement et d'organisation, en liaison avec les composantes de l'A.S. (Armée Secrète).

On trouvera ci-après un condensé de la relation de ses activités à partir du déclenchement du Plan Vert :

« Le département F.F.I. me fait dire de me trouver le 7 juin au matin au P.C. du capitaine « Jeannot ».

« J'y rencontre six ou sept hommes, dont le capitaine, tous en civil. Nous abordons immédiatement la question des moyens dont chacun dispose. Il n'a à sa disposition qu'une demi-douzaine d'armes disparates déjà entre les mains de ses cadres. Il espère un parachutage. Notre mission consistera, en priorité, à attaquer les moyens de liaison et de transport de l'ennemi, en particulier à saboter les câbles et fils téléphoniques... »

La région de Quimper est partagée on l'a déjà dit par les F.F.I. en secteurs, comme un gâteau en parts¹⁵.

« Le secteur n° 5 qui m'est dévolu, sur Ergué-Armel, a pour limites la voie ferrée Quimper-Rosporden, d'une part, la route Quimper-Concarneau d'autre part. J'indique au capitaine que le P.C. de mon secteur sera le hameau de Kervern. Ce choix tient compte de la géographie des autres secteurs. Un contact journalier par agent de liaison aura lieu chaque matin avec le P.C. Les changements (stratégiques) des maquis seront signalés.



Ultimes travaux de fortification. – Requis quimpérois.

« Pour mes déplacements, j'ai une bicyclette aux pneus fort usagés et très rafistolés. N'étant pas recherché, je peux circuler librement malgré les multiples contrôles. J'ai des pièces d'identité authentiques. J'ai une carte d'employé d'un service prioritaire (fabrique de pylônes électriques).

« Je vais une dernière fois à mon bureau de l'Entreprise CABAGNO. Je mets au point quelques questions avec mon collègue de travail et confident DAOUDAL

« Comme je n'ai besoin que d'une douzaine d'hommes, je décide de prendre la moitié à l'entreprise, sous la direction du contremaître René LAURENT, une trentaine d'années, intrépide... L'autre chef de groupe, Félix MORAND, 35 ans environ, mécanographe, ancien sergent au 137^e R.I., sera mon adjoint.

« Le beau temps facilite bien des choses, car nous sommes très dépourvus du nécessaire.

« Mon contremaître, agent de liaison, arrive à l'heure prévue avec cinq hommes. Il a emprunté la camionnette de l'entreprise pour le

transport du personnel et de l'outillage pour l'exécution des missions.

« Le hameau de Kervern comprend trois fermes. Il est à l'écart des grandes voies de communication et même du chemin communal. Je ne connais aucun des propriétaires et quand je me présente chez l'un d'entre eux, lui demandant de nous donner l'hospitalité pour la nuit, il accepte.

« A 19 heures, tout le monde a rejoint. L'effectif est le double de celui prévu, certains étant accompagnés de jeunes frères ou amis ; le plus jeune n'a pas 16 ans, mais est prêt à n'importe quelle mission... »

« Des fonds ont été remis par le capitaine "Jeannot" pour assurer le ravitaillement des hommes. Une discipline toute militaire doit être acceptée pour notre efficacité et notre sécurité. La coopération de la population paysanne du secteur sera parfaite.

« Pour diminuer les risques à cet égard, dès la matinée du 8 juin, nous quittons la ferme de Kervern pour nous installer dans la nature, à 500 ou 600 mètres... Un fossé profond, le long d'un champ de blé, bien couvert par des arbres, nous servira de refuge. Un paysan nous prête une grande bâche pour nous abriter des rosées matinales.

« Très rapidement, dans la matinée du 8 juin, je me rends compte que je ne peux pas garder l'effectif de 24 hommes pour des questions matérielles et de vulnérabilité.

« Malgré leur déception, je réussis à faire rentrer huit hommes chez eux. Je leur promets de les reprendre, si je reçois des armes. Ils constitueront une base arrière pour le ravitaillement, en liaison avec le maquis.

« La nourriture est préparée à la ferme. Trois, quatre, puis cinq cultivateurs s'offrent à participer au ravitaillement à tour de rôle. Parfois, ils nous invitent le soir à leur table, malgré le risque et les alertes ».

« Nous assurons la garde discrète de notre cantonnement de jour comme de nuit. De jour, nous essayons de trouver un têtard de chêne suffisamment haut, couvert de lierre, qui dissimule la sentinelle. Mais notre sécurité sera plutôt dans le changement de cantonnement. Nous ne restons jamais plus de trois jours au même endroit.

« Le soir du 8 juin, je décide d'aller couper le câble téléphonique souterrain à grande distance sur la vieille route romaine de Rosporden. Nous partons, à travers champs, avec pelles et pioches... Il faut bien une heure environ pour trouver le câble et le couper à la hache. Pendant ce temps, j'assure la sécurité avec mon ridicule petit pistolet de 6,35 mm qui n'a que cinq ou six cartouches. C'est pourtant notre seule arme pour le moment, en dehors de la hache et des manches d'outils.

« Le travail fait, nous ne traînons pas sur place car nous savons par les agents des P.T.T. que l'endroit de la coupure est vite localisé. Nous rentrons au cantonnement : le fossé dans lequel nous passons la nuit, enroulés dans une couverture.

« Le matin du 9 juin, faisant ma tournée, j'apprends que des habitants ont été requis pour garder le câble. La réaction des Allemands a été rapide.

« Ma femme, qui est aussi mon agent de renseignements et de ravitaillement, et assure la liaison avec un pot de lait sur le guidon de son vélo, m'apprend que dans les commerces les réactions sont diverses...

« Ma surprise sera de recevoir un avis de la mairie (le lieutenant NICOLAS habite Ergué-Armel) me désignant, avec d'autres compagnons, pour assurer la garde du câble dans la nuit du 10 au 11 juin.

« L'équipe change encore de cantonnement. Mais à la tombée de la nuit, nous décidons de recouper le câble téléphonique remis en service depuis 48 heures. Je serai ainsi au rendez-vous que m'a fixé la mairie (pour la garde du câble)...

« Nous opérons au même endroit que la fois précédente. Ce sera plus rapide puisque la terre a été fraîchement remuée. Nous trouvons sur place le groupe des gardiens, au nombre de cinq ou six, qui discutent gaiement. Nous leur disons de se rassembler un peu plus loin pendant que l'on recoupe le câble. Tout se passe dans la bonne humeur. Nous leur conseillons de dire qu'ils ont été attaqués et menacés par des terroristes.

« Notre armement... augmente néanmoins presque chaque jour. Outre le 6,35 mm, nous avons deux revolvers à barillet, l'un modèle 1875, l'autre 1892, avec une dizaine de cartouches. Un cultivateur

nous donne un fusil de chasse. Notre défense ne peut résider que dans la fuite »... Mais mon adjoint, Félix MORAND, réussit à se procurer une mitrailleuse anglaise « Sten », avec trois ou quatre chargeurs. C'est déjà plus sérieux.

« Nous changeons de cantonnement pour nous installer à 300 ou 400 mètres de la ferme de Kerdroniou, dont le jeune propriétaire, M. RIOU, et son épouse s'offrent immédiatement pour assurer notre subsistance avec l'appoint que nous pouvons leur apporter, en pain et en viande ».

Dans le quartier du Petit-Guélen, trois frères (LE Du, Café et entreprise), qui appartiennent à la Résistance, renseignent efficacement le maquis sur les mouvements des Allemands, ravitaillant gratuitement les maquisards en bière, car il fait chaud.

« Les deux dernières coupures n'ayant pas entraîné de représailles, nous décidons, au secteur 5, de récupérer des armes sur les Allemands. Au début de l'après-midi du 14 juin, mon adjoint part avec quatre hommes... Une camionnette est arrêtée en bordure de la nationale (de Rosporden) et trois Allemands assis sur la berme... Les cinq maquisards sautent sur le talus avec leurs armes et les somment de se rendre. Surpris, ils ne font pas d'opposition... sauf l'un d'entre eux qui, une grenade à la ceinture, tente de l'amorcer. Blessé d'une balle de revolver il n'insiste pas. Le groupe rentre avec trois fusils Mauser, trois cartouchières pleines de balles et trois grenades...¹⁶.

« Une heure plus tard, prévenu par l'un des frères LE Du que les Allemands en grand nombre et en armes débarquent de camions, le maquis se déplace... »

Les Allemands appréhendent plusieurs jeunes gens qui travaillent dans les champs ou circulent sur la route, dont Pierre LOZACHMEUR, son frère Louis et Henri LOUBOUTIN qui, en fin de compte, sont libérés après contrôle.

Ces activités des hommes du lieutenant NICOLAS se poursuivent jusqu'au 27 juin.

Ce jour-là, dans l'après-midi, le lieutenant NICOLAS reçoit un message du P.C. (capitaine PÉZENEC), l'invitant à se rendre « avec le maximum de ses moyens, vers 22 heures, près de la

chapelle Saint-Guénolé sur la commune d'Ergué-Gabéric ». Il est question d'une intervention non précisée dans le message.

Le lieutenant NICOLAS a été prévenu de l'attaque d'un secteur, sans autre indication (Guellen). Il s'agit, comme on le sait, d'une opération de représailles montée par PÉZENNEC. NICOLAS ne le saura pas et pour cause : à la même heure, le P.C. à Penhoat est attaqué et anéanti.

Le 28 à midi, les Allemands sont à Kergrenn. Vers 14 heures, ils se présentent à Kervern, en fait simple boîte aux lettres, les maquisards cantonnent dans la nature et changeant très souvent de campement.

« Un camion est donc arrivé à Kervern. Une vingtaine de soldats, l'arme au poing, sautent du véhicule, interrogeant, frappant les cultivateurs, fouillant les maisons et bâtiments. Ils se font conduire dans les environs immédiats, mais ne trouvent rien. Kervern échappe de peu au sort des flammes... »

Un pénible devoir.

Les chefs de secteurs F.F.I., pendant un temps, vont garder le contact après le 28 juin. Mais le lieutenant NICOLAS, chargé de s'occuper des victimes, familles et rescapés, du secteur 7 (Kergrenn), doit rappeler quelques-uns de ses hommes.

Il est urgent de sortir les morts de la fosse commune pour les identifier rapidement et secrètement, récupérer les divers objets qu'ils portent sur eux et les ensevelir décentement.

René LAURENT, sollicité, a accepté, avec des camarades, de remplir ce pénible devoir. Ils attendent une nuit claire, moins de quinze jours après le décès des maquisards. Une entreprise a livré des cercueils montés sur place. En cas d'intervention des Allemands, il a été recommandé à chacun de ne porter aucune arme sur soi.

Au P.C. départemental des F.F.I.

Le château de Kerivoal en Kerfeunteun, dont Alfred LE MERCIER, membre de « Libé-Nord », est colocataire, sert d'abord de refuge à

Léon TANGUY, l'un des lieutenants de « Berthaud ». Ensuite « Berthaud » lui-même, adjoint de « Poussin », y est accueilli par LE MERCIER en mars 1944 et fait de Kerivoal son P.C.

En mai, le chef départemental « Poussin », traqué par les Allemands, s'y réfugie avec son P.C.

A partir du 6 juin 1944, les membres de la famille MERCIER assurent la liaison avec le P.C. d'arrondissement du capitaine JANNAULT¹⁷ ou PÉZENNEC. On trouve, entre autres à Kerivoal, LUCAS (Bobby), MORIZO'O et Jeanne BOHEC, dite « Micheline » (et « Rateau »), lieutenant du B.C.R.A.

De Kerivoal, le matin du 27 juin 1944, « Poussin » part pour sa dernière mission, accompagné du lieutenant de Gendarmerie JAMET, de Quimperlé, dans une voiture conduite par le gendarme MORISSET, tous fusillés dans le Morbihan le 29 juin.

Le P.C. départemental échappe aux recherches des Allemands, sinon le château eût été incendié...

Le 20 juillet, 1944, l'état-major F.F.I. s'installe à la sortie de Quimper, au Rouillen en Ergué-Gabéric, dans des bâtiments appartenant à Alfred LE MERCIER.

Avec les F.T.P.

« Néophytes, nous avons beaucoup d'enthousiasme certes, mais aussi beaucoup à apprendre », constate honnêtement le lieutenant NICOLAS qui poursuit : « Un effectif important (dans chaque secteur) était lourd pour la sécurité comme pour le ravitaillement.

« Notre autocritique fut faite au cours d'une réunion en pleine nature, route de Locronan, en présence du chef départemental BERTHAUD. La plupart des futurs commandants de compagnies étaient présents à ce rendez-vous. Des mesures de réorganisation furent mises au point... »

Les Allemands continuent à voir des « terroristes » partout. Le 28 juin, près du café PERNEZ, au Cap-Horn, des soldats tirent sur deux jeunes hommes, Pierre HASCOET et Louis BERNARD, de Penhars, qu'ils emmènent à Saint-Charles.

L'Occupant a sans aucun doute les noms de responsables, trouvés dans les papiers du P.C. à Penhoat. Certains, comme les

frères LE FLOCH, Youenn COSMAO, envoyés « au vert », dans le secteur de Pont-Croix ou ailleurs, reviendront au bout d'une quinzaine de jours. Les autres évitent de rester à leur domicile.

Le 7 juillet, Maurice BELLAN, chef de secteur, commandant de compagnie, est arrêté au lycée et enfermé à Saint-Charles. Commandant militaire F.F.I. de Quimper, le lieutenant MONTEIL le remplace.

Après les massacres de patriotes dus à des dénonciations, s'ouvre la période de l'épuration. F.F.I. et F.T.P. s'y emploient. On assiste à un certain nombre d'agressions contre les agents des Allemands ou des gens qui entretiennent des rapports occasionnels avec eux, « tentés par l'appât d'une prime » ou parfois par vengeance.

L'attentat le plus spectaculaire est celui du 13 juillet, vers 13 heures, à leur domicile, rue Le Déan, contre les époux COSSET, notoirement connus : la femme blessée, l'homme, qui a réussi à se protéger, tire au travers de la cloison sur ses agresseurs.

La Feldgendarmarie toute proche ne tarde pas à intervenir. Elle appréhende ici et là, des jeunes gens qui se rendent à leur travail.

Le lendemain, 14 juillet, au début de l'après-midi, trois individus se présentent au poste de police de Quimper comme étant des miliciens¹⁸. Tapant sur la table devant quelques agents de service, ils interrogent : « Combien d'attentats à Quimper ? Combien d'arrestations ? Aucune ! »

Une communication téléphonique interrompt cette intervention : un attentat vient d'avoir lieu dans le quartier du Champ de Manœuvre. Les miliciens s'en vont, menaçants : « Cela ne se passera pas comme cela ! »

Les F.T.P., éprouvés par la répression au début de 1944 et avant, ont pu poursuivre l'action menée de manière constante, ainsi qu'en témoigne en partie notre chronologie de mai à août.

Des initiés auraient même pu observer à l'heure de midi, à la gare de Quimper, une équipe en bleu de travail, comme les réparateurs, procédant, à l'aide d'échelles, au démontage d'une ligne téléphonique utilisée par les Allemands. Parmi ces opérateurs hardis, l'un des frères LE RHUN.

Quant aux membres des groupes de sabotage et leurs supports qui travaillent autour de Quimper, ils s'appellent, outre ceux déjà

cités – et on en oublie – Pierre CORNEC, Louis DURAND, Jean GLOAGUEN, Fanch TANTER, Corentin LE GUERN, Pierre RIVIÈRE, Jean LE MINOR, Jean SEZNEC, Alain CHAUVIN... Louis SCHWARTZ, le graveur, maître en faux cachets de la Kommandantur et autres, Youenn BILGOT, à la mairie de Kerfeunteun, Eugène LE PESQUE.

Les contacts entre les F.F.I. et les F.T.P., au niveau des responsables, ont été interrompus après la rafle du 22 janvier 1944 au restaurant de la Tour d’Auvergne¹⁹, lors de laquelle le chef de l’A.S. de l’arrondissement de Quimper a été arrêté, ainsi qu’Albert QUÉGUINER (F.T.P.).

A signaler aussi qu’un autre chef F.T.P. originaire de Douarnenez, Jean MOREAU, qui a participé à l’organisation des détachements dans le Sud-Finistère et conseillé l’attaque de la prison Saint-Charles à Quimper²⁰, avant de se voir confier des responsabilités régionales, a été pris à Argentan, en mai, et fusillé le 9 août 1944 dans l’Orne.

Le 12 juillet 1944, BERTHAUD pressent, par l’intermédiaire de MONTEIL, pour succéder à PÉZENEC au commandement de l’arrondissement F.F.I. de Quimper, Albert PHILIPPOT qui accepte après la défection de plusieurs officiers d’active. Il prend aussitôt contact avec le commandant « André » (Louis STÉPHAN) chef des F.T.P. dans le Sud-Finistère et son adjoint Joseph KERVAREC, alias « Gaston ».

« “André” me garantit 300 hommes encadrés », écrira PHILIPPOT, « dès qu’il sera possible de les équiper et la possibilité d’augmenter rapidement ces effectifs. De notre côté, nous pouvons compter sur 700 hommes encadrés, groupés en sept compagnies, mais nous n’avons toujours pas d’armes ».

Un plan est élaboré entre F.F.I. et F.T.P. en vue du déclenchement de l’insurrection nationale : attaque de la Kommandantur, des casernes, etc. En fait, les événements décideront autrement.

Les « prélèvements » – la grande rafle – le médecin autrichien.

Depuis le débarquement, il n’y a pas eu de jours à Quimper sans incidents. L’insécurité est partout. L’Occupant n’affiche plus sa

supériorité à la terrasse des cafés, les soldats isolés ne traînent pas dans les rues. Néanmoins, les Allemands accentuent l'oppression.

Le 17 juin, une réquisition de bicyclettes a eu lieu sur le Champ de Bataille. Sur 700 vélos présentés, un sur dix a été retenu, les autres étaient hors d'usage.

N'ayant pas trouvé leur compte sans doute, le 21 juin dans l'après-midi, ils « raflent » dans les rues, contre reçus, des bicyclettes d'homme ou de femme. Dans les derniers jours, ce sera la chasse aux véhicules de toutes sortes.

Les états-majors des F.F.I.-F.T.P. doivent payer des soldes auxquelles s'ajoute une prime familiale et d'alimentation à leurs hommes qui ont quitté leur emploi depuis le 6 juin. Ils essaient d'assurer aussi aux veuves des patriotes tués au combat ou victimes de la répression une allocation, en attendant le règlement, encore lointain, des pensions. Des « prélèvements » sont faits, surtout en juillet, période très active de recrutement de F.F.I.-F.T.P., dans les perceptions, Recette des finances, P.T.T., Crédit agricole, banques.

Les personnels de ces établissements ou services sont acquis, pour certains d'entre eux, à la Résistance et il arrive que le coup de main « armé et masqué » ne soit qu'un simulacre.

L'Occupant, pour impressionner sans doute, arrête, dans la nuit du 8 au 9 juillet, trois contrôleurs et une dame employés des P.T.T.

Autour de cette date, un chef de bureau, un chef de division à la Préfecture (François TRÉGUER qui restera à Saint-Charles jusqu'à la libération de la ville), sont emmenés par les Allemands.

Front National F.T.P. : Un groupe devant la boulangerie BOURBAO, rue Le Déan à Quimper. Debout sur le pas de la porte : Corentin LE FLOC'H, « Alex », mort à Buchenwald.



Des porteurs de fonds sont attaqués en plein jour dans la rue le 26 et le 29 juillet, les gardiens de la Paix qui les escortaient, désarmés ou tenus en respect.

Le Préfet intérimaire, qui croira en Vichy jusqu'à la fin, demande un renfort de police. Il ne viendra jamais, et pour cause.

Mais le 25 juillet, vers les 17 heures, les Allemands font une grande rafle dans la ville : 400 hommes selon une estimation populaire, 150 hommes d'après les Allemands²¹ sont emmenés dans des camions à la prison Saint-Charles.

Hélène COQUIL, étudiante²², est témoin de cette opération : « Très vite, des soldats casqués surgissent, la mitrailleuse ou le fusil au poing, barrant la chaussée. Nous sommes une soixantaine de personnes cernées en bordure de l'Odéon. Nous faisons un effort pour rester calmes afin de ne pas exciter les soldats. J'entends crier "Halte!"

« De l'autre côté du quai de l'Odéon, sur le trottoir, en face de nous, un homme vient de s'engager dans la rue du Palais. On tire.

L'homme s'effondre. Je pousse un cri, une arme se braque sur moi. J'entends : "C'est M. VASLET DE FONTAUBERT²³. Il n'a pas entendu les sommations, il est sourd..." »

Ce sont des jeunes que les Allemands retiennent. M. COQUIL, instituteur, qui a parmi les papiers qu'il doit exhiber une carte d'ancien combattant de la guerre 1914-1918, est laissé en liberté.

Dans la cour de Saint-Charles, tous ceux pris dans la rafle restent debout, longtemps, alignés sur plusieurs rangs, avant de remettre leurs papiers. Ils sont fouillés au corps par des marins allemands prisonniers (des mutins dit-on), avant d'être enfermés au nombre d'une dizaine par cellule.

A partir de 11 heures, les Allemands relâchent les agents des services publics : S.N.C.F., P.T.T., Police, après un interrogatoire d'identité, mené par des membres de l'antenne du S.D. Ce sera la dernière apparition de la Gestapo qui va quitter Quimper préventivement.

Parmi les « raflés » se trouvent des Résistants, mais les interrogateurs ignorent lesquels : Marius JAURAND (de « La Vengeance »), par exemple, recherché à Quimper et à Lyon, sous le nom de « Patrick ».

D'aucuns retrouveront la liberté le 3, le 4 et peut-être avant, grâce à un Autrichien qui ne peut être que le médecin-lieutenant SCHWEIGER. Celui-ci se signalera d'ailleurs, en liaison avec la Croix-Rouge française, par son esprit humanitaire pendant le siège de Quimper.

Sont libérés grâce à lui Jean MÉVEL, chef F.T.P., Théo LE FLOCH, arrêté sous le nom de « Francis MAZÉAS », René KÉRAVEC, de Quimper, et d'autres sans doute.

Cette filière de libération passe pour les uns par l'hôtel de l'Epée, pour les autres par Edmond SZYMCZACH²⁴, chef de chantier à Quimper, d'origine polonaise, par Mme MORVAN, épouse d'un négociant...

D'autres resteront prisonniers jusqu'à la Libération dans des conditions très pénibles.



Les rescapés du secteur 3 de Quimper. Au centre : le lieutenant FER, dit « Broustail ».

Les éclaireurs quimpérois : le secteur 3.

Albert PHILIPPOT (futur commandant de l'arrondissement F.F.I. de Quimper) avait remis en route sur le plan local, au début de 1937, le mouvement des Éclaireurs de France.

En plus des élèves du cours complémentaire où PHILIPPOT enseigne, le groupe compte aussi des lycéens : Jos LE GRAND, Henri LE POUPON, Raymond LAMOUR...

En 1939 le capitaine (de réserve) PHILIPPOT est mobilisé, de même que Jean KERLOC'H, instituteur à l'école du Moulin-Vert, qui s'occupe avec lui des Eclaireurs. Ils sont faits prisonniers en 1940.

Le mouvement éclaireur poursuit ses activités de manière clandestine sous l'Occupation, étant vu comme une préparation militaire. Le port de l'uniforme est interdit.

Le commissaire local est Jean BOROSI dont le frère est aviateur dans les Forces françaises libres ; les autres chefs locaux, outre LE GRAND et LE POUPON et LAMOUR, sont Roger LE BRAS, Jean VAUTIER...

Jean BOROSI, entré dans la Résistance, est l'un des adjoints de Nicolas KERVAHUT au mouvement Libération^(*). Comme plus tard Albert PHILIPPOT (« Prigent »), libéré d'un oflag comme ancien combattant de 1914-1918 et nommé à Rennes, il sait utiliser ses camarades pour les diverses missions qu'ils exécutent avec l'esprit « Eclaireur ». Son mauvais état de santé lui sert à couvrir un personnage agissant.

Jean-Marie QUÉAU occupe un emploi à la mairie d'Ergué-Armel. Il est très utile, de même que Jean Pochet, employé à la préfecture.

Ces éclaireurs quimpérois se retrouvent pour les week-ends dans la liberté relative, tout au moins jusqu'en début de 1944, de la campagne environnante : La Lorrette, le Stangala, Kerambleis, Rosulien... Ils font de la Résistance sans être affiliés individuellement à un mouvement.

Ils suivent les cours de préparation militaire donnés par l'aspirant (de réserve) CADER, professeur au Likès, avec l'une des mallettes de couleur bleue, en fibrine (il y en a deux, peut-être trois) qui circule au mouvement « Vengeance » contenant une mitraillette Sten, un colt, une boule de plastic, cordon et détonateur.

Le directeur du Likès arrêté en avril 1944, le professeur CADER « en fuite », certains éclaireurs du clan « Pierre BAUDRY », du nom de l'un des premiers chefs quimpérois mort au large de Casablanca en novembre 1942, vont camper au Stangala. Quelques-uns sont bûcherons, employés à la scierie MORVAN.

Le 7 juin, ils prennent le maquis à la ferme de Kerfrès en Kerfeunteun que l'un d'eux connaît. On apporte le matériel de campement.

Trois jours après, le groupe, tout en gardant une certaine autonomie, est intégré au secteur 3, que commande le lieutenant « Broustail » (FER) et qui comprend trois sous-officiers : MENO, DRÉANO et LASTENNET et le soldat Jos SANNIER. L'armement est de deux mitraillettes et trois revolvers.

Quant aux éclaireurs-maquisards qui arrivent à quelques jours près, ce sont : Joseph CADIOU « Léon », GUILLERM, LAMOUR, LE POUPON, QUÉAU, Guy ROLLAND « Nonna », René STERVINO « Stégué », qui devra partir pour Amboise. Jean BOROSI (Titjean), sans être présent, maintient un contact, de même que le commandant PHILIPPOT et KERLOC'H.

On voit ainsi, jour par jour, les éclaireurs participer aux activités du secteur 3, le long de la route de Coray, sous les ordres de « Broustail » et de ses adjoints : coupures de fils et câbles téléphoniques, abattage de poteaux et d'arbres. Entre autres :

Le 16 juin, le camion de dépannage des P.T.T. enlevé près du hameau de Saint-André, sur la route de Coray, est conduit à Griffonnez (Stangala) ; les roues démontées et jetées dans l'Odet, les pièces essentielles du moteur enlevées.

Le 17, à Kerfrès, des Allemands ou miliciens se présentent. Les maquisards étant absents, ils frappent la bonne, Mlle DANIEL, et l'ouvrier agricole Bastien.

Le 18, les maquisards coupent la ligne aérienne du relais Quimper-Kerfeunteun à Brest. On badigeonne au coaltar les plaques et bornes indicatrices. Il y a aussi les planches garnies de pointes sur la route. Ils ont le plaisir de voir un véhicule allemand s'y enferrer. On mène une action contre les collaborateurs.

Le 22 juin, un câble, à quelques kilomètres de Ti-Sanquer est sectionné. Jos SANNIER est un virtuose de la scie à métaux.

A l'occasion, les éclaireurs font montre de qualité équestre sur les chevaux de la ferme de Ti-Mab-Fourman.

Le lieutenant « Jannault », de son P.C., leur donne l'ordre de raser le collier de barbe qu'ils ont laissé pousser. « Les maquisards ne doivent pas se faire remarquer. »

Mais « Broustail » pense que le lieu est surveillé. Deux éclaireurs ont été dirigés sur le secteur 2 (BELLAN) : LE GRAND et POUPON. DRÉANO est affecté au maquis de Kergrenn en Ergué-Armel. Les autres vont avec le lieutenant FER cantonner dans une maisonnette à Guellen en Briec. Ils y sont conduits avec leur matériel dans la voiture d'Hervé SCOTET.

Le lendemain matin, 27 juin, fatigués après une mission nocturne, ils dorment. On connaît la suite que René GUILLERM raconte :

« Vers 10 h 15, je suis tiré brusquement de mon sommeil par un bruit que je ne connais pas... Je réalise : J'entends les voix des Boches... Le sergent-chef MENOUE râle. Je risque un œil... Un canon de mitraillette dépasse la porte et crache dans la maison ses rafales meurtrières. Puis, la tête sous la couverture, serré contre Nonna (ROLLAND) qui est d'une fixité qui ne me frappe pas tout de suite, j'entends encore deux explosions. J'ai senti comme une pointe rougie qui me laboure le dos... Je sais que je suis touché... Je me découvre le visage et, à ce moment, je vois le lieutenant et Roger LE BRAS qui pénètrent dans la cheminée. Une autre grenade, la dernière éclate... Je continue à faire le mort... Ici, je ne sais combien de temps se passe sans bruit ; puis le lieutenant FER et Roger descendent de la cheminée ; je me lève à ce moment. Mon premier cri est : Nonna est mort !... (voir Guellen – Penhoat – autour de Quimper).

CADIOU était absent et SANNIER travaillait dans la journée aux Ponts-et-Chaussées.

Les maquisards se dispersent après l'attaque du P.C. de Penhoat, comme on le sait.

Les routiers, du moins les rescapés, rejoindront le 4 août, en uniforme, avec les anciens du secteur 3, Langolen où se trouve le commandant PHILIPPOT. Ils participeront aux combats. Roger LE BRAS, blessé à Guellen, tombera à Telgruc sous le bombardement du 3 septembre, avec deux autres éclaireurs : Louis HENTIC et Robert GRANJEAN.

Le clan de Quimper a la croix de Guerre.

(*) « Le Finistère dans la Guerre », tome I.

Sources : Carnet de route (tenu par Roger LE BRAS) et divers témoignages.



Soirée du 4 août 1944 : Les F.F.I. et F.T.P., venant de Langolen, attaquent Quimper (photo prise d'une fenêtre au studio Villard).

A Langolen : le camp de Stang-Vras.

Le 3 août au matin, le commandant de l'arrondissement F.F.I. PHILIPPOT donne l'ordre au lieutenant NICOLAS de rassembler au plus tôt sa compagnie à 1 kilomètre à l'ouest du bourg de Langolen en la ferme de Stang-Vras, tenue par Yves LE BERRE²⁵.

Le commandant F.F.I. a prévu en effet que la 5^e compagnie sera la première à être armée.

Le lieutenant NICOLAS trouve, sur place, les membres de l'équipe Jedburgh « Gilbert » : BLATHWAYT, CHARRON, WOOD, et le capitaine LE CLÉACH, alias « Mercier ». Celui-ci fait mouvement avec ses hommes dans la soirée (cf. Rosporden). Il laisse 13 fusils-mitrailleurs, 17 fusils, 8 bazookas antichars à NICOLAS qui a réuni les 130 hommes de sa compagnie et doit recevoir un parachutage pour compléter son armement.

Ces hommes ont rejoint, par deux, ou trois, Langolen, convoqués par les chefs de section.

Pour le lendemain est prévu l'armement de la 1^{re} compagnie F.T.P. (MÉVEL) et la 6^e F.F.I. (DANION).

A 12 heures et à 18 heures la B.B.C. a donné le signal de déclenchement de la guérilla généralisée en Bretagne : « Le chapeau de Napoléon est-il toujours à Perros-Guirec ? »

Les hommes de la 1^{re} F.T.P. rejoignent les uns à pied, les autres à bicyclette, le lieu fixé et s'installent à Kervao, ferme voisine de Stang-Vras. Ceux de la 6^e F.F.I. partent de Quimper, à pied aussi, par petits groupes, empruntant des chemins vicinaux.

Il faut s'organiser : « A la moindre alerte, c'est le coup de sifflet et la disparition. »

Entre deux talus plantés d'arbres, le chemin mène de la route de Stang-Vras à Kervao. Sur chaque talus, un volontaire, baïonnette au canon ; plus loin deux fusils-mitrailleurs avec tireurs et pourvoyeurs. L'homme commandant ce dispositif, qui défend l'entrée du camp, renseigne les arrivants, un revolver à la ceinture. Une garde de nuit assure la sécurité.

Depuis la veille, il y a eu des fuites. Outre ceux qui sont convoqués, d'autres viennent de partout et même des anciens de 1914-1918.

« Des hommes seuls ou par petits groupes cheminent vers Langolen, comme une procession de fourmis. »²⁶

Un message, à la B.B.C., avait annoncé un parachutage pour la nuit du 3 au 4 août sur le terrain « Ananas », choisi par prudence à quelque distance du campement : « Nana vend des ananas. »

Tout est prêt, les charrettes de fermes requises avec leurs conducteurs. Une section est mise à la disposition du capitaine BLATHWAYT et du Sergent WOOD.

Vers les 2 heures du matin, les avions tournent au-dessus du terrain mais, malgré le balisage lumineux, ne lâchent rien. On dira qu'ils ont été gênés par des chasseurs allemands.

Le comité de réception passe toute la nuit à fouiller en vain le secteur et le lendemain encore, malgré le terrain rendu boueux par la pluie d'orage.

Les F.T.P. ont une bonne organisation matérielle, de la paille pour dormir, une cuisine²⁷. Les autres arrivés en foule – 400 et peut-être plus – dorment dans les fossés. Les officiers logent dans une grange de la ferme ou dans la tente du radio, au milieu du camp.

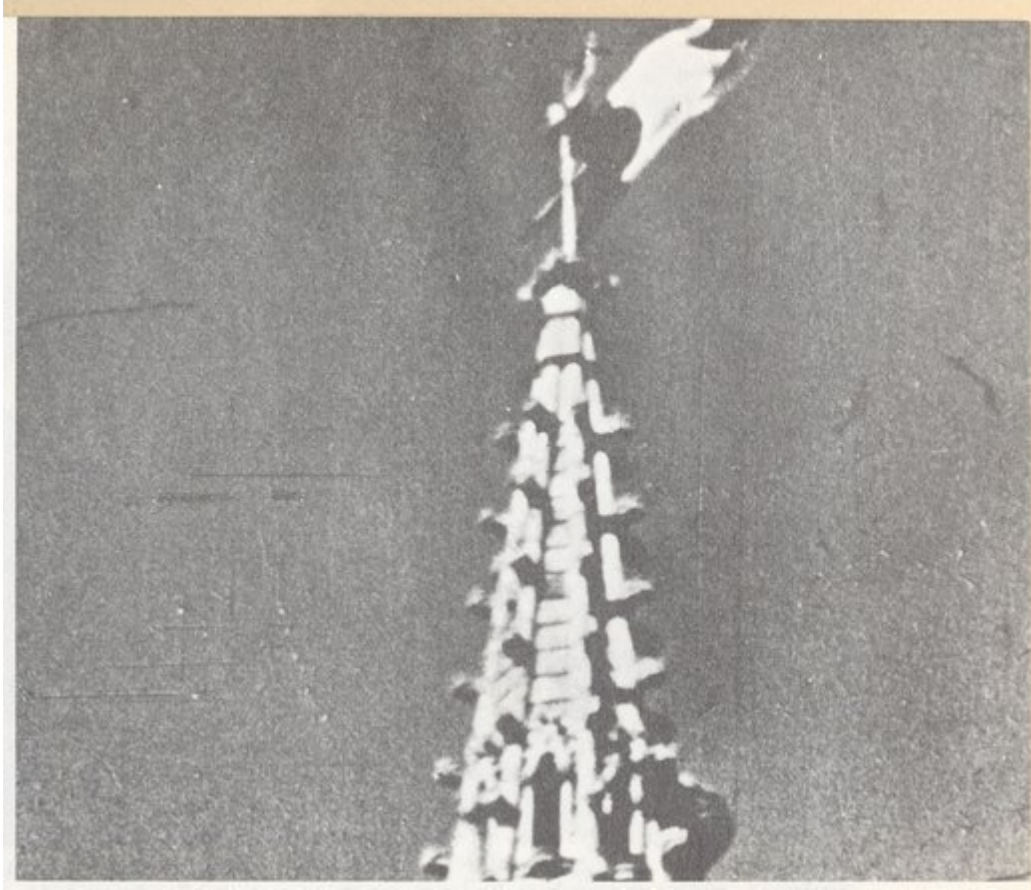
Tous devaient apporter un jour de vivres. D'aucuns ont reçu chez René LAURENT, au départ, des crêpes (il n'y a pas de pain) et des conserves. Quant à leurs vêtements, pour un bon nombre d'entre eux « c'est bien le type de ceux qui firent la Révolution »²⁸.

Les trois couleurs flottent sur Quimper.

La situation militaire devenant de plus en plus critique pour les Allemands, leurs divers services se hâtent de déguerpir, dès la matinée du 4 août, conformément aux ordres reçus de l'état-major du 25^e corps d'armée d'évacuer les secteurs qui ne peuvent être tenus et de rallier Lorient.

La radio a annoncé que la Bretagne était coupée du reste de la France. Les Quimpérois interprètent donc les préparatifs auxquels se livre l'Occupant comme annonçant l'arrivée proche des Alliés.

Le bruit se répand que les Américains feront leur entrée à Quimper vers les 17 heures, qu'ils sont déjà à Gourin.



4 août 1944 : A Quimper, Yves GUILLOU (à droite) a hissé les trois couleurs sur l'une des flèches de la cathédrale.

Vers les 11 heures, les premiers drapeaux aux couleurs alliées apparaissent aux fenêtres, laissant les Allemands apparemment indifférents. Il y a déjà des jours qu'aux Nouvelles Galeries on vend des drapeaux français, petits et moyens, et depuis le 6 juin on a eu le temps d'en confectionner dans les familles.

Les Allemands s'en vont en voitures, emmenant quelques Français collaborateurs et agents les plus compromis, dont les époux COSSET.

Devant la gare, des cheminots allemands embarquent dans un camion, distribuant à la foule quelques bouteilles de vin et d'alcool, qu'ils ne peuvent emporter.

Devant l'hôtel de l'Epée, s'avance un groupe de trois soldats. Un Quimpérois tente de désarmer l'un d'entre eux. Les soldats tirent,

sans viser, pour se protéger, en impressionnant la foule. Celle-ci hue les officiers de la Feldkommandantur qui s'en vont. Ils ne réagissent pas.

Une colonne se forme boulevard de Kerguélen, en face de la Poste, de voitures, cars et camionnettes, certains véhicules sous un camouflage de feuillage, qui véhiculent militaires, armes, bagages et papiers.

A 14 heures, le commissariat de police clandestin, qui depuis le 6 juin était aux ordres de « Poussin » puis de BERTHAUD, entre officiellement en fonction, ayant à sa tête Eugène FAOU (nommé Commissaire), A. LE BER, B. DÉRÉDEC et quelques autres²⁹ qui agissent en liaison avec « Libé-Nord » et le Front National F.T.P.

Sa première mission officielle est d'aller prendre à l'imprimerie MÉNEZ les affiches signées « Berthaud » décrétant l'état de siège, et de les apposer.

Partout une foule excitée envahit les locaux abandonnés par les Allemands, parfois avant même que ceux-ci n'aient évacué les lieux. Le siège de la Gestapo, rue Laënnec, est le premier visité.

Au Soldatenheim, dans le quartier du Cap-Horn, on commence par faire un sort aux bouteilles. Dans les dépendances, les gens égorgent un porc et le dépècent. Quatre autres sont récupérés et mis à la disposition d'un charcutier voisin pour la consommation des habitants.

De même, on vide la boulangerie militaire de Locmaria. Sur la place Alexandre-Massé, un camion allemand transportant de la farine est abandonné. Des sacs disparaissent dans les couloirs. Une vingtaine sauvés par la boulangerie de Locmaria serviront à une distribution de pain par la suite.

Un train Todt avec des matériels divers, des couvertures, est mis à sac.

Une compagnie cycliste – hommes armés de fusils et mitraillettes – est huée au début de l'après-midi à son passage place Saint-Corentin. Surpris, quelques soldats descendent de leurs machines, et, en fin de compte, rejoignent sans rien dire, leurs camarades qui grimpent la rue Elie-Fréron.

Car, c'est à Kerfeunteun où il y a une forte garnison, au Likès et au Séminaire, que se regroupent les Allemands qui ne partent pas. On y

voit monter quelques camions et voitures hippomobiles chargés de valises.

La foule en liesse a grossi sur la voie publique. Elle passe sous les guirlandes tendues d'une fenêtre à l'autre, rue Kéréon, et aussi de temps à autre, de manière insolite, un véhicule allemand. A la devanture d'un magasin, on lit : « Vive De Gaulle », « Vive la France et ses Alliés ».

Sur la place Saint-Corentin, deux « souris grises » (auxiliaires féminines de la Wehrmacht) sont insultées au passage.

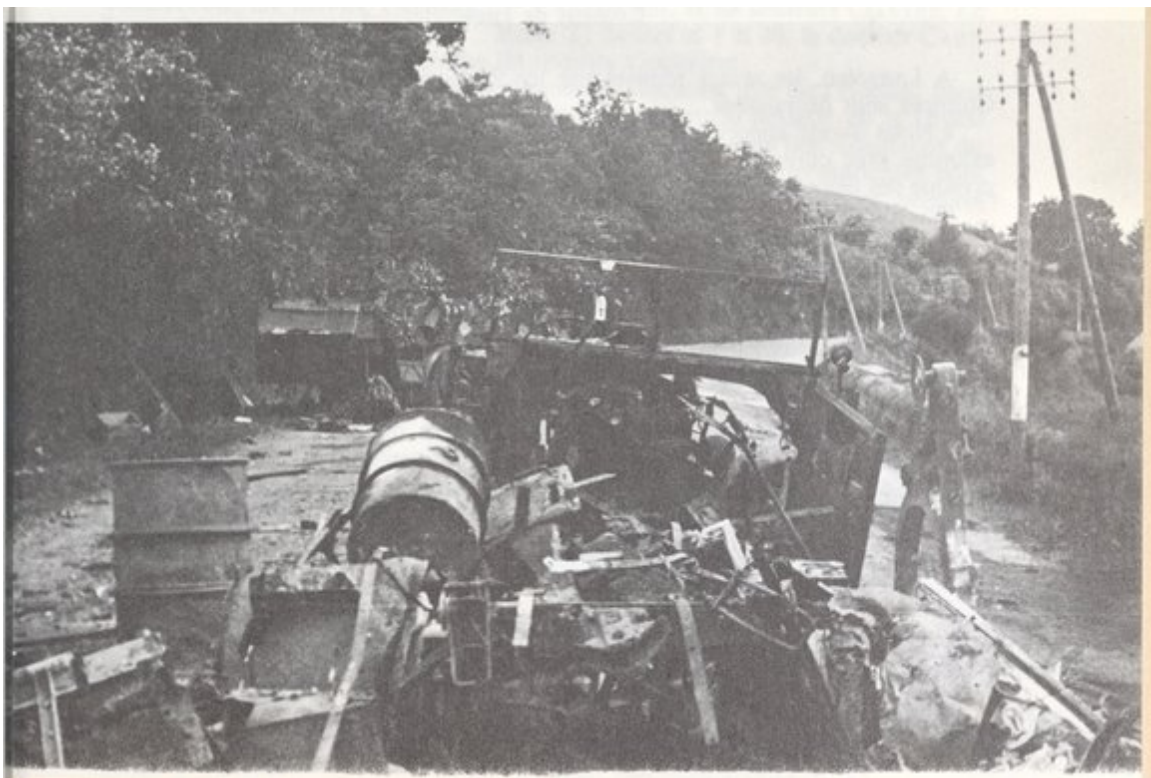
Vers les 16 heures, les drapeaux français, américains... sont hissés au mât sur la façade de la préfecture. La foule applaudit. De même, la mairie et les édifices publics sont pavoisés.

Des gens se portent vers la Feldkommandantur, rue Théodore-Le Hars, arrachant les panneaux indicateurs allemands, remplaçant le drapeau à croix gammée par les couleurs françaises. La guérite du factionnaire est jetée dans l'Odéon. Au carrefour de la Poste, on brûle le portrait d'Hitler, couvert de crachats, et ailleurs, au Pont-Firmin, on fait un feu de joie avec des papiers, des livres, de même dans le quartier Louis Hémon, avec les archives de la Propaganda-Staffel.

Les Allemands sont encore là dans les jardins de la Chambre de Commerce, non loin de la Feldkommandantur. Du côté de la gare, un détachement escorte une charrette. Des marins allemands patrouillent, toujours les mêmes mutins de Saint-Charles probablement, que l'on a armés pour la circonstance.



Quimper, 8 août 1944 : Camions allemands détruits par les F.F.I. à Tréqueffélec.



Un camion pavoisé, transportant des F.F.I., est arrêté à un barrage, avenue de la Gare : personne ne tire. Les patriotes poursuivent leur route.

Trois soldats arrêtent une voiture du commissariat de police (réquisitionnée au garage Peugeot), boulevard de Kerguélen, près de la Société générale. Les deux occupants de l'auto doivent en sortir sous la menace des armes. Ils portent sur eux une centaine de brassards F.F.I., mais ne sont pas fouillés. C'est le véhicule que les trois Allemands convoitent. Deux s'y installent et l'autre monte sur la galerie, avec sa mitrailleuse. L'une des deux « victimes » (BLEUZEN et MADEC) rencoignée, tire avec son 6,35 sans autre effet que d'essuyer une rafale d'arme automatique, aussi sans résultat. On ne reverra pas la voiture...

Cependant, à la même heure, les Allemands furieux de constater que toute la viande de la troupe a disparu de l'abattoir, arrêtent un passant, Franck RIPAULT (32 ans), qui se rend chez son employeur, rue Croix-Saint-Yves, et l'abattent d'une balle dans la nuque.

A 17 heures, le colonel BERTHAUD, chef départemental des F.F.I., se rend à la préfecture où il fait connaître à Stéphane LEURET, préfet par intérim, et à son chef de cabinet, leur destitution et remplacement par des hommes de la Résistance : Aldéric LECOMTE et Georges ARZEL.

Vers les 18 heures, Yves GUILLOU, artisan électricien, escalade la tour de la cathédrale et fixe un immense drapeau tricolore à la croix de l'une des flèches, tandis qu'en bas la foule, présente et émotive, attend les Américains et entonne la « Marseillaise » dont le chant est interrompu au passage d'un camion allemand armé, puis repris avec vigueur³⁰.

Combat de rues.

A Langolen, les armes remises par les Rospordinois à la 5^e compagnie de Quimper sont dégraissées.

« Nous avons apporté les armes du maquis que le capitaine BLATHWAYT examine avec curiosité et amusement, surtout les revolvers à barillet qui sont presque des pièces de musée », dira le lieutenant NICOLAS.

On forme cercle autour de BLATHWAYT et du sergent WOOD premiers instructeurs. Un Bavarois fait prisonnier avec un camarade d'origine polonaise, s'y intéresse même.

L'opération aérienne sur le terrain « Ananas » ayant échoué, un nouveau parachutage est annoncé pour la nuit du 4 au 5 août.

Le 4 août, dans l'après-midi, BERTHAUD arrive au camp. Avec ses adjoints, il discute d'une action à mener d'urgence sur Quimper, « pour éviter le pillage et le désordre ». On pense que la garnison allemande n'est pas tellement importante. D'aucuns font des réserves quant à la possibilité de représailles contre la ville.

L'action décidée, on attend les véhicules. Ils arrivent vers les 20 heures. Une colonne se forme : en tête, la voiture dans laquelle prennent place BERTHAUD et ses adjoints, une camionnette et un camion transportant la 5^e compagnie F.F.I. et un détachement de F.T.P., en accord avec le commandant ANDRÉ, chef pour le Sud-Finistère.

Dès l'entrée de la ville, les patriotes sont acclamés frénétiquement par les gens aux fenêtres et aux portes.

Le convoi avance lentement. Avant d'arriver à la poste, quelqu'un hèle BERTHAUD pour le prévenir que des véhicules allemands portant des armes lourdes vont arriver par le boulevard, venant du quai de l'Odet.

L'ordre est donné aux hommes de mettre pied à terre, les véhicules faisant demi-tour. Les F.F.I. sous le commandement du lieutenant NICOLAS, les F.T.P. sous le commandement du lieutenant Louis CREN se répartissent en plusieurs sections qui doivent converger vers le centre-ville.

C'est sur le boulevard que se produit immédiatement l'accrochage. Un véhicule allemand arrive à la hauteur de la Société générale quand les F.F.I., postés plus haut derrière les marronniers, ouvrent le feu. Les Allemands ripostent à la mitrailleuse. Les hommes réussissent à se dégager, à l'exception du chef de section René LAURENT, qui, la jambe fracturée par un projectile, se laisse choir dans l'Odet, pour se cacher sous le quai, où conflue le Froust. Les Allemands n'insistent pas et s'engagent vers la place Saint-Corentin.

Les F.T.P. accrochés durement aussi dans le voisinage de la poste, rue des Réguaires comptent leurs victimes : l'adjudant Pierre

LOUET (21 ans) mortellement touché, de même que Charles VOLANT (42 ans), le lieutenant CREN blessé, Henri BOURBIGOT également.

La Croix-Rouge donne ses soins à d'autres blessés encore dont LAPORTE.

Durant les journées du siège de Quimper, des conductrices-infirmières affrontent des dangers pour secourir les blessés. Leurs noms : Mlles BOUCHARD, COMMUNAL, DE ROVIN, TACHON, DE VANCORBEIL, et les docteurs CLOITRE, LE PAPE, OLLIVIER-HENRY, PILVEN... Entre 21 heures et 1 h 30, le docteur CARN dénombre neuf blessés. Des postes de secours s'installent.

Les Allemands arrêtent les ambulancières françaises, rue de l'Hôpital, pour qu'elles prennent en charge leurs blessés. Cependant, le délégué de la Croix-Rouge, Lucien BODET, est menacé lorsqu'il intervient auprès des Allemands du Likès et de Saint-Charles en faveur des emprisonnés. Le médecin autrichien dont il a été déjà question cherche à faire entendre raison à certains officiers déchaînés.

4 août 1944 : Devant la Feldkommandantur à Quimper, les cars allemands prêts au départ.



Dans la soirée, des voitures de F.F.I. pavoisées rencontrent encore en ville des véhicules de patrouille allemands, mais ni les uns ni les autres ne tirent. Il en est ainsi près du Palais de justice et en face du portail de la mairie, vers les 21 heures, où F.F.I. et Allemands, ces derniers bien armés, auraient pu se fusiller presque à bout portant.

Rue de Brest, deux fusils-mitrailleurs de la 5^e compagnie reconnaissent une voiture allemande bariolée qui vient vers eux, avec ses phares camouflés laissant passer les filets de lumière réglementaires.

La voiture s'arrête. Elle est hors d'usage, mais les deux occupants s'enfuient par la voie ferrée, vers le tunnel du Likès. « Les deux pitoyables tireurs ont l'oreille basse. »

Dans la soirée, d'aucuns ont vu passer, place Saint-Corentin, un jeune officier prisonnier, mais encore arrogant, conduit par le lieutenant Louis HASCOËT, ancien de Kergrenn.

Les F.F.I.-F.T.P. se retranchent en fin de compte sur la rive droite de l'Odet et sur le Frugy.

Les Quimpérois passent une nuit relativement calme, malgré les coups de feu tirés ici et là.

On attendait les Américains... et ce sont les Russes de VLASSOW.

On croyait à Quimper la libération pratiquement acquise. Mais le siège de la ville est seulement commencé. La journée du 5 août va être particulièrement dure.

Nous avons laissé les F.F.I. (5^e compagnie) et les F.T.P. sur le Frugy. Ils campent à la ferme de Créach-Maria.

Gabriel NICOLAS, coupé depuis la veille de toute liaison avec le commandement, son épouse sert d'agent de renseignements. Grâce à son intervention les patriotes sont ravitaillés en viande par un boucher compréhensif. Cette nuit du 4 au 5, un parachutage a enfin réussi à Langolen sur le terrain « Camembert ». Message : « Camembert attend une visite. »

Un dessin de Pierre TOULHOAT (de la 6^e compagnie) ironisait déjà avec cette légende :

*« Et pendant un jour ils interrogeaient le ciel
Et pendant une nuit encore
Il ne tombait rien.
Alors le Captain Petty Truck dit :
Ce être pour ce soir... »*

Ecclésiaste XXXVIII³¹.

Les armes tombent du ciel, cette fois, en quantité suffisante pour armer la 6e compagnie, la 1^{re} F.T.P. et la 7e (dont BÉDÉRIC a le commandement). De même l'équipe « Ronald » que l'on n'attendait pas (cf. Teams Jedburgh).



*5 août 1944 : A Gourvily en Kerfeunteun, maison brûlée en représailles.
Quatre personnes massacrées.*

Août 1944 : Le Rouillen. F.F.I. de la 6e compagnie de Quimper.





Août 1944 : Contrôle. aux environs du P.C. du commandant F.F.I. au Rouillen Ergué-Gabéric.

Le capitaine « Bobby » (LUCAS), agent de BERTHAUD, rétablit le contact avec NICOLAS à Quimper. Celui-ci apprend que Pierre LE GARS, commandant la compagnie de Briec, tient un autre secteur sur la route de Brest, sous Kerfeunteun. Tous deux se connaissent comme anciens sous-officiers d'active.

Dans le secteur de LE GARS un accrochage ce 5 août, à 10 heures au lieu dit Gourvily : la section PELLEN aperçoit une colonne de dix voitures allemandes qui se dirige sur Quimper. Elle ouvre le feu. Le combat dure une heure environ. Après quoi, les F.F.I. décrochent. Les Allemands ont des tués. Les patriotes perdent trois hommes : Corentin GUYADER (28 ans), chef de groupe, Yves LE SCAO (23 ans), François LE GOFF (24 ans), et un blessé : Michel CAPITAINE (20 ans) qui mourra deux jours plus tard.

En représailles, les Allemands incendient la maison de commerce, à proximité du lieu du combat et abattent les habitants qui tentent

d'échapper aux flammes : Jean-Louis LE JEUNE, (67 ans), son épouse née CUZON Anna (64 ans), Marie-Renée LE QUILLEC, épouse LE JEUNE (33 ans), qui attend un enfant, Marianne LE JEUNE, épouse LE TOULLEC (32 ans).

Dans le même secteur, à l'entrée de Quimper, route et rue de Brest, les Allemands lancent des grenades par les fenêtres, blessant Mme Louis JÉGOU (68 ans), Mme GAUMÉ et sa fille. Mme Marie-Catherine LE FLOUR, sur le seuil de sa maison, est touchée par une balle.

Sur le Frugy, la tactique est celle du harcèlement par des tirs au fusil-mitrailleur sur les patrouilles ennemies qui, en bas, passent à portée des armes.

Mais le matin du 5 août, vers les 8 heures, une colonne de Russes mercenaires entre dans la ville, venant de la direction de Pont-l'Abbé et se dirigeant vers Brest, avec de nombreuses charrettes de paysans requis, transportant divers matériels.

Ils tirent dans toutes les fenêtres pavoisées. Sur la place Saint-Corentin, plusieurs sous-officiers détachés de la colonne arrachent le drapeau tricolore qui flotte au-dessus de la porte du commissariat de police. Ils crachent sur cet emblème, le piétinent, puis exigent, sous la menace des armes, la remise des revolvers des agents présents (les autres s'étant enfuis par la cour de la mairie). Ils interrogent : « Où est la banderole de bienvenue aux Alliés qui se trouvait sur la façade de la mairie ? » René LE BRAS, le concierge, a jugé plus prudent de tout faire disparaître, aidé par quelques camarades.

« Suivez-nous, disent encore les Allemands aux agents ; vous allez enlever le drapeau qui se trouve sur la flèche de l'église (76 m de haut !). « Avant, allez voir le capitaine. » Les intéressés feignent de croire qu'il s'agit du capitaine de Gendarmerie et réussissent à disparaître discrètement.

Mais les Allemands prennent le curé de la cathédrale et d'autres personnes en otages, disant qu'ils seront fusillés si le drapeau n'est pas amené dans les dix minutes.

En fin de compte, Yves GUILLOU reprend courageusement l'ascension de la flèche, tandis que les riverains angoissés l'observent derrière les rideaux de leurs fenêtres et s'attendent à le voir tomber sous l'une des nombreuses rafales d'armes

automatiques que ne cessent de tirer les soldats. Ceux-ci piétinent le drapeau avec rage. On s'apercevra aussi que les portes des geôles municipales ont été enfoncées libérant prisonniers suspects et autres.

La préfecture en feu.

Aux environs de 10 heures, un soldat (deux, disent certains, l'un rue Sainte-Catherine, l'autre sur le Champ de Bataille) est blessé par une balle tirée du Frugy.

Les Allemands affirment que les coups de feu viennent de la préfecture. Les portes étant fermées, ils pénètrent par les fenêtres du rez-de-chaussée. Ils jettent des grenades incendiaires dans les combles et dans l'hôtel du préfet et volent tout ce qu'ils peuvent découvrir d'argent et d'objets de valeur. Ils emmènent aussi vers la prison Saint-Charles les employés trouvés dans les bureaux, au nombre d'une trentaine, les mains croisées derrière la nuque. Le préfet par intérim, destitué par la Résistance, et son épouse ont réussi à se sauver. Le personnel féminin sera libéré dans la soirée.

Les bâtiments brûlent toute la journée. L'hôtel du préfet est complètement détruit. Par contre, des bâtiments préfectoraux aux sols en béton, seuls la charpente et le deuxième étage ont brûlé. Il faut dire que malgré les tirs des Allemands – les pompiers étant empêchés d'intervenir – une foule de gens fait la chaîne avec les récipients les plus divers, de l'Odet jusqu'au faite des bâtiments, pour empêcher que le feu ne s'étende à tout le quartier.

Comme on menaçait de fusiller les otages de la préfecture, les F.F.I.-F.T.P. cessent les tirs de harcèlement. Vers 13 heures, ils ont reçu l'ordre de BERTHAUD de faire mouvement sur le secteur de Saint-Denis. L'état-major est installé au Rouillen. Les autres unités fixent leur P.C. à Kerellan (NICOLAS), à Cuzon (LE GARS). La 2e compagnie F.F.I., non encore armée, gardera les prisonniers allemands à Ergué-Gabéric.

A Quimper, à 19 heures, une autre colonne de « Russes blancs », venant de la direction de Locronan, est accueillie au Moulin-Vert par des coups de feu tirés par les patriotes.

Un soldat tombe devant la maison de Jean LE MOIGNE (38 ans) employé de banque. Celui-ci abattu succombera dans la nuit, de même Michel SCOTET (45 ans), carrier.

Des grenades lancées dans les maisons blessent le jeune Bernard CÉDARD, 10 ans.

Les soldats rassemblent des otages, hommes et femmes, qu'ils obligent à marcher devant la colonne pour la traversée de la ville.

Le climat change : rues désertes, population inquiète, opinion publique renfrognée.

Le 6 août, un dimanche, messe de 11 h 30 et vêpres supprimées.

La garnison, qui a vu sa situation confortée par les troupes de passage, fait régner la peur dans la ville, mettant même des canons légers en batterie dans certains quartiers. Les soldats multiplient les tirs de dissuasion à partir de Kerfeunteun.

François LE BERRE est blessé grièvement par une balle tirée de Saint-Charles. Michel LE BERRE, atteint par une autre près de Kernisy, meurt à l'hôpital Brizeux.

Les F.F.I.-F.T.P. ont pris position sur les routes autour de Quimper. Un motocycliste allemand trouve le passage à niveau fermé, route de Coray. « Pâle et défait, persuadé que son compte est bon », il est cueilli par les « terroristes » qui, après lui avoir rappelé que les patriotes sont exécutés d'une balle dans la nuque, le rassurent et le font prisonnier³².

Pourtant, ce même jour, on découvre en ville la voiture criblée de balles d'un jeune volontaire, Claude MADEC (20 ans), parti chercher de la viande pour le ravitaillement. Son corps ne sera pas retrouvé.

Rien de changé dans le comportement de certains fanatiques Allemands : « Tout homme qui tombe entre leurs mains est un condamné à mort. »³³

Le lendemain, Julien URVOIS (33 ans), portant le brassard de la Croix-Rouge, arrêté sur le quai, sera immédiatement fusillé pour avoir dans la poche quelques balles ramassées dans la rue.

Dans l'après-midi, un convoi de véhicules allemands, se dirigeant sans doute vers Lorient, force le passage dans le secteur de la route de Rosporden, tandis que le P.C. et les positions F.F.I. sont arrosés de balles par les mitrailleuses. Le convoi essuie ensuite au passage

le feu d'éléments de la 6e compagnie (DANION). Les F.F.I.-F.T.P. vont s'organiser pour une meilleure défense.

Cent-cinquante fusils Mauser, découverts dans les caves de la Feldkommandantur avec leurs munitions sont enlevés par camion, malgré la présence des Allemands dans la ville.



Quimper : Ruines de l'Hôtel du Préfet, incendié le 5 août 1944.

Le 7 août, les F.F.I. sont maintenant en force dans le secteur de l'Eau Blanche (vers Lorient). Des compagnies de F.T.P. (« Bayeux », « Cartouche ») sont venues même du Centre-Finistère. Le dispositif profite des épaulements en béton qu'ont fait construire les Allemands en prévision du débarquement allié. Vers les 10 heures, un nouveau convoi essaie de forcer le barrage. Trois camions de troupes sont bloqués par le feu des patriotes. Les Allemands abandonnent les véhicules récupérés aussitôt et se dispersent dans les jardins voisins. Il y a des morts et des blessés et quatre prisonniers.

Des hauteurs de Kerfeunteun l'ennemi dirige un tir de mortier sur le secteur sans faire de victimes. Par contre, le bazooka, dont le capitaine anglais BLATHWAYT fait la démonstration, cause, par suite d'une défaillance technique, des dégâts dans le local d'où il tire, au rire des témoins.

La voiture de la Défense passive qui transporte un blessé par balles, Alain MATHIAS, essuie, malgré les fanions de la Croix-Rouge, des coups de feu à son entrée en ville.

Outre les véhicules de prise ci-dessus, les transports des F.F.I. s'organisent sous le commandement du lieutenant GUÉGUEN qui met à leur disposition les cars de la SATOS dont il est le directeur.

Des propositions de négociations en vue d'une reddition de la garnison allemande, émanant du commandement des F.F.I., ont été transmises le 6 août par l'intermédiaire du médecin CARN. Celui-ci a eu, en outre, un entretien avec le médecin autrichien SCHWEIGER lequel agit dans un esprit humanitaire. Il accepte même, le 7 août, d'accompagner Mlles COMMUNAL et HERING, de la Croix-Rouge française, jusqu'au P.C. de BERTHAUD. Mais ces démarches n'aboutissent pas, non plus que l'ultimatum envoyé par le lieutenant TRUMPS (Team Ronald) et l'avertissement de BLATHWAYT.

Le commandant allemand sûr de s'en tirer, à ses dires, refuse de se rendre aux F.F.I. Il disposerait d'un effectif de 400 hommes environ et d'armes lourdes.

Le 8 dans la matinée, le chef d'escadron DUCONGÉ, commandant la gendarmerie, rapporte, d'une nouvelle intervention au P.C. du Likès, que la garnison quittera la ville aux environs de midi, par la route de Plogonnec, allant vers Brest.

En fait, à 12 h 30, on entend des explosions : les Allemands font sauter leurs munitions au Likès et au Séminaire. Ils incendient aussi le relais téléphonique de Kerfeunteun.

Vers midi, un officier, venu chez le pharmacien Fernand LE FEUNTEUN, à l'angle de la venelle Saint-Charles, lui remet une clef de la prison pour Mlle JAOUEN, de la Croix-Rouge. M. LE FEUNTEUN, passant outre à la recommandation faite par l'Allemand d'attendre une heure avant toute intervention, a alerté l'infirmière et des membres de la Défense passive : Jos LE GUERN, mécanicien,

Jean SEZNEC, cafetier, Yvon FIRMIN, serrurier, le garde champêtre PENNEC, etc.

Ensemble, ils pénètrent dans la prison. En fait, la clef est celle du coffre-fort. Sur la porte de celui-ci, une pancarte porte en allemand : « Attention explosif ! », ceci afin sans doute de retarder les libérateurs. F. LE FEUNTEUN se risque à tourner la clef. Il y accroche un fil de fer pour tirer la seconde porte. Rien ne se produit.

A l'intérieur, les objets de valeur appartenant aux prisonniers ont été emportés. Il reste quelques vieilles montres, des chaussettes et les clefs des cellules dont certaines seront ouvertes à la hache par les membres de la Défense passive.

On libère ainsi une centaine de prisonniers. Le lieutenant BELLAN (2e secteur F.F.I. de Quimper) pense à reprendre son poste de combat. D'autres sont plus mal en point (depuis deux jours il n'y avait aucun ravitaillement) : Hervé MARCHAND, entrepreneur, futur maire de la Libération, trouvé dans un coin de sa cellule, est emmené sur un brancard. D'autres encore doivent la vie à la précipitation des événements.

Quant aux gardiens de la prison Saint-Charles, relativement peu nombreux, ils sont partis en camion vers la presqu'île de Crozon, direction prise probablement par une partie de la garnison en repli.

Août 1944 : Les F.F.I. à Quimper (rue du Parc).



8 août 1944 : F.F.I. (place Saint-Corentin).

Quimper libéré.

Mais ce mardi 8 août, en fin de matinée, entre dans la ville un convoi allemand d'une douzaine de camions transportant 250 soldats environ.

Au lieu dit Ti-Bos (2 km de Quimper), ils mettent pied à terre pour escorter les véhicules. Un canon léger en batterie sur la quatrième voiture tire. Un obus frappe la maison du carrefour, juste derrière l'un des deux fusils-mitrailleurs des F.F.I. de la 6^e compagnie qui tient le barrage sur cette route. Les Allemands sont au courant. La veille, une Renault pavoisée et suspecte après coup, a fait plusieurs passages.

On tire dans la maison. Des cris : Mme BUORS, ses filles Eliane et Jacqueline sont blessées.

Les deux FM des F.F.I. s'enrayent. La section décroche avec deux blessés légers, dont JAURANT.

Les Allemands prennent en otage un cultivateur, Jean-Louis LE MEUR (37 ans), d'Ergué-Gabéric, qu'ils obligent à marcher devant la colonne. Parvenue à l'entrée de l'agglomération, route de Concarneau, à l'intersection de l'avenue de Kergoat-al-Lez, les soldats abattent l'otage, déchirent sa carte d'identité et en dispersent les morceaux.

La colonne descend vers la gare, mitraillant et jetant des grenades dans les maisons. Mme Vve MOLLET (98 ans ce même mois d'août – née en 1846) a le ventre ouvert par l'explosion d'une grenade. Ses voisins rappellent qu'elle disait souvent à propos de son grand âge : « Le Bon Dieu m'a oubliée... ».

Auparavant il y a eu d'autres blessés : Etienne PERCHEC, gravement touché, CLOAREC, BOUIN, JAOUEN, GUIZIOU, André LE GALL.

En ville, vers les 12 h 30, trois hommes patrouillent appartenant à la compagnie de Briec. Sur la place Saint-Corentin, on les prévient que les Allemands sont dans les environs, en instance de départ. Mais ils tiennent à remplir leur mission et, débouchant sur la place Alexandre-Massé, se trouvent face à face avec de nombreux soldats. Ils sont pris. Le chef de patrouille, Jean KERNALÉGUEN (33 ans – secrétaire de la mairie d'Edern), adjoint au commandant de la

compagnie, est abattu d'une balle dans la tête. Des deux hommes qui l'accompagnent Corentin GUÉGUEN et Ernest DELETTRE (24 ans), on trouvera les corps route de Brest, près du lieu des combats.

Ils ont eu le temps, au cours de leur patrouille de faire prévenir leur commandant de compagnie de l'imminence du départ des Allemands, et le chef départemental des F.F.I. en est informé de différentes sources.

D'ailleurs, toutes les unités sont en alerte pour interdire l'entrée de la ville ou attendre l'Allemand à la sortie : la 7^e compagnie, route de Bénodet, la 6^e, route de Concarneau, la 5^e, route de Coray-Rosporden..., la compagnie de Briec, route de Brest, les F.T.P. tenant les routes de Douarnenez et de Pont-l'Abbé.

Vers les 13 heures, le convoi allemand sortant de Quimper arrive à 1 kilomètre environ de la ville, à la hauteur de Tréquéfellec, et se heurte à un barrage de la compagnie de Briec (lieutenant Pierre LE GARS).

Le combat s'annonce rude. La section Thomas, qui subit le premier choc, a des pertes ; les autres sections Moré, Le Bris, le groupe Le Roux se rapprochent. Les soldats ont quitté les camions pour exploiter le terrain en prenant position sur les pentes. Leur supériorité de feu est évidente.

La section Cornille, de la 5^e compagnie, arrive en renfort (le lieutenant NICOLAS étant sur les lieux). L'adversaire, dominé, doit décrocher. Trois camions brûlent ; sept autres, des « Bussing », diesel, contenant divers matériels d'équipement, des munitions, un side-car, deux mitrailleuses, des fusils, tombent entre les mains des F.F.I.

De 15 heures environ, les escarmouches vont se prolonger jusqu'à 16 heures.

L'adversaire a perdu une cinquantaine d'hommes. Les F.F.I. ont quatre morts, outre ceux déjà cités, tombés en patrouille, appartenant tous à la compagnie de Briec : François FACQ, Théophile PICHOT, Corentin QUINIOU, Pierre TARIDEC et trois blessés : Jean-Louis LARYENNAT, Hervé BILLON et BESNAULT.

Les Allemands tâchent, à pied, en évitant la grande route, de gagner la presqu'île de Crozon.

Dernier épisode : le commandant de la 1^{re} compagnie F.T.P., le chauffeur de la voiture, Pierre RIVIÈRE, et trois agents de liaison venant du camp de Langolen, rejoignent le nouveau P.C. de Kervescar en Kerfeunteun.

Dans le chemin communal du Brioux, à quelque distance du lieu de combat, ils tombent sur la troupe de 200 hommes qui avance en tirailleurs. La traction avant tente un demi-tour mais percute le talus. Les F.T.P. qui n'ont qu'une mitrailleuse et un fusil s'échappent sous les balles. Comme les Allemands ne semblent pas vouloir demander leur reste, ils reviennent, et la voiture ayant peu souffert, se dirigent vers Quimper. Un véhicule allemand rescapé arrive sur la route. Le lieutenant F.T.P. tire plusieurs rafales en direction du chauffeur. En échange, une grenade est lancée du véhicule, sans causer de dégâts.

Du côté de Plogonnec, ce 8 août, un chef de groupe F.T.P., Joseph PERCHEC, tombe sous les balles.

Les Américains et la clef de la ville.

Dans la soirée, Quimper est en liesse. Sur les murs apparaissent les affiches signées BERTHAUD : « Je suis heureux de vous annoncer que Quimper est entièrement libéré. Je vous demande de rester calmes... Les F.F.I. occupent la ville et feront respecter l'ordre... »

Le 9 août, le nom du nouveau préfet de la Libération est avancé officiellement : Aldéric LECOMTE. La photographie de Victor LE GORGEU, commissaire de la République pour la région de Rennes, et Quimpérois de naissance, est exposée dans la vitrine du photographe VILLARD.

Rue Kéréon, on s'arrête pour regarder le portrait du général de Gaulle – dont on ne connaît pas les traits – dans la devanture du magasin BELIN.



Passage des Américains à Quimper, boulevard de Kerguélen.

Quimper, 22 septembre 1944 : La population voit, pour la première fois, passer les Américains après la reddition des Allemands dans la presqu'île de Crozon et à Lezongar-Audierne.



Le 11 août, la B.B.C., mal informée, annonce textuellement : « A Quimper, la garnison assiégée, forte de 2 000 hommes a été anéantie ou faite prisonnière, malgré que les F.F.I. ont eu à donner l'assaut seuls... »

En fait, ils étaient seuls. Des forces alliées, les Quimpérois ne voient que les quelques membres des équipes Jedburgh et des estafettes.

Le vendredi 22 septembre, de bonne heure, a lieu le passage des libérateurs : les camions et blindés américains, après la reddition de la presqu'île de Crozon, sont acclamés par une foule enthousiaste. « Les soldats lèvent le bras, forment le V, sourient de leurs dents blanches tout en mâchant leur chewing-gum... On admire leur matériel impeccable, leur magnifique équipement... »

Les Quimpérois verront ensuite les G.I. en visite, au repos du front de Lorient.

C'est ainsi qu'un dimanche de 1945 l'un d'entre eux emporte en souvenir la clef de la ville – en l'occurrence celle du portail de la mairie – d'une longueur respectable, 25 cm.

Le plus extraordinaire, c'est qu'après avoir conservé ce trophée des années accroché au mur du salon de sa ferme, près de Rokaway, dans l'Etat de New Jersey, il rencontre, au cours d'un week-end en 1953, le sculpteur quimpérois BEGGI et pour se délivrer d'un regret – soit dit plaisamment – lui demande de rapporter la clef au maire de Quimper³⁴.

1

Liaison interrompue du fait de l'arrestation de responsables le 22 janvier 1944 (restaurant de La Tour d'Auvergne).

2

Plus tard député M.R.P. et Ministre sous la IV^e République.

3

Cf. « Le Finistère dans la Guerre », I^{er} tome, p. 298.

4

Papiers groupe de Résistance police.

5

MAILLET et ROCABOY venaient du groupe « Marceau » rattaché à « Libé-Nord »

6

Cf. articles Albert PHILIPPOT – « Le Télégramme » – juin 1964,

7

Déjà noté dans « Le Finistère dans la Guerre », 1^{er} tome, p. 380.

8

Affectées probablement au transport de l'échelon de soutien du G.T. 265^e D.I.. prévu les 9 et 10 (réf. Film 23 – Microfilms 030490 à 30534 – S.H.A.).

9

Ouvrage de RAMCKE.

10

Op, cit.

11

Cette version donnée au procès HOFFMANN en 1949, est contestée par des responsables du groupe des Eclaireurs de France auquel appartiennent plusieurs de ceux tombés à Guellen et aussi des rescapés On s'étonne notamment de l'initiative du téléphoniste qui avait d'autres préoccupations, et de ses deux seuls adjoints. On pencherait plutôt pour une dénonciation.

12

Le nommé BAAL a bien été tué sur la plage de Beg-Meil.

13

Mme THÉPOT épouse de l'ancien maire d'Ergué-Armel et de Quimper.

14

« Le Finistère dans la Guerre », 1^{er} tome, p. 303,

15

Autres secteurs : 1 (MONTEIL), 2 (BELLAN), 3 (FER). 4 (LAUTRIDOU) et (Pierre PENNANÉACH) 6 (DANION). 7 (SOUSSET).

16

Action signalée à la date du 13 juin (A.D. Cabinet-Guerre) : deux camions réquisitionnés par les autorités allemandes restées en panne ont été attaqués par les patriotes (ce terme est utilisé) qui sont blessés par les Allemands.

17

Orthographe donnée.

18

Si la Milice n'est pas représentée dans le département en tant que telle, quelques éléments viennent d'arriver à Quimper. qui ont suivi l'un des stages de combat du P.P.F. (un membre sera arrêté à la Libération dans une dépendance du lycée de La Tour d'Auvergne).

19

« Le Finistère dans la Guerre », 1^{er} tome, p. 295.

20

Ibid., p. 389-392

21

Rapport du 25^e corps d'armée – S.H.A.

22

Depuis Mme HENRY, spécialiste de Max JACOB.

23

Emile VASLET de FONTAUBERT, 49 ans, fonctionnaire de l'Enregistrement, père de famille nombreuse.

24

Attestation communiquée par J. MÉVEL

25

Le lieutenant MONTEIL avait recruté à Langolen, autour de Stang-Vras : Alain BLEUZEN, de Parc-ar-Stang, Corentin LE GARS, ouvrier, Pierre COLLOREC, coiffeur, Mlle LE BERRE (de Stang-Vras), depuis Mme BLEUZEN, qui servit d'agent de liaison...

26

Lieutenant NICOLAS, *op. cit.*

27

Carnet J. GRALL.

28

NICOLAS, *op. cit.*

29

Cf. « Ouest-France » du 9 octobre 1944. Le commissariat clandestin se réunissait à la mairie et surtout impasse Saint-Primel chez Mme et M. BLEUZEN.

30

On doit au docteur Louis LE PAPE, qui dirigeait la maternité de la rue Elie-Fréron, d'avoir conservé en film des images de ces journées de la Libération, dont celle, par exemple, d'Yves GUILLOU, escaladant une flèche de la cathédrale. Il y a aussi les soins qu'il a donnés, les contacts qu'il a eus avec des responsables de la Résistance, dont BERTHAUD.

31

Carnet de J. GRALL – L'officier anglais disait « petit truc » quand il ne trouvait pas le mot en français.

32

NICOLAS, *op. cit.*

33

Op. cit.

« Le Télégramme » du 27 février 1953.

Textes consultés :

- Articles d'Albert PHILIPPOT, « Le Télégramme » – juin 1964.
- Compte rendu procès HOFFMANN – « Ouest-France » notamment – 17 mars 1949.
- Sur la Libération – « Le Télégramme » – 25, 30 septembre, 5, 10, 20 et 21 octobre 1944.
- « A travers les Départements meurtris – Le Finistère », 1948, p. 19 à 22.

Autres sources :

- Important texte-témoignage du commandant Gabriel NICOLAS.
- Journaux de marche de la 1^{re}. et de la 2^e compagnies F.T.P. (Bataillon La Tour d'Auvergne, Quimper).
- Carnet de Jean GRALL (6^e compagnie F.F.I., Quimper), 1944.
- Catalogue Exposition « Le Finistère dans la Guerre » (par M. Jacques CHARPY, 1970).
- Papiers Groupe Résistance Police (E. FAOU notamment).
- Notes J. GRALL, employé à la S.N.C.F. (1944).
- Témoignage Théo LE FLOCH (1965) et divers autres anciens Résistants.

VI. Combats en Cornouaille



*Pont-Croix, août 1944 :
Prisonniers allemands
dans la cour de l'école.*

Combats en Cornouaille.

Le secteur de Plogastel-Saint-Germain.

Le mouvement « Libé-Nord » a enregistré 77 inscriptions sur Plogastel-Saint-Germain, Gourlizon, Landudec, Peumerit, Plovan, Tréogat (agent de liaison : Noël GARIN).

Le 4 juin 1944, Denis PÉRALDI et Léon GORAGUER accueillent le capitaine ANGÉLI, futur commandant de compagnie, qui, avec quelques volontaires, dont Georges BACCON, s'installe le lendemain à Kéréron.

Le 8 juin au matin, un groupe de protection assez étoffé – PÉRALDI, GORAGUER, LOUARN, GOULETQUER, LAURENT, LE BRAS, PALUD, LE GOFF, CARIOU, BACCON, averti par LE BRUN, de Tréogat, vient, dans cette commune, prendre trois Russes déserteurs : WASSILI, MARTINO et NICOLAS et leurs trois fusils Mauser.

Le maquis qui se déplace au Néo, chez BARRÉ, est rejoint par trois réfractaires, dont JONCOUR et TANGUY.

Sur la route de Plonéis, deux Allemands à bicyclette sont abattus et leurs corps traînés dans un champ de blé voisin. Au cours de la rafle qui suit, le maquis échappe de peu à l'encerclement. Une vingtaine de personnes sont appréhendées par les Allemands et conservées un jour ou deux comme otages.

Le maquis se déplace de nouveau et, vers le 20 juin, cantonne au Moulin-Neuf. Il participe par la suite à quelques opérations répressives. Il est à la recherche d'armes.

Au début de l'après-midi du 4 août, un groupe se rend à Tréguennec dans l'intention de récupérer des armes enfouies par le 137^e R.I. en juin 1940, recherche sans résultat d'ailleurs.

Les Allemands stationnent dans les environs, en instance de départ. L'un d'entre eux venu trop près est gravement blessé par une rafale de mitraillette tirée par un volontaire. Des coups de feu sont échangés. Les patriotes réussissent à décrocher. Deux d'entre eux, poursuivis par les soldats, ne rejoindront le cantonnement que le lendemain.

Dans l'après-midi de ce même jour, 4 août, le lieutenant PÉRALDI, armé seulement d'un revolver, capture quatre Allemands, dont trois sous-officiers, près du cimetière de Plogastel-Saint-Germain et les ramène au cantonnement avec l'aide du gendarme GUÉDÈS.

A la suite de cette opération, Lucien GORAGUER (instituteur et chef de groupe) est retenu comme otage pendant trois heures. Les Allemands, occupant toujours le château du Hilguy, tirent sur un volontaire F.F.I., Hervé GOURLAOUEN blessé de deux balles. Le groupe franc abat un soldat dans la côte du Hinguer en Plogastel.

Les Allemands évacuent le château du Hilguy le 4 au soir, mais y reviennent en force, le lendemain, patrouillent, menaçant de mettre le feu à la ferme GUÉNEC, à Kerdeurnel, à la suite d'une coupure de ligne téléphonique. Le chef de brigade CLEUZIAT et le gendarme GOAS parlementent pour les empêcher de mettre leur projet à exécution.

Le 7 août, les Allemands évacuent Plogastel-Saint-Germain, se dirigeant vers Pluguffan.

La compagnie de Plogastel s'est constituée sous le commandement du capitaine ANGÉLI, lieutenants GORAGUER, PITON, LE BAIL (de Plozévet) et autres, chefs de section LE BARS, BODÉRÉ... On retrouvera sa participation au siège de Lézongar, aux combats de Lesven...

A Plozévet.

Le 4 août dans l'après-midi, dans le bourg pavoisé, survient vers les 17 heures, un détachement de « Russes blancs » partis de Guendez et cherchant à gagner Pont-l'Abbé.

Les soldats, excités, s'écartent vers la rue de Quimper. Ils pénètrent dans une maison et en font sortir Daniel BOURDON, maître canonier de la marine, et Jean LE GOFF, épicier, qui sont abattus aussitôt. Corentin VIGOUROUX, commerçant, se tenait sur le pas de sa porte, en compagnie de gendarmes français. Chacun s'empresse de disparaître, dans les jardins voisins.

L'un des gendarmes, Pierre BRASQUER resté sur place, a sorti son revolver.

On entend un peu plus tard des explosions. Des grenades ont été jetées dans la maison VIGOUROUX. Le gendarme sera découvert mortellement blessé.

Un sous-officier intervient, à ce qu'il semble, pour empêcher les soldats de faire d'autres victimes. Toutefois, ils lancent encore quelques grenades. Henri MOURRAIN, menuisier, est tué dans son atelier.

Rosporden... Rohantic, Quillien et les durs combats du 4 au 7 août.

Rosporden, carrefour routier sur la nationale de Quimper-Quimperlé-Lorient, carrefour ferroviaire aussi, va prendre une très grande importance lors du repli des forces allemandes du fait de sa situation, de l'existence dans le canton de Résistants relativement nombreux motivés et hardis.

Au long des années 1940-1944, l'Occupant y a laissé une garnison variant entre une soixantaine et une centaine d'hommes.

L'esprit de Résistance qui anime la population rospordinoise en général s'est traduit par une participation aux activités du Réseau « C.N.D. – Castille » (voir en annexe) et des adhésions aux mouvements « Libé-Nord », « Front-National – F. T.P. », « Vengeance ».

« Libération », dont le contact s'est opéré en mai 1943 par l'intermédiaire de LAMBERT (futur capitaine), de Landerneau, a poursuivi son implantation sous l'impulsion de Robert RICCO, maréchal des logis-chef de gendarmerie, François RIVIER, entrepreneur, André SPRAUEL, garagiste, Albert RIVIER (« Michel »), ingénieur...

Les F.T.P. organisés sous la responsabilité de Jean GOARANT, galochier, et d'autres, nous les retrouverons au maquis de Rohantic.

« Vengeance », créé dans la même période avec l'aide de Georges MARTIN (originaire de Boulogne), mareyeur à Concarneau, dispose d'éléments actifs en la personne de Louis LE CORRE, mareyeur, Pierre LE NAOUR (Pierrot), adjudant de carrière, rapatrié comme malade d'un camp de prisonniers de guerre en Allemagne, Marc FAOU, Mathieu DERRIEN, commerçant.

Le 6 juin, chaque mouvement transmet l'ordre à un certain nombre de ses membres – une quinzaine ou une vingtaine – de prendre le maquis.

Les volontaires de « Libé-Nord » se rassemblent à Coat-Morn où sont domiciliés les parents de Bertrand PETIT, alias « Duguesclin », employé à la S.N.C.F. On trouve là, outre les responsables déjà cités, Patrick GESTIN, assureur, Yves LE CORRE, enseignant, dit « Y ».

Le groupe ne possède que deux pistolets : un 6,35 et un 7,65 et Lili QUÉNÉHERVÉ, le benjamin des Résistants (18 ans), alias « La Plume », se rappelle le conseil que lui a donné Mathurin LE GALUDEC, ancien gendarme et F.T.P., avec lequel il a eu un contact : « Munis-toi à défaut d'arme d'un bâton de 50 centimètres de longueur ; c'est quand même mieux que rien ! »

Le 7 juin au soir, les patriotes en question quittent Coat-Morn et passent la nuit à Kerambriquen en Elliant, sur du trèfle vert, réfrigérant au possible. Un petit déjeuner réconfortant, servi à la ferme, vient à point.

Le maquis stationne dans un bosquet à Penfoennec, où le cultivateur sacrifie un mouton pour le repas des patriotes.

Puis il s'installe à Saint-Guénal, toujours en Elliant, où l'accueil est excellent chez Yvon POSTIC et son épouse qui partagent d'ailleurs l'ordinaire du maquis, préparé dans la cuisine de la ferme par Yvon BARILLEC. Le ravitaillement ne pose aucun problème grâce aux cultivateurs et leur voisin Christophe LE BEUZ.

Mme POSTIC va même avec un cheval et une charrette chercher du vin chez un négociant à Rosporden, munie d'un faux congé établi par Alain BERNARD.

A Saint-Guénal, on attend les armes qui n'arrivent pas. Dans les autres maquis aussi.

Rohantic où tombent les premiers maquisards.

Les F.T.P. sont à Rohantic en Elliant, à une certaine distance de la ferme, dans un bosquet d'accès suffisamment difficile pour prévenir toute attaque par surprise.

Dans la nuit du 14 au 15 juin, ces patriotes enlèvent au bourg d'Elliant plusieurs fûts de deux cents litres d'essence. Ils déposent ce carburant dans un champ dépendant de la ferme de Cosquéric.



Août 1944, Rosporden (de gauche à droite) : Capitaine CARRON DE LA CARRIERE (Paul), alias « Charron », et Neville WOOD, du team « Gilbert », avec le capitaine Louis LE CLEACH, alias « Mercier ».

Le 15 au matin, trois jeunes maquisards volontaires pour une mission sur Kernével et Bannalec comptent réussir un coup de main dans le but de se procurer des armes et des munitions.

Mais vers les 15 heures, à l'entrée de Rosporden, le lieutenant Walter HOFFMANN, de la Feldgendarmarie de Quimper, qui circule en auto avec quelques-uns de ses hommes, les repère.

Interpellés, les trois jeunes gens prennent la fuite d'autant que l'un d'eux porte un revolver. Il s'agit de Jean GEORGELIN qui cherche refuge dans un ruisseau, où, à ce qu'il semble, il parvient à cacher son arme. Mais il est pris tandis que Corentin LE DŒUF, bien qu'atteint au côté par une balle, s'échappe, et sera soigné par le pharmacien Maurice LE Roux, à Elliant.

Quant au troisième maquisard, le plus jeune, il ne devra la vie qu'en accompagnant les Allemands jusqu'à Rohantic. Après quoi, à son dire, il s'évadera à Saint-Yvi.

« A partir du débarquement, j'ai reçu l'ordre absolument rigide et chaque fois confirmé de tuer les maquisards... », dira HOFFMANN en précisant qu'il opérait sur le contrôle du S.D. (Sicherheits Dienst = Gestapo) et l'autorité du colonel (Oberst) Ulrich VON COLER^{bd}.

A noter que ce même VON COLER, commandant d'armes de Quimper^{be}, va, par le fait du hasard et de son état-major, se trouver le 4 août, à la débâcle, au centre d'une « vive fusillade avec les habitants de Rosporden » quand il s'efforcera de gagner Lorient.



Le corps-franc Léon à Rosporden (debout, 3e à partir de la gauche : Léon MADEC, commando « Béret Vert »).

Le général FAHRMBACHER, optimiste quand il s'agit des siens, le voit s'en sortir « sans perte grâce à une énergique défense »^{bf}. Il en fallait, car VON COLER et ses gens avaient subi plusieurs accrochages depuis le départ de Quimper.

Quant à HOFFMANN, il sera promu capitaine dans la poche de Lorient : un brutal, selon l'un de ses feldgendarmes^{bg}. C'est le moins que l'on puisse dire du personnage que l'on voit encore à l'œuvre autour de Quimper, impitoyable, inhumain, quoi qu'il en dise, sous le couvert de la discipline et de l'obéissance militaire.

Ce 15 juin, dans la soirée, à la tête d'un détachement de la Feldgendarmerie renforcé par des marins allemands, il a entrepris de cerner le maquis de Rohantic, tandis que les patriotes préparent leur repas.

Mathurin LE GALUDEC, dit « Le Vieux », 41 ans, l'ancien gendarme, fait face aux assaillants, revolver au poing, de même que Christophe FLÉCHER, 24 ans, galochier. Les deux grenades du maquis utilisées, ils sont tués à leur poste, et l'on cite Albert QUENTREC, 27 ans, meunier à Melgven, comme tombé lui aussi à leur côté.

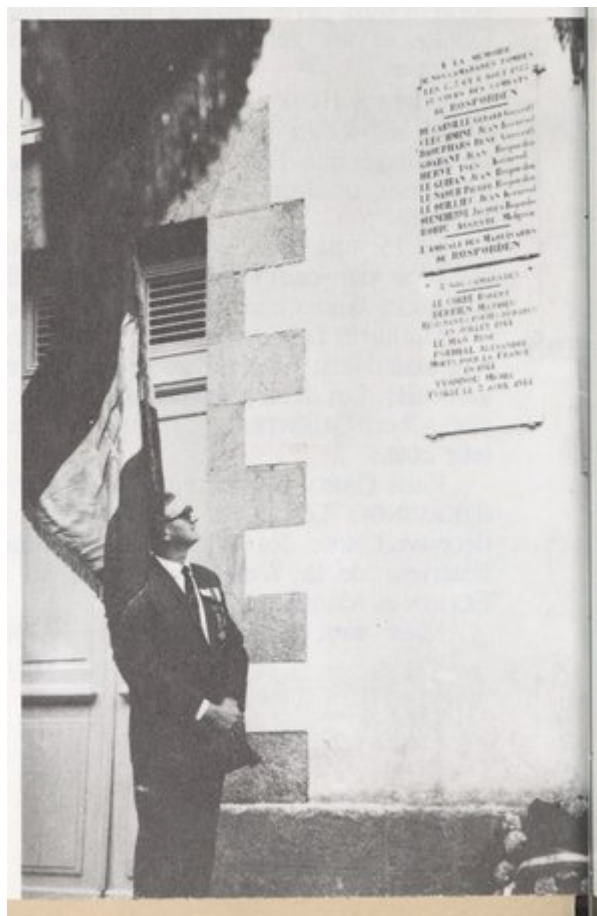
René CRÉO, blessé, réussit à se cacher, de même que Lili DAOUDAL, Fanch STERVINOÛ. Les autres dont Jeannot LE GUIBAN s'échappent par la prairie, à découvert sous les balles, et s'en tirent, de même que « Henry », antinazi, déserteur de la Wehrmacht passé au maquis, grâce à Jean PRIGENT, Alain SELLIN et Alain CRÉO.

Mais sont faits prisonniers : Albert DIFFENDAL, 20 ans, étudiant de Quimper ; Corentin CHANOT, 22 ans, ouvrier, de Kernével ; Léon KERNALÉGUEN, 22 ans, commerçant, de Rosporden.



L'aviateur américain James QUINN, en civil, chez Alain CREO, à Kernevel.

*Pèlerinage 1969 : l'ex-sergent radio anglais Neville WOOD devant le
Mémorial (Mairie de Rosporden).*



Sur ordre d'HOFFMANN, après un interrogatoire mené avec la brutalité habituelle, ils sont abattus sur place d'une balle dans la nuque.

Puis les Allemands incendient la ferme de Rohantic parce que les cultivateurs ont accueilli le maquis. Auparavant, ils ont volé porcs et objets de valeur chez la propriétaire, Mme KÉROUÉ née BOÉDEC, dont le mari est prisonnier en Allemagne.

Ils mettent aussi le feu à la ferme voisine, Keralec, tenue par Yves GOURLAY.

Au bourg d'Elliant, les Allemands incendient la maison de Lili GOUÉZEC dont ils savent l'appartenance au maquis.

Le maire, Louis COTTEN, parvient à empêcher d'autres représailles et, grâce à lui, les suppliciés de Rohantic auront immédiatement une sépulture décente.

Cosquéric et le silence de Jean GEORGELIN.

HOFFMANN a reçu l'ordre de récupérer l'essence enlevée par les maquisards.

Le 16 juin, à l'heure de midi, la ferme de Cosquéric, en Elliant, est cernée par une quinzaine de feldgendarmen. L'officier et l'un de ses hommes pénètrent dans la maison et obligent le cultivateur, Bernard KERGOURLAY, à les suivre. On l'accuse d'être de connivence avec les « terroristes », de détenir de l'essence volée. Pierre GUÉVEL, le vacher, qui sait plus précisément où le carburant se trouve, doit accompagner son patron, sous la menace des Allemands, jusqu'à la parcelle dite Parc-Duchen.

A ce moment, une camionnette arrive sur les lieux. On fait descendre un prisonnier, les mains liées derrière le dos : Jean GEORGELIN, ancien marin, sur lequel les Allemands se sont acharnés.

Il sera abattu d'une balle dans la tempe.

« J'en avais reçu la mission formelle du S.D. », dira l'officier exécuté^{bh}.

Bernard KERGOURLAY parvient à éviter les pires représailles en exhibant une lettre de menaces, reçue quelque temps auparavant, à propos d'étrangers (réfractaires au S.T.O., expliquera plus tard l'intéressé), supposée émaner de la Résistance.

Avant d'enterrer le corps de Jean GEORGELIN, il constate qu'il a les poignets brisés et porte deux profondes entailles sur la tête.

Ce même jour, les Allemands brûlent à Elliant la ferme de Philibert LE BOURHIS, à Kerverniou, auquel on reproche son aide à la Résistance.

Le groupe « Vengeance » est aussi au maquis depuis le 6 juin, au Beuzit et au bois de Kerzereo en Kernével, sous le commandement de Pierrot LE NAOUR, avec un poste au bois de Guerroué en Melgven.

Mais la tragédie de Rohantic vient de montrer tout le danger de l'existence d'un maquis pratiquement sans armes. Les groupes rospordinois n'ont, rapporte-t-on, en tout et pour tout que deux fusils, une mitraillette d'origine allemande et cinq pistolets.

Les responsables décident, les parachutages tardant toujours à venir, de demander aux volontaires de se disperser et, en fait, de rentrer provisoirement chez eux.

Deux corps francs seulement restent au maquis pour effectuer des sabotages, l'un commandé par Joseph POSTIC, alias « Fantômas », l'autre par Léon MADEC, un « Béret Vert » resté à la côte après un raid sur Gravelines et qui, accueilli et caché par la famille CRÉO, de Trolan en Kernével, est entré dans la Résistance intérieure au mouvement « Vengeance » (voir en annexe : « Le périple d'un fusilier marin commando resté à la côte »).

Les deux équipes, en l'absence d'explosifs, déboulonnent le rail avec une clef à mollette et enfoncent des clous dans les câbles téléphoniques.

Dans la nuit du 2 au 3 juillet, suivant les instructions données par RICCO, Jean GUÉGUEN, alias « L'Empereur », va apposer un texte dactylographié sur la porte de la chapelle Saint-Eloi, un appel aux cultivateurs et aux commerçants à résister aux réquisitions et à ne plus livrer aux Allemands. Ce dimanche, c'est le jour du pardon, très suivi par les gens de la région, pèlerins et petits commerçants, marchands de cerises du pays, de Fouesnant et autres. L'afficheur nocturne, à ses risques et périls, revient pour juger du succès, satisfaisant d'ailleurs, de son affiche.

Opération aérienne – Matériel et hommes : l'équipe Jedburgh.

RICCO, chef cantonal de « Libé-Nord », en accord avec le capitaine LE DEZ a fait homologuer par le Bureau des opérations aériennes un terrain dans le secteur de Coadry en Scaër (à Kervir), dont le nom de code, à Londres, est « Pêche ».

Le message : « Le vent dans les blés trois fois », passé sur l'antenne de la B.B.C., annonce que le parachutage aura lieu dans la nuit du 9 au 10 juillet. Un comité de réception relativement important (150 hommes environ), de Scaër, Coray, Rosporden... camouflé autour de RICCO, LE DEZ, RIVIER... « Bob », chef de groupe, assure la protection avec « deux flingots de chasse, un Mauser cravaté sur un Boche et trois revolvers ».

Georges MORIZO'O (« Marceau »), qui participe à l'opération avec les F.F.I. de Scaër, raconte^{bi} :

« Minuit... Dans les fermes environnantes, des chiens hurlent. Ils ont perçu des bruits insolites. L'équipe de sécurité est en place... Les carrefours sont surveillés.

« L'équipe de travail se trouve à gauche, le long du talus. Les signaleurs sont à leur poste avec leurs lampes dont les piles ne sont pas fameuses... Mais il n'y en a pas d'autres.

« Minuit et demie... Le bruit des "zincs" s'entend et grandit maintenant tout près. Quel vacarme ! Les Allemands qui sont à courte distance ne peuvent pas ne pas entendre.

« Allumez les lampes ! (selon le signal convenu). Avec un bruit d'enfer, le premier avion rase le terrain, puis s'éloigne.

« Laissez allumé ! D'interminables secondes et les revoilà. Nouveau rugissement des moteurs... L'avion est à soixante mètres à peine et l'on distingue la grande masse noire qui fonce sur le terrain... Des étincelles semblent courir le long de l'appareil et des petits paquets s'en détachent, qui tombent comme des cailloux, puis s'accrochent au ciel.

« Stop ! Eteignez, gare au suivant ! Un choc lourd fait trembler la terre, puis d'autres chocs.

« Rallumez ! Le deuxième avion arrive déjà.

« Une heure trente : Tandis qu'on embarque les grands cylindres métalliques, que les garçons s'empêtrent dans les cordons de parachute, que les chevaux piaffent dans l'ombre du chemin..., le grand Bob plonge à pleins bras dans le ventre du container et sort des sacs de toile, des chargeurs, des caisses de cartouches, des FM et fusils, les mains pleines de graisse d'armes. »

Non loin de RICCO ont atterri des hommes. « Qui êtes-vous ? » demande le chef de brigade de Rosporden. Il s'agit de trois membres du team (l'équipe) « Gilbert » : Les capitaines Christopher BLATHWAYT, anglais, Paul CARRON DE LA CARRIÈRE, dit « Pierre Charron », français, et le sergent radio Neville WOOD, anglais. Charron expliquera ce que doit être l'action des F.F.I. en attendant le mot d'ordre de déclenchement des combats. « Ils seront armés, dit-il, grâce aux teams Jedburgh qui correspondent avec

Londres. Le maquis de Rosporden va être chargé de la protection de cette équipe « Gilbert ».

Le poste émetteur-récepteur du radio WOOD a subi des dégâts en arrivant au sol. Il est inutilisable pour le moment.

Il convient aussi, par prudence, d'éloigner rapidement les trois parachutistes de la D.Z.^{bj}. Ils passeront la nuit dans la famille MÉVELLEC, à Coray.

RICCO s'en va le lendemain à moto prévenir BERTHAUD à Quimper. Une camionnette d'entreprise du bâtiment vient chercher les trois hommes pour les conduire à quelques kilomètres de la ville, route de Pont-l'Abbé, dans la propriété JONCOUR, au manoir de Kerfuenec en Pluguffan, où ils resteront plusieurs jours.

Les Rospordinois, partie prenante dans le parachutage de Coadry, ramènent armes et munitions cachées sous des fagots dans une charrette à bras, et entreposées à Coat-Morn et dans un transformateur électrique sur la ferme de Trolan (en Kernével).

Le transport s'effectue sans incident. L'escorte discrète est commandée par Albert RIVIER, roulant en éclaireur à vélo. Il a recommandé à ses hommes : « En cas de danger, je fais un signe. Vous lâchez tout ! » Il s'agissait de Jean BOURHIS, Jean COTTEN, Pierre CONAN et quelques autres.

La dure journée de Quillien (Kernabat).

Dans la nuit du 13 au 14 juillet, les Allemands procèdent à des arrestations. Visant les hommes de « Vengeance » en premier lieu. A Quimperlé également, des membres de cette organisation ont été recherchés. On peut penser que l'opération est la suite de la vague d'arrestations qui a durement touché le mouvement au début de l'année. Quoi qu'il en soit, les Allemands frappent juste, ou à côté, la Résistance qui les harcèle.

A Rosporden, ils arrêtent Henri DAOUDAL, mécanicien, et Georges DAOUDAL, maçon. Ils recherchent sans résultat les nommés Pierre LE NAOUR, Lilli GALL. Ils arrêtent Robert LE CORRE, frère de Yves, dit « Y » galochier, et Mathieu DERRIEN, commerçant, qui appartiennent effectivement à « Vengeance » et ne

seront pas relâchés. Ils disparaîtront à partir des geôles de Riec-sur-Belon. On ne retrouvera pas leurs restes suppliciés.

Cette opération, la disposition d'un stock d'armes conduisent les responsables à appeler leurs hommes à prendre le maquis cette même nuit avec l'accord du chef départemental.

Partant de Trolan, certains volontaires se voient avec un vif plaisir remettre des armes. Empruntant chemins et sentiers, ils arrivent vers les 5 heures du matin à Quillien en Tourc'h où est prévu le rassemblement des divers mouvements : F.T.P., « Vengeance », « Libé-Nord », dont l'union a été décidée dans le maquis de Rosporden, pour des raisons d'efficacité et de protection des activités de l'équipe Jedburgh « Gilbert ».

Louis LE CLÉACH, alias « Mercier », lieutenant d'active, qui se trouve chez ses parents à Rosporden, prend le commandement de ce maquis. Il a été présenté à RICCO par Pierrot LE NAOUR.

A Quillien plusieurs familles de cultivateurs acceptent d'héberger ou de ravitailler le maquis : les BOLLORÉ, BOÉDEC, GUÉGUEN, LE Du.

Ce 14 juillet, « Mercier » remercie en termes chaleureux les nombreux volontaires qui ont répondu à l'appel des responsables. Il demande toutefois à chacun, de réfléchir avant de s'engager définitivement dans une entreprise pleine de dangers, car certains, inévitablement tomberont.

Sur la protestation énergique et quasi unanime des maquisards, décidés à combattre jusqu'à la mort pour la libération du pays, « Mercier » fait part de la bonne nouvelle que constitue la présence de l'équipe Jedburgh et sa mission.

Un parachutage a lieu sur le terrain « Pêche » (nom de code) à Coadry, demandé pour le maquis F.T.P. par le team « Giles » qui travaille dans cette zone.

A Quillien, les maquisards dégraissent les armes (reçues en complément, qu'une corvée a récupérées la nuit précédente) et répartissent les munitions, quand vers les 10 heures, des coups de feu éclatent, lointains d'abord, suivis ensuite de quelques rafales d'armes automatiques.

Deux volontaires : Marcel MOËNNER, et André LIGEN, du corps franc « Fantômas », partent en reconnaissance. Ils rapportent – ce

qui va se trouver confirmé par d'autres sources – que des Allemands arrivés dans des camions ont investi le hameau de Coadry, puis se sont dirigés vers Gerveur. Ils attaquent la maquis de Kernabat, sur la hauteur proche de Quillien. Le déroulement de l'opération conduite par les Allemands est relativement lent.

Les Scaërois – une soixantaine – , les Rospordinois au nombre d'une centaine, répondant à un appel de leurs voisins, sont descendus dans la vallée de l'Aven pour remonter vers Kernabat, mais ils ne tardent pas à être pris sous le tir des mitrailleuses ennemies. Le combat a débuté vers les 13 heures.

Les Allemands et mercenaires, très nombreux et aguerris, manœuvrent en tenaille (voir maquis de Scaër). Les patriotes de Quillien vont toutefois éviter l'encerclement.

Pierre SALOMON, un quartier-maître fusilier-marin posté avec son fusil-mitrailleur près de la ferme de Quillien, en refusant le repli, malgré l'incitation d'Yves RIVIER, se sacrifie pour sauver ses camarades. Par ailleurs, le corps franc de « Bob » attaque les Allemands sur leurs arrières, à Kernabat, dans la ferme même où déjà ils se restaurent et vient encore soulager les maquisards qui s'échappent par une brèche large de 150 mètres environ.

L'opération s'est déroulée sans panique. Le lieutenant Albert RIVIER notamment, à la tête de ses hommes, fait montre d'un sang-froid remarquable, reconnu par tous.

A Quillien, les cultivateurs ont effacé les traces, dans les granges et ailleurs, indiquant l'existence d'un maquis.

Les Allemands arrivent dans le village au début de l'après-midi et rassemblent les hommes dans la cour d'une ferme. Il y a parmi eux Louis BOÉDEC, Jean LE Du, mais aussi des gens raflés sur la route, dont l'abbé CALVARY, professeur au collège Saint-Louis, à Scaër, qui accompagnait un garçon de 9 ans environ. Il y a aussi quelques F.F.I. qui passent pour des ouvriers de ferme.

Selon les conseils que leur a donnés « Mercier », Louis BOÉDEC, qui a été frappé, explique que les paysans n'ont d'autre alternative que d'être fusillés par les Allemands s'ils aident les « terroristes » ou exécutés par la Résistance s'ils ne les aident pas. Les otages auront ainsi la vie sauve, mais avant ils sont emmenés à Kernabat. Les soldats vont incendier trois fermes.

Quant aux maquisards, le décrochage se termine à 16 h 30.

Sur les dix-huit patriotes tués au combat ou massacrés, neuf appartenaient aux groupes de Rosporden (voir maquis de Scaër).

La sauvagerie des Russes mercenaires sous le commandement des Allemands est telle que certaines victimes sont méconnaissables. Ainsi s'établit une confusion pénible. On identifie le corps de René KERJOSE comme étant celui de Marcel MOËNNER. Celui-ci, coupé des Rospordinois, a connaissance de ses obsèques au maquis de Laz où il a cherché refuge avec son camarade André LIGEN, du corps franc « Fantômas ».

Moulin-l'Abbé, puis le camp Delessart à Keroret-Coray.

De Quillien, le maquis de Rosporden a fait, par groupes, mouvement vers le nord. Le 15 au soir, Albert RIVIER et ses hommes cantonnent dans une ferme à l'entrée de Trégourez, tandis que Pierrot LE NAOUR, Jean GOARANT, Lili GALL et leurs hommes se trouvent, comme prévu, près de la chapelle de Guernilis, à Trégourez également.

« Mercier » et son entourage immédiat, Eugène DONAL et d'autres, ont échappé de peu aux balles allemandes.

Le regroupement a lieu le lendemain au pied des « Montagnes Noires », comme disent les Rospordinois, plus exactement autour de Moulin-l'Abbé en Édern.

Pendant les jours qui suivent, le maquis s'organise : installation du P.C. et cuisine dans une maison abandonnée, amélioration du dispositif de sécurité autour du camp au périmètre assez vaste, patrouilles de reconnaissance et de récupération éventuelle de matériel laissé à Quillien et ses environs. Le 21 juillet, DUBOIS qui commande une corvée désignée à cet effet, ramène deux fusils-mitrailleurs, un fusil, 900 balles de mitraillette, une grenade. Une liaison cycliste est assurée avec Rosporden et le contact maintenu avec le maquis de la région, dont celui de Scaër.

On couche en plein air – un jour de pluie a été particulièrement difficile dès le début – ou en cabane sous des branchages. Le ravitaillement est assuré malgré les problèmes qu'il pose.

Le 22 juillet, les trois parachutistes de la mission Jedburgh « Gilbert », pilotés par RICCO, rejoignent Moulin-l'Abbé, venant de Pluguffan.

Mais une voiture suspecte a été repérée dans les environs. On a entendu des coups de feu tirés à quelques kilomètres au Nord.

Le maquis fait mouvement de nuit pour s'installer sur de nouveaux emplacements qui s'étendent sur Kéroret, proche de la chapelle de Lochrist, Trunvel et Queneherneau en Coray.

En fait, les Allemands ou mercenaires patrouillent. Le dimanche 23 juillet, des soldats se présentent à la ferme de Kerannou en Tourc'h. Dans l'ouverture de la porte, ils braquent leurs armes sur la famille POSTIC rassemblée. Laurent, l'aîné des enfants, ayant fait un geste quelconque, un soldat tire et le blesse mortellement. Les Allemands, toujours sous la menace des armes, obligent le frère de la victime à creuser une fosse pour enterrer le corps de Laurent.

Kéroret (du lieu où se trouve le P.C.) a un aspect plus militaire que Moulin-l'Abbé. En code du maquis qui change les noms et généralement les patronymes, on l'a appelé camp DELESSART (Hervé) pour honorer l'un des patriotes tombés à Quillien.

L'instruction militaire est poussée : fonctionnement des armes, montage, démontage, utilisation du terrain. La compagnie de Coray envoie un groupe de dix hommes suivre des cours les 24 et 25 juillet. On entend un instructeur dire : « Rappelez-vous toujours qu'un homme pris dans notre cas est un homme mort ! »

Un certain brassage s'est opéré entre les Résistants répartis dans deux compagnies commandées par les lieutenants Albert RIVIER et Pierre LE NAOUR.

Une compagnie de réserve reste à Rosporden sous les ordres de Robert RICCO.

Il y a également à Coray le groupe mobile et ses trois camions, « Les Pieds Nickelés », chargés du ravitaillement et de la réception des parachutages sous la responsabilité d'Alphonse LE FAOU, Louis CRABOT, Lili GALL et son frère René.

L'ensemble – 300 hommes environ – constitue le bataillon de Rosporden sous le commandement de « Mercier ».

Nouveaux parachutages.

L'équipe Jedburgh, dont le poste a été réparé provisoirement par le capitaine BLATHWAYT, a demandé pour le secteur de Pont-Croix l'opération aérienne malchanceuse sur le terrain « Munster » à Mahalon (cf Cap.-Sizun).

Le 24, une autre liaison a été faite avec Londres par le sergent radio WOOD, au sujet d'un parachutage. Le message « passe » le 26 à 13 h 30 à la B.B.C. : « Minute papillon bleu. »

Dans la nuit du 27 au 28 juillet, un comité de réception comprenant environ 200 hommes est en place sur le terrain « Veau » (nom de code), à savoir la gare de Tourc'h. Les camions attendent. On effacera les traces des roues. Le mot de passe est « Rennes ».

« Succès pour deux avions », enregistre le B.C.R.A. Le parachutage a lieu entre 0 h 30 et 1 heure. L'évacuation du terrain terminée à 2 h 30, le retour s'effectue à 4 heures, un « léger accident » ayant immobilisé le convoi pendant trois quarts d'heure. On ouvre les containers. On dégraisse les armes. On constitue des lots pour Coray représenté au comité de réception et Concarneau. On équipe des éléments du Groupe de réserve pris en charge à Coat-Culoden par Lili PAUGAM, et on complète l'armement des sections en F.M.

Le 28 juillet, un détachement de Concarneau prend livraison des armes qui lui reviennent. L'instruction militaire se poursuit. Le camp reçoit vers les 17 heures, la visite du chef départemental des F.F.I. (déjà venu le 26).

Un nouveau parachutage a été demandé en faveur des Concarnois.

Une opération doit avoir lieu dans la nuit du 29 juillet, sur le terrain « Mandarine » (nom de code), dans le secteur de Briec (ou Langolen), demandée, semble-t-il, par l'équipe Jedburgh « Giles ». Deux avions se sont présentés la nuit précédente sans succès.

Cette fois, le capitaine CHARRON, le lieutenant MERCIER, le lieutenant « Gérard » (MARTIN), de Concarneau, participent à l'opération avec un détachement de la 1^{re} compagnie de Rosporden.

A 3 heures du matin, aucun avion n'étant venu, l'évacuation du terrain a lieu.

A 4 h 30, à quelques kilomètres du cantonnement de Keroret, un avion survole le détachement et cherche apparemment un terrain de parachutage. CHARRON fait immédiatement baliser un terrain de fortune : vingt-trois containers sont ainsi recueillis par les hommes du camp Delessart et mis à la disposition des Concarnois.

Le B.C.R.A. à Londres enregistre : « Sur terrain "Mandarine", succès pour un avion. »

Un cri d'enthousiasme accueille l'annonce de l'insurrection générale.

Le 3 août à midi, la B.B.C. diffuse : « Le chapeau de Napoléon est-il toujours à Perros-Guirec ? », donnant le signal de l'attaque générale par les F.F.I. de Bretagne.

Le 3 au soir, les Américains encore à Pontorson, à 260 kilomètres, « Mercier », devant le bataillon de Rosporden rassemblé dans la cour de Kéroret, prend la parole : « Je n'ai qu'une chose à vous dire... De lapins, nous devenons chasseurs... Nous commençons la bagarre. Sus aux Boches !... »

Un cri d'enthousiasme suit la déclaration de « Mercier ». Les hommes brandissent leurs armes, puis entonnent une émouvante « Marseillaise ».

Une ambiance joyeuse par-delà le danger, les émotions, a régné au maquis. Des chansons naissent : « Chanson de Marche », « La Légion Rospordinoise », avec pour auteur le populaire Jeannot LE GUIBAN :

« Dans les coins du Finistère
Où nous avons fait la guerre,
Sac au dos et l'on démarre.
Marchons vers la bagarre...
Nous avons des frères à venger. »

ou encore ce refrain :

« Tiens, voilà le maquis de Rosporden qui est en route
Tiens, voilà le maquis de Rosporden qui est en train. »

L'armement des unités du Sud-Finistère, dont celles de Quimper, ayant bien du retard, l'équipe « Gilbert » a demandé à Londres des parachutages pour armer sept compagnies, soit 1 100 hommes environ au total.

L'opération annoncée pour le 2 août sur le terrain « Veau » (près de la gare de Tourc'h) – un comité de 400 hommes étant en place – n'a pas lieu.

L'équipe va à Langolen pour de nouvelles opérations aériennes entre le 3 et le 5 août. Mais dans la nuit du 3 au 4 août, le détachement rospordinois qui accompagne le « Jed » est rappelé de Langolen. Les uns sont véhiculés, mais les autres font la route à pied.

Pour répondre au message insurrectionnel, le bataillon va en effet mettre à exécution un plan, arrêté dans le détail, d'attaque de la garnison de Rosporden.

Violents combats de représailles.

Le 4 août, bien avant l'aube, les F.F.I. se rassemblent à Kerlué, sur la route d'Elliant en Rosporden.

Le chef de brigade RICCO fait le point d'après les renseignements recueillis : la situation se trouve gravement compliquée par la présence, en gare de Rosporden, d'un train de matériel escorté par des soldats de l'organisation Todt, et d'un train transportant 300 à 400 soldats immobilisés par un déraillement à Kerrest, à 3 kilomètres environ de la ville.

En fait, ce sabotage a été effectué par des éléments de la compagnie de RICCO, dont lui-même, Jean COTTEN, et des employés de la S.N.C.F. qui n'avaient prévu qu'une interruption du trafic.

Toutefois, la détermination des F.F.I. est telle qu'on ne peut faire marche arrière.

L'attaque est prévue à partir de 5 heures. La première compagnie doit isoler téléphoniquement Rosporden de l'extérieur. Aussi à la hauteur de Diouland, entre autres, vers Quimper, peut-on voir les hommes en haut des poteaux cisailer les fils qui s'écartent en

sifflant. Leurs camarades leur assurent une protection. D'ailleurs, toutes les issues de la ville sont gardées.

La 2^e compagnie doit attaquer la Kommandantur, les locaux, chambres d'hôtel, occupés par les Allemands.

Le corps franc de Francis GESTIN n'étant pas parvenu à « neutraliser » les sentinelles et à s'assurer de l'officier commandant la garnison, il attaque la Kommandantur à la grenade. La maison flambe bientôt, tandis que partout la fusillade crépite.

La population rospordinoise, réveillée par les explosions et les tirs d'armes automatiques, s'abstient de paraître, inquiète quant à la suite des événements et au sort des combattants du maquis.

Les Allemands du train Todt attaqués par une section de la compagnie de réserve commandée par RICCO réagissent par un tir violent qui oblige les F.F.I. à se mettre à l'abri dans un ruisseau.

Toutefois, Raymond QUINTIN, abrité derrière un escalier, tire obstinément et efficacement sur les Allemands. Il ne doit la vie qu'à la confusion provoquée par les combats.

A l'entrée de la ville, deux camions ennemis suivis d'une voiture venant de la direction de Quimper, sont entrepris au Pont-Biais par des éléments de la 1^{re} compagnie. Le fusil-mitrailleur de Bertrand PETIT intervient presque à bout portant, et de même que le tir de Simon GOURMELEN. Un camion brûle sur place.

A l'autre issue de la ville, au passage à niveau de Renanguip, les F.F.I. de la 2^e compagnie s'attendent à voir descendre les Allemands du train immobilisé à Kerrest.

A 7 h 45, des camions surviennent. Le véhicule de tête est anéanti. Les soldats descendent des autres camions, à 1,500 km environ de l'entrée de la ville. De toute évidence, ils vont tenter de cerner les patriotes.

« Mercier » donne un ordre de repli vers les 8 heures, devant l'afflux des renforts allemands.

Les F.F.I. doivent se regrouper à Kerzaner, comme prévu, à 3 kilomètres environ de Rosporden sur Elliant, non loin du château de Kerminy où fonctionne, avec l'accord des propriétaires, une infirmerie du maquis qui a eu à soigner jusqu'ici une demi-douzaine de blessés.

Quant aux pertes allemandes, on ne peut les évaluer.

Des Russes blancs encadrés par des Allemands venant de Riec-sur-Belon (ceux du bataillon de sécurité probablement) entrent dans la ville pour exercer sur la population civile des représailles : pillage, viols, incendie de 32 maisons.

Les hommes pris dans la rafle sont rassemblés place de la Gare. Après des menaces d'exécution, 33 otages sont retenus (voir en annexe l'odyssée tragique de ces prisonniers).

Vers les 11 heures, un convoi allemand d'une dizaine de camions qui, de Quimperlé, roulent vers Rosporden, est attaqué au lieu-dit Pont-Rozuel en Bannalec par des appareils de la Royal Air Force.

Assistance aux combattants F.F.I. de Rosporden demandée, précise-t-on, par l'équipe Jedburgh « Gilbert »^{bk}. Les véhicules qui contiennent – du moins certains d'entre eux – des fûts d'essence sont détruits. Il y a deux blessés parmi la population, dont Mme Marie-Françoise DANIÉLOU-GUIFFAN, touchée à la cheville par un éclat.

La R.A.F. anéantit encore un peu plus tard, en bordure de la route nationale, sur la commune de Mellac, trois camions contenant des munitions et qui se dirigeaient aussi sur Bannalec... et Rosporden.

Les F.F.I. rospordinois se regroupent donc à Kerzaner. Mais des accrochages ont lieu dans la journée autour de Rosporden. Près de la chapelle de Bonne-Nouvelle en Melgven, trois patriotes se heurtent à une section cycliste de Russes blancs. Jeannot LE GUIBAN, 20 ans, chef de groupe, mortellement blessé, était un F.T.P. rescapé de Rohantic et de Quillien, courageux, bout-en-train.

Vers les 17 heures, la section de commandement (René SCAVENNEC) détruit un camion allemand garé à Kérisolé, près de la route de Quimper.

Le 5 août, le regroupement des F.F.I. se poursuit à Kerzaner. Le ravitaillement en munitions est assuré.

Les Allemands restent toujours dans les environs. Ainsi vers les 6 à 7 heures du matin, Mme Louise TROALEN, cultivatrice à Ker-Avril, vient prévenir les F.F.I. qu'un détachement stationne au lieu-dit Pont-Bastard, très proche. Des volontaires se portent vers ce secteur : Bertrand LE DEZ, Patrice GESTIN, Pierre LE MEUR et MILLET (employé à la S.N.C.F.). Passé dans le bois de Kerminy, LE DEZ, en tête, franchissant un talus, se trouve quasiment face à face avec un

Allemand. Il a le réflexe de tirer le premier avec son P.M. Sten enclenché au coup par coup. Le soldat tombe et tous se replient sous un feu nourri de l'ennemi.

A Kerzaner, les responsables ont établi un contact avec le capitaine CHARRON, de l'équipe Jedburgh, à Langolen. Les Allemands occupent toujours Rosporden. Il faut aviser.

A 10 heures, RICCO accepte, sous le couvert, devenu très précaire de l'uniforme de la gendarmerie, d'aller présenter aux Russes blancs qui cantonnent à l'école Sainte-Thérèse cet ultimatum au bluff : « Constituez-vous prisonniers ou évacuez la ville, sinon 3 000 terroristes vous attaqueront incessamment ! »

Un soldat traduit le message au lieutenant et, après un conciliabule, la réponse est : « Nous allons quitter la ville. Mais nous vous gardons en otage jusqu'à 12 heures. »

Ils obligent RICCO à rouler à bicyclette en tête de la colonne qui prend la direction de Concarneau. En cas d'attaque par les patriotes, il serait abattu. A la sortie de la ville, RICCO recouvre sa liberté.

« Ils » reviennent.

Deux cents F.F.I.-F.T.P. font leur entrée à Rosporden, officiers en tête, y compris les membres de l'équipe parachutée Jedburgh CHARRON, BLATHWAYT, WOOD. Une cérémonie a lieu au monument aux Morts, suivie d'un défilé sous les acclamations de la population rospordinoise. Certaines familles, réfugiées dans les fermes des environs, ont réintégré la ville pavoisée.

La dislocation de cette manifestation se fait après le chant de « La Marseillaise ».

« Mercier » a prévu des postes de garde aux issues de la ville. Mais ceux-ci ne sont pas tous encore en place qu'un convoi allemand escorté par des soldats sur deux colonnes surgit, venant de la direction de Concarneau, et mitraille les patriotes. Ceux-ci ripostent. Mais plusieurs d'entre eux tombent : Jean GOARANT, chef de section (41 ans, artisan), Yves HERVÉ (31 ans, galochier), Jean LE QUILLIEC (23 ans, charcutier), Jacques QUÉNÉHERVÉ (23 ans, ouvrier d'usine).

Il y a aussi des blessés graves. Louis QUÉRÉ, qui a reçu dans la jambe une balle explosive, est secouru par Jean DAÉRON. Il fait un garrot avec sa ceinture et le cache, tandis que CLECHMINE lance une grenade pour assurer leur protection. Charles LE GALL est atteint au bras.

Au carrefour de la Croix-Lanveur, des éléments de la 2e compagnie entrent en contact avec le même convoi. Pierre LE NAOUR (30 ans, militaire de carrière), commandant de compagnie, et Auguste ROBIC (37 ans, employé au Gaz) sont tués.

Autres victimes civiles au cours de ces journées : Laurent GOUIFFÈS (77 ans) et Pierre LIJOUR (77 ans).

Dans la soirée, entre Saint-Yvi et Rosporden, un autre convoi d'une vingtaine de camions venant de Quimper, où à la sortie de la ville il a subi une première attaque, est accroché par une section commandée par Yves LE CORRE, alias « Y ». Les dégâts et pertes infligés aux Allemands les obligent à demeurer sur place où ils se débarrassent d'un camion, de motocyclettes et divers matériels.

Dans la nuit, alertés par le capitaine CHARRON allé à Scaër, arrivent en renfort à Rosporden un détachement de F.F.I. de 80 hommes, venant de Guisriff (Morbihan), et vers les 2 heures du matin, deux sections de Coray.

Le convoi ennemi, immobilisé à Saint-Yvi, reprend la route le 6 au matin, mais arrivé à la hauteur de Diouland en Rosporden, il affronte la section commandée par le gendarme BOQUENAY (précédemment à Fouesnant) laquelle lui inflige de nouvelles pertes et immobilise trois véhicules.

Les Allemands décident de forcer le passage à la mitrailleuse et au mortier. Une section de Guisriff engage le combat, mais se replie. Le lieutenant Gérard de CARVILLE (22 ans – parachuté dans le département des Côtes-du-Nord) tombe. Recueilli par Guy BENOIT et soigné par le docteur DAGORN et deux secouristes, il mourra à son arrivée à l'hôpital de Quimper. Près de lui sont tués René DAOUPHARS (22 ans), de Guisriff, et Jean CLECHMINE (22 ans), de Kernével et blessés Marcel MOËNNER, de Rosporden, et LE BOMIN, de Guisriff.



A Rosporden, le 4 août 1944, camion allemand détruit devant l'une des 32 maisons brûlées.

Les camions parviennent jusqu'au centre de la ville où les attend un tir déclenché par la section de commandement sous les ordres du maître radio René SCAVENNEC, « brave des braves », dira CHARRON.

Sous la mitraille et les grenades qui explosent les camions doivent faire demi-tour pour s'engager sur la route de Pont-Aven.

Dernières escarmouches.

Le 7 août, vers les 9 heures du matin, trois camions venant de la direction de Concarneau, qui cherchent à passer encore par Rosporden, paraissant vouloir se diriger vers Lorient, sont attaqués par les hommes du groupe mobile sur camion : Louis CRABOT, Alphonse FAOU et Robert FAUCON.

Au cours de l'engagement, Mme LE CLERC-POULIGUEN (28 ans, mère de deux enfants) est mortellement blessée.

Outre ceux déjà cités, atteints très gravement, il y a eu des blessés au cours de ces journées : François COTTEN, Robert GERBAUT, Louis GUERNALEC, Pierre LE MEUR, Louis

MICHELET, Henri QUÉMÉRÉ, Christophe RANNOU, Robert SELLIN.

Ce même jour, 7 août, ont lieu les obsèques des victimes tombées au cours des combats.

A partir du 14 août, la plupart des F.F.I. rospordinois vont participer à l'investissement de Concarneau.

Sources

Ouvrages :

- *Les Talus de la Révolte*, par Bertrand LE BARILLEC, 223 p. – Imprimerie « Le Télégramme », Brest, 1966.
- *Rosporden et son maquis*, par Yves LE CORRE, p. 83-84 – « A travers les départements meurtris : Le Finistère », 1948.

Articles de presse :

- *Le Finistère Libéré*, n° 3 du 30 août 1944 (édité par Comité Départemental de Libération à Quimper) – « Dans nos villes libérées : A Rosporden. »
- *Ouest-France*, du 8 octobre – « La tragique odysée des stages de Rosporden » (récit par Maurice LIÉGEOIS).
- *Ouest-France*, du 9 octobre 1944 – « Au sujet de la mort du lieutenant parachutistes Gérard DE CARVILLE ».
- *Ouest-France*, du 14 octobre 1944 – « Un maquis entre tant d'autres : Un capitaine des Forces Françaises Libres nous parle des F.F.I. de Rosporden. »
- *Le Figaro*, du 20 octobre 1944 – « 25 000 F.F.I. bretons ont libéré eux-mêmes 19 de leurs villes. »
- *Ouest-France*, des 16, 17 et 18 mars 1949 – « Procès du capitaine HOFFMANN devant le tribunal militaire de Rennes ».
- *Ouest-France* des 11 et 12 juin 1944 – « Il y aura bientôt deux ans, Rosporden vivait des journées tragiques et payait cher sa libération ». par Eugène DONAL (reproduit en partie un texte de P. CHARRON dont on trouve l'intégralité dans le journal de marche du commandant des F.F.I. de Bretagne – Pièce annexe n° 21).

- *Ouest-France* du 2 août 1968 – « Rosporden honore ses morts : Gérard DE CARVILLE, Jean CLECHMINE... »
- *Ouest-France* du 24 juin 1969 – « Il y aura bientôt 25 ans, 28 soldats sans uniforme tombaient pour la Libération. »
- *Ouest-France*, du 21 mai 1970 – « Cérémonie du souvenir et de la reconnaissance à Saint-Guénel en Elliant » (Chez M. et Mme POSTIC).
- *Ouest-France*, du 7 juin 1974 – « 1944-1974 – La tragédie des maquisards de Rohantic ». par François BLEUZEN.
- *Ouest-France*, du 8 juin 1974 – « Il y a 30 ans, l'agonie de Jean GEORGELIN », par F. BLEUZEN.
- *Ouest-France*, juillet 1974 – « Kernabat, c'était il y a 30 ans. »
- *Ouest-France et La Bretagne à Paris*, du 2 août 1978 – « Marcel MOÉNNER, le mort vivant de Kernabat » par François BLEUZEN.
- *Ouest-France* – « Rencontre avec Neville WOOD, opérateur radio anglais en 1944. »
- *Ouest-France* », 1979 – « Rosporden, 35 ans après, commémore l'anniversaire de trois jours de combat pour sa libération. »

Documents :

- Rapport équipe Jedburgh « Gilbert ».
- Journal de marche des F.F.I. de Rosporden du 13 au 30 juillet 1944.
- Papiers concernant l'activité du réseau « C.N.D. – Castille » à Rosporden – 1944 et 1946.
- Enquêtes auprès des maires – 1957, 1959, 1965.
- Témoignages et précisions apportées par des Résistants.
- Relation par Bernard KERGOURLAY, d'Elliant, faite peu après cet événement.

Un soldat allemand sauve un enfant.

A Pont-Rozuel en Bannalec, le 4 août, pendant l'attaque du convoi allemand par la R.A.F., Mmes Marie-Françoise

DANIÉLOU et LANCIEN se réfugient sous un appentis avec leurs enfants, tandis que les Allemands et des civils qui les accompagnent s'abritent dans une tranchée, derrière la maison. Elles témoignent ainsi du fait ci-après :

« Un enfant de 4 ans, Robert FLÉCHER, seul à la maison, n'ayant d'autre vêtement qu'une chemise..., s'en fut, à découvert, grimper dans un petit arbre, voulant sans doute voir ce qui se passait.

« Un soldat allemand l'aperçut. Il bondit de la tranchée en l'appelant : "Baby, Baby !"

« Sous la mitraille, il saisit l'enfant, brisa un carreau... et, par cette ouverture, le déposa indemne dans une lessiveuse. Il retourna ensuite dans la tranchée. »

Par la suite, on constata que le petit arbre avait été frappé et brûlé par les balles.

Les otages de Rosporden.

Dans une monographie « Tourc'h à travers les siècles », Mme Bernadette LE GALL-LE ROY a recueilli le témoignage de l'un de ces otages : René LE ROY, maire de Tourc'h, mais habitant Rosporden¹. Avec l'aimable autorisation de l'auteur, nous nous sommes permis d'y faire de larges emprunts.

Vendredi 4 août 1944

« A 6 heures moins le quart, la Résistance attaque les troupes allemandes stationnées à Rosporden. Vers 8 heures, la Résistance se retire, laissant les Allemands maîtres de la situation ; ceux-ci, font alors des rafles en ville et incendient 32 maisons.

« Descendant dans mon jardin pour y cacher ce que j'avais de plus précieux, je suis interpellé par un Allemand qui m'oblige à le suivre.

« Au Pont-Biais, on me fait mettre face au mur de la vieille maison d'Alain LE GALL, les mains levées... ; je me trouve là en compagnie

de 20 à 30 hommes, presque tous de ce quartier. »

Dirigés vers la Kommandantur qui est en feu, les otages restent finalement alignés devant la maison CAUGANT jusqu'à 13 heures, heure à laquelle les Allemands les embarquent.

René LE ROY prend place dans un véhicule avec Mme CAUGANT et M. LIÉGEOIS, au milieu des soldats. M. PIERLOT, lui, est hissé sur le toit d'une ambulance, remorquée par le camion et qui transporte les cadavres de cinq soldats nazis tués au cours des combats.

« Départ, puis arrêt place de la Pompe, face à la maison LE DEZ, sabotier. Celui-ci accourt et nous donne à boire ainsi qu'un morceau de pain...

« 14 heures : départ pour Quimperlé... Nous croisons des files de voitures allemandes incendiées par l'aviation britannique au pont de chemin de fer de Bannalec. Ça chauffait au passage !

« Arrivée de notre groupe à Quimperlé vers 15 heures : LIÉGEOIS, PIERLOT, Mme CAUGANT et moi-même. Les autres arrivent vers 17 heures. En attendant, on nous colle au mur, au château de Beaubois. Moment d'angoisse... »

Quelque temps après, les mains liées derrière le dos, tous les otages sont conduits dans un blockhaus où des militaires les fouillent. « Ils me prennent ma montre et mon stylo. Je leur dis de prendre aussi mon portefeuille, ce qu'ils ne firent pas. »

La fouille terminée, les otages sont entassés dans une casemate où des Quimperlois les rejoignent. Dans un espace confiné, ils se serrent à 47. Aussi la nuit sera-t-elle affreuse.

René LE ROY, dont les mains ont été libérées perd connaissance.

« Par la suite, un jeune Quimperlois dénommé JACOB, fils de mareyeur, parvint à se libérer en se glissant par la prise d'air et déverrouilla de l'extérieur la porte de notre prison. L'air étant renouvelé, je revins à moi. »

Samedi 5 août

Sortis vers 9 heures pour satisfaire des besoins naturels, les otages reçurent leur premier repas à 14 heures. Quelques-uns d'entre eux furent alors libérés. Il en restait encore 29, bien gardés.

Dimanche 6 août

« Vers 9 h 30, les Allemands nous font sortir et nous servent... du café au lait avec du pain...

« Vers 3 heures de l'après-midi : repas – bouillon accompagné de nouilles et de pain à volonté... »

« Retour à la prison jusqu'à 17 heures environ. A ce moment, on nous fait sortir rapidement et on nous fait ranger en colonne par trois, puis on nous conduit jusqu'au camion stationné dans la rue voisine avec ordre d'y monter.

« Nous nous serrons à l'avant. Six ou sept soldats s'installent à l'arrière, l'arme au poing : l'un avait mis baïonnette au canon. Je préfère encore le canon à la baïonnette ; cette dernière donne froid au dos, même au mois d'août. »

Ce camion mène les prisonniers à des baraques où sont entreposées des caisses de conserves à charger dans des wagons rangés sur une voie proche. Conserves de poissons et de légumes prendront ainsi place dans quatre ou cinq wagons. L'un de ceux-ci, chargé en partie, servira de dortoir aux otages.

Lundi 7 août

« Au matin, petit déjeuner au pain et à l'eau ; puis, de nouveau, chargement des wagons. Pendant toute la matinée, des avions américains passent en rase-mottes : ils bombardent du côté de Lorient.

« Arrêt du travail vers 14 heures. On nous fait entrer dans un bureau où nous sommes à l'étroit. Il fait chaud, l'air manque car la porte a été fermée à clef. »

Pas de déjeuner. A 18 h 30, les prisonniers gagnent leur wagon-chambre à coucher. La porte fermée, un Allemand commence à clouer une planche sur l'une des ouvertures. Mais il n'achève pas son travail car le train s'ébranle, bientôt suivi par un second sur la voie parallèle.

Une fusillade éclate, puis une explosion amène l'arrêt du convoi. Une autre explosion se produit à l'avant du wagon, dans les caisses de conserves.

« ... Tout le monde se précipite sur l'ouverture restée libre. Je sors le second, en me laissant glisser, pensant que les Allemands vont

nous abattre systématiquement, mais je n'en aperçois aucun, ce qui est fort étonnant.

« Alors j'essaie d'ouvrir la porte du wagon et, avec le camarade qui m'a précédé, j'arrache le fil de fer entortillé autour du crochet de fermeture.

« La porte ouverte, nous nous sauvons tous. »

René LE ROY traverse un pré, franchit une barrière et, près d'un talus, aperçoit, à travers d'épaisses fougères, deux mitrailleuses en batterie. Il change de position et deux de ses camarades, BAUDIC et FLAOUTER qui l'ont remplacé au même endroit, sont tués par les balles que LE ROY pense être allemandes.

« Lorsque le silence se fait enfin, j'entendis des ronflements de moteur dans le champ d'où partaient les rafales de mitrailleuses. »

Jugeant les véhicules éloignés, LE ROY avance en rampant. Il découvre alors deux corps gisant contre le talus, celui d'Alphonse LE ROY, instituteur, paraissant mort² et celui d'un inconnu au visage mangé par une barbe de cinq jours.

Suivi de Lili BOEDEC, LE ROY continue à avancer. Deux soldats passent près d'eux sans les voir. BOEDEC affirme que ce sont des Américains. LE ROY ne veut pas le croire. Il constate au bout d'un moment qu'il s'agit bien d'Alliés.

« C'étaient bien des Américains qui nous avaient mitraillés.

« Un interprète nous pose quelques questions et nous serrons la main aux soldats qui, très aimablement nous offrent des cigarettes³. Par contre, les officiers restent de glace : deux d'entre eux auxquels je tends la main, ignorant leur grade, restent indifférents.

« Un camarade et moi prenons par le bras PIERLOT blessé aux yeux par une déflagration d'obus et complètement aveugle. Un médecin civil de Quéven lui prodigue ses soins...

« ... Dans la soirée, nous transportons nos blessés jusqu'à une maison sise sur la route de Pont-Scorff.

« L'accueil fut peu empressé de la part des habitants qui ne cédèrent même pas une couverture pour envelopper André LAURENT, blessé à l'épaule et qui passa la nuit allongé sur une table.

« Quant à nous, nous fûmes contraints de coucher à la belle étoile parmi la lande. Le matin, nos dents jouaient de la “castagnette”.

Le 9, la petite troupe de rescapés atteint une ferme au bord de la route Scaër-Bannalec. Petit déjeuner offert gracieusement et retour à Rosporden le 10.

1

René LE ROY décéda le 19 décembre 1945, âgé de 38 ans, victime d'un mal contracté durant ces jours.

2

En fait, récupéré par les Américains, LE ROY, qui avait quatre éclats et deux balles dans le corps, fut soigné à l'infirmierie de Pont-Scorff.

3

Dans le récit qu'il fait de ces événements pour le journal « Ouest-France » du 28 octobre 1944, Maurice LIÉGEOIS, ancien prisonnier de guerre, lieutenant de réserve, qui se trouve parmi les otages, note également : « C'était un détachement relativement important d'autos-mitrailleuses et de tanks américains qui avait attaqué le train. Je réussis à entrer en contact avec un officier pour nous faire reconnaître et faire cesser le feu. Nous pûmes alors rejoindre les lignes américaines en emportant nos blessés, alors que les Allemands continuaient à tirer sur nous. L'accueil le plus cordial nous fut réservé par les soldats américains et une photo de notre petit groupe fut prise » (par eux).

Neuf otages furent tués à Quéven : Mme Marguerite CAUGANT, 40 ans, commerçante, Mathurin BAUDIC, 39 ans, Jean BERNARD, 29 ans, militaires de carrière, Jean HÉMERY, 45 ans, commerçant, Guillaume FLAOUTER, 43 ans, Antoine LE HÉNAFF, 22 ans, ouvriers, Jean-Marie LE MENN, 47 ans, Jean-Marie PORHIEL, 50 ans, employé à la S.N.C.F., un Espagnol non identifié.

Blessés : Jean LE ROY, instituteur (grièvement atteint par balles et éclats), Albert PIERLOT, cimentier (perte totale de la vue), Laurent CAUGANT, André LAURENT, Jean LE GOFF, Jean LE MEUR, Jean LE BOÉDEC.

Autres otages : François BERTHELOT, Louis BOÉDEC, Jérôme CREACH, Yves GUILLOU, Yves KERGOURLAY, Louis KERSULEC,

Maurice LIÉGEOIS, René LE NAOUR, Jean LE PALLAC, Joseph POUPON, René LE ROY, Pierre THALAMOT, Yves VORCH.

Le réseau C.N.D. « Castille » à Rosporden... et dans le Sud-Finistère

Pierre DRÉAU, de Lesconil, rescapé du réseau Johnny, prend contact avec Robert RICCO. Ainsi se constitue une antenne de la C.N.D. Castille à Rosporden.

Le capitaine DRÉAU, spécialisé dans le renseignement, en convoyant trois aviateurs américains jusqu'à Châteaulaudren, à vélo, fait une étape à la gendarmerie de Rosporden dont RICCO est chef de brigade.

Un réseau se forme localement, pour apporter aide aux aviateurs en perdition et aux Résistants traqués^{bl}.

RICCO travaille avec le garagiste André SPRAUEL qui met une voiture avec ausweis à la disposition du réseau.

En octobre 1943, SPRAUEL prend à bord de cette voiture l'aviateur américain GLEN, caché depuis plusieurs mois chez les sœurs BARBARIN à Pont-Aven. Celles-ci sont surveillées. Escorté par RICCO et Noël ARHAN, agent de la C.N.D., GLEN est conduit chez les GENOT à Quimperlé avec qui, par prudence, seule l'une des demoiselles BARBARIN a le contact. L'aviateur ira ensuite dans la famille LE GUENNEC à Quimper.

Le 31 décembre 1943, vers les 12 heures, l'une des forteresses qui font un raid sur Lorient est abattue par la D.C.A. allemande. L'équipage saute en parachute. L'un des aviateurs se tue, un autre est fait prisonnier près de Bannalec. Les Résistants en recueillent deux autres et les dirigent vers les abbés TANGUY à Pont-Aven.

Bertrand PETIT en amène un autre, James QUINN, qui se trouvait à Kernével. Robert RICCO l'héberge à la gendarmerie pendant plusieurs jours. De là, il séjourne chez les CRÉO à Trolan, chez les RIVIER. Albert RIVIER trouve une filière par Georges MARTIN, de Concarneau^{bm}.

François BALÉS fera un passage à la gendarmerie de Rosporden, avant de trouver un autre refuge après le brûlis des dossiers du

Service départemental du S.T.O. en janvier 1944, à Quimper. De même le Résistant nantais recherché, LE GOUVELLO DE LA PORTE, envoyé par le docteur Léon SOUBEN, de Pont-l'Abbé.

Puis le réseau aidera Ernest MIRY de Brest, intersyndicale F.T.P. recherché, muni d'une carte d'identité au nom de Jean LE GALL, représentant. Des LE GALL, il y en a beaucoup dans la région de Rosporden. Le fournisseur de faux papiers pour la Résistance, secrétaire de mairie à Tourc'h, s'appelle lui-même Ambroise LE GALL. Quant à Ernest MIRY, accueilli par l'instituteur KERBAUL, il combattra avec le maquis de Rosporden.

Les sœurs BARBARIN sont menacées d'arrestation. Spécialistes du genre, elles ont hébergé autrefois ces deux Polonais évadés sur « l'Emigrant » (par Camaret) et que l'on a dit être des espions^{bn}.

Elles se prénomment Adrienne, Bernadette et Clémence et, dans la Résistance, ont des noms de fleurs, ainsi « Mimosa ».

Pour les sauver des Allemands, le réseau les conduit à Paris. Mais, selon Noël ARHAN, la vie y est difficile pour elles. Clémence et Bernadette reviennent à Rosporden où elles vont demeurer quatre mois à la gendarmerie jusqu'à la Libération. Clémence BARBARIN réclamera en vain, une mitraillette, pour participer aux combats.

Le colonel RÉMY a parlé par ailleurs, avec compétence, de la C.N.D. On nous a demandé de rappeler les noms d'agents à divers titres de ce réseau dans le Finistère^{bo}. Il y a : Jean BERNARD, arrêté dans l'affaire du « Jouet des Flots » ; ceux qui furent victimes de la répression de fin 1943 : Alain BERTHOU, de Rudeval en Riec-sur-Belon opérateur-radio, René et Armand CARVAL, Alain HÉLIAS, Michel LE GARS, de Penmarc'h et Louis LE LÉON (« Le Mousse »), formant l'équipage du bateau « Papillon des Vagues » qui, avec le « général Charrette », avait été transformé par les Chantiers KREBS à Lanriec pour assurer les liaisons maritimes, Paul LOUBATIÉ à Quimper, tous déportés, Michel LE GARS non rentré ; Yves MILLOUR (« Castillon »), qui, arrêté avec ses deux fils (membres du mouvement « Vengeance » à Quimper), sauta du train, menottes aux mains, à Messac. L'un de ses fils, Yves également, fut déporté, l'autre, Marcel, emprisonné pendant plusieurs mois ; Louis LE Coz, de Quimper, mort à Bergen-Belsen. Henri LECLERC « Celo »,

recruté par le chef de réseau pour la Bretagne, Jean SCIOU, devait recevoir un poste émetteur. Il mourut en déportation.

Noël ARHAN, déjà cité, agent très actif, fit 60 kilomètres avec un poste émetteur enlevé au domicile de l'opérateur-radio capturé et le cacha à la gendarmerie de Pont-l'Abbé. Arrêté à Paris, il mourut le 6 avril 1944. Il n'avait pas 20 ans^{bp}.

Louis PÉRON (« Vladimir »), de Quimperlé, qui, ayant échappé à l'arrestation, participa aux combats pour la Libération.

Bannalec se libère.

Coupés en fin 1943 de toute organisation^{bq}, les Résistants de Bannalec prennent contact avec le mouvement « Libé-Nord » par l'intermédiaire de Marcel PÉZENNEC « Jannault », encore à Scaër, et dont le beau-frère Job BISQUAY, instituteur, est l'agent discret sur le plan local.

Louis LAVAT, instituteur également, officier de réserve, reçoit le commandement militaire d'un secteur comprenant les communes de Bannalec, Saint-Thurien et Le Trévoux, en liaison avec les capitaines LOYER, BRUNERIE, le lieutenant de gendarmerie JAMET, à Quimperlé, le lieutenant Louis MOREL (de « Vengeance »), à Pont-Aven.

Bannalec participe activement à la lutte contre le S.T.O. avec l'aide, notamment, du gendarme BRUN et des employés de mairie Henri BALEM et Jacques OLIVIER.



Le 7 août 1944, en gare de Bannalec, draisine allemande attaquée et détruite par les F.F.I.

Ce début de 1944 est consacré à l'organisation militaire de la compagnie de Bannalec. Le capitaine LAVAT a comme adjoint Alain LE DERVOUET, professeur au cours complémentaire, les chefs de section étant les lieutenant F.F.I. Guy PÉREZ, de Bannalec, Jean CAPITAINE, du Trévoux, Roger FAVENNEC, de Saint-Thurien.

Le 6 juin, une équipe doit prendre le maquis dans un bois, à la Roche près du village de Saint-Jacques, mais son maintien est reporté, en fin de compte, en raison du manque d'armes.

Toutefois, les coupures des lignes téléphoniques par Jean CAPITAINE et son équipe marquent cette période. Jean LE RESTE, dont le garage est occupé, se charge du sabotage des camions.

Transport d'armes.

Le P.C. du secteur se tient à la ferme du Ménéec de Jean LE ROUX.

Des éléments de Bannalec, Saint-Thurien, Le Trévoux vont, à tour de rôle (après le 10 juillet), au maquis F.F.I. de Cascadec en Scaër, commandé par « Bob » (André GUÉGAN) pour se familiariser avec les armes parachutées.

René THERSIQUEL, du bourg, les frères HINGANT, Yves et Roger, qui produisent leur propre courant électrique au moulin du Ménéec, et Jo GOALABRÉ écoutent les messages.

Le 24 juillet passe la phrase : « Les écrits de Bridel sont pour les religieuses. » (Ce message aurait dû comporter une négation. Il est jugé suspect).

Le rapport du team Jedburgh « Francis » mentionnera toutefois que Bannalec refuse le parachutage le 25 juillet, en raison d'un mouvement de troupe. Le comité de réception n'allume pas en effet les feux sur le terrain homologué près de La Roche. Un autre parachutage, prévu cette même nuit sur le secteur de Pont-Aven, est malchanceux.

L'équipe « Francis » décide alors d'affecter à Bannalec une partie des armes provenant du parachutage sur Scaër^{br}.

L'opération fixée au 1^{er} août, le capitaine LAVAT en charge le lieutenant Jean CAPITAINE. Sous son commandement, un groupe de six hommes quitte la ferme du Ménéec à 19 heures, accompagnant trois charrettes (des plateaux sur roues en caoutchouc plein) attelées de deux chevaux chacune, sous la conduite de Jean LE ROUX, cultivateur.

Il faut rejoindre le dépôt d'armes de la ferme de Kerscao, dans le quartier de Coadry en Scaër, et ramener les chargements au maquis de La Roche en Bannalec, soit une distance de 35 kilomètres à parcourir, aller et retour.

Quand le convoi passe par le quartier du Radin (route départementale de Bannalec à Scaër), il fait encore jour, aussi n'échappe-t-il à personne. Ceci fait que les Allemands vont être au courant, de ce charroi insolite. Celui-ci suit des chemins creux en mauvais état et arrive enfin au dépôt de Kerscao où l'on charge munitions et armes encore dans leurs containers.

Autour de minuit, l'embarquement terminé, les hommes prennent un casse-croûte. Le groupe F.F.I. commandé par CHAPEL, dont le maquis est à proximité, assurera un complément d'escorte de dix hommes jusqu'au lieu dit Radin, où les hommes de « Bob », du maquis de Cascadec, prendront le relais.

Mais le groupe rentre de patrouille, les hommes fatigués. CAPITAINE après discussion obtient néanmoins six hommes en protection. Aussi décide-t-il de ne pas revenir par les chemins, mais par la grande route. Cela, sans doute, sauve le convoi car les Allemands sont en embuscade sur le trajet aller.

Au Radin, il est 7 heures (au lieu de 5 heures). Les hommes de Bob ne sont pas là.

Le convoi poursuit donc sa route sous la protection d'un seul 6,35 mm, car on n'a pas eu le temps de préparer les armes, et de les dégraisser à Kerscao.

Les F.F.I. bannalécois arrivent à destination, alors que d'aucuns pensaient qu'ils avaient peu de chance de s'en tirer. On partage armes et munitions le jour même, entre Bannalec, Quimperlé et Clohars-Carnoët.

Cent vingt hommes prennent ainsi le maquis à La Roche, à la réception du message : « Le chapeau de Napoléon... », l'encadrement étant prévu jusqu'aux chefs de groupes : Louis GUILLOU, Jean OLLIVER, Jean-Marie HUON, Jean CAPITAINE (de Bannalec), Louis LE NOC, René PÉRODO, Pierre CARIOU, Jean PETITJEAN, René LE GALL, Bertrand OLLIVIER, et divers responsables et agents : Jean QUEYRARD...



A Bannalec, 12 août 1944. – De gauche à droite : Médecin lieutenant-colonel LE TALLEC (fondateur hôpital F.F.I. de SCAËR), Jean MARIN, capitaine LAVAT, Emmanuel ROBIN, vétérinaire, maire de la Libération.

Le combat de Creis-Obet.

Deux équipes de bûcherons sont constituées pour l'abattage des arbres barrant les routes, l'une dirigée par Henri PÉRON l'autre par Alain SINGUIN.

Dans la soirée du 4 au 5 août, au maquis de La Roche, le poste de garde signale, vers 22 h 30, des bruits suspects de camions semblant se rapprocher. L'alerte est donnée. Les hommes passeront la nuit dans un bois plus éloigné, sous la protection des guetteurs.

Que s'était-il passé ? Un homme bien intentionné avait pensé que les Allemands se seraient rendus et avait proposé à leur commandant un rendez-vous à... La Roche !

L'incertitude et la peur combinées font que les Allemands abandonnent Bannalec pour Lorient, après avoir fait sauter une partie de l'immense dépôt de munitions du manoir de Kerlagadic. La

destruction totale de ces munitions aurait provoqué une catastrophe (une cinquantaine de trains seront nécessaires par la suite pour enlever le matériel). Les treize soldats italiens occupés par les Allemands dans ce parc à la manutention des munitions en contact avec la Résistance locale, ont rejoint le maquis de La Roche. Deux autres, restés prisonniers dans le parc, sabotent le système de destruction.

Le 6 août, dans la soirée, un convoi allemand de onze camions, venant de Rosporden, s'arrête au bourg de Bannalec pour soigner ses blessés. Gradés et soldats sont excités et menaçants. Poursuivant leur route vers Lorient, ils se heurtent, au lieu dit Creis-Obet, sur la nationale 165, à un barrage dressé par les F.F.I.

L'accrochage est très dur. Les F.F.I., bien qu'à l'abri des talus d'un côté et de l'autre de la route, reçoivent heureusement un renfort de F.T.P. venant de Scaër. Un camion chargé de munitions explose. Le capitaine LE ZACHMEUR, de l'équipe Jed « Francis », donne l'ordre de décrocher.

Le général FAHRMBACHER^{bs} reconnaît qu'à Bannalec « la compagnie Weinzoht eut un accrochage sévère avec des membres de la Résistance », avec « des deux côtés des pertes sensibles ».

Cependant, les F.F.I. et les F.T.P. ne signalent ni morts ni blessés. Par contre, les Allemands ont incendié des maisons et abattu des civils : Joseph QUÉRÉ, 55 ans, puis Guillaume BRINQUIN, 69 ans, Pierre CHARPENTIER, 51 ans, tous cultivateurs.

Coup de main sur la gare de Bannalec.

Le 7 août, tandis qu'au camp de La Roche, les F.F.I. perfectionnent leur formation militaire, on signale l'arrivée d'une machine en gare de Bannalec. Plusieurs soldats en descendent et viennent vers le bourg, tirant des rafales de mitraillettes pour impressionner la population.

Sur l'ordre du capitaine LAVAT, le lieutenant Guy PÉREZ fait appel à des volontaires et en désigne dix sous le commandement du lieutenant LE DERVOUET. Le groupe arrive au bourg vers les 10 heures. Les Allemands sont retournés à la gare. Trois hommes

partent dans cette direction, tandis que les autres contournent les maisons et se camouflent non loin dans l'enceinte de la S.N.C.F.

Guy PÉREZ, Roger FAVENNEC avec son FM tout neuf, et le pourvoyeur s'approchent de la gare. A 200 mètres à peine, ils aperçoivent une draine armée de trois mitrailleuses. Un seul servant est à son poste, les autres Allemands vont et viennent de chaque côté de la voie.

Le F.M. en position derrière un tas de poutrelles déclenche le tir à 12 heures précises, donnant ainsi le temps à Guy PÉREZ de rassembler les hommes qui approchent en rampant jusqu'à 25 mètres de la gare.

Le servant de la mitrailleuse allemande et les soldats qui essaient de remonter sur la draine sont fauchés. Le groupe de PÉREZ fait irruption, tirant les rafales de mitrailleuse et criant : « Haut les mains ! »

Inutile. Dans le bureau de la gare, un homme se terre : le préposé des chemins de fer. Toutefois, derrière la draine, deux Allemands se montrent, levant les mains : un feldwebel et un agent de la Bahnoff (cheminot allemand).

Les Allemands ont un tué et cinq blessés conduits à l'hôpital F.F.I. de Scaër que dirige le lieutenant-colonel médecin LE TALLEC. On emmène les deux prisonniers au camp de La Roche pour être remis aux Américains.

Dans l'après-midi, un train de troupes allemandes approche de la gare, venant de la direction de Quimperlé. Les F.F.I. s'apprêtent à intervenir. Mais voyant sans doute la draine détruite et les drapeaux aux fenêtres, les visiteurs rebroussement chemin en mitraillant de toutes parts.

Bannalec libéré, la compagnie F.F.I. va renforcer Quimperlé sur la ligne qui deviendra le Front de Lorient.

Sources : Divers rapports compagnie de Bannalec.

Au Pays bigouden : Saint-Gabriel – Les rafles de Plomeur, Plobannalec, et l'Île-Tudy Les exécutions de la Torche.

L'école Saint-Gabriel.

Caserne et Kommandantur, l'école Saint-Gabriel ne connut la période tragique de son histoire qu'après le débarquement. Le frère René JONCOUR note sur le cahier d'écolier, son journal personnel :

« 7 juin. – Un groupe d'allemands quitte Saint-Gabriel avec des charrettes réquisitionnées ». Il ajoute : « La Gestapo travaille. »

Les Allemands recherchent en effet le docteur JAOUEN. Ils ignorent qu'il se cache dans une maison annexe de l'école. Le frère JONCOUR, le seul qui sache conduire la camionnette à gazogène de l'établissement, l'emmène vers un nouvel asile, le presbytère de Plonéis. Il aide également, avec l'autorisation de ses supérieurs, la famille d'un notaire menacée d'arrestation à quitter la ville de Pont-l'Abbé.

Le 8 juin, le frère JONCOUR écrit :

« Le dernier groupe d'Allemands quitte Saint-Gab... Remplacé par des Russes blancs... peu intéressants. »

Ils appartiennent aux 3^e et 4^e compagnie du 800^e bataillon de Caucasiens, placées sous les ordres du capitaine SCHUTTENHELM qui a son P.C. à Plomeur.

La 1^{re} compagnie, cantonnée à Saint-Gabriel, commandée par le lieutenant PANZER qui remplit en outre les fonctions de Ortskommandant a comme adjoint l'adjudant SCHMIDT.

Mais une manifestation hardie de révolte contre l'opresseur a eu lieu à quelques kilomètres de la capitale bigoudène. C'est le commencement du drame.



Ecole Saint-Gabriel qui servit de prison en 1944.

Arrestation du maire de Plomeur.

Le 6 juin, vers les 21 heures, Louis MÉHU, maire de Plomeur, reçoit la visite de deux soldats de l'armée allemande, d'origine russe, chargés d'apposer des affiches. Ceux-ci exigent qu'on leur procure de la colle et qu'on désigne un employé municipal pour les assister dans leur mission. Le maire les invite à le suivre à la mairie où il leur fournit le nécessaire. Puis il prévient son secrétaire de mairie, Isidore LE GARO, d'accompagner les soldats.

En cours de route, Louis MÉHU rencontre l'une de ses administrées et lui fait part de ses appréhensions : la situation s'aggrave, les Allemands apposent des affiches proclamant l'état de siège. Tandis que le maire regagne son domicile, la ferme de Pratouar, son interlocutrice prévient le groupe de résistants F.T.P. de Plobannalec-Lesconil.

Un peu avant minuit, on cogne de nouveau à la porte du maire. Cette fois, ce sont trois F.T.P., qui l'informent que les Résistants (ceux de Lesconil, assistés par des éléments de Treffiat, Guilvinec...) contrôlent le bourg de Plomeur.

Louis MÉHU, revenant avec eux au bourg, voit auprès de la mairie les deux soldats colleurs d'affiches désarmés et gardés à vue par une dizaine de Résistants. Il prend quelques dispositions et s'en retourne à sa ferme, très inquiet, au dire de son épouse, de la suite que pourrait comporter ce coup de main.

« Le maire est avec nous », auraient dit les Résistants entre eux, paroles probablement entendues par les prisonniers.

Deux autres soldats, d'origine allemande, sont encore kidnappés par la Résistance alors qu'ils traversent le bourg.

C'est ici qu'intervient le dénommé PIKING, lieutenant, adjoint au capitaine SCHUTTENHELM, chef du détachement de Russes mercenaires qui cantonne au village de Beuzec-Cap-Caval en Plomeur, où il est arrivé quelques semaines auparavant.

Louis MEHU, maire de Plomeur.



PIKING s'est présenté au café KERVÉVANT pour y réquisitionner une chambre. Entré avec son cheval dans la maison, il a, au comptoir, commandé une bolée de cidre pour la donner à boire à la bête. Puis on l'a vu promener son arrogance sur son inséparable cheval blanc et les gens l'ont surnommé « Paotr ar marc'h gwen » (l'homme au cheval blanc).

Mis au courant de la disparition de ses soldats et de la lacération des quelques affiches apposées à Plomeur, PIKING surgit devant le maire et lui intime l'ordre de le suivre à la mairie, et le met en état d'arrestation.

Au reste, le général DUVERT, commandant la division, a donné l'ordre de rechercher les soldats disparus par « tous les moyens

disponibles ». Le capitaine SCHUTTENHELM est chargé de cette opération, en liaison avec le Geheime Feldpolizei (prévôté) représentée par les dénommés JORDAN et PFALHER, interrogateurs, et deux feldgendarmen¹.

Rafle à Plomeur.

Le 7 juin, aux environs de 14 heures, les Allemands font une rafle à Plomeur. Une vingtaine d'hommes, surpris dans leurs occupations journalières, sont appréhendés et contraints de s'aligner devant le presbytère, au bourg.

On prétend qu'ils auraient été fusillés sans l'intervention des gendarmes de la brigade de Guilvinec. Ils ont donc la vie sauve, mais sept d'entre eux : René LARNICOL, Laurent LE BEC, Pierre LE BLÉIS, cultivateurs, Antoine CHARLOT, marin-pêcheur, Georges GOYAT, forgeron, Louis TOULEMONT, boulanger, et François MOULIN, instituteur, sont retenus comme otages et emmenés, ainsi que le maire de Plomeur, à Beuzec-Cap-Caval où les Allemands les enferment dans une écurie dépendant de la petite ferme de Vengam.

Le propriétaire des lieux, Henri POULLÉLAOUEN, cherchera plusieurs fois à communiquer avec les captifs, mais une sentinelle veille continuellement devant la porte du local.

Extraits de leur « prison » on les conduit au bureau de PIKING. Au retour d'un interrogatoire, Mme MÉHU, qui attendait sur le bord du chemin, peut voir son mari. Le maire de Plomeur murmure en passant devant elle : « Ça ne va pas mieux. »

Du côté des Allemands, le but de cette première opération doit être atteint, s'il s'agit de créer parmi la population de la région un climat de crainte favorable à la poursuite de l'enquête.

En fait de résultats immédiats, ils n'ont découvert qu'un masque à gaz, jeté dans un champ et ayant appartenu à l'un des soldats emmenés par la Résistance. Mais ils ont appris « par des civils » que les disparus « se trouvaient cachés près de la chapelle »².

Les Résistants se sont en effet, peu après leur coup de main, repliés sur Plobannalec où ils gardent leurs prisonniers dans le presbytère de l'ancienne paroisse de Plonivel, vieille maison inhabitée propriété de la famille BOUNOURE.

Trois F.T.P. parmi les plus âgés interviennent auprès de leurs camarades de Plonivel pour leur représenter la menace qui pèse sur les otages de Plomeur tant que l'ennemi ne connaîtra pas le sort des disparus.

Arrestations.

Cependant, aucune décision n'a été prise au moment où les Allemands s'apprêtent à frapper un grand coup à Plobannalec.

Le 8 juin dans la matinée, le lieutenant PANZER vient à Plobannalec. Il rencontre Willi BARTEL, chef de la « Gast » (poste de douane), et lui annonce qu'une action va avoir lieu le lendemain, dirigée contre les « terroristes ». Il attend de la « Gast » qu'elle travaille en coopération avec la troupe et veille à ce qu'aucun bateau ne quitte le port. Il précise que le dénommé Otto KNUTTEL, assistant auxiliaire des Douanes (inscrit au Parti national-socialiste depuis 1938 et qui sert plus ou moins d'indicateur à la police allemande), doit être prêt à remplir les fonctions d'interprète pour les interrogatoires³.

Le 9 juin, à l'aube, la troupe encercle les fermes de Brézéan, où une partie des Résistants s'est établie. Elle capture ainsi : Corentin BÉCHENNEC, Georges DONNART, Corentin DURAND, Lucien DRÉAU marins-pêcheurs, Louis LARNICOL, instituteur public, Joseph TRÉBERN, marin-pêcheur, et Emile STÉPHAN, hôtelier. L'un d'eux avait sur lui un petit fanion et quelques cartouches. Il déclara les avoir trouvés⁴. Ils sont incarcérés à la « caserne » Saint-Gabriel transformée en prison.

Le matin de ce même jour, les Allemands ont procédé à des « contrôles » au bourg de Plomeur, rempli de camions et de soldats. Julien DURAND dit « Joachim », mécanicien à Treffiagat, qui a fait un crochet par là pour se rendre à son lieu de travail, Pont-l'Abbé, Marcel GARREC, ouvrier à Plomeur, Jean BUANNIC, ouvrier pâtissier, et Yves QUEFFÉLEC de Penmarc'h, sont interpellés. Ils vont être relâchés quand un Allemand arrive, porteur de tracts de la Résistance : BUANNIC, du mouvement « Libération-Nord » s'en est débarrassés rapidement en les jetant dans les W.-C. de la maison SÉNÉCHAL.

Les quatre hommes subissent un interrogatoire au cours duquel ils sont très brutalement frappés. Les Allemands qui cherchent à se renseigner sur la personne de Georges LE NOURS, Résistant de Plomeur, s'acharnent plus spécialement sur Marcel GARREC. Puis on les embarque dans l'un des camions qui prend la direction de Pont-l'Abbé et ils se retrouvent à Saint-Gabriel.

Arrêté et conduit aussi à Saint-Gabriel le secrétaire de mairie, Isidore LE GARO qui, avait dû, le 6 juin, suivre les deux soldats chargés d'apposer des affiches à Plomeur et faits prisonniers par les patriotes.

Rafle à Plobannalec.

Dans l'après-midi, aux alentours de 15 heures, plusieurs véhicules chargés de soldats arrivent à Plobannalec où les Allemands entreprennent immédiatement de cerner le presbytère de Plonivel.

Il y a seulement quelques minutes que le groupe de F.T.P. de Plonivel a regagné le « maquis ». La nuit précédente, vers les 2 heures du matin, la garde des prisonniers a été confiée à Pierre COSSEC, dit « Pierrot », marin-pêcheur, et au jeune Yves BIGER, âgé de 16 ans. Un autre Résistant, Jean-Marie CADIOU, les a rejoints.

Les soldats enfermés dans l'ancienne maison du curé, les deux hommes et leur jeune camarade ont entrepris dans la matinée, selon les instructions reçues de creuser, une fosse derrière un talus, à cinquante mètres environ du vieux presbytère, dans laquelle doivent être enterrés les prisonniers, car il est question de les faire disparaître éventuellement.

Les Résistants auraient-ils exécuté leur dessein ? C'est possible tant était grande, à l'époque, la haine à l'égard des Allemands, « assassins de patriotes ». Mais les prisonniers ne mourront pas. Ils pourront témoigner contre leurs gardiens.

Les soldats en s'approchant de l'ancienne demeure paroissiale essuient des coups de feu. Une balle traverse la casquette du lieutenant PANZER⁵ qui dirige l'opération. Mais les F.T.P. de Plobannalec n'ont, en tout et pour tout, qu'une mitraillette et deux revolvers. Ils doivent capituler immédiatement.

Un Résistant tente de fuir. C'est Antoine VOLANT abattu au lieu-dit « Kervéol ». Son frère Yves mortellement blessé meurt peu après son transfert à Pont-l'Abbé. Il a essayé lui aussi de s'échapper en traversant l'anse du Stéir. Quant aux autres patriotes, pris dans l'ancien presbytère, ce sont Pierre DANIEL, Pierre QUÉMÉNEUR et Ange TRÉBERN.

Les deux Allemands et leurs deux compagnons caucasiens recouvrent la liberté, et avant de quitter les lieux, ils incendient le nid de « terroristes », le vieux presbytère de Plonivel.

Quant à Pierre COSSEC, Jean-Marie CADIOU, marins-pêcheurs et Yves BIGER étudiant, occupés au creusement d'une fosse au début de l'intervention des Allemands, ils voient un groupe de huit soldats armés passer très près d'eux. Yves BIGER, qui veut se rapprocher du presbytère malgré les injonctions de ses compagnons est capturé.

Pierre COSSEC et Jean-Marie CADIOU décident de fuir dans des directions différentes. Jean-Marie CADIOU est pris.

Ce même jour les Allemands ont encore arrêté plusieurs personnes de la commune : Sébastien BARGAIN, Thomas CASTRIC, marins-pêcheurs, Ernest LE DONCHE, coiffeur, Lucien DURAND, marin-pêcheur, François LE BEC, hôtelier, Yves LE BRUN, Alphonse et Louis PRIMOT, marins-pêcheurs, Nicolas STÉPHAN et son fils Pierre, hôteliers.

Et le frère JONCOUR, professeur à Saint-Gabriel, note dans son journal :

« 9 juin – Rafle à Lesconil – Une quinzaine d'hommes de pris – Tout le monde doit rentrer à 21 heures. – Patrouilles – Panique un peu partout.

« 10 juin – Défense de circuler à vélo et en voiture à partir de midi et tout le monde doit être rentré à 19 heures. »

Aux environs de cette date, le maire de Plomeur est amené de Vengam – Beuzec-Cap-Caval à la « prison » Saint-Gabriel. M. René JONCOUR, témoin de son arrivée par la rue des Cloutiers, voit encore Louis MÉHEU dans un chariot hippomobile, assis entre deux soldats, vis-à-vis, tenant leur fusil entre les jambes.

Condamnés à mort ou à la déportation.

Autre événement plus dramatique encore de cette journée : à Saint-Gabriel, neuf patriotes s'entendent condamner à la peine de mort par le Tribunal militaire allemand de la Feldkommandantur, siégeant sous la présidence du général DUVERT, commandant la 265^e division, dans la salle « Saint-Louis » dont les murs sont tendus de draperies rouges pour la circonstance. Il s'agit de : Corentin BÉCHENNEC, Corentin DURAND, Georges DONNART, Joseph TRÉBERN, arrêtés la veille à Brézean, Plobannalec, Yves BIGER, Jean-Marie CADIOU, Pierre DANIEL, Pierre QUÉMÉNEUR, Ange TRÉBERN, pris à Plonivel.

Le 12 juin, au matin, les Allemands font une nouvelle rafle à Plobannalec-Lesconil appréhendant toutes les personnes du sexe masculin dans la rue ou chez elles, et dirigées sur l'usine Maingourd, casernement de la « Gast ».

« Les Français rassemblés dans la cour sont triés », puis conduits au bureau « selon les indications portées sur une liste possédées par JORDAN et PFALHER (de la Geheime Feldpolizei). Classés soit dans un groupe de droite, soit dans un groupe de gauche... Le groupe de gauche comprenait les Français contre qui aucune charge n'avait été retenue... »⁶

Les Allemands identifient six Résistants et les mettent en état d'arrestation : Etienne CARIOU, Corentin DIVANACH, Julien FAOU, Albert LARZUL, Armand PRIMOT, Prosper QUÉMÉNER. Ils les emmènent à Saint-Gabriel, de même que Jean COIC, étudiant, Daniel GENTRIC, Pierre LE MOIGNE, Sébastien NÉDÉLEC et d'autres habitants encore de la commune : Antoine BARGAIN, Nicolas BUANIC, Louis CADIOU, Mathieu COSSEC, marins-pêcheurs, Marcel GARREC, mécanicien, Emile et Marcel QUEFFÉLEC, marins-pêcheurs.

Onze jeunes gens prennent le chemin des camps de travail en Allemagne : Théodore BIGER décédé peu après son retour, Gabriel FAOU, Sébastien CAP, René DURAND, Gaston LUCAS, Jean KERHOM, Louis COSSEC, Louis LE PAPE, Jean PÉRÈS, Laurent LARZUL, tous marins-pêcheurs, Georges DACHY, réfugié du Nord.

Sébastien COSSEC marin-pêcheur, déjà détenu depuis plusieurs mois à la prison Saint-Charles à Quimper, soupçonné d'appartenir

au groupe de F.T.P. de Lesconil, est ramené à Saint-Gabriel.

Nouvelles arrestations.

Les Allemands étendent la rafle à d'autres communes du canton,

A Léchiagat en Tréffiagat, ils arrêtent des jeunes gens : Xavier CRÉDOU, Henri DURAND, Jean GERME, Xavier DRÉZEN, Pierre GOARIN, Jean PENHOAT, Lucien POCHAT, marins-pêcheurs, Laurent LE CLÉACH, ouvrier, Ambroise PICHON, cultivateur, tous emmenés en Allemagne, au titre du Service du Travail Obligatoire, et Ernest MANDELBAUM, israélite d'origine roumaine, garçon de café, Albert POCHAT, Pierre TANNEAU, marins-pêcheurs, Résistants déportés dans des camps de concentration.

A Guilvinec également, il y a eu des arrestations lors de la rafle générale : Auguste BIGER, Pierre COIC, Georges LE FLOC'H marins-pêcheurs.

Des jeunes gens envoyés en Allemagne dans des camps de travail, Georges LE FLOC'H s'évade en sautant du train.

A Pont-l'Abbé, des Résistants tombent aux mains des Allemands : Jean PERRU, restaurateur à Loctudy, Résistant du mouvement « Libération-Nord », recherché par l'occupant, Pierre Coïc et Aimé FIRMIN, jeune réfractaire du S.T.O.

A ce moment-là, une cinquantaine de prisonniers, occupent principalement deux anciens dortoirs des élèves, l'un « Saint-Louis », déjà cité, l'autre « Saint-Stanislas », situés respectivement au premier et au deuxième étages du bâtiment central. Ces salles contiennent en temps ordinaire une vingtaine de lits.

Julien DURAND, dit « Joachim », arrêté à Plomeur comme on le sait, nous donnera des détails sur son arrivée et sur son séjour à Saint-Gabriel :

« Ligotés à l'aide d'une corde ou d'un câble électrique qui nous serrait les bras à la hauteur des biceps, les mains derrière le dos, les poignets liés par une cordelette ou un fil de fer, nous fûmes poussés (avec ses camarades de Plomeur), dans une ancienne salle de classe, parmi d'autres détenus. Nous apprîmes qu'ils venaient de Lesconil.

« De temps à autre, des officiers accompagnés d'un soldat que nous sûmes être l'un de ceux qui avaient été faits prisonniers par les patriotes », venaient nous interroger. Le soldat, qui reconnaissait certains de ces Résistants, disait lorsqu'on lui désignait un détenu : « Nicht terroriste » ou « terrorist », et les coups pleuvaient sur les malheureux. « Ils saignaient abondamment de partout, poursuit Julien DURAND. J'ai souvent pensé depuis qu'ils n'auraient pas survécu à leurs blessures. »

« C'était l'été. Nous n'avions rien d'autre sur le dos qu'une chemisette. Les liens qui nous serraient les bras nous entraient dans la chair, provoquant parfois des cloques. C'était le cas de Marcel GARREC.

« Nous restâmes de longues heures debout. Quand l'un d'entre nous, épuisé, s'écroulait sur le plancher, les soldats l'obligeaient à se relever à coups de crosse.

« Mes compagnons et moi, classés "Nicht Terroristen", fûmes, enfin conduits dans une autre salle où nous trouvâmes d'autres internés, otages de Lesconil. Nous dormions sur la paille et nous avions le droit à un maigre repas par jour. »

Le 13 juin, les Allemands, considérant probablement qu'ils ont arrêté les principaux auteurs du coup de main sur Plomeur, relâchent les sept otages détenus à la ferme de Vengam, au village de Beuzec-Cap-Caval.

Toujours à l'affût de ce qui se passe à Saint-Gabriel, le frère JONCOUR écrit dans son journal :

« Monsieur le Directeur (M. LE BOT) fait parvenir à quelques prisonniers des colis apportés par leurs familles », grâce à un adjudant allemand qui accepta de les leur remettre.

M. JONCOUR vit encore son directeur, installé à une fenêtre, lancer des cigarettes à des gens enfermés dans le dortoir « Saint-Corentin » situé au premier étage de l'aile est, dont les cas apparaissent moins graves, en regard de la loi de l'Occupant, que ceux des détenus des autres salles.

Puis il note : « On fait courir le bruit que deux prisonniers auraient été tués... »

Mort de deux patriotes.

Bruit fondé. Dans la nuit du 10 au 11 juin, semble-t-il, c'est-à-dire deux jours après son arrivée à la « prison », Louis LARNICOL, né le 18 octobre 1909 à Plobannalec, instituteur public en fonction dans le Morbihan, mais réfugié chez son oncle à Lesconil, et au nombre des F.T.P. arrêtés à Brézean, est massacré par les Allemands. Il a eu, dit-on, un geste de rébellion contre ses geôliers.

Des prisonniers ont entendu du bruit provenant d'une pièce au deuxième étage de la maison, puis un cri.

Quant au maire de Plomeur, on l'exécute probablement le lendemain, 12 juin.

Deux jours après, alors que les professeurs de Saint-Gabriel viennent d'être requis, eux aussi, par les Allemands pour faire des travaux de terrassement, M. JONCOUR a confirmation de la triste nouvelle de la mort de Louis MÉHU : « On apprend, écrit-il, que le maire de Plomeur a été fusillé dans un dortoir. »

Cette exécution dans une chambre ressemble bien à un assassinat. Après la Libération, on relèvera des traces de balles dans le mur du dortoir « Saint-Stanislas » et l'on verra longtemps, à l'entrée de ladite salle, une tache sombre dans le parquet imprégné du sang de la victime.

Ainsi est mort un brave homme : Louis MÉHU, né le 17 février 1884 à Saint-Jean-Trolimon. Il n'appartenait pas à la Résistance, mais il remplissait ses fonctions de maire au mieux de ce qu'il pensait être les intérêts de la commune et de ses administrés, dans les conditions difficiles que l'on sait, c'est-à-dire en butte aux exigences de l'Occupant et de l'Administration de Vichy.

D'ailleurs, ce ne pouvait être qu'un homme bon et un pacifiste que ce maire de Plomeur qui composa au front, le 21 avril 1916, cette chanson, sur l'air de « Caroline », dédiée à son épouse, Marie-Louise LE CORRE :

« ... Car maudite soit la guerre
Et hautement détesté
Celui qui pour la faire
S'est le premier décidé.
Car ma foi sur cette terre

Où Dieu nous a placés,
Nous devrions être frères
Et toujours unis.
Très aimables,
Charitables,
Secourant les malheureux,
Aimant les siens,
Faisant le bien,
C'est la façon d'être heureux... »

Les exécutions de la Torche.

Le 15 juin, les neuf patriotes condamnés à mort sont passés par les armes sur la dune de la Torche en Plomeur.

Au soir d'une journée de printemps, ces marins de Lesconil ont l'ultime vision de la palud de Tronoën et de la mer qui roule ses galets de la baie d'Audierne.

Les 15 et jours suivants, une trentaine de prisonniers quittent Saint-Gabriel. Pour les uns, c'est la liberté ; pour les autres, par exemple Maurice STÉPHAN dont nous reparlerons, c'est le centre d'hébergement en vue du Travail Obligatoire en Allemagne. Quelques-uns en réchapperont grâce à des complicités diverses.

Pour d'autres encore, c'est la prison Saint-Charles à Kerfeunteun-Quimper : Sébastien COSSEC et Pierre LE MOIGNE (hospitalisés par la suite), Jean PERRU (de Loctudy), Emile et Marcel QUEFFÉLEC, Louis VOLANT, délivrés les uns le 4 août, les autres le 8 ; Jean COÏC, Lucien DRÉAU, Daniel GENTRIC, Sébastien NÉDÉLEC, Emile STÉPHAN, transférés plus tard à Fresnes et libérés le 18 août à Paris lors d'un échange de prisonniers avec les Allemands, réalisé par l'intermédiaire de la Croix-Rouge française ; Antoine BUANIC (de Plobannalec), Ernest MANDELBAUM, Albert POCHAT et Pierre TANNEAU (de Treffiagat), Isidore LE GARO (de Plomeur), envoyés au camp de concentration et morts à Buchenwald (BUANIC et POCHAT), Auschwitz (MANDELBAUM) et Neuengamme (TANNEAU et LE GARO).

Antoine BUANIC et Maurice STÉPHAN arrêtés le 19 juin à Lesconil, appartenaient à l'équipage du bateau de pêche « Virginie-

Hériot » qui relâchait au Croisic au moment des grandes rafles de Plobannalec. La « Gast » attendait leur retour car leurs noms figuraient sur la liste des Résistants que la Geheime Feldpolizei avait établi. L'assistant auxiliaire Otto KNUTTEL, chanteur dans le civil à Francfort-sur-le-Mein, avait été chargé de les amener à Saint-Gabriel.

La série des arrestations, à peine close dans l'affaire de Plomeur-Plobannalec, les Allemands sont appelés à opérer sur un autre point du canton.

Une escarmouche a eu lieu à Combrit, près du village de Corroac'h entre un petit détachement et un groupe de Résistants F.T.P.

Le 18 juin, les Allemands déclenchent une rafle dans la commune, appréhendent plusieurs jeunes gens, et ne retiennent cependant qu'un seul : Louis GARIN, réfractaire au S.T.O. qui, de la « prison » Saint-Gabriel, est dirigé sur l'Allemagne où il mourra.

A l'Île-Tudy.

Le 19 juin, une patrouille surprend trois Résistants du groupe « Libération-Nord » de l'Île-Tudy : François COUPA, Jean DENIC et Maurice VOLANT, marins-pêcheurs.

Le lendemain, vers les 8 heures du matin, les Allemands font une rafle à l'Île-Tudy. Ils mettent en arrestation douze autres Résistants, du même groupe dont ils ont les noms : Grégoire COUPA, Eugène CRATÈS, Georges et Pierre GOASDOUÉ, Aimé GUÉGUEN, François GUINVARCH, Gilbert LE BRIS et Marcel PERRIN, tous marins-pêcheurs ; Joseph CLUYOU, Pierre DIQUÉLOU, Edgar et Jean GUINVARCH, seconds-maîtres de la Marine nationale en « congé d'armistice ».

Conduits à Saint-Gabriel, ceux-ci y restent deux jours avant d'être transférés à la prison Saint-Charles, où ils sont martyrisés, plus particulièrement Eugène CRATÈS et Edgar-Félix GUINVARCH, chef du groupe. Puis ils connaissent l'emprisonnement à Fresnes avant d'être déportés à Dora et Buchenwald. Treize d'entre eux (sur quinze) sont morts dans ces camps de concentration. Un seul rescapé : Pierre GOASDOUÉ, dit « Pierrot ».

A Plomeur, Mme MÉHU, épouse du défunt maire, a encore reçu la visite du lieutenant PIKING et de ses soldats. Ils ont perquisitionné sa ferme pendant qu'on l'obligeait à rester « le dos au mur » sous la menace d'être fusillée et de voir sa maison sauter. Une caisse de fer contenant de la dynamite, oubliée par les soldats, restera là, se désagrégeant et rappelant, pendant plus de vingt ans, ces pénibles moments.

Le 19 juin, Mme MÉHU apprend officiellement l'exécution de son mari, par deux gradés allemands qui précisent que le corps du maire de Plomeur « reposera en terre bénite » au cimetière de Pouldreuzic et que le recteur de la paroisse sera autorisé « à dire les prières ». On l'autorise, ainsi que quelques parents proches, à assister aux obsèques fixées au lendemain.

On se posera la question de savoir si les Allemands n'ont pas eu l'intention, entre le 12 et le 19 juin, de faire disparaître le corps du maire de Plomeur, car les restes de Louis LARNICOL, l'instituteur massacré à la « prison » Saint-Gabriel, ne seront pas retrouvés malgré les fouilles faites par les habitants de Lesconil après la Libération.

Nouvelles exécutions à la Torche.

Le 22 juin, six autres patriotes de Lesconil, arrêtés dans la rafle du 12 juin, sont condamnés à mort par le Tribunal militaire de la Feldkommandantur.

Debout sous le porche de la chapelle, les parents ou amis des Résistants ont parfois, la chance, bien triste, d'apercevoir leurs prisonniers aux fenêtres d'en face.

Le jugement est exécuté le 23 juin 1944, à 22 h 20 pour Etienne CARIOU, Corentin DIVANACH et Julien FAOU, à 22 h 28 pour Albert LARZUL, Armand PRIMOT et Prosper QUÉMÉNER⁷.

Ainsi les jeunes, âgés de dix-neuf à vingt-deux ans, voient probablement tomber leurs aînés, âgés de trente-neuf à quarante-deux ans.

On les enterre dans le sable de la dune, « à 1,500 km au nord de la pointe de la Torche et à une vingtaine de mètres de la plus haute

mer », comme leurs camarades fusillés huit jours auparavant. Le monument qui perpétuera le souvenir de ces patriotes, érigé à l'emplacement de leurs premières sépultures ou fosses, au nombre de quatre, devra être reculé d'environ 300 mètres à cause de l'érosion marine.

Lors de l'exhumation des suppliciés, on constatera que les corps portaient des liens en fil de fer ou en corde autour des coudes et des poignets ; l'un d'eux est attaché aux chevilles⁸. Le corps de Louis MÉHU, exhumé à Pouldreuzic, avait aussi des liens aux chevilles.

Les Allemands savaient-ils que les aînés, Etienne CARIOU, Corentin DIVANACH et Julien FAOU avaient fait la démarche dont nous avons parlé auprès de leurs jeunes camarades du « Maquis » de Plonivel en vue d'obtenir la libération des quatre soldats prisonniers, ce afin d'éviter les représailles ?⁹

De toute manière, la répression devait être inexorable, acharnée. Au-delà des auteurs d'actes de résistance, c'est toute la Résistance que les Allemands poursuivaient pour essayer de l'étouffer en faisant des exemples.

Trente-sept victimes (17 fusillés et massacrés auxquels viennent s'ajouter 20 jeunes hommes décédés en déportation), c'était payer bien cher les actes de résistance commis dans le canton, notamment l'enlèvement de quatre soldats, qui eurent la chance, malgré tout de conserver leur vie.

Quelques semaines plus tard, au début du mois d'août 1944, quand survient la débâcle, les Allemands et les Russes mercenaires n'essaient pas de s'accrocher là où ils ont assez fait pour craindre d'y être faits prisonniers. Ils déguerpissent. Les uns prennent la direction de la presqu'île de Crozon, les autres celle de Lorient.

Dans la nuit du 4 août, vers 1 h 30 du matin, les quatre artificiers chargés de faire sauter les dépôts de munitions s'en vont avant d'avoir fini leur travail. Ils quittent Saint-Gabriel en y laissant toutes les lampes allumées.

Le 5 août, on hisse le drapeau tricolore sur l'école. La Résistance occupe la maison. Des officiers allemands reviennent armés jusqu'aux dents. Ils ont probablement oublié quelque chose. On déconseille aux patriotes d'intervenir. Les indésirables s'en retournent aussi vite qu'ils sont venus.

Le 6 août, les F.F.I. défilent à Pont-l'Abbé en chantant « La Marseillaise ».

Deux mois dans une cache.

Pierre COSSEC, seul rescapé du vieux presbytère de Plonivel, a franchi un talus, atterri dans une cressonnière, puis il a couru sur des kilomètres. Après un long détour, il a pris le bac qui traverse le Stéir et hâté le pas jusque chez son oncle où il sait trouver une cache.

Sous la maison existe en effet un espace d'aération entre le parquet et le sol, haut de soixante centimètres à peine. Pierre COSSEC s'y blottit. Son frère Jacques et un homonyme, Pierre-Marie COSSEC qui craignent l'arrestation, le rejoignent vers 19 heures. Pierre TRÉBERN, dont le frère a été fusillé, rallie le groupe, mais le quittera au bout de huit jours.

Les autres vont rester là cinquante-sept jours dans l'obscurité, sans pouvoir se mettre debout. Ils ne sortiront que deux fois, la nuit, quelques minutes pour se laver.

Les Allemands sont là cantonnant à quelques centaines de mètres perquisitionnant partout. Le bruit des bottes, les diverses rumeurs leur parviennent. Ils savent qu'à la pointe de la Torche, dans le sable des dunes, dorment les corps de leurs camarades F.T.P. que l'Occupant a fusillés.

Ils connaissent leur sort s'ils sont découverts. Otto KNUTTEL et ses hommes ont établi une surveillance. La nuit, une mitrailleuse est braquée en direction de la maison de Jacques LE LAY, autre Résistant qui a échappé à la rafle. Les Allemands attendront vainement son retour.

La belle-sœur de Pierre COSSEC ou son épouse, passe aux reclus leur nourriture par une ouverture étroite dissimulée par un poulailler. Il faut tenir. Juin s'écoule, puis juillet...

Le 5 août retentissent des explosions. L'Occupant fait retraite et détruit stocks et matériel. Fin d'un calvaire mais non de la lutte pour Pierre COSSEC et ses deux camarades.

Après près de deux mois donc passés dans la cache, ils peuvent rejoindre les F.T.P. près de l'étang de Corroac'h en Combrit. Leur

forme physique n'est pas brillante, mais ils participent aux combats dans la région, puis dans la presqu'île de Crozon et dans la poche de Lorient...

Sur la libération du canton de Pont-l'Abbé.

« Le 2 août, les Allemands entreposent munitions, bagages et fruits de leurs pillages dans un train formé à Pont-l'Abbé.

« Le 3 août, à Loctudy, ils détruisent les lanternes des phares et deux maisons bourrées de munitions.

« Le 4 août, ils évacuent Penmarc'h, après avoir détruit un radar, et trois camions réquisitionnés que leurs chauffeurs réussissent à saboter... Ils contraignent alors des paysans à les conduire à Quimper avec leurs charrettes.

« Heureusement, ils n'ont pas eu le temps de fixer les détonateurs des neuf mines devant faire sauter le phare d'Eckmühl ».

(Rapport de M. AUDIGOU, administrateur du quartier de Guilvinec, à la direction de l'Inscription maritime de Nantes).

Dans l'après-midi du 4 août, les Allemands font sauter en gare une rame de wagons chargés de munitions de toutes sortes, après avoir fait évacuer le quartier.

Dans la nuit une série d'explosions dans toute la région bigoudenne : Kerharvan, l'île Chevalier, et la plus violente à Picheponde en Loctudy, qui anéantit plusieurs maisons.

Le samedi (5 août), les F.F.I.-F.T.P., récupèrent armes et munitions encore utilisables et font la chasse aux Allemands camouflés dans la campagne.

Le dimanche (6 août) est vraiment le jour de la Libération. Partout flottent les drapeaux français et alliés, tandis qu'aux boutonnières fleurissent les cocardes aux trois couleurs.

Le matin, le Comité local de Libération procède à l'installation d'une Commission (délégation) spéciale chargée de l'administration provisoire de la ville... L'après-midi a lieu le défilé des troupes de la Résistance sous le commandement du capitaine Alain BERNARD... et acclamées par une foule enthousiaste...

(« *Le Télégramme* » du 20 septembre 1944).

Les jeunes F.F.I.-F.T.P., continueront le combat à Audierne et dans la presqu'île de Crozon.

1

Déclaration du lieutenant Hans KIESCHKE, P.G.A. au camp 1101 à Rennes, entendu le 27 juin 1946 par M. SEGOT, délégué régional adjoint au service de la recherche des crimes de guerre.

2

Déclaration de Hans KIESCHKE.

3

Déclaration de Otto KNUTTEL, P.G.A. au camp 1101 à Rennes, entendu le 10 décembre 1945 par M. MORICÉ, délégué régional au service de la recherche des crimes de guerre.

4

Déclaration de Otto KNUTTEL

5

Déclaration du lieutenant Hans KIESCHKE.

6

Déclaration de Otto KNUTTEL

7

Lettre de la Feldkommandantur au préfet, datée du 26 juin 1944 (Gericht der Feldkommandantur 752, St. L.I. 305/44 – G/N. 17518).

8

Procès-verbal d'exhumation en date du 8 août 1944.

9

Cf. « Une page de l'histoire de Lesconil... », plaquette dactylographiée par Charles CHALAMON, sénateur, président d'honneur du Conseil général de Seine-et-Marne.

Autres sources :

– Témoignages de Mme MÉHU, MM. René JAOUEN, Julien DURAND, Pierre COSSEC..., recueillis vers 1967 par A. LE GRAND ;

– A. LE GRAND – *Les Cahiers de l'Iroise*, n° 2, 1967, « Le Pays Bigouden sous la botte ».

A Bénodet et dans le canton de Fouesnant.

Bénodet, mouillage sûr et discret, intéresse les Allemands en considération de la profondeur de l'eau dans l'estuaire. Ils ont construit à Kercreven un arsenal en mesure d'effectuer de grosses réparations¹. Dix-sept bateaux de 80 mètres de long pourraient, dit-on, s'amarrer sur des coffres dans l'estuaire et au dock flottant embossé près du chantier.

En fait, la Kriegsmarine a entretenu à Bénodet une demi-douzaine de petits bâtiments, appartenant à la 2e flottille de dragueurs, aussi difficilement repérables dans l'anse de Penfoul, bordée de futaies, que l'arsenal lui-même.

Le chenal est miné, la plage aussi. Un barrage, constitué de corps morts reliés par un câble en sept tronçons, de cent mètres chacun, ferme l'entrée du port. Un chalutier a la charge d'en manœuvrer les éléments mobiles devant les navires.

La R.A.F., durant ces derniers mois de l'Occupation, a conduit quelques raids inopérants et dangereux. Déjà précédemment, au cours d'une opération, une jeune fille, Mlle CAP, fut très gravement blessée.

Le 4 juillet 1944, un appareil anglais s'abat près du bourg, au lieu dit Keranguyon. Il s'en est fallu de peu qu'il ne s'écrase sur la ferme où tout le monde est réuni pour le repas de midi. Deux personnes sortent juste au moment où l'avion explose en percutant un talus : ce sont Mlle LAURENT tuée sur le coup et M. GLÉMAREC qui s'en tire avec de sérieuses blessures.

Des débris de l'appareil, on retire les restes des aviateurs : le Wing Commander PHILIPPS et son compagnon THOMSON, âgé de 21 ans.

Un autre appareil est tombé quelque temps auparavant dans les parages de l'île aux Moutons.

Des pêcheurs et des riverains auraient suivi les deux aviateurs dans leurs efforts pour rallier la côte à bord d'un canot pneumatique.

La Gast les cueillit, dit-on, et ramena deux cadavres inhumés au cimetière de Combrit. Après la Libération, le War Crimes Investigation Branch mènera une enquête dont on ignore les résultats.

La protection de l'arsenal, le service des casemates qui, défendant, l'entrée du port, entre dans le dispositif du Mur de l'Atlantique, nécessitent la présence d'une petite garnison.

Accrochages et combats.

Mais ce 4 août 1944 le Sud-Finistère est pratiquement en état d'insurrection.

Un vent de panique souffle parmi les Allemands. Cependant, si les uns parlent de se rendre, les autres décident de se défendre farouchement.

Ainsi à Beg-Meil, deux douaniers ont remis leurs armes à des marins-pêcheurs, sur le simple conseil de personnalités locales qui passaient par là. Mais, quelques minutes plus tard, surgit un groupe de soldats qui, sans aucune provocation, tire sur M. Louis GUIFFANT, lequel s'entretenait avec les marins. Personne n'est autorisé à lui porter secours. Il reste agoniser sur la cale.

Les Allemands² tuent, dans les mêmes circonstances, M. Alain LE BERRE, un Quimpérois.

Toujours en la commune de Fouesnant, près du lieu de Kersentic, un soldat, accompagnant un adjudant chargé de la « réquisition » de charrettes, abat d'une rafale de mitrailleuse M. Yves CARADEC qui, paraît-il, avait voulu donner un coup de fourche au sous-officier.

Le dimanche 6 août, les Allemands, fort mal disposés, reviennent à Pleuven pour y chercher des munitions et les emmener à Bénodet. De surcroît, ils s'avisent de la disparition d'un certain nombre de cartouches.

Le mot « terroristen » est aussitôt dans la bouche des soldats. Ils ont raison d'ailleurs, car les patriotes F.T.P. du canton de Fouesnant ne sont pas étrangers à l'affaire.

Un coup de sifflet déclenche une rafle générale dans le bourg. Les hommes, jeunes, vieux, dont la plupart assistent à la messe, doivent, la mitrailleuse dans les reins, se ranger sur la place.

Mlle Christiane MAUGUEN³ est là tout près, en compagnie de deux autres personnes : Mmes LE PORT et COSQUÉRIC. A la question posée par le chef du groupe de savoir où sont passées les munitions, la jeune fille répond avec beaucoup d'assurance qu'un camion allemand, venu de Quimper, en a emporté une partie.

« Je vous crois, dit l'Allemand, mais si demain nous ne trouvons pas de charrettes pour transporter le reste de matériel à Bénodet, tous les hommes ici, Kaput ! »

Sur ce, il siffle de nouveau, cette fois pour rassembler ses soldats. Le bourg respire.

Le 7 août, une scène plus violente a lieu au bourg de Fouesnant, cependant évacué précédemment par la troupe.

Le capitaine de réserve JABLONSKI, commandant l'unité allemande qui cantonne à Bénodet, fait irruption au bourg, à la tête d'un détachement de l'effectif d'une compagnie. Il commence par mettre des mitrailleuses en position au centre et aux issues de l'agglomération.

Après quoi, cet officier donne l'ordre de fouiller les maisons, dont plusieurs sont littéralement pillées. Les soldats volent argent, victuailles et objets divers. On les voit jeter un poste de T.S.F. par une fenêtre. Les hommes sont appréhendés et poussés sans ménagement vers le haut du bourg.

Toutefois, au beau milieu de la rafle, un camion de Résistants réussit à quitter Fouesnant pour Laz où le groupe compte se procurer des armes⁴.

C'est sans doute aussi sur quelque dénonciation que les éléments de l'unité de Bénodet sont venus perquisitionner et faire la loi au chef-lieu du canton. Grâce à une erreur de maison, ils ne découvrent pas les vêtements militaires de deux « Russes blancs » capturés par les patriotes.

L'opération montée par l'unité de Bénodet vise de plus à terroriser la population et à intimider les patriotes à l'affût dans le secteur. Ainsi, avant de libérer les otages et de s'en retourner vers son

cantonnement, JABLONSKI menace de mettre le feu au bourg et de fusiller tous les hommes arrêtés si ses soldats sont attaqués.

Le 9 août, une voiture de la 7^e Compagnie de Quimper des F.F.I. en reconnaissance, échappe de justesse aux Allemands postés à la Croix de Kerello, près du bourg de Fouesnant, avec des canons antichars.

Le 10 août, les dragueurs de la flottille basée à Bénodet appareillent sans retour. Malheureusement, ils emmènent M. Yves BOURGOT, âgé de 53 ans, surpris alors qu'il cherchait à s'emparer de munitions dans une casemate. Son corps sera découvert, la tête percée d'une balle, sur la grève entre Le Letty et Moustierlin.

Le 11 août, le capitaine JABLONSKI chargé de la défense de l'arsenal de Bénodet, reçoit l'ordre de tenter de rejoindre le port de Concarneau (libéré seulement le 25 août).

Quand il s'agit pour la garnison de décamper, les soldats détruisent le grand phare, ceux du Coq et de la pointe de Combrit. Ils s'en prennent au bac, ne laissant qu'un amas de ferraille sur la cale de Sainte-Marine. Tout près, on trouvera un canon antichars rendu inutilisable. Les bouées balisant le chenal sont coulées.

Des soldats vont faire sauter le château d'eau de Bénodet quand une dame intervient, leur parlant en allemand. Ils proposent une transaction aux termes de laquelle l'ouvrage sera sauvegardé à condition qu'on les aide à jeter une partie de leurs munitions à la mer. Il y a des volontaires, bien sûr, pour faire ce travail !⁵

1

Ils requièrent des ouvriers et techniciens de l'arsenal de Lorient d'y travailler.

2

Le chef de la « Gast » à Beg-Meil est le dénommé HAMICK.

3

Déjà cité dans « Le Finistère dans la Guerre », t. I.

4

La présence d'Allemands – plus d'un millier par périodes à Fouesnant (250 à 300 avant la débâcle) rendrait dangereux un

parachutage d'armes et l'existence d'un maquis. Pourtant le Front national a entretenu pendant quelques temps, à La Forêt-Fouesnant un groupe comptant une dizaine de Résistants dirigés en fin de compte, sur Scaër ; Certains jeunes gens prendront le maquis ailleurs ; d'autres assez nombreux, s'enrôleront dans la 7^e compagnie F.F.I. de Quimper. Le 14 juin 1944, F.F.I. et F.T.P. procèdent en commun à une opération de sabotage des câbles téléphoniques allemands, coupés en huit endroits autour de Fouesnant.

5

La Marine des F.F.I. relèvera devant Kercreven cinq à six tonnes de projectiles de 37 et 47 mm, pour les mouiller sur des fonds rocheux de vingt mètres avoisinant la basse du Coq. Au cours de cette opération, un obus manipulé par un prisonnier explosera, tuant quatre Allemands, en blessant quatre autres et six soldats des F.F.I. Les prisonniers refuseront de poursuivre le travail que la marine devra terminer elle-même.

Durs combats

Au début de la matinée, JABLONSKI a envoyé une mission à Concarneau.

Un peu avant 11 heures, la section des F.T.P. du canton de Fouesnant, qui campe dans le bois de Cheffontaines en Pleuven, est informée de l'imminence du retour de ces mêmes éléments.

Le lieutenant Mathias LOUÉDEC, qui commande le groupe, part avec onze hommes⁶ en direction de la route de La Forêt-Fouesnant, pour surprendre l'ennemi.

Comme les F.T.P. arrivent à la Croix de Kerello, à l'intersection des routes de Quimper à Fouesnant, et de La Forêt, il leur semble entendre un bruit de moteur. Ils s'embusquent rapidement derrière un talus. Il est temps : un motocycliste survient, précédant plusieurs camions.

Une rafale de mitrailleuse dérape dans l'instant. C'est un lieutenant russe qui, aux côtés des patriotes, a ouvert le feu. Le motocycliste fait une embardée et chavire.

Les hommes de LOUÉDEC concentrent leur tir sur les camions. Dès les premières balles, le convoi a stoppé. Les Allemands se précipitent hors des véhicules, et, têtes baissées, ils se faufilent, cherchant à encercler les F.T.P. Ceux-ci se seraient trouvés en mauvaise posture devant un adversaire matériellement supérieur, si un autre groupe, posté à quelque distance n'était intervenu par un tir de diversion déroutant l'ennemi et permettant à LOUÉDEC et ses hommes de décrocher sans dommage.

Quant aux Allemands, ils remontent ensuite vers le bourg de Fouesnant, braquant une mitrailleuse lourde fixée sur l'un des camions et criblant de balles les façades des maisons et les vitrines des magasins. Au passage, un soldat blesse mortellement une jeune femme, Mme FRANCÈS qui porte un bébé sur les bras.

Une demi-heure plus tard arrivent en car, par la route de Saint-Evarzec, les éléments de deux sections de la 7^e compagnie de Quimper des F.F.I. commandée par le capitaine Bernard BÉDÉRIC, le gros des effectifs de cette unité étant resté autour du P.C. dans le bois de Kéradennec en Ergué-Armel.

Ici, ils sont une quarantaine d'hommes environ ; les uns appartiennent à la section PERROT, du nom de son chef et formée de gars du canton, les autres sont des Quimpérois, dont Pierre CONAN et quelques-uns des F.T.P. de son corps-franc⁷.



La 7^e compagnie F.F.I., qui a pris part aux combats de Fouesnant, défile à Quimper.

Le capitaine BÉDÉRIC compte passer par l'école de Bréhoulou. On lui a indiqué que les Allemands y ont abandonné des munitions et des vivres. Par la même occasion, il doit examiner les possibilités d'aménagement d'un nouveau P.C.

Alors que le détachement de la 7^e compagnie fait une station devant la chapelle de Sainte-Anne, proche de l'entrée de Fouesnant, Joseph ROUSSEAU, un agent de liaison, le met au courant de l'action des F.T.P. Les hommes partent immédiatement à travers champs, en direction de la route de Bénodet. Mais l'ennemi a déjà rallié son cantonnement.

Revenus à la Croix de Kerello, les F.F.I. retrouvent la motocyclette, témoin de l'engagement.

« Les Allemands ont dit qu'ils reviendront mettre Fouesnant à feu et à sang » rapportent des gens.

Bernard BÉDÉRIC décide de rester sur place pour aider à la défense du chef-lieu.

Les hommes sont ainsi répartis pour prendre position sur le côté gauche de la route de Fouesnant à Bénodet : un premier groupe, fort d'une vingtaine d'hommes conduits par le capitaine BÉDÉRIC⁸, s'embusque à la sortie du bourg, juste après les dernières habitations ; un second groupe, une douzaine d'hommes sous les ordres du sergent Corentin LE VIOL, se poste 500 mètres plus loin, vers Bénodet.

Chaque groupe a son fusil-mitrailleur ; pour le reste, les hommes disposent de quelques mitraillettes et fusils, voire de grenades. Louis LE CRANE, par exemple, pourvoyeur au FM n'a qu'une seule grenade.

Entre les deux groupes précités et à 100 mètres en arrière, une mitrailleuse s'abrite pour le moment derrière un talus.

Coûte que coûte, il faut interdire l'accès de Fouesnant aux forces ennemies.

Un plan d'embuscade est hâtivement arrêté : LE VIOL, le plus avancé, laissera passer les Allemands. BÉDÉRIC jugera du moment opportun pour ouvrir le feu.

Au dernier moment, les sept hommes du corps franc de P. CONAN revenant d'une patrouille, viennent s'installer aux fenêtres d'une maison, presque en face du groupe Guy BÉDÉRIC.

Attaqué simultanément devant, derrière et de flanc par la mitrailleuse, l'adversaire sera sûrement désorganisé, du moins on le pense.

A l'autre issue du bourg, LOUÉDEC et ses F.T.P. surveillent la route de La Forêt.

De leur côté, les Allemands de la garnison de Bénodet n'ont pas l'impression de s'en aller en promenade militaire.

« Beaucoup de chaleur aujourd'hui, mais plus chaud encore à Fouesnant tout à l'heure », auraient dit des soldats. Mais sans doute font-ils allusion à la chaleur des incendies.

Avec les véhicules rentrés en fin de matinée, JABLONSKI dispose d'une quinzaine de camions, cars et voitures légères, pour assurer son repli sur Concarneau. A 15 heures, il donne l'ordre de départ.

Combien a-t-il d'hommes sous son commandement ? Les F.F.I. ont estimé qu'ils étaient 200 et même plus. Par contre, un rapport allemand donnera l'effectif d'une centaine⁹.

La route peu sûre, le convoi roule lentement. Partout sur son passage les maisons ont portes closes et volets fermés.

Vingt minutes, pour le moins, se sont écoulées depuis qu'ils ont quitté Bénodet, distant du chef-lieu de huit kilomètres.

Soudain, Pierre LOZACH, en vigie dans le haut d'un champ, aperçoit la voiture de tête. Il compte encore sept véhicules – il y en a d'autres – et court prévenir Corentin LE VIOL. Celui-ci, comme prévu, laisse approcher le convoi.

Brusquement, arrivée à la hauteur du groupe, la première voiture – une conduite intérieure – stoppe, immobilisant du même coup toute la colonne.

L'ennemi se doute-t-il de quelque chose ?

Des chefs hurlent des ordres. Le lieutenant PERROT sur place, traduit à voix basse – les patriotes ne sont qu'à quelques mètres des Allemands : déploiement en tirailleurs. En fait, les soldats commencent à descendre des cars et des camions. Le risque est gros.

« Feu ! » crie LE VIOL.

Par malchance, le fusil-mitrailleur s'enraye dès la première balle. Albert LOZACH, avec beaucoup de sang-froid, lance alors une grenade qui explose contre la voiture de tête.

Il y avait quatre hommes à bord – probablement des officiers. On ne sait ce qu'il advint d'eux. Le véhicule, inutilisable, demeurera longtemps dans une carrière voisine.

Pour l'instant, la situation est critique. LE VIOL décide de rompre le contact. Les hommes lancent leurs grenades sur la route et, profitant de ce que les soldats sont à plat ventre dans les fossés, franchissent les quelques dizaines de mètres qui les séparent d'un talus, en arrière de leur position.

Répit de courte durée. Les Allemands se lancent aux trousses des patriotes qui tiraillent pour protéger leur retraite. Ils parviennent ainsi jusqu'au chemin de Kernoch, aux environs de l'école de Bréhoulou, où, afin de se débarrasser de leurs poursuivants, ils s'engagent sur un champ de mines. Les Allemands ne s'y risquent pas. Il faut dire

que LE VIOL, habitué du quartier, avait pris la précaution, le matin même, de jalonner un passage d'une façon très discrète.

De son côté, le groupe Guy BÉDÉRIC s'est trouvé, lui aussi, aux prises avec les soldats de JABLONSKI. Plus ou moins dispersés, ses éléments ont réussi pour la plupart à atteindre le haut du bourg et, par le chemin de Penfoulic, ils sont descendus vers la route de La Forêt-Fouesnant, dans l'intention de pouvoir s'embusquer de nouveau.

Les soldats ennemis ont, quant à eux, à peine rallié les véhicules stationnés sur la route de Bénodet que LE VIOL et ses hommes réapparaissent dans le bourg et les mitraillent derechef. Cette action donne lieu à une nouvelle charge de l'adversaire. Les patriotes se dispersent dans la campagne par la route du Cap-Coz.

Restent au chef-lieu les sept F.T.P. du corps franc de Pierre CONAN, bloqués dans la maison où nous les avons laissés.

Lorsqu'ils voient le convoi s'ébranler, ils se rencognent près des embrasures des fenêtres et ouvrent le feu, les premières voitures passées. BOUR, un marin « en congé d'armistice ! » se distingue plus particulièrement en lançant une grenade sur un camion chargé de munitions qui part en véritable feu d'artifice. S'il y a des victimes, les Allemands les emmènent. Ils laissent le camion flamber et ne perdent par leur temps, cette fois, à pourchasser les francs-tireurs.

Ni les hommes de CONAN, ni ceux de LE VIOL ne reprendront le contact ce jour-là.

Sur la place de Fouesnant, on récupère, intact, un canon de D.C.A. de 25 mm. L'ennemi possédait deux pièces de ce modèle, qu'il avait utilisées, pour ainsi dire, à tir perdu contre les Résistants. Sur la route de Bénodet, on relèvera les cadavres d'un Russe et d'un Polonais (?), soldats de la Wehrmacht.

Il est entre 16 heures et 16 h 30 quand le reste de la colonne JABLONSKI, s'engage, par la Croix de Kerello, dans la descente en lacets qui mène à La Forêt-Fouesnant.

Les soldats encadrent les véhicules, prêts à toute éventualité. Ils n'ont pas fait 300 mètres qu'un fusil-mitrailleur crépite à gauche, sur une légère élévation de terrain. Le mitrailleur est Louis NICOLAS, instituteur, qui a à ses côtés Guy BÉDÉRIC et deux autres F.F.I.

Le groupe est aussitôt pris pour cible par l'ennemi qui, croyant vraisemblablement avoir affaire à une formation plus importante, fait feu de toutes ses armes, y compris de son canon de 25 mm, que les soldats poussent devant eux.

Une meule de paille s'enflamme à proximité des F.F.I., ce qui les oblige à se découvrir. Le temps de sauter une barrière, NICOLAS et BÉDÉRIC sont atteints par des éclats.

Les quatre hommes peuvent s'échapper cependant. Ils errent des heures dans la campagne avant d'obtenir le secours d'une ambulance F.F.I.

Pour ceux qui s'étonneraient d'avoir rencontré ces quelques hommes combattant isolément, notons que les F.F.I. de Guy BÉDÉRIC ne se sont pas regroupés depuis leur « décrochage » à Fouesnant. Les autres patriotes F.F.I. et F.T.P. sont partis se poster plus loin vers La Forêt.

Les Allemands disposent maintenant d'un assez long moment de répit qu'ils mettent à profit pour incendier toutes les maisons en bordure de la route, ou à proximité de la Croix de Kerello à Pénalen. Vingt-deux habitations, dont quatre fermes, seront partiellement ou totalement détruites par le feu ce jour-là à Fouesnant.

Les pyromanes en uniforme se servent notamment de grands sacs en papier imbibés d'essence. Plusieurs maisons couvertes de chaume, facilitent leur triste besogne. JABLONSKI a tenu ses promesses, du moins en partie.

Le convoi roule quelques centaines de mètres encore, mais passé la ferme de Keramidy, il est accueilli par une vive fusillade.

Il y a dans ce secteur des éléments de la 7^e compagnie des F.F.I. de Quimper, sous le commandement du capitaine BÉDÉRIC et du lieutenant PERROT ; il y a alentour la section des F.T.P. du canton de Fouesnant, sous les ordres de Mathias LOUÉDEC.

Les patriotes visent les pneus des véhicules : deux camions restent sur place.

Un peu plus loin, sur la gauche, dans la descente de Ti-Rospiec, la 1^{re} section de la 6^e compagnie des F.F.I. de Quimper, venue en renfort dans l'après-midi, prend le relais¹⁰. Un troisième camion est touché. Un cochon sera, paraît-il, découvert à l'intérieur du véhicule.

Il est entre 17 h 30 et 18 heures.

Au bas de la côte ceux de la 6^e compagnie sont embusqués derrière les arbustes du jardinet de M. Alain LE FAOU.

D'ailleurs la fusillade crépite partout. Les patriotes, depuis Keramidy, suivent les Allemands qui perdent leur temps à les pourchasser dans les champs ou les garennes, pour les voir revenir presque aussitôt sur leurs talons.

Les hommes de JABLONSKI se rallient au cri de « Cocorico ! Cocorico ! »¹¹.

Des soldats essaient d'enfoncer la porte de l'habitation de M. LE FAOU. Solide, elle résiste. Une grenade lancée au travers de l'imposte explose sur le ciment. Il n'y a personne à l'intérieur du logis. Le propriétaire des lieux assiste aux différentes phases du combat, réfugié sur une hauteur voisine.

Cent mètres plus loin, l'ennemi perd un quatrième camion chargé de munitions, qui finira par brûler. Un peu plus haut, devant Pontérec-Vras, à la limite de Fouesnant et de La Forêt, il laisse deux autres véhicules : un camion et une voiture légère criblée de balles.

Il est difficile de dire qui se distingue plus particulièrement dans l'action, sauf ce lieutenant russe que nous avons déjà vu le matin à la Croix de Kerello et qui, se démenant comme un diable, ne peut passer inaperçu. Il n'est pas le seul cependant et les résultats témoignent de l'acharnement des combats.

La nuit venue, il y a toujours des escarmouches. Il s'en faut de peu que la garnison de Bénodet ne rejoigne Concarneau à pied ou même qu'elle reste sur place.

Dans chaque camp, on est épuisé. Les F.T.P. ont demandé des armes à Rosporden. Noël JÉZÉQUÉLOU, entouré d'un petit groupe de volontaires, dont plusieurs anciens de 14-18, les attend en vain à quelques kilomètres de là, au lieu dit « La Grand-Halte ».

Mais les Allemands ne pensent plus qu'à fuir. Tirant et poussant leurs derniers véhicules, ils réussissent à repartir vers 23 h 30 – 24 heures, emportant les blessés et les morts. Un seul cadavre demeurera sur le terrain devant Pontérec-Vras. Les F.F.I. ont fait trois prisonniers.

Chose étonnante, eux-mêmes ne comptent que trois blessés (de la 7^e compagnie) durant toute cette journée.

A la sortie de La Forêt-Fouesnant, JABLONSKI et ses hommes doivent encore déplacer des troncs d'arbres, placés par les F.T.P. en travers de la route.

Le rapport allemand reconnaîtra que le convoi eut de « fortes pertes » et qu'il ne parvint à se dégager qu'au prix d'un « vif combat ». Un autre document fait état de « violents combats contre des terroristes, près de Fouesnant »¹².

En fait, la colonne JABLONSKI a mis huit heures pour franchir les trois kilomètres qui séparent l'entrée du bourg de Fouesnant, par la route de Bénodet, de l'entrée du bourg de La Forêt !

Le secteur est libéré. Le dernier Allemand que l'on verra à Bénodet sera un adjudant encore arrogant, bien que ridicule, dans un archaïque char à bancs du type bigouden, « réquisitionné » dans quelque ferme et tiré par un trop bel alezan. Il s'arrête devant l'atelier de M. GUILLOU, forgeron, et, sous la menace du revolver, le sous-officier veut obliger l'artisan à ferrer son cheval. Il repart d'ailleurs sans avoir été servi.

6

Dont quatre Russes déserteurs de la Wehrmacht qui ont rallié la Résistance.

7

Corps franc rattaché à la 7^e compagnie des F.F.I. formé principalement de cheminots du dépôt de Quimper.

8

Frère de Guy BÉDÉRIC, parti chercher du renfort à Quimper.

9

Général FAHRMBACHER – « Lorient 1939-1945 » – Traduction AUBERTIN.

10

Dans les parages se trouvent aussi des éléments de la compagnie de Coray (précision : Louis GOAPER).

11

Précision : Jean GRALL, 6^e compagnie de Quimper.

12

FAHRMBACHER, *op. cit.*, et documents (aux Etats-Unis) 2^e bureau des unités militaires d'occupation (Abwehr), microfilm 12.8.1944, p. 259, Bob. 48 FL 1 H 22/59.

Par ailleurs :

Sources :

– « L'Occupation et la Résistance au Pays de Bénodet et de Fouesnant », par A. LE GRAND (texte rédigé à l'aide de témoignages recueillis à l'époque) – *Les Cahiers de l'Iroise*, n° 4, 1962 ;

– Journal de marche de la 7^e compagnie de Quimper...

La marine à Bénodet.

Le 16 août 1944, un détachement de la Marine nationale, ou plutôt de la Marine F.F.I., comprenant 115 officiers-mariniers, quartiers-mâîtres et marins en uniformes réglementaires, s'installe à Bénodet sous le commandement de l'officier des équipages de 2^e classe pilote Hervé FRIANT, finistérien du Juch, auquel les matelots rendront hommage dans une chanson de bord naïve et sympathique :

« Notre commandant,
C'est ce bon FRIANT...
Hourah, notre commandant ! »

La formation particulière des marins, l'exclusive dont ils ont été parfois l'objet de la part d'une fraction de l'opinion désapprouvant le geste désespéré du 27 novembre 1942 – des séquelles aussi de Mers-el-Kébir, les avaient tenus souvent à l'écart de l'action directe contre l'ennemi durant la période clandestine.

Mais, dès le début de l'insurrection, nombre d'entre eux se sont mis à la disposition des responsables de la Résistance. Ils font, d'excellents F.F.I. ou F.T.P.

FRIANT est resté, de février 1943 au 3 août 1944, à son poste de chef du Service local des œuvres de la marine à Quimper, chargé, entre autres questions sociales, du placement des marins démobilisés.

Parmi ceux-ci, 207 ont dû, atteste cet officier, à son intervention et celle de ses adjoints LE BRUN et KERNALÉGUEN, d'avoir évité le camp de travail en Allemagne ou d'être sortis par divers subterfuges du centre d'hébergement.

En janvier 1944, le chef du S.L.O.M. a reçu à Quimper la visite du commandant DE PIMODAN. Il s'agit d'organiser un « groupe Marine » de résistance. Mais DE PIMODAN tombera, peu après, aux mains des Allemands.

Sur les instructions de l'enseigne de vaisseau DURIVAL, du 2e bureau d'Alger, FRIANT a dirigé, à son dire, sur l'Afrique du Nord, via l'Espagne, des spécialistes réclamés par les unités combattantes. Cinq départs seulement ont pu avoir lieu avant le démantèlement du réseau.

Le 14 août, FRIANT est chargé par l'état-major départemental des F.F.I. du nettoyage des ports libérés du Sud-Finistère et de la constitution d'un corps franc de la Marine. Il complète l'effectif dont il dispose depuis le 3 août.

Voilà pourquoi et comment les marins se trouvent à Bénodet. Ajoutons que Brest n'est pas libéré, que Lorient, Saint-Nazaire et La Rochelle doivent encore rester des mois entre les mains des Allemands. Sur la côte de l'Atlantique, Bénodet, de par ses dispositions naturelles, pourrait faire un port valable pour la Libération. Mais il offre en ce moment un bien triste aspect. Cependant, les marins ont l'agréable surprise de découvrir un petit bâtiment à flot : le *Jardeheu* (600 t. 300 CV) ancien remorqueur de la direction du port de Cherbourg avant que la « Kriegsmarine » ne s'en fût accaparée.

Le capitaine allemand JABLONSKI avait ordonné de le saborder, mais le commandant du bateau, un Hollandais dénommé JONKMANN l'avait échoué, en ouvrant les vannes de noyage.

A peine les Allemands eurent-ils disparu que les ouvriers de l'arsenal restés sur place s'occupèrent de le renflouer sous la direction de l'ingénieur FAUDET.

Le *Jardeheu* resté quelques heures sous l'eau, est bientôt en état de prendre la mer, armé d'un canon de 20 mm.

Les Allemands ont oublié quatre tonnes de charbon.

FRIANT et ses hommes se servent du remorqueur pour explorer la passe, à tâtons, si l'on peut ainsi dire, car ils ne possèdent aucun plan du champ de mines. La chance aidant, les marins découvrent, sous les galets, l'extrémité d'un câble mystérieux.

– « A la manœuvre, dit le commandant. Embarquez ! »

Bonne pêche : une mine de 200 kg apparaît. Les hommes relèvent ainsi huit câbles munis d'engins identiques. Le dispositif de mise à feu, électrique sans doute, n'a pas fonctionné à preuve que le *Jardeheu* et son équipage sont toujours là.

Le barrage qui ferme le port est démonté à l'entrée draguée par les moyens du bord. Le remorqueur, en fer, traîne sur le fond des morceaux de ferraille, au risque de se faire sauter. Par bonheur, il ne se trouvera aucune mine magnétique.

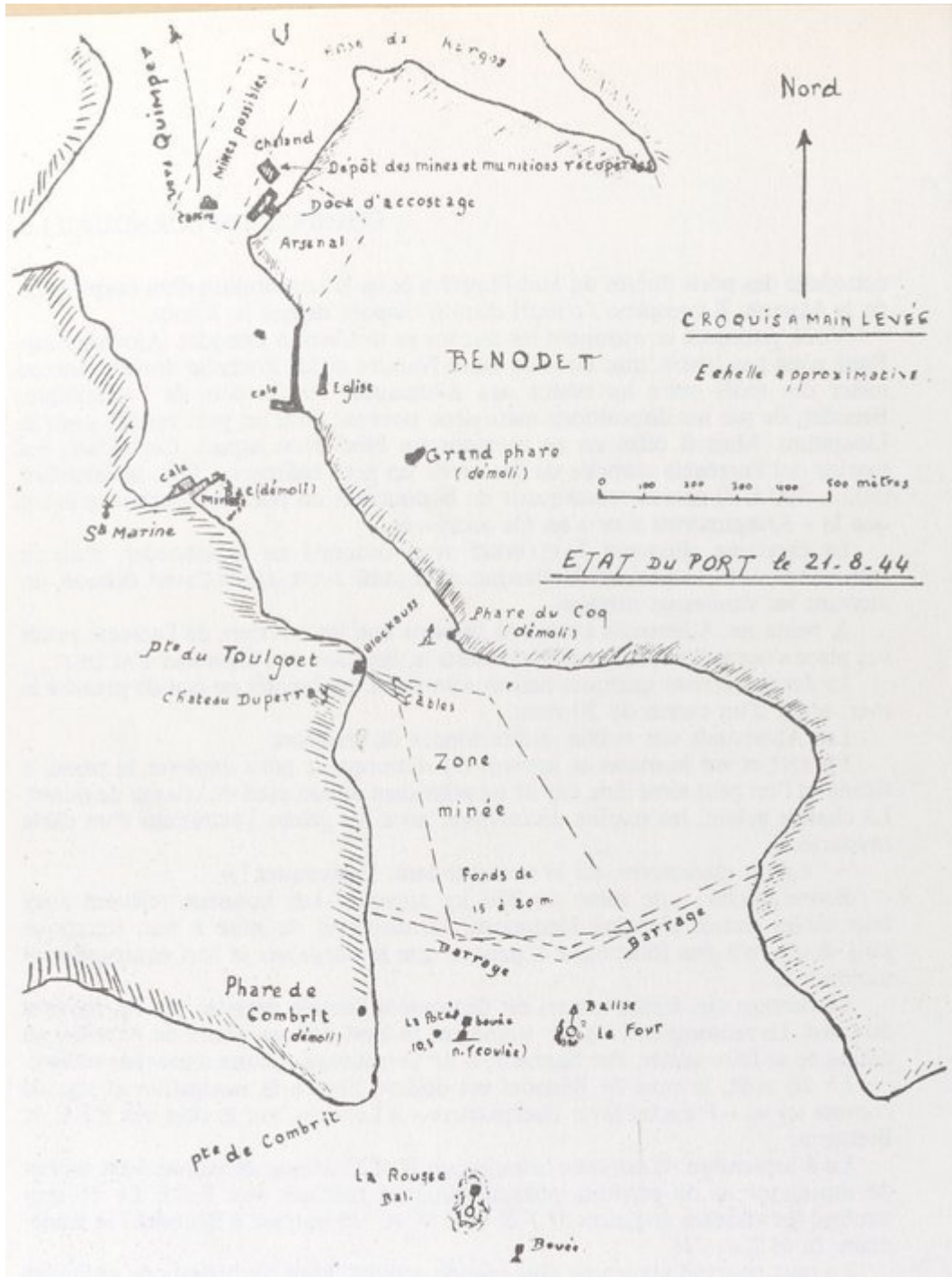
Le 26 août, le port de Bénodet est déclaré libre à la navigation et signalé comme tel au « French Naval Headquarters » à Londres, par le chef des F.F.I. de Bretagne.

Le 8 septembre, la corvette britannique *H.M.S. Minna* débarque deux tonnes de munitions et de produits pharmaceutiques destinés aux F.F.I. Le 16 septembre, les vedettes anglaises *M.T.B.*⁽¹⁾ 696 et 713 entrent à Bénodet : le lendemain, la *M.T.B. 718*.

Le port pourrait avoir une plus grande activité. Mais les opérations militaires avancent très vite et le 20 septembre le Finistère est entièrement libéré.

Bénodet demeurera petit port de guerre jusqu'à la reddition de la poche de Lorient en mai 1945, c'est-à-dire jusqu'à l'Armistice avec l'Allemagne.

Le corps franc du groupe Marine formé de 35 hommes ayant à leur tête le premier-maître Joseph SCOUARNEC, ancien maquisard de Saint-Marcel, dans le Morbihan, et qui avait rejoint FRIANT avec armes et voiture, va être engagé sur le front de la Laïta.



Auparavant, il fournit des éléments pour l'armement de deux « malamocks » basés à Douarnenez, lesquels, sous le commandement de SCOUARNEC, et du premier-maître pilote LE GARS sont chargés de prévenir le trafic de l'ennemi entre la presqu'île de Crozon et le Cap Sizun.

Sur le terrain, le corps franc participe au combat de Lesven en Beuzec-Cap Sizun où son chef est blessé.

Quant au groupe Marine proprement dit, il participe à des patrouilles sur la côte du Morbihan. Il continue à utiliser la modeste flottille de la Marine des F.F.I. : le *Jardeheu* et deux petits bâtiments en bois : la *Fée de l'Odet*, une vedette à moteur, et le *Zorija*, un ancien chalutier espagnol, utilisés par les Allemands et armés d'un canon de 20 mm.

Au début de 1945, une escadrille de six *M.T.B.* anciennes unités des Forces Navales Française Libres, commandée par le lieutenant de vaisseau IEHLE, affectée à Bénodet, montera une garde vigilante devant la poche de Lorient. A terre, son P.C. était au « Grand-Hôtel », le groupe Marine ayant le sien à l'« Armoric ».

Mentionnons encore à l'actif du groupe Marine des F.F.I. le déminage du port de Concarneau.

Il est, de plus, le noyau autour duquel se constitue, à partir du 17 août 1944, le Centre marine de Quimper, caserné à l'école Paul-Bert et placé sous la direction du lieutenant de vaisseau BARON. Cinq cents marins disponibles rappelés, dont un certain nombre, sous les ordres des lieutenants de vaisseau BARON, puis LE HÈNAFF, vont combattre sur le front de Lorient et s'incorporeront au 4^e régiment de fusiliers-marins.

Prise du navire allemand *Rostock*.

Ce matin du samedi 16 septembre 1944, la *Fée de l'Odet* regagne sa base après avoir attendu pendant une heure, à quatre milles dans l'W.S.W. de l'île aux Moutons, une corvette britannique dont la mission devait être de canonner la position de Lézongar, près d'Audierne, où tiennent encore quelques centaines d'Allemands.

Mais Penmarc'h signale la présence de deux vedettes lance torpilles faisant route vers l'est. Il s'agit des *M.T.B.* 696 et 713 de la Royal Navy^{bt}, dont les commandants viennent assister à une conférence militaire à Bénodet.

Au mouillage, les marins français s'apprêtent à reprendre le service ordinaire quand un matelot se présente porteur d'un message transmis par une vigie des F.F.I. à Doëlan.

FRIANT lit rapidement le texte rédigé en clair :

« Cargo avec passagers allemands – *Rostock* – peint en blanc – liston vert – insigne Croix-Rouge – sorti de Lorient – Stop – Etait au sud de Doëlan à 6 h 42 Greenwich – Faisait route S.S.W. »

– Une « baille » qui cherche à s'évader de la poche de Lorient, pense FRIANT. Nous avons bien besoin de bateaux, mais faute de moyens, et par correction, il faut aviser les Anglais.

FRIANT prévient le lieutenant VANNECK commandant la *M.T.B.* 696, auquel il offre ses services comme pilote et ceux du maître-radio LATUNER comme interprète d'allemand.

Un quart d'heure plus tard, les deux *M.T.B.* prennent la mer. Elles filent bientôt leurs 23 nœuds.

A midi, la veille signale un bouchon de fumée dans le S.W., puis la silhouette du navire se précise : Coque blanche, insigne Croix-Rouge. Bientôt, on distingue le pavillon à croix gammée qui flotte à la corne du bâtiment. C'est bien le *Rostock*. Il navigue à vingt milles dans le S.S.W. de l'île de Penfret quand il est rejoint par les deux vedettes.

Le chef d'escadrille ordonne : « Stoppez ! »

L'Allemand obtempère. Les *M.T.B.* manœuvrent pour l'encadrer, prêtes à toute éventualité. On détache un canot dans lequel prennent place un officier britannique et le maître LATUNER. On les voit monter à bord du navire-hôpital. Après quelques discussions assez vives, quelques menaces aussi sans doute, l'Allemand transmet : « Nous vous suivons. »

Le convoi fait route sur Bénodet à la vitesse de sept nœuds et, à 16 h 45, il se présente à l'entrée de la passe sud.

Le *Rostock* refuse de s'engager plus avant. Son commandant estime que le tonnage de son navire lui interdit d'entrer dans le port. Long de 105 mètres, avec un tirant d'eau de 6,70 m, il s'enfonce jusqu'à la ligne de flottaison, ayant été lesté de sable pour sa stabilité.

– « Continuez de naviguer dans nos eaux » intime FRIANT, qui connaît son affaire. Et il emmène le *Rostock* jusqu'à deux milles dans le S.S.E. du grand phare où il donne l'ordre de mouiller. Il est 17 h 10.

Aussitôt à terre, FRIANT s'empresse de désigner une garde de quatre hommes pour l'accompagner à bord du *Rostock*. Il prend cependant le temps de passer deux messages : l'un au commandant de la marine à Brest demandant des instructions, l'autre au chef départemental des F.F.I. pour réclamer du renfort. Et il monte avec son équipe sur le navire-hôpital. Il y retrouve LATUNER. Celui-ci rend compte qu'il a isolé le poste radio dès son arrivée à bord.

Ces mesures ne semblent pas contrarier les Anglais. Ils ont même prêté quatre mitraillettes et un revolver aux marins français, car toutes les armes sont ailleurs, entre les mains des hommes du corps franc.

Le commandant du groupe de Bénodet considère qu'il a des droits sur le navire prisonnier. N'est-ce pas lui qui a prévenu les Anglais ? qui les a pilotés ? Le bateau n'a-t-il pas été arraisonné dans les eaux françaises ? Enfin le *Rostock* fut déjà capturé par la Marine française durant les premiers mois de la guerre^{bu}. Il avait navigué sous notre pavillon avant d'être récupéré en juin 1940 par les Allemands. De son côté, le lieutenant VANNECK, commandant les *M.T.B.* ne paraît tenir qu'à la conservation du pavillon hitlérien, en souvenir.

Malgré les protestations des officiers allemands, FRIANT fait amener l'emblème pour le remplacer par les trois couleurs françaises.

Avec les quatre marins dont il dispose, le commandant du groupe Marine ne peut pas perquisitionner les fonds du bateau. Il poste ses hommes sur les superstructures et consigne sur la passerelle l'état-major du *Rostock*.

Interrogé, le commandant allemand déclare qu'il a à son bord 212 malades et blessés. Effectivement, des groupes de militaires dont plusieurs portent des pansements stationnent çà et là sur le pont. Il y a également onze infirmières. Le commandant du *Rostock* ajoute qu'il est parti de Lorient dans l'intention de rejoindre Santander (Espagne) où il espérait arriver le 17 septembre à 16 heures^{bv}.

Tout se présente bien quand, vers 17 h 30, on signale trois destroyers à l'horizon. On reconnaît les Anglais.

– Ces oiseaux-là, ne me disent rien de bon, pense FRIANT. Je suis sûr qu'ils viennent nous prendre notre *Rostock*.

Il ne se trompe pas. L'un des contre-torpilleurs, l' *Urania* stoppe au sud de la basse de Rostolou. Les *M.T.B.* 696 et 713 s'en vont vers lui. Un moment après, une vedette accoste le navire-hôpital pour y débarquer une vingtaine d'hommes, sous le commandement d'un lieutenant.

– « Ordre de l'Amirauté britannique, dit l'officier. Nous devons conduire le navire à Plymouth ».

– « Et moi j'ai ordre de le garder », rétorque FRIANT, qui a reçu les instructions du commandant de la marine de Brest.

Mais le lieutenant VANNECK, duquel FRIANT espérait quelque appui, exhibe un message de l'Amirauté. FRIANT lit :

To : M.T.B. 696 – Urania

From : Commander in Chief Plymouth – 16 – 13.25 – Note to Urania – Escort to Plymouth – Repeat Plymouth – Acknowledge forthwith – 16 – 14. 52 B.

La marée a déchalé. L'officier-pilote doit s'escrimer cette fois pour sortir le *Rostock* de la passe et le conduire vers l'*Urania*.

A 20 h 35 il fait rentrer le pavillon français. Tout est consommé.

Comme il revient à Bénodet à bord d'une *M.T.B.*, FRIANT voit une vedette qui sort du port. Il la hèle. Elle transporte un groupe de F.F.I. de la 7^e compagnie du capitaine BÉDÉRIC et des F.T.P. de Pierre CONAN, composant le renfort demandé par FRIANT quelques heures plus tôt. Assez mal informés de la situation, les gars partaient prendre le *Rostock* à l'abordage...

Sources : Divers témoignages et papiers O.E. FRIANT – Cf. A. LE GRAND, Cahiers de l'Iroise, n° 3 – 1962.

Douarnenez se libère.

Après l'arrestation, en janvier 1944, de Luc ROBET, chef départemental de l'O.R.A. et de « Vengeance », le départ en février, d'Emile LE BRIS, responsable cantonal de « Libération », l'arrestation, en avril, de l'abbé Pierre CARIOU dont le rôle de coordination a été essentiel à l'échelon local, l'administrateur

principal de l'Inscription maritime Aristide QUÉBRIAC, alias « Désiré LE FUR », accepte d'assumer le commandement militaire de la Résistance, assisté d'un Conseil cantonal représentant quatre secteurs délimités géographiquement :

– LE JUCH (nom de code : « Joseph ») : maquis au bois de Névet – 1^{re} compagnie – Responsable : lieutenant d'aviation Yvon CHANCERELLE – Adjoint : Claude HERNANDEZ – Secteur O.R.A. ;

– PLOARÉ (« Pierre ») : maquis de Kerlané – 2^e compagnie – Charles HÉLIAS – « Libération » ;

– POULDAVID (« Paul ») : 3^e compagnie – Eugène LUCAS – Front national ;

– TRÉBOUL (« Théodore ») : maquis à Poullan – 4^e compagnie Pierre BERROU – O.R.A.

Le 26 mai à Kernoaled, P.C. de CHANCERELLE, près du bois de Névet, BERTHAUD, représentant « Poussin », reçoit, par l'intermédiaire de QUÉBRIAC, l'adhésion aux F.F.I. de groupements jusqu'ici coordonnés par l'O.R.A.¹. Ce même jour, c'est la grande rafle opérée par les Allemands dans l'agglomération douarneniste (200 hommes appréhendés).

Le 6 juin, l'ordre est donné aux groupes d'action directe de prendre le maquis pour l'exécution des consignes de sabotages.

Le 9 juin, on invite tous les industriels travaillant pour les Allemands à cesser leur activité.

Le 11 juin, on fixe la solde au maquis et une allocation journalière de nourriture. « Le pillage et les vols d'argent sont formellement interdits. Un emprunt est lancé auprès de personnes de confiance. »

Le 14 juin, des instructions concernent des sabotages d'aiguillages, de canalisations et de réservoirs d'eau dans les gares, des disques, feux, câbles de commande, l'enlèvement ou modifications de plaques indicatrices, l'abattage d'arbres sur les routes...

Le 15 juin, LE FUR prend le commandement militaire de l'arrondissement (F.F.I.) de Douarnenez, son autorité s'exerçant sur Pont-Croix, Locronan, Plonévez-Porzay, Crozon...

Les prisonniers à Kerlaz.

Depuis le début de juin, on attend un parachutage. Trois opérations ont été annoncées par les messages « sybillins » que l'on sait. Des comités de réception en vain se sont rendus, dans des conditions difficiles, sur des terrains prévus à Rosnoën, Le Faou et Cast.



*Août 1944. A Ploaré, Pen-ar-C'hoat :
dans une barricade, un canon pris aux Allemands.*

« Le 6 juillet, nouvelle annonce de parachutage à Guengat et Névet. "Micheline" vient de Quimper avec son "Eureka" pour mieux guider les avions. Encore une fausse alerte et les 24, 25 et 27 de nouvelles attentes. »²

Tandis que les sabotages de câbles téléphoniques et de voie de chemin de fer Douarnenez-Quimper se poursuivent, les parachutistes de RAMCKE, qui cantonnent au préventorium de la Clarté en Kerlaz (hôpital allemand), procèdent à des opérations de police.

La plus importante a lieu le 21 juillet 1944, dès 5 heures du matin. Les soldats ont un plan sur lequel figure en rouge le domicile des gens à arrêter. Ils perquisitionnent les maisons. Chez l'abbé Raoul JACQ, ils découvrent quelques balles : « Des prêtres parmi les terroristes ! » Il s'agit, en fait, de souvenirs de la guerre 1914-1918, oubliés par le père de l'intéressé.

Les militaires arrêtent des commerçants qui s'interrogent sur l'origine de la dénonciation dont ils sont l'objet.

René PICHAVANT, quinze ans, le plus jeune de tous, est emmené en même temps que son père, dans la file, qui, à pied prend le chemin de la Clarté en Kerlaz. Certains ont les mains attachées derrière le dos. Aussi Jacques GIOCONDI, gardien de la Paix à Douarnenez, qui insiste pour que l'on desserre le fil de téléphone qui le fait particulièrement souffrir.

A la Clarté, au nombre d'une cinquantaine, ils dorment à même le sol carrelé d'une grande salle. Quelques femmes, auront des lits.

René PICHAVANT est libéré entre minuit et 1 heure du matin, muni d'un laissez-passer, non signé, qui lui vaut quelques désagréments. Les Allemands relâchent encore d'autres prisonniers. Mais ils savaient, avant même la rafle, les noms des Résistants qui appartenaient à l'O.R.A.

D'ailleurs, à 5 heures du matin, à la ferme de Kerstrat en Ploaré, ils ont emmené le propriétaire Thomas LE MOAN et son fils Hervé, détenus à la Clarté pendant quatre jours. Mais c'est le frère d'Hervé, prénommé Thomas aussi, que les Allemands recherchent. Il tombe, en fin de matinée, sur les parachutistes qui encerclent le bois de Névet.

Les hommes de RAMCKE retiennent en définitive Guillaume CORNIC, François KERGOAT, Jean-Jacques LE BERRE, (ils recherchent sans aucun doute son frère René), tous de Kerlaz ; Jacques GIOCONDI, de Douarnenez, Gabriel LE SIGNE, de Ploaré âgé de quarante-neuf ans – les autres ont vingt-trois – vingt-quatre ans – Noël LE BERRE, de Quimper.

Les Allemands les transfèrent à Landerneau puis, à la prison de Pontaniou à Brest où l'on perd leurs traces aux environs du 7 août.

Sept autres Résistants domiciliés à Kerlaz et Ploaré, âgés de dix-neuf à vingt-neuf ans, cultivateurs pour la plupart, sont aussi détenus

à la Clarté : Joseph BOULIC, Joseph BROUSQUEL, René LAOUÉNAN, Thomas LE MOAN, Pierre LUCAS, Jean STRULLU, Henri GUÉGUEN. Ils savent, pour certains d'entre eux, que leur cas est grave : Thomas LE MOAN notamment a été pris en possession d'une arme.

Les interrogatoires de tous ces prisonniers se succèdent. Leurs familles les aperçoivent parfois derrière les fenêtres gardées par des sentinelles, ce au prix de longues heures d'attente, en leur portant du ravitaillement.

Les parents sont autorisés à leur parler en présence d'un Allemand ou d'un interprète. Il en est encore ainsi le dimanche 30 juillet. On apprendra plus tard que les sept jeunes gens ont été fusillés dans la nuit du 31 au 1^{er} août (cf La Roche-Maurice).

A Pouldergat : le maire.

Le 29 juillet, en rentrant à sa ferme, le maire de Pouldergat, Guillaume LE BRUN, soixante-dix-neuf ans, rencontre des Russes mercenaires.

Après avoir vérifié ses papiers, les brutes l'obligent à tenir les mains en l'air, le frappent au visage et l'achèvent à coups de mitraillette³.

Sans armes..., « à coups de sabot », dira la légende.

Le 4 août, vers les 14 heures, une grande animation règne à Douarnenez. La rumeur publique annonce l'arrivée des Américains à Quimperlé et même à Quimper. La ville pavoise aux couleurs nationales et alliées. La foule circule dans les rues.

L'instruction du 25 avril 1944 du commandant LE FUR (Québriac) retenu à Quimper ce même jour auprès de BERTHAUD, vise à prévenir un déclenchement prématuré des opérations, étant donné l'insuffisance des armes et afin d'éviter toute effusion de sang parmi

la population. Le Service de renseignements F.F.I. a évalué les effectifs de l'ennemi à 200 hommes (Gast, Kommandantur, casemates, des Plomarch et autres).

Mais l'excitation est telle que Claude HERNANDEZ, chef adjoint de la 1^{re} compagnie F.F.I., Guy ARNOUS, Yves LE BERRE, Marius LE ROUGE et Yves MENS décident de tenter une démarche auprès des Allemands pour obtenir leur reddition.

Au service de la Gast (comptant), une cinquantaine d'hommes, HERNANDEZ s'adresse à l'Allemand HANS : « Nous apprenons que les Alliés sont à Quimper. La foule massée place de la Croix menace de prendre d'assaut vos bureaux... Il faut éviter que le sang coule... » Les Résistants exhibent leur insigne F.F.I. L'Allemand finit par répondre : « Montrez-moi un papier officiel et je vous remets toutes les armes. » HERNANDEZ et ses camarades se retirent pour établir cette pièce.

Mais Camille RÉAUD, président de la Délégation spéciale, craignant une intervention des Allemands devant la menace que représente pour eux une foule houleuse, incite les cinq Résistants à faire une nouvelle démarche auprès de la Kommandantur à Ploaré. D'ailleurs à Tréboul, au Pont-Neuf, à 14 h 30, quatre soldats allemands ont été désarmés⁴.

En arrivant à Ploaré, HERNANDEZ et ses camarades rencontrent le « Kommandant » qui descend vers Douarnenez, casqué, armé et sous escorte. Un soldat présente la requête des F.F.I. Rouge de colère, après avoir proféré plusieurs fois le mot de « terroriste », il leur donne deux minutes, puis dix, pour disparaître.

Pendant ce temps, vers les 15 heures, les F.T.P. Roger DUCRET, armé d'une mitrailleuse, Eugène LUCAS et des camarades se sont présentés à la Gast et ont obtenu la reddition des Allemands en même temps que la remise des armes, dont une mitrailleuse, un fusil-mitrailleur, des vieux fusils, des grenades. « Que ceux qui veulent des armes viennent en prendre », dit quelqu'un. C'est la ruée. Les éléments de réserve des F.F.I. obtiennent leur part de la distribution.

Les Allemands qui descendent en ville pour faire enlever les drapeaux et rentrer la population, sont pris sous le feu d'un fusil-mitrailleur mis en batterie à la Croix par Yves MENS, Roger

VOLANT, Pierre ROLLAND et LE TELLIER. Vers 17 heures, deux voitures ennemies brûlent, attaquées à la grenade par des patriotes à la tête desquels se trouvent Eugène GLOAGUEN et Maurice GUICHAOUA.

Les Allemands, peu nombreux, mais bien armés, se retranchent dans la Kommandantur de Ploaré et refusent de se rendre.

Les F.F.I. installent une mitrailleuse dans le clocher et prennent position autour du presbytère. Mais le siège peut être dangereux d'autant que des renforts russes sont signalés, et les F.F.I., courageux, mais jeunes, sans entraînement, risquent d'être débordés.

Vers 20 heures, l'abbé BALBOUS, recteur de Ploaré, se présente en médiateur entre les chefs de la Résistance présents et le capitaine allemand. Celui-ci accepte un cessez-le-feu et consent à désarmer toutes les casemates de Tréboul, l'île Tristan, Plomarch, le Ris. La Résistance s'engage à assurer l'ordre dans la ville et à interdire l'approche de la Kommandantur aux civils.

La capitulation du blockhaus de Tréboul à 1 heure du matin, est saluée par la « Marseillaise » entonnée par la foule.

Les maquisards du corps franc Marceau venant du bois de Névet obtiennent la reddition des Allemands isolés de l'île Tristan. Ils s'emparent de camions chargés de quatre tonnes de dynamite destinée à faire sauter le port et qu'ils jettent à la mer.

Cette nuit encore, il a été question d'un parachutage qui ne s'est pas réalisé. Les quatre compagnies de F.F.I. n'ont d'autres armes que celles prises à l'Occupant. Des troupes allemandes et de mercenaires cantonnent encore dans la région, à Poullan, Pouldergat, Pouldreuzic, Plozévet, Plonévez-Porzay, Locronan dont les effectifs peuvent être évalués à plus de 500 hommes.

Le 5 août, à 5 h 30, une cinquantaine d'Allemands descendent vers Douarnenez, venant de la Kommandantur de Ploaré. Ils s'opposent aux patriotes rencognés dans les portes. Le combat, violent, se poursuit dans les jardins. Vers les 10 heures, la fusillade dure encore. Les F.F.I. utilisent efficacement un canon de petit calibre pris aux Allemands. Un car situé à 200 mètres est atteint par un projectile. L'adversaire recule vers la Kommandantur et se

retranche autour des Plomarch. Les F.F.I. ont six morts et une vingtaine de blessés.

Craignant d'être débordés par la venue d'un renfort allemand, d'un moment à l'autre, les chefs de la Résistance demandent à QUÉBRIAC (LE FUR) de parlementer avec les Allemands. Ayant revêtu son uniforme d'officier de Marine, l'Administrateur, accompagné de Camille RÉAUD, traverse la ligne de feu avec le drapeau blanc vers les 11 heures. Il obtient assez facilement une suspension d'armes aux conditions suivantes :

Août 1944. Dans le quartier du Stancou à Douarnenez. La Résistance inspire les enfants.



Les prisonniers seront échangés (79 Allemands contre 9 Français). Les F.F.I. conservent toutes les armes prises aux Allemands. Ceux-ci quitteront Douarnenez dans les quatre heures qui suivront l'accord. Ils feront 15 kilomètres en direction de Châteaulin sans tirer un coup de feu, sauf éventuellement pour se défendre. Un homme de confiance, désigné par QUÉBRIAC et circulant librement en voiture, accompagnera la formation jusqu'à

Locronan (7 km) pour constater le respect des accords qui sont valables dans un rayon de 15 kilomètres autour de Douarnenez.

Mais comme QUÉBRIAC et RÉAUD, s'apprêtent à aller rendre compte des résultats de leur démarche au conseil local de la Résistance, le poste de veille allemand, installé sur le toit de la Kommandatur, signale l'arrivée d'une importante formation de Russes mercenaires venant de la direction de Pouldergat.

Le commandant allemand à Ploaré dit à QUÉBRIAC que l'officier qui mène cette colonne est son supérieur hiérarchique ce qui rend l'accord conclu sans effet. Il restera que ses hommes ne tireront pas et que les 9 F.F.I. capturés par les Allemands seront considérés comme des prisonniers de guerre.

QUÉBRIAC se porte vers Pouldavid, accompagné de l'officier allemand. Il est mal reçu par le commandant de l'unité, d'origine caucasienne, qui déclare qu'il ne traitera pas avec le chef des terroristes, parle de fusiller 10 prisonniers français, d'incendier les maisons... Un engagement vient d'avoir lieu en effet et la défense F.F.I. (une mitrailleuse et sept fusils) a dû céder devant cette troupe forte de 250 hommes environ, disposant d'armes automatiques et de huit canons de 47. Les F.F.I. compteront 3 morts et 2 blessés graves.

En fin de compte le commandant russe accepte, de parlementer avec QUÉBRIAC pour conclure l'accord ci-après :

Les Français rendront, au plus tard à 15 heures les armes prises la veille à la Gast ainsi que les prisonniers allemands. En retour, les prisonniers français seront rendus. Dès que les conditions seront remplies, les troupes allemandes quitteront Douarnenez. Sinon, elles tireront en représailles au canon sur la ville et incendieront les maisons.

Tandis que la récupération des armes – sur le résultat de laquelle on ne se fait aucune illusion – est en cours, on signale qu'un bombardier quadrimoteur anglais, touché par la D.C.A., vient de tomber dans la baie et que le pilote est sauvé. On le cache chez QUÉBRIAC.

A 15 heures, à son arrivée à la Kommandatur, il manque un prisonnier et plusieurs armes. QUÉBRIAC est gardé comme prisonnier de guerre, puis vers 20 h 30 – bien que les Allemands

aient appris qu'il est le chef de la Résistance – ils le libèrent avec la seule consigne de maintenir l'ordre en ville.

Le 6 août, la journée s'annonce calme. Mais, vers les 11 h 30, une ambulance municipale, réquisitionnée par les Allemands pour transporter deux de leurs blessés, aurait essuyé des coups de feu tirés d'une maison à Pen-ar-C'hoat, à la limite de Douarnenez et Ploaré.

Aussitôt les Allemands incendient sept maisons. Ils tirent au canon sur l'une d'entre elles, tuant un jeune homme, François LE FRIANT, blessant grièvement sa mère. Ils retiennent 20 hommes en otages, profèrent des menaces de mort et interdisent la circulation.

QUÉBRIAC est convoqué à la Kommandantur pour 15 heures, avec l'ordre de remettre la liste de tous les hommes appartenant à la Résistance locale. Muni d'un drapeau blanc, reçu en qualité de chef des F.F.I. il refuse de donner les noms de ses camarades et déclare prendre, seul, la responsabilité du mouvement. « Pour un soldat allemand tué, lui dit-on, dix civils seront fusillés et dix maisons brûlées. »

Toutefois, à 17 heures, QUÉBRIAC et le maire qui l'a accompagné sont remis en liberté. Il a obtenu qu'on ne ferait aucun mal aux otages, relâchés à 18 heures. On lui a annoncé que la troupe allemande quitterait la ville sans tarder.

Le 7 août, QUÉBRIAC est « invité » cette fois à se rendre à la Kommandantur à 14 heures, pour s'entendre dire que le commandant allemand « que toutes les questions concernant les F.F.I. sont claires... » Mais un jeune lieutenant vient réclamer, à l'administrateur cette fois, les 500 litres d'essence qui ont été « volés » aux Allemands, faute de quoi les bureaux de l'Inscription maritime seront incendiés... On récupère rapidement le carburant en question.

A 23 h 15, les Allemands quittent la ville, après avoir fait sauter leurs munitions dans la cour de l'ex-Kommandatur, endommageant vitres et toitures.

Les F.F.I.-F.T.P. ont perdu plusieurs hommes : Maurice GUICHAOUA, le 4 août, Jean BRIAND, Eugène GLOAGUEN, Jacques GLOAGUEN, Jean LE GUELLEC, Eugène LUCAS, Yves

MARCHAIX, Paul STÉPHAN, Jean RIOU et Jean-Pierre RIOUAL, le 5 août.

D'autres personnes ont été tuées au cours des combats ou abattues : François FRIANT, précité, Mme Anna GONIDEC-TROMEUR, de Douarnenez, François TRELLU (18 ans), Joseph LAURENT (69 ans), Joseph JONCOUR, de Ploaré, Mme Eugénie MAZÉAS-LE GOUIL, de Pouldavid.

On compte une quarantaine de blessés parmi les F.F.I. et la population.

Le 8 août à Douarnenez, le pavillon national flotte sur les édifices publics. Le lieutenant-colonel QUÉBRIAC prend le commandant de la place.

On peut, avec QUÉBRIAC saluer le courage et l'audace des Douarnenistes. N'ayant pas été servis par les parachutages, ils s'étaient procuré des armes – « à coups de sabots », cela fut dit à l'extérieur à l'époque. Ils participèrent ensuite aux combats de Lesven en Beuzec-Cap-Sizun, de la presqu'île de Crozon et à l'investissement de Lézongar dans le secteur d'Audierne.

Sur le combat de Kerharo.

Le 5 août, à 9 heures, le chef de groupe JULIUS, les gendarmes ROLLAND, RIOU, RIOUAL et quelques hommes de troupe se portent au barrage de Kerharo en Ploaré.



Résistants douarnenistes écoutant un discours de Jean MARIN.

L'armement se compose d'une mitrailleuse, d'une mitraillette, de fusils de différents modèles et de quelques grenades.

La mitrailleuse, placée sur la rampe de l'escalier de la maison de M. LE DOARÉ, bijoutier, a pour chef de pièce RIOU, CORNEC et CHORLAY comme servants.

Les hommes se tiennent par ailleurs derrière les barrages.

A 9 h 15, cinq cyclistes ennemis passent par le pont de Pouldavid allant en direction de Quimper... Attaqués simultanément à la mitrailleuse et au fusil, ils se réfugient derrière le talus... et ripostent.

Cinq minutes après, un convoi comprenant un side-car, deux voitures légères et deux cars, débouche de Pouldavid, venant d'Audierne. Aussitôt attaqué, le convoi stoppe, puis fait marche arrière. Le side-car, et une voiture légère endommagés, restent sur place. L'ennemi prend position dans les maisons pour riposter.

Au même moment, un convoi mixte, automobile et hippomobile, venant de Pouldergat, s'arrête à Pouldavid pour renforcer l'ennemi

en position.

JULIUS, les gendarmes ROLLAND et RIOUAL et le soldat BOURBAO quittent le hangar pour gagner une maison près du passage à niveau, afin de mieux diriger le tir. Le gendarme ROLLAND, à 9 heures, prend l'initiative, sous un feu nourri, d'aller chercher un fusil-mitrailleur.

Ne le voyant pas revenir, RIOUAL part à sa recherche et le trouve blessé. La situation devenant intenable, JULIUS donne l'ordre de repli vers le barrage à 10 h 15. Le soldat GUILLOU est dépêché sur Douarnenez pour demander du renfort.

L'ennemi a réussi à installer une mitrailleuse de l'autre côté de Port-Rhu. L'ordre de repli est donné sous la protection du gendarme RIOU, toujours ferme à sa mitrailleuse, et de quelques fusils. Avec RIOUAL, il rejoindra le dernier.

« Nous recevons à ce moment le feu de quatre endroits différents : d'une mitrailleuse à l'ouest du Port-Rhu, d'une autre au sud-est du pont de Pouldavid, d'un canon près des W.C. à l'entrée de Pouldavid, d'un autre au-dessus du cimetière... »

RIOU et RIOUAL vont reconnaître la route en direction de Kermaron. RIOUAL est blessé, ainsi que le soldat CORNEC. Vient l'ordre du cessez-le-feu.

« Nous sommes faits prisonniers, fouillés et battus, sauf JULIUS, qui, grâce à sa tenue kaki, est pris pour un parachutiste anglais. Il est cependant dévalisé. Nous sommes gardés pendant cinq heures en plein soleil et libérés » (à la suite de l'intervention de QUÉBRIAC).

JULIUS, qui visite le lieu du combat, trouve abandonnés les cadavres des gendarmes RIOUAL et RIOU, tués sans doute après le cessez-le-feu. BRIAND aussi est mort. Outre ceux déjà cités, figurent parmi les blessés : FRIANT, BOURBAO, CHORLAY, CABELLEC.

*

D'autres noms manquent, de patriotes qui accomplirent des actes de courage ou furent blessés au cours des combats pour la libération de Douarnenez. Des hommages ont été rendus depuis : à

Henri LE BRUN, secrétaire de mairie, qui à la tête de son groupe obtint la reddition de la casemate, de Kerbasquin en Poullan ; à Roger VOLANT (de la compagnie Kléber, commandée par Marcel FLOCH), blessé grièvement le 4 août, allée de Sainte-Croix ; ou au titre de la Résistance à Mme PENCALET, à François LE SAOUT..., à André PELLEN dit « Max » (voir groupe Marceau). A citer entre autres, Guy ARNOUS qui obtint la reddition d'un blockhaus aux Plomarc'h (15 prisonniers).

Rappelons que le 24 janvier 1944 les Allemands fusillèrent François GUILLOU. Au début d'octobre 1943, un câble souterrain ayant été coupé près du moulin de Kerguesten en Pouldavid, Mathieu CALVEZ arrêté, s'évada. François GUILLOU, infirme, dut avouer sous la torture être l'auteur du sabotage.

1

« Le Finistère dans la Guerre », t. I, p. 240 et 298.

2

Albert PHILIPPOT, déjà cité.

3

Le Télégramme, du 19 octobre 1944.

4

Chanoire H. Pérennès : « Aviateurs alliés et journées tragiques de la Libération... », 1946, Rennes.

Par ailleurs – *Sources* :

– Compte rendu des événements du 4 au 7 août 1944 au Chef départemental des F.F.I. – Septembre 1944.

– Compte rendu des événements du 4 août – Des combats pour la Libération (archives O.R.A.)

– *Le Télégramme* du 2 août 1969...

Au bout du vieux monde : le Cap Sizun.

Dans le canton de Pont-Croix, la Résistance, qui ne comptait encore, au début de 1943, qu'une centaine de patriotes organisés et

encadrés^{bw}, se renforce dans les différents groupements : Front National-F.T.P., Libé-Nord, O.R.A.-Vengeance, en dépit d'arrestations suivies de déportations que nous ne pouvons toutes évoquer.

Notons les incidents et représailles :

Le 2 janvier 1944, une patrouille allemande a tiré au travers d'une fenêtre de l'hôtel des Dunes, à Audierne, où des jeunes gens participaient à un bal clandestin. Henri SCUDELLER, de Plouhinec, est tué. Plusieurs de ses camarades, réfractaires au S.T.O., dirigés sur l'Allemagne, mourront à Flossenburg : René LE GOFF, Pierre BOURHIS, Jean BONTONNOU, de Poulgoazec en Plouhinec, René BIGOT, Robert LOZACH, d'Audierne.

Le 3 mai, entre 23 heures et minuit, une patrouille allemande cerne la maison de Jean LE GOFF, boulanger-cafetier à Confort-Meilars, chez lequel un petit groupe de Résistants se repose après une mission. Ils doivent ouvrir le feu pour se dégager.

Peu après, en pleine nuit donc, la troupe cerne le bourg, obligeant les hommes à se rassembler sur place. Jean LE GOFF est arrêté ainsi que son fils Jean-François, âgé de 16 ans, élève de l'E.P.S. de Douarnenez. Ils doivent assister à l'incendie de leur maison avant d'être emmenés. Ils mourront en déportation, l'un à Neuengamme, l'autre à Mauthausen.

Le 28 mai, jour de pardon à Plouhinec, dans l'après-midi, un jeune homme a, paraît-il, manqué d'égard à un soldat allemand en patrouille qui l'oblige, sous la menace de son arme, à l'accompagner à Plozévet où stationne son unité.

Au lieu dit Ti-Pic, trois autres jeunes gens rossent l'Allemand et lui « confisquent » sa mitrailleuse.

Là encore, la population est menacée de représailles et les quatre jeunes gens sont arrêtés : Pierre JOLIVET, François LE HÉNAFF, Jean YOUINOU et Guillaume KÉROUÉDAN, que la Libération trouvera à la prison de Fresnes.

En vue du jour « J ».

La Résistance s'organise militairement au niveau cantonal sous le commandement du capitaine d'artillerie en retraite MARIE, ayant

pour adjoint le capitaine de réserve Michel BOURDON^{bx}.

En fin avril, le commandant Georges PLOUHINEC, prisonnier de guerre rapatrié sanitaire, rentre à Audierne.

Certains Résistants estiment que cette présence d'une personnalité militaire vient à point. Le capitaine BOURDON, les sous-lieutenants François PÉRON et Henri MOULLEC le pressentent au sujet du commandement d'un bataillon de Pont-Croix dont les contours se précisent.

Le commandant PLOUHINEC, bien qu'âgé de soixante ans, ancien combattant de 1914-1918, accepte cependant. Il ne s'inquiète pas – c'est lui qui le dit^{by} – de savoir à quel groupement il appartiendra. Ce sera l'O.R.A. à compter du 1^{er} mai 1944, implantée à Audierne.

Dans ces derniers mois qui précèdent le jour « J », les éléments recueillis sur la situation des Allemands dans le Cap-Sizun peuvent se résumer ainsi^{bz} :

Les soldats cantonnés dans le secteur appartiennent aux troupes d'Occupation, ce qui implique des opérations de police et la surveillance des côtes. Il ne s'y trouve aucune formation spécialisée de quelque importance. Il n'empêche que ces soldats sont puissamment armés.

A Lézongar, en Esquibien, et jouxtant Audierne, entrant dans le dispositif du « mur de l'Atlantique », un solide bastion comporte dix-sept casemates ; à la Pointe du Raz, en Plogoff, d'autres casemates et les « mammouths » d'une station de détection aérienne que l'on dit la plus puissante de l'Atlantique ; des postes plus ou moins importants en différents points ; au manoir de Tréfrest en Pont-Croix, des Russes blancs dont l'effectif dépasse largement celui d'une compagnie.

Soit, au total, un millier de soldats environ, stationnant dans le Cap-Sizun, sans compter la cohorte de l'Organisation Todt, ses spécialistes et son encadrement allemand, ses ouvriers étrangers, hollandais, belges..., chargés des travaux de fortification, de cantonnement...

En face, comme on l'a dit, le bataillon de Pont-Croix a entrepris de se former. Il comprendra les compagnies « Cambronne » (sous-

lieutenant PÉRON), « Catroux » (lieutenant DIDAILLER), « Hoche » (lieutenant Paul FINOT), « Indépendance » (Jacques COLIN, puis Georges WOLF), « Robert Normant » (sous-lieutenant CARIOU), « Surcouf » (sous-lieutenant MOULLEC), « Marat » (lieutenant Pierre LE QUEU).

Les onze communes du canton y seront représentées, les médecins-lieutenants GRIVEL et BENOIT, d'Audierne, dirigeant une section sanitaire.

Au mois d'août, la compagnie « Cambronne » deviendra le bataillon « D'Estienne-d'Orves », sous les ordres du lieutenant PÉRON, comprenant les compagnies « Bir-Hakeim » (lieutenant LARDIC), et « Nirma » (sous-lieutenant Charles KÉRISIT).

Plusieurs de ces compagnies combattront sous le fanion des F.T.P. : « Hoche », « Normant », « Catroux », « Indépendance », « Marat » (bataillon « Fernand »), y compris la compagnie « Kléber » de Douarnenez rattachée administrativement au bataillon de Pont-Croix^{ca}.

A l'époque du débarquement allié en Normandie, les volontaires sont nombreux. La situation des effectifs permettrait d'aligner un millier de combattants, mais une centaine d'hommes seulement disposent d'armes individuelles.

En mars 1944, un petit groupe (dirigé par H. MOULLEC) de « Libé-Nord » est allé discrètement à Pont-l'Abbé prendre livraison de quelques PM « Sten », de grenades et de plastic en petite quantité^{cb}. Par ailleurs, les armes proviennent de récupérations diverses ; pistolets automatiques, voire des fusils de chasse sortis des cachettes.

Ainsi le 6 juin, lorsque les responsables de l'Armée Secrète reçoivent les consignes d'action immédiate, dans le cadre du « Plan Vert » (de sabotages et de harcèlement), quelques éléments seulement prennent le maquis, pour des raisons de sécurité.

A la compagnie « Surcouf », dix hommes constituent un corps franc qui, très mobile, va de Beuzec-Cap-Sizun (Kerogan) et Pont-Croix, se déplaçant, cherchant refuge dans les fossés, à Mahalon et même à Pouldergat. Son armement, trois mitraillettes Sten, est complété par des pistolets et des fusils de chasse.

Le groupe attaque le jour même, à Beuzec-Cap-Sizun, une voiture de ravitaillement ennemie, faisant deux prisonniers dont un blessé. Ils sont relâchés dans la matinée, tandis que les Résistants récupèrent une mitrailleuse, deux fusils, une douzaine de grenades, et deux paires de chaussures par « échange » avec celles des soldats.

Le 8 juin, une autre voiture de ravitaillement est prise sous le feu des F.F.I. entre Mahalon et Pont-Croix. Les bidons de lait qu'elle contient, entre autres, se renversent sur la route. Cette embuscade se solde par un blessé du côté des Allemands et un blessé grave chez les F.F.I. : Jo LE CORRE, de Pont-Croix, soigné grâce à des complicités (médecin de Pont-Croix, hôpital de Douarnenez).

Un maquis se forme dans le bois de Lanavan à Mahalon et, qui deviendra plus tard le camp du bataillon de Pont-Croix (sauf la compagnie « Surcouf » cantonnant, à Pont-Croix et Beuzec).

Le 13 juillet, deux maquisards F.T.P. d'Esquibien, Pierre BRÉLIVET et Alain GOYAT, surpris par les Allemands et emprisonnés à Saint-Charles – Quimper seront délivrés le 8 août.

L'Occupant est nerveux : un officier tue, à Pont-Croix, Gabriel GLOAGUEN, ouvrier agricole. Le 22 juillet, une écolière de douze ans tombe autre victime des allemands, à Beuzec-Cap-Sizun.

Tragique parachutage.

Enfin, les responsables qui attendent impatiemment des armes sont avertis qu'un parachutage, fixé au 26 juillet, a pour message donnant le signal de cette opération : « Le vin de Munster est bon. »^{cc}

Le terrain retenu dans la vallée du Goyen, au voisinage de la ferme de Trévidiern en Mahalon, n'est pas des meilleurs : un environnement boisé, des postes tenus par les Russes mercenaires à Tréfrest, en Pont-Croix, et sur la hauteur de Kerviny, en Poullan. L'un des cultivateurs concernés n'est pas favorable à l'opération^{cd}.

Le comité de réception, une centaine d'hommes, attend toute la nuit en vain. Par cette présence, par des indiscretions, la population a connaissance de l'opération et l'ennemi aussi^{ce}.

Des groupes appartenant aux Compagnies « Surcouf » et « Hoche » reviennent néanmoins dans la nuit du 27 au 28 juillet, le message ayant repassé à la B.B.C. Aux environs d'une heure, un avion, puis deux, larguent les armes attendues au vu des signaux lumineux convenus.



Audierne, 20 septembre 1944. Les Allemands avaient fait sauter une partie des quais au début d'août.

Le parachutage légèrement déporté ; la recherche des containers s'avère longue et difficile dans les broussailles^{cf.}

Les hommes commencent à ouvrir les containers – une vingtaine pesant en tout, dit-on, cinq tonnes – et mettent en état une centaine d'armes : fusils-mitrailleurs, mitraillettes, carabines américaines. Il y a aussi des grenades. Un coup de feu part accidentellement, susceptible d'attirer l'attention de l'ennemi.

Un groupe s'en va vers les 4 heures du matin, escortant une charrette à bras contenant des armes. Mais à deux kilomètres environ, (avant le carrefour du bourg de Mahalon), il tombe sur les Allemands (ou mercenaires).

Un autre groupe avait été prévu dans les environs initialement, pour interception de toute patrouille, et, en même temps donner l'alerte aux hommes chargés de la réception du parachutage. Cette couverture a manqué.

Le premier groupe, entrepris par les Russes blancs, parvient cependant à décrocher, ayant deux blessés : H. MOULLEC et J. COLIN, de Pont-Croix.

Sur le lieu de parachutage, les containers et armes sont cachés hâtivement à proximité, sous des fagots. L'ennemi verra que ce tas a été déplacé.

Les hommes parviendront, certains d'entre eux au prix des pires difficultés, à échapper à l'ennemi qui patrouille et tire à vue. Passant par Kerrest, François LAGADEC, de Plouhinec, est tué la veille de ses soixante-neuf ans.

Des Résistants arrêtés, certains à leur domicile : Joseph CABILLIC et Guillaume JAOUEN, d'Audierne, Jacques GOURRET et Joseph LE GOFF, de Plouhinec seront transférés à Quimper, délivrés le 8 août.

Représailles.

Les soldats font irruption à Trévidiern dans deux fermes moyennes. Dans la première, ils donnent l'ordre aux propriétaires Jean GLOAGUEN et son épouse Marie-Anne GUELLEC, âgés d'une soixantaine d'années, à leurs employés Jean CLAQUIN et Marie HÉLIAS de sortir les bêtes des étables et mettent le feu à la maison d'habitation.

De même, dans l'autre ferme, Mme BARIOU doit fuir avec ses quatre enfants, dont l'aînée a une dizaine d'années, et la bonne, Jeanne CARIOU. Quant au chef de famille Yves BARIOU, surpris derrière sa maison, il est requis de fournir rapidement un cheval et une charrette pour transporter les armes récupérées provenant du parachutage, de même que tous les cultivateurs que les soldats

trouvent dans les champs aux alentours, dont Vincent GLOAGUEN, fils des propriétaires de Trévidern (voir en annexe témoignage de Yves HÉLIAS).

Mme GLOAGUEN revient vers sa maison en feu pour y chercher un vêtement. Peut-être a-t-elle clamé son indignation face aux incendiaires. Les soldats entraînent la pauvre femme vers un paille voisin et la tuent.

Jean GLOAGUEN, qui n'a pu s'empêcher de revenir à Trévidern après s'être occupé des bêtes, est abattu alors qu'il sort d'un hangar cherchant probablement une couverture pour la mettre sur le corps de sa femme.

A Trévidern, seul le vieux commis Yves COTONÉA a pu rester près des ruines. Par extraordinaire, les bâtiments de service seront épargnés par le feu.

Les corps des époux GLOAGUEN demeureront là, sur place, du vendredi au dimanche. L'abbé POUPON, recteur de la paroisse, ayant obtenu des Allemands qu'ils n'interviennent pas, le docteur NÉLIAS, de Pont-Croix, vient faire le constat et Yvon MOURRAIN, cultivateur à Larrin, ramène les corps dans une charrette.

Les obsèques des trois victimes (dont Mme LOSQ) ont lieu en présence de très nombreux habitants de la commune. On a conseillé aux familles d'être discrètes afin d'éviter des représailles éventuelles. Par exemple sur Mme GLOAGUEN née Thérèse LE BARS^{cg} qui, par chance, n'était pas à la ferme de ses beaux-parents le 28 juillet, mais dans sa famille au manoir de Tromeil.

Cette opération tragiquement malchanceuse décidera le Bureau des Opérations aériennes à refuser tout parachutage près de la côte, en raison d'une nombreuse présence ennemie.

Les F.F.I. – F.T.P. face aux Allemands – Lézongar.

Dans la nuit du 3 août, la garnison de l'île de Sein, exécutant l'ordre du Commandement supérieur en Bretagne, évacue les positions non « défendables » et rallie le continent. Avant le départ, les soldats font sauter le phare et la centrale électrique.

Le 4 août, la casemate du Loch, en Primelin, est aussi évacuée, mais l'ennemi demeurera à la pointe du Raz jusqu'au 8 août.

Le point d'appui fortifié de Lézongar verra donc son effectif renforcé.

A Pont-Croix, les Russes blancs auteurs de maints forfaits, s'apprêtent également, ce 4 août, à faire mouvement sur Quimper, ayant requis des cultivateurs avec chevaux et charrettes.

L'ordre est donné aux deux compagnies « Surcouf » et « Cambronne » de se porter en embuscade près de Confort-Meilars. Mais tandis qu'elles s'installent, une estafette du commandant F.F.I., dont le P.C. est à Pont-Croix, les prévient que les Allemands ont l'intention de « faire sauter » le port d'Audierne.

Avant que n'arrivent lesdites compagnies vers 20 heures, des mines explosent, causant d'importants dégâts au quai et brisant les vitres aux alentours.

Le commando qui a exécuté cette opération s'est déjà réfugié à Esquibien.

Le 5 août, vers 1 heure du matin, les F.F.I. en embuscade accueillent par un feu nourri deux voitures allemandes. L'état des voitures abandonnées dans la cour de l'école d'Esquibien témoignera de l'efficacité de cette intervention.

Vers 11 heures, un convoi de ravitaillement comprenant trois voitures escortées par un motocycliste entre à Audierne, venant de la direction de Poulgoazec.

A la hauteur de la gendarmerie, un groupe avec à sa tête le lieutenant PÉRON, les reçoit par des rafales de mitrailleuse. Les Allemands s'enfuient vers Esquibien, laissant aux mains des F.F.I. les véhicules, deux postes émetteurs radio, un fusil-mitrailleur, un mort, deux prisonniers.

La journée se passe dans une ambiance de libération : drapeaux tricolores et alliés aux fenêtres, engagements nombreux dans les F.F.I.

La fête sera de courte durée.

Le 6 août, un dimanche, vers les 6 heures, les Allemands attaquent en force, ayant mis en batterie un canon de petit calibre au Poul, près de la maison NIRMA et, une mitrailleuse sur le *Zénith*, le courrier de l'île de Sein amarré à quai.

Ils abattent Joseph NIRMA qui refuse de porter une caisse de munitions, de même que Jean-Marie MENOÛ. Il y aura d'autres

victimes civiles : Mme COTONÉA née Marie CALVEZ, Mme LAURENT née Emma GAUTIER. Le second-mâitre F.F.I. Henri BONIZEC est blessé.



Lezongar : Colonne de prisonniers. – Démineur américain tué.

*Reddition des Allemands à Lezongar-Audierne. S'appuyant sur sa canne :
le commandant PLOUHINEC.*



Les Allemands semblent vouloir s'assurer des hauteurs de la ville. Mais les F.F.I. réagissent vigoureusement, et malgré l'insuffisance de leur armement par rapport à l'adversaire, ils refoulent celui-ci qui réintègre Lézongar, emmenant plusieurs personnes en otages dont le commandant en retraite, invalide de guerre, LARMIGNAT qui, avec ses compagnons, doit aider à transporter les blessés allemands.

Les otages seront libérés. Auparavant, ils ont dû creuser des fosses, comme s'ils allaient être exécutés.

Vers 10 heures, une quinzaine d'Allemands qui tentent de franchir le pont venant de Poulgoazec doivent se replier sous le feu des F.F.I.

Le docteur Pierre LEQUER, d'Audierne, nous dit à propos de cette journée^{ch} :

« Une personne venant de Poulgoazec me remet un papier sur lequel on me demande d'aller soigner des blessés allemands dans des casemates, en un lieu appelé Beg-ar-Rogn, en bordure de la mer.

« Comme ma voiture était en leurs mains, j'ai demandé à un garagiste de bien vouloir me conduire, ainsi que Mlle GUÉGUEN (infirmière).

« Tout en soignant les blessés, j'ai exposé à leurs camarades la situation désespérée dans laquelle ils allaient bientôt se trouver du fait de l'arrivée des Américains. Ils étaient tous d'accord pour cesser le feu et demander le *statu quo*...

« Sur ces entrefaites, les Allemands de Lézongar me font demander... de me rendre dans leur secteur pour y soigner également des blessés. La mer étant Poulgoazec.

• « La réaction a été différente. Un officier qui m'écoutait a dispersé les auditeurs et m'a fait mettre aux arrêts sous la garde d'un soldat. J'y suis demeuré une heure environ. J'ai alors interpellé un autre officier avec lequel j'avais eu affaire à Esquibien ; je lui ai expliqué que j'étais médecin... Il m'a fait signe de le suivre dans une casemate qui leur servait d'infirmierie. Il y avait au moins six blessés graves qui demandaient des soins urgents. Je conseillai vivement de les faire hospitaliser soit à Quimper, soit à Douarnenez. Il y allait de leur vie : accord des intéressés, refus de l'officier qui ne voulait pas qu'on en fasse des prisonniers. Je lui ai répété que sans intervention ces hommes étaient condamnés et qu'il porterait la responsabilité de leur mort.

« Avant de quitter Lézongar, je me suis souvenu que le commandant PLOUHINEC m'avait demandé de lui ménager une entrevue avec le commandant allemand. Tout d'abord, ce dernier n'a voulu rien entendre, considérant le commandant PLOUHINEC comme un « terroriste ». Puis il a accepté qu'un de ses officiers le rencontre au Café du Môle, vers les 17 heures... »

Trêve de courte durée.

Le commandant PLOUHINEC s'en va donc à l'heure convenue, en uniforme, mais sans galons, coiffé d'un béret basque, dans une voiture récupérée sur l'ennemi, conduite par un second-maître en tenue. A ses côtés, l'adjudant de gendarmerie Antoine et Mlle GUÉGUEN, précitée.

Au café du Môle, la délégation ne trouve personne.

– « Autant pousser jusqu'à Lézongar », dit le commandant PLOUHINEC.

Ils y rencontrent un officier (colonel ?) escorté de deux lieutenants.

Après un échange de paroles au sujet d'un officier tué la veille et deux hommes de corvée blessés par les « terroristes », le commandant allemand fait savoir au commandant PLOUHINEC que la garnison ne se rendra qu'aux Américains. Il s'agit simplement de s'entendre avec les F.F.I. sur un cessez-le-feu, chacun restant sur ses positions. Un accord est conclu.

Mais, au retour de cette expédition, alors qu'avec ses compagnons, le commandant PLOUHINEC lève son verre en se félicitant de cette « trêve » quelqu'un arrive annonçant : « Les Allemands attaquent ! »

C'est une formation de Russes blancs encadrés par des Allemands. Elle compte environ 300 hommes transportés par une douzaine de voitures et de camions, ces derniers tractant des canons d'infanterie. Elle vient de la direction de Douarnenez. Vers 16 h 30 à Beuzec-Cap-Sizun, elle a déjà marqué son passage en faisant cinq victimes.

L'abbé Louis CONAN, trente-trois ans, vicaire à Poullan, revenait à bicyclette de la chapelle Sanspez, ayant célébré l'office du pardon, il avait vu passer deux jeunes F.T.P. : Henri CELTON, chef de groupe, et Joseph MENS, armés de fusils de chasse.

On ne sait exactement ce qui s'est passé ensuite. Mais il semble bien que les deux Résistants attaquèrent au fusil et à la grenade le dernier camion de la colonne. Les soldats ripostèrent, mitraillant la route, tuant CELTON et MENS, atteignant de 13 balles l'ecclésiastique, abattant Louis LÉOSTIC, de Beuzec, second-maître de la Marine en congé d'armistice, puis Jean BIGOT, d'Audierne.

Non loin du lieu, où l'on découvrira les corps vers 18 heures, on trouvera divers objets ayant appartenu à un soldat allemand et des traces de sang témoignant d'une attaque probable par les Résistants^{ci}.

Mais l'ennemi, réparti en trois colonnes, converge sur Audierne. Les F.F.I. se voient menacés d'encerclement. Le commandant PLOUHINEC décide d'envoyer en parlementaires les capitaines MARIE et BOURDON, accompagnés de M. LE BIHAN, professeur et

interprète, pour rappeler aux Allemands de Lézongar le respect de la parole donnée. La réponse est nette (maintenant qu'un renfort arrive) : « Cela ne compte pas, il faut livrer les armes et les terroristes... »

Vers les 21 heures, les Allemands donnent l'ordre aux F.F.I. de gagner l'extérieur de la ville, sinon ils menacent d'incendier celle-ci. Ils mettent le feu néanmoins à deux maisons, dont celle du commandant LARMIGNAT. L'instituteur Pierre LE LEC, qui se trouve dans les environs, est atteint mortellement de plusieurs coups de feu et son fils blessé.

Un détachement d'une quarantaine de soldats pousse jusqu'à Pont-Croix et, après avoir réclamé en vain le maire, demande au secrétaire de mairie de leur remettre à Audierne la liste des terroristes. Deux hommes courageux vont leur porter une liste fausse^{cj}.

On a dit que le commandant de Lézongar insista pour obtenir de l'unité de Russes blancs qu'elle quittât Audierne. Toujours est-il, que dans la nuit du 7 au 8 août, ils évacuent la ville dans l'intention de rallier la presqu'île de Crozon.

Le commandement des F.F.I., réfléchissant sur les dangers que présenterait une concentration des effectifs dans la ville, décide de n'y laisser qu'un cordon de sécurité pour surveiller le bastion de Lézongar, avec un système de relève. Le reste du bataillon de Pont-Croix est dirigé sur Mahalon où un camp fonctionne, lequel deviendra très important vers le 15 août. Le groupement de Pont-Croix comptera, autour de cette date, 1 200 hommes au moins.

A Audierne, l'officier principal des équipages de la Flotte BOURHIS a été nommé major de garnison. La nuit, beaucoup d'Audiernais quittent la ville par mesure de précaution.

Combats navals et raid allemand sur Plozévet.

Le 12 août, deux chalutiers allemands, malmenés par des navires alliés, s'échouent à Tréguennec. La compagnie de Plogastel-Saint-Germain^{ck}, capture 79 marins, la compagnie de Pont-l'Abbé une quarantaine d'autres. Trois allemands sont tués dont le commandant

de l'un des navires et 7 blessés. Les F.F.I. comptent 3 blessés légers.

Le 13 août, le commandant PLOUHINEC affecté à l'état-major départemental des F.F.I. à Quimper, devient adjoint du colonel EON, chef de la mission « Aloès » parachutée en Bretagne. Le capitaine MARIE, nommé chef d'escadron, prend le commandement du bataillon, ayant pour adjoint le capitaine BOURDON.

Le 14 août, la garnison de Lézongar conduit un raid, vraisemblablement pour tenter de délivrer les marins prisonniers, ne sachant pas qu'ils ont été aussitôt dirigés sur Quimper. Dans la soirée de ce jour, un fort commando de 60 à 80 hommes s'échappe dans deux camions, en direction de PLOUHINEC. Mitrillant les champs sur le passage jusqu'à Plozévet. En route, ils tombent sur une voiture des F.F.I. Ils l'incendient. Le chauffeur et les passagers du véhicule ont eu le temps de s'enfuir. Plus loin, ils tirent sur Corentin DURAND, un F.F.I. de Plozévet, surpris portant un fusil, et l'atteignent mortellement.

Le commando s'arrête un moment à l'entrée du bourg, puis réintègre Lézongar.

Le 23 août, il y a une nouvelle alerte en baie d'Audierne : une bataille navale.

Sept chalutiers allemands (en file 4 et 3), transportant de la troupe de Brest à Lorient^{cl}, sont entrepris par des unités de la Royal Navy.

4 h 30 du matin : on entend une violente canonnade. « Le ciel est illuminé comme en plein jour », dit un témoin.

Criblés de projectiles, les navires ennemis finissent par se jeter à la côte de Plozévet, dans le secteur de la compagnie de Plogastel-Saint-Germain qui cueille encore 86 rescapés internés à Quimper et 48 blessés^{cm}, nombre de ces prisonniers étant faits par la section de Plozévet, commandée par le lieutenant LE BAIL.

Deux bateaux parviennent, « en arrière toute », à s'échouer devant Lézongar ; équipages et passagers, leurs camarades les recueillent. On évaluera le nombre des morts débarqués de ces unités et de ceux qui mourront de leurs blessures à une trentaine^{cn}, celui des survivants, de 60 à 80.

Le commandement local des F.F.I. tente une manœuvre d'intimidation, en envoyant vers l'ouvrage un feldweibel prisonnier qui

reçoit pour consigne d'amener ses camarades à la reddition. Cette démarche demeure sans effet.

Que faire d'autre ? Le gros des troupes issues de la Résistance se bat dans la presqu'île de Crozon. Au reste, c'est plus une question d'armements que d'effectifs. La position de Lézongar, avec ses défenses sous béton, ne peut être réduite qu'avec de puissants moyens. On doit se contenter du maintien du cordon de protection autour de l'ouvrage.

La tentation est forte chez l'adversaire d'essayer de rejoindre par mer les forces allemandes retranchées dans la presqu'île de Crozon^{co}, la pointe de la Chèvre n'étant qu'à cinq milles.

Des liaisons par scott ont été observées et les F.F.I. savent qu'à deux reprises au moins des petits groupes d'Allemands ont embarqué nuitamment dans une crique. Aussi la surveillance est-elle constante.

Combats de Lesven – Une belle victoire des F.F.I. – F.T.P.

Le 25 août, vers 20 heures, le lieutenant LARDIC, dont le P.C. fonctionne au lieu dit « Les Quatre-Vents » signale à l'état-major des F.F.I. à Quimper un mouvement insolite du côté de Lézongar. Le même officier confirme plus tard, dans un second message, qu'un fort détachement allemand se dirige vers Beuzec-Cap-Sizun.

Le commandant PHILIPPOT, de l'état-major, donne ordre à la 7e compagnie de Quimper (capitaine BÉDÉRIC), déjà en alerte à Locronan, de se transporter dans le secteur de Pont-Croix.

Le commandant PLOUHINEC, également prévenu au château de Kerriou à Gouézec, P.C. du colonel EON, chef de la mission « Aloès », obtient l'envoi d'éléments de la compagnie « Dampierre ». Cette formation aux cadres parachutés au début du mois d'août en Bretagne, ne dispose d'aucun moyen de transport, sauf son unique automitrailleuse qui part, escortée de volontaires à pied.

Mais revenons à Beuzec-Cap-Sizun, et plus précisément à Lesven, une échancrure de la côte, dont la largeur n'atteint pas une encâblure, prise entre deux promontoires rocheux.



*Pont-Croix : Colonne de prisonniers allemands sortant de l'école
encadrée par les F.F.I.*

Pont-Croix. De gauche à droite : Albert TRIVIDIC du Front National, le colonel PLOUHINEC et le commandant MARY.



Au début de la nuit, on a entendu, dans les fermes dispersées alentour, un roulement sourd de charrettes et le piétinement trop connu des bottes qui dévalent le chemin encaissé et caillouteux menant à la crique.

Vers 23 h 30, les Allemands sont déjà sur les galets de la petite plage ; parlant fort, ils semblent avoir abandonné toute discrétion maintenant qu'un bateau les attend au mouillage.

Cependant, à quelque vingt mètres à peine, dominant la scène, cinq hommes de la compagnie, « Surcouf », Pierre LANNOU, Jean LE COZ, Joseph LE DEM, Hervé SAVINA et leur chef, le maître principal Guillaume COTONÉA, les observent, dissimulés derrière un rocher sur la pointe est. On a dépêché aussi un agent de liaison, Yvon LE COZ au P.C. de Pont-Croix.

Quelque part dans la nuit, à proximité se tiennent des éléments de la compagnie « Kléber », de Douarnenez, au nombre d'une vingtaine, bientôt rejoints par le groupe de Tréboul, du capitaine

BERROU et du lieutenant ALLAIRE, avec deux fusils mitrailleurs, quelques mitraillettes et des fusils.

Un autre groupe de la compagnie « Kléber » qui dispose de deux fusils mitrailleurs, s'est égaré en compagnie du groupe « Marceau » de Quimper, commandé par le lieutenant PELLEN, alias « Max ».

Minuit. Une rafale de mitraillette dérape du côté des F.F.I., déclenchant un feu nourri du bateau et de la plage. Les patriotes postés sur un terrain absolument nu se replient sur le village de Kersananguen. L'équipe du maître COTONÉA, demeurée derrière son rocher, riposte à coups de grenades.

Un mouvement de panique s'empare des Allemands qui se réfugient sur le versant ouest de la cuvette pour reprendre aussitôt le tir des armes automatiques.

Les hommes de la compagnie « Surcouf » décrochent à leur tour, comme leurs camarades, dans des conditions très difficiles.

Quant aux Allemands, ils commettent l'erreur de les pourchasser au lieu de poursuivre, les opérations d'embarquement encore possibles avec un dispositif de couverture installé sur les deux pointes.

L'action courageuse du groupe COTONÉA et le dévouement des éléments de Douarnenez et de Tréboul, qui continuent à se replier lentement devant l'ennemi en attendant du secours, sont donc de la plus haute importance dans l'affaire de Lesven.

Les Allemands occupent le village de ce nom où ils brûlent une ferme et abattent un vieillard, M. Clet GOURMELEN. Ils investissent également le village de Kervigodou.

Pendant ce temps, le bateau s'en retourne vers la presqu'île de Crozon avant les premières lueurs de l'aube.

Ce 26 août, des éléments d'Audierne, Plouhinec, Esquibien... ont pris position sur les routes, à partir du village, pour interdire toute retraite des Allemands vers Lézongar et empêcher la venue de renforts ennemis en provenance du bastion.

Le gros de la compagnie « Surcouf » arrive sur place, sous les ordres du sous-lieutenant MOULLEC, et, un peu plus tard, les deux sections du capitaine BÉDÉRIC de Quimper.

L'étau constitué par les F.F.I. se resserre malgré les violentes réactions de l'adversaire, la puissance de feu de ses mitrailleuses de

20 mm et autres légères.

Les Allemands abattent quatre Résistants de Tréboul, cernés par les Allemands, dont Jean CLOAREC, Laurent GONIDEC, Jean TANGUY et Henri SERGENT, d'Esquibien, pris au cours d'une mission.

Le commandant LE FUR (administrateur QUÉBRIAC) à Douarnenez, continue à alerter les unités locales. Le reste de la compagnie « Kléber », du lieutenant Marcel FLOCH, la 1^{re} compagnie de Quimper (capitaine LAUTRÉDOU) sont sur place. La compagnie de Plogastel-Saint-Germain, prévenue en fin de matinée, prend position vers 15 heures, sous les ordres du capitaine Denis PÉRALDI, entre la ferme de Lesven et un bois à proximité de la mer, avec à sa droite, les sections de Tréboul et de Pont-Croix, sur sa gauche les sections de Quimper.

A la même heure, l'état-major F.F.I. de Quimper reçoit le message ci-après du capitaine BÉDÉRIC :

« En ce moment, secteur calme. Les groupes, un à un, viennent prendre contact. Nous sommes suffisamment en nombre. Mais il est évident que ce sont les armes lourdes qui nous manquent. Attendons toujours le renfort du capitaine DAMPIERRE... »

A 15 h 20, les F.F.I. soumis une nouvelle fois à un feu intense de l'ennemi, progressent de champ en champ.

Mais les Allemands ne semblent pas décidés à se rendre.

Vers 16 heures, on voit arriver l'automitralleuse du capitaine DAMPIERRE et en même temps la compagnie de Briec, commandée par le capitaine LE GARS.

Un quart d'heure plus tard, on donne l'ordre d'attaquer le village de Kervigodou où l'adversaire s'est retranché. La voiture blindée des F.F.I. part en reconnaissance de ce côté, escortée par une section de la compagnie de Briec, puis, en liaison avec ces éléments, tout le dispositif – les gars du Cap-Sizun, de Quimper, de Douarnenez, de Plogastel-Saint-Germain – se porte en avant. La situation des Allemands ramenés et cernés dans une cuvette est sans espoir. L'apparition de l'autocanon des F.F.I. décide de la reddition d'un fort groupe sans qu'il s'aperçoive que le moteur de la voiture vient de tomber en panne à l'instant même. Mais l'adversaire a son compte. Il

est 18 heures ; les opérations de nettoyage se poursuivront tard dans la soirée.

La bataille de Lesven demeurera l'une des plus belles victoires des F.F.I. dans notre région, par leurs seuls moyens. Et ceci nous fait regretter que partout ils n'aient pas été mieux armés et suffisamment tôt.

Bilan impressionnant : 228 prisonniers, 20 blessés, 30 morts du côté de l'ennemi ; celui-ci laisse un important butin : 4 mitrailleuses lourdes de 20 mm, de nombreuses mitraillettes légères, plus de 250 fusils, etc.

Les F.F.I. ont perdu 11 hommes au cours des opérations : Jean LE COZ, de Beuzec-Cap-Sizun, Jean THOMAS, de Quimper, Robert LE GOFF, CLOAREC, GONIDEC et TANGUY, de Tréboul, Pierre VELLY, Henri SERGENT, Hubert CAJEAN, d'Audierne, Germain PIRIOU et Yves QUINQUIS de Briec.

De plus, deux incidents tragiques marquent encore cette dure journée :

Après les combats, des éléments de la compagnie « Kléber », relevés par la section « Verdun » rentrant à Douarnenez en camion sont pris à partie par des avions qui leur semblent être de nationalité américaine. Mitraillés à différentes reprises et pourchassés dans les fossés, ils comptent six morts : Hervé KERGOAT, Pierre GUÉNADOU, Emile LE CORRE, Marcel LE COZ, Corentin PÉRENNÈS, André TRÉVIDIC, ainsi qu'une vingtaine de blessés dont le lieutenant Marcel FLOCH, commandant la compagnie. Est blessé dans les mêmes circonstances Pierre LE MEIL qui fait une liaison à moto entre Lesven et Douarnenez.

Vers les 20 heures, cinq jeunes qui, sur un side-car pris aux Allemands, vont à Audierne porter la bonne nouvelle de la victoire, tombent sur une patrouille à Esquibien qui ouvre le feu et massacre, dans la carrière de la Croix-Rouge, Louis MARZIN (16 ans), Yves JADÉ et Raymond STÉPHAN. Louis KERLOC'H parvient à s'enfuir bien que blessé. Edmond LARDIC, laissé pour mort sur le terrain, s'en tirera.

Avec la chute de Lézongar : libération complète du Finistère.

Des officiers américains ont fait une nouvelle démarche pour obtenir la reddition du bastion de Lézongar, sans résultats^{cp}.

Le siège de Lézongar se poursuit. Cinq à six cents F.F.I-F.T.P. y participent. Leur mission : interdire à l'ennemi toutes possibilités de sortie, de ravitaillement par razzias dans les environs. Il s'ensuit des accrochages plus ou moins durs avec les Allemands. Mais le blocus est efficace.

Gérald PHILLIPS, de la 1^{re} compagnie de Quimper, verra un pauvre hère surpris traversant les lignes alors qu'il vient de porter des denrées alimentaires à la garnison allemande... Il est passé « à tabac ».

Dans les blockhaus allemands, on trouvera après la reddition des quantités considérables de conserves permettant une résistance de plusieurs mois. Toutefois, le manque de légumes verts et de vitamines a entraîné une épidémie de furonculose qui affecte la garnison^{cq}.

En attendant, les F.F.I. se signalent par des patrouilles de reconnaissance et des tirs de harcèlement à la mitrailleuse auxquels l'ennemi répond.

Le 17 septembre, entre autres, les F.F.I. essuient un feu violent du bastion. L'adjudant LE BARS, de la compagnie de Plogastel-Saint-Germain, arrivée en renfort six jours auparavant au village de Kerguiniou, à six cents mètres des casemates, est gravement blessé d'une balle dans la tête, le capitaine PÉRALDI atteint par des éclats à la face. Georges DIDAILLER, de Goulien, commandant la compagnie « Catroux », meurt d'un accident survenu en service commandé. Le 18, deux vedettes rapides alliées attaquent Lézongar. Les Allemands se vengent en bombardant à nouveau au mortier les positions des F.F.I.

Par ailleurs, sur la côte nord du Cap-Sizun, la surveillance est maintenue afin d'éviter toute intervention ou communication par mer avec la presqu'île de Crozon.

Le colonel PLOUHINEC, qui a suivi le colonel EON à son P.C. de Châteaulin, pense bien souvent, à vider cet « abcès » d'Audierne. Il multiplie les démarches pour obtenir l'appui des Américains. Mais ceux-ci, pris par le secteur de Crozon, les choses traînent en longueur. Et voici que le 19 septembre les derniers Allemands qui tiennent la pointe des Espagnols, dans la presqu'île, se rendent après des semaines de siège et de combats menés par les F.F.I. en coopération avec les Alliés.

Le général EARNEST, commandant la brigade américaine d'engins blindés (8^e division), avertit le colonel PLOUHINEC que « l'affaire » d'Audierne aura lieu le lendemain. Aussitôt, le colonel mande le commandant MARIE de tenir le bataillon de Pont-Croix prêt à l'attaque. Même ordre à la 8^e compagnie de Quimper commandée par le lieutenant DAOUDAL, à la compagnie de Plogastel-Saint-Germain qui participent déjà au siège de l'ouvrage de Lézongar, avec le gros de la 1^{re} compagnie de Quimper (capitaine LAUTRÉDOU) engagée dans ce secteur depuis le début de septembre, et aux unités de Douarnenez. Les marins du commandant FRIANT doivent se tenir en réserve à Saint-Tugen en Primelin. Enfin les formations engagées disposent de l'artillerie des F.F.I., constituée par les prises durant les combats de la libération.

20 septembre.

Le général EARNEST a déjà donné rendez-vous au colonel PLOUHINEC pour le 20 septembre, à 9 h 30, sur la route de Pont-Croix à Audierne. En attendant, les Américains révisent rapidement leurs chars, rassemblés devant un fort désaffecté de la presqu'île.

C'est là que le commandant de la brigade est touché par un message de l'Autorité supérieure lui ordonnant de regrouper ses forces – y compris celles libérées à Brest depuis le 18 septembre, après la chute de la ville – et de faire route sur Bruxelles, toute affaire cessante.

Le général EARNEST exprime ses regrets au colonel PLOUHINEC. Celui-ci s'emporte :

– Soit ! dit-il, mais nous attaquerons quand même Lézongar avec nos seuls moyens !

Une demi-heure plus tard, l'officier américain, de retour, fait une proposition : on ne parlera pas de cette affaire à la presse. Au cas où elle parviendrait à la connaissance du Haut-Commandement, on donnerait cette version : le général EARNEST avait envoyé des automitrailleuses à Audierne ; celles-ci se sont trouvées en difficulté. Le commandant s'est vu dans l'obligation de les secourir avec ses chars et c'est au cours de l'engagement que le bastion est tombé^{cr}.

Ce 20 septembre, le colonel PLOUHINEC est au rendez-vous. Le général américain, arrivé avec quelques minutes d'avance, a donné l'ordre à ses engins d'aller en avant par Goulien et « Les Quatre-Vents » pour gagner du temps.

La nuit précédente, les troupes F.F.I. se sont repliées suffisamment pour laisser leur artillerie bombarder les positions allemandes.

Les Américains, arrivés sur les lieux, commencent, selon leur tactique, par lancer un appel aux assiégés afin qu'ils se rendent. On croit comprendre cette phrase émise par les haut-parleurs : « Nous aussi, nous avons du sang allemand dans les veines. »^{CS}

La fin, dit-on, justifie les moyens, mais, en l'occurrence, la chose jette un froid parmi les patriotes. De toute manière, les Allemands ne répondent pas à cette invitation, si aimable soit-elle, malgré l'intention maintes fois exprimée de se rendre aux Américains (mais pas aux F.F.I.). Ils veulent manifestement un baroud « d'honneur ».

Vers les 10 h 30, les Américains ouvrent le feu. Au tir des rockets se joint celui de l'artillerie F.F.I. participant au pilonnage du bastion à partir des dunes de Plouhinec, sous le commandement du capitaine ESPERN qui a fait ses preuves dans la presqu'île de Crozon. Le système de pointage des pièces manquant a été remplacé par un instrument ingénieux taillé dans du bois.

Les Allemands sont bien à l'abri dans les blockhaus à peine entamés par les obus. Il y aura un seul tué au cours de cette opération : un soldat américain.

Attaque générale à 14 heures. Les F.F.I. se déploient pour l'assaut final, mais les Américains semblent avoir des ordres pour interdire

aux Français de pénétrer dans l'ouvrage, craignant sans doute pour les prisonniers^{ct}.

Les F.F.I. forcent néanmoins les portes et parviennent à hisser le drapeau tricolore au bout d'un mât, tandis que les Allemands agitent un drapeau blanc.

Les camions embarquent les prisonniers sous les huées de la foule audiernoise. Les Américains récupèrent aussi l'essentiel du matériel pris sur l'ennemi, laissant le reste aux F.F.I.^{cu}.

Puis les chars se rassemblent. A 16 heures, debout dans sa jeep devant l'« Hôtel de France », le général EARNEST prend congé du colonel PLOUHINEC et des officiers F.F.I.

Le convoi de chars et de camions transportant quelque 250 prisonniers s'en va vers Rennes, pendant que les F.F.I. défilent à Esquibien et dans les rues d'Audierne, chaleureusement acclamés par la population.

Ce 20 septembre 1944, avec la chute de Lézongar, le Finistère est entièrement libéré.

Version allemande : Lesven, Lézongar : des « contretemps » !

Voici comment, parce que mal informé ou plus sûrement parce que tenant à minimiser l'action de ceux qui restent pour eux les *terroristen*, le général FAHRMBACHER, commandant allemand en Bretagne à l'époque, et le contre-amiral MATTHIAE, son complice, dans les souvenirs sur « Lorient 1939-1945 », rédigés en 1946 à la demande du Service historique de l'état-major américain, racontent l'affaire de Lesven et la reddition de Lézongar :

« Point d'appui muni de fortifications du plus fort module, Audierne avait un pourtour d'environ un kilomètre et une garnison de quelque 150 hommes. Sa mission initiale, qui avait été d'interdire à l'adversaire le port de pêche d'Audierne, n'avait plus de raison d'être. Le commandement du détachement reçut par radio l'ordre d'évacuer son point d'appui, même si l'adversaire ne s'en occupait nullement, et l'on manda au commandement de Brest de faire prendre la garnison à tel point convenu de la côte, à l'ouest de

Douarnenez, pour la ramener à Brest. Il vint bien un bateau, mais la nuit et toutes sortes de contretemps firent manquer le rendez-vous, si bien que la garnison d'Audierne dut retourner chez elle. Quand, quelques jours plus tard, une formation américaine apparut devant le port, son commandant jugea inutile de livrer un combat sans espoir et se rendit »⁽²⁶⁾.

Témoignage d'un otage : Yves HÉLIAS, de Kereval en Mahalon.

« Le 28 juillet, tôt le matin, nous nous trouvions au champ, mon frère, moi et quelques autres, pour « couper le blé ». Nous entendîmes un ou plusieurs tirs d'armes automatiques, puis nous vîmes de la fumée monter au-dessus de Trévidiern. "Les Allemands ont fichu le feu", dit quelqu'un.

« Comme, poursuit Yves HÉLIAS, je revenais vers ma ferme pour y prendre du matériel, je rencontrai des Russes blancs : trois soldats et un sous-officier. Celui-ci m'ordonna d'atteler à une charrette un cheval parqué à proximité et de le suivre.

« Je lui expliquai qu'il s'agissait d'un jeune animal qui n'était d'ailleurs pas ferré.

« Il s'en fallut de peu, du moins il me semble, que contrariés, l'un ou l'autre des militaires n'appuyât sur la gachette des armes braquées sur moi.

« Comme je devais, de force, atteler une charrette, un jeune réfractaire au S.T.O., Roger LE BRIS, de Brest, qui se cachait à Mahalon, s'en fut là où nous travaillions chercher la jument qu'il ramena au trot.

« C'est ainsi que je conduisis ensuite une charrette, par un chemin de traverse, jusqu'à un champ dépendant de la ferme de Trévidiern.

« J'étais, je crois, le dernier requis dans le voisinage, car déjà une file de charrettes remontait le chemin, emportant containers et munitions sous l'escorte de soldats très menaçants.

« A mon tour, passant près des maisons de la ferme qui brûlaient, je vis allongé sur le paille le corps de Mme GLOAGUEN.

« En haut du chemin de Trévidiern, le convoi s'engagea sur la route de Pont-Croix pour s'arrêter à courte distance, entre Kerhoel,

sur le bord de la route, et Lestrogan. A Kerhoel, se trouvaient la scierie et le café tenus par les époux LOSQ. Des soldats allèrent dans ce commerce prendre des bocks de bière.

« A peine étaient-ils revenus vers les charrettes qu'ils furent interpellés par Mme LOSQ née Marie BUREL, une jeune femme. Celle-ci leur réclama les bouteilles vides. Un soldat la suivit quand elle s'en retourna. Un certain temps s'écoula. On entendit des coups de feu, sans que nous y prêtions trop attention. Les Allemands ou leurs mercenaires tiraient pour un rien.

« Les soldats de l'escorte s'impatientaient. Ils appelaient : "Peters !, Peters !" Celui-ci revint, visiblement très excité. Nous ne comprîmes pas ce qu'il raconta à ses camarades, mais ils nous ordonnèrent de monter dans la même charrette. On nous lia les mains derrière le dos. Plus tard, après notre libération, nous apprîmes de même que son mari qui était parmi nous, que Mme LOSQ avait été tuée derrière sa maison. Elle attendait un enfant...

« Le convoi s'ébranla, et, plus loin, prit à droite le chemin du bourg de Mahalon puis, par Meilars s'en fut au manoir de Tréfrest en Pont-Croix où stationnaient des Russes blancs.

« Sous la menace des armes, nous dûmes nous agenouiller côte à côte dans un coin de la cour, le nez au mur. Tandis que les soldats déchargeaient les charrettes, un sous-officier aux cheveux roux nous fit subir un interrogatoire sommaire d'identité. Puis les plus âgés parmi nous furent autorisés à rentrer chez eux avec cheval et voiture. C'étaient Michel DARCHEN, de Casavoyen, Jean HÉLIAS, de Bromhuel, Michel KERNINON, de Kerampiron.

« Ainsi nos familles eurent des nouvelles de la situation dans laquelle nous nous trouvions. Ma mère (Mme Pierre HÉLIAS née Philomène SAVINA) vint elle-même réclamer à Tréfrest notre jument et la charrette qu'elle ramena à Mahalon » (ce qui témoignait du cran de la population en dépit de la férocité de la soldatesque).

Restaient à Tréfrest : Yvon BARIOU (47 ans), de Trévidiarn, Marcel BOSSER, de Keresquer, Jean CASTREC et Emile, son frère, de Kergoc'h, Henri CLAQUIN et son frère Michel, de Lestrogan, Vincent GLOAGUEN (fils de M. et Mme GLOAGUEN, de Trévidiarn) et Joseph LUCAS, tous deux habitant Confort en Meilars, Yves HÉLIAS, Henri KÉROUÉDAN et son fils Henri (17 ans), de Stang-

Irvin, Jean LOSQ, de Kerhoel, René MOAL, de Trébeuzec en Meilars, Guillaume MOREAU, de Kergroas, Jean SAVINA, de Boulen.

« On nous embarqua dans un camion, dit Yves HÉLIAS, qui nous conduisit à Kerviny. Là, dans une carrière où étaient installés des baraquements, nous fûmes soumis à un nouvel interrogatoire d'identité pour vérifier peut-être si nos déclarations coïncidaient avec celles faites précédemment. Et l'on nous fit remonter dans le camion qui, cette fois, sous l'escorte d'une voiture sur laquelle était installé un fusil-mitrailleur, prit la direction de Quimper où nous arrivâmes dans la soirée à la prison Saint-Charles.

« Après la fouille, nous nous retrouvâmes à cinq dans une cellule. Nous attendîmes jusqu'au lendemain pour avoir une soupe, inconsistante. Mes compagnons et moi ne subîmes pas d'autres mauvais traitements. Un Allemand, qui paraissait plus humain que les autres, nous faisait même raser tous les trois jours.

« Le régime n'en était pas moins dur par les privations de liberté et de nourriture, la menace qui pesait sur nous. La prison était très peuplée et l'on nous faisait toujours presser pour peu que nous fussions extraits des cellules, afin de vider la tinette par exemple. Or, à ces moments-là nous cherchions à avoir des nouvelles de la situation par des gens entrés après nous. Des départs de prisonniers devaient avoir lieu, peut-être vers l'Allemagne, si la Bretagne n'était pas encore coupée par les forces alliées.

« A la suite d'une nouvelle répartition, nous restâmes à trois dans notre cellule. On nous apporta un châlit. Nous décidâmes qu'à tour de rôle nous passerions la nuit dans ce "lit".

« Un soir, l'écho nous parvint de tirs qui paraissaient assez lointains. Notre "soupe", du moins ce qu'il en était, nous était servie plus tôt. Nos geôliers nous avaient apporté des pommes vertes, cueillies dans le verger en contre-bas de Saint-Charles, peut-être sur des branches ou des arbres abattus par les soldats pour une meilleure vue en cas d'attaque de la prison.

« Un matin, nous eûmes la surprise d'être délivrés par des civils. Quimper était libéré. Les Allemands avaient quitté les lieux, nous laissant enfermés, mais aussi laissant les clefs des cellules.

« Nous étions là maintenant dans la cour, assez faibles, entourés d'une foule de gens, nous n'avions eu qu'un colis contenant du linge de rechange, apporté par nos familles.

« Très vite, nous fûmes conduits à l'école Frédéric-Le-Guyader, au bourg de Kerfeunteun. J'ai passé deux nuits dans cet établissement. Nous recevions dans la cour de nombreuses visites de gens avec des victuailles, du vin, voire de l'alcool que nous supportions difficilement.

« On vint me prévenir du café Louet qu'au début du siège de Quimper, ma femme et celles de mes camarades, avaient, en nous apportant du linge, laissé les bicyclettes au Café Le Breton, rue Saint-Marc. Nous sûmes par la suite que, pour éviter de rencontrer la troupe allemande en retraite, elles avaient suivi à pied, dès la sortie de la ville, la voie du chemin de fer de Quimper à Douarnenez.

« Quant à nous, munis d'un laissez-passer en règle délivré par la mairie de Kerfeunteun, nous prîmes la route et fûmes contrôlés seulement par les F.F.I. Des gens nous invitaient à boire un verre sur le parcours. Cette libération fut l'un des plus beaux jours de ma vie. »

A Pont-Aven.

En 1943, Louis MOREL, sous-lieutenant de réserve qui a fait du renseignement au réseau C.N.D.-Castille, vient de Lorient s'installer à Pont-Aven, d'où sa famille est originaire. Contacté par Jean BARIOU, préparateur en pharmacie à Gourin, des corps francs « Vengeance » et qu'on retrouve constamment dans les opérations de sauvetage d'aviateurs alliés, Louis MOREL fait la connaissance des responsables Marc LE GUENNEC à Quimper, Georges MARTIN à Concarneau. Il entre en relation avec Louis LAVAT à Bannalec (de « Libération »).

L'activité de « Vengeance » à Pont-Aven va s'exercer dans les trois directions : renseignement par les réfugiés qui travaillent à Lorient, dont Georges PÉRON, employé à la base de Lann-Bihoué, évasion d'aviateurs alliés¹, organisation militaire.

« Vengeance » dispose pour le recrutement d'un agent local actif qui a le contact avec les jeunes : Victor KEMPE, un ancien enfant de

troupe.

Le lieutenant MOREL travaille également avec Armand REMOT et Yvonne, sa femme enseignante, de Moëlan-sur-Mer. Ils avaient déjà un contact avec « Vengeance » à Quimperlé. Remot sera son adjoint.

Le S.T.O. apporte des adhésions au mouvement qui recrute également parmi les officiers-mariniers et marins restés après le sabordage de la flotte à Toulon.

Les volontaires récupèrent quelques armes, des fusils, revolvers, chez des particuliers, mais elles sont anciennes avec peu ou sans munitions.

Le canton ne se prête pas à l'implantation d'un maquis de quelque importance. Des Allemands et surtout des mercenaires russes cantonnent à Moëlan-sur-Mer et à Riec-sur-Belon.

Des petits groupes de Résistants vivent en 1944 dans les fermes NAOUR, à Guerrouat, et SALOMON, en Nizon, SELLIN à Kerloen, Louis DAGORN, en Riec-sur-Belon... Le P.C. du lieutenant MOREL étant à Guerrouat.

Les maquisards aident les cultivateurs dans leurs travaux et reçoivent une instruction militaire.

Le lieutenant MOREL n'a pas de contact avec les équipes Jedburgh. Jean BARIOU le prévient qu'un parachutage destiné à son secteur sera signalé par la phrase : « Verlaine introduisit de la couleur dans la poésie » sur l'antenne de la B.B.C. Il a lieu dans la nuit du 23 au 24 juillet Une dizaine de containers sont reçus sur un terrain homologué près de Guerrouat et sans incident².

Un autre parachutage est prévu pour le 25. Joseph LE GUYADER de Pont-Aven, et toute l'équipe de réception l'attendent au Guilly (même secteur).

Les avions arrivent tout à la fin de la nuit. Ils font plusieurs passages au-dessus de la « dropping zone » avant de lâcher leur cargaison. Cette opération a été entendue par la population et aussi par les Allemands probablement³.

Les maquisards transportent une vingtaine de containers dans un bois à quelque distance du parachutage. Au début de l'après-midi, Charles GOURLAOUEN les prévient que les soldats se déploient dans l'intention évidente de les encercler. Ils s'échappent pendant

que Lili BOURHIS tire quelques rafales dans leur direction. Son arme s'enraye d'ailleurs.

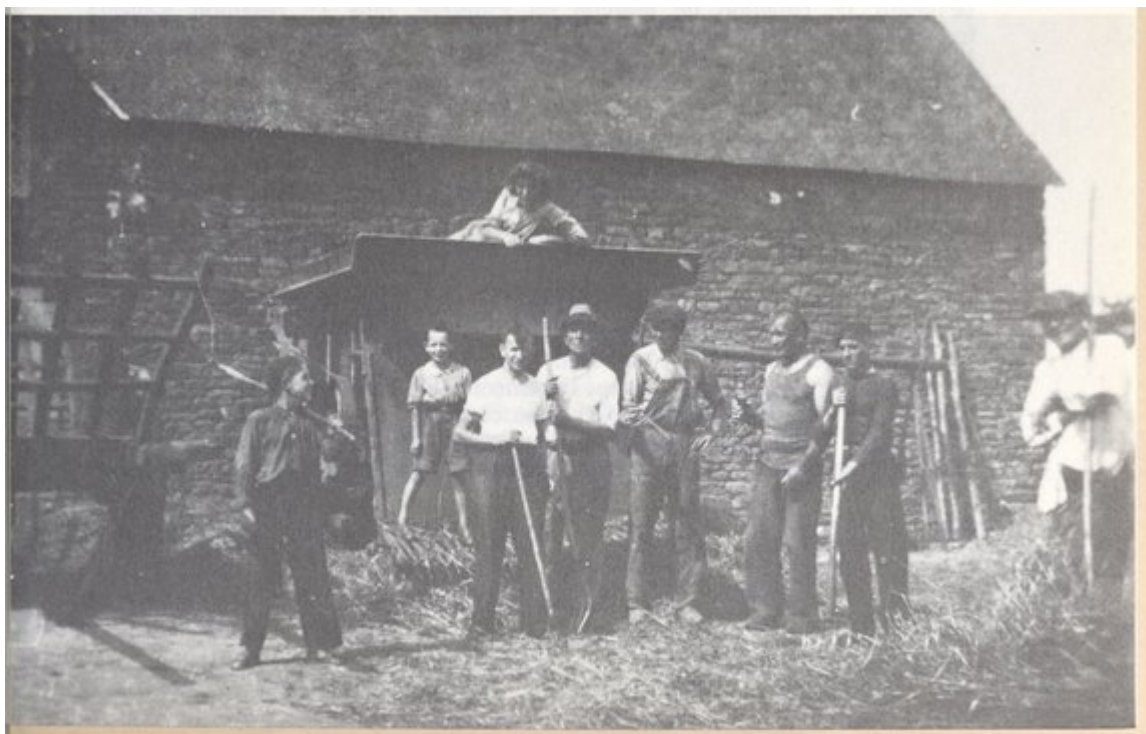
Pont-Aven : F.F.I. Au centre, le lieutenant MOREL.



*L'abbé Joseph TANGUY (né en 1882),
recteur de Pont-Aven,
mort à Buchenwald.*



Pont-Aven : Maquisards à la ferme SELLIN.



Dans leur raffle, les Allemands (ou Russes) arrêtent plusieurs personnes, dont cinq Résistants : Louis LE GAC, AUFFRET... Ils continuent à patrouiller. Le 30 juillet, ils arrêtent encore Yves HERLÉDAN, secrétaire de mairie à Nizon, Paul NIGER, Alain LE GALL. Certains, détenus à Quimperlé, sont dirigés sur Lorient. L'un au moins y restera jusqu'au 15 septembre 1944. Mais l'ordre d'insurrection nationale a été donné le 3 août.

Des détachements ennemis sont prêts à commettre tous les forfaits.

Le 4 août, Joseph PHILIPPE, de Pont-Aven, s'oppose au vol de sa bicyclette par un soldat. Il est emmené vers Riec-sur-Belon par la colonne et massacré.

Des accrochages entre les F.F.I. et les Allemands ont lieu le 8 août notamment, à Moulin-Mer, au passage du pont. Les F.F.I. lèvent le barrage, faute de munitions. Trois hommes sont blessés.

Le même jour, à Brigneau, en Moëlan-sur-Mer, où un détachement s'embarque pour GROIX, une attaque des F.F.I., sous le commandement du premier-maître fusilier Yves GUENNEC, fait plusieurs blessés et cinq gradés prisonniers.

Sur Clohars-Carnoët, au pont Saint-Maurice, ce sont les F.T.P. commandés par Michel BONNAIRE, qui interviennent efficacement (*cf* Quimperlé). Ils sont en liaison avec un bataillon F.T.P. du Morbihan et aussi avec Scaër et Concarneau.

Quant à la compagnie F.F.I. de Pont-Aven, elle va se partager entre les secteurs de Concarneau et de Quimperlé, dit plus exactement « sous-secteur de Laïta », sur le Front de Lorient.

La compagnie de Pont-Aven, incorporée au bataillon de Concarneau, devenant 1^{er} bataillon de Marche du Finistère, puis 1^{er} bataillon Rangers (commandant LE BOURHIS), aura vu son effectif passer au long de la période de juillet-août, de 80 à 273 hommes⁴.

1

Cf. « Le Finistère dans la Guerre », t. I.

2

Confirmé par le colonel MOREL.

3

Parachutage signalé dans le rapport de l'équipe Jedburgh.

4

Dernier chiffre confirmé par un état nominatif.

Concarneau : Trois semaines de siège.

Après la répression qui a frappé durement l'O.S.-F.N., un nouveau groupe est mis sur pied en 1943 à partir duquel se constitue, sur Concarneau, La Forêt-Fouesnant, la compagnie F.T.P. Leclerc. Son premier commandant, Etienne MILLOUR, et deux de ses camarades tombent au combat de Kernabat en Scaër. André LE CRAS (« Frédo »), Yves LE MOAL lui succèdent, les cadres étant Marcel LANCIEN, Paul CARDUNER, Pierre LE ROSE⁽¹⁾, Henri JONCOUR.

Sur la proposition du « Front National », une réunion aura lieu plus tard au bois de Kerneac'h, avec les représentants des autres mouvements, préluant à la constitution, dans l'esprit du Conseil National de la Résistance, d'un Comité local de Libération placé sous la présidence d'Alphonse DUOT.

« Libération », après la disparition du docteur NICOLAS, se regroupe également avec l'aide de M. CHAUVEUR, Pierre COROLLER, instituteur, Yves LAURENT... et s'organise militairement sous la direction de Marcel FILY qui parcourt le secteur avec le chef de la brigade de gendarmerie LE ROMANCER. Le responsable civil est Louis KREBS, maire de Lanriec.

Quatre mitraillettes, dont trois ramenées de Quimper le 29 avril, dans la voiture du commissaire JOUANNIC, et cachées chez Jo LIMBOUR à Lanriec, servent à l'instruction des volontaires. « Libération » doit faire quelques opérations chez les fermiers collaborateurs pour se procurer des fonds. Des bons de chaussures provenant des mairies de Lanriec et de Beuzec-Conq² sont répartis entre les hommes.

Les corps francs « Vengeance » avaient été axés principalement sur la récupération des aviateurs alliés. Après les arrestations de janvier à Quimper et d'André BOSQUE à Trégunc, puis dans cette commune, le 14 avril, d'André YAN, Pierre et Joseph CARIOU, tous déportés (rentrés), le pharmacien TRÉHIN étant en fuite, Georges MARTIN, le principal responsable du mouvement dans le secteur, et Jacques GLOAGUEN, pour échapper à la Gestapo, se réfugient sous la tente, dans un bosquet au lieu dit Keramborgne. Arsène et François HERLÉDAN, M. LE FLOCH (gérant d'usine), Albert GLOAGUEN, qui appartiennent au premier noyau des corps francs, Marcel YVONNOU, Louis LOZACH, venus par la suite, poursuivent les activités du groupe.

A Saint-Yvi, le responsable est Louis HUITRIC, secrétaire de mairie.

Du 6 au 8 juin, l'effectif d'une compagnie (130 hommes) reçoit l'ordre de rejoindre le maquis, mais faute d'armes, les volontaires doivent rentrer chez eux. Un parachutage sera attendu en vain sur La Forêt-Fouesnant. On dispose toutefois de deux mitraillettes et de quelques revolvers pour initier les volontaires qui ont de dix-huit à vingt ans.

Ceux qui restent « dans la nature » participent aussi, comme les F.T.P., aux actions de sabotage.

Le 24 juin, notamment, un groupe de Trégunc a coupé les fils sur Rosporden et Névez.

Le lendemain, la Feldgendarmerie déclenche une opération contre le maquis de Saint-Antoine (dans les environs d'une chapelle) en Melgven où cantonnent des éléments de « Vengeance » : Georges BEAUJAN (20 ans), un ancien déjà des corps francs, et Alfred LE RAY (21 ans) sont abattus à Kerguezit et trois autres maquisards emmenés, dont Loïc LE FLOCH et Eugène JAMBOU.

A Concarneau, Louis LE MERDY, avec deux camarades, dérobe des détonateurs et des grenades à la criée au thon.

Les Allemands, qui voient partout des « terroristes » tuent ce même jour, à Trégunc, Marcel MICHELET (24 ans).

Le 29 juin, à Beuzec-Cinq, des soldats arrêtent un cycliste Jean KERZANET (32 ans), boulanger. Ils le frappent et l'achèvent d'une rafale de mitrailleuse.

Mais, le 30 juin, les fils téléphoniques sont de nouveau coupés. A Trégunc, une douzaine d'hommes participent à cette action, basés à Kerango et Kerabon sous les ordres de Corentin CANÉVET. Le groupe fait aussi, à l'occasion, la chasse aux faux résistants, pilliers de fermes³.

Dans le même temps, René NERZIC, aspirant de réserve, organise une compagnie issue du mouvement « Libération ». L'armement proviendra du parachutage sur Landudal le 29 juillet (cf. Rosporden), du moins pour « Vengeance » et de Langolen, au début d'août.

Le 23 juillet, des Résistants de Concarneau pris dans une rafle à Névez (dont les frères LE NAOUR) sont fusillés à Kerfany-les-Pins.

Dans la nuit du 24 au 25 juillet, les Allemands arrêtent à leur domicile à Concarneau une trentaine d'hommes âgés de dix-sept à trente-cinq ans. Parmi eux se trouvent des Résistants. Transférés immédiatement à Quimper, emprisonnés à Saint-Charles, ils y resteront jusqu'à la libération de la ville.

Les forces allemandes.

Une dizaine de chasseurs de sous-marins (de la 14^e flottille) stationnent dans l'arrière-port de Concarneau, sous les ordres du capitaine de corvette NEUTHOT.

En 1943, l'une de ces unités, touchée par l'aviation alliée, sombre près du chenal, à la hauteur de la bouée du Cochon.

La présence de cette flottille et la proximité de Lorient font que l'entrée du port est couverte « par l'important point d'appui du Cabellou »⁴, secteur truffé de champs de mines que commande le lieutenant de réserve NIERMANN.

Concarneau a son « Mur de l'Atlantique » avec ses blockhaus, fortins, armés de canons, de mitrailleuses lourdes, du Rouz, des Sables-Blancs, ses postes de Kerviniou en Lanriec, de Kerneac'h en Beuzec-Conq... Les plages sont garnies de chevaux de frise...

L'ensemble est placé sous le commandement du capitaine de corvette de réserve OTTO (à Concarneau depuis 1941).

Cinq cents hommes environ composent la garnison : soldats d'infanterie de marine principalement et marins qui, en août, se verront renforcés par des détachements de mercenaires harcelés par la Résistance sur la côte de Trégunc à Névez, Bénodet...

Le 3 août, OTTO reçoit de l'état-major du 25e corps d'armée, qui se retranche à Lorient, l'ordre de tenir le point d'appui de Concarneau.

Ce n'est pas un foudre de guerre. Il voit venir la défaite. Toutefois, certains de ses officiers pensent autrement. Il y a des fanatiques parmi eux et dans la troupe. Par discipline, par principe, par crainte aussi.

Le 5 août, OTTO fait savoir au commissaire de Police que les incidents tels ceux survenus la veille à Quimper – le pavoisement de la ville entre autres – ne seront pas tolérés. Au cas où les « terroristes » attaqueraient Concarneau, la ville subirait des représailles. En fait, on parvient de peu à empêcher l'incendie de la maison PAJOLLEC où des drapeaux alliés sont découverts.

Le siège.

Un comité se constitue par les représentants des trois mairies en place de l'agglomération concarnoise, « dans l'éventualité de combats sanglants », sous la présidence de Louis KREBS, maire de Lanriec, avec Yves AUBERT, de Concarneau, Charles RAYER, de Beuzec-Conq. A ce comité se joint le commissaire JOUANNIC qui,

va être l'intermédiaire très actif dans les pourparlers entre les Allemands, les Américains et le commandement F.F.I.

Le service de santé, la mairie dont le secrétaire général Joseph ARGOUARC'H appartient à la Résistance, la Défense Passive, les pompiers vont jouer un rôle important et difficile dans la sauvegarde de la ville et de la population.

Le 3 août, le chef d'escadron RINCAZEAUX, désigné par BERTHAUD, prend le commandement de l'arrondissement militaire F.F.I. de Concarneau, avec comme adjoint Jean LE BOURHIS, instituteur à Trégunc, capitaine de réserve (Résistant du corps franc « Vengeance »), qui assurera plus tard, sur le Front de la Laïta, le commandement du bataillon de Concarneau, intégré au 1^{er} bataillon de Marche du Finistère.

La 1^{re} compagnie (NERZIC) et la 2^e compagnie (MARTIN) se regroupent au maquis de Saint-Antoine.

Les Allemands tirent à vue. Le 4 août, à Trégunc, Denis TRÉGUIER (24 ans), est tué à Kerléo, le 5, Joseph SELLIN (44 ans), et Corentin RIVIER (71 ans), cultivateur à Lanriec mortellement blessé par un soldat qui l'aurait, paraît-il pris pour un « terroriste ».

Une centaine de personnes arrêtées dans une rafle sont emmenées à l'école publique des filles à Trégunc où cantonnent les Russes mercenaires.

Un accrochage a lieu dans le bois voisin, à Beg-Rouz-Vorc'h, entre les soldats et les F.F.I. des sections Lozach et Canévet. Celle-ci ramène une quinzaine de prisonniers.

Le 7 août, le commandant RINCAZEAUX et le lieutenant MARTIN montent une embuscade au lieu dit Kernaourlan en Nizon. Quarante hommes des sections Marcel YVONNOU et Charles HERVÉ y participent, armés de fusils et de cinq fusils-mitrailleurs.

Ils prennent position le matin dans une prairie derrière un muret, attendant une patrouille motorisée forte d'une dizaine de camions remplis de soldats, qui circule entre Concarneau et Le Pouldu. Le tir doit se concentrer sur trois véhicules de tête ou de queue, selon que l'intervention se fera à l'aller ou au retour.

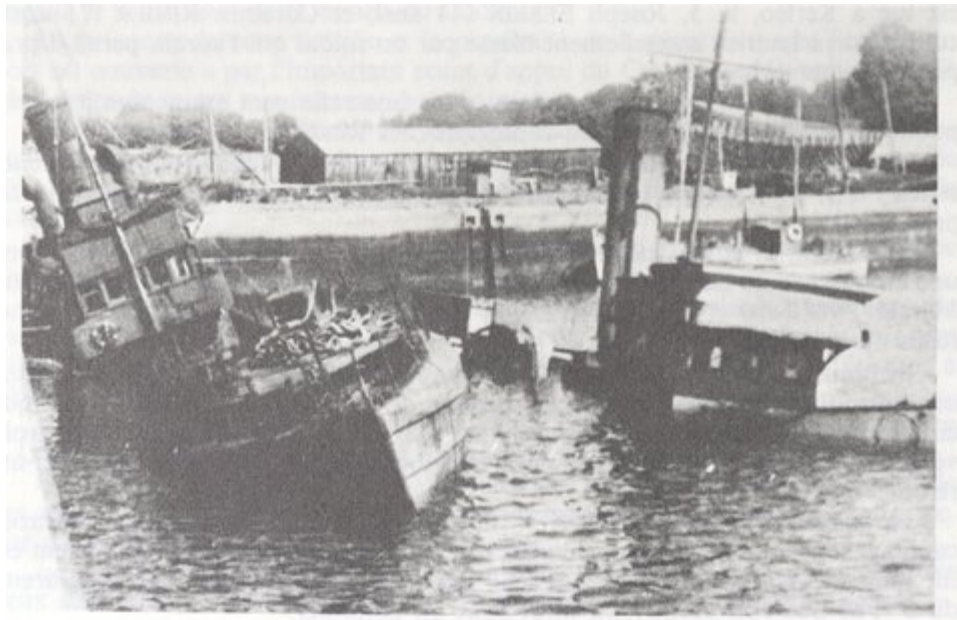
Le convoi se présente à 13 h 30. Le tir est déclenché, les soldats des trois camions sont touchés. Deux véhicules prennent feu. Les patriotes décrochent en file indienne avec leurs armes. Un seul

manque à l'appel : Yves BERTH, le tireur du 5^e FM que l'on découvrira mort sous un pommier.



Concarneau, 25 août 1944 : Dégâts causés aux quais par l'explosion de deux mines allemandes.

Concarneau : Bateaux allemands coulés dans le port.



Les Allemands et Russes mercenaires, des postes de la côte se replient sur Concarneau. Les otages de Trégunc sont libérés.

Le 7 août, deux volontaires, capturés par une patrouille dans le secteur du Moros : Joseph LIMBOURG (21 ans) Joseph PÉZENNEC (19 ans), du Passage-Lanriec, sont emmenés comme otages dans un camion pris aux établissements MARCESCHE, et que les Allemands ont entouré d'un blindage pour attaquer la Résistance avec un important détachement.

Un combat s'engage à Croissant-Bouillet en Trégunc avec un groupe franc de la 1^{re} compagnie (NERZIC) cantonné à Fresq. Cinq Allemands sont tués. La Résistance perd un homme : Yves TRICHARD. Militant communiste, il avait été emprisonné lors des opérations répressives contre l'O.S.

Quant à LIMBOURG et PÉZENNEC, OTTO et NIERMANN assurent qu'ils ont la vie sauve, puis NIERMANN dit qu'ils sont prisonniers à Lorient. On découvrira leurs corps en mai 1945, lors des recherches faites à la Pointe du Cabellou sous la direction du lieutenant ROSSIGNOL et les indications d'un prisonnier de guerre allemand, ancien de la G.A.S.T.

Le 7 au soir, les F.F.I. quittent Saint-Antoine pour cantonner dans un bois à Kergoat, puis à Troec...

Après le 10 août, les deux compagnies (« Libération » et « Vengeance »), rejointes par le lieutenant MOREL et ses hommes de Pont-Aven, se rapprochent de Concarneau, pour investir le Cabellou et autres positions tenues par les Allemands dans l'agglomération concarnoise avec l'aide des F.T.P. de la 5^e compagnie (Leclerc) de Concarneau – lieutenant LE CRAS qui a dû aller à Quimper chercher son armement – et puis de la 7^e compagnie F.T.P. de Concarneau issue de la milice patriotique constituée par le Front National, des F.F.I. de Rosporden, sous les ordres du capitaine MERCIER, des deux compagnies du bataillon « La Tour d'Auvergne », de Quimper : commandant KERVAREC (« Gaston »), lieutenants MÉVEL, ANCELOT, de la compagnie F.T.P. de Fouesnant : lieutenant LOUÉDEC.

L'ensemble des unités F.T.P. du Sud-Finistère est placé sous le commandement d'André STÉPHAN.

Dans l'intervalle, le 8 août, des enfants autorisés à quitter la ville regagnent des centres ou des familles d'accueil à la Forêt-Fouesnant et Quimper.

Une proposition faite par le commandant RINCAZEAUX de considérer Concarneau comme ville ouverte reste sans résultat, des bruits circulant selon lesquels les Allemands feraient sauter le port.

Le 10 août, deux destroyers anglais bombardent, de la rade, les bateaux allemands dans l'arrière-port. Dégâts peu importants.

Le 13 août, OTTO décrète l'état de siège. Seules les voitures de ravitaillement pourront circuler.

Le 14 août, une voiture dans laquelle se trouvent Jean MARIN et des journalistes-cinéastes est mitraillée par le poste de Kerviniou.

Le 16 août⁵, quelques chars américains apparaissent à l'entrée de Concarneau sous le commandement du colonel américain BROWN, dont l'adjoint, le capitaine MARINA parle français. Celui-ci, en accord avec les officiers F.F.I., enjoint au commissaire de police d'amorcer des pourparlers avec la Standortkommandantur. Les Américains envoient également une voiture avec haut-parleur pour tenter d'intimider les Allemands.

OTTO et NIERMANN craignent les « terroristes » qu'on leur a fait croire plus nombreux qu'en réalité. Ils accepteraient de se rendre aux Américains, dont on a grossi également les moyens, sur place. Mais, auparavant, ils veulent prendre l'avis des officiers de la garnison. Une décision de capitulation sort de cette réunion au cours de laquelle, dit-on, nazis et anti-nazis en seraient venus aux mains.

Mais des ordres arrivent, émanant de l'état-major de FAHRMBACHER à Lorient, qui impose de défendre les positions. OTTO fait prévenir les Américains de ce changement.

Toutefois, le 17, au début de la matinée, la compagnie qui tient Kerneach se rend après quelques obus tirés par les Américains comme il avait été prévu dans le processus de capitulation.

Le colonel américain, qui a amené un renfort d'artillerie, explique au capitaine anglais BLATHWAYT et au lieutenant américain TRUMPS⁶ qu'il n'a pas d'infanterie et leur demande qu'ils obtiennent des F.F.I. la protection des flancs de ses blindés.

Ainsi, la 1^{re} et la 3^e compagnies F.T.P. participent à l'attaque des casemates des Sables-Blancs, sous un feu violent de l'ennemi. Jean

DONNARD, de Quimper est tué. Devant le nombre des blessés⁷, les Américains décident le repli.

La 7^e compagnie F.T.P. avancée vers la ville, engage un combat acharné qui dure des heures. Le véhicule blindé utilisé par les Allemands intervient ; il doit faire demi-tour. Louis GUILLERME, Georges LECOZ, René RIOUAL détruisent un poste aux abords de la Kommandantur.

En fin d'après-midi, les F.T.P. décrochent, mais les Allemands continuent à tirer. Sous cette mitraille, les agents LE BAIL et TROLEZ assurent une liaison pour joindre les Américains et le capitaine anglais PRICE.

OTTO, en effet, a repris contact avec le commissaire de Police. Il va se rendre le 18 août, à 1 heure du matin, au capitaine MARINA.

FAHRMBACHER écrira : « Un capitaine de corvette de réserve, à qui revenait la charge de tenir Concarneau, abandonna son poste sans donner d'instructions à ses troupes, livrant par cela même à l'ennemi la possibilité de faire irruption dans la ville. Comme on n'était pas sûr de pouvoir arrêter l'adversaire sur d'autres positions, la garnison de Concarneau et celle de Cabellou reçurent l'ordre d'évacuation... On engagea par contumace une procédure de conseil de guerre contre l'ancien commandant d'armes qui fut condamné à mort... »⁸

En attendant, le capitaine de corvette NEUTHOT, qui commandait la flottille de chasseurs de sous-marins, a été désigné pour remplacer OTTO.

Le 19 août, les F.T.P. forcent le camion blindé allemand qui s'est risqué dans le secteur de Kerneac'h à rebrousser chemin. Ce même jour, ils escortent une nouvelle fois les chars américains qui attaquent les casemates des Sables-Blancs.

Les Américains échangent des obus avec les Allemands, lesquels provoquent certains dégâts et incendies. Les Alliés repartent ensuite vers Lorient, laissant les F.F.I.-F.T.P. assumer le blocus qui s'avère au reste efficace. Ils semblent vouloir, selon leur tactique, laisser la situation pourrir pour ensuite cueillir les Allemands.

Le 20 août, l'ordre est donné à la population – il reste au moins la moitié des habitants – de quitter la ville. L'opération se poursuit le

21. Les gens à pied ou dans des camions, passent par les endroits contrôlés par les F.F.I.

Les Allemands commencent leur évacuation sur Lorient. « L'opération n'était possible que de nuit et par mer », dira le général FAHRMBACHER.

Dès le 6 août, les F.F.I. MARTIN, Fernand PICARD, patron de pêche, et LE GOFF avaient tenté une opération audacieuse pour obstruer le chenal en coulant le chalutier *Ma Salver*. Ils regagnèrent ensuite la côte dans un canot. Mais la passe resta praticable.

FAHRMBACHER, qui chargea un enseigne de vaisseau particulièrement « prévoyant » de diriger l'opération d'évacuation, a l'air de considérer que celle-ci se déroula dans le secret.

Il n'en fut rien.

Dans la nuit du 22 août, trois bateaux allemands entrent dans l'arrière-port. Mais l'ennemi est surveillé.

Ainsi, les patrouilles des sections Albert BOURLÈS et Alain AUTRET, de la 1^{re} compagnie F.T.P., sur les secteurs de Stang-ar-Lin, Kerest et le phare de Beuzec, signalent cette même nuit du 22 au 23 août, des « mouvements et bruits de chargement de bateaux » et l'animation qui va régner dans le camp des Allemands, les jours suivants, ne laisse aucun doute sur leurs intentions.

C'est en observant ces mouvements, que Louis KREBS, maire de Lanriec est tué à sa fenêtre le 24 août, à 7 h 30, par une rafale de mitraillette.

Mais les Concarnois ont eu, durant le siège, le souci de faire épargner leur cité (qui risquait de subir le sort de Saint-Malo. Ils savaient que l'artillerie allemande pouvait orienter son tir vers la ville. De plus, les F.F.I.-F.T.P. ne disposaient que d'armes légères et de quelques mortiers, face à un adversaire qui possède un armement lourd, des canons, des abris sous béton. L'effectif des patriotes n'est guère supérieur du moins au début à celui de la garnison⁹, car d'autres fronts d'investissement sont à tenir dans la presqu'île de Crozon, les secteurs d'Audierne et de Quimperlé.

OTTO a menacé par ailleurs, au début de faire sauter le port en cas d'attaque de la Résistance. Celui-ci est miné par une dizaine d'engins de 500 kilos, dont deux seulement exploseront, causant

des brèches dans les quais, après l'embarquement des Allemands, la mise à feu des autres n'ayant pas été faite.

Mais, jusqu'au dernier jour, les escarmouches quotidiennes se poursuivent entre les Allemands et les patriotes. Ceux-ci procèdent à des diffusions de tracts les invitant à se rendre. Quatre soldats sont tués dans une voiture hippomobile ravitaillant le poste de Kerviniou par une patrouille de la 1^{re} compagnie F.F.I. Dans la soirée du 24 août, des groupes francs des 1^{re} et 2^e compagnies attaquent ce même poste. Le bilan est de 20 prisonniers. Deux volontaires sont tués : Louis SELLIN et Lucien PICARD.

Les patriotes auront perdu un certain nombre des leurs, mais bien des vies humaines ont été épargnées.

La dernière victime des Allemands est un retraité, Félix LE PICO (74 ans) abattu vers les 23 heures près de son domicile, au moment du passage de soldats qui, venant du Rouz, se préparent probablement à l'embarquement.

Très tôt le matin, les patrouilles des F.F.I. et F.T.P. constatent la disparition des derniers Allemands après ces quatre années d'occupation et les semaines éprouvantes du siège.

Concarneau est libre et pratiquement intact.

Dans la nuit, au large, sous Groix, les bateaux qui transportent la garnison cherchant le refuge de Lorient, sont pris à partie par des destroyers alliés. Ils se dispersent. Un seul est touché, paraît-il, comptant un mort et de nombreux blessés¹⁰.

A Concarneau, ayant levé le dispositif d'investissement, les patriotes font leur entrée dans la ville.

Le siège de Concarneau vu par l'équipe Jedburgh « Gilbert ».

L'équipe Jedburgh « Gilbert » (capitaine BLATHWAYT...) rend compte de certains épisodes du siège de Concarneau :

16 août. – Quelques tanks américains, peu nombreux, arrivent près de Concarneau. Une centaine de prisonniers sont faits sans combat (à placer le 17). Ils demandent à la garnison allemande de se rendre le matin suivant.

17 août. – Les Allemands ont refusé. Les Américains ouvrent un feu d'artillerie (sur les positions allemandes), puis, à l'inquiétude des F.F.I. ils se retirent.

Une plainte au sujet de ce comportement est adressée à la III^e armée à Rennes.

Les F.F.I. (et F.T.P.) entourent Concarneau. A la demande du colonel BERTHAUD, des pourparlers avec le commandant de la garnison allemande sont entamés. Une entrevue doit avoir lieu à la Maison-Blanche dans un « no man's land ».

Quand l'équipe Gilbert et le lieutenant TRUMPS arrivent sur les lieux, les Allemands bombardent lourdement au mortier de 47 mm, 20 mm et au canon anti-tanks. Le lieutenant TRUMPS est blessé (légèrement)... L'équipe se sauve en voiture.

Cette nuit, le commandant allemand se rend lui-même aux Français (en fait au commissaire de Police) et fait des excuses pour le bombardement, disant qu'il a été ordonné par un membre de la Gestapo (il s'agit de FUSCH probablement), qui l'avait remplacé.

Les Américains reviennent dans la nuit avec davantage de chars... A 15 heures, le capitaine BLATHWAYT et le lieutenant TRUMPS, accompagnés par 30 F.T.P. (chacun), escortent les chars. Plusieurs centaines de F.F.I. (et de F.T.P.) ont déjà occupé des positions avancées.

18 août. – Concarneau est évacué par la population civile à 16 heures. Un bombardement des deux côtés se poursuit jusqu'à 20 heures. Après quoi les chars américains se retirent de nouveau. Les patrouilles d'avant-garde F.F.I. (F.T.P.) perdent un homme et ont 30 blessés.



Concarneau : Défilé des F.F.I. (Photo Le Merdy).

19 août. – Les Américains bombardent les positions ennemies, sans l'assistance des Français.

20 août. – Les Américains se retirent finalement bien que les Français aient, à un moment donné, pénétré au centre de la ville. Ils durent, eux aussi, se replier, la ville étant dominée par les canons de la péninsule fortifiée du Cabellou.

24 août. – Une casemate du Cabellou est prise par les F.F.I. 25 prisonniers...

1

Voir aussi chapitre « La Résistance dans deux établissements scolaires finistériens — Quimperlé... »

2

Ouest-France du 20 août 1964.

3

Le Télégramme du 29 août 1964.

4

FAHRMBACHER

5

La 1^{re} compagnie de Rosporden signale des blessés par éclats ou par balles le 16 août : Pierre et Yves KERSULEC, Eugène PORHIAC, Yves RICA.

Par ailleurs, ayant accompagné la voiture haut-parleur, Eugène GRALL et André LIGEN secourent un officier américain blessé par balle au cours de l'opération.

6

Le 17, Robert LE MAO, de Saint-Yvi est tué, François DELISSE, André COTTEN, Alain FARO, Louis LAMÉZEC, Bertrand LE BARILLEC sont blessés.

Ce même jour, Mme Noémie BRÉMUREC (35 ans) est tuée par une balle tirée par un soldat allemand placé au bas de la rue Pasteur.

(6) Voir rapport équipe Jedburgh « Gilbert ».

7

Plusieurs dizaines de blessés, Jean HÉMERY, Maurice MÉVEL, Louis HELOU, Marcel ADAM, Corentin HEMERY, Marcel KERVIEL, de la 3^e compagnie, et ce même jour et le 19 août : Roger SAVARD, Paul GOUZARCH, Marcel BIDON, André CRENN, Lucien PERNEZ, Jacques ARHAN, Jean LE COZ, François GLOANEC, François GRALL, Pierre ROBIN, LE CORRE, GUIRRIEC, JUGEAU..., de la 1^{re} compagnie, Georges LE COZ, de Concarneau...

8

FAHRMBACHER.

9

La presse (*Ouest-France* du 29 août 1964) fera état d'un millier de F.F.I-F.T.P, au défilé de la Libération.

10

FAHRMBACHER.

Sources :

– « A travers les départements meurtris », p. 78-79.

- « J'ai choisi la tempête », Marie CHAMMING'S.
- Rapport sur le siège de Concarneau – 1944 (C.H.G.)
- Presse : *Le Télégramme*, 24 juin 1964 (Albert PHILIPPOT), 19, 20, 21, 28 août 1964. *Ouest-France*, du 28 août 1964.
- Divers témoignages.



Défilé des F.F.I. (Photo Le Merdy).

Quimperlé, en liaison avec le Morbihan.

Au début de 1944, sous l'impulsion d'André COQUEBERT DE NEUVILLE, d'ARZANO, secondé par Hubert LE PIVERT, René DESCHARD^{CV}, de Quimperlé, Pierre DE LÉPINEAU, d'Arzano, le Groupe O.R.A., en liaison avec les responsables du Morbihan, fusionne avec « Libé-Nord » dont le chef cantonal Lucien QUÉMÉNEUR, du district des Eaux et Forêts, est assisté d'Henri LE NOGRE, mécanicien-dentiste, de GUILLOU, employé de la S.N.C.F. à Quimperlé, Louis JÉGOU, à Baye, SÉGALOU à Doëlan, Joseph GERBES, à Tréméven.

L'ensemble se place en mai-juin sous le commandement militaire du capitaine d'artillerie Sylvain LOYER, secondé par le lieutenant Pierre BRUNERIE (architecte).

Des éléments de « Vengeance » s'y rallient, désorganisé par la répression (Eugène GENOT et sa famille), qui cherche à frapper

encore en juillet des membres de ce Mouvement.

Le 7 juin, des chefs de groupes reçoivent l'ordre de rejoindre Controal en Tréméven et de constituer des équipes d'action directe, chacun coupant tout contact avec sa famille.

Le capitaine LOYER établit son P.C. à Cleubeuz en Mellac.

Le groupe chargé du secteur Ellé-Laïta (maquis de Rosgrand) compte une vingtaine d'hommes armés de deux mitraillettes avec dix chargeurs et cinq revolvers. Dès le lendemain, il sabote le réseau téléphonique aérien et souterrain. L'une des opérations les plus réussies aura pour objectif, au début de juillet, les pylônes de la ligne électrique à haute tension du camp d'aviation de Lann-Bihouée.

Des effectifs plus importants de volontaires convoqués le lendemain du jour « J », par manque d'armes, sont renvoyés chez eux quelques jours après.

Mais des éléments participent aux sabotages, appartenant aux sections de LÉPINEAU, TANGUY, COCHE...

A Baye, un groupe s'installe à Pontic-Eon (ferme GUYOMARD), sous le commandement du chef de section Corentin JÉGOU (sous-officier). Le 21 juin, des volontaires, GOURMELIN, KERLIR, LAURENT, LE MESTRE, y ramènent des armes et munitions provenant du maquis de Controal. Lucien QUÉMÉNEUR, qui assure la liaison, remet à CALVAR une mitraillette Sten.

Le 29 juin, une embuscade est montée au lieu-dit Le Guilly en Moëlan-sur-Mer. Il s'agit d'intercepter le vaguemestre allemand pour lui enlever son arme. En fait, deux soldats cyclistes se présentent, dont l'un porteur effectivement d'une sacoche. Les patriotes surgissent (GOURMELIN, KERLIR, et CALVAR). L'un des militaires culbute ; l'autre, venant à 30 mètres derrière, réussit à s'enfuir, blessé au bras. Le butin est maigre : un fusil Mauser et une grenade.

En représailles, les Allemands font une grande rafle.

Le 30 juin, le maquis se renforce : 48 hommes sont répartis entre trois groupes de combat ayant à leur tête : TRESSARD, FOUESNANT et SELLIN. Pierre GOURMELIN commande un groupe de liaison, Jean MARREC étant chargé du ravitaillement.

Boblaie et Rosgrand.

Les Allemands patrouillent activement dans le canton. Le 3 juillet, on découvre les corps de Jean PIQUET (31 ans) et de Lucien BOUDIC (32 ans), abattus dans un chemin à Kervorn en Guilligomarc'h.

Le 11 juillet, à Querrien au lieu dit Kerstang-Combout, à la limite du département, des mercenaires russes fusillent six Résistants du Morbihan, précédemment détenus au centre du Faouët : CAIGNEC, François QUINTRIC (34 ans), Jules LE SAUZE (25 ans), Vincent HELLO (23 ans), Louis CHRISTIEN (19 ans) et un inconnu^{CW}.

Mais dans le secteur de Quimperlé, le centre de l'action résistante se trouve porté à Rosgrand en Rédéné. Un parachutage a eu lieu dans la nuit du 8 au 9 juillet sur le terrain « Alain » (nom de code) à Boblaie en Meslan (Morbihan), à la limite de Locunolé. Sur place : LOYER, BRUNERIE, RIVIERE, LE PIVERT, les sections TANGUY, DE LÉPINEAU, MEFORT réceptionnent douze containers, neuf paquets et les membres de l'équipe « Francis » (cf. Jedburgh).

La disposition d'explosifs permet désormais d'intensifier les sabotages : cinq sont opérés sur la voie ferrée, causant trois déraillements.

Les parachutistes, conduits par André DE NEUVILLE, en descendant le cours de l'Ellé jusqu'à Rosgrand, se retrouvent dans une grotte naturelle avec leur poste-émetteur. Les maquisards cantonnent dans le bois environnant le château.

Deux dépôts de matériel ont été constitués lors du parachutage. Selon les instructions du capitaine LOYER, DE LÉPINEAU fait ramener les armes par charrettes à Rosgrand, pour être réparties dans la nuit du 24 au 25 juillet entre les maquis du secteur.

C'est ainsi, que le groupe de Baye : JÉGOU, GOURMELIN (père et fils), LAURENT, KERLIR, CALVAR, quitte Rosgrand à minuit et, déjouant la surveillance des Allemands, réintègre le maquis à 6 heures du matin avec un FM, des mitraillettes, fusils et grenades.

Mais le matin du 26, de bonne heure, les Allemands (des « Russes blancs » des bataillons de Sécurité qui cantonnent maintenant à Quimperlé) découvrent des containers abandonnés qui n'ont pu être jetés dans l'Ellé.

Rosgrand, qui appartient à la famille DE NEUVILLE, est encerclé vers les 8 heures. Les maquisards réussissent à s'enfuir, laissant

toutefois derrière eux une partie du matériel radio.

Le général Louis DE TORQUAT DE LA COULERIE (né en 1873), parent de la famille DE NEUVILLE, qui séjourne au château de même qu'André HERVÉ, fermier à Rosgrand sont emmenés à pied à la Feldgendarmérie à Quimperlé, puis séparément à la prison (l'école de Bel-Air).

Le général a eu des contacts journaliers avec les parachutistes, sans avoir de responsabilité dans la Résistance. Il sera fusillé.

Ce 26 juillet, à Tréméven, les Allemands ou mercenaires attaquent les maquisards notamment au village de Kergoat. Ils tuent Henri JÉHANNO et André RAFFELÉ, de Quimperlé. Yves PUILLANDRE, cultivateur, laissé pour mort sur le terrain, se rétablira. Les Allemands abattent Yves BERTHOU, de Quimperlé, facteur remplaçant qui s'était arrêté sous un pommier près duquel se trouvait un fusil.

Les soldats arrêtent au moins une vingtaine d'hommes et parmi ceux-ci des Résistants : Jean COCHE, emmené à la prison de Bel-Air, ainsi que Louis JAFFRÉ qui sera fusillé, Marguerite LE BARS, de Quimperlé, soupçonnée d'aider le maquis, au reste Résistante de la première heure.

Les 27 et 28 juillet, le maquis de Kerangouarec en Arzano, P.C. d'André de NEUVILLE, subit des tentatives d'encerclement par l'ennemi, d'un effectif de 300 hommes environ. Le décrochage s'exécute sans perte d'aucune arme. Seul, le matériel de campement tombe entre les mains des Allemands. Poursuivi, le groupe se disperse dans les fermes de la région de Meslan et se reconstitue huit jours plus tard.

Mais, le 28, bien qu'étant au courant de l'arrestation du général DE TORQUAT, André DE NEUVILLE décide d'aller à Rosgrand pour récupérer le matériel radio. A. DE LÉPINEAU le met en garde contre le danger de cette opération ; il demande seulement de se charger de conduire l'équipe Jedburgh à Querrien (cf. Team « Francis »).

DE NEUVILLE est armé de son colt. Une rafale de mitraillette l'abat dans le bois de Rosgrand où l'on retrouve son corps sous une mince couche de terre, le visage écrasé à coups de crosse.

La guérilla.

Le 29 juillet au matin, l'ennemi investit le secteur de Baye, tirant au hasard. La présence du maquis a été dénoncée par un agent des Allemands. Au cours de la rafle le chef de section Corentin JÉGOU est pris et Théophile KERLIR, repéré probablement la veille quand il faisait la corvée de pain pour le maquis, est fusillé.

Les soldats mercenaires perquisitionnent, pillent, brutalisent Mme JÉGOU.

Le soir même, les patriotes parviennent à déplacer le dépôt d'armes situé près de la ferme Guyomarch.

A partir de l'ordre de guérilla générale, le 3 août, trois secteurs sont délimités, tenus par :

– la 1^{re} compagnie sous les ordres de RIVIÈRE (détachement de LÉPINEAU et TANGUY) ;

– la 2^e compagnie : lieutenant KERVEC (détachements MEFORT et CUTULIC) ;

– la 3^e compagnie : lieutenant BRÉVINI (détachements CORNOU et GUILLORÉ, section FAMCHON).

Les sabotages de voies ferrées et de lignes téléphoniques se poursuivent, ainsi que les abattages d'arbres.

Du secteur sud où le lieutenant BRÉVINI a installé son P.C. à la ferme de Locquilec en Baye, chez Jean-Marie MARREC, une quinzaine de maquisards, conduits par LAURENT et Jean GUILLOU, font en plein jour, le 4 août, un transport d'armes à dos, de Scaër à Baye et un second, par la suite, dans la charrette de M. TOULGOAT.

Le 4 août, les F.F.I. de Scaër se trouvent engagés à Mellac, sous le commandement du capitaine LEZACHMEUR. Les F.T.P. (de Scaër également), commandés par BUREL, interviennent pour les aider à décrocher^{CX}.

Le 5 août, un groupe du détachement de LÉPINEAU attaque une colonne ennemie sur Rédéné, lui infligeant des pertes. Les F.F.I. ont un mort : Emile THÉON, de Locunolé, et deux blessés : PRADO et LOELLO.

Le même jour le groupe SÉGALOU a un accrochage à Croas-ar-Gall dans le secteur de Clohars, qui fait cinq blessés parmi les

Allemands. Jean-Marie LE BLOA, présent sur les lieux au moment de la rencontre, est gravement blessé.

A Clohars-Carnoët également, un détachement de F.T.P. commandé par Michel BONNAIRE, outre les sabotages des communications, attaque les convois allemands. A Saint-Germain, les Allemands perdent cinq hommes, à Saint-Maurice (groupe BONNAIRE-PÉREZ) trois hommes et un prisonnier.

Dans le secteur de Baye, un ancien du maquis, Pierre GOURMELIN, a cinquante-deux ans. Le plus jeune, Maurice ROUSSEAU, quatorze ans, coupe lui-même les fils téléphoniques au Purit.

Le 6 août, dans la soirée, on signale un détachement allemand d'une soixantaine d'hommes venant de la direction de Quimperlé avec un canon léger. On suppose qu'ils visent le P.C. de la compagnie à Locquilec. Les F.F.I. attaquent la colonne sur la route de Quimperlé à Riec, au lieu dit Kercapucher. Mais les forces étant inégales, ils doivent se replier dans des conditions difficiles. L'ennemi, en représailles, brûle la ferme GUYOMARD, l'ancien P.C. du maquis à Pontic-Eon.

La compagnie du lieutenant KERNEC, renforcée par le détachement TANGUY, opère sur la route du Faouët. DE LÉPINEAU, au lieu dit Kerstrado en Quimperlé, harcèle les forces allemandes qui se replient sur Lorient.

A Quimperlé, sous le règne de la terreur.

Le 4 août au matin, le bruit court que les patriotes doivent attaquer la ville vers les 13 heures. Les rues se vident, puis chacun vaque de nouveau à ses occupations.

Lorsqu'aux environs de 19 h 30, on entend une fusillade, on pense aux F.F.I. Mais il s'agit d'Allemands ou de « Russes blancs ». La ville va être soumise à la terreur pendant des heures.

Vers 18 heures, la Feldgendarmerie quitte assez rapidement l'hôtel du Lion d'Or réquisitionné, place Nationale, pour embarquer dans des voitures. « Ils » s'en vont. La nouvelle se répand. Des gens s'introduisent dans l'immeuble, curieux ou « récupérateurs ». D'autres se groupent sur la place, observant ce qui se passe.

Une vingtaine de soldats surgissent, jetant des grenades dans l'hôtel et tirant dans la direction de la foule. Les patrouilles se succèdent dans la soirée et la nuit, mitraillant au hasard.

On comptera six morts : Louis RIOU, brigadier de police municipale, en service (son collègue Vincent GUILLOU est blessé), Noël LAGADEC (69 ans) et Paul LE ROUZIC, tués dans leurs jardins, Louis EVEN, cultivateur, tué sur la route, Pierre JAFFRENNOU, blessé mortellement dans son champ, Germain LE GALGUEN, employé des Chemins de Fer, tué en service à la gare.

Six personnes au moins sont blessées, plus ou moins gravement, dans la rue ou à leur domicile. Dans les bâtiments de l'école de Bel-Air, abandonnés aussi par les Allemands, on découvrira deux morts par balles et éclats de grenade.

Au cours de la nuit du 6 au 7 août, une jeune fille de quatorze ans, habitant la rue du Cimetière, sera emmenée par des Géorgiens ou Caucasiens et tuée d'une balle dans la poitrine.

La ville libérée.

La Résistance a eu l'intention d'intervenir en envoyant un ultimatum au capitaine commandant la formation de mercenaires. Mais, des renseignements obtenus sur place par les chefs F.F.I. dont L. PÉRON, le capitaine LOYER lui-même, les effectifs ennemis trop importants, se trouvent renforcés par des convois venant notamment de la région de Moëlan-sur-Mer. Outre les « Russes blancs » au nombre de 300 à 350, il y a les Allemands, relativement nombreux au château de la Roche-Beaubois, sous le commandement d'un colonel, puis d'un lieutenant. Celui-ci a averti la municipalité que pour un Allemand abattu, il ferait exécuter 60 otages et brûler des maisons.

Par ailleurs, on observe que les convois sont en instance de départ.

En fait, le 8, vers les 23 h 30, la troupe allemande quitte Quimperlé pour Lorient, remplacée immédiatement par les F.F.I., le capitaine LOYER prenant le commandement de la place. Partout les sections ont reçu l'ordre d'établir des postes autour de la ville.

Avant de quitter Quimperlé, les Allemands ont mis le feu au centre de ravitaillement de l'armée à Kergostiou, où sont entreposées de grandes quantités de vivres, détruites malgré l'intervention des pompiers et de la population. On sauve une trentaine de bovins détaillés pour la population.

Dans l'après-midi du 9, des troupes F.F.I.-F.T.P. venant de Scaër et d'ailleurs prennent position sur les routes afin de prévenir une intervention d'Allemands ou de mercenaires.

L'organisation des F.F.I. doit faire face à des tâches lourdes de contrôles de collaborateurs et suspects. Des étrangers, anciens des chantiers Todt, sont restés dans le secteur.

Le 10 août, Quimperlé pavoise en l'honneur des F.F.I. De trois véhicules de liaison descendent des Américains qui prennent contact avec le commandant de la place, au P.C. de l'hôtel du Lion d'Or.

Il n'y a ni foire, ni marché en raison de la situation précaire de la région. Le travail est interrompu partout, faute d'électricité, rétablie seulement à l'heure des informations.

Le 12 août, plusieurs automitrailleuses américaines circulent en ville pendant la journée, sous les acclamations de la population. Leur présence rassure. Par ailleurs, les F.F.I. sont vigilants. Les gens apprécient le calme relatif après la terreur des jours passés.

Le 12 août, Jean MARIN (Yves MORVAN), journaliste aux émissions de la B.B.C. « Les Français parlent aux Français », est accueilli par les F.F.I., les autorités municipales, et très applaudi par la population.

Le 13 août se déroulent les obsèques du lieutenant de gendarmerie JAMET, fusillé avec « POUSSIN » et inhumé à Lanvéneq.

Les fusillés de Kerfany-les-Pins.

On apprend que les corps de Quimperlois viennent d'être découverts à Moëlan-sur-Mer. Cinq fosses ont été mises au jour à Kerfany-les-Pins en cette commune, sur l'indication de deux Polonais passés aux F.F.I. et qui avaient été enrôlés dans la Wehrmacht.

Après avoir procédé à l'exécution sans jugement de patriotes, ou suspects d'appartenir à la Résistance, les Allemands laissaient aux mercenaires russes, cantonnant à l'école de Kergroës, le soin de recouvrir d'une mince couche de terre les corps préalablement dépouillés de tout objet de valeur.

Vingt Français « de tous âges, de toutes croyances, de toutes conditions sociales, de l'ouvrier à l'officier supérieur »^{CY} tombèrent là les 29, 30 et 31 juillet (dates probables).

Le général DE TORQUAT (71 ans), Théophile KERLIR (de Keryado), Louis JAFFRÉ déjà cité, Jean-Marie-NOACH (28 ans), François NOACH (26 ans), René LAUREAU (41 ans), René COLIN (39 ans), Arsène COADOU (34 ans), Adolphe FURIC (39 ans), de Névez, Louis BOURHIS (23 ans), Pierre LE Roux (22 ans), de Lanriec, Lucien HASCOET (23 ans) de Concarneau, Louis LE GUENNEC (33 ans), Henri TANGUY (20 ans), Louis LAURENT (22 ans), de Moëlan, Alexis CADORET (32 ans), Yves LÉLIAS (21 ans), François LE TOLLEC (21 ans), César OUSHOORN, d'origine belge (23 ans), Pierre PEYRE (52 ans), de Quimperlé, et un parachutiste anglais.

Les deux soldats polonais en question, Raymond MELLER et Pawel WISSIK, déclarèrent : « Les Français furent amenés à Kerfany en voiture cellulaire. Ils étaient épuisés... Les Boches les relevèrent brutalement et les conduisirent sous les pins... Ils portaient des traces de coups, leurs yeux étaient démesurément enflés, le sang ruisselait sur leur visage... Nous étions profondément touchés en voyant cet horrible spectacle, mais, hélas ! à deux nous ne pouvions rien faire... Une fois, ils furent lâchement abattus l'un après l'autre. Une autre fois, liés deux à deux, ils furent froidement

exécutés à la mitrailleuse. Une quarantaine de soldats allemands assistèrent impassibles à cette sinistre exécution... L'une des victimes s'élança vers la mer... Il était jeune, il ne voulait pas mourir. Blessé, il fut placé contre un arbre et achevé sans pitié. »^{CZ}

La prison de Bel-Air.

Certains prisonniers furent exécutés le jour même de leur capture. Mais nombre d'entre eux avaient été détenus pendant plusieurs jours, à Bel-Air, en Quimperlé, à l'école primaire supérieure de jeunes filles. De là, partait le fourgon qui s'en allait à Kerfany, précédé d'une voiture de la Feldgendarmerie. A l'époque, le responsable de la prison était un adjudant dénommé Walter SCHNEIDER.

L'installation d'un camp de l'Organisation Todt, laquelle employait des milliers de travailleurs étrangers et français sur les chantiers de la base sous-marine de Lorient et du terrain d'aviation de Lann-Bihoué, remontait au début de l'Occupation. Les Allemands appelaient ce camp, le « Lager Wick » (ou Major Wick).

Un bâtiment servait de prison, comportant des cellules qui devaient être, à l'origine, les locaux disciplinaires de l'Organisation Todt.

Mais en 1944, surtout pendant les derniers mois de l'Occupation « Bel-Air » reçut des Français arrêtés par la Feldgendarmerie, réfractaires, Résistants, otages de la région de Bannalec-Scaër, de Quimperlé, ou des communes limitrophes du Morbihan.

Au début, les détenus étaient transférés au bout de quelques jours à Saint-Charles – Quimper, mais certains, par la suite, partirent directement du « Lager Wick » pour Rennes, Compiègne et les camps de concentration (dont deux jeunes Résistants arrêtés à Lanvénegen le 25 mai).

Les réfractaires pris dans les rafles (une cinquantaine capturés le 12 février 1944) étaient dirigés sur le Camp Franco, à Hennebont (Morbihan), d'où nombre d'entre eux s'évadèrent.

La détention à Bel-Air fut pénible par le raffinement des sévices pratiqués, dont témoignèrent notamment Pierre GUILLOU, Jean COCHE, Maurice BIENVENU, de Quimperlé^{da}.

Le 4 août, la Feldgendarmerie, quittant Quimperlé, transféra les prisonniers, au nombre d'une vingtaine à la caserne Bisson à Lorient, puis pour la plupart, le 14 août, à l'île de Groix où, vers le 25, ils parvinrent à s'évader, de même que Corentin JÉGOU et d'autres, grâce à la complicité de marins-pêcheurs.

Quant à Maurice BIENVENU, sans doute dans la précipitation du départ, il avait été oublié dans une cellule de Bel-Air.

Mais d'autres détenus encore eurent un sort tragique, outre DAÉRON, LE Coz, LE FORT, KERMABON, HASCOET, MONFORT (cf Maquis de Scaër) : dans la nuit du 23 mai, les Allemands avaient, probablement à la suite d'une dénonciation, cerné le village de Kernone en Querrien où se trouvaient trois maquisards de Lanvénegen (Morbihan) : François LE GALLIC (40 ans), René LE DUIGOU (21 ans), François HENRIOT (23 ans). Ils furent transférés vers le 10 juin, avec Yves JAN (24 ans), arrêté le 6 juin à Quimperlé, à la citadelle de Port-Louis où l'on retrouvera leurs corps après la reddition de la poche de Lorient.

A propos de Quimperlé, à signaler le décès à l'hôpital de cette ville, le 30 juin 1944 d'Yves PERHERIN (19 ans), Résistant, originaire de Cléden-Cap-Sizun, élève de l'Ecole Normale de Quimper. Arrêté une dizaine de jours auparavant, il eut le temps de dire qu'il avait été torturé et d'écrire à sa mère : « ... Je meurs pour la France. »

Sur le Front de Lorient (secteur de Quimperlé).

Dans la soirée du 3 août, les colonnes blindées américaines attaquent dans le Morbihan. Les F.F.I. – F.T.P. nettoient les différents secteurs du Morbihan et du Finistère et les Allemands (30 000 environ) se retrouvent refoulés et retranchés dans la « poche » de Lorient, d'où ils ne peuvent être délogés.

Quimperlé constitue un secteur de ce front d'investissement de Lorient qui se stabilise à partir du 15 août.

Les F.F.I., commandés par les capitaines LOYER, BRÉVINI..., au nombre de 600, occupent sur une dizaine de kilomètres, la rive droite de la Laïta, arrivent en renforts les F.T.P. de Scaër, du bataillon « Louis d'Or », sous les ordres de Christophe MOAL, la compagnie

de Coray, les F.F.I. de Scaër sous le commandement du lieutenant Charles LE FUR, les F.F.I. de Bannalec dont le capitaine Louis LAVAT recevra le commandement d'unités regroupées dans le 2e bataillon de Marche du Finistère, le bataillon de Concarneau (à la libération de ce secteur), des éléments du bataillon Bigouden...

Puis un détachement de fusilliers marins viendra occuper le secteur du Pouldu à Clohars-Carnoët (les marins de l'active sont appelés à se regrouper à Quimper le 20 août).

Les Américains vont placer quelques blindés aux endroits sensibles. Par ailleurs, leurs convois traversent, de temps à autre, la ville, allant sur Concarneau.

Mais la sécurité est incertaine à Quimperlé et dans les environs où les Allemands font des incursions pour se ravitailler.

Le 18 août, au cours d'une patrouille, Pierre GOURMELIN, qui fût à l'âge de cinquante-deux ans le doyen très actif du maquis de Baye, est tombé sous les balles d'un petit groupe d'Allemands dans le bois de Kerbertrand. Deux jours plus tard, on trouve, dans une prairie, le cadavre d'un soldat tué au cours de cette escarmouche. Les obsèques de Pierre GOURMELIN ont lieu le même jour que celles du gendarme MORISSET, fusillé en juin avec « Poussin » dans le Morbihan.

Le 20 au matin, un détachement allemand ayant franchi la Laïta au Pouldu sur des canots pneumatiques, une colonne américaine est appelée en renfort. L'ennemi fait demi-tour.

A partir du 1^{er} octobre, Quimperlé est soumis à un bombardement fréquent par obus de petit calibre, situation éprouvante pour la population qui comptera une ou deux victimes, et quelques dégâts matériels.

A Berluhec en Rédéné, le 25 octobre 1944, les Allemands tentent un retour sur Quimperlé et se heurtent aux F.F.I. de cette ville, qui perdent Louis FIOT, de Quimperlé, Joseph SAUX, de Mellac... Les Allemands ont des tués plus nombreux.

D'autres F.F.I. finistériens sont rattachés administrativement aux unités du Morbihan ; C'est le cas d'un corps franc de Quimper, qui, sous les ordres du lieutenant BILGER, intervient en septembre dans le secteur de Pont-Scorff.

Partout ailleurs, les combats cessant, la dissolution des F.F.I. devient effective le 25 septembre 1944^{db}.

Un régiment, le 118^e R.I., de tradition quimpéroise, est en cours de constitution avec des engagés pour la durée de la guerre. Placé sous le commandement du colonel GOUTEAU qui vient d'Algérie avec plusieurs de ses officiers, il dépend de la 19^e division d'Infanterie commandée par le général BORGNIS-DESBORDES, qui participe à l'investissement des « poches » de Lorient et Saint-Nazaire.

Un bataillon du 118^e R.I. formé à Quimper (et deux autres dans le Morbihan), est placé sous le commandement du capitaine ANGÉLI (officier de réserve) ; compagnie de commandement : lieutenant MORVAN, 5^e, 6^e et 7^e : capitaines LAUTRÉDOU, ANCELOT et NICOLAS, compagnie de mitrailleuses lourdes, capitaine LE GARS, tous officiers F.F.I.-F.T.P.

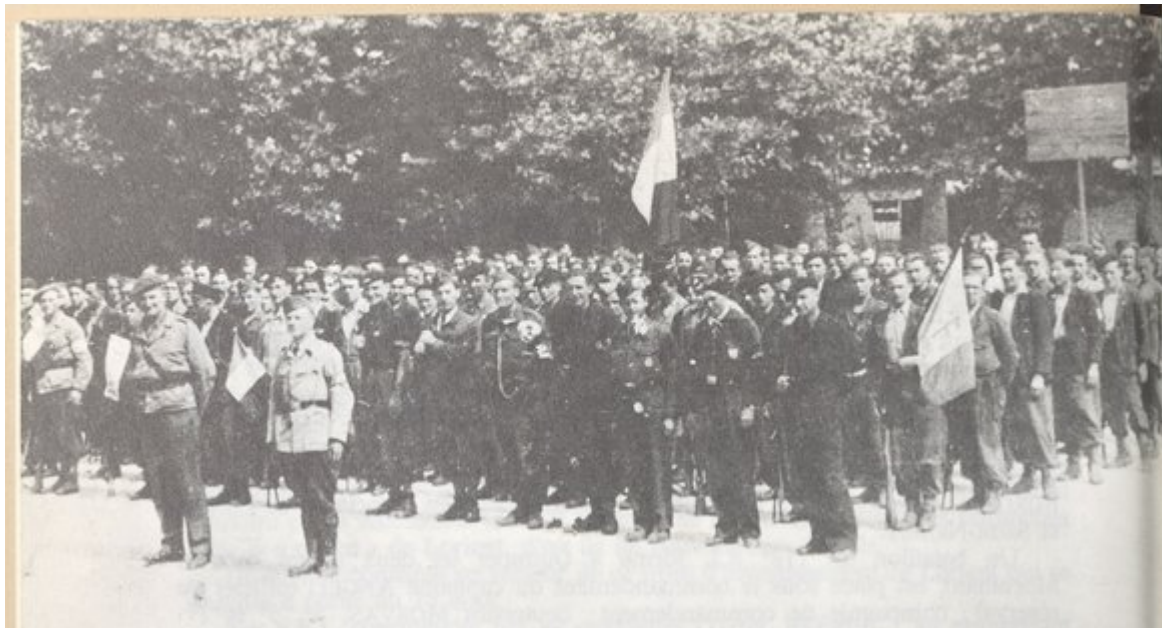
Le 118^e reçoit un équipement et un armement anglais.

Il quitte Quimper le 10 novembre à pied, faute de trains et de carburant, et rejoint la ligne du Front à l'est du Scorff, après des étapes à Rosporden et Mellac.

Le 118^e restera sur le front jusqu'à la reddition des Allemands le 8 mai 1945^{dc}. Avec les 1^{er}, 2^e, 3^e et 117^e (Quimperlé) bataillon Rangers.

On recense, cinquante noms de volontaires tombés dans le secteur de Quimperlé, dont 9 soldats (du 14^e bataillon Rangers), originaires des Côtes-du-Nord pour la plupart, tués à Saint-Pierre en Rédéné le 17 avril 1945.

*2e bataillon du 118^e R.I. sur le front de Lorient en janvier 1945 ;
Commandant GEOFFROY, capitaines NICOLAS (Gabriel), LAUTREDOU.*



Compagnie de Brieuc : capitaine P. LE GARS.

Un groupe de F.F.I. de Scaër.



VII. Le siège de Brest



*Après la prise du fort
de Kéranroux.*

Le siège de Brest

La défense de Brest

Les rapports du département de la Guerre des Etats-Unis affirmaient, en ce qui concerne les fortifications ceinturant la ville de Brest, qu'elles étaient les meilleures que les Allemands aient construites.

Il faut dire qu'ils bénéficiaient des réalisations antérieures remontant aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Le journal *Les Ailes*, qui a eu en mains les documents américains^{dd}, les présente ainsi : « Cette défense consistait non en une, mais en quatre ceintures de forts et de bastions occupés par 50 000 hommes, dont la plupart vivaient dans des casernements souterrains.

« La première ceinture extérieure était faite de vieux bastions bretons, dont les plus importants, au point de vue stratégique, avaient été sérieusement étendus et améliorés. Entre ces ouvrages permanents avaient été édifiées des fortifications de campagne comportant de grands travaux de terrassement et de boisage. Chaque fort comptait au moins cinq canons de 105 mm, couvrant ses approches, et de nombreux canons de campagne de 75 mm et de 88 mm, placés sous deux mètres et demi de béton et tirant au travers de fentes pratiquées dans des plaques d'acier épaisses de plus de 7 mm. Ces positions ne pouvaient même pas être attaquées de flanc, leur artillerie balayant 360° ; la terre et la mer étaient sous son feu. Quant aux servants, ils étaient eux-mêmes dans des abris de béton.

« Les Allemands disposaient, en outre, de nombreux canons antichars montés dans des tourelles blindées en acier, épaisses de plus de 10 mm comme celles des bateaux de guerre. Les deux servants affectés à chaque tourelle y avaient accès par une tranchée que protégeaient trois mètres de béton.

« Les vieux murs de la ville constituaient eux-mêmes une ligne de défense à l'abri des plus gros obus, en raison de leur épaisseur. A l'extérieur de cette ligne, les occupants avaient creusé un fossé

antichars, auquel ils avaient ajouté des canons de 75 et de 88 mm, protégés eux-mêmes par une épaisseur de béton égale à celle des forts. Tout autour des murs, ils avaient disposé une autre ceinture, celle de canons anti-aériens de 40 mm. avec également, une large protection de béton.

« Enfin, en plus, dans la ville même, des canons antiaériens avaient été placés en pas mal de points, tandis que le front maritime était naturellement garni de casemates en béton, édifiées à la base même des falaises, pratiquement indestructibles, puissamment armées, et qui s'opposaient à toute surprise du côté de la mer. Du côté opposé de la rade, des batteries étaient braquées face au port et à la ville.

« Ce formidable ensemble paraissait imprenable. Les Allemands eux-mêmes crurent peut-être qu'il ne pourrait jamais être pris et c'est cependant le but qui allait être fixé à trois Divisions américaines : la 2^e, la 8^e et la 29^e divisions d'infanterie. A ces forces terrestres se joignirent des forces aériennes tactiques de la IX^e armée de l'Air américaine qui jouèrent dans la bataille un rôle considérable et eurent ainsi, dans le succès, une part dont elles peuvent être fières. »

L'aviation joua un rôle important dans l'attaque de Brest et « Les Ailes » citent quelques exemples probants :

« La "côte 69", un des points les plus fortement défendus de la ligne allemande, s'opposait à l'avance des troupes américaines de terre. Les chasseurs-bombardiers intervinrent, mais si la plupart de leurs projectiles manquèrent de peu le but, ils le manquèrent tout de même ; une seule bombe toucha l'objectif. Cela suffit : l'ennemi n'avait pas encore quitté ses abris que l'infanterie était sur lui et enlevait la position.

« Autre fait du même ordre, à Kergonan, au nord de Brest. Pendant cinq jours, l'aviation avait bombardé cette position, également très bien défendue. Puis l'assaut fut donné avec l'assistance de quatre Q.47 « Thunderbolt » qui, à deux reprises, effectuèrent leur mission. L'effet de l'attaque aérienne fut de désorganiser la défense, d'amener les occupants de la position à s'abriter, tandis que le bataillon américain en profitait pour avancer et enlever ce point important.

« Penfeld, protégé au nord par une fortification sérieuse, fut pris dans des conditions analogues, cette position ayant été emportée par l'infanterie aussitôt après qu'elle fut détruite, incendiée, rendue intenable par les chasseurs-bombardiers. De même, à la veille de l'assaut final, une progression locale, très importante pour le déroulement ultérieur des opérations, put être réalisée par ce que les chasseurs-bombardiers avaient ouvert la voie. »

Ce 26 août...

A la suite d'une réunion tenue dans le bois du château de Kerno, près du Folgoët et réunissant le général MIDDLETON, commandant du 8^e C.A., le lieutenant-colonel B. FAUCHER et le major John W. SUMM de la mission Jedburgh assurant la liaison, décision est prise de répartir les forces F.F.I.-F.T.P. en trois groupements en vue de l'attaque de Brest.

– Avec la 29^e D.I. américaine à l'ouest de Brest, les F.F.I. suivants : 6 compagnies de Ploudalmézeau, F.T.P.F. Michel, les F.F.I. de Saint-Renan, Guissény, Plouescat, Marine F.F.I., Lesneven, Ploudaniel, Dixmude, les Russes, Brest-Ouest, soit 15 compagnies sous les ordres du lieutenant-colonel FAUCHER.

– Avec les 2^e et 8^e D.I.U.S.A., pour le secteur de Brest-Est et Nord et celui de Lambézellec : les F.F.I. de Kerhuon, Guipavas, Plabennec, Gouesnou, Bourg-Blanc, et trois compagnies de Lannilis.

– Groupe de réserve : F.F.I. et F.T.P. basés à Landerneau, soit quatre compagnies du bataillon Castel, les F.F.I. de Plougastel et de Brest-Est et le bataillon F.T.P. LE GALL, soit dix compagnies aux ordres du commandant GARION (Somme-Py).

L'offensive générale, après plusieurs jours de bombardements, tant par l'artillerie que par l'aviation fut déclenchée le 26 août par la 2^e D.I., la 8^e D.I. et les compagnies F.F.I.-F.T.P. que MIDDLETON ignorera dans son compte rendu de l'offensive.

Cet ouvrage n'a pas la prétention de donner au jour le jour un rapport de l'avance et des combats des alliés, tant dans les alentours de Brest que dans ses rues. Le lieutenant-colonel FAUCHER l'a fait dans une étude inédite, dactylographiée et dont

une copie est aux Archives municipales de Brest. Nous nous en sommes servi dans la rédaction du présent chapitre.

Laissons maintenant la parole à des témoins de ce siège : Français, Américains et Allemands. Les commentaires sont superflus.

Le siège de la ville.

Les quarante-cinq jours du siège de Brest auraient-ils pu être évités ? Bien des spécialistes le pensent, car les conditions étaient favorables pour prendre la ville sans recourir à un siège aussi long et à une destruction totale de la cité.

Au début d'août, la place était commandée par le colonel VON DER MOSEL ; Ce n'est que le 12 août que l'O.K.W. plaça toutes les troupes de la Wehrmacht sous les ordres du général RAMCKE, avec VON DER MOSEL comme chef d'état-major. Il y eut une semaine de flottement qu'il fallait saisir, la 266e D.I. n'ayant pas eu le temps de se replier, accrochée qu'elle était par les F.F.I. et les Américains. Ceux-ci ne pensaient qu'à leurs munitions et ne surent pas exploiter l'occasion. Le général EON, de la mission Aloès, ne cachait pas sa déception. N'écrivait-il pas : « Sans la pusillanimité et le manque de mordant du général MIDDELTON, commandant le 8e corps d'armée U.S., joints à une carence incompréhensible de la Home Flette britannique, on aurait pu mettre immédiatement la main sur Brest avant que rien n'y fût détruit, par une opération conjuguée des quatre armées : Terre, Mer, Air, Maquis bretons, que justifiait l'importance de l'enjeu et à laquelle s'est obstinément refusée l'amirauté britannique, malgré les abjurations de CHURCHILL. »⁽¹⁾

Le général EON qui, alors qu'il n'était que colonel, s'était vu confier le commandement des F.F.I. des cinq départements bretons le 4 juillet 1944⁽²⁾, n'était pas le seul à penser ainsi. L'historien anglais Little HART n'écrit-il pas lui-même : « L'avant-garde américaine aurait pu continuer vers l'est, sans rencontrer d'opposition, mais le Haut Commandement allié rejeta la plus belle chance d'exploiter cette occasion en s'en tenant au programme, maintenant dépassé, établi avant le débarquement, selon lequel

l'étape suivante devait consister en un mouvement vers l'ouest pour s'emparer des ports bretons »⁽³⁾.



*Fort
de
Guestelbras.*

*Lochrist
La batterie Graf Spee
(canon de 280).*



Et, à l'appui de ses dires, il cite le général WOOD : « Nous fûmes contraints de respecter le plan originel avec les seuls blindés disponibles qui étaient prêts à couper l'ennemi en pièces. Ce fut l'une des décisions les plus colossalement stupides de cette guerre. »

Il est vrai qu'au départ la confiance des Américains dans la Résistance bretonne était très limitée. Ils changèrent d'avis par la suite.

Le colonel d'infanterie H.E. POHER, historien en chef des forces d'intervention américaine en Europe, présente cependant l'attaque de Brest sous un autre angle. Le 8 août, la 6^e division blindée prenait position en vue d'attaquer en force le lendemain, mais on arrêta les préparatifs quand, dans la soirée, l'arrière-garde entra en contact avec la 266^e D.I. allemande que l'on ignorait. La 6^e division annula alors l'attaque, fit un mouvement tournant et tomba sur la 266^e D.I., l'anéantissant et faisant prisonniers le général SPANG et son état-major⁽⁴⁾.

L'effet de surprise était passé.

Le siège vu par des témoins.

Tenir un « journal » au jour le jour, dans des conditions, difficiles, noter les faits saillants – et ils ne manquaient pas – c'est ce que firent plusieurs de nos compatriotes. Certains ont bien voulu nous confier leur « journal », d'où nous avons extrait quelques passages en essayant de faire en sorte que les citations empruntées se complètent.

... ***Français.***

Gendarme BOUCHER, de la brigade de Saint-Renan

– 7 août 1944 : Vers les 12 heures, les blindés américains venant de Milizac s'avancent jusqu'à 1 kilomètre de Saint-Renan. Leur présence fait déclencher un tir d'artillerie sur le bourg de Milizac, causant la mort de six personnes et une vingtaine de blessés. L'église et une dizaine de maisons du bourg ont été gravement endommagées...

– 10 août 1944 : A Bel-Air en Brélès, au cours d'un engagement entre une colonne d'Allemands et des F.F.I., l'usine d'iode de M. VIENNE a été légèrement endommagée...

– 12 août 1944 : Des parachutistes allemands s'emparent d'un troupeau d'une vingtaine de vaches dans les prairies de Kerzouar, Kéravel, Kerzu, aux abords de la ville. Ils pillent le dépôt des « Docks de l'Ouest » et la cave du restaurant REINE-RAGUÉNÈS, à Saint-Renan. Ils emportent deux camions automobiles d'épicerie, de liqueurs diverses.

– 12, 13, 14 août : 10 à 15 000 réfugiés brestois arrivent à Saint-Renan. D'autres se dirigent vers les communes voisines, au nord et à l'ouest de la localité. Cinq cantines sont installées pour les nourrir... Les réfugiés sont presque en totalité couchés sur la paille. Une cinquantaine hébergés et nourris chez les CHEVILLOTTE, au château de Kergroadès.

– 15 août 1944 : Une patrouille de cinquante allemands, commandée par un officier, pénètre à la brigade de gendarmerie. L'officier déclare qu'il est à la recherche de deux jeunes soldats allemands disparus la veille en convoyant une auto de la gendarmerie (car blindé de Pontanézen), transportant des vieillards et blessés de Brest vers Ploudalmézeau. Il a ajouté que si les deux soldats n'étaient pas rendus dans les 24 heures, il ferait fusiller trente personnes de Saint-Renan et cinquante de Ploudalmézeau, à titre de représailles. Cette mesure n'a pas été mise à exécution à la suite de la réponse du général américain se trouvant à Lesneven. Ce message, remis le 16 au poste de barrage allemand de Guilers par le garde-champêtre NÉDÉLEC et M. TOURNELLEC, épicier, précisait que les deux soldats étaient prisonniers et en bonne santé. Si les Allemands – tous futurs prisonniers ou morts – ne renonçaient pas à prendre des otages, le commandant américain était prêt à sévir.

– 19 août à 17 h 20 : Une section américaine (trois voitures avec canons et mitrailleuses) et un motocycliste attaquent une section de soldats allemands démontant une ligne téléphonique à Pen-ar-C'hoat. Bilan cinq Allemands tués, six prisonniers. Les personnes qui se sont rendues sur les lieux du combat ont été mitraillées. Un réfugié a été tué.

– 22 août : Tir d'artillerie de 14 à 16 heures, sur le quartier de Pen-ar-Ru. Bilan : sept tués, trente-trois blessés, dont sept grièvement. Dix maisons endommagées, dont trois sérieusement. La population évacue la ville.

– 26 août : Libération de Saint-Renan, commencée la veille. Le réfugié DENIS a été tué par un obus tombé dans la cour COAT.

Antoine COSTE, directeur de la Défense passive à Brest

La Défense passive à Brest était divisée en quatre secteurs : le poste de commandement à l'abri de l'hôtel de la police, avec des équipes centrales à l'abri Sadi Carnot – Tourville. Le 1^{er} secteur, Brest *intra-muros*, comportant huit îlots ; le 2^e secteur, Recouvrance : six îlots ; 3e secteur, Annexion : dix-huit îlots.

– 4 août 1944 : Par affiche, l'autorité allemande ordonne l'évacuation totale de la population, à l'exclusion du personnel travaillant dans les services publics (eau, gaz, électricité...). La moitié environ de la population obéit à cet ordre.

– 7 août 1944 : L'état de siège est proclamé, applicable à partir de 15 heures.

– 12 août 1944 : La plupart des médecins de Lambézellec sont partis, ce qui complique la tâche du docteur LEMOINE, directeur des services sanitaires ; les chiens et les chats affamés, abandonnés par leurs propriétaires, parcourent la ville. Sur la demande de la mairie, les Allemands décident de les abattre. Le service de répurcation a cessé totalement de fonctionner depuis le 7...

Les Allemands ont réquisitionné les stocks de tabac. D'autre part, le pillage des maisons par les Allemands a commencé. Pillage individuel. Le maire distribue bien des papillons destinés à être apposés sur les maisons des gens qui ont un laissez-passer régulier, mais ces papillons ne servent à rien.

– 14 août 1944 : Rassemblement et évacuation de toute la population vers Saint-Renan, Lesneven et Daoulas...

20 h 15 : Alerte, bombes, environ 200 par groupe de 20 ; presque toutes les bombes en rade-abri. Un pétrolier déjà touché a été touché de nouveau.

Le *Clemenceau* rentré dans l'arsenal paraît touché. Le *Gueydon* est coulé. Dégâts sur la jetée de l'Ecole navale.

A la fin de l'alerte, je me rends au poste de commandement, hôtel de Police, à l'abri place Wilson. Sur tout le parcours, j'entends des coups de feu proches... Il s'agit de la Résistance qui a commencé les hostilités. A peine arrivé dans l'abri Sadi-Carnot, j'entends appeler tous les Allemands en armes (depuis quelques jours, les Allemands descendent de plus en plus nombreux dans cet abri construit pour les civils). Un feu roulant de mitrailleuse balaie la place Wilson ; on porte un agent blessé à mort au poste de secours. L'émotion est grande.

Dans la nuit, fouille de tous les gens de l'abri. Les Allemands arrêtent toute la police, y compris le Commissaire central ; ils commencent à la désarmer ; ils arrêtent aussi le maire et le chanoine COURTET (ils sont libérés le lendemain matin).

La situation est extrêmement tendue ; seule l'attitude énergique du docteur Alexis CORRE empêche les Allemands de fouiller le poste de secours.

Il faut ajouter qu'à ce moment le pillage des magasins de vin, notamment le magasin LE MONZE, rue Traverse, est commencé. Les Allemands sont ivres, en grand nombre. De plus, certains civils ont suivi l'exemple donné par les occupants...

– 25 août : Une première pluie de bombes s'abat sur l'arsenal, puis une deuxième tombe sur la ville. Dans l'abri, les lumières s'éteignent, la cloison séparant Français et Allemands s'abat...

L'ingénieur RAVAUD arrive blessé à l'abri. Lui et l'amiral NÉGADELLE ont été surpris par les bombes dans le haut des escaliers neufs lorsqu'ils s'engageaient dans la rue Kléber pour constater les dégâts causés par le bombardement de l'Arsenal. Le premier jet les a épargnés, mais le deuxième a laissé l'amiral inanimé et a enlevé le bras droit de M. RAVAUD. Là-dessus s'est produit le troisième jet de bombes...

Le commandant LUCAS, aux obsèques de l'amiral, a dit avec précision quelle a été sa conduite, mais j'aime que me soit donnée l'occasion, ayant vécu avec l'amiral NÉGADELLE, ces derniers jours, de témoigner que son unique préoccupation était de sauvegarder les vies françaises et les intérêts français, de tenir haut

son pavillon que ce soit devant une menace allemande ou sous les bombardements...

– 26 août 1944 : A Recouvrance, le bombardement de la nuit a mis le feu au Dépôt où les munitions explosent. Le bas de la rue de Siam, jusque chez VASSEUR, est brûlé. LE MONZE, rue Traverse, brûle aussi, ainsi qu'une partie du Grand-Lycée... Une partie du port de Commerce est incendiée. Les Carmes menacent de brûler. Les incendies gagnent le centre de la ville... Plusieurs de ces incendies semblent avoir été allumés par les Allemands qui veulent engloutir la ville dans leur désastre et cacher les traces de leurs pillages.



Fort Montbarey.



Fort de Penfeld.

On apprend que les Allemands vont commencer à faire sauter les installations portuaires. Vers midi, elles sautent.

– 13 septembre 1944, 11 heures : Incident comique : une femme âgée, Mme CORVÈS, vient tranquillement du 19 de la rue de la République, signaler que M. JEAN, son voisin, a été tué. Ni Allemands, ni Américains ne lui tirent dessus. Comme il ne faut rien laisser perdre, elle ramasse au passage, dans la rue, un vieux parapluie délabré. Approbation générale des belligérants. Enthousiasme moindre au poste de secours. Que va-t-il lui arriver ? Elle aboutit au poste de secours sans encombre et nous apprend que les Américains sont au coin de la rue de la République.

– 14 septembre, 13 h 30 : On a entendu parler les Américains. De notre porte, j'entends leurs sifflements et leurs appels.

15 heures – Ils arrivent dans l'immeuble par la maison voisine. L'un parle français. Il demande s'il y a des Allemands ici. Réponse : Oui. Il y a des Todt réfugiés depuis plusieurs jours dans l'abri allemand dont l'issue donne sur un garage. Nous rassurons l'Américain quant à la combativité des Allemands et, pour régler l'affaire, MM. FAUCHON, BERTON et moi, allons les chercher. M.

FAUCHON les convainc de se rendre. Nous les amenons, les bras levés, aux Américains.

Docteur Louis DUJARDIN (de Saint-Renan).

– 12-13 août : C'est par milliers que les malheureux Brestois parviennent à Saint-Renan dans l'espoir d'y être hébergés. Malheureusement, la ville est trop petite pour les recevoir tous. Un triage dirige, selon la validité de chacun, les uns vers les fermes, les autres vers les routes de Brélès et de Ploudalmézeau.

Les écoles des Frères et des Sœurs ont été aménagées en hâte pour recevoir les évacués de Ponchelet, les réfugiés malades ou invalides, les femmes enceintes ou accouchées. Les trois quarts d'entre eux couchent sur la paille.

– 21 août : Des tirs sur Bout-du-Pont et Ty-Sivy font un mort et douze blessés. Lors de l'enterrement, une ambulance américaine fut touchée de plein fouet et tous ses occupants tués.

– 22 août : Les Américains ont la malencontreuse idée de mettre en batterie à Penanru, ayant repéré une colonne allemande qui montait la côte de Kéravel-Bodonou. Repérés de Coat-Ty-Bescond dès le premier obus tiré, la réplique est immédiate. Elle vient de Lochrist-Le Conquet d'où la fameuse pièce qui arrose le pays nous envoie une série d'obus. Au premier reçu, les Américains comprennent leur erreur et s'en vont. Malheureusement, l'un des obus tombe sur l'hospice des vieillards, faisant 22 victimes dont 7 tuées sur le coup et 4 qui mourront plus tard.

– 1^{er} septembre : La certitude de la Libération est masquée par le son de l'Angélus que l'on n'avait pas entendu depuis longtemps ; mais la guerre n'est pas terminée pour autant et un obus fait cinq victimes, route de Pen-ar-C'hoad. Ce même jour, une erreur des avions américains en fait six à Trégorff, dont un mort.



Fort Montbary.

« Le Fort de Montbary résiste et offre, au cours de la progression, de très grosses difficultés aux forces U.S.A. et F.F.I. Son approche fut des plus pénibles et nécessita, pour l'enlever de vive force, l'emploi de chars de combat et des lance-flammes »^{de}.

« A propos de cette attaque, les Américains écrivaient : « Le combat du 17 septembre 1944 a été extrêmement difficile : c'est sur ce point que les détachements engagés subirent les pertes les plus fortes depuis le débarquement en Normandie du 6 juin 1944 »^{df}

14 août 1944 : l'Evacuation

« Les moyens de transports sont les plus invraisemblables, les chargements les plus ahurissants et les plus baroques. Tout ce cortège, disparate dans le détail, se révèle pitoyablement uniforme. Les basses-cours sont transportées mortes ou vives. La cage à serins voisine avec la poêle à frire et le réveille-matin.

Impotants ou malades sont juchés sur des voitures à bras où s'entassent valises ficelées, sacs et multiples

ballots ».

Ch.-Y. PESLIN (*Journal*).

Abbé J. JÉZÉQUEL, recteur de Bohars.

– Lundi 14 août : Une foule de Brestois, évacuant Brest et qui ont couché dans les abris de Bohars, prennent la direction de Saint-Renan... Comme ils étaient tristes ! Plusieurs étaient sans provisions et avaient faim. J'ai distribué tout ce qui m'avait été confié pour venir à l'aide des prisonniers et cela a rendu grand service.

– Mardi 15 et mercredi 16 août : Les maisons abandonnées ont toutes été pillées. J'avais moi-même reçu plusieurs visites ; heureusement, je n'avais pas quitté le presbytère et, à ma vue, les visiteurs boches sortaient.

Après la démarche de l'amiral EXELMANS auprès du commandant qui réside chez lui, fort heureusement toutes les portes des habitations ont été fermées jeudi matin. Mais la cessation des pillages n'a pas duré longtemps.

– Mercredi 30 août : Le docteur BRÉNUGAT est affecté à Bohars pour soigner les blessés et les malades... On a fait une démarche pour permettre aux femmes et aux enfants d'aller en lieu sûr... J'ai accompagné l'amiral EXELMANS et Prosper SALAÛN dans le bureau du commandant du secteur (cave du manoir de Kérampir). Mais, celui-ci a fait répondre par son interprète que cela était impossible, car les Américains refusent toute suspension d'armes...

– Vendredi 1^{er} septembre :... vers 10 h 30 ont été tués à Kervao-Bras, dans l'accomplissement de leur devoir : le docteur BRÉNUGAT, arrivé mardi, et Mlle TANNEAU, infirmière volontaire. Presque immédiatement parmi les braves venus à leur secours, il y a eu d'autres victimes et blessés. Joseph BOUGION et Paul GESTIN ont été tués, et deux blessés ont été conduits à l'hospice de Brest : Louis RICHARD, employé chez M. LE VERGE, et José MORÉNA.

– Jeudi 7 septembre : on a décidé de faire partir tous les habitants de Bohars. La presque totalité n'a pas hésité à s'en aller, à pied ou dans les autos américaines.

Officier des équipages OLLIVIER (compagnie des Marins-Pompiers).

– Samedi 5 août : Un ordre venu du central et transmis par un policier allemand du standard téléphonique de l'abri nous ordonne de nous rendre à la base sous-marine. Arrivés sur les lieux, nous apprenons que six Allemands sont tués et cinquante autres blessés. Il y avait également quelques blessés français qui se trouvaient sur la jetée sud en train de pêcher.

... Les Allemands ont l'air très préoccupés ; ils sont tous très surpris à la vue des dégâts causés à la base.

... Durant l'après-midi, tous les ouvriers allemands travaillant à Laninon ont reçu l'ordre de revêtir la tenue de la Wehrmacht. Des sections et des compagnies sont aussitôt formées ; quelques-unes embarquent dans des camions et quittent l'arsenal.

Depuis le matin, la circulation des véhicules de toutes sortes est très intense. Deux longues files de charrettes de paysans transportant des munitions circulent sans arrêt. Durant le bombardement, à la suite de la panique des Allemands, plusieurs en profitent pour fuir avec leurs attelages. D'autres, au contraire, restent stoïques, attendant leur tour de déchargement pour fuir dès aussitôt.

– Lundi 7 août, 15 heures : l'état de siège vient d'être proclamé. Tous les habitants de Recouvrance encore présents viennent se réfugier dans le tunnel Cafarelli.

Combien est pénible de voir toute cette foule se précipiter dans le tunnel tous plus ou moins chargés, emportant matelas, couvertures, ballots de linge, etc., chacun cherchant de son mieux un coin lui permettant de se reposer.

– Jeudi 10 août : Tous les jours de 9 heures à 11 heures, il y a interruption de l'état de siège. Une grande partie de la population civile en profite pour quitter la ville ; seuls, quelques groupes d'Allemands, semblant inquiets, déambulent dans les rues.

En rade, la Marine allemande procède à l'obstruction des passes en y amenant des bateaux d'assez fort tonnage. Un pétrolier, qui la veille fut touché par bombes, est remorqué dans la passe est, et coulé.

– Vendredi 11 août : Le directeur de la Banque de France m'apprend que les Allemands veulent effectuer un prélèvement sur l'argent se trouvant dans le tunnel. Un officier de la Police allemande demande à visiter le tunnel. Pour éviter la visite du local de la

Banque de France, je le fais dissimuler en installant devant la porte et la masquant complètement, des W.C.

18 heures : Des avions lancent des tracts libellés en allemand invitant les soldats à se rendre, toute résistance étant inutile. De plus, ils leur donnent toutes les indications et les dispositions qui seront prises à leur égard. Les Allemands semblent rester très indifférents. Quelques-uns les ramassent, mais les déchirent presque aussitôt.

– Lundi 14 août : Une fusillade éclate dans divers quartiers de la ville, particulièrement dans les environs de la rue Richer et de l'église Saint-Louis. Les Allemands et des éléments de la Résistance sont aux prises. L'église Saint-Louis, les immeubles de la rue Richer, la caserne de Gendarmerie sont incendiés par mesure de représailles.

– Mercredi 16 août : En ville, c'est le pillage. Plusieurs devantures de magasins sont défoncées, particulièrement les débits et les bijouteries. La façon de procéder est toujours la même. Un soldat avec sa mitrailleuse sous le bras, à l'entrée de l'immeuble ; deux ou trois fouillent l'intérieur ; les armoires sont éventrées, les tiroirs vidés. Ils cherchent, sans aucun doute, boissons et bijoux, puis mettent le feu.

– Lundi 28 août, 13 heures : En retournant du feu (incendie de la Banque de France), on surprend quatre soldats allemands qui pillaient les magasins de « La Duchesse Anne » et y mettaient le feu. Le magasin de Gilbert DAUDIER subit le même sort. Malgré l'intervention de M. EUSEN, il ne nous fut pas permis d'intervenir. Les Allemands, armés de mitraillettes, nous menacent et nous obligent à quitter les lieux.

– Mardi 29 août : Les Allemands commencent à disposer des mines de destruction le long des quais, une mine de 1 000 kg tous les 80 m environ.

– Dimanche 3 septembre, 0 h 45 : très violent bombardement par avions quadrimoteurs. Le bombardement a surtout porté sur les deux rives de la Penfeld, depuis le cours Dajot jusqu'au pont 3, ainsi que sur le Nord-Est de la ville. Dégâts considérables. Le pont national, rive gauche est détruit. Des immeubles de la rue de la Tour

brûlent. Un remorqueur, dans l'avant-port, est incendié. Les quais sont démolis.

Abbé PIRIOU, recteur de Saint-Marc

– Dimanche 20 août :... Hier une femme de cinquante-cinq ans a été violée au Vieux-Bourg par un soldat allemand. M. LE B... me signale que des parachutistes voulaient faire le même sort à sa femme et à sa fille. Heureusement, celles-ci étaient parties... Il reste à Saint-Marc 150 personnes environ (en plus du quartier du Rody). Le Rody et Mescalon approvisionnent Brest en tomates, viandes, etc.

– Vendredi 25 août, 15 h 30 : Des vagues d'avions bombardent Plougastel et Brest. De ma chambre, je remarque que la flèche de Plougastel a disparu. Grands incendies à la pointe du Corbeau et à Brest...

– Lundi 4 septembre : A minuit, arrive un convoi de réfugiés de Coataudon, Kerbernard, etc. Ils ont traversé le Pont-Neuf en feu... A midi, je mange un faux lapin (sic) : pas mauvais. Arrivée de M. LABAT, blessé à Keravelloc. Cinq personnes tuées au Guermeur...

– Vendredi 8 septembre : A 8 h 30, le bombardement reprend, très violent, le coude décrit par les avions se rétrécit. A 10 heures, la canonnade est d'une violence inouïe. 11 heures : des maisons brûlent à Kerstears. 14 heures : les bombardiers reprennent leurs piqués sur le Petit-Paris et le Guelmeur. Tirs violents d'artillerie. 17 h 30 : Avions en piqué se succèdent par douzaines sur le Petit-Paris et Poul-ar-Bachet. L'auto des pompiers a été pulvérisée par un obus près de l'entrée de l'abri Carnot. A 20 heures, obus près de Ponchelet : je reçois un gros éclat à la tempe gauche. Grâce à mon casque, je n'ai qu'une écorchure. Le collège de Bon-Secours est détruit...

*Garage Citroën, près de la place de Strasbourg.
Au premier plan : une guérite en béton.*



Mlle GALLAND, infirmière de la Croix-Rouge.

– 7 août 1944, 18 heures : Conduite à l'hôpital d'un homme blessé au front par une patrouille allemande pour cause de circulation sans laissez-passer. Brest est déjà sans vie ; quelques civils ayant un brassard circulent dans les rues jonchées de tracts invitant les Allemands à se rendre.

– 8 août 1944, 11 heures : Des parlementaires américains passent et se dirigent vers l'Ecole navale. Le reste de la journée, et la nuit sont calmes. Vers 2 heures du matin un avion passe assez bas, probablement un avion de ravitaillement boche.

– 9 août, 16 heures : Alerte. Bombardement de la base sous-marine et de Laninon par plusieurs vagues venant à un quart d'heure d'intervalle. Un avion s'abat au Sud-Ouest sans causer de dégâts. Un chapelet de bombes tombé à Castel-an-Doal détruit la maison avoisinant celle du pharmacien DONVAL La Défense passive déblaie la route et récupère des médicaments ainsi que les titres et argent...

– 13 août, 10 h 30 : Evacuation des civils de l'abri de la rue Armor sur ordre de l'officier d'une formation de parachutistes allemands. Le docteur LUCAS et M. LE GOFF interviennent. Bon accueil du Feldwebel comprenant la situation. Mais le capitaine GUYAER, son chef, se montre intraitable. L'alerte sonne ; il s'oppose à la rentrée des civils dans l'abri et les chasse en les injuriant... Début de l'après-midi, le maire nous annonce l'évacuation de 17 à 20 heures et le lendemain matin de 10 à 12 heures. Le Maire se rend au Q.G. des Américains. Il obtient une trêve de la part de l'artillerie américaine, mais aucune précision de l'aviation.

– 15 août, 10 h 30 : Nous apprenons avec stupeur que le maire a été arrêté à la suite de bagarres en ville (?). Mais à la fin du déjeuner nous avons la bonne surprise de le voir parmi nous. Après-midi calme, moment de la lessive, et à 16 heures nous partons au ravitaillement avec l'ambulance et à Kreiskommandantur pour le visa des pièces d'identité. Surpris par une rafale d'obus, rue d'Aiguillon, nous nous arrêtons chez le docteur POULIQUEN et l'on plonge par le soupirail dans la cave...

– 27 août, 11 heures : Réapparition des avions en piqué. A midi, je venais d'étendre le linge quand j'ai été surprise de voir passer une trentaine de civils plus ou moins loqueteux ; une partie avait les yeux bandés. Ils paraissaient très épuisés. Ils se dirigeaient vers l'Ecole navale, entourés d'une cinquantaine de boches. Que sont-ils devenus ? J'ai demandé le soir même à un feldgendarme très familier du coin. Il les avait bien vus sur l'avenue de l'Ecole-Navale...

17 heures : Nous apercevons quatre Américains prisonniers des Allemands, puis, faisant suite, un camion contenant une vingtaine d'infirmiers et soldats américains. Conséquences d'une poussée audacieuse ? Ils ont également été dirigés sur l'Ecole Navale.

– 29 août : Temps brumeux ; mauvais pour l'aviation. Le ravitaillement nous oblige à gagner Brest avec l'ambulance. Spectacle navrant : Recouvrance, rue de Siam et autres rues ne sont que ruines. Au retour, nous voyons les subsistances de la Marine qui brûlent, véritable brasier. Que va-t-il rester de Brest ?

(Les notes de Mlle Galland s'arrêtent au 30 août.)

Pierre Branellec (président des A.D.P., Brest)^{dg}.

Tout au cours de la guerre, les cuisines d'entr'aide A.D.P. fonctionnant dans l'ancienne Bourse du Travail, place Wilson à Recouvrance (école des filles, rue Vauban), puis bientôt à Lambézellec, Saint-Marc, Saint-Martin... (en tout dix cuisines), vont, grâce au dévouement de MM. Pierre BRANELLEC, Louis et Pierre PRÉVOSTO, Léon DÉNIEL..., servir plus de deux millions de repas au prix modique de dix francs.

Dans le journal de M. BRANELLEC, nous cueillons les notes suivantes :

« Lundi 7 août 1944 : Proclamation officielle de l'état de siège. La circulation n'est plus autorisée qu'entre 9 et 11 heures.

« Mardi 8 août 1944, 7 heures : première distribution officielle de chocolat dans les abris de la place Wilson et de Sadi-Carnot. Pas d'ordre... Personne ne veut commander... L'équipe A.D.P. se met immédiatement au travail... Certains passent les bols vides, d'autres les remplissent, une troisième pousse le chariot sur lequel se trouvent nos marmites. Quelques amis ramassent les bols pendant que d'autres les lavent. Nous n'avons qu'une centaine de bols. Il faut aller très vite et servir près de 5 000 personnes en deux heures.

« ... De 10 à 11 heures, aux halles Saint-Martin, nous servons 3 000 personnes environ qui, faute d'abris, étaient dans l'obligation de rester chez elles.

« ... Pendant la première semaine du siège, nous avons servi, soit dans les abris, soit aux halles Saint-Martin, 7 800 litres de chocolat et 7 500 litres de soupe.

« Samedi 16 septembre : A 5 heures du matin, PRÉVOSTO, très calmement, réveille ses camarades des A.D.P. et leur demande de préparer leurs affaires dans le cas d'un nouveau déménagement possible. « Restez assis sur vos lits, ajoute-t-il, je reviens dans quelques minutes. » Un quart d'heure après, PRÉVOSTO, toujours aussi maître de lui, déclare : « J'ai trouvé d'excellentes caves dans un immeuble, de l'autre côté de la rue. Nous allons partir, car celui que nous occupons a déjà ses étages supérieurs complètement brûlés et le feu attaque maintenant notre rez-de-chaussée... Nous sommes en outre entourés par trois foyers d'incendie... »

Les obus étaient si nombreux qu'il ne fallait pas songer à traverser la rue. Pour gagner le nouveau logis, il fallut faire les « percées » dans les murs.

Pour les cinquante survivants de la catastrophe, la cuisine se fera désormais dans les caves. L'eau manque. Interdiction de se laver. Les maisons s'écroulent les unes après les autres...^{dh}. »

Yves MORVAN (de Ploumoguier).

« Etant dans la Résistance, j'ai été fait prisonnier lors de l'attaque de Corsen en sauvant d'une mort certaine, le 16 août 1944, à 9 h 30, mon camarade Michel CONQ, de Tréouergat. Nous avons eu alors à déplorer la mort d'un soldat russe qui combattait à nos côtés.

Nous devons être fusillés ce même jour, à 20 heures, à la batterie de Kéringar près du Conquet, avec vingt otages que les Allemands avaient pris dans les fermes à Trézien : le peloton d'exécution s'était mis en place sur deux rangs, face à nous, avec un officier supérieur.

Alors qu'ils étaient prêts à tirer, l'ordre nous est donné de nous coucher, face contre terre. Nous avons su à la Libération que Mme la baronne DE TAISNE était intervenue en notre faveur.

Transférés à la prison du Château à Brest vers 4 heures du matin, le 17 août, nous sommes mis dans une seule cellule : les tortures commencent. Pour moi, terribles. Pour mon malheur, lorsque j'ai été pris, j'avais un pull rouge à col roulé avec une étoile rouge (étant goal de l'équipe de football de Ploumoguier). En plus, j'avais une chemise de la Marine allemande ainsi que mes souliers avec le fer à cheval.

Le lendemain de mon arrivée, à la prison du Château, après une terrible séance de torture, je fus emmené, les yeux bandés, dans une caserne que je ne pourrais situer. Là, je fus mis en présence de plusieurs cadavres. Je pense qu'ils avaient été fusillés la veille d'après les corps et le sang. Je ne pourrais dire exactement le nombre ; je pense qu'il y avait au moins une trentaine, peut-être plus. Un officier allemand m'a dit cinquante-deux. Ceci pour me faire avouer sans doute. En pure perte. Les corps étaient affreux et mutilés.

Vue sur les ruines de l'Arsenal, prise de la rue Kléber.



Les Allemands m'ont fait voir également les cercueils dans lesquels se trouvaient les trente-trois morts de Trézien.

Vers le 19, nous avons la visite de Mme POITOU-DUPLESSIS qui nous reconforte à tous points de vue (elle a réussi à passer sous ses vêtements des tas de choses. C'est incroyable). Elle viendra ainsi presque tous les jours durant notre détention. Heureusement, car les Allemands ne nous donnent guère à manger. C'est surtout la soif après les séances de torture !

Mon ami CONQ est dans le coma. C'est terrible. Nous n'avons pas d'eau pour laver ses blessures. Les Allemands ne le soignent pas. Sa tête est criblée d'éclats. Il restera ainsi durant tout notre séjour.

Au bout de quelques jours, on aperçoit des vers : nous avons beau chasser les grosses mouches.

Nous avons enfin la visite d'un amiral allemand qui nous annonce que nous sommes considérés comme prisonniers de guerre. Nous avons le droit à trois cigarettes par jour, mais, hélas, pas grand-chose à manger ni à boire.

Au bout d'une quinzaine de jours, le général RAMCKE nous annonce que nous allons être libérés le lendemain dans la matinée

(je ne me souviens plus de la date exacte). C'est un échange de prisonniers. Celui-ci échoue alors que nous sommes près des lignes américaines, près de Guilers. Les Allemands contre-attaquent furieusement, sachant que nous étions là, les Américains reculent (nous étions survolés par un mouchard américain). Enfin, le soir, on se retrouve de nouveau en cellule, à la prison du Château.

Le lendemain matin, les Allemands, sans doute pris de remords, nous remettent entre les mains de M. EUSEN, maire de Brest ; ceci à l'abri Sadi-Carnot. Nous sommes tout de suite rejoints par Mme POITOU-DUPLESSIS à qui nous devons tant : une femme admirable, brave dans tous les sens du mot.

Nous sommes enrôlés aussitôt à la Défense passive. On nous distribue des brassards. Notre travail consistait à ramasser les blessés, à enterrer les morts. Il y avait toujours de quoi faire. Mes camarades de Trézien allaient tous les jours traire les vaches (il y avait des bébés dans l'abri).

Au bout de quelques jours, M. EUSEN réunit tout le monde à l'abri Sadi-Carnot et nous annonce que le stock de vivres de la ville de Brest est gardé dans les caves du Château par la troupe allemande. Le général RAMCKE lui ayant fait savoir qu'il avait besoin de ses soldats pour aller au combat. M. le Maire demande deux volontaires pour aller au Château garder les stocks.

Aucun volontaire ne se présente. Finalement, il vient vers le groupe de Trézien et, se dirigeant vers moi, me dit gentiment que je ne savais pas traire les vaches et que j'avais des nausées en creusant les tombes. Je me porte donc volontaire, comme gardien des vivres avec une autre personne dont j'ai oublié le nom.

... En arrivant à l'abri, un factionnaire allemand nous cède sa place, avec regret, me semble-t-il. Tout est en parfait état, bien rangé. Il n'y a pas eu de pillage. M. EUSEN, lui-même, est venu s'en rendre compte.

Durant mon séjour et suivant les consignes de Mme POITOU-DUPLESSIS, je donnais des conserves aux prisonniers anglais, américains, quelques français aussi, lorsqu'ils venaient aux cabinets, à proximité de l'abri aux vivres.

... J'ai été blessé le 3 septembre, à l'entrée du château. J'avais été chercher une paire de souliers en ville pour un pilote canadien.

L'obus étant tombé près de moi, j'ai été éjecté dans les douves et la paire de souliers était inutilisable. Criblé de petits éclats qui ont été extraits par le docteur LAFOLIE, sauf un, que j'ai toujours sous l'omoplate, j'ai été libéré le 18 septembre, à 14 h 30, par les Américains. Il faisait un temps splendide. Je n'avais pas vu le soleil depuis quelques jours.

Sur la fin, j'ai eu des démêlés avec deux S.S. retranchés dans notre abri. Un jour, ils ont scié un des barreaux d'une ouverture pour faire descendre quelques caisses de vivres à leurs camarades. Je ne pouvais pas faire grand-chose pour le leur interdire.

Ces deux-là se sont suicidés au lieu de se rendre. C'était la meilleure solution pour eux... »

A Recouvrance, pendant le siège.

Le 7 août 1944, entrée en vigueur des prescriptions d'état de siège. Près de 3 000 personnes trouvent refuge dans le tunnel qui mène de Laninon à Pontaniou, asile précaire aux conditions hygiéniques déplorables. Les docteurs SALAÛN et COSLÉOU, qui prennent en charge le poste médical, dénombrent parmi ces 3 000 réfugiés, 47 enfants de deux à treize ans, 55 de moins de deux ans, 10 femmes enceintes et de nombreux vieillards^{di}. Tant bien que mal, chacun s'installe sur un matelas alors que l'eau suinte des parois du tunnel.

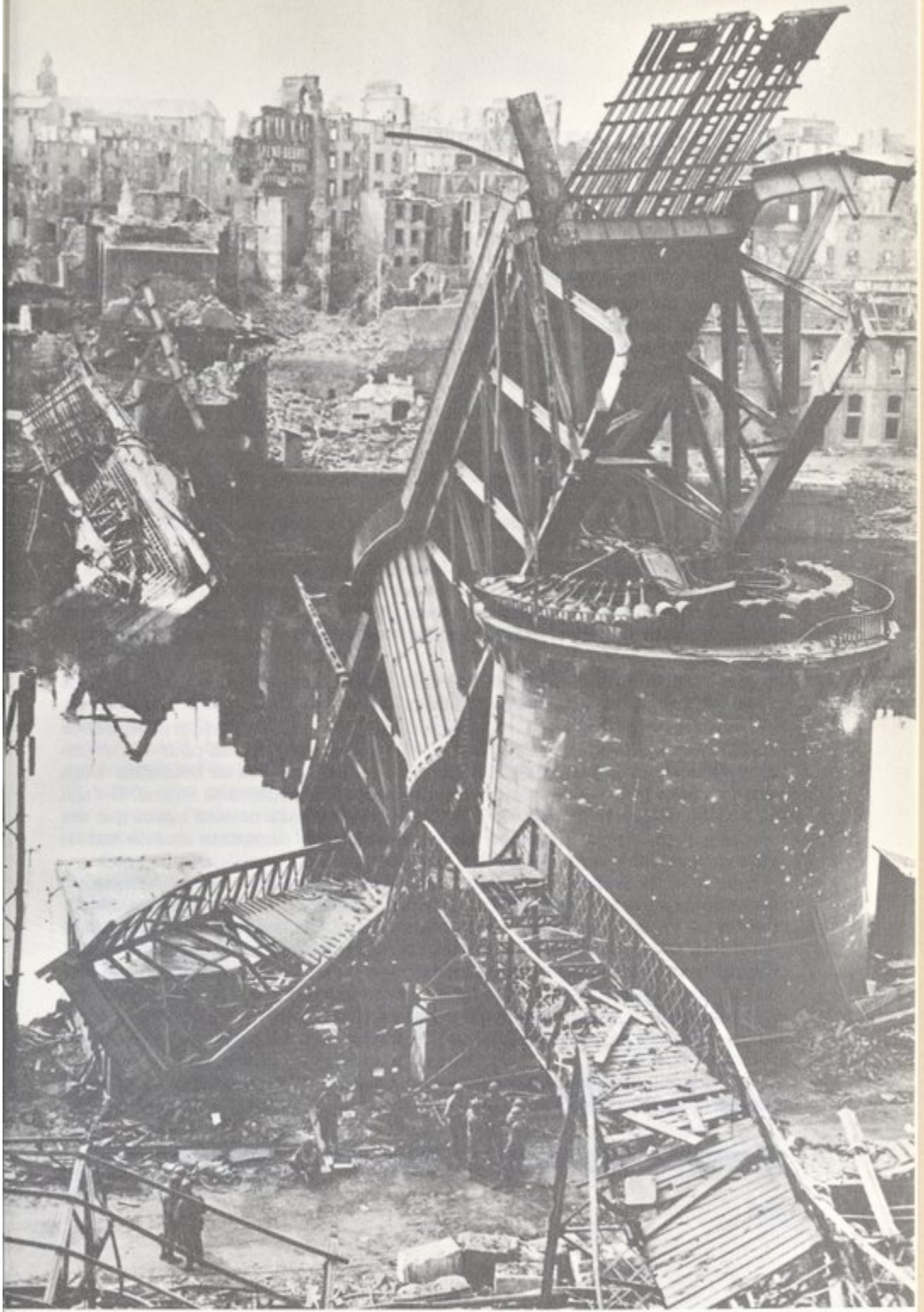
Une cuisine populaire est ouverte place Joseph-Goëz, le 9 août. Elle fonctionne jusqu'au 13, servant deux repas par jour aux 3 000 personnes de l'abri. Le pain provient des subsistances de la Marine. Le gestionnaire de la cuisine, M. Emmanuel LÉNEZ, était, dans sa tâche assisté de MM.H. CARRIOU, Ch. GUENNOU, P. MAZEAU, P. LE GALLO et de Mmes PIROU et CARN.

Le 13 août arrive l'ordre d'évacuation totale pour le lendemain. Le départ se fera en deux colonnes : l'une en direction de Daoulas, avec le concours du docteur COSLÉOU, l'autre vers Saint-Renan, avec le docteur LE QUERRÉ^{dj}.

L'évacuation terminée (on se rendra compte par la suite qu'il y a eu quelques irréductibles), restent au Service de la Défense passive : le docteur SALAÛN, l'abbé LANNUZEL, Mme LANDOLT,

ambulancière, MM. MÉVEL, VIEILLE, ABGRALL, LUCAS, LÉNEZ, COLINET.

Dès le 15, alors que l'on évacue sur Ponchelet MM. GRALL et MARCEL, restés à Recouvrance malgré les ordres, on constate que les Allemands organisent le pillage des maisons abandonnées.



Brest : Ce qui restait du Grand Pont.

Le lendemain, évacuation de Mme RIOU, blessée par éclats de grenade, cependant que MM. LE GÉVAL et AMINOT, rencontrés alors qu'ils se ravitaillent dans la petite rue de l'Eglise, refusent de partir. Le premier sera enseveli sous sa maison.

Le 18 août, les Allemands dynamitent les maisons de la rue Neuve, mettant le feu aux planchers et aux poutres. Ils en font autant rue de la Fontaine.

La tour Tanguy est incendiée le 30 août, le 3 septembre, le grand pont est touché, le 11 septembre, les halles flambent.

La vie des membres de la D.P. devient intenable. On relève dans leur journal de bord :

– 13 septembre : Sommes à tous instants épiés et contrôlés par deux sous-officiers parachutistes qui nous accusent de posséder un poste émetteur.

– 14 septembre : Corvée d'eau... eau boueuse et infecte. Pas de ravitaillement depuis plusieurs jours.

15 h 15 : Six obus frappent en plein notre cave-abri de la rue de la Porte. Nous sortons tant bien que mal des décombres et décidons de changer de cave (8, rue Borda).

– 17 septembre, 17 h 50 : Par le soupirail de la cave, nous apercevons le premier Américain. 18 h 30 : Deux Américains se présentent à l'entrée de notre cave et, après contrôle des papiers, nous annoncent la libération, mais ne nous autorisent à sortir que le lendemain matin, tandis que les combats se poursuivent à Laninon.

Le compte rendu des membres de la Défense passive est parfois assaisonné de notules tragico-comiques comme celles-ci :

– Mercredi 30 août, 10 h 15 : Une auto O.T. à quatre places, arrêtée près de l'entrée du patronage. Le chauffeur de la voiture se précipite pour alerter ses compagnons qui arrivent avec un sac plein et deux paniers de bouteilles. Dans leur précipitation, l'un des paniers tombe à terre et le contenu se répand. Il s'agit de vins et d'huile volés chez les religieuses et les voleurs ne sont autres que des officiers Todt. Après inspection au poulailler, nous constatons que le sac ne pouvait contenir que les 24 poules des sœurs.

– Jeudi 31 août, 7 h 30 : Lever. Monsieur X... est de mauvaise humeur : il a perdu sa musette contenant un chandail, du tabac et bien d'autres objets. Surtout il lui est arrivé une bien bonne. Deux

Allemands ivres passent dans l'abri ; en veine de générosité, ils offrent du porto qu'il faut boire au bidon. Chacun se régale. Puis les Allemands s'informent d'un docteur qui puisse leur donner une consultation car, dit l'un, en mauvais français : « J'ai mal au coeur ! » Le docteur est là et, après plus de précision, il s'aperçoit qu'il ne s'agit pas du cœur, mais que le mal est plus bas... et contagieux. Monsieur X... n'en a pas dormi de la nuit.

Quelques minutes tragico-comiques à côté de nombreuses heures de bombardements, d'incendie...

Le drame de la rue Coat-ar-Guéven.

Lorsque fut proclamé l'état de siège, membres du Parti communiste, F.T.P. et Jeunesses communistes présents encore à Brest se réunirent au nombre d'une soixantaine au cinéma Vox pour étudier la situation.

Une partie décida de rester là, s'abritant dans le grenier, les autres allèrent à l'école Sanquer et à la cantine de la rue de la République, tenue par les cheminots, où ils avaient des chances, en tenant compte des allées et venues, de se faire moins remarquer.

Au bout de deux ou trois jours, la dispersion s'opéra pourtant, bien que les « flics Pétain », reconnaissables à leur veste de cuir et casernés à l'école de la Providence, ne regardaient pas les Résistants d'un mauvais œil ; l'un d'eux même, ancien militant de gauche, leur donna des armes.

Le groupe était en relation avec le très actif PIROU qui, avant-guerre s'occupait du syndicat des locataires et du Patronage de Recouvrance. Œuvrant pour la Défense passive, il avait des facilités de déplacement en ville.

Marcel PIROU, qui n'appartenait pas au groupe F.T.P., demanda à celui-ci de placarder sur les murs des affiches signées SOMME-PY (« Garion »). Marc BERGER, André LE ROY, Jo LAOT et quelques autres, qui avaient réussi à obtenir des brassards de la Croix-Rouge ou de la Défense passive, firent ce travail comportant des risques certains.

PIROU, tué par la suite en combat, du côté de Tréglonou^{dk} souhaitait aussi que le câble reliant Kerguillo au château, primordial

dans les communications allemandes, soit sectionné. Robert ROSEC dirigea l'opération avec Jo LAOT qui avait constaté que cet important câble passait non loin de chez lui, dans la propriété ROSENBAUM, à Kérinou. Ils le firent sauter. Par réaction, l'Occupant en fit autant avec une maison voisine.

Lorsque l'ordre vint de quitter Brest, PIROU demanda à une dizaine de volontaires du groupe F.T.P. d'y rester.

Ceux-ci s'installèrent chez Jean-Pierre CARIOU, un ancien enfant de troupe, propriétaire du 13 de la rue Coat-ar-Guéven. En plus de celui-ci, il y avait là JAMEAU, Raymond LÉAUSTIC, GOURLAOUEN, VIBERT, de Landerneau, LOTRIAN, Jo LAOT, VALLÉE, cheminot, Jo CORRE et son frère René étaient restés rue de la Vierge. Yvonne ROPARS y vint aussi, mais n'y demeura pas.

La première nuit, CARIOU fit une sortie jusqu'à la place Sanquer et tira sur des Allemands qui prirent la fuite.

Le ravitaillement, sur place, était facile : la maison TRÉBAOL, vins, touchait celle de CARIOU ; en face, chez PIÉPLU, il y avait lapins et poulets et l'entrepôt de la Coop, à deux pas, assurait le complément.

Les Allemands décrétèrent alors que pour les Brestois qui restaient en ville un tampon spécial serait obligatoire, et annoncèrent la chose par haut-parleur. Il fallait s'exécuter et se rendre à la mairie, Brest, Saint-Marc, Lambézellec...

Seuls quatre membres restèrent dans la maison, les autres partirent pour obtenir le cachet officiel.

Jo LAOT, prit son vélo pour rejoindre la mairie du Pilier-Rouge. Chemin faisant, il voyait les Allemands défoncer les devantures, sortir des pièces d'étoffe, s'en draper comme dans un carnaval.

Pendant ce temps, une patrouille allemande frappa au 13 de la rue Coat-ar-Guéven et pénétra dans l'immeuble. Y avait-il eu dénonciation ? Toujours est-il que la fouille commença. Les Allemands découvrirent une mitrailleuse sous un édredon et des chargeurs.

Voyant le danger, CARIOU s'échappa et profita du fait que la rue faisait un brusque coude à angle droit pour éviter une rafale de mitrailleuse.

Jo LAOT, qui arrivait à vélo au même moment, réussit à fuir, lui aussi, et à prévenir LOTRIAN, VIBERT et LÉAUSTIC, qui revenaient avec le cachet officiel en poche. Il se rendit ensuite chez BERGER où il arriva en même temps que CARIU qui devait être tué rue H.-Violeau par un éclat de D.C.A., puis chez VALLÉE, au Guelmeur.

Arrêté peu après, Jo LAOT fut dirigé sur Kerhuon par les Allemands, qui, derrière la gare, entreprirent de l'interroger. A ce moment, à proximité, tomba une bombe, et quelques instants plus tard, l'on emporta sur une civière un soldat allemand, les entrailles à l'air.

Sous le coup de l'émotion, ses camarades délaissèrent Jo LAOT et le confièrent à l'un d'entre eux qui le mena vers le pont de Plougastel. A quelques centaines de mètres de là, il le lâcha avec son vélo. Jo LAOT ne demanda pas son reste et fut sans doute le dernier français à passer sur le pont avant qu'il ne saute.

Quant aux trois patriotes arrêtés rue Coat-ar-Guéven, ils furent fusillés sur place : Marcel COUSQUER (36 ans), qui n'était pas là le premier jour ; Alfred JAMEAU (32 ans) ; J.-P. GOURLAOUEN (24 ans).

Sources : Déclarations de Mme Yvonne ROPARS et de M. Jo LAOT.

... Américains.

L'ambassadeur des Etats-Unis à Paris a remis à la ville de Brest un ensemble de documents, texte, cartes et photos, provenant des archives du major général Troy H. MIDDLETON commandant en chef du 8^e corps de la III^e armée des Etats-Unis et aujourd'hui déposé aux Archives de la Ville^{dl}.

Nous donnons ci-après de larges extraits de la traduction du rapport des opérations : « Après la reddition du port de Saint-Malo, sur la côte nord de la Bretagne, le 17 août 1944, le 8^e corps concentra ses forces devant Brest... Deux divisions de la I^{re} Armée, les 2^e et 29^e divisions d'infanterie, furent incorporées à ce corps en vue des opérations, et le corps d'artillerie fut porté de dix à dix-huit bataillons. Un groupe spécial de chars, désigné comme force

opérationnelle *Task Force "B"*, fut organisé à cette époque et consistait en R.C.T. 38 de la 2^e division. La force opérationnelle *Task Force "A"*, était un groupe mixte de cavalerie, artillerie, antitank, génie et infanterie, qui jusqu'alors avait été employé à nettoyer les régions du nord de la Bretagne et à patrouiller à l'entrée des presqu'îles de Plougastel et de Crozon. La mission de la force opérationnelle *Task Force "B"* fut de s'emparer de la presqu'île de Plougastel en combinaison avec l'attaque de Brest. Deux bataillons d'éclaireurs (Rangers), le 2^e et le 5^e, furent mis à la disposition de cette force et attachés à la 29^e division. »

Suivent des considérations sur les fortifications de Brest et les travaux réalisés par l'Occupant pour les renforcer.

Puis le rapport se poursuit en ces termes : « Les défenses de Brest étaient pourvues d'environ 40 000 hommes de troupes allemandes, dont 21 000 étaient considérés comme soldats d'élite, le reste étant composé de troupes provenant de divisions à poste fixe, de bataillons antiaériens, et de personnel naval. Le cœur de la défense était la 2^e division parachutiste, composée de rudes jeunes allemands fanatisés par leur enthousiasme pour Hitler et le nazisme. Ces parachutistes formaient le noyau des centres de résistance des formations de défense et renforçaient l'esprit combattif des autres troupes groupées autour d'eux. Grâce à ce dispositif, la totalité des effectifs disponibles était intégrée dans une puissante organisation défensive. Le lieutenant général RAMCKE, un parachutiste qui s'était signalé brillamment au cours de l'opération de Crète, soldat remarquable avec une expérience de trente-quatre ans, commandait les troupes qui composaient la garnison de Brest. »

L'attaque.

« L'attaque de Brest fut déclenchée, par la force opérationnelle : *Task Force "B"*. Cette force, après s'être concentrée près de Landerneau, lança son offensive le 21 août dans la presqu'île de Plougastel et s'empara, le 25 août, de la côte 154 située à l'extrémité sud-est de la crête médiane de cette presqu'île... ; la prise de cette hauteur se heurta à la vive résistance allemande. Même après avoir

perdu une position aussi dominante, les Allemands résistèrent pied à pied à la conquête du reste de la presqu'île.

« La force opérationnelle "B", continua son avance, montrant une très grande puissance d'attaque, et nettoya la presqu'île le 30 août.

« L'attaque principale contre la ville fut lancée le 25 août à 13 heures, avec trois divisions en ligne : la 29^e division à l'ouest, la 8^e division au centre et la 2^e à l'est. A cause du temps défavorable, on dut renoncer à l'emploi de bombardiers lourds. Cependant, des bombardiers moyens et des chasseurs-bombardiers purent suppléer les bombardiers lourds. Les H.M.S. *Warspite* participèrent à l'attaque au début et utilisèrent leurs canons de 15 pouces contre les batteries côtières, au Conquet et à Saint-Mathieu.



Avancée de la Place des Portes et la Poste.

Place des Portes (place Leclerc actuelle).



« La réaction de l'ennemi contre cette attaque fut sévère sur tout le front et il n'y eut qu'une faible progression au cours du premier après-midi. Pendant la nuit, la Royal Air Force bombarda la ville et, le lendemain, des bombardiers lourds américains attaquèrent les batteries de Crozon ainsi que les forts entourant la ville.

« Dans la matinée du 26 août, l'attaque terrestre fut reprise mais, de nouveau, on rencontra une résistance opiniâtre et on n'avança que fort peu. Le jour suivant, le 175^e régiment d'Infanterie, faisant partie de la 29^e division, réussit à progresser jusqu'à des positions à cheval sur la route de Brest au Conquet, ce qui compléta l'encercllement de la ville de Brest et coupa les communications entre les forces de Brest et celles des batteries de la côte Sud-Ouest.

« Le rythme de l'attaque du 8e corps ralentit désormais et, au cours du reste du mois d'août, la progression à travers les défenses extérieures fut lente. Par suite du temps défavorable avec brume et grains, on dut réduire l'usage de l'aviation, mais ce qui provoqua virtuellement l'arrêt de l'attaque jusqu'à la fin du mois fut la situation critique de l'approvisionnement en munitions. »

Le major-général MIDDLETON s'étend ensuite sur les difficultés de s'approvisionner en munitions, la tactique américaine consistant toujours – et cela avait été le cas en Normandie – à écraser l'objectif sous les projectiles avant de le prendre.

Le 1^{er} septembre, l'attaque de Brest reprit « à 10 heures du matin, en même temps qu'une attaque aérienne par bombardiers moyens. L'ennemi réagit fortement à cette attaque et il fut réalisé très peu de progrès sur un point quelconque du front. Devant la 8e division, des contre-attaques ennemies contre le 121^e d'Infanterie annulèrent les faibles gains initiaux réalisés par cette unité.

« Le jour suivant, les progrès furent plus sensibles. La 2^e division, attaquant à sa gauche, s'empara de la côte 105. Cette hauteur, au sud-ouest de Guipavas et au sud de la route nationale de Landerneau à Brest, était la première des deux hauteurs dominant les approches Est de la ville, le long de cette route. Comme elle était fortement défendue par les canons antiaériens à double fin (terre et air), sa conquête était un gain important et elle permit à la division d'avancer son flanc le long de l'Elorn sur environ 3 km. Le même jour, la 8^e division avança également, s'emparant de la colline 80, après le retrait de l'ennemi. Peu de progrès furent faits par la 29^e division dans son attaque sur Brest. Cependant le 2e bataillon d'Eclaireurs (Rangers), opérant dans l'Ouest comme un élément de la Force Opérationnelle "S", s'empara de l'agglomération de Trébabu, petit village juste au nord de la grand'route de Saint-Renan au Conquet et à environ 2 500 m de cette dernière localité. »

Mais l'insuffisance de munitions se fait toujours sentir. « On dut se résoudre à réduire les plans d'attaques et les attaques exécutées pendant cette période ne furent que des affaires locales dont l'importance fut limitée par les faibles quantités de munitions disponibles... Ce ne fut qu'à partir du 8 septembre que, disposant de

suffisamment de munitions, l'on put reprendre l'attaque avec certitude de succès.

« ... L'attaque concertée fut déclenchée à 10 heures à la suite d'une préparation d'artillerie. Désormais, des progrès satisfaisants furent réalisés à travers les positions ennemies qui, auparavant, avaient opposé une forte résistance. La 2^e division s'empara de la côte 90, second obstacle principal à l'approche de la ville, en venant de l'Est... Il fut fait 370 prisonniers sur cette position, y compris le chef de bataillon et les officiers du 2^e bataillon du 7^e régiment de Parachutistes.

« Dans le secteur central, la 8^e division, avec les 13^e et 121^e régiments, se heurta à une résistance obstinée et, vers midi, avait réalisé des gains de 500 à 800 m. Vers 13 heures, le 2^e bataillon du 121^e régiment s'empara des casernes de Pontanézen et s'avança en formation serrée dans le village de Mesmerrien, à environ 1 000 m à l'est des casernes. Dans la partie ouest du secteur de la division et sur la grand'route menant au sud vers Lambézellec, le village de Loscoat et la côte 82 furent enlevés vers 17 heures. Pendant ce temps, la 29^e division avançait son aile gauche et sa partie centrale d'environ 1 000 m, mais aucun gain ne fut réalisé sur le flanc droit. Le nombre de prisonniers capturés dans la journée fut de 988, alors que nos pertes ne s'élevaient qu'à 252. »

L'arrivée de munitions par mer et par terre permit alors l'accroissement de la pression sur l'ennemi. Le 9, la 2^e division est aux approches de la ville, la 8^e division traverse Lambézellec faisant 1 000 prisonniers, le 115^e d'Infanterie atteint la Penfeld, cependant que la Force opérationnelle "S" s'empare du Conquet à 13 heures, et que le 2^e bataillon de Rangers prend les batteries de Lochrist à 14 heures.

Durant ce jour, 2 550 prisonniers furent faits.

Commence alors un combat de rues, de maison à maison. « Les Allemands résistèrent dans chaque rue, bâtiment ou place. Par suite du feu intense de mitrailleuses et de canons antiaériens, provenant de chaque coin de rue et de positions bien masquées dans des constructions et dans les décombres, toute avance pour descendre ces rues aurait voué au suicide ceux qui auraient voulu

l'entreprendre. On ne peut progresser qu'en avançant de maison en maison, ce qui put être réalisé en produisant, par des explosions, des trous dans les murs mitoyens, puis en nettoyant la maison de l'ennemi qui s'y trouvait... La lutte à travers la ville devint une guerre de caporal. »

Le 10 septembre, les forces américaines s'attaquent en vain aux remparts de la ville, et l'on décide alors de contenir l'ennemi au cœur de la ville, et de l'obliger à se rendre « au moyen d'un bombardement par l'artillerie et l'aviation ».

D'où retrait de troupes : la 9^e division est dirigée sur Crozon, les 13^e et 121^e régiments sont rassemblés dans les environs de Plouvien en vue de leur transfert vers le sud, le 2^e bataillon du 28^e d'Infanterie gagnant lui aussi Crozon.

« Le 13, le colonel REEVES, officier de renseignements du 8^e corps, fut envoyé avec un message au commandant en chef allemand, le général RAMCKE, pour lui demander la reddition de la place de Brest et des forces ennemies de Crozon... Cette demande fut repoussée par le commandant en chef allemand. L'échec de ces négociations en vue de la reddition fut porté à la connaissance des troupes du corps d'armée, auxquelles il fut enjoint d'en instruire les troupes allemandes.



Barrage anti-chars. Au fond, la butte du Polygone.

« Au cours de cette même journée où fut faite la demande de reddition, la 29^e division attaqua avec quatre bataillons en ligne et quelques gains substantiels purent être réalisés sur la gauche du secteur tenu par la division. Le 2^e bataillon du 175^e d'infanterie enleva d'assaut le fort de Kéranroux...

« ... Dans le secteur Est de Brest, la 2^e division continua sa dure lutte de maison (le 14 septembre) en maison en dehors des remparts. Au fur et à mesure de leur avance, nos bataillons

découvrirent des tunnels et des abris souterrains qui contenaient un nombre considérable d'Allemands et quelques Américains blessés. La saleté habituelle, propre aux ambulances et aux hôpitaux de campagne allemands, régnait dans ces lieux et l'on entreprit aussitôt l'évacuation dans les hôpitaux américains.

« A l'ouest, la 29^e division poussait son attaque et réalisait des progrès considérables sur la gauche avec le 175^e d'Infanterie. La grande butte (le Polygone) servant d'écran au champ de tir de la Marine fut enlevée et une contre-attaque sur le fort de Kéranroux repoussée. L'escadron "B" du 141^e corps blindé avec 15 "crocodiles" (tanks Churchill armés de lance-flammes en plus de leur équipement normal), attaché au 116^e d'Infanterie, appuya son attaque sur le fort de Montbarrey. Quatre des tanks lançant des flammes furent utilisés avec peu d'efficacité lors de leur première intervention. Bien qu'un passage à travers le champ de mines fut nettoyé et balisé pour eux, deux des tanks s'écartèrent et touchèrent les mines. Un autre fut détruit par le feu de l'ennemi, alors qu'un quatrième ne put prendre le départ. A droite de la division, le 115^e d'Infanterie s'empara de la côte 99 au nord-est de la Trinité... 700 hommes furent faits prisonniers pendant la journée. »

Encerclé durant deux jours, le fort de Montbarrey fut attaqué par le 116^e d'Infanterie avec le concours de tanks « crocodiles ». Pendant qu'on entourait le fort de fumée, le Génie dégagait des passages dans les champs de mines, ce qui permit aux tanks de cracher du feu dans les meurtrières des murs. Des charges d'explosifs ouvrirent une brèche qu'utilisa l'infanterie.

Peu à peu, l'étreinte se resserrait sur la ville. Le 17 septembre, la 2^e division s'emparait de la gare et dégagait l'extérieur des remparts, faisant 360 prisonniers.

« Le 29^e régiment put exploiter l'entrée du 2^e bataillon du 175^e en ville : un pont sur la Penfeld est pris et, vers 17 heures, toute la partie de Recouvrance entre les remparts et la rivière fut dégagée. Seuls, le fort de Portzic et la base sous-marine tenaient encore à la tombée de la nuit.

« Le 18, à 8 heures du matin, ces positions furent conquises et toute la résistance à l'ouest de la Penfeld était liquidée. Dans ces

deux journées, la 29^e division fit 6 800 prisonniers. A l'est de la rivière, la 2^e division continua à rencontrer de la résistance dans la matinée du 18, résistance provenant de groupes isolés de combattants ; vers 13 heures, tout ce secteur était nettoyé. Cette division fit 2 900 prisonniers dans la journée du 18. »

Au cours du siège, 38 000 hommes furent faits prisonniers, dont le général RAUCH, commandant la 343^e division, le général SPANG, la 266^e, RAMCKE devant être pris à Roscanvel. Quatre mille Allemands blessés, dont certains grièvement, furent évacués.

Dans quel état les Américains trouvèrent-ils Brest ? « L'œuvre de destruction dont la ville a été victime était effroyable... Les ponts à travers la Penfeld étaient détruits et leurs débris bloquaient complètement le chenal. Sur le front de mer, les quais, cales sèches et grues étaient démolis et les Allemands allèrent même jusqu'à faire sauter les brise-lames entourant les ports de guerre et de commerce...



Position allemande détruite par l'artillerie américaine.



Fort du Guelmeur.

« Les opérations du siège effectuées par le 8^e corps contribuèrent matériellement à ces dommages. Le terrible pilonnage effectué par l'aviation et l'artillerie américaines, en même temps que l'emploi d'essence blanche au phosphore et de napalm, vida et incendia complètement chaque immeuble dans la partie centrale et dans la base navale à Recouvrance. »

Les forces américaines ayant participé au siège de Brest.

Voici, selon le colonel d'infanterie H.E. POTTER, historien en chef des forces d'intervention américaine en Europe, les unités ayant participé au siège de Brest^{dm}.

A rmée de terre :

1. – 8^e corps (major-général Troy H. MIDDLETON) dépendant de la III^e Armée du lieutenant général George S. PATTON, du 1^{er} août au 5 septembre, date à laquelle il fut rattaché à la IX^e Armée

américaine commandée par le lieutenant général William H. SIMPSON.

2. – 6^e division blindée (major-général Robert W. GROW) ; groupe de combat A (brigadier général James TAILOR) ; groupe de combat B (colonel W. READ Jr) ; groupe de combat R (colonel Harry F. HANSON).

3. – 2^e division d'infanterie (major-général Walter M. ROBERTSON) ; 9^e régiment d'infanterie (colonel Shester J. HIRSCHFELDER) ; 23^e régiment d'infanterie (colonel Jay B. LOVLESS) ; 38^e régiment d'infanterie (colonel Ralph W. ZWICKER).

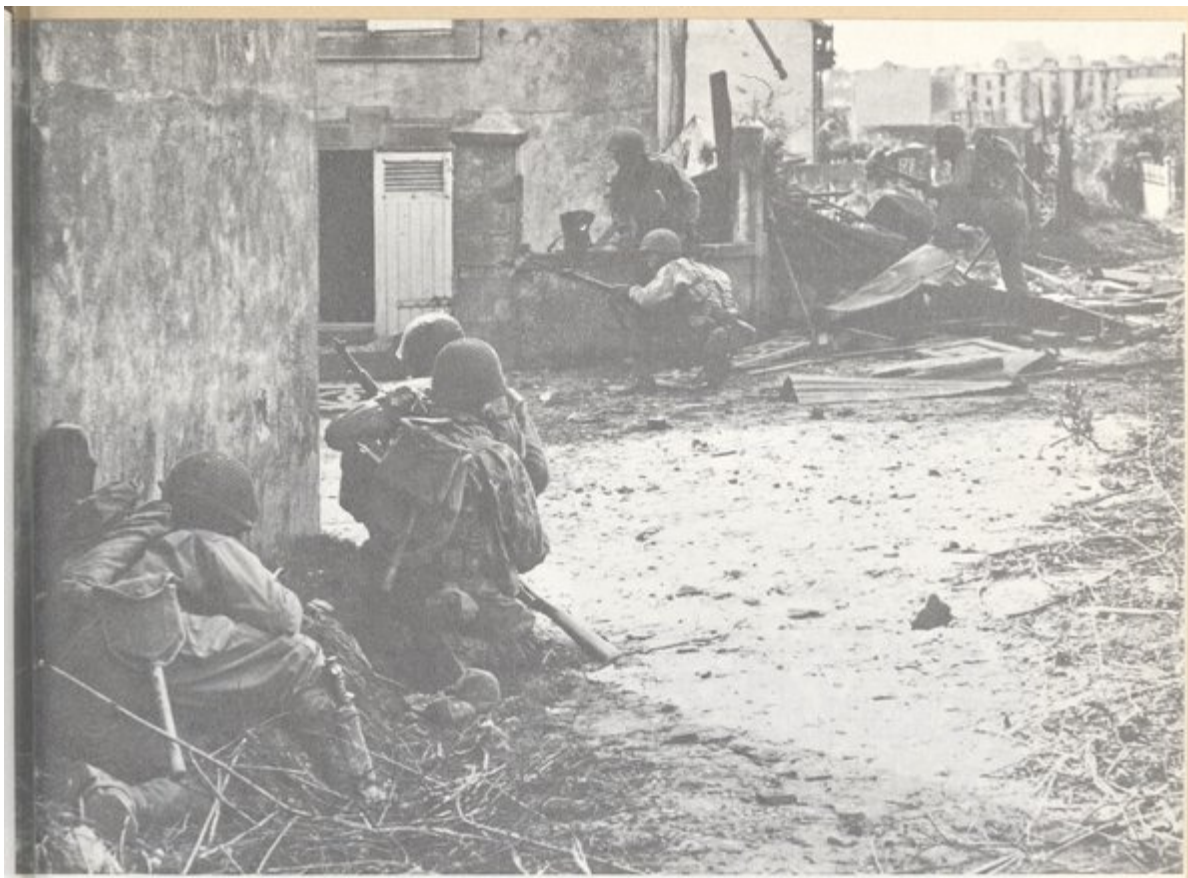
4. – 8^e division d'infanterie (major-général Donald A. STROH) ; 13^e régiment d'infanterie (colonel Robert A. GRIFFIN) ; 28^e régiment d'infanterie (colonel Merrith E. OLMSTEAD) ; 121^e régiment d'infanterie (colonel John R. JETER).

5. – 29^e division d'infanterie (major-général Charles H. GERHARDT) ; 115^e régiment d'infanterie (lieutenant-colonel Louis G. SMITH) ; 116^e régiment d'infanterie (colonel Philipp R. DWYER) ; 175^e régiment d'infanterie (lieutenant-colonel William C. PURNELL).

6. – Groupe d'assaut A (brigadier général Herbert L. EARNEST). Il fut formé sur ordre verbal du général commandant le 8^e corps, le 31 juillet 1944, afin de s'emparer des têtes de pont vitales de la péninsule bretonne et de les protéger. Parmi beaucoup d'autres opérations, les éléments de ce groupe d'assaut ont pris part temporairement à l'attaque de Brest. Sa mission terminée, il fut dissous le 12 septembre 1944. Il comportait les unités suivantes : 1^{re} brigade d'autochars (colonel Frank T. SEAREY) et 6^e groupe de cavalerie (colonel Logan C. BERRY).

7. – 2^e bataillon de rangers.

8. – 6^e bataillon de rangers.



Attaque de Brest : Soldats américains, rue de la Duchesse-Anne.

Forces aériennes

1. – 9^e groupe de bombardement, devenu plus tard 9^e division de bombardement (major-général Samuel E. ANDERSON) ; 97^e escadrille de bombardement (colonel Edward H. BACHUS) ; 98^e escadrille de bombardement (colonel Harold L. MACIS) ; 99^e escadrille de bombardement (brigadier général Herbert B. THATCHER).

2. – 19^e groupe tactique aérien (brigadier général O.P. WEYLAND) dépendant de la IX^e armée aérienne (major-général Hoyt S. VANDERBERG) et attaché comme soutien à la III^e Armée américaine ; – 100^e escadrille de combat (colonel Homer L. SANDER) ; 303^e escadrille de combat (colonel Burton M. HOVEY).

3. – Forces aériennes britanniques : selon les archives américaines, elles n'auraient pris part aux bombardements de Brest

que pendant une journée.

Lettre du général Troy H. MIDDLETON au général RAMCKE pour l'inciter à se rendre.

QUARTIER GÉNÉRAL DU 8^e CORPS

U.S. Armée, 12 septembre 1944

*Au lieutenant général RAMCKE,
Général en chef des Forces allemandes à
Brest et dans la presqu'île de Crozon.*

Général,

En temps de guerre, il arrive un moment où la situation devient telle qu'un général en chef n'est plus excusable s'il sacrifie les vies et détruit la santé de ceux qui en combattant ont exécuté ses ordres.

J'ai discuté de la situation devant laquelle se trouve la garnison allemande avec vos officiers et hommes de troupe qui sont maintenant prisonniers de guerre. Ces hommes ont la conviction que la situation est désespérée et qu'elle ne peut pas être redressée par une continuation du combat. C'est pourquoi je pense que la garnison allemande de Brest et de la presqu'île de Crozon n'a plus aucune raison valable de continuer la lutte.

Vos soldats se sont battus courageusement. Près de 16 000 de ceux qui se trouvaient dans cet espace sont maintenant prisonniers de guerre. Vos unités ont éprouvé des pertes. Elles ont perdu une grande quantité de matériel de guerre indispensable et vos soldats sont maintenant encerclés dans un petit espace resserré. C'est pourquoi tout le monde est d'accord que vous et vos unités avez accompli tout votre devoir envers votre pays. A l'appui de ce qui précède, je vous adresse, comme soldat de carrière à un autre soldat de carrière, la sommation de mettre fin à la lutte qui se poursuit encore.

Lorsque j'accepterai la reddition de Brest, je souhaiterais que vos soldats déposent les armes en formations militaires et se rendent, sous la conduite de leurs chefs, aux lieux qui seront convenus entre

vous-même et mon représentant qui vous apporte cette sommation. En ce qui vous concerne personnellement ainsi que les officiers de votre état-major que vous désignerez, il sera mis à votre disposition des voitures convenables au lieu de rassemblement des prisonniers.

Je suis convaincu que vous reconnaîtrez l'inutilité de la continuation des hostilités. Je suis également d'avis que vous préférerez une reddition aux troupes américaines qui sont sous les ordres d'un soldat de carrière à une reddition ultérieure aux F.F.I. Je dois faire mention de ce fait parce qu'il est possible qu'il soit décidé sous peu d'opposer aux troupes allemandes des troupes françaises et d'envoyer ailleurs les unités américaines. Je vous le dis également parce que le port de Brest a perdu sa valeur pour le haut commandement américain depuis que tant de ports sont tombés ailleurs entre nos mains. Je suis convaincu que, en tant que soldat de carrière ayant servi avec honneur et ayant accompli votre mission conformément à votre devoir, vous accorderez à cette sommation l'attention qu'elle mérite.

Signé : Troy H. MIDDLETON
*Major-général de l'armée des Etats-Unis,
Commandant en Chef.*

... Allemands.

Le général B. RAMCKE.

Replié de Commana sur Brest avec ses parachutistes, il trouva une situation qui ne lui fit pas plaisir. Non seulement le général RAUCH le plaçait sous les ordres du colonel VON DER MOSEL, commandant la place, et RAMCKE devait écrire à ce propos : « Je n'appréciais pas d'être placé sous les ordres d'un officier d'un rang inférieur au mien », mais encore il émettait des doutes sur la valeur des combattants de la forteresse : deux compagnies de soldats, pères de famille nombreuse, dépendaient de VON DER MOSEL, qui, lui, avait fait ses preuves en Russie et la 343^e D.I. du général RAUCH, chargée de la défense du tour de la Rade, se composait de soldats malades de l'estomac ou ayant souffert du froid dans l'Est.

En tout 35 000 hommes, dont beaucoup de non-combattants, le plus vieux étant un employé de bureau de quatre-vingt-quatre ans !

D'autre part, si les systèmes de protection vers la mer et le ciel étaient excellents, on n'avait pas pensé à l'attaque possible venant de terre.

A la demande de RAMCKE, l'affaire de la suprématie militaire fut réglée à son profit et il obtint le commandement des opérations le 12 août.

Mais, dès le 9, ordre était venu de reprendre Gouesnou occupé, car il fallait à tout prix ouvrir la route à la 266^e D.I. qui, venant de la direction de Plabennec, s'était fait accrocher par les F.F.I. et les Américains.

Mais laissons la parole au traducteur de RAMCKE^{dn}, lequel, nous le verrons, se pique d'humanité, du moins selon ses dires :

« Avec deux compagnies rapidement constituées du 7^e régiment de parachutistes et deux sections de Panzerfaust, soutenues par une batterie d'artillerie de la place forte et par deux batteries de D.C.A. de la Marine, je dirigeais moi-même cette contre-attaque. Après un bref échange de coups de feu, les compagnies enlevèrent le village. L'ennemi, soutenu par ses tanks, se fixa juste au nord de Gouesnou. Le poste d'observation d'artillerie, repéré dans le clocher, avait pu fuir à temps.

« J'ordonnai aux deux artilleurs qui se trouvaient avec moi, à environ 600 mètres du village, d'occuper à leur tour le clocher. Vite, ils atteignirent le clocher et me firent le signal convenu, mais quelques minutes après des obus explosèrent atteignant le clocher à la hauteur de la cloche, là où se trouvait le poste d'observation. Je fus pris d'effroi en songeant que j'avais envoyé des hommes dans cette mauvaise situation. Rapidement, je bondis dans la voiture et fonçai au village où le combat faisait encore rage. A l'entrée du clocher, un sergent vint à ma rencontre la figure en sang : "Mon appareil de téléphone est "foutu" ; il faut que j'aille en chercher un autre. De là-haut on peut tout voir..."



Brest : La porte Tourville à la Libération.

L'église Notre-Dame-des-Carmes en feu le 24 août 1944.



« Vite, dis-je, allez vite me chercher un autre appareil et, venez me rejoindre dans le clocher. Là où ils ont déjà tiré, on est plus en sécurité. Je montai l'étroit escalier. Sous la cloche, par les jours du clocher, je pouvais bien observer à l'aide de mes jumelles. Des fumées noires, au-dessus de Plabennec, montraient qu'un combat se déroulait entre les éléments de la 266^e D.I. et les "amis". Je pouvais repérer de nombreux chars américains, des voitures blindées et des camions pleins de fantassins sur les routes. Comment la colonne de la 266^e D.I. réussirait-elle jamais à percer à cet endroit ? Sur une colline, au nord du terrain d'aviation, stationnait tranquillement toute une colonne de camions. Quels objectifs pour l'artillerie ! »

Hélas ! l'artillerie dont disposait RAMCKE – la D.C.A. de la Marine, peu entraînée aux tirs au sol – n'était pas la précision même à tel point, avoue le général, que « quelques salves trop courtes tombèrent dans nos propres rangs ».

Par contre, le général allemand devait se rendre compte de la précision alliée : « J'aperçus un éclair dans un buisson à 400 mètres de moi et aussitôt il y eut un impact dans le clocher au-dessus de ma tête, puis un second et toute une série. L'édifice trembla comme s'il s'agissait d'un tremblement de terre, des pierres et du mortier tombèrent, une poussière épaisse me coupa la respiration. Avec peine, je me faufilai à travers les gros blocs de granit, trouvai la sortie et, les membres endoloris, je descendis l'escalier abrupt. A mi-route, je trouvai le capitaine KAMITSCHK et un adjudant de para qui, le visage soucieux venaient à ma rencontre... Tout s'était bien passé. »

De la colonne de la 266^e D.I. décimée ou faite prisonnière, seuls quelques éléments avec le lieutenant-colonel MOLLER parvinrent à gagner Brest.

RAMCKE organise alors la défense de la ville.

« Le matin du 10, je me rendis dans le secteur particulièrement menacé au sud de l'aérodrome de Guipavas. L'ennemi exerçait une forte pression. Je fis intervenir les éléments du 7^e régiment de parachutistes pour repousser l'ennemi et installer les batteries dans la ligne principale du champ avancé.

« La 2^e division para s'installa en défense dans les positions avancées, le 7^e régiment de paras et le génie divisionnaire furent mis en position dans le secteur est, le 2^e régiment dans le secteur ouest... Mais que pouvaient faire six bataillons pour tenir tout ce secteur ? Bien que l'on eût renforcé le front par des ouvriers de l'arsenal et des unités de la Marine, ces gens n'étaient pas habitués au combat. Il fallut les incorporer dans les troupes de paras et ils se sentaient en sécurité quand ils étaient conduits par un jeune para...

« Depuis le début, c'était la 2^e division de parachutistes qui, sans discontinuer, avait supporté tout le poids du combat dans la forteresse de Brest. »

RAMCKE connaissait la Bretagne pour avoir, en avril et mai 1943, séjourné dans les environs d'Auray, à son retour d'Afrique. « Je m'étais plu dans ce paysage qui avait bien des points communs avec mon Schleswig-Holstein. Les rapports entre mes troupes et la population avaient été vraiment bons... »

Son séjour au pays de Landivisiau et de Commana l'avait fortifié dans l'idée que « les Bretons sont de loin le peuple le plus solide de la France » et que « c'est dans le Finistère que vivent les plus bretons d'entre eux ».

Mais ce coup d'encensoir fait sans doute partie de ce plaidoyer qui tend à le présenter humain et généreux. Installé à Brest : « Mon premier souci, dit-il, fut la population civile. Pour épargner des vies en cas de bombardement et à cause des difficultés de ravitaillement, je donnai, le 13, l'ordre d'évacuation totale et j'obtins, à cet effet, un armistice de 7 à 11 heures pour quatre jours successifs, ainsi que quatre voies de passage... Un certain nombre de Français, dont des partisans et des fainéants, reçurent l'ordre de quitter la ville, mais ne le firent pas. Ils se cachèrent... Un grand nombre de ces gens périt le 9 septembre dans l'explosion de l'abri Sadi-Carnot.

« On prétextait cela par la suite pour me poursuivre comme criminel de guerre.

« Avec l'évacuation de la ville, toute activité civile avait cessé d'exister. Brest était une forteresse, un camp retranché où les dures nécessités de la guerre avaient la parole... »

Poursuivant son plaidoyer, il écrit :

« Sur mon ordre, le village du Fret à Crozon devint un village-hôpital et, transportés de nuit, on y amena 1 500 blessés. De plus, je donnai l'ordre de transformer un vapeur en navire-hôpital pour 2 000 malades. L'amiral KUHLER se demandait si les Anglais ne l'attaqueraient pas. J'espérais que, mouillé en rade, il serait épargné. Or, à peine fut-il peint en blanc avec des croix rouges qu'il fut détruit au port de commerce. »

Autre exemple : « Je libérai aussi une colonne sanitaire américaine qui s'était fourvoyée dans nos lignes avec un mot pour le général MIDDLETON. J'y joignis une liste de morts américains enterrés par nous et tous leurs souvenirs personnels. MIDDLETON me remercia gentiment. »

Faute de preuves, nous ne pouvons vérifier les dires de RAMCKE, mais sa mauvaise foi est évidente lorsqu'il présente l'incendie de l'église Saint-Louis comme accidentel.

« Les 13 et 14 août, toute une bande de partisans, par des attaques perfides, essaya d'affaiblir la garnison de Brest. Des Allemands furent tués. Les partisans logés dans le clocher de l'église Saint-Louis furent délogés par des obus éclairants, mais le clocher brûla. Le curé COURTET et le maire de Saint-Pierre, M. EUSEN, furent arrêtés comme otages par un officier de la Kommandantur, mais je donnai l'ordre de les libérer immédiatement. On me reprocha l'incendie lors de mon procès, mais COURTET témoigna que, malgré mon intervention, des partisans s'étaient réfugiés dans la tour pour tirer sur les Allemands. »

Des partisans, RAMCKE en avait une sainte frayeur. Il est vrai que le 15 juin, dans le Morbihan, il l'avait échappé belle. Venant à Landerneau, où il devait retrouver ses troupes, il rencontra, à 12 km de Pontivy, un paysan breton qui traversait la route. Aussitôt des talus de chaque côté de la route claquèrent des salves de pistolet-mitrailleur. Son chef d'état-major, le major SCHMIDT, s'effondra, tué sur le coup. Lui-même avait reçu une balle dans sa veste et une autre dans sa casquette. La voiture avait cinq impacts.

AUSZÜGE DES BRIEFWECHSELS ZWICHEN DEN AMERIKANISCHEN- UND DEUTSCHEN KOMMANDIERENDEN GENERÄLEN BEI BREST

13. September 1944

An: Generalleutnant Bancke, Kommandierende General
der deutschen Truppen in Brest

Von: Kommandierende General der amerikanischen Truppen vor Brest

Wie immer im Krieg, erreicht die militärische Lage manchmal einen gewissen Zeitpunkt wenn ein Kommandant weiteres Blutvergießen und Aufopfern seiner Soldaten nicht berechtigtigen kann.

Mit Ihren Offizieren und Soldaten, die für Sie tapfer gekämpft haben aber jetzt Kriegsgefangene sind, haben wir die Lage der deutschen Besatzung von Brest besprochen. Alle sind überzeugt, dass die militärische Lage hoffnungslos ist und dass durch die Verlängerung dieses Kampfes nichts erreicht werden kann. Wir sind daher der Meinung, dass die deutsche Besatzung von Brest keinen zu berechtigtigen Grund für ein weiteres Aushalten hat.

Ihre Soldaten haben gut gekämpft. Ungefähr 10000 Mann sind jetzt Kriegsgefangene. Ihre eigenen Verluste kennen Sie. Ausserdem ist viel des von Ihnen benötigte Kriegsmaterials ausgefallen, und Ihre Truppen sind in einem kleinen, engen Raum eingekesselt. Sie haben somit Ihre Pflicht Ihrem Vaterland gegenüber voll und ganz erfüllt.

Dem Vorgehenden zufolge ersuchen wir Sie, als ein Berufssoldat zu einem anderen, diesen ungleichen Kampf einzustellen.

Wir hoffen, dass Sie, als alter und verantwortungsvoller Offizier, der ehrenvoll gedient und seine Pflicht hier bereits erfüllt hat, diesen Vorschlag Ihre günstige Berücksichtigung geben werden.

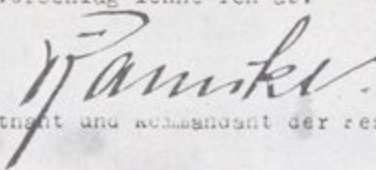
Der Kommandant
der Festung
BREST

Brest 13. September 1944.

An den
Kommandierenden General des VIII. am. A. A.
Herrn Generalmajor Troy H. Middleton.

Herr General:

Ihren Vorschlag lehne ich ab.


Generalleutnant und Kommandant der Festung Brest.

DEUTSCHE OFFIZIERE UND SOLDATEN IN BREST

Am 13. September 1944 wurde eine Nachricht an Generalleutnant Ramcke, Ihren kommandierenden General, gerichtet mit Anweisungen für eine ehrenhafte Übergabe von Brest. General Ramcke lehnte diesen Vorschlag ab. (Auszüge der Nachricht und General Ramckes Antwort sind auf der Rückseite zu sehen.)

General Ramcke soll sich entschlossen haben bis zur letzten Kugel und zum letzten Mann aushalten zu wollen. Scheinbar sind seine Halsschmerzen für das » Ritterkreuz mit Schwerter « weit ausschlaggebender als sein Verantwortungsgefühl seinen Offizieren und Soldaten gegenüber.

Können Sie somit einem Kommandant weiterhin Folge leisten der bereit ist Sie in einer aussichtslosen Lage für eigennützige Zwecke aufopfern zu lassen? In solchem Fall hat jeder Offizier und Soldat das gottgegebene Recht seine eigene Entscheidung zu treffen. Nur er selbst kann jetzt entscheiden ob sein eigenes Leben nutzlos aufgeopfert werden soll, oder ob sein Leben zu retten — nicht nur für sich selbst, sondern auch für seine Familie und für die Zukunft seines Vaterlandes.

Wenn Sie sich amerikanischen Truppen ergeben, sind Sie faire Behandlung zugesichert. Nach Kriegsende kehren Sie als gesunde Männer in Ihre Heimat zurück.

SIE MÜSSEN JETZT IHRE EIGENE ENTSCHEIDUNG TREFFEN !

MD 212

*Der kommandierende General der
amerikanischen Armee vor Brest.*

Le soir même, rencontrant le général VON CHOLTITZ, il devait s'étonner qu'il « régnât une telle insécurité en zone occupée ». La même insécurité, il la rencontra par la suite puisqu'il écrit qu'en juillet, « à plusieurs reprises, ma voiture fut atteinte par des coups venant des haies. »

Au cours d'une visite à Brest, alors qu'il avait installé son P.C. dans la vallée de l'Elorn, il se rendit chez le chef de la Gestapo, le SS Obersturmführer ROEDER, pensant que celui-ci pourrait mettre fin à cette insécurité : « ROEDER me reçut la jambe droite plâtrée... Il s'excusa et me dit qu'il avait été sérieusement blessé quelques jours auparavant, en combat contre les partisans. Il me dit : "Mon général, tout le monde croit ici que je dispose d'un grand nombre d'agents. J'en ai huit en tout pour Brest, trois ou quatre dans les plus grandes localités. C'est tout ; je ne peux travailler qu'avec des agents français qui détestent les partisans. Pour les opérations assez importantes, c'est la Feldgendarmarie ou la troupe qui doivent venir à la rescousse..." Je dus réviser mon opinion sur la toute puissance légendaire de la Gestapo... »

Capturé à Roscanvel, prisonnier en France, puis en Angleterre, RAMCKE fut condamné comme criminel de guerre à cinq ans de travaux forcés, malgré l'éloquence de son avocat qui avait été celui de GOERING.

Un simple soldat allemand.

Il se nomme Erich KUBY, né en 1910 à Baden-Baden. Adversaire du nazisme, il fait la guerre comme simple soldat dans les transmissions, ignore tout avancement et toute décoration^{do}.

Selon lui, en résistant jusqu'au bout, RAMCKE, chevalier de la Croix de fer, n'a eu qu'un but : obtenir ou plutôt ajouter des « brillants » à cette croix, marque de la hiérarchie suprême de l'ordre.

En tant que téléphoniste, KUBY a pénétré dans le P.C. de RAMCKE qu'il campe ainsi : « C'était un petit bonhomme maigre comme un fil de fer, auprès duquel se tenait constamment un chien qu'il battait féroce­ment avec sa canne quand la colère s'emparait de lui. Physiquement, il aurait constitué un parfait modèle d'illustration pour une revue du genre *La chasse et la pêche*.

« Il faut dire qu'il était très aimé de ses hommes (qui l'appelaient "Papa RAMCKE") et qu'il pratiquait à leur bénéfice le célèbre principe : "Il n'est rien de trop bon pour le soldat allemand." Les parachutistes vivaient comme des princes et l'on peut dire, en

somme, qu'à la manière des oies, on les préparait par une excellente nourriture à une mort prématurée. »

KUBY s'est installé dans un bunker. Mais impossible d'y dormir « car les excès alcooliques du corps des sous-officiers continuent de plus belle une fois la nuit venue. Ça crie, ça hurle et ça joue aux cartes jusqu'au petit jour... Un détail peu ragoûtant : dans leur soulographie, ces messieurs font leurs besoins n'importe où. Certains ont la décence de se servir de seaux, mais ils ont la paresse de monter les 84 marches conduisant à la surface et vident le contenu des seaux à mi-hauteur. La puanteur est effrayante car l'aération ne fonctionne toujours pas...



Les Allemands se rendent.

2 septembre : « Le clocher de l'église de Saint-Pierre, ce clocher tarabiscoté, en aucune manière artistique, mais si finement ouvragé, a vécu. Les Américains l'ont abattu à coups de canon, sans doute

parce qu'ils le soupçonnaient de servir d'observatoire aux Allemands... La Trinité a été évacuée. Le feu des mitrailleuses s'est remarquablement rapproché... »

3 septembre : « Les chasseurs-bombardiers volent à 100 m d'altitude et personne ne les dérange. Aujourd'hui, pendant deux heures, on a compté 500 avions en formation de 13 ou 15. Moi-même, de la cour intérieure de l'École navale, j'en ai compté plus de 60 en moins de cinq minutes... »

9 septembre : KUBY observe un « spectacle digne d'un Néron moderne. La ville n'est plus qu'une immense forêt de flammes... Les incendies montent vers le ciel pour former une horrible couronne de fumée et de cendres que chasse le vent...

« Il est devenu impossible de mettre le nez dehors : l'aviation américaine ne le permet pas et attaque même les soldats isolés ».

Quelques jours plus tard, à la base sous-marine, on jette à l'eau armes, camions, carburant. Un stock d'essence que l'on s'apprête à déverser à la mer prend feu : 80 soldats et travailleurs Todt périssent dans une tempête de flammes.

17 septembre : « Le général RAMCKE nous a quittés aujourd'hui. Dans la soirée, un bateau de pêche à moteur est entré dans une alvéole de sous-marin : une vingtaine d'hommes avec un tas de bagages y ont pris place et j'ai dû moi-même y envoyer quelques rouleaux de fils téléphoniques.

« Le bateau s'est éloigné à la faveur de la nuit. Parmi les passagers, il y avait RAMCKE... Dissimulé dans quelque recoin, il attendra qu'on vienne le cueillir. Il y attendra aussi les brillants promis par le Führer... » Il les obtiendra le lendemain de la capitulation.

Funkspruch vom 14.9.1944

An den Kommandanten der Festung Brest

Unter Ihrer Beispiel und Befehl fuhr die Besatzung der Festung einen vorbildlichen Kampf, tapfer und tren die Ehre der deutschen Wehrmacht wahren.

Ich spreche, Ihnen und meinen Soldaten meinen Dank und den des deutschen Volkes aus.

gez. Adolf HITLER.

Message par radio du 14 septembre 1944

Au Commandant de la place forte de Brest,

Avec votre exemple devant elle et sous votre commandement, la garnison de la place forte de Brest poursuit un combat exemplaire et maintient ainsi courageusement et fidèlement l'honneur de l'armée allemande.

Je vous adresse à vous et à mes soldats mes remerciements ainsi que ceux du peuple allemand.

Signé : Adolf HITLER.

Funkspruch vom 17.9.1944

An general RAMCKE

Nicht nur das Deutsche Volk, die ganze Welt schaut voll Bewunderung auf Sie und Ihre Soldaten. Sie schreiben in diesen Wochen Ihren und Ihrer Truppe Namen mit unvergänglichen Buchstaben in das Buch der deutschen Geschichte.

Ich fühle mich dem Heldenkampf Ihrer Soldaten aus tiefstem Herzen verbunden.

Heil unserem Führer!

gez. Dr. GOEBBELS.

Prisonniers de la 2^e division de Paras



*En fin d'après-midi du 18 septembre 1944, le colonel Erik PIETZOUKA,
de l'état-major de la 2^e division de Parachutistes,
se rend au colonel Chester J. HIRSCHELDER et lui offre la reddition de la
Place de Brest.*



Message par radio du 17 septembre 1944

Au général RAMCKE,

Non seulement le peuple allemand, mais le monde entier, a les yeux fixés avec admiration sur vous et sur vos soldats. Vous êtes en train d'inscrire au cours de ces semaines votre nom et celui de vos troupes en lettres éternelles dans le livre de l'Histoire de l'Allemagne.

Je me sens, au plus profond de mon cœur, plein de reconnaissance pour l'héroïsme de vos soldats.

Salut à notre Führer.

Signe : Dr. GOEBBELS.

Funkspruch vom 17.9.1944

An Festungskommandant Brest

Mein lieber Eroch,

Mit Stolz und Freude übermittle ich Ihnen meine herzlichen Glückwünsche zur Verleihung des Eichenlaubs mit Schwertern zum Ritterkreuz des Eisernen Kreuzes. Neben der Würdigung Ihrer hervorragenden persönlichen Leistung als Kämpfer und Truppenführer bedeutet die Auszeichnung zugleich eine hohe Ehrung Ihrer tapferen Fallschirmjäger-Division. In vielen schweren Kämpfen haben Sie Ihre Männer zu einer Reihe ruhmreicher Taten geführt und der Geschichte der deutschen Fallschirmjäger-Waffe eine neue unvergängliche Seite hinzugefügt.

Mit meiner Anerkennung und meinem Dank verbinde ich die besten Wünsche für Sie und Ihre tapfere Division. Auch weiterhin viel Soldatenglück.

Ihr

gez. GORING

*Reichsmarschall des Großdeutschen Reiches
und Oberbefehlshaber der Luftwaffe.*

Décision communiquée par radio le 17 septembre 1944.

Au commandant de la place forte de Brest,

Mon cher Eroch,

Avec fierté et joie, je vous adresse mes cordiaux souhaits de bonheur à l'occasion de l'attribution du rameau de chêne avec épées à la croix de chevalier de la Croix de Fer. Cette distinction constitue non seulement la reconnaissance de vos éminents services personnels comme combattant et chef de troupe, mais encore peut être considérée comme une haute marque d'honneur pour votre courageuse Division de Parachutistes. Vos hommes ont accompli un grand nombre d'actions d'éclat au cours de nombreux et durs

combats et ont ajouté une nouvelle page immortelle à l'histoire de l'arme des parachutistes allemands.

A ma reconnaissance et à mes remerciements, j'ajoute mes souhaits pour vous ainsi que pour votre courageuse division. Et pour l'avenir, je vous souhaite beaucoup de chance au combat.

Vôtre.

signé GORING
*Maréchal du Reich de la Grande Allemagne
et commandant suprême de l'Aviation.*

Reddition des Allemands.

Au centre : Major général Troy H. MIDDLETON ; à droite : Lieutenant général RAMCKE.



Le drame de l'abri Sadi-Carnot.

Nuit du 8 au 9 septembre 1944, 2 h 30 : Une explosion formidable, suivie d'un chapelet d'explosions, retentit dans l'abri Sadi-Carnot, côté porte Tourville.

Quelques rescapés se retrouvent dehors, certains ne sachant même pas comment.

Et soudain, dans la nuit, une flamme de trente mètres de haut surgit, sinistre, tandis que les munitions continuent d'exploser.

Un millier de personnes – Français, Russes, Allemands – calcinées, défigurées ou réduites en cendre parfois, ne verront pas la libération toute proche de la ville.

Comment évoquer cette catastrophe sinon en faisant appel aux témoignages de ceux qui l'ont vécue.

Descente à l'enfer.

Ceux de M. Charles CARQUIN, lieutenant, commandant le corps des sapeurs-pompiers de Brest et de son fils Paul, sapeur à l'époque, sont les premiers par ordre chronologique.

Charles CARQUIN qui, peu après 2 h 30, vient par un de ses hommes d'apprendre la catastrophe, dépêche sur les lieux deux de ses sapeurs, Paul CARQUIN et PONDAVEN, après avoir exigé qu'ils soient accompagnés d'Allemands en armes, la circulation en ville étant interdite après 20 heures par ordre de la Kommandantur.

Ils parviennent, par la rue Louis-Pasteur, à l'entrée de l'abri, boulevard Thiers : « Le spectacle est terrifiant ; une longue gerbe de flammes sort après chaque explosion des munitions placées dans l'abri et va lécher le mur de l'arsenal, à une vingtaine de mètres de distance.

« Des matériaux et les corps de trois soldats allemands projetés de l'abri, ainsi que deux voitures brûlent dans la rue. Il est impossible d'approcher, la chaleur est intense. »

Les pompiers décident de se porter à l'autre ouverture de l'abri.

« Tant bien que mal, nous arrivons rue Traverse, dans l'entrée de l'immeuble des magasins LEJONCOUR où un membre de la D.P. (Défense passive) nous apprend qu'une cinquantaine de personnes seulement ont pu sortir de l'abri Sadi-Carnot, et sont dans les caves.

« Nous poussons notre reconnaissance jusqu'à l'entrée de l'abri : une flamme énorme, haute d'une trentaine de mètres, sort de l'escalier comme un immense chalumeau et éclaire les alentours. La chaleur est suffocante. »

A 5 h 10, les deux hommes rendaient compte de leur reconnaissance.

A 8 heures, Paul CARQUIN qui connaît la disposition intérieure de l'abri est désigné pour accompagner la patrouille de marins-pompier allemands. Ceux-ci ont mis une autopompe en action, alimentée par un relais dans l'arsenal.

« En pénétrant dans l'abri, je constate que les pompiers allemands n'ont avancé que d'une quinzaine de mètres avec le deuxième mur pare-éclats, lequel a été renversé par le souffle de l'explosion des munitions.

« Un projecteur électrique branché sur l'autopompe éclaire la longueur de l'abri. Il fait une forte chaleur : un écran de feu devant nous. Nous avançons petit à petit, arrosant devant nous, laissant derrière quelques petits foyers d'incendie occasionnant de temps en temps des explosions.

« ... Puis nous arrivons aux premières victimes. Le spectacle est affreux : partout des faces grimaçantes, des corps calcinés en tas. Je ferme les yeux devant cette vision. Plusieurs Allemands lâchent leur lance et s'enfuient vers l'entrée de l'abri.

« ... L'avance continue pied à pied, escaladant les cadavres, dans l'obligation de marcher dessus. Arrivés à l'endroit où se trouvaient les hamacs, nous sommes obligés, pour passer au travers de l'armature en tubes de fer, de nous baisser et notre figure est souvent au niveau des cadavres...

« ... Je me fais remplacer à la lance et continue ma mission de guide jusqu'à midi.

« Soudain une explosion formidable ébranle l'abri. Des munitions viennent de sauter derrière nous. Une épaisse fumée s'avance vers nous. La peur nous prend. Les Allemands hurlent et s'enfuient en mettant leur masque à gaz. Je les suis à quatre pattes après avoir entouré ma tête d'une serviette que j'avais autour du cou à mon entrée dans l'abri^{dp}.

« Les Allemands demandent alors des Français en renfort. »

Un autre son de cloche.

C'est l'officier des équipages OLLIVIER qui prend alors la tête d'une dizaine de volontaires. Il est 13 h 30.

« La distance qui nous sépare de l'abri, côté de la porte Tourville, est d'environ 300 mètres », consigne-t-il dans son rapport.

« C'est par bonds successifs qu'il nous faut parcourir cette distance, tellement le bombardement par l'artillerie devient violent... L'aspect de l'abri est effroyable ; une vision atroce, des tas de cadavres brûlent ; la chaleur est considérable. Une forte moto-pompe est mise en aspiration à la Penfeld ; trois grosses lances sont établies. La tâche est bien pénible et si lugubre. Nous sommes obligés d'enjamber des tas de cadavres ; de plus, la présence de l'oxyde de carbone mélangé aux différents gaz rend le milieu peu respirable ; éclairés par des torches, dans une chaleur intense et une vision affreuse, la sueur ruisselle, la respiration devient suffocante. Six hommes, d'ailleurs, ont dû être évacués, trois subissant un commencement d'asphyxie, dont le lieutenant des pompiers de la ville... »

« 17 h 15 : L'extinction est terminée. Le feu a été éteint sur les derniers cadavres qui se trouvaient en haut des escaliers, dont l'un à deux marches de la sortie de l'abri, place Sadi-Carnot. Un fait particulier : presque tous les cadavres étaient tournés du côté de la sortie de Sadi-Carnot et la face tournée contre le sol. Tous les cadavres sont méconnaissables ; toutes les parties du corps non couvertes sont démunies de leur chair... »^{dq}

Entrée de l'abri Sadi-Carnot. Le 8 septembre 1945, une plaque commémorative fut apposée par la ville de Brest, rappelant la catastrophe.



Toutefois, le R.P. de la CHEVESNERIE raconte que, quand une équipe de reconnaissance pénétra dans l'abri, quelques semaines plus tard, l'infirmière-major marchant en tête heurta un obstacle, se pencha, l'éclaira de sa lampe et poussa un cri : « Le Père RICARD ! »

Le supérieur des Jésuites était là, « étendu le bas du corps carbonisé comme les autres victimes, mais le buste respecté par le feu, les mains croisées sur la poitrine, le visage, les yeux bleus, les grands cils intacts... »^{dr}.

Pourquoi cette catastrophe ?

Des survivants ont apporté leur témoignage, précisant ce qu'ils savaient des causes du drame. L'un d'eux, un Allemand de l'organisation Todt, George SCHMIDT, écrivit à un Brestois, chez lequel on lui avait réquisitionné une chambre, la lettre suivante : « Vous m'avez demandé, cher monsieur, de vous écrire au sujet de la catastrophe du 9 septembre à l'abri Sadi-Carnot...^{ds}.

« Au début de septembre, alors que la ville était complètement encerclée par les Américains et que les bombardements devenaient de plus en plus meurtriers, nous dûmes évacuer les maisons et nous réfugier dans l'abri Sadi-Carnot, rue Pasteur...

« A l'une des extrémités du tunnel, rue Pasteur, j'amenais des marmites auxquelles j'adaptais des tuyaux de fumée, tandis qu'un camarade montait un groupe électrogène pour l'éclairage de l'abri, le réseau électrique étant défectueux.

« Un après-midi, arriva notre chef O.T. avec un capitaine parachutiste ; ils m'appelèrent et je les accompagnai dans l'abri, une lanterne à pétrole à la main. Je les entendis dire qu'ils voulaient introduire des munitions dans l'abri. Un contremaître berlinois nous accompagnait également. Nous objectâmes aux deux officiers que cela pouvait être dangereux, mais nous fûmes vertement rabroués, et, le lendemain, les munitions furent transportées dans l'abri.

« Jusqu'au 8 septembre, tout alla bien ; en rentrant ce soir-là, j'entendis dire que, par suite des attaques violentes des Américains, les Allemands avaient reculé.

« Etant très fatigué, je m'étendis sur mon lit vers 9 heures. Vers minuit, je fus réveillé, par les cris de quelques soldats, avec un lieutenant. Ils exigeaient que les Todt évacuent l'abri car ils devaient y prendre leur poste de combat ; nous dûmes nous lever et nous préparer au départ.

Cercueils sortant de l'abri Sadi-Carnot (côté rue L.-Pasteur). Photo Pierre Péron.



« Entre-temps, un camarade avait donné la lumière électrique. Comme il ne restait pas beaucoup d'essence dans le réservoir, il alla avec un broc au parc à munitions où il y avait un fût d'essence. Pendant le remplissage du broc, un peu d'essence tomba et s'enflamma au contact d'un reste de cigarette, comme mon camarade me l'a plus tard raconté.

« Le feu se communiqua immédiatement aux caisses à munitions. On cria tout de suite : "Les munitions brûlent !"

« Lorsque j'entendis ces cris, je courus aussi vite que je le pouvais vers la porte de secours du milieu où je montais l'escalier en colimaçon, criant toujours : "Les munitions brûlent".

« Lorsque je fus dehors, je courus à l'abri Wilson où il y avait un poste de secours allemand et informai le médecin de service. Il envoya immédiatement un détachement de secours dans la galerie, lequel revint sans tarder, disant qu'il ne pouvait entrer, tout n'étant qu'une mer de flammes...

« Mes camarades qui coururent tout le long du tunnel où dormaient les Français, crièrent également : "Les munitions

brûlent!”. Mais les Français étaient, pour la plupart, plongés dans un profond sommeil et ceux qui étaient éveillés crurent que les Allemands couraient car les Américains arrivaient...

« Cher monsieur, ceci est la vérité au sujet de la cause de la catastrophe et je puis le jurer en tout temps. En premier lieu sont coupables ceux qui donnèrent l'ordre de placer des munitions dans un local sur lequel flottait le drapeau de la Croix-Rouge et qui était plein d'hommes et de femmes.

« Vous voyez donc que j'ai eu moi-même une grande chance de m'en tirer.

« Si je retourne à Brest un jour, je vous en raconterai davantage. J'ai l'intention d'aller souvent en France, que j'ai appris à connaître et à aimer... »

Et cela signé : George SCHMIDT, Limburg, Viktoria Strass 2.

Le commandant Jean PONT, qui se trouvait dans l'abri, établit lui aussi les responsabilités : « Il ne saurait être question d'imputer aux occupants français de l'abri la moindre responsabilité dans cette catastrophe. La délégation spéciale de la ville de Brest connaissait l'existence de ce dépôt de munitions et M. EUSEN, président, avait protesté auprès des Allemands à ce sujet... »^{dt}.

Des rescapés ont prétendu que la porte de l'abri s'était bloquée à la suite de la première explosion. Ce fait entraîna la mort de plusieurs occupants de l'abri qui n'ont pu gagner l'extérieur, la porte s'ouvrant vers l'intérieur. On a pu constater en effet qu'un groupe important de cadavres se tenait sur le palier près de la porte d'entrée, un autre groupe se trouvant à la naissance de ces escaliers, au bas de l'abri^{du}.

Pendant un mois, une équipe dirigée par le médecin de la marine VARACHE s'attela à tenter d'identifier les cadavres. Le 25 octobre, 144 cadavres étaient sortis (72 identifiés et 72 non identifiables), 42 cadavres allemands et 20 caisses contenant des débris humains.

Parmi les victimes, il y avait 27 Russes blancs, tous domiciliés 32, rue du Château.

On devait finalement compter 336 victimes – sans parler des Allemands – dont M. EUSEN, président de la délégation spéciale^{dv}.

Au Port de Commerce.



Ci-gît Brest...

Peu de littérature sur l'état de la ville de Brest au lendemain de la reddition allemande. Et pour cause ! Quelques jours auparavant, prévoyants, les Américains avaient fait placarder, dans les communes de repli des Brestois, des affiches indiquant que seules les personnes ayant une autorisation spéciale pourraient pénétrer dans ce qui restait de la ville. « Ce Brest dont il ne reste rien », comme devait l'écrire J. PRÉVERT.

De son côté, M. MERLE, directeur des services vétérinaires du département, assumant les fonctions de sous-préfet pour le Nord-Finistère, faisait savoir aux réfugiés brestois que seuls ceux qui avaient une autorisation signée de lui-même et des autorités américaines seraient admis en ville.

Cette double autorisation, M. LE DÉ DE LA VALLÉE, président de la Caisse d'Epargne de Brest, et M. Ch. Y. PESLIN l'obtinrent afin de vérifier l'état des coffres de la Caisse. Et cela nous vaut le récit suivant que M. PESLIN nous a confié : « A Citroën, tout est en ruines. Sur la charpente désossée du garage, une carcasse de voiture est accrochée, projetée en l'air par le souffle puissant d'une bombe. Le paysage est lunaire, crevé d'entonnoirs^{dw}.

« ... Plus on approche du centre, plus les dégâts sont considérables. Rue Jean-Jaurès, tout n'a pas brûlé, mais bien souvent, derrière les façades, il n'y a plus rien !

« La police est installée à Saint-Martin, au « Gasthaus » qui est intact. Place de la Liberté, le spectacle est hallucinant : dans un sol bouleversé, parsemé de trous d'obus et de cratères de bombes, des « Jeeps » circulent avec des chargements de militaires américains.

« Un groupe d'Allemands, armés de pelles et de pioches, chemine lamentablement, gardés par quelques « G.I. »

« Devant la Poste éventrée, nous découvrons le chaos de la rue de Siam et de la Grand-Rue. Il n'y a plus de monument aux morts...

« Peut-être plus que la vue, ce qui donne l'impression la plus pénible, c'est le silence absolu, un silence de mort qui plane sur les ruines. On circule dans une atmosphère pesante et feutrée. Tous les sens sont touchés. Tout concourt à la poignante tristesse, au chagrin de constater un anéantissement aussi absolu.

« ... Devant l'hôtel de Paris, à moitié enseveli sous la caillasse, un cadavre allemand encore chaussé de ses bottes. Probablement une des dernières victimes du siège.

« De la clinique de la Providence, il ne reste plus rien que des pans de murs et les ruines de la chapelle. Dans la nef, une caisse de bois et, sur un carton, un nom : "Léon DÉNIEL"^{dx}.

« ... Sur le Champ de Bataille, c'est de nouveau un paysage bouleversé. Le kiosque est effondré, la sortie de l'abri a été protégée partiellement par des poutres recouvertes de terre et de sacs de sable.

« Devant la *Dépêche*, mais sur la place, il y a une pompe, un puits ayant été creusé là pour le ravitaillement en eau des assiégés. L'accès à cette pompe se fait par des boyaux en zigzags, ce qui accentue le caractère chaotique du décor, entouré de ruines.



Ce qui restait de la Préfecture maritime.

*La mort d'un magasin :
« Armor-phono », 42 rue de Siam, annexe des établissements Paul
Capitaine.*



« ... Rue Jean-Macé, tout est en ruines : les deux immeubles d'angle sur la rue du Château montrent leurs façades calcinées, masquant à peine le vide absolu.

« Pas de sentier, rue Jean-Macé, mais un amas de moellons, de poutres, de débris de toutes sortes que nous escaladons, nos vélos sur l'épaule, dans une âcre odeur de brûlé.

« De l'hôtel de Lamotte-Picquet (Caisse d'Épargne), il ne reste plus rien que l'escalier d'entrée et l'encadrement de pierres de taille de la porte. La plaque de bronze, toujours en place, est marquée à peine par deux ou trois impacts d'éclats.

« Le grand coffre de la Caisse est tout disloqué. Partout il y a des papiers souillés ou partiellement calcinés.

« ... Arrivés rue Voltaire, nous voyons, au travers d'un énorme trou dans le mur, le spectacle reposant du jardin de la Retraite et apercevons, près de la grotte de Lourdes, un banc intact.

« C'est là, tels deux clochards, que nous nous installons pour pique-niquer. Ce que nous faisons, la gorge serrée par l'émotion et la peine causée par nos constatations. »

Poursuivant leur promenade dans les ruines, nos deux visiteurs atteignent l'avenue de la Gare : « Des armes, de petits obus de mortiers traînent sur le sol, ainsi que des casques. A l'angle du boulevard Gambetta, des pancartes de signalisation allemande : *O.T. Strasse, Zum Bahnhoff, Lazaret...*

« Des cadavres gonflés de vaches et de chevaux se décomposent sous l'œil terne d'un crocodile empaillé, venu échouer là par on ne sait quel cheminement. »

Après une nuit passée sur un sommier, dans une pièce sans porte ni fenêtre, M. PESLIN regagne Landerneau. A Citroën, « il y a toujours des postes de garde français et américains qui filtrent et refoulent parfois les Brestois, de plus en plus nombreux, qui veulent voir ce qu'est devenue leur ville... Mais il y a aussi, déjà, des visiteurs intéressés, plus soucieux d'un fructueux pillage qu'animés de compassion pour la ville détruite... ».

Autre vision.

A un journaliste du *Télégramme* qui pénètre dans ce que fut Brest, deux ou trois jours plus tard, empruntons quelques lignes : « Nous voici près du cœur de la ville, sur le boulevard Gambetta aux étages noircis, mais non brûlés. Peut-être a-t-on utilisé le lance-flammes ? Sur le toit de la petite gare, un wagon démolé a été projeté par le caprice de l'explosion de quelque bombe. Plus loin, des rails tordus, des cratères, des ruines.

« Des vaches, venues on ne sait là comment, cherchent une herbe rare. Un peu partout, des cadavres d'animaux gonflés empuantissent l'air. Imaginerait-on plus sinistre horizon que celui que forment ces pans de murs noircis et ces murailles démantelées ?

« ... Tout à l'heure, il y a une dizaine de minutes, nous avons regardé les façades des maisons des magasins GOURET et le marchand de parapluies. On suppose que la trépidation d'un camion qui passait a suffi pour les faire s'écrouler, et le camion, chargé d'une douzaine de soldats américains, gît sous les pierres. Les brancardiers américains, le brancard en toile sur l'épaule, bondissent... Un camion s'approche, où l'on met les victimes. Un blessé a un garrot au bras, tandis que sa chemise arrachée laisse voir sa poitrine sanglante. Un autre, puis un autre encore...

« Dirigeons-nous sur Lambézellec.

« L'entrée dans le bourg laisse une impression de profonde tristesse. De l'église, il ne reste pas grand-chose. Le clocher est tombé le 27 août et, depuis, une centaine d'obus ont achevé la destruction de l'édifice...

« La vallée que surplombe le pont de fer de la Brasserie a été surnommée "Le Ravin de la Mort". Une grande partie des arbres sont déchiquetés. Leurs moignons dominent les ruines. Le canon, les bombes ont détruit magasins et ateliers. De cet important pâté de bâtiments, seul l'immeuble des bureaux tient debout, mais il porte lui-même la trace de nombreuses blessures »^{dy}.

Sur le vif.

« Quand, chargés de mission, nous sommes entrés à Brest avec le capitaine LE ROY, certain mardi matin, nous pensions vivre un rêve affreux en nous frayant un passage dans la rue de Siam.

« Ruines, deuils, misères, odeur de charogne. Malgré soi, on pensait au lied d'Ossian. Un silence de mort planait sur ces pans de murs calcinés laissant entrevoir le gouffre de la place de La Tour d'Auvergne et, en contrebas, dans la rue Louis-Pasteur, un impressionnant chaos.

« A hauteur de la rue Jean-Macé, quatre brancardiers allemands chargeaient quelques civils blessés dans une ambulance américaine : une fillette, allongée sur un brancard, crispait sa menotte sur une petite poupée. Plus loin, à l'angle de la rue Traverse, un certain agité nous tenait ce langage : « On m'a dit que les francs-tireurs voulaient m'arrêter. Qu'attendez-vous pour le faire ? Je suis M.M...., commissaire de Police ». Comme quoi, il y a toujours un côté comique dans les choses les plus tristes.

« Place Wilson, un métis U.S.A. jouait de la guitare, entouré de ses camarades : symbole de vie, d'espoir, en la désolation qui nous entourait... » dz

« Après avoir vécu la guerre, Brest acheva d'en mourir. »

Tout ce qui faisait l'âme de Brest a disparu sous les bombes et les obus. Rasé le bois de Boulogne tout résonnant des clairons du 2e Colonial ; écrasées les fortifications où s'ébattaient les enfants et où les ménagères mettaient leur linge au sec ; disparue, car comblée, la Grand-Rue (rue Louis-Pasteur) avec ses bistrotts à matelots, ses odeurs de friture et ses relents d'accordéon ; gommée l'étroite rue de Siam et son tintinnabulant tramway cahotant ; écroulés dans l'eau de la Penfeld les deux bras métalliques du « Grand-Pont »

Morte, la ville de Brest dont Yves LE GALLO a pu dire : « Nulle autre ville française n'avait manifesté à l'égard de l'Occupant une hostilité aussi massive, un tel mur de haine ; nulle autre n'opposa au malheur des temps une volonté aussi tenace. »

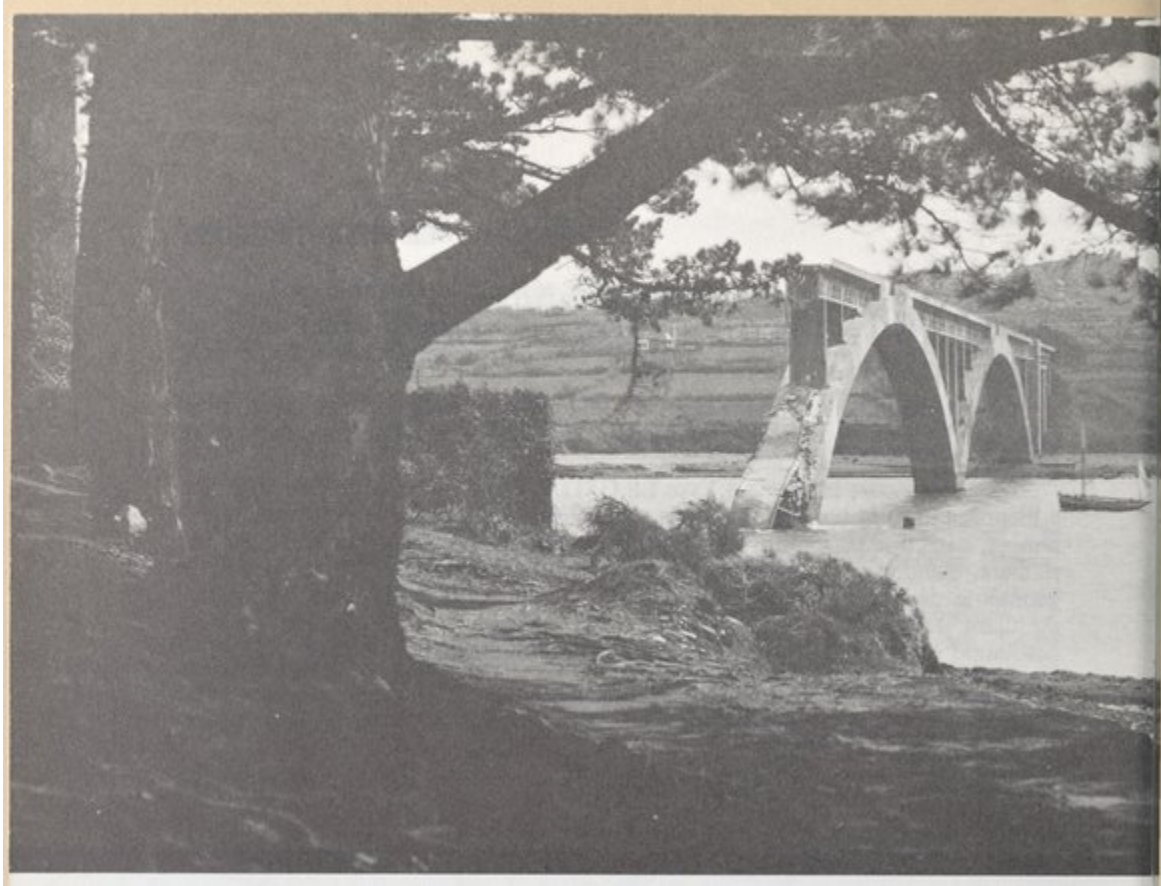
Et cependant, dès le lendemain de la reddition, bulldozers et camions se mirent à l'œuvre pour que se multiplient les cités de baraques, au Bergot, au Bouguen, au Guelmeur, au Landais.

Laissons encore la parole à Yves LE GALLO, témoin attentif de cette époque : « Piétinant dans la boue, les Brestois s'installèrent en silence, et pour de longues années, dans une paix qui n'était qu'une séquelle de la guerre. Les baraques, par milliers, étendirent sur la ville et dans la proche campagne, à perte de vue, la géométrie

dérisoire d'un lugubre damier. Ni arbres, ni fleurs dans cet univers pullulant de baraques basses où l'hiver, le vent et la pluie faisaient peser la désolation des camps et l'accablement des communautés d'insectes... »^{ea}.

Brest en ruines.





29 août 1944 : Dernier obus sur Plougastel-Daoulas.

Vers 16 heures, les canons se sont tus dans la presqu'île. Le dernier obus éclate dans le petit chemin creux qui mène du croissant de Linspern au village de Lanneuzvel et fauche quatre Allemands qui se réfugiaient dans un abri. Tout à côté, le dernier Allemand tenant encore, et qui s'était dissimulé dans une chambre, se rend après avoir été grenadé. C'est fini.

VIII. Dans la presqu'île de Crozon



Crozon. Maisons en ruines près de la gare.

Dans la presqu'île de Crozon

Sur le front de la presqu'île.

Quimper a donc été libéré le 8 août et autour de cette date les principaux centres du Finistère. Sur la côte sud, Douarnenez s'est débarrassé des Allemands le 6 août ; Bénodet a dû attendre le 11, comme on le sait, et Concarneau, encerclé, ne sera complètement évacué que dans la nuit du 24 au 25 août.

Les Allemands tiennent encore la position fortifiée de Lézongar près d'Audierne, dont le siège nécessite le maintien en nombre d'unités F.F.I.-F.T.P.

Par ailleurs, autour de Brest, les Américains ont confié d'importants secteurs aux forces françaises, s'étant heurtés à une volonté de résistance farouche de l'ennemi.

Sur le front de Lorient où sont retranchés environ 30 000 Allemands, les Finistériens vont participer à partir de Quimperlé, au dispositif d'investissement mis en place.

Ainsi, les F.F.I.-F.T.P. vont-ils s'efforcer de contenir d'importantes forces ennemies disposant de puissants moyens et d'armement lourd, concentrées dans la presqu'île de Crozon, avec comme position-clef les crêtes d'observation du Ménez-Hom, culminant à la côte 330, et autres positions fortifiées des côtes 299, 272, 246, 163...

En face, il y a environ 12 000 Allemands et divers mercenaires, Caucasiens surtout, et leur nombre augmente avec l'arrivée par mer, via Le Fret notamment, où une infirmerie accueillera 1 500 blessés et malades¹, de détachements qui fuient les bombardements de Brest.

Le 1^{er} bataillon F.F.I.-F.T.P., (bataillon « Normandie » à compter du 24 août), arrive dans le secteur de Plomodiern, le 12 août. Aux compagnies qui composent cette unité – « Bayeux », « Cartouche » (qui arrive le 15), « Corentin Cochenec », « Normandie », viendront s'adjoindre les Compagnies « Surcouf », « Richelieu », le Groupe « Kenavo » de Plomodiern, puis les compagnies « Jean-Pierre Calloc'h » du Huelgoat (23 août), Berrien, Scrignac, Carhaix (Pierre LE GOFF), Plonévez-du-Faou, et encore le Service sanitaire du docteur Georges DESSE. L'effectif de cet ensemble sera de 888 hommes le 30 août, placé sous le commandement du lieutenant

Jean BERNARD, officier du B.C.R.A., parachuté pour l'encadrement du maquis.

A droite de « Normandie », sur Dinéault et la pente nord – Nord-Est du Ménez-Hom, l'autre bataillon F.T.P. « Stalingrad » avec ses compagnies « Châteaulin », « De Gaulle », « Ténacité », « Victoire » est commandé par le lieutenant parachuté « Équivalence » (Marcel SICHE, de Ploudaniel).

« Normandie », « Stalingrad » et quelques autres.

L'ordre d'opération transmis par le lieutenant Yves LE GALL (« Lagardère »), chef du secteur F.F.I. de Châteaulin, donne pour mission à ces bataillons de « fermer la presqu'île de Crozon, resserrer sur l'ennemi le dispositif déjà en place, pousser au contact des patrouilles avancées, de nuit..., le plus loin possible des bases de départ... prendre une attitude agressive envers l'ennemi et lui faire sentir qu'il est bloqué dans la presqu'île ».

Ces patrouilles de nuit et de jour vont conduire à des contacts, accrochages-décrochages, en bref à des actions de guérilla dont les F.F.I.-F.T.P., ont maintenant une bonne expérience, principalement sur les points où l'ennemi devient offensif pour assurer son ravitaillement.

Dans le secteur nord, les F.T.P. ont eu un mort déjà, vers le 10 août, à Delliec en Dinéault : René LE GARS, de Briec.

Au bataillon « Stalingrad », un détachement de cinq hommes de la compagnie « De Gaulle », prévenu le 12 août à 11 heures qu'une patrouille allemande est entrée dans un café au bourg de Dinéault, ouvre le feu et fait sept morts, deux blessés.

Dans la nuit, le poste de garde sur la route de Trégarvan alerte le P.C. de la compagnie : les Allemands montent vers Dinéault. On évacue la population et, à 7 heures, le bourg est vide.

Jean MORVAN ouvre le feu au fusil-mitrailleur, avec le groupe Rémy qui doit se replier devant le nombre des assaillants qui tirent au mortier.

D'après le recteur, les Allemands ont quatre blessés. L'ennemi, finit par se retirer et les F.T.P. réoccupent le bourg de Dinéault.

Le 15, la compagnie « Bayeux », au cours d'un accrochage, met trois Allemands hors de combat.

Le 16, les Compagnies du bataillon « Normandie » poussent leurs sections en avant pour sonder le dispositif de l'adversaire. La compagnie Corentin COCHENNEC encerclée à Kervigen (en bordure de la place à Plomodiern), parvient à demander du renfort pour arrêter l'Allemand qui menace déjà Plonévez-Porzay, provoquant une légère panique parmi la population. Mais le calme est vite rétabli.

Quant à la section spéciale « Surcouf », elle est reçue aux « Trois Canards » par un violent tir de mitrailleuse.

Sur Dinéault, la compagnie « Castel » de Landerneau perd un homme : Jean CORNEC.

Le 17, un groupe de quinze hommes de la compagnie « Ténacité » (Stalingrad) s'accroche à Kerdanet avec des Allemands dont quatre sont mis hors de combat. Mais le chef de section, Marcel LE CUFF, est blessé.

Le même jour, une patrouille de la compagnie « Bayeux » prévenue par une femme qu'un groupe de Russes se trouve sur le terrain de football de Plomodiern, ouvre le feu. L'adversaire échappe à l'encercllement. Une poursuite a lieu (où l'on utilise même un char à banc), à laquelle participent HARDIAGON, LE GAC (« Garibaldi »), « Mato », deux hommes d'une autre compagnie, tireur et pourvoyeur au FM, « Jos », « Logonna » (les patriotes ont conservé jusqu'ici leurs pseudonymes).

Les Russes se replient vers la montagne en se couvrant par un tir et lançant des fusées rouges pour demander du renfort.

Une section de la même compagnie, en embuscade à la sortie de Plomodiern, voit venir un convoi hippomobile allemand escorté par une cinquantaine d'hommes. Surpris, ceux-ci ont une vingtaine de blessés ou tués. Tandis que les autres tirent au mortier, le groupe « Kenavo » de Plomodiern, couvre le retrait du groupe de ladite compagnie.

On ne peut reprendre tous les comptes rendus de patrouilles. Les F.F.I.-F.T.P. se portent, comme il est dit précédemment, aux endroits où les Allemands tentent des razzias.

A Gorré-Rible en Plomodiern, la section « Carrousel » poursuit deux soldats qui viennent de voler une ruche. Mais les Allemands emmènent aussi du bétail, comme on le sait.

Les paysans se révèlent des agents de renseignements très utiles pour la connaissance des emplacements de pièces d'artillerie, des effectifs des postes ennemis.

Mais les Allemands, surpris et souvent paniqués dans les premiers jours d'août, se ressaisissent. Ils se rendent compte qu'ils ont surestimé le nombre et les moyens des F.F.I.-F.T.P., de même qu'ils savent la faiblesse des forces américaines laissées autour de Brest.

Le raid allemand du 16 août sur Brasparts vient illustrer la précarité de la défense F.F.I.-F.T.P., organisée pour mener des actions de guérilla et qui, maintenant, doit mener une guerre de siège.

Le colonel EON du B.C.R.A., commandant les F.F.I. de Bretagne, arrive dans le Finistère vers le 15 août. La subordination à cet officier sera plus ou moins bien acceptée par l'organisation F.F.I., certaines unités le voyant simplement comme un conseiller technique. Quant à lui, il dira avoir entretenu les meilleurs rapports de commandement avec les unités F.T.P. aux bataillons qu'il qualifie « d'élite », ardents au combat. Ils ont à leur tête des officiers parachutés (Voir missions « Aloès » et « Jedburgh »).

Si, côté F.F.I., la transmission doit passer par le commandant de secteur – ici par celui de l'arrondissement de Châteaulin (Yves LE GALL) – le colonel placé sous les ordres du général commandant le 12^e Army Group, est en liaison avec les Américains qui, à l'occasion, omettent d'ailleurs d'en référer au commandant des F.F.I. de Bretagne.

Le 17 août, le colonel EON se rend au P.C., à Lesneven, du général MIDDLETON, commandant le 8^e corps d'armée, pour demander un renforcement des unités F.F.I. dans la presqu'île de Crozon par des unités américaines, en particulier de l'artillerie et des chars.

Le général promet d'y envoyer quelques éléments de cavalerie motorisée dès qu'il en aura à sa disposition, mais ne peut fixer de délai.

Le colonel EON parle aussi – et il y reviendra nombre de fois sans résultat – d'une coopération navale qui réduirait les batteries côtières allemandes.

Le 18 août, le groupe « Kenavo » de Plomodiern perd Yves BRÉLIVET, tué à Plonévez-Porzay.

Le 19 août, ce groupe, informé par M. FERTIL, cultivateur à Stangar-Vennoc, que des Allemands veulent se rendre, fait effectivement des prisonniers, remis aux Américains.

Renforts F.F.I. et premiers Américains.

Le colonel PASSY-DEWAVRIN, chef d'état-major du commandant des F.F.I. de Bretagne, donne cet ordre transmis par le commandant de l'arrondissement F.F.I. de Châteaulin :

« Les bataillons doivent placer sur les routes du secteur qui leur est attribué trois barrages en profondeur..., composés d'arbres, de pierres et de charrettes..., avec chicane qu'un obstacle mobile pourra boucher instantanément... »



Ces barrages, mis en place le 19 août pour la plupart, le colonel EON fait état d'une « puissante attaque germano-russe qui, débouchant de Saint-Nic en direction de Quimper le matin même, est rejetée, l'ennemi laissant plusieurs dizaines de cadavres sur le

terrain ». Les messages des unités n'en feront pas mention. Toutefois, le corps franc « Corentin COCHENNEC » attaque une colonne allemande qui descend vers Kervigen, « lieu de prédilection pour les réquisitions allemandes ». L'adversaire riposte vigoureusement au mortier.

Il faut dire que Kervigen est plus spécialement un lieu de passage pour les Allemands pilliers de bestiaux... pourchassés par les F.F.I. Ils remontent par la plage de Sainte-Anne-la-Palud sous la protection de leur champ de mines restées en place dans les dunes.

Toujours à propos de cette attaque dont fait mention le colonel EON, des F.F.I. qui arrivent le lendemain à Ploéven apprennent que les Allemands et des mercenaires ont attaqué la veille au mortier. D'ailleurs, les enfants jouent avec des ailettes et dans les sentiers traînent de nombreuses douilles.



26 août 1944 : Des éléments de la Task Force A du général MIDDLETON traversent Châteaulin, venant appuyer les F.F.L-F.T.P. dans la presqu'île de Crozon.

Il est donc urgent de resserrer le dispositif F.F.I.-F.T.P. et de colmater la brèche entre les positions occupées par le bataillon « Normandie » et la mer (côte sud).

Le colonel PLOUHINEC, chef d'état-major du départemental F.F.I. « Berthaud », confie ce secteur au commandant PHILIPPOT qui, le 19 août, installe son P.C. à l'hôtel Saint-Ronan à Locronan. Il met immédiatement en ligne le bataillon « Bellan » de Quimper, « le mieux équipé et le plus entraîné », précise-t-il, pour ce secteur – 5^e compagnie (NICOLAS), 6^e (DANION), 7^e (BÉDÉRIC) – renforcé par la 2^e compagnie F.T.P. (GUILLIGOMARC'H, du nom de son commandant : en fait, compagnie Jean SIMON, du bataillon « La Tour d'Auvergne », de Quimper), la compagnie de Douarnenez (lieutenant Yvon CHANCERELLE) qui se trouve opérant plus spécialement dans le secteur de la plage (minée en certains endroits par les Allemands précédemment, en prévision d'un débarquement) et à proximité une section de la compagnie de Briec.

Certaines de ces formations prennent position le 18 août.

En retrait sur Ploéven, la batterie d'artillerie du capitaine ESPERN, rattachée au bataillon « Angéli » de Quimper², entre en action le 19 août avec ses canons de divers calibres pris aux Allemands : un 155 et un 105 Schneider français, deux 77 allemands retubés en 75, sans appareil de pointage ni table de tir. Cet armement se complétera par divers autres engins récupérés (canons automatiques de 20...).

Il y a parmi les servants un groupe de marins de Penmarc'h qui a remis en état des mitrailleuses lourdes provenant des chalutiers armés venus se jeter à la côte, en baie d'Audierne, lors d'un combat avec des unités de la Royal Navy. Par ailleurs, parmi les canonnières, il y a un ancien qui a repris du service, âgé au moins de cinquante ans³.

Avec le bataillon « Normandie » et les compagnies adjointes déjà citées, le bataillon « Stalingrad », cela fait environ 2 000 F.F.I.-F.T.P. (ils ne seront jamais plus de 3 000) dotés d'armes légères, sauf exceptions précitées, pour tenir un front d'une douzaine de kilomètres, de l'anse de Kervigen (à la limite de Ploéven), passant par l'Est de Dinéault, jusqu'à l'Aulne, et contenir 12 à 15 000

Allemands disposant d'armement lourd, on le sait (et ayant à leur tête trois généraux, aux dires du colonel EON) : 398^e R.I., 2^e bataillon de l'est Mittel, éléments divers repliés au début d'août, ou depuis, de Brest.

Le 21 août, le corps franc de la compagnie « Bayeux », sous le commandement de YVENAT, coupe les fils téléphoniques reliant le village de Sainte-Marie, occupé par les Allemands aux postes de Ménez-Hom et se replie sous le feu de l'ennemi.

Ce même jour, quelques véhicules blindés légers américains arrivent dans le secteur du bataillon « Bellan ». Le capitaine NICOLAS, de la 5^e compagnie, reçoit l'officier qui commande ce détachement. « Il ne parle pas un mot de français. constate-t-il, et moi pas un mot d'anglais » (un F.F.I. sert d'interprète pour le renseigner sur les positions adverses). « Même si les nouveaux arrivants ne sont pas très offensifs, remarque encore le chef de la 5^e compagnie, leur présence nous renforce ».

Il s'agit en fait des reconnaissances légères dont fait état le commandant PHILIPPOT, destinées effectivement à se montrer pour faire illusion sur un soutien américain.

Le 22 août, bien que la situation reste soumise à la domination du Ménez-Hom, l'ordre est donné aux bataillons F.F.I.-F.T.P., dans le secteur « Bellan », de se porter en avant de trois kilomètres afin de réduire le « no man's land » où les Allemands font des incursions.

L'ennemi réagit peu à cette opération. Toutefois, des éléments de la 6^e compagnie F.F.I. – Jos GOUALCH au FM, entre autres – se trouvent aux prises pendant près de trois heures avec un groupe d'Allemands venus à la ferme de Kergus (Plomodiern). C'est l'un des volontaires, Jean LOUP, qui à la jumelle a repéré des bouts d'uniforme dépassant de vêtements civils volés aux cultivateurs par le groupe, lequel de surcroît arbore un drapeau tricolore. Il doit se retirer en fin de compte, emportant ses blessés. Sur le terrain reste le cadavre d'un feldwebel russe (et trois fusils).

Avant l'inhumation, les bottes, par nécessité, sont récupérées.

« Derrière nous, remarque le capitaine NICOLAS (5^e compagnie), se trouvent les blindés américains dont je peux admirer la qualité des équipements. Le soir, pour dormir, chaque soldat a un sac de

couchage confortable » (et dort sous la tente collective), « tandis que nos hommes, en ligne, installés dans les fossés... doivent à la générosité des paysans de disposer de paille pour dormir sur place. Nos voisins (américains) vivent de rations conditionnées... Nous avons une cuisine roulante installée à Kergustan, récupérée sur les Allemands. Les repas sont portés en ligne dans des plats de modèles hétéroclites... » Ouvrons une parenthèse pour préciser que la lessiveuse, à la 1^{re} F.T.P. par exemple, faisait office de bouteillon.

Et encore, dit le commandant de la 5e : « Pendant que nous sommes voisins des Américains, une patrouille matinale de ma compagnie ramène à la pointe du jour un prisonnier allemand. J'ai cru pouvoir demander à cette unité une jeep et un chauffeur pour le transporter vers l'arrière, au P.C. du bataillon. Par l'interprète qui revient avec le véhicule, l'officier (américain) me fait dire que si je tue le prisonnier, il me fera fusiller. Les bras m'en tombent ! »

Il pouvait y avoir une nuance entre les paroles prononcées et la traduction, comme le note le capitaine NICOLAS, mais elles reflétaient un état d'esprit pas toujours favorable aux F.F.I. et dont l'origine se situait probablement à un plus haut niveau que les cadres de l'armée américaine.

La compagnie « Bayeux » a signalé que des Russes, dont l'insigne est « une tête de cheval en jaune et un serpent sur le brassard », remplacent les Allemands au village de Sainte-Marie-du-Ménez-Hom. (Il s'agit en fait d'un écusson sur lequel figurent trois têtes de cheval en triangle, de couleur jaune sur fond bleu, qui indique des Caucasiens). Une autre patrouille repère un guetteur dans le clocher.

Le temps n'est pas beau. Le lieutenant BERNARD, au pied du Ménez-Hom, signale au colonel BERTHAUD une situation qui devient alarmante du fait des intempéries : « Les compagnies, très mal équipées, ne pourront résister plusieurs jours sous l'orage... » Leurs chaussures, leurs vêtements sont en très mauvais état.



Eléments du bataillon « Stalingrad » sur le front de la presqu'île de Crozon.

Dans un autre message, il est question du mauvais état des ceintures-cartouches anglaises (que l'on porte sur la poitrine) : « Chaque jour, les hommes perdent des munitions et ceci est dû à l'usure extrême de la toile. (Il s'agit d'équipement parachuté, de durée limitée).

Cette situation matérielle est celle des F.F.I.-F.T.P. en général. Le bataillon « Stalingrad » la signalera également.

Le 22 août, le colonel EON s'est rendu de nouveau au P.C. du général MIDDLETON pour insister sur l'urgence de l'envoi de chars, engins blindés et artillerie pour renforcer les unités F.F.I. Le général promet l'envoi d'un détachement de cavalerie motorisée, sous 48 heures.

Dans la nuit du 22 au 23 août arrive à Plomodiern un convoi de 400 réfugiés environ, en provenance de Morgat. BERNARD, qui les dirige sur Quéménéven, voit éventuellement les Allemands évacuer

complètement la population de la presqu'île et s'inquiète (étant donné la faiblesse des moyens) de tout exode dont on a la triste expérience de 1940.

Une note à « Kérisel » (Auguste GUILLERME, de la compagnie « Cartouche »), commandant d'armes de Plomodiern, lui enjoint de veiller au repérage et à la fouille des suspects, dont certains ont suivi la troupe allemande en retraite. Toutefois, dans ce convoi se sont glissés courageusement, pour le passage des lignes allemandes, une quinzaine de Résistants de la presqu'île qui vont participer aux combats. Les femmes nombreuses parmi les réfugiés, fuient les violences éventuelles des Allemands et surtout de leurs mercenaires.

Le 23 août, vers les 16 heures, la 2^e compagnie F.T.P. de Quimper, en position près du carrefour de Kermerien en Ploéven, subit un bombardement au mortier suivi d'un tir de mitrailleuses lourdes. Robert TANGUY, adjoint au chef de compagnie qui organise la riposte, est atteint mortellement d'une balle dans la tête et le soldat Yves GÉNI, près de lui, blessé. On doit utiliser comme brancard une échelle empruntée dans une ferme. On ne trouve pas d'ambulance. Les Allemands décrochent à 18 h 30.

Ce 23 août, Henri LOUARN, de Cléden-Cap-Sizun, est mortellement blessé à Sainte-Anne-La-Palud.

Le 24 août, Yves CALFÉTER, de la compagnie « Cartouche », trouve la mort au cours d'un repli.

Ce même jour, le commandant « CHARRON » (cf Equipe Jedburgh) revient de Rennes avec quelques canons antitanks et des mortiers pour le front de Crozon.

Près de Pen-ar-Reun, deux hommes sont blessés par éclats de mortier et balles : Denis BELLEC et Hervé ROUDAUT.

Dans la nuit du 24 au 25 août, les Allemands font sauter le pont suspendu de Térénez.

Ce 25 août, temps relativement beau. Des contreforts du Menez-Hom, on perçoit le pilonnage de Brest par l'artillerie et l'aviation. Spectacle permanent en cette fin d'août où les vagues d'avions se succèdent. Le jour, la fumée parfois obscurcit l'horizon de ce côté, où la nuit des fusées éclairent le ciel embrasé par les incendies. Les explosions se répètent sourdement.

Attaque des crêtes du Ménez-Hom.

« Les Américains arrivent enfin jusqu'à nous ! », signale la compagnie de Gaulle. (Ils font aussi une reconnaissance aux approches du Ménez-Hom avec la compagnie J.-P. Calloc'h).

De même source, le 26 août : « Une colonne américaine très importante, avec autos-canon et tanks, s'avance vers la presqu'île semblant vouloir prendre position pendant que la compagnie "Victoire" a un accrochage avec l'ennemi sur notre droite. La compagnie "Ténacité : part en renfort".

Le colonel EON a un autre entretien avec le général MIDDLETON à la mairie de Châteaulin, au cours duquel on précise les missions des F.F.I. (dans un plan d'actions combinées avec les forces U.S.).

« A l'aile gauche, les unités sous les ordres du commandant Louis prennent à leur charge, seules, tout le secteur compris entre Brest et Le Conquet.

« A l'aile droite, les unités du Finistère-Sud (6 bataillons dans la presqu'île de Crozon), prennent à leur compte, avec l'appui de la Task Force de Cavalerie américaine, le secteur entre l'Aulne et la mer... Le colonel EON promet au général MIDDLETON de lui livrer la crête d'observation du Ménez-Hom 163 comme base de départ pour les unités d'infanterie américaine, dont l'arrivée est prévue dans quelques jours... »

Le colonel EON installe son P.C. à Plomodiern le 27 août. « Les commandants américains des deux colonnes en opération pourront être joints : le lieutenant ANDERSON, aux "Trois Canards", le lieutenant WILSON, à Dinéault. »

Ce dimanche 27 août, la 2e compagnie F.T.P. de Quimper, toujours en position au carrefour de Kermerrien, signale à 8 h 30 un passage de réfugiés de Camaret et de Crozon que l'on escorte jusqu'à Plonévez-Porzay.

Au début de l'après-midi, le commandement F.F.I. transmet l'ordre d'attaque générale pour la possession des crêtes du Ménez-Hom.

« La situation de ma compagnie (entre les hameaux de Kergors et Kergoff, en bordure de la mer à Plomodiern), oblige celle-ci à parcourir 300 mètres à découvert », explique le capitaine NICOLAS. « Mais à peine avons-nous fait une centaine de mètres que nous

devons nous plaquer au sol pour subir un tir de barrage nourri. Les Allemands ont leurs observatoires sur les hauteurs du Ménez-Hom et notre progression ne peut passer inaperçue... Une accalmie de tir me permet de gagner la lisière nord du hameau de Liaven, tandis que, sur ma gauche, mon voisin CHANCERELLE (Douarnenez) a atteint le hameau de Landrein, et, à ma droite, la compagnie DANION (6^e Quimper) a gagné la route n° 63 à Leslaye... Mais le tir d'artillerie reprend, et, en même temps, nous subissons un matraquage d'obus de mortiers mieux ajustés et plus dangereux... Un bon nombre tombent dans le chemin creux où nous sommes. J'ai tout de suite un blessé, à quelques pas de moi, que je fais évacuer par les infirmiers de la compagnie. Ce sera le seul car, non seulement nous sommes dans un chemin enterré, mais il a été aménagé par les Allemands dans un plan de défense en cas de débarquement... avec tous les 8-10 mètres des éléments de tranchées de 1,50 m de profondeur... Ceux-ci nous sauvent la vie... Nous y restons trois heures. Pas question d'avancer, ni de reculer. Très souvent, la gerbe de terre soulevée par l'explosion des obus retombe dans les tranchées où il y a cinq ou six hommes... En observant, je vois l'adversaire à 700 ou 800 mètres devant moi, à Saint-Côme et Pouloupry... Mitrailleuses lourdes et mortiers. Avec nos armes légères, nous ne pouvons les neutraliser à cette distance... Nous sommes aussi sans moyens radiophoniques, donc sans liaison pratique avec le commandement pour une intervention éventuelle de notre artillerie. Par ailleurs, l'unité américaine n'a pas bougé. Elle pourrait pourtant efficacement, avec ses canons légers, neutraliser les nids de résistance adverse pour nous permettre de les enlever. Mais, sans doute, n'a-t-elle pas d'ordre. On a l'impression qu'il n'y a aucune coordination entre Américains et nous dans cette opération et la suite des événements le démontrera de façon assez tragique. Entre 18 et 19 heures, nous recevons l'ordre de repli et profitons d'une accalmie de l'artillerie pour décrocher... »

La 6^e compagnie parvient près du bois de Ménez-Yan (à 1,5 km environ en contrebas de Sainte-Marie-du-Ménez-Hom), en feu, ayant été incendié la veille par l'artillerie américaine. La 6^e tente, appuyée sur sa droite par la compagnie de Carhaix, de s'accrocher à la côte 163.

Les F.F.I. comptant deux blessés atteints mortellement, Jean POQUET et Louis BOUGUENNEC, doivent se replier, ramenant une trentaine de prisonniers.

Ici, les Rangers du lieutenant ANDERSON ont soutenu l'attaque. Mais ils se retirent. Ils laissent un mort aussi sur la crête et une carabine.

Ce comportement des Américains se reproduira bien des fois, comme le dira le commandant PHILIPPOT. A une réflexion faite à ce sujet, un Américain aurait répondu : « Après tout, vous vous battez chez vous ! »

Ce même jour, la 2^e compagnie F.T.P. de Quimper, qui a poussé en direction de Kervenec dans le secteur et tenu la position jusqu'à 23 heures à la demande des Américains, s'aperçoit, quand elle cherche à les joindre, qu'ils ont décroché.

Quoi qu'il en soit, le général EARNEST viendra de Plougastel, où s'achève la reddition du centre de Résistance, jusqu'à Plomodiern féliciter le colonel EON pour l'action des F.F.I. dans le secteur de la presqu'île de Crozon, en liaison avec la Task Force commandée par le colonel LINGUEST.

Dans la nuit du 27 au 28 août, treize mercenaires – des « Russes-Boches », dit le communiqué – se rendent au chef de bataillon « Stalingrad » et ses hommes.

Dans une note aux bataillons, le commandement F.F.I. du secteur de Châteaulin leur fait savoir qu'une délivrance de vivres (rations américaines) et d'essence va avoir lieu.

En attendant, le 28 août, les combats se poursuivent sur l'ensemble du front. Après un tir effectué par un blindé américain, à 400 mètres de Sainte-Marie-du-Ménez-Hom, la section de la compagnie « Richelieu » commandée par Jean PONTTHOU, et une section de la compagnie « Normandie » occupent le village. Mais l'ennemi, par un tir bien ajusté, provoque une certaine confusion chez les F.F.I.

Des éclats blessent trois hommes. Cinq autres sautent sur des mines dont on connaissait cependant l'existence. Les blessés sont évacués par une ambulance américaine qui se risque aux premières lignes. Toutefois, on rapporte que l'un d'entre eux, Joseph ROLLAND a fait courageusement deux kilomètres à bicyclette.

Dix prisonniers capturés pendant la nuit par le corps franc « Normandie » (cinq autres se rendent à une autre section de la même compagnie) assureront le déminage. On dénombrera 200 engins, d'après la compagnie « Cartouche ». Celle-ci a perdu un homme : René BIHAN. Elle a des blessés : Roger GOUÉREC et Jean HERNOT, chef de groupe. Elle doit « s'enterrer » pour résister au violent bombardement d'artillerie qui dure toute la nuit.

Le bataillon « Normandie » s'est donc installé sur les positions 196 (Sainte-Marie) Kergaoc, Stang-ar-Vennic.

Dans le secteur du bataillon « Stalingrad », à la suite de renseignements donnés par un paysan au sujet de la reddition éventuelle d'Allemands, le lieutenant « Equivalence » parti sur place avec un groupe de la compagnie de Châteaulin, se voit encerclé par de nombreux Allemands.

Les Américains interviennent pour aider le groupe à se dégager. Les F.F.I.-F. T.P. ont un tué : Yves QUENEC'H DU, et quatre blessés, dont « Equivalence ». Le lieutenant Paul BIDAULT prend provisoirement le commandement du bataillon.

La compagnie « Ténacité » a aussi un blessé : HORELLOU.

Le 29 août, les Quimpérois, qui cherchent à garder la position sur la côte 163, perdent François BALÈS (cf. texte annexe).

Le capitaine DAMPIERRE, de la garde du colonel EON (que l'on appelle aussi compagnie « Bretagne »), en patrouille dans le secteur, croit constater, s'étant approché du sommet du Ménez-Hom en passant par les chicanes du champ de mines, que les Allemands ont évacué les lieux. Mais un tir de mitrailleuse lourde, révélant un nid de résistance à quelque soixante mètres, l'oblige avec ses hommes à se replier sur Kergaoc.

A l'est du Ménez-Hom, la patrouille Jean PENCALET, de la compagnie « Ténacité », s'enfonce dans les lignes ennemies et ramène 14 prisonniers caucasiens, une mitrailleuse, deux fusils-mitrailleurs, quatre fusils.

Un autre groupe participe avec les Américains à une tentative pour ramener dans les lignes un commandant blessé sur terrain à découvert, à Pont-Carvan (Dinéault). L'opération échoue.

Hervé MAO, de la compagnie de Gaulle, ayant repéré un poste allemand, fait, assisté de deux Américains, sept prisonniers : un

Allemand et six Russes. La compagnie récupère aussi un fusil-mitrailleur, six fusils et des grenades.

Ce 29 août, l'équipe Jedburgh « Gilbert » (BLATHWAYT, CHARRON, WOOD), parachutée en juillet et qui a participé à la libération de Concarneau, rejoint à Ploéven le P.C. du commandant PHILIPPOT.

Le 30 juillet, la 5^e compagnie F.F.I., dont quelques éléments atteints par une affection due à de mauvaises conditions d'hygiène, est relevée, sur le conseil du service de santé, par la compagnie Fer, du bataillon Angéli de Quimper.

Les mêmes unités ont dû, jusqu'ici, assurer une présence sans relâche sur le front de la presqu'île. Le commandant de la compagnie « Bayeux » prévient son chef de bataillon : « Tous mes hommes sont exténués par des patrouilles continues... et les accrochages nombreux ces temps derniers... Je demande une relève ». (Celle-ci, à ce qu'il semble, sera de courte durée).

A la compagnie de Carhaix, qui compte ce jour un blessé, le chef de section HUIBAN, des problèmes se posent. Elle reste néanmoins en ligne, mais avec un effectif réduit de volontaires.

Il pleut le 30 août. L'ordre donné aux compagnies « Victoire », « Châteaulin » et « De Gaulle » d'occuper Keraliou, Cosquer et Kervily, est reporté au lendemain, à la demande du capitaine américain ROLSON. La compagnie « Ténacité » fait 16 prisonniers.



F.F.I. (LE ROUX, LE GUENNEC) et Américains à Ploéven, sept. 1944.

Prise de Ménez-Hom (côte 330).

La manœuvre d'encerclement du Ménez-Hom se poursuit par le nord, sur l'axe Dinéault-Trégarvan, et par le sud, sur l'axe Sainte-Marie – Saint-Nic.

Le corps franc « Normandie » prend pied à 17 heures sur 299, (à quelques centaines de mètres du sommet). Deux Allemands, qui ont réussi à s'échapper, lancent une fusée rouge pour demander du secours. Le groupe redescend sous une forte mitraille, avec sept prisonniers, mais abandonnant un important butin.

La compagnie « Richelieu » (lieutenant Henri LAOUËNAN), à Gorré-Rible, fait savoir que les hommes, fatigués, trempés, sans imperméables, manquent de grenades et n'ont ni pelles, ni pioches (pour creuser des abris individuels de protection contre le bombardement d'artillerie).

Sur sa gauche, la compagnie Fer a dû se replier de la côte 163.

La compagnie « Cartouche » tente aussi d'atteindre 299, mais en vain. Elle fait 19 prisonniers vers les 19 heures.

« Stalingrad », qui la veille a occupé Kervily, Kerveur et Pen-ar-Stang, signale que deux compagnies du bataillon « Castel » de Landerneau sont venues sur sa gauche à Kerdanet, Kernavilit et Kergaoc, participer à l'encerclement de la côte 272 (Keraliou en Dinéault), avec les compagnies « Victoire », « Châteaulin »...

Le 31 août, à la compagnie « Ténacité », la 2^e section ramène 14 prisonniers, le groupe MARCHADOUR : 5, le groupe MARZIN : une mitrailleuse et deux fusils Mauser.

Dans la matinée, la compagnie « De Gaulle », à Keraliou, fait 29 prisonniers, tous Russes ou Autrichiens.

La compagnie « Richelieu » signale la première le bombardement du Ménez-Hom par quatre chasseurs-bombardiers américains qui font plusieurs passes ensuite pour mitrailler les positions allemandes. Le commandant PHILIPPOT dira que c'est peu.

A signaler les coups au but de l'artillerie F.F.I.

Vers 16 heures, la section spéciale de la compagnie « Cartouche », renforcée par un groupe du Huelgoat, monte vers le Ménez-Hom. A 200 mètres du but, ils doivent se retirer. L'un des hommes du groupe du Huelgoat, Yves LAMANDÉ tombe au pied de la montagne, mortellement atteint.

Dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre, le chef de la compagnie « Richelieu » qui opère en liaison avec la compagnie de Carhaix, reçoit dans son secteur la reddition d'Allemands de l'effectif d'une compagnie. Il s'agit en fait de 87 Russes, dont 3 officiers⁴, qui sont remis aux Américains, les armes revenant aux F.F.I. Une section de volontaires partis sur 299 ramène un nombreux butin et quelques prisonniers : « Dans les abris se trouvent beaucoup d'uniformes de la Marine (canonniers) ; trois canons de 75 (ou 77) sont à récupérer en bon état.

Le pavillon français a été hissé à 13 heures par nous. Le drapeau allemand qui se trouvait là a été remis au bataillon. La patrouille a poussé jusqu'à la côte 330 où elle a trouvé un nombreux butin : armes de toutes sortes, vivres, conserves, bêtes... »

La compagnie « Cartouche » fait état de 88 prisonniers.

La position 246 a été de même occupée. La compagnie de Plonévez-du-Faou à 7 heures du matin, avait fait encore cinq prisonniers, tous des mercenaires.

Les Allemands n'avaient pas confiance dans ceux-ci⁵, mais ils les laissaient volontiers en première ligne.

Sur Dinéault, la côte 272 est occupée à 6 heures du matin par le bataillon « Stalingrad » qui signale que l'ennemi semble s'être replié au-delà d'Argol et ajoute : « Par mégarde, les Américains nous tirent dessus trois obus sans blesser personne ».

Le commandant PHILIPPOT dira : « Le 1^{er} septembre, BERNARD m'adresse ce laconique mais éloquent compte rendu : "Le drapeau français flotte sur le Ménez-Hom". »

Le communiqué contraste, à l'évidence, avec l'ordre du jour publié par le colonel EON que les chefs F.F.I. jugent trop emphatiques.

RAMCKE, quant à lui, écrira⁶, en minimisant outrancièrement l'événement : « ces positions tinrent plusieurs semaines, et le 31 août et le 1^{er} septembre, elles furent attaquées sur trois côtés par les Américains avec des chars et des unités de volontaires F.F.I.-F.T.P. Elles se replièrent le 1^{er} septembre en emmenant les blessés et morts. Quand l'ennemi occupa le sommet, il était vide et les installations détruites. Pas un seul soldat allemand ne fut fait prisonnier. Les Français célébrèrent cette « bataille » comme une victoire importante des F.F.I. et leur chef, le colonel EON, lança une proclamation retentissante à ses troupes... »

On sait ce qu'il en est des prisonniers et du matériel, rien que celui enlevé par le corps franc « Normandie », dont on a un inventaire. Le repli des Allemands, résultait d'une action continuelle de harcèlement, que l'on a pu suivre, jour après jour, menée dans des conditions difficiles, sans équipements, et physiquement périlleuses par les F.F.I.-F.T.P. Ceux-ci seuls d'abord à protéger les populations contre les incursions et retour des Allemands, opérèrent ensuite avec les éléments motorisés américains, gardant souvent encore seuls, la nuit, les positions.

Ainsi, s'achevait cette première phase de la libération de la presqu'île de Crozon.

Le lieutenant BERNARD transmet : « Le commandant américain ayant prévenu par tracts les Allemands de la presqu'île qu'ils pouvaient se rendre sans danger aux troupes alliées, il est probable que de nombreux soldats ennemis se présenteront ces jours-ci dans nos lignes. Ordre formel de ne pas tirer s'ils sont désarmés ou porteurs du tract... Prendre toutes précautions cependant pour éviter une ruse de l'ennemi. »

Une patrouille de la compagnie J.-P. Calloc'h

Le 31 août, un groupe de volontaires, accompagné du commandant de compagnie du chef de bataillon, armé d'un mortier allemand démuné de son appareil de pointage, se rend aux abords du dernier mamelon du point 330, à l'orée du bois.

Un tir de 32 obus réglé à vue est effectué sur les positions allemandes, repérées la veille. Appuyé par une section de la compagnie « Cartouche » à gauche et des éléments de la compagnie de Landerneau, à droite, la patrouille J.-P. Calloc'h s'avance jusqu'à 250 mètres de la côte 330. A ce moment, un coup de fusil tiré à bout portant, du pied du mamelon, abat le premier soldat avancé. Des Allemands apparaissent en troupe sur la crête et descendent dans leurs positions. Une fusillade crépite et la patrouille se replie, sans perte, en rampant, jusqu'au petit bois après avoir riposté au fusil et au FM.

Le soldat blessé, Yves LAMANDE, est resté au pied de la colline et fait signe avec la bande jaune de son paquet de pansement. La section doit attendre la nuit pour lui porter secours, toute tentative était reçue à coups de mitrailleuse.

Trois hommes du groupe franc réussissent, à ramener, vers minuit et quart le blessé qui expire sur le brancard. Ils entendent, à ce moment, des Boches travailler avec pelles et pioches...

Rapport du commandant de compagnie : Paul MARZIN.

Occupation du Ménez-Hom

1^{er} septembre 1944. – « L'armée allemande a évacué toute la montagne au cours de la nuit. Le bastion est inoccupé. Je décide d'envoyer des prisonniers montrer la route à un groupe de volontaires de la section et j'avertis les compagnies voisines de ne pas ouvrir le feu. Les hommes partent vers 9 h 30 et peu de temps après, occupent la "côte 330"...

« Malheureusement, l'aviation, ignorant sans doute notre action, ouvre le feu sur nos hommes qui se réfugient en hâte, dans tous les abris possibles... La 1^{re} section les rejoint sous le bombardement. Les hommes, couchés sur le mont sont démoralisés d'autant plus qu'ils ne peuvent se déplacer... Les avions ne cessent de mitrailler et de lâcher leur chargement de bombes. Malgré tout, après cet instant tragique, le petit détachement envoyé en hâte à leur secours, gravit la côte 330 avec un drapeau tricolore (Henri BIRRIEN). Les avions l'apercevant cessent de bombarder et de mitrailler... »

*(Rapport du chef de la 1^{re} section de la compagnie
« Normandie »)*

Deuxième phase des combats Tragique « méprise » de Telgruc

Le repli des Allemands qu'entraîne la chute des positions du Ménez-Hom permet aux F.F.I.-F.T.P. et Américains de réaliser, ce 1^{er} septembre, une progression de 12 à 15 kilomètres. Le front va s'établir dans la partie étroite de la presqu'île (5 km environ), entre les anses de Morgat et de Poulmic, au-delà de Telgruc et d'Argol, sur l'axe de Tal-ar-Groas.

Le long de la mer, la compagnie CHANCERELLE, qui a envoyé une patrouille de reconnaissance vers les ouvrages de Beniel, aux approches de Pentrez (Saint-Nic), les a trouvées vides.

La 1^{re} compagnie (MÉVEL) qui avec la 3^e compagnie (lieutenant ANCELOT, adjoint MASSÉ) a participé aux opérations de Concarneau, quitte à 13 h 30 son cantonnement de Plogonnec pour relever la 2^e compagnie (GUILLIGOMARCH) du même bataillon F.T.P. « La Tour d'Auvergne » de Quimper et rejoindre directement Telgruc dans la soirée.

A 14 heures, les avant-gardes F.F.I. sont déjà à Saint-Nic. Le commandant PHILIPPOT, ainsi que les capitaines MONTEIL et BELLAN atteindront Telgruc vers 18 heures, où la population les accueille avec enthousiasme⁷. Il y a un blessé, le chef de section BIDEAU.

On lira dans le journal de marche de la 7^e compagnie de Quimper : « Patrouille en direction de Saint-Nic qui se transforme en marche de reconnaissance de 12 km pour aboutir vers 16 heures... à Telgruc. Nous faisons 200 prisonniers, russes pour la plupart, dont les Américains s'emparent immédiatement ; ensuite, nuit terrible, sous une pluie torrentielle et le bombardement allemand qui peut faire craindre une contre-attaque, d'autant que les Américains se sont retirés ».

Le bataillon « Stalingrad » procède au nettoyage de Trégarvan, Argol, où entre, la première une patrouille de la compagnie « Ténacité » qui reçoit un accueil chaleureux de la part de la population. Une patrouille fait 5 prisonniers, une autre 16, le groupe Pencalet 3. Les lignes vont s'établir à Luguniat et les patrouilles poussent même jusqu'à Saint-Eflez sur Lanvéoc.

Le 3 septembre, c'est la douloureuse « méprise » de Telgruc.

On peut y voir la conséquence d'une avance trop rapide sans doute, mais aussi d'une carence, sinon d'une lenteur, d'une mauvaise coordination chez les Américains dans la transmission ou l'exploitation du renseignement.

C'est, comme le constate le capitaine de la 5^e compagnie F.F.I., l'une de ces tragiques « bavures » de toute guerre, l'opération ayant

pu être demandée peut-être après l'échec, relatif, de l'attaque du 28 août⁸.

Mais, toute une journée, celle du 2 septembre s'est passée depuis l'établissement sur les nouvelles positions à Telgruc, et les Américains vont payer eux-mêmes leur tribut à cette « méprise ».

Côté F.F.I., dans le secteur du bourg particulièrement touché, se sont installés l'état-major et le corps franc du bataillon BELLAN. Mais il y aura quelques victimes par ailleurs, appartenant à d'autres unités (7^e compagnie) cantonnées dans les environs immédiats.

Presqu'île de Crozon : Obsèques à Quimper des F.F.I. tués le 3 septembre 1944.



La 1^{re} compagnie F.T.P. de Quimper a heureusement décliné la proposition du recteur de s'installer dans les locaux de l'école, préférant, pour des raisons d'organisation, rester à l'extérieur, à la ferme de Kernaon. Mais son chef, allant avec son adjoint Yves

DANION chercher un lot de conserves promis par le recteur, se trouvera néanmoins pris sous le bombardement dans la rue principale et couvert de terre, tandis qu'à proximité les Américains, qui ont plongé sous les chars à l'arrêt, font exploser comme ils peuvent des grenades fumigènes.

La population verra passer, en escomptant un bon résultat sur le déroulement des opérations, ces escadrilles de bombardiers lourds, relativement à basse altitude, dans le ciel de Quimper en fin de matinée, et laissant s'échapper dans la campagne des « rubans argentés » (de brouillage) qui intriguent.

Le commandant PHILIPPOT explique : « Une première fois, à 9 h 30, quatre chasseurs-bombardiers bombardent nos lignes. Personne n'a été touché. Je monte en ligne, laissant mon chauffeur SANNIER et Roger LE BRAS. Avec deux aspirants qui m'accompagnent dans ma tournée, nous regardons passer les forteresses volantes qui se dirigent sur Brest. Arrivée au-dessus des premières maisons de Telgruc, une escadrille volant à 1 200 m déverse son chargement de bombes. Une seconde escadrille suit la première. Cette fois, nous sommes en plein dessous. Cela dure 20 secondes. L'obscurité provoquée par la fumée des explosions et la poussière est totale... Disparus aussi l'église et tout le village. Mes deux aspirants sont légèrement blessés. Autour de nous il n'y a que des entonnoirs.

« A la sortie de Telgruc, je retrouve ma voiture dont la carrosserie est transformée en passoire. Mon chauffeur est indemne, mais Roger LE BRAS a disparu. Il n'est pas hélas ! la seule victime. »

On compte au moins 24 tués parmi les F.F.I., une cinquantaine de femmes et d'enfants se répartissant pour la moitié entre Telgruc et Crozon, et 51 Américains, soit plus de 120 victimes, sans compter de nombreux blessés⁹.

« Après la première alerte du matin, poursuit le commandant PHILIPPOT, les Américains avaient pourtant pris toutes les précautions. Nos positions étaient jalonnées par leurs soins de panneaux et de fumigènes oranges. Rien n'y fit, la liaison ne pouvait, paraît-il, pas être réalisée entre l'aviation et la troupe à terre... A midi, les chasseurs bombardiers du matin reviennent mitrailler les décombres, alors que les ambulances américaines et de nombreux bulldozers se trouvent sur place... »

Les services sanitaires des unités sur place se signalent par leur courage dans les ruines et sous le mitraillage, dont le personnel féminin : Renée PENNARUN, Jeanne CAUGANT, Jeanne COURTAY... et Marie-Rose LE BLOCH, cette Quimpéroise, qui après avoir avec sa famille appartenu à un réseau d'évasion d'aviateurs alliés, trouve la mort à Telgruc dans l'accomplissement de sa mission d'infirmière.

Le commandant PHILIPPOT accompagné du capitaine anglais BLATHWAYT, va protester auprès du général EARNEST. Celui-ci, à la grande indignation de BLATHWAYT, essaie d'abord de rejeter la responsabilité sur des avions anglais, puis sur des canadiens et, en fin de compte, lui envoie une lettre d'excuses, la même, à l'évidence, que le colonel EON dit avoir reçue en donnant seulement sa traduction : « Je regrette infiniment le malheureux bombardement du 3 septembre, dans lequel ont été pris des militaires des Forces françaises et des Forces américaines. En tant que soldats, nous devons avoir une attitude plus résolue que jamais pour chasser l'ennemi du sol français ».

Le colonel EON adressera, le 7 septembre, une lettre au général MIDDLETON, commandant le 8^e corps d'armée U.S.

Il rappelle que c'est l'action des F.F.I. avec, à partir du 26 août, l'appui du détachement motorisé du général LINGUEST qui a permis, le 1^{er} septembre, une progression de 15 km environ jusqu'au-delà de Telgruc et d'Argol. Ensuite il explique qu'ayant installé son P.C. dans l'ouvrage allemand de la côte 146 (1 500 m. au S.-O. de Telgruc), « position qui est restée toute la journée sous les attaques massives des bombardiers et chasseurs Rockett », il est particulièrement qualifié pour formuler des observations.

Le colonel EON fait remarquer que, les journées précédentes, son 2^e bureau a toujours travaillé en étroite collaboration avec le G 2 du Général, fournissant tous renseignements se rapportant aux positions nouvelles de l'ennemi barrant maintenant la partie la plus étroite de la presqu'île de Crozon.

« J'ai fait, poursuit le colonel EON, déployer sur le sommet 146, à partir de 10 heures, un ensemble comprenant deux draps de lit encadrant un panneau rouge de jalonnement réglementaire, placés sur glacis face au soleil sur l'axe d'approche des bombardiers, les

Américains ayant envoyé par ailleurs des fusées oranges. Cela ne m'a pas empêché, écrit-il, d'essayer, quelques minutes plus tard, deux attaques de forteresses volantes, de même qu'une longue file de voitures et ambulances américaines était mitraillée... par des Moskitos opérant en rase-mottes, transformant la méprise en catastrophe. Une dernière formation est venue, à basse altitude, déverser ses bombes sur l'ouvrage 146 » (P.C. du colonel).

Ceci lui a permis de constater que si « l'emploi du bombardement aérien est d'une efficacité terrifiante sur des unités à découvert, voire sur des maisons d'habitation et les populations civiles, son efficacité est nulle sur des ouvrages de fortification, témoin celui exécuté sur 146 : le poste d'observation d'artillerie américaine, qui fonctionnait à découvert près de mon propre P.C., a été nettoyé. Tous les effectifs qui occupaient les abris en terre sous rondins, à savoir ma garde personnelle et une compagnie F.F.I., n'ont eu aucune perte... »

Le général EON conclut, toujours à propos de l'événement du 3 septembre : « Les contingents allemands, confortablement installés à l'abri de vos bombardements aériens dans l'ensemble des ouvrages dont mon 2e bureau vous a donné le détail, applaudiront au massacre des patriotes qui ont été jusqu'à présent leurs ennemis les plus redoutables ».

Départ du colonel EON – Poursuite des combats.

Le général EARNEST, qui à la suite des événements de Telgruc « a repris un contact étroit avec le colonel EON, demande à celui-ci de lui envoyer un officier de liaison de son état-major. Il désigne le lieutenant américain TRUMPS, en remplacement du lieutenant DARTIGUES (cf Equipes Jedburgh).

Depuis l'achèvement de la réduction de la presqu'île de Plougastel (1^{er} septembre), la Task Force du général EARNEST coopère tout entière avec les F.F.I., renforcée par l'infanterie américaine (la 8e division qui arrivera par le secteur le 7 septembre), une puissante artillerie, des effectifs innombrables de forteresses volantes et de chasseurs... Dans ces conditions le colonel EON estime inopportun de sacrifier des unités F.F.I. De même que pour épargner la vie de la population restée au bout de la péninsule, il préconise la réduction

des ouvrages abritant les Allemands par l'artillerie lourde au tir précis et l'infanterie américaine en plus grand nombre.

Or, le 6 septembre, il apprend – c'est lui qui le dit – par son officier de liaison que le général EARNEST a engagé les unités F.F.I. dans son action offensive sans le consulter. Il considère que sa présence n'est plus indispensable et le 10, il quitte Châteaulin pour Paris, où le général KOENIG met fin à sa mission en le destinant à d'autres fonctions.

Il adresse un ordre du jour d'adieux, aux commandants départementaux des F.F.I. (cf Mission Aloès).

En fait, la poursuite des combats va revêtir un aspect différent de la phase précédente, où ils ont été uniquement d'abord, essentiellement ensuite, guérillas ou infanterie, l'affaire des F.F.I.-F.T.P. Ils seront plus « méthodiques », sous un commandement américain qui, disposant de sa 8^e division d'infanterie, tendra à devenir plus exclusif encore¹⁰, le 13 septembre, quand il préparera une offensive, tout en maintenant un officier de liaison auprès des F.F.I. Ces derniers n'entendront pas au reste, être frustrés de la dernière victoire au bout d'un si long chemin.

« Après le départ du colonel EON, le chef départemental des F.F.I. BERTHAUD me donne les galons de lieutenant-colonel, ce qui ne fut pas trop pour discuter avec eux » (les Américains), dira Albert PHILIPPOT, constatant :

« Pour la première fois, nous allons être plus nombreux que l'adversaire... Jusqu'ici, même en comptant nos réserves, nous n'avons jamais disposé de plus de 3 000 hommes auxquels il faut ajouter les 800 hommes de la brigade EARNEST. En face de nous, les effectifs ont atteint, à certains moments, 23 000 hommes » (on ne sait pas exactement, il y a eu des mouvements de troupes fréquents entre Brest et la presqu'île de Crozon).

« Le 7 septembre, ils sont encore environ 10 000 hommes. Les Américains assurent pouvoir agir seuls, remarque le lieutenant-colonel PHILIPPOT. Notre rôle reste cependant important et les événements le rendront plus important que ne l'avait prévu le Commandement américain » : missions spéciales de renseignements derrière les lignes allemandes, de filtrage des

réfugiés, de sondages sur les avant-postes ennemis, de couverture des Américains.

† F. F. I. -- F. T. P. F. †

ORDRE

Après une semaine de combats acharnés, les Forces Françaises de Bretagne, commandées par le Commandant PHILIPPOT, ont enlevé de haute lutte l'ensemble puissamment fortifié de la montagne du MENEZ-HOM, clé de défense de la presqu'île de Crozon, défendue par des troupes d'élite qui avaient l'ordre de tenir jusqu'à la mort.

Le Colonel Commandant les Forces Françaises de Bretagne adresse, à cette occasion, à tous les officiers et volontaires, l'expression de sa fierté d'avoir de tels soldats sous ses ordres.

Les félicitations s'adressent plus particulièrement :

1^o au BATAILLON NORMANDIE qui, sous les ordres de son Chef, le Lieutenant BERNARD, a conquis de haute lutte l'ouvrage puissamment fortifié qui couronnait le piton 330 lui-même et dont les compagnies, grelottant dans leurs vestons déchirés et leurs souliers sans semelles, ont hissé sur le MENEZ-HOM le drapeau tricolore et montent à ses côtés la garde sacrée de la France.

2^o au Commandant de l'Artillerie F. F. I. appuyant l'attaque, dont les tirs, en particulier 2 coups au but de 155 court, l'un sur la génératrice électrique de l'ensemble fortifié, l'autre sur le local du poste radio, ont brisé la volonté de lutte de la garnison.

Officiers des F. F. I. de Bretagne, sachez et dites à vos troupes que la France entière vous regarde et que vous êtes son orgueil.

Le Colonel EON
Commandant des F. F. de Bretagne
signé : EON

Menez-Hom, le 2 Septembre 1944.

*Tank américain
à
Crozon.*



Après le 3 septembre, le bataillon BELLAN, en ligne depuis le 19 août, éprouvé à Telgruc, est relevé.

Le 4, la compagnie FER descend également. La veille, elle a aussi subi un mitraillage et un bombardement par l'aviation.

La 7^e compagnie (BÉDÉRIC) s'en revient de Telgruc vers Locronan à pied¹¹. Par contre, la 6^e compagnie (DANION) remonte, ce 4 septembre, pour cantonner à Sainte-Anne-la-Palud et au bourg de Plonévez-Porzay, chargée avec d'autres unités en réserve, d'assurer, à la demande des Américains, la protection de la côte jusqu'à Douarnenez.

Un nouveau bataillon, placé sous le commandement du capitaine LE CARVENNEC, est formé : des compagnies du Huelgoat, de

Plonévez-du-Faou, de celle de Plomodiern dont on a vu les premiers éléments en ligne au pied du Ménez-Hom, des unités de la presqu'île constituée au fur et à mesure de la récupération d'armes (dont la compagnie « France » de Crozon), le groupe PENNANÉACH, de Quimper, la compagnie « Surcouf » (revenue de la presqu'île vers le 6 septembre), les groupes d'engins de Penmarc'h du lieutenant LE GOFF (maître principal de la Marine) et de l'adjudant LE POITEVIN. Ce bataillon est renforcé par les compagnies du bataillon F.T.P. « La Tour d'Auvergne » de Quimper, 1^{re} et 3^e, déjà citées, sous les ordres du commandant « Gaston » (KERVAREC), des fusiliers-marins du lieutenant de vaisseau LE HÉNAFF...

Dans le secteur nord, les compagnies du bataillon « Stalingrad » sont toujours au contact sur les positions de Luguiniat – Saint-Eflez, du 6 au 9 septembre.

Les Américains ne se décident pas à avancer et empêchent toute progression, à cause, disent-ils, des bombardements continus de jour par leurs bombardiers légers.

Cette situation qui traîne et ne laissant aucune autonomie¹², finit par exaspérer certaines unités du bataillon « Stalingrad », lequel, doutant en cette période de son utilité, demande à être relevé, d'autant qu'il est pratiquement en ligne depuis le 12 août, que les hommes de surcroît « mal habillés, mal chaussés, le froid commençant à se faire sentir ».

Le bataillon F.T.P. LE ROY-SKER (origine : région Carhaix-Huelgoat, commandant PÉRON), compagnies « Docteur-Jacq », « Barbusse », « A. Volant » « Kléber » le remplace sur ses positions le 13 septembre.

Par ailleurs, les F.F.I.-F.T.P. occupent le long de la côte sud, où s'étendent les champs de mines, les positions de Kerguiniou, Pen-ar-Guer, Kerjean, côte 75, Hircars. Les Américains opèrent dans la partie centrale. Une marge de sécurité étant observée à leur demande, les lignes allemandes passent au-delà de Veniec et de Tal-ar-Groas.

Le port de Morgat en septembre 1944.



Dans la nuit du 11, de nombreux incendies se voient sur Brest qui subit un très violent bombardement par l'artillerie américaine.

Les volontaires de la presqu'île s'illustrent dans les missions spéciales. Le lieutenant-colonel PHILIPPOT cite l'exemple de Joseph JESTIN, Louis LE DIMET, Jean CARADEC et Maurice PALUD qui, par deux fois, ont traversé les lignes, poussant jusqu'à Crozon et Camaret, manquant de se faire fusiller par les soldats américains. Il y a aussi, le cas, d'Eugène LAMILL, sémaphoriste au cap de la Chèvre, venant par deux fois également, dans une plate, remettre aux Américains les plans des batteries allemandes, de l'adjudant BLAIN, Joseph HERNANDEZ (adjoint au chef cantonal des F.F.I.), QUENTREC...

A signaler les évasions de prisonniers français et américains du camp de Rostellec (Crozon) avec l'aide de patriotes de la presqu'île : Jean BOÉZENNEC, Auguste MÉROUR et autres.

Ainsi, Mauricette RAGANAUD, agent de liaison et infirmière de la compagnie « Surcouf », arrêtée le 10 septembre au Four-à-Chaux, peut, avec la complicité de marins, dont M. MARZIN, rejoindre en barque L'Auberlac'h dans la presqu'île de Plougastel libérée.

Vers le 11 septembre, après un coup de main risqué, exécuté par ses hommes, le capitaine BELBÉOC'H embarque au Fret pour rejoindre le bataillon de la presqu'île, dont il prend le commandement.

Sur Argol et Crozon (Tal-ar-Groas), plusieurs F.F.I., tomberont entre le 10 et le 17 septembre, au cours de combats, certains appartenant également à la compagnie « Surcouf », revenue dans la presqu'île : Jean GOULHEN, Pierre MORVÉZEN, François RENAUVOT, Jean BERVAS, porté disparu, et Alexis INIZAN, Yves LE POUPON, Roger QUINIOU (de Penmarc'h), Pierre AUFFRET de la compagnie « Bir-Hakeim ».

Autour du 15 septembre, on assiste à d'interminables duels d'artillerie.

Derniers assauts – RAMCKE se rend

Le 16, une reconnaissance mixte comprenant 3 Américains et 7 hommes du groupe d'Engins de Penmarc'h, sous les ordres de l'adjudant POITEVIN, réussit un coup de main sur le Four-à-Chaux et la casemate de Veniec. Résultat : 1 tué, 1 blessé, 7 prisonniers chez l'adversaire et désamorçage du dispositif minant le passage de l'Aber.

Ce même jour, le général RAMCKE vient de Brest à Crozon « poursuivre la lutte¹³. Il devra replier son P.C. sur la pointe des Espagnols.

L'attaque, prévue en premier lieu le 13 septembre, a lieu enfin le 17.

Du côté des F.F.I.-F.T.P., les 1^{re} et 3^e F.T.P. (la 2^e étant en réserve avec la compagnie de Plonévez-du-Faou adjointe) progressent le long de la côte sud, couvrant le flanc des Américains qu'accompagne la compagnie F.F.I. « France ». Celle-ci a obtenu, malgré l'opposition de l'état-major américain, de combattre dans le

secteur, la plupart des volontaires composant cette unité étant originaires de Crozon.

Ce dimanche 17, les Américains et F.F.I. pénètrent dans cette ville où les dégâts sont considérables.

« Les Allemands se rendent en grand nombre et sont rassemblés sur la place de l'église, note un journaliste. On voit des scènes touchantes, telle cette vieille, s'avançant péniblement, offrir une fleur à un soldat américain. Des patrouilles alliées circulent de tous côtés, ramènent toujours des prisonniers. »¹⁴

Morgat est atteint dans la journée.

Sur la côte nord, une patrouille de la compagnie « Barbusse » s'est approchée de la base aéronavale de Lanvéoc et l'occupe.

Le détachement de fusiliers-marins commandé par le lieutenant de vaisseau LE HÉNAFF la remplace, comme prévu.

La compagnie « Volant » qui, dans l'après-midi participe au nettoyage des positions conquises, a, au cours d'accrochages violents, un blessé gravement atteint. Les Allemands ont des tués et blessés, une trentaine se rendent.

La compagnie « Barbusse » atteint Lanvéoc à 12 h 30, fait 70 prisonniers, et passant outre à l'interdiction des Américains, continue à progresser en direction du Fret et de Quélern.

Le 18, la compagnie « Volant », qui a relevé la compagnie « Barbusse », poursuit le nettoyage du secteur. La « visite » de toutes les fermes permet de faire 110 prisonniers. Saint-Fiacre est occupé. La compagnie prend position vers 13 heures en face du fort de Quélern et attend l'arrivée des Américains, dont l'artillerie s'installe à l'entrée de Saint-Fiacre vers 18 h 45.

Ce 18 septembre, la 3^e compagnie F.T.P. de Quimper a, par ailleurs, nettoyé le cap de la Chèvre, découvrant un important matériel. La 1^{re} a poussé de Crozon en direction de la pointe des Pois. Le groupe d'Engins LE GOFF a fait aussi de nombreux prisonniers. Les F.F.I. occupent Camaret.

L'artillerie et l'aviation américaines pilonnent les fortifications de Roscanvel où les Allemands se sont repliés. « Les Américains ont fait monter des canons lourds pour bombarder la pointe des Espagnols et Brest. Des patrouilles de F.F.I. sur chaque flanc

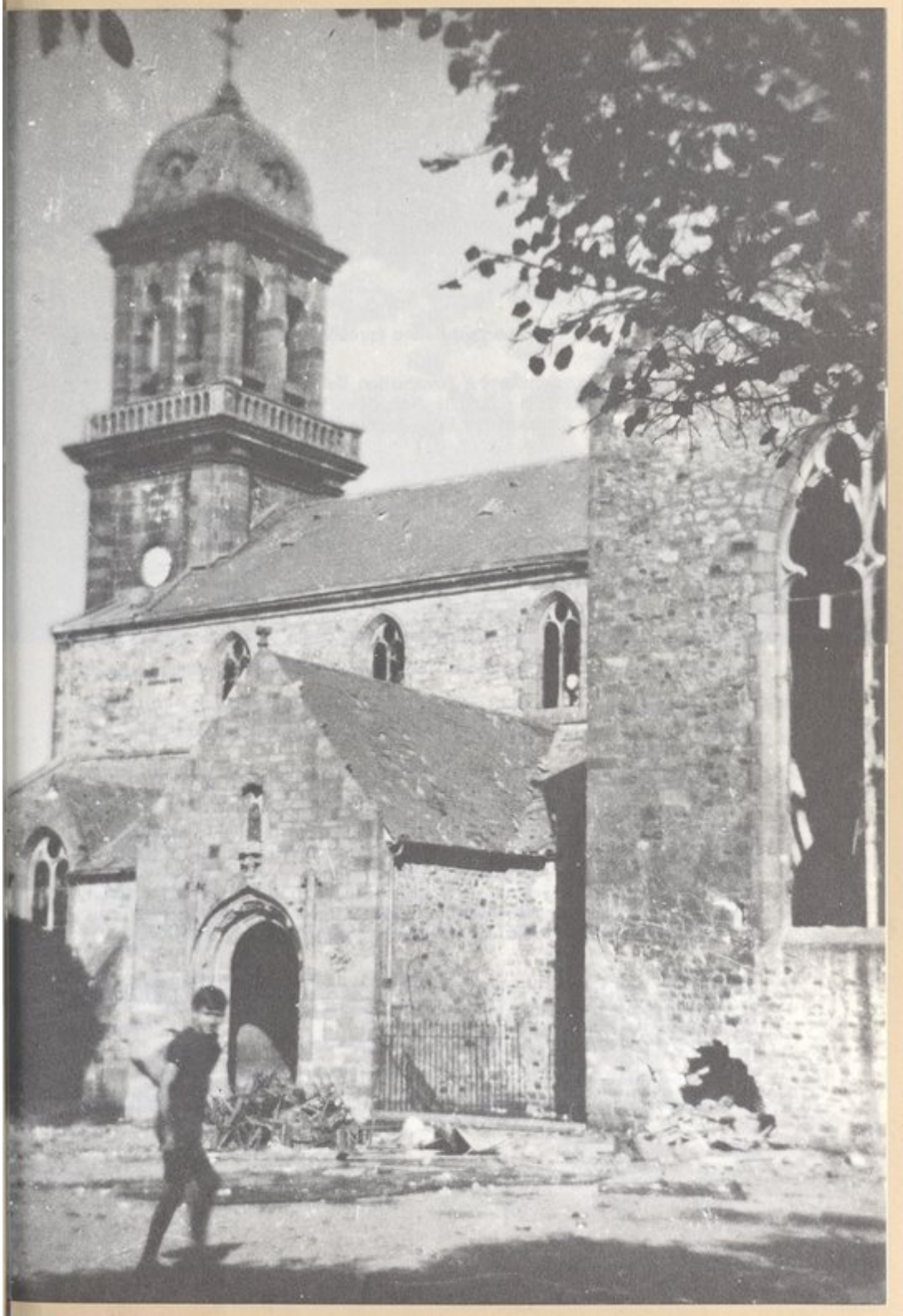
précèdent de 2 km, l'avance des Américains, faisant 500 prisonniers. »¹⁵

Le 19 septembre, après un tir d'artillerie et une mitraille par des avions, la compagnie « VOLANT » et d'autres unités, de concert avec les Américains, donnent l'assaut au fort de Quélern dont la garnison se rend après quelques escarmouches.

A 15 h 30, Américains et F.F.I. sont à Roscanvel. La compagnie « Volant », qui nettoie la pointe des Espagnols, fait 95 prisonniers. Le bataillon de la presqu'île et d'autres unités participent à cette opération. A 19 heures, tout est terminé.

Le dernier îlot de résistance ennemie est tombé. RAMCKE vient de se rendre aux Américains entrés dans l'abri où il se trouve¹⁶.

Eglise de Crozon après la reddition allemande.



Le lieutenant colonel PHILIPPOT dira que, sur 7 000 prisonniers faits durant cette dernière phase des combats, 2 500 se sont rendus aux F.F.I.-F.T.P. Quant au matériel pris à l'ennemi, il est considérable.

Une population éprouvée.

Les Allemands avaient arrêté l'évacuation de la population civile vers le 27 août. Les habitants de la presqu'île, restant sur place, cherchaient refuge dans les hameaux et aux alentours du Fret, décrété zone sanitaire (où fonctionnait l'hôpital allemand).

La population vécut un pénible cauchemar qu'un correspondant de Roscanvel décrit ainsi à chaud¹⁷ :

« A partir du 25 août l'attaque des forts de la côte et des bateaux stationnés en rade se fit violente. En une seule journée, notre baie fut purgée par l'aviation alliée. Le dernier navire allemand chargé de mines sautait en face du bourg...

« Jusqu'au dernier jour, bombardiers lourds et bombardiers légers harcelaient l'ennemi, l'obligeant à se terrer pendant toute la journée... Depuis le 1^{er} septembre (prise du Ménez-Hom), les canons alliés balayaient de leurs feux toute la presqu'île, paralysant tout trafic entre Brest et Quélern. Le 18, nous apprenions que Crozon était libéré depuis la veille. Notre tour approchait. Dès le soir, l'artillerie faisait rage... et, le 19 dans la soirée, les derniers Boches étaient chassés de leurs trous... »

« L'abattement et la lassitude de la population après la bataille ne lui ont pas permis de montrer aux libérateurs toute sa reconnaissance... », dit encore ce correspondant.

Pertes douloureuses, d'hommes, femmes et enfants tués par des bombardements d'artillerie aériens surtout, par les mines (dont les victimes ne sont pas toutes recensées ici) : 3 à Saint-Nic le 31 août, 1 le 1^{er} septembre ; 16 personnes à Camaret (principalement le 1^{er} et le 7 septembre) ; 79 à Crozon (les 3, 8 et entre le 15 et le 18 septembre) ; 16 à Lanvéoc (les 3, 4 et les 15 et 17 septembre) ; 14 à Roscanvel (dont 9 les 25 et 26 août, 5 les 17 et 19 septembre) ; 24 personnes à Telgruc (le 3 septembre essentiellement), soit environ 150 personnes, sans compter quelques autres victimes dispersées

dans les communes du Porzay, les blessés, les contraintes et privations de toutes sortes...

1

Cf. RAMCKE. *op. cit.*

2

Les F.F.I. de l'arrondissement F.F.I. de Quimper constituent deux bataillons : le 1^{er} bataillon (commandant BELLAN) : compagnies Nicolas, Danion, Bédéric – Le 2^e bataillon (commandant ANGÉLI) : compagnies Fer, Briec (LE GARS), Lauthédou, Plogastel-Saint-Germain (commandant PÉRALDI, puis GORAGUER Léon) et Espem (Artillerie).

3

Témoignage (notes et souvenirs) du capitaine NICOLAS (5^e compagnie).

4

Précisions dans le journal de marche du commandant des F.F.I. de Bretagne (colonel EON).

5

RAMCKE, *op. cit.*

6

Ibid.

7

Texte du lieutenant-colonel PHILIPPOT dont le capitaine MONTEIL est l'adjoint à l'état-major F.F.I.

8

Capitaine NICOLAS, *op. cit.*

9

Le chiffre de 108 victimes donné précédemment – y compris 51 Américains – ne semble pas tenir compte des décès enregistrés dans la commune de Crozon ce même jour. F.F.I. tués à Telgruc :

BENOIT (Yves), FILLIS (Franck), HENTIC (Louis), KERSALÉ (Joseph), KERVAREC (Henri), LANDREIN (Raymond), LE BLOCH (Marie-Rose), LE BRAS (Roger), LE GARREC (Pierre), LE GUILLOU (Pierre), MOISAN (André), PELLEN (Roger), PLOUHINEC (Pierre), PORTANGUEN (Marcel), ROUDOT (Jean-Paul), DAMOY (Jean), DAUVIN (Jean-Marie), DONNARD (Jean-Louis), GALL (Jean), GRANDJEAN (André), LE DROFF (Jean-Pierre), MOREAU (Raymond), OLLIVIER (François), POULIQUEN (Henri).

10

Cf. Equipe Jedburgh « Gilbert », C.H.G.

11

Journal de marche de cette compagnie.

12

Le groupement sud de la presqu'île (F.F.I.) rappelle, de son côté, l'interdiction de coups de main et patrouilles sans autorisation ou ordre : « Toute opération, quelle qu'elle soit, doit être montée en liaison avec le Q.G. américain ». Ces directives ne seront pas respectées à la lettre, loin s'en faudra.

13

RAMCKE, *op. cit.*

14

Le Télégramme du 22 sept. 1944.

15

Cf. Equipe Jedburgh « Gilbert » (Documents britanniques), C.H.G.

16

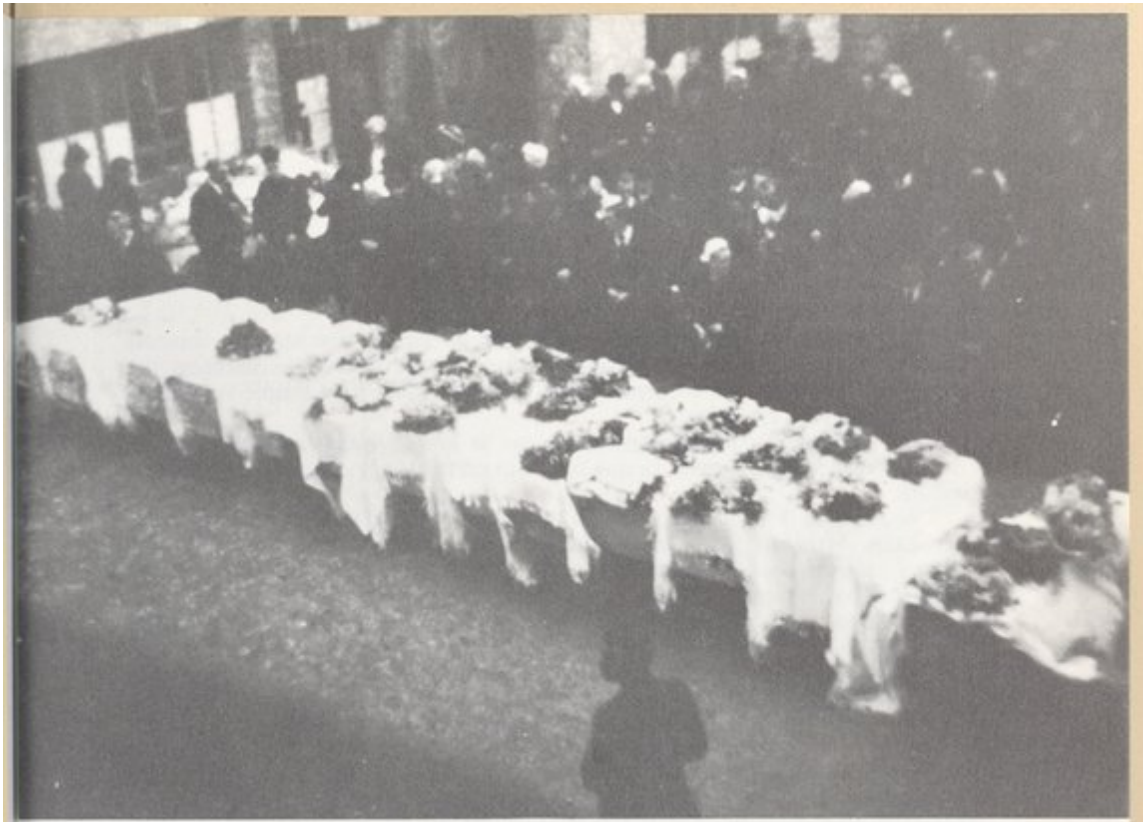
Ouvrage RAMCKE.

17

Le Télégramme, du 30 sept 1944.

Principales sources :

- Journal de marche du commandant des F.F.I. en Bretagne (colonel EON), C.H.G.
- Articles du lieutenant-colonel Albert PHILIPPOT. 30 juin au 4 juill. 1964. *Télégramme*.
- Divers journaux de marche et archives des unités F.F.I.-F.T.P.
- Témoignages (notes et souvenirs) du commandant Gabriel NICOLAS).
- Rapport Equipe Jedburgh « Gilbert » (C.H.G.).
 - Divers compléments et précisions recueillis par les correspondants du C.H.G.



Cercueils des victimes françaises à Crozon.

Carnet de route d'un volontaire.

En l'absence de reporters correspondants de guerre couvrant les combats dans la presqu'île de Crozon, qui pouvaient paraître

obscur et lointain par rapport au grand théâtre d'opérations, le carnet de route d'un simple volontaire, soldat des F.F.I., est précieux.

Les notes qu'il contient, prises au jour le jour, presque heure par heure, disent avec des mots simples ce que fut, pour certains, la vie quotidienne dans ce secteur.

Nombre de F.F.I.-F.T.P. ont pu connaître des moments plus durs, plus héroïques. Mais d'autres retrouveront dans ces notes les souvenirs oubliés ou encore présents dans leur mémoire, se rapportant à cette Histoire qui se faisait avec leur participation, pathétique à sa manière, méconnue aussi.

Le carnet nous permet d'assister au départ de Quimper, par les quais, des F.F.I. et F.T.P., debout dans les camions, un *Bussing Nag* ex-allemand en tête. Les passants saluent, acclament – il en sera de même dans les bourgs traversés – ces combattants qui, montant en renfort dans la presqu'île de Crozon le 18 septembre 1944, entonnent au passage « Marseillaise » et « Chant du départ ».

On participe, à l'arrière sur le front, à une poursuite d'Allemands ou de Russes « ravisseurs » de vaches à Sainte-Anne-la-Palud. Le cultivateur visité propose aux F.F.I. le repas que les fuyards ont laissé, composé de lait, pain et frites ; le tout est avalé sous la lampe à pétrole.

On côtoie l'insolite aussi : cette femme qui continue à laver son linge dans le ruisseau de Kervigen, tandis que sifflent sûrement au-dessus de sa tête les rafales échangées entre Allemands et F.F.I.

On entend encore les récriminations du soldat à propos de la solde à 14 F par jour^{eb} quand le paquet de cigarettes se paie 15 F et autres.

Le dimanche 27 août, à Ploéven, à la sortie de la messe, on lit un avis à l'intention des habitants demeurés au bourg et dans la campagne. Outre le rappel des consignes concernant le camouflage des lumières et l'heure du couvre-feu, il est dit : « Ne pas se promener à plus de deux personnes – Ne pas s'attrouper, surtout les enfants, près des brancards descendant morts et blessés des lignes ».

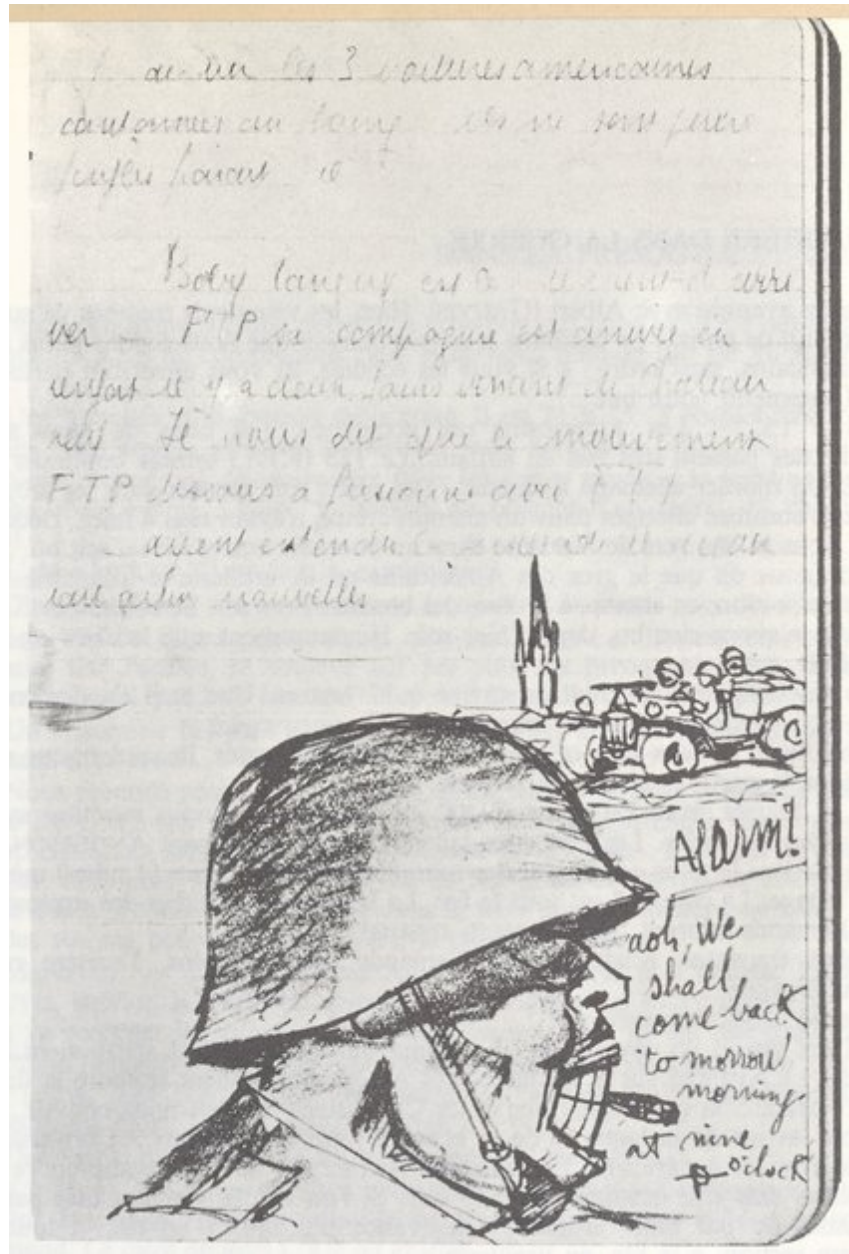
On va suivre le volontaire et ses camarades en opération :

Pat (Patrick JORAND) vient d'arriver à moto : les Américains attaquent à 15 heures...

15 h 37. – Notre artillerie (F.F.I.) ouvre le feu. Les obus ronflent, tombent sur le Ménez-Hom et derrière la crête. On voit les gerbes des explosions. Une fumée grise sort d'une casemate...

16 h 15. – La bataille est commencée sur la montagne. Les mitrailleuses crépitent sans arrêt. Des obus maintenant tombent derrière nous. Patrick transmet : « Nous attaquerons sur la gauche dès que les Américains auront passé » : 3 chars et 22 automitrailleuses.

18 h 35. – Direction la ferme de Keraliou. LANGE, agent de liaison, nous dit : « Ne tenez pas compte des chars ». Des chasseurs-bombardiers, à droite de la chapelle Sainte-Marie, tirent de toutes leurs mitrailleuses. Un nuage de poussière sur la colline laisse supposer un passage de chars... »



(On couchera le long d'un talus, sur des gerbes de blé.)

Lundi 28 septembre. – De 4 à 6 heures : garde au fusil-mitrailleur. Réveil à 8 heures. Pluie. Les Américains ont cantonné à la ferme... Nous les suivons.

Leur système : une automitrailleuse s'approche à 200 mètres des Allemands et tire au hasard. Les Fritz se croient repérés et ripostent. Les Américains se retirent alors et signalent par radio à leurs batteries la position des Allemands.

Garde avancée avec Albert (GAUVIS). Hier, les vêtements trempés de sueur, aujourd'hui de pluie... Le capitaine n'est pas content que nous soyons partis avec les Américains, sans ordre : « Si vous les écoutez, ils vous enverront partout. » C'est (justement) notre but....

14 h 15. – Les Américains ont accroché... Les obus de leurs automitrailleuses passent très bas en sifflant...Le 155 (F.F.I.) semble continuer son travail. Un mortier allemand a riposté... Des éclats sont tombés dans les arbres...

Nous sommes allongés dans un chemin creux, n'ayant rien à faire. Dédé LE Roux nous lit des vers de Verlaine dans un bouquin trouvé on ne sait où. Jean LE Coz nous dit que le gros des Américains est là, artillerie et infanterie... La deuxième section, en attente, a un tué, des blessés : POQUET, BOUGUENNEC...

Nous n'avons rien bu, depuis hier soir. Heureusement, que le chewing-gum fait saliver...

Le ravitaillement de midi est arrivé à 17 heures. Une jeep est descendue, ayant reçu plusieurs balles de mitrailleuse. Un pneu crevé.

Un officier et deux sous-officiers américains sont passés. Ils veulent que nous occupions la partie conquise de la crête.

A 19 heures, avec Patrick et CARN, en file indienne, nous montons sur le Ménez-Yan qui brûle. Les artilleries tapent. Avec le lieutenant ANDERSON, j'ai couru derrière le talus où de grandes mitrailleuses américaines (4 tubes) mènent grand tapage. La côte 163 est sous le feu. La lande brûle. Gerbes des explosions. Les Allemands courent, se planquent, repartent.

Balles traçantes, éclats d'obus allemands dans les pins. Derrière nous, l'incendie gagne.

L'abbé LESCOP nous rejoint.

« Tirez quand vô voyez » dit un commandant américain. LANGE vient avec un ordre : « Avancez sur la droite ! » Les Américains veulent attendre la fin du tir de barrage... la compagnie Fer et les Carhaisiens doivent nous couvrir...

Nous avons de la lande et de la bruyère jusqu'aux genoux... Conversation difficile avec les Américains. Le lieutenant ANDERSON nous fait comprendre que la position doit être occupée avant le soir.

Si l'on recule, on sera tués par les Allemands ou par notre artillerie. On avance. FLOCHLAY en tête et toute la première section, à la file, en tirailleurs.

L'artillerie allemande donne : sifflements, explosions. Nous en sentons le vent, le sol tremble. Des Américains courent sur l'autre pente dans notre direction, puis une autre vague F.F.I. (2^e section).

Henri DESSENON, épuisé (blessure en 1940), a passé le FM à Jean LOC'H qui tire sur un nid de mitrailleuses. But atteint.

Le lieutenant ANDERSON nous a rejoints. Tête dans le talus à chaque rafale (pour se couvrir).

Un autre Américain, cow-boy rouquin, surgit d'un fossé et traverse la route. Mitraille allemande. Le goudron vole (derrière lui). Il nous fait comprendre qu'il veut dix volontaires pour nettoyer la crête et le nid de mitrailleuses. Je le suis avec Albert GAUVIS, Pierre LE GUENNEC, Jean SCOTET, Fanfan BRENNER. J'apprends que PAULET et PEILLET II ont été blessés à leur FM.

Nous grimpons la pente derrière le cow-boy qui nous explique des combines auxquelles nous ne comprenons rien. Il ne nous ménage pas les *All right* et les *O.K.*

Une tranchée et le sommet de la crête. Il est 21 h 15 : 8 Russes morts. Deux blessés nous crient : « Russes camarades nicht kapout ! »

Nous récupérons des souvenirs dans les tentes russes... Je trouve une belle pioche et un bidon..., laisse 5 montres au poignet d'un mort... (il cherche un P 38).

L'abbé LESCOP^{ec} est déjà là, extrémisant.

Obus allemands. On se terre dans la lande et le fossé, près des Russes...

Les blessés râlent. L'un d'eux crie : « Doktor ! », l'autre, couché sur le chemin, tête bandée, se soulève sur ses poignets invoquant Allah. Il souffre tellement, qu'il voudrait être tué : *Kapout* ! On crie : *Schlafen* (Dors !).

Un prisonnier fait par l'aumônier (il a vu, à son approche, un mort lui tendre la main et se lever).

Nous prenons position pour la nuit. D'un fossé, une voix m'appelle : celle de Dédé LE GALL qui me remet deux lettres. Barrage d'artillerie américaine trop court. Les éclats sont pour nous,

l'avalanche de caillasse... Repli sur la tranchée. La nuit est venue. On voit les gerbes de feu et les éclats rouges des 105... La lande brûle. J'entasse des cailloux dans le trou pour m'en faire un siège et, les coudes sur ma pelle mise en travers, je cherche à dormir...

Mardi 29. – De garde avec Albert de 3 heures à 4 heures, LANGE et GAUVIS, suivant la tranchée, distribuent du cidre... La soupe arrive à 3 h 30. L'on va chercher les infirmiers pour les blessés russes. Ils ont râlé toute la nuit.

Pluie. Je disparais sous ma couverture et dors écrasé de fatigue. Au jour, je lis mes lettres. Les brancardiers descendent les blessés. Celui qui demandait le médecin est mort. L'autre aussi, je crois.

Des fusils, un FM et des munitions ont été récupérés...

8 h 15. – Un canon de 20, à obus traçants, nous prend en enfilade. Il tire de la côte 246, puis c'est une mitrailleuse. SCOTET reçoit une balle dans son sac allemand. Le calot de Jean LOUP est enlevé...

Rampant dans la lande courte et la bruyère pleine d'eau, nous rejoignons les autres groupes sur notre position de départ... Sous la pluie, transis, épuisés, boueux, affamés, dégoûtés, nous préférons demander la relève... Ben me passe un peu de café... A côté une jeep écrasée par un obus.

Le capitaine monte avec les volants, bien équipés... Avant, nous avons croisé la relève américaine, propre et bien vêtue... Nous aurons pour tout repas un peu de pain et une demi-boîte de maquereau à la tomate...

Salve sur le P.C. L'abbé LESCOP a un éclat dans le dos. Pas grave.

On va reprendre la côte 163. Ça rouspète. Contre-ordre.

« Position intenable », aurait dit ce matin le lieutenant américain ANDERSON.

Mercredi 30 août. – La grande pluie, couverture traversée. Les sacs sont là, je me change. Café...

Dans une grange, deux gars veillent le corps de leur camarade sur un brancard (à la lueur d'un bout de chandelle) : François BALÈS, chef du corps franc, tué hier soir dans notre tranchée. Il tentait, à ce que l'on dit de récupérer les armes laissées par les Américains lors d'un repli.

Relève vers 10 heures... »

*Carnet de route de Jean GRALL, de Quimper
illustré à l'occasion, par le crayon humoriste
de l'artiste quimpérois Pierre TOULHOAT,
combattant à l'époque dans la presqu'île.*

Prisonniers allemands à Crozon.



Une journée à la compagnie « Barbusse » dans la presqu'île.

4 heures. – La compagnie Barbusse, après avoir tenu les positions toute la nuit malgré le tir des mortiers allemands, reçoit l'ordre de se replier pour permettre aux tanks d'occuper la place.

4 h 30. – Le mouvement est effectué.

5 heures. – Une patrouille composée des capitaines KERVEILLANT, DURET, HANVIE et de DRÉZEN, et Raph GUILLOU part en reconnaissance.

9 heures. – La patrouille profitant alors de la brume intense arrive à 100 mètres de la base d'hydravions. Elle prend contact avec un poste avancé d'observation américain. Après accord, il est décidé de faire appel à la compagnie Barbusse pour progresser à l'aile droite américaine.

10 heures. – Le capitaine DURET demande aux Américains l'autorisation de hisser sur la base d'hydravions, le fanion du bataillon. Chose accordée à 10 h 30. Sous la protection de l'artillerie américaine qui canonne les casemates du Poulmic, le capitaine DURET, hisse le pavillon tricolore sur le bâtiment des officiers de la base.

14 h 15. – La compagnie Barbusse pénètre dans la base, la traverse et continue sa progression vers Lanvéoc en nettoyant le secteur côtier.

12 h 30. – Lanvéoc est occupé : 72 prisonniers sont remis aux Américains.

14 heures. – L'avance reprend. La compagnie a pour mission le nettoyage du secteur côtier pour assurer la sécurité des colonnes américaines.

Les Américains sont stoppés par des tirs isolés qui font, parmi eux, 5 victimes, et, chez nous, dans le mouvement enveloppant, Barbusse fait 17 prisonniers remis aux Américains.

La sortie de Lanvéoc nettoyée, les Américains, toujours en liaison avec la compagnie Barbusse reprennent la progression vers le Fret.

En convoi de charrettes vers la presqu'île de Crozon : L'aventure d'un paysan de quinze ans.

Ce matin du 4 août, des cultivateurs sont appelés à la corvée périodique, avec cheval et charrette, pour les Allemands, de Tibout, importante casemate, et Kervailant sur Plozévet.

A Kergonna, le patron, Henri KÉRAVEC, aurait eu besoin de tout le monde, car c'est la moisson, le battage. Le plus jeune de ses fils, Alexis, quinze ans (né en juin 1929), lui paraît le moins indispensable. De plus, il accepte de faire la corvée sans déplaisir, bien au contraire. Pour lui, c'est une occasion de sortie, une aventure, où comme un grand, il va être le maître de son cheval et de sa voiture.

Vers 8 heures du matin, il part avec ses voisins Mathieu MAZO, qui lui n'a que dix-sept ans, et les anciens : Corentin MAZO, Jean PLOUZENNEC, Daniel HÉNAFF, de Lesneut, et d'autres encore.



Alexis KERA VEC et son attelage.

Les charrettes, en file se dirigent vers Pont-l'Abbé, un garde armé dans l'un ou l'autre véhicule.

A la gare de Pont-l'Abbé, on charge des pommes de terre dans la charrette d'Alexis KÉRAVEC. D'autres prennent de la paille ou diverses marchandises. Des voitures resteront vides. Il n'importe. On sent qu'il se passe quelque chose.

Le convoi attend toute la journée. Le départ enfin donné, 200 mètres ont à peine été parcourus que de fortes explosions retentissent du côté de la gare. On fait sauter les munitions. Les paysans ont quelques difficultés à maîtriser leurs chevaux, affolés

Certains requis profitent, paraît-il, de cette confusion pour s'en aller. Un soldat aurait tiré dans la direction de fuyards ou supposés tels.

La nuit tombe, quand le convoi arrive à Pouldreuzic. Tout y est normal, apparemment, car une cultivatrice, Mme NICOLAS née Marie STRULLU (36 ans), a été lâchement abattue à coups de fusil devant deux de ses plus jeunes enfants, par les mercenaires russes.

Aux approches de Plozévet, la file de charrettes s'arrête sur le bord de la route. Pierre LE GALL, de Lesneut, choisit ce moment pour expliquer aux Allemands que son cheval est vieux, qu'il ne peut faire la route la nuit. On le libère. Les autres vont dormir sur place, chacun sous sa charrette.

On entend des coups de feu. Il y a des morts, dit-on.

Le lendemain matin, le convoi s'ébranle en direction de Pouldergat. On s'arrête, on repart. Puis, c'est l'entrée dans Pouldavid aux maisons pavoisées. Des femmes viennent porter de l'eau aux paysans. Un accrochage se produit avec des Résistants. Les soldats ont tiré, notamment avec une mitrailleuse placée sur une charrette. Un peu plus loin, on verra le corps d'un patriote dans un fossé.

Le soir, on arrive au préventorium de Kerlaz qui sert de casernement. Mais les paysans requis dorment une seconde nuit dehors, sous leurs charrettes, les chevaux dételés, attachés à la roue.

Le cheval d'Alexis KÉRAVEC mange l'un des deux sacs de biscuits de soldat qui se trouvent dans la voiture. L'animal excité – c'est un cheval entier – va devoir être maîtrisé au moment de l'attelage. Au reste les chevaux sont les mieux nourris : en cours de route, on puise dans les meules de blé, d'avoine, d'orge.

Le convoi arrive ainsi, au bout du troisième jour de voyage, dans la presqu'île de Crozon, à Saint-Nic où il va cantonner dans un village, paysans et Allemands se côtoyant donc. C'est peut-être pour cela que les avions se bornent à survoler le secteur, sans mitrailler ni bombarder.

Les requis dorment toujours sous leurs voitures ou sur la paille d'une grange. Ils sont nourris par les Allemands dont la cuisine roulante est à proximité.

Henri KÉRAVEC, à Kergonna, a appris que le convoi dans lequel se trouve son fils, est quelque part dans la presqu'île de Crozon. Au bout d'une dizaine de jours, il prend la route à vélo. A Plonévez-Porzay, il gare sa machine, car il ne tient pas à la laisser entre les mains des soldats, qui, dit-on, sont partout dans les fossés, le long des routes de la presqu'île.

Vers Saint-Nic, qu'il a gagné à pied, les traces laissées par les roues des charrettes le conduisent vers le village où il voit enfin son fils. Et le lendemain, les paysans sont tous libérés.

Alexis KÉRAVEC ramène ainsi à Kergonna son cheval et sa charrette ; mission remplie qui aurait pu être dramatique. On imagine en effet le tragique de la situation de ces paysans, otages d'août 1944 sur les routes sanglantes de la débâcle allemande.

Henri KÉRAVEC ramena de la presqu'île, en même temps que son fils, le cheval d'un voisin qui avait préféré s'esquiver.

Prisonniers allemands place de l'église à Crozon.



XI. Les lendemains de la Libération



*Au balcon de l'hôtel de ville :
M. Aldéric Lecomte,
préfet de la Libération.*

Les lendemains de la Libération

Le statut des comités départementaux de la Libération, adopté le 23 mars 1944 par le Conseil national de la Résistance, prévoyait pour ces organismes un rôle d'épuration, avec mise à pied des fonctionnaires collaborateurs et arrestation des traîtres.

Mais par ordonnance du 12 avril du Comité Français de Libération Nationale, lequel deviendra le 3 juin suivant, le Gouvernement provisoire de la République, intervient un véritable coup de frein : le rôle du C.D.L. ne sera que consultatif.

C'est le docteur Victor LE GORGEU, ancien sénateur, maire de Brest, nommé commissaire régional de la République, avec résidence à Rennes, qui aura la haute main sur l'épuration, déléguant ses pouvoirs au préfet Aldéric LECOMTE.

Pour une remise en route dans l'ordre.

Dès août, une circulaire signée du préfet LECOMTE et du lieutenant-colonel BERTHAUD, chef départemental des F.F.I. avait été adressée aux divers bataillons F.F.I.-F.T.P.F. pour la remise en route dans l'ordre et la sécurité de la machine administrative. Elle disait ceci :

« La libération du département du Finistère est pratiquement un fait accompli. Nous le devons à l'effort conjugué des troupes américaines et des Forces Françaises de l'Intérieur. Ces dernières ont tout spécialement, dans le département, contribué d'une manière efficace et puissante à cette libération.

« Mis à part la région de Brest, de la presqu'île de Crozon, d'Audierne et de Concarneau, la période des opérations militaires a pris fin et il convient maintenant que la remise au travail, qui conditionne le relèvement définitif de la France, s'effectue dans le plus bref délai.

« A cet égard, il convient que partout où les nécessités militaires ne l'exigent pas d'une manière impérieuse, d'une part les fonctionnaires, agents et ouvriers des services publics soient libérés progressivement et, d'autre part, que les véhicules des

administrations et services publics soient remis peu à peu à la disposition de ces services.

« En outre, il importe que les chefs militaires des F.F.I. remettent aux fonctionnaires qui en étaient chargés antérieurement la gestion des services civils, qu'ils ont pu être appelés à prendre en main pendant la période des opérations militaires (transports, ravitaillement, etc.).

« Pour le rétablissement de la sécurité publique, la situation permet actuellement de limiter les arrestations auxquelles il était légitime de procéder antérieurement. Les F.F.I. doivent continuer à arrêter les traîtres, les auxiliaires de la Gestapo, les miliciens, les membres de la L.V.F., les dirigeants de partis collaborateurs R.N.P. et P.P.F.

« Quant aux autres collaborateurs, il convient maintenant de laisser aux comités d'épuration et à la justice le soin de leur infliger le châtement qu'ils méritent.

« Il faut à tout prix éviter les débordements de passion et les vengeances personnelles qui ne pourraient conduire qu'à des excès regrettables qui viendraient souiller notre Victoire.

« Enfin il importe que les chefs militaires des F.F.I. remettent, si ce n'est déjà fait, l'administration municipale aux conseils municipaux existant, partout où ceux-ci n'ont pas démerité, et, dans la négative, apportent leur concours aux représentants du Comité départemental de Libération pour la préparation de la constitution des délégations spéciales appelées à gérer les affaires communales.

« Nous comptons fermement sur les chefs militaires des F.F.I. pour que règnent partout, avec la liberté enfin retrouvée, l'ordre et la sécurité. »

A. LECOMTE, préfet de la Libération.

Ingénieur des Ponts-et-Chaussées à Brest, Aldéric LECOMTE a, pendant la clandestinité, milité dans le réseau « Cohors-Asturies ».

Né le 26 avril 1903, à Bréhan-Moncontour, d'une famille d'enseignants, il fit ses études aux lycées de Saint-Brieuc et de Rennes avant d'être reçu à l'Ecole polytechnique.

Il prit comme chef de cabinet M. Georges ARZEL, inspecteur de l'Enregistrement, membre du Front National et du B.C.R.A.

M. LECOMTE devait quitter Quimper pour Montpellier où il décéda par la suite.

Afin de sanctionner les fonctionnaires qui ont eu pendant l'Occupation des tendresses pour l'Occupant et Vichy, le préfet met en place une commission d'épuration comprenant : M. POULIQUEN, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, M. MAILLET, contrôleur-chef des lois d'assistance, M. MERLE, directeur des services vétérinaires, M. Edouard BARBE, professeur agrégé, et le docteur PENTHER.

M. Roger RICARD, ancien combattant de Cassino, remplaça M. MERLE qui avait accepté de faire l'intérim à la sous-préfecture de Brest. M. Yves BLOCH fut nommé sous-préfet à Châteaulin et M. Marc BOURGEAS à Morlaix, en remplacement de M. CANIFALI.

Comité Départemental de Libération.

Un Comité Départemental de Libération se met en place dans la clandestinité. Incomplet au départ, une ordonnance du 21 avril 1944 le légitime cependant. Il comprend alors :



A. LECOMTE, Préfet de la Libération.

Président : M. Adolphe LE GOAZIOU, libraire à Quimper.

Vice-Présidents : LE FLOCH (Quimper) ; Pierre SALAÛN, C.G.T. (Scaër).

Secrétaires : Louis DUPOUX, professeur à Morlaix (« Libé-Nord ») Georges COSQUER, instituteur à Fouesnant (Front National).

Membres : CADIOU (Plouigneau) ; Alain CARIOU, instituteur (Goulien) ; Mme DAVID (Huelgoat) ; J. GRANDIN (Quimper) ; abbé JULIEN (Quimper) Jean PERROT, député (Esquibien) ; Pierre LE ROSE (Concarneau) ; Paul SIMON, député (Landerneau) ; Tanguy PRIGENT, député (Saint-Jean-du-Doigt).

A l'issue de sa première réunion officielle, le 17 août à la préfecture du Finistère, le comité adresse un appel à la population :

« Le C.D.L., constitué par des représentants qualifiés de tous les groupes de Résistance, est en fonction. Ses membres venus de tous les horizons n'ont qu'un seul but, qu'une seule volonté ; servir le

pays, assister le préfet dans ses tâches difficiles : reprise des activités administratives et économiques, châtement des traîtres et des trafiquants du marché noir. Une justice complète et impartiale sera rendue... »

Complété ultérieurement et remanié, le C.D.L. se compose de :

MM.A. LE GOAZIOU (président), capitaine BELLAN (Quimper) et Pierre SALAÜN (Scaër), vice-présidents ; L. DUPOUX et G. COSQUER (secrétaires) ; P. SIMON, J. PERROT, A. CARIOU, Mme DAVID, Michel FLOCH (C.F.T.C. Brest), J. GRANDIN, Jean LE GUINER (« Défense de la France », – Brest), P. LE ROSE.



*Louis DUPOUX,
Président du C.D.L.*

Louis DUPOUX remplaça Adolphe LE GOAZIOU à la présidence, le 3 janvier 1945.

Le comité départemental aura son mot à dire en ce qui concerne l'épuration, la mise en place des délégations spéciales, mais en fait c'est le préfet qui tranchera.

Adolphe LE GOAZIOU , président du comité départemental de libération.

Adolphe LE GOAZIOU est né le 16 avril 1887 à Morlaix. Licencié ès-lettres, homme cultivé, érudit, sa forte personnalité est connue du milieu régionaliste littéraire^{ed}.

Ancien combattant, blessé dans la Somme en 1915, l'Occupation le trouva, a-t-on dit, « Résistant de cœur et de raison ».

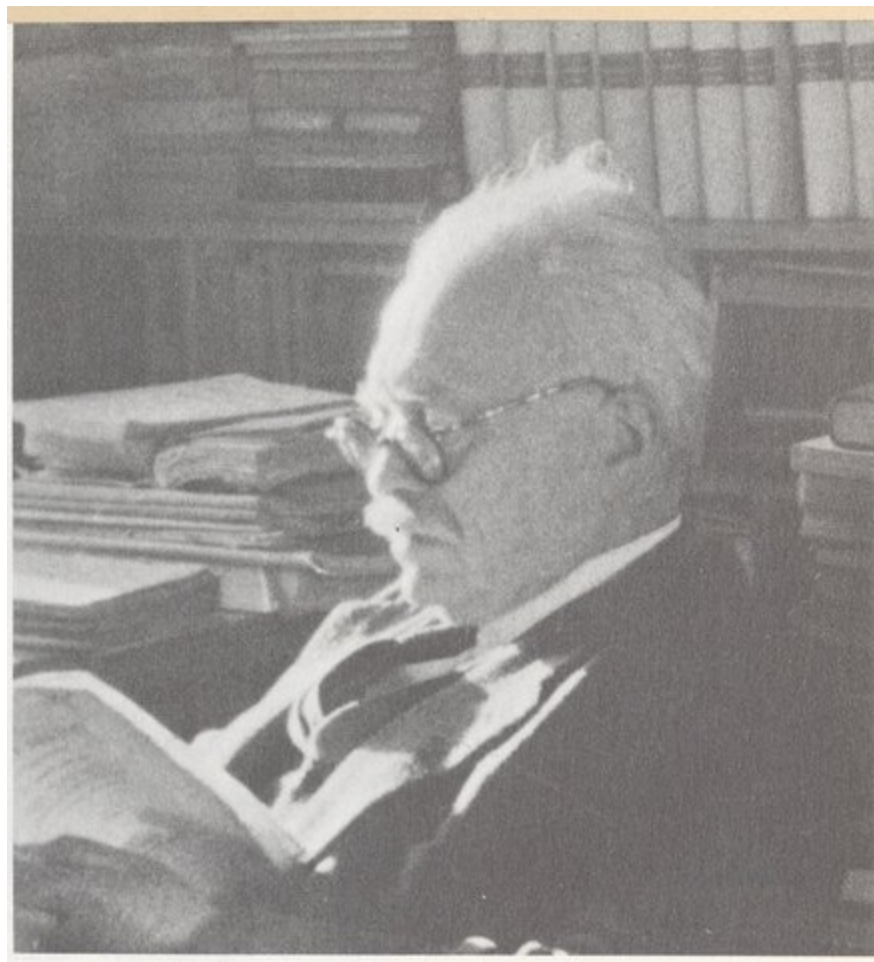
Très tôt, il est en rapport avec le réseau « Le Musée de l'Homme », de Boris VILDÉ. Par ce canal, et sur la recommandation d'Adolphe LE GOAZIOU, M^e WEIL-CURIEL, avocat, l'un des premiers agents de la France Libre, en mission d'exploration, fin 1940, a un contact à Audierne^{ee}.

Adolphe LE GOAZIOU utilise la filière amicale des anciens sillonistes, étant resté fidèle au catholicisme social de Marc SANGNIER.

On le rencontre à tout moment aidant et renseignant les réseaux, dont « Johnny », fournissant des faux papiers aux clandestins avec la complicité du chanoine KERBRAT ou d'Alice RICHARD, dite « Armen ». Il a des contacts avec l'O.C.M. (Organisation Civile et Militaire).

Il est aussi l'un des rares agents dans le Finistère, à ce qu'il semble, le seul peut-être du réseau Jade-Amicol, rattaché aux Services spéciaux anglais. Il a été recruté par le colonel ARNOULD lui-même, dit « Ollivier », l'un des chefs, sur la recommandation de l'abbé Emmanuel HUET, aumônier de La Santé.

*Adolphe LE GOAZIOU,
Président
du Comité Départemental
de Libération.*



Il entoure ses activités d'une grande prudence mais, figurant sur une liste de Résistants dénoncés aux Allemands, dont M^e Jean LE DOARÉ, notaire à Plomodiern, il est emprisonné à Rennes. Il reste en cellule à Jacques Cartier du 19 octobre 1943 au 16 avril 1944 : son dossier est mince ; il échappe de peu cependant à la déportation qui devient la règle.

Mais à son retour à Quimper, un M. EVRARD occupe dans sa maison une chambre réquisitionnée par les Allemands. Il le saura plus tard : c'est ZELLER, l'un des meilleurs agents de l'Abwehr.

Fidèle à l'esprit de la Résistance, Adolphe LE GOAZIOU va accepter les fonctions de président du comité départemental de

libération.



Libération de Quimper : F.F.I. sur le Champ de Bataille.

Quimper libéré : Prise d'armes.



A l'image du comité départemental, un peu partout se créent des comités locaux, formés de Résistants et de personnes honorables n'ayant pas démérité.

Nous ne saurions mieux faire que de présenter l'un d'entre eux, lequel, dans un communiqué à la presse, fixe lui-même ses tâches. Il s'agit du comité local de Lannilis, ainsi composé : président : M. MANACH, retraité, La Roche ; vice-président : M. HUON, garagiste ; secrétaires : MM. CARAËS, pensionné, FLESCOU et Marcel THOMAS, instituteur ; membres : MM. Amédée ROLLAND, commerçant, Jean LE HIR, commerçant, Joseph GOUEZ, cultivateur, Gabriel Los-SOUARN, cultivateur, François MOUDEN, cultivateur, René LE CORRE, receveur de l'Enregistrement, Yves GUIZIOU, garçon de chais, Jean BESCOND, retraité.

Et voici le communiqué : « Le comité doit aider le comité départemental de libération dans sa tâche d'épuration et de justice et faire châtier tous ceux qui, directement ou indirectement, ont œuvré contre le pays. Son travail ne sera pas aisé, mais le comité est

persuadé qu'il lui sera facilité grâce au concours de la majeure partie de la population restée française et honnête, désireuse que justice soit faite.

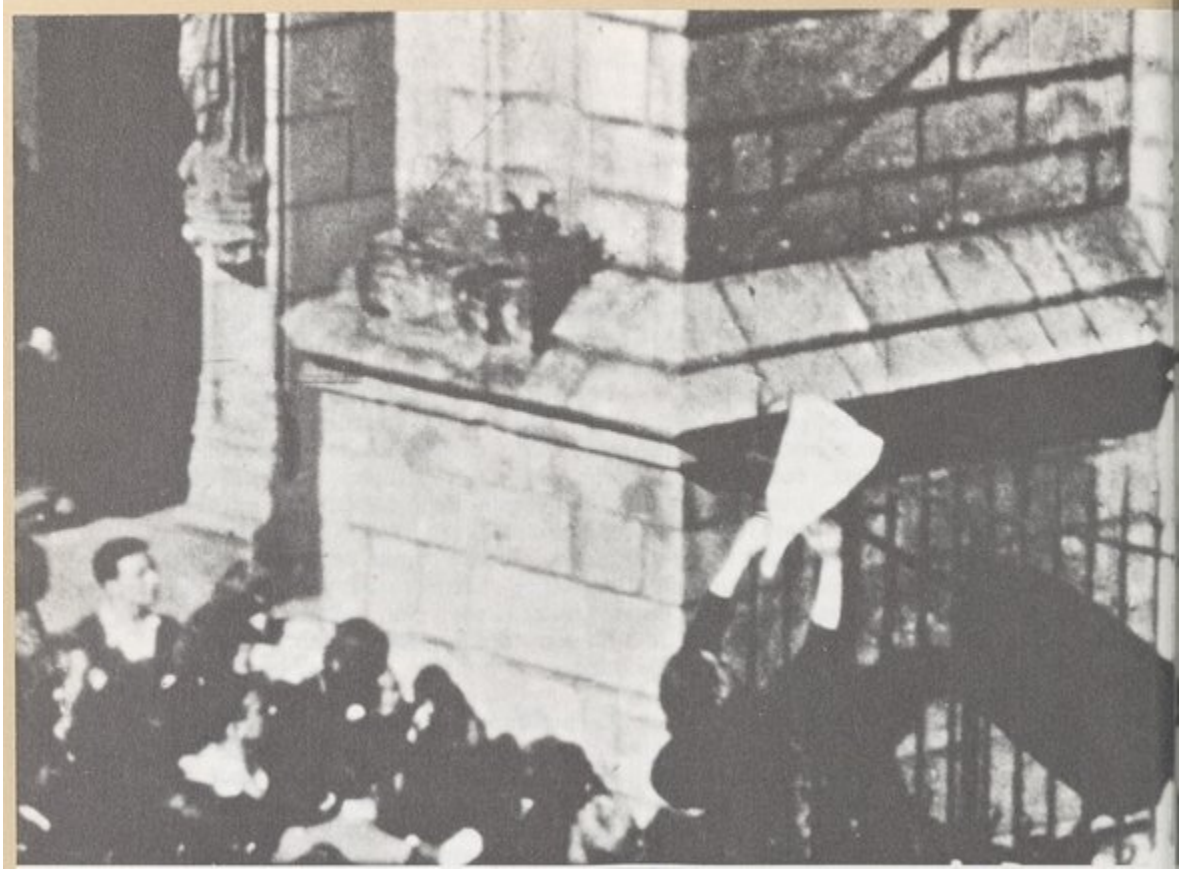
« Le comité invite donc toutes les personnes au courant de faits de collaboration, de commerce avec l'ennemi, de marché noir, de spéculation illicite, pouvant être retenus contre certains individus ayant perdu leur conscience de Français ou attirés par l'appât du gain, à témoigner verbalement près d'un des membres du comité ou à adresser leurs dépositions, datées et signées lisiblement, au Président du comité. Témoignages et dépositions seront strictement confidentiels.

« En ce qui concerne le ravitaillement, le comité compte sur la compréhension des cultivateurs, des commerçants et des transporteurs, afin que tout aille pour le mieux. Il demande à tous un effort pour que cessent les pratiques du marché noir, même du petit marché noir : il lui sera ainsi plus aisé de dévoiler et de frapper les gros mercantis qui pourraient continuer leur honteux trafic... »

Le comité local de libération de Morlaix, formé dès le 12 août, comprenait : MM. MARTIN (quincaillier), président ; H. MASSON (ancien député, ancien maire de Brest), le docteur LE JANNE (chirurgien), GUÉZOU (pharmacien), HERRY (mécanicien), CAÉROU (directeur de coopérative), LE FEUNTEUN (négociant), LE GAC (rédacteur aux Chemins de Fer économiques), LENAT (professeur au collège), BIDEAU (manufacture), GUIZIEN (négociant), LAIR (représentant), CHATEAU (libraire), R. GEORGELIN (administrateur de l'Inscription maritime), F. GOURVIL (journaliste), RIOU (rédacteur à la manufacture).

Ces divers membres désignaient ensuite la délégation municipale chargée de gérer les affaires de la ville en attendant des élections. Elle se composait de : Président H. MASSON, Membres : docteur LE JANNE, GUÉZOU, HERRY, CAÉROU, LE FEUNTEUN, LE GAC, LENAT, BIDEAU.

Une affiche, dont le caractère emphatique nous fait sourire aujourd'hui, annonçait l'entrée en fonction de la délégation : « Déchirant les ténèbres mortelles qui depuis plus de quatre ans étouffaient nos cœurs de Français, l'aube de la victoire éclaire enfin notre ciel libéré... »



Quimper, 4 août 1944 : La première affiche de « Berthaud, chef départemental des F.F.I.

Délégations spéciales.

L'ordonnance du 21 avril 1944 prévoyait le sort des conseils municipaux élus avant le 1^{er} septembre 1939 ; soit leur maintien en fonction, soit leur remplacement dans le cas d'une attitude favorable à l'ennemi. Dans ce cas, il s'agissait de choisir les successeurs « parmi les habitants de la commune appartenant à la Résistance active, présentant toutes garanties d'honorabilité et représentant la tendance politique générale de la commune ».

En accord avec le comité départemental de libération, l'Administration préfectorale met en place les délégations spéciales remplaçant les conseils nommés par Vichy.

A Quimper, cette installation donne lieu, le dimanche 20 août, à une cérémonie à laquelle assistent l'état-major des F.F.I. du

Finistère, les membres du C.D.L., des fonctionnaires... Une foule nombreuse, sur la place Saint-Corentin, attend les discours.

Le préfet présente MM. Hervé MARCHAND, entrepreneur, président, sorti de la prison Saint-Charles à la Libération, Louis CRENN, employé S.N.C.F., officier F.T.P. blessé au combat, le docteur Roger PIRIOU dont on dit la part qu'il a prise dans la lutte contre le S.T.O.

Les autres membres, des anciens Résistants, seront nommés quelques jours après : L. GOURMELEN, assureur, H. KÉROURÉDAN, commerçant, P. PENNANÉACH, coutelier, L. SCHWARTZ, graveur, et Xavier TRELLU, qui, en Angleterre, est remplacé jusqu'à son retour par E. BARBE, également professeur au Lycée.

M. Noël L'HARIDON préside la délégation de Châteaulin, le docteur LE NORMAND, celle de Pleyben. Jean-Louis ROLLAND retrouve sa place à la mairie de Landerneau.

Autres présidents de délégations spéciales : MM. CREIGNOU (Roscoff), F.M. BERNARD (Santec), P. LE BORGNE directeur d'école (Crozon), Docteur Ary FICHEZ (Plougoulm), abbé LE FLOCH (Carantec), Pierre ABJEAN (Cléder), Yves THÉPOT (Ergué-Armel), Pierre POSTOLLEC (Carhaix), DILOSQUER (Pont-l'Abbé), René HERVÉ (Lanmeur), Jos PENCALET (Douarnenez), Alphonse DUOT (Concarneau)...

Brest constitue un cas à part. Un arrêté du commissaire régional de la République, Victor LE GORGEU, ancien maire de Brest, en date du 3 octobre 1944, a ordonné la fusion des quatre communes de Brest, Saint-Pierre-Quilbignon, Lambézellec et Saint-Marc pour constituer le Grand-Brest.

Pour administrer cette nouvelle commune, une délégation spéciale est ainsi formée, amenant par là même la dissolution des Conseils municipaux et des délégations spéciales des anciennes communes :

Président : M. Victor LE GORGEU (en son absence, la présidence sera assurée par M. LULLIEN).

Membres pour Brest : MM. LULLIEN, négociant, ALLANIC, pharmacien, CHABAL, architecte, Mme GOASGUEN, infirmière, MM. André LE ROY, employé des P.T.T., G. MESSENGER, professeur, RIOUALLEC, cheminot, SAGET, directeur des vapeurs

brestois, Docteur Antoine SALAÜN, René SALAUN, commerçant, colonel SCHEIDHAUER (E.R.), SALIC, contremaître à l'école pratique, TANGUY, publiciste, TOULLEC, instituteur.

– Pour Lambézellec : Mlle ANDRIEUX, pharmacienne, MM. COLIN, cultivateur, CORRE, ouvrier à l'Arsenal, RIBAN, capitaine, LUSLAC, cultivateur ;

– Pour Saint-Pierre-Quilbignon : MM. DANIEL, pharmacien, FLOCH, ouvrier à l'Arsenal, JULIEN, instituteur (E.R.), Docteur LUCAS

– Pour Saint-Marc : MM. GLOANEC, retraité, Yves JAOUEN, expert-comptable.

A propos des mises à pied de conseils municipaux, il y eut quelques bavures. Ainsi, à Lannilis, M. Jean AUDREN DE KERDREL, conseiller général depuis 1919, membre de la commission départementale depuis septembre 1933 et maire depuis 1935, dut cesser ses fonctions par arrêté préfectoral du 21 septembre 1944.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PREFECTURE DU FINISTÈRE

Aux Habitants du Finistère

Le Comité Départemental de la Libération Nationale, constitué par des représentants qualifiés de tous les groupes de Résistance, est en fonction.

Ses membres, venus de tous les horizons, n'ont qu'un seul but, qu'une seule volonté : Servir le Pays, assister le Préfet dans ses tâches difficiles :

**Reprise des activités administratives et économiques ;
Châtiment des traîtres et des trafiquants du marché noir ;
Une Justice complète et impartiale sera rendue.**

FAITES-NOUS CONFIANCE.

Tous au travail pour la grandeur et l'intérêt du Pays !

Vive le Général DE GAULLE !

Vive la France !

Vive la RÉPUBLIQUE !

Vivent les ALLIÉS !

Le Président du Comité Départemental,

LE GOAZIOU.

Le Préfet du Finistère,

LECOMTE.

COMPOSITION DU COMITÉ DÉPARTEMENTAL DE LA LIBÉRATION

Président : **M. LE GOAZIOU.**

Vice-Présidents :

MM. LE FLOCH ; LE COZ.

Secrétaires :

MM. DUPOUX ; COSQUER.

Membres : **MM. CADIOU ; Mme DAVID ; Abbé JULLIEN ; TANGUY-PRIGENT ;
LE ROSE ; GRANDIN ; PAUL.**

Des personnalités, aujourd'hui empêchées, seront adjointes ultérieurement au Comité.

Il avait observé une attitude anti-allemande durant l'Occupation, accusant en particulier les Allemands d'avoir incendié l'école des garçons. Au printemps 1942 son fils Henri, élève du collège Saint-François à Lesneven, auteur d'une caricature représentant un soldat allemand faisant le pas de l'oie, avec l'inscription : « Sale Boche qui bouffe les patates françaises, bon pour la Russie ! », fut mis à la porte du collège à la demande expresse de la Kreiskommandantur. Il fallut que M. de KERDREL frappe à la porte de sept collègues – les six premiers venaient d'avoir des ennuis identiques – pour que son fils puisse continuer ses études.

On reprochait surtout à M. de KERDREL d'avoir fait partie du conseil départemental sous l'Occupation. Il déclarait pour sa défense : « Jamais le conseil municipal de Lannilis n'a adressé de messages aux hommes d'Etat, pas plus à M. LEBRUN qu'au maréchal PÉTAIN. Le conseil municipal n'a qu'un rôle à jouer : gérer au mieux les intérêts de la commune et c'est tout. Il ne peut faire confiance aux hommes d'état, car il n'a pas d'éléments pour les juger. »

A la demande de Résistants de la commune, M. de KERDREL fut réhabilité.

La Presse.

Début juin 1944, la *Dépêche de Brest*, dont LE GORGEU avait présidé le conseil d'administration jusqu'en fin 1942, manqua de peu de publier un numéro dont la première page aurait rendu hommage aux Alliés et aux Résistants. Textes et illustrations étaient prêts. Le projet, ambitieux à première vue, semblait pourtant réalisable. Téléphone coupé, les typos auraient travaillé sous l'œil d'un commando armé de Résistants introduit dans la place. Expédition comme à l'accoutumée et le commando disparaissait alors.

La Délégation Spéciale de Quimper : BARBE, KÉROURÉDAN, GOURMELEN, SCHWARTZ, PENNANEAC'H. Assis : CRENN. MARCHAND, PIRIOU.



Afin de réaliser ce coup, le rédacteur en chef, MAUGUET-MARTIN (J. MARTRAY), par le canal de G. THOMAS, avait pris contact à Landivisiau avec le capitaine CADALEN, chef cantonal de la Résistance, lequel devait prendre langue avec l'échelon supérieur à Morlaix.

Le docteur LE JANNE ne jugea sans doute pas nécessaire de réaliser cet exploit, ou plutôt les arrestations du docteur LE DUC, d'Alexandre MARZIN, des maquisards de Plourin l'incitèrent à ne pas exposer la population à de nouvelles mesures de rétorsion comme fin décembre 1943. Le projet avorta et le rédacteur en chef prit le maquis.

Pendant le siège de Brest, les presses de *La Dépêche*, à Brest, ont publié un journal en langue allemande, très rare aujourd'hui.

Dès le retour à la liberté, directeurs et gérants des journaux ayant paru sous l'Occupation reçurent l'ordre de suspendre toute parution.

Le premier journal à sortir en août dans le département fut une modeste feuille : *Landi-Eclair*, dont la rédaction était assurée par MM. Jean LE PEMP, directeur d'école à Saint-Derrien, qui avait géré la caisse clandestine de solidarité du Syndicat des Instituteurs sous

l'Occupation, Alain JADÉ, directeur d'école à Saint-Servais, P. HUG, DUFORST, de l'Enregistrement, et Georges THOMAS (rédacteur en chef). Sept numéros parurent, le dernier le 22 septembre, sur format double.

Louis BOCLÉ, qui a imprimé des journaux clandestins, fait paraître sur quatre pages, le 19 août, *Morlaix-Patriote*, organe du relèvement national auquel Fanch GOURVIL, ancien interné, membre du Comité local de Libération, apporte un large concours.

Au moment où cette feuille sort, une décision du Commissaire régional de la République règlemente la parution des journaux. Dorénavant, une seule feuille bi-hebdomadaire est autorisée dans le département avec deux éditions, Nord et Sud. Ce sera *Le Finistère libéré*. Le premier numéro de l'édition Sud paraît le 23 août. « Le Comité Départemental de Libération a décidé de publier ce journal jusqu'à l'arrivée des quotidiens régionaux. »

Ouest-France, succède à *l'Ouest-Eclair* à Rennes le lundi 7 août 1944, sur un petit format. Il faut attendre le 17 septembre pour que paraisse l'édition de Quimper.

Le *Télégramme* qui remplace la *Dépêche de Brest* est imprimé à Morlaix le 18 septembre. Les Américains – deux colonels – pourvoyeurs de papiers, ont fait le déplacement de Landivisiau pour contacter l'équipe de *Landi-Eclair* pour prendre la direction du journal. Mais l'intervention de V. LE GORGEU met à la tête M. RETO, jusque-là chef des ventes de *La Dépêche*, et comme rédacteur en chef G. COLLINET, M. RETO s'efface ensuite devant M.J.-P. COUDURIER.

Les hebdomadaires vont leur emboîter le pas. *Le Breton socialiste* qui a cessé de paraître au début de l'Occupation, est mis en vente le 14 octobre, sur deux pages grand format ; *L'Aurore*, organe du Parti communiste, tire à 7 500 exemplaires ; *L'Echo de Quimperlé* reparait avec le retour de LE LOUÉDEC.

Vent d'Ouest, organe du Mouvement de Libération nationale (directeur Pierre HÉGER et rédacteur en chef Pierre HÉLIAS), bien que paraissant à Rennes, tente une percée dans le Finistère, de même que *Armor Libre*, édité dans les Côtes-du-Nord, et *Le Patriote de l'Ouest*, du Front national.

La presse syndicale ne demeure pas en reste et *Le Finistère syndicaliste* de la C.G.T. et le *Bulletin du Syndicat de l'Enseignement laïque* du Finistère apparaissent dès fin septembre.

D'autres hebdomadaires attendront 1945 pour voir le jour, tels *Le Progrès de Cornouaille* (5 janvier 1945) et *Le Citoyen* à Quimper (7 avril 1945).

N° 1

LE FINISTÈRE LIBÉRÉ

Parait le Mercredi et le Samedi
Mercredi 23 Août 1944

EDITION SUD
Le Numéro 2 francs

Aux Lecteurs

Le Comité Départemental de la Libération Nationale a décidé de publier ce journal jusqu'à l'arrivée des quotidiens régionaux.

Il leur cédera la place dès leur parution.

LIBERATION !

Vous les avez vus, faire les yeux de Quimper et des autres villes de la Bretagne libérée, dans les villages, sur les routes de nos départements, nos F.F.I., nos F.F.I.F., en bleu ou en blanc, se font remarquer en marchant, ils libèrent.

Proclamation du Commissaire Régional de la République

Mes Chers Compatriotes,

Il est permis de dire que vous êtes libérés.

LANDI-ECLAIR

Organe de la Résistance

Rédacteur en Chef : Georges MICHEL

Le Numéro 2 fr.

WELCOME !!

Nos vœux félicitent les milliers de partisans multicolores armés en l'honneur de nos alliés, les trois couleurs victorieuses de l'Europe. Jack comme à notre époque, toujours avec l'Union Jack comme à notre époque.

Ceux de la Résistance

Le Capitaine CADALEN

Grand soldat de France, le soldat pour rien, tel est le Capitaine Cadalen, commandant les F. F. I. de Landerneau.

NOS NOTES

Jean MAHIN

Le speaker de la B.B.C. de Londres dont la voix nous a été si précieuse pendant ces jours de souffrance, nous a dit hier, le 22 août, que nous sommes libérés.

NUMÉRO 2 Le Numéro 1 franc Octobre-Novembre 1944.

LE FINISTÈRE SYNDICALISTE

C. G. T. — Organe de l'Union des Syndicats du Finistère — C. G. T.

Au travail !

Les salaires face au coût de la vie

Chaque fois que l'application des contrats tripartites...

BREST

Le crime est signé !

A travers le Finistère

Victor LE GORGEU, commissaire régional de la République, dont Quimper est la ville natale, vient le 27 suivant. S'adressant au public, il apporte le salut du général de GAULLE à la Bretagne et aux Quimpérois, auxquels il annonce la visite prochaine du chef du Gouvernement (ce sera le 22 juillet 1945).

Ministre de l'Air du général de GAULLE et organisateur des F.T.P., Charles TILLON vient à Quimper le 12 septembre 1944. Un banquet offert en son honneur, au Vieux-Séminaire, réunit les cadres des onze Bataillons F.T.P. du Finistère et la 2^e compagnie F.T.P. qui y est au repos.

A la fin du repas, le lieutenant-colonel CHEVALIER présente Charles TILLON, le colonel COURTOU, commandant les F.T.P. de Bretagne, et le commandant PROUT, de la région parisienne.

Charles TILLON devait ensuite évoquer l'action des F.T.P. et leurs mérites et prêcher l'union entre F.F.I. et F.T.P.

Victimes des mines.

La guerre terminée, on employa, pendant un certain temps, des militaires allemands pour renforcer le service français du déminage, travail délicat et dangereux, l'Occupant ayant truffé certains coins de mines, sans parler des obus et des bombes traînant un peu partout.

Faisant quelques années plus tard le bilan du travail réalisé, M. Florent MAUGUEN, chef démineur, signalait que 460 000 engins avaient été enlevés dans le Finistère et le Morbihan et 6 700 hectares de terre rendus à la culture à la reconstruction ou au tourisme. De plus, dans le seul Finistère, 70 656 obus, 103 bombes de surface et 98 bombes enterrées furent détruits. Ce travail facilité grâce à la découverte de documents allemands^{ef}.

Ce métier de démineur si dangereux (il y eut dans le département 21 morts et 69 blessés ; un monument érigé à Brest rend hommage à leur courage), est-il aussi si passionnant ? Les deux exemples suivants laissent à le croire. Ainsi, le démineur CLAIREAUX, criblé d'éclats à la suite d'un accident, demanda, en guise de revanche, qu'on lui réserve un champ de mines où l'un de ses camarades avait été tué. De même, un autre démineur, CLECH sollicita de reprendre du travail alors que son frère venait d'être tué.

L'accident le plus spectaculaire, mais aussi le plus meurtrier, eut lieu à Santec le 23 septembre 1944 sur la dune du Dossen.

Ce jour-là, des cultivateurs avaient été requis avec leurs charrettes pour transporter des mines – environ 5 000 – en principe désamorçées par un ancien sous-officier de l'armée allemande, volontaire pour cette tâche, un certain Charles SCHNEIDER, né à Vienne. Les requis entreprirent de charger les mines lorsqu'une explosion se produisit. La déflagration fut telle que des vitres se brisèrent à 2 kilomètres et que cinq ou six maisons furent détruites, soufflées, d'autres étant endommagées.

Sur la dune, un trou de 20 à 30 mètres de profondeur, à l'emplacement des mines. D'un attelage, il ne subsistait qu'un essieu.

Quant aux victimes, elles étaient au nombre de seize : Joseph CABIOCH, Jacques CREFF, Emmanuel HENRY, maire de Santec, et son épouse née Constance CASTEL (leur hôtel, l'Hôtel des Dunes, fut détruit), Marie-Louise ROUDAUT, Isabelle CASTEL née GILLET, Henri CASTEL, Sébastien CASTEL, Yves CASTEL, Marie-Coventine GENTRIC, Marie-Françoise FLOCH (née en 1943), Marie-Madeleine LE Roux et sa maman, Marie-Jeanne LE ROUX, et Charles SCHNEIDER. Moururent des suites de leurs blessures : Pierre CASTEL et Jean-François PLEIBER.

Dans l'immédiat, il ne pouvait être question de passer au peigne fin des milliers de kilomètres de côte et des zones intérieures comme celle de Huelgoat. Cela explique le nombre d'accidents survenus surtout chez les enfants que la curiosité poussait à pénétrer dans les blockhaus du « Mur de l'Atlantique » ou qui s'ébattaient sur des terrains non ou incomplètement déminés. Et cela malgré d'expresses défenses.

Mais les adultes – et on l'a vu pour le Dossen – payèrent aussi leur écot. Sans parler de ceux qui sautèrent sur les mines en 1942 et 1943, comme Anne PERHIRIN et Yves HACH, de Landéda (13 septembre 1942), ou comme Jean LE DEUN, toujours de Landéda (10 février 1943). Il ne peut être question de dresser une liste complète des victimes des mines. Elle serait trop longue. Toutefois, on constatera que si, en général, la population côtière était la plus exposée certains, secteurs ont été plus touchés que d'autres.

Ce fut le cas du pays Bigouden où, en quelques jours seulement, nous notons les accidents :

8 août 1944 : Jean DAOULAS, de Plomeur ; 17 août : Pierre DRÉZEN et son épouse, à Plomeur ; 24 août : Josiane FONTENAY et Marcelle FOLGOAS (4 et 11 ans) grièvement blessés à Guilvinec ; 25 août : François TANNIOU à Penmarc'h 27 août : Charles PÉRES à Penmarc'h ; 9 septembre : Daniel DURAND (12 ans), Louis GARREC (80 ans) et Corentine JAOUEN (66 ans), de Plomeur.

Le 15 octobre 1944, Roger GUIDO, 17 ans, saute sur une mine à Beg-Meil : c'est la sixième victime de la commune depuis la Libération.

Cependant, dans le Sud-Finistère, après la Libération, le déminage et l'enlèvement des munitions laissées par les Allemands avaient été entrepris au plus tôt avec les moyens dont on disposait.

Le travail était effectué par des prisonniers de guerre allemands du camp de Lanniron à Quimper, l'ancien Front Stalag 135 qui, au début de l'Occupation avait vu des P.G. français, puis maghrébins. Sous le règne des F.F.I., le camp était commandé par le lieutenant DAOUDAL. A la garde des P.G. – marins capturés après le combat naval dans la baie d'Audierne, « Russes blancs » et des soldats allemands – était affecté le corps franc du lieutenant Pierre PENNANÉAC'H (artisan coutelier dans le civil, ancien du secteur 4), rattaché à la 7e compagnie F.F.I., ayant comme adjoint Gaby LAGADEC (« Jude »), avec Yves LE BIHAN, Alain COSMAO, Yves LE MAOUT et les autres.

A Sainte-Marine, on avait nettoyé un secteur miné. Mais le 11 septembre, une corvée fut désignée pour l'enlèvement des obus (du calibre 37 mm, à ce qu'il semble (jetés à la mer, sur ordre de la garnison, près de la cale de Bénodet, au moment de l'évacuation (voir « Bénodet »).

Cinq hommes avaient été désignés : 2 F.F.I., 3 P.G., dont un de la Kriegsmarine. Les obus étaient à découvert à la basse mer et l'un d'entre eux avait explosé là où jouaient des enfants.

On échouait le chaland en bois servant au passage entre Bénodet et Sainte-Marine et l'on y plaçait les obus pour les immerger au large.

Au quatrième tour, l'un des trois P.G. laissa probablement tomber un obus qui percuta et provoqua un véritable feu d'artifice à l'extérieur du chaland. Alors que reculaient les curieux qui assistaient à l'opération, on releva un soldat tué, le marin allemand et l'autre soldat blessés, de même que le volontaire des F.F.I. Pierre PÉRON gravement touché, qui, lui, se trouvait sur la cale^{eg}.

La presqu'île de Crozon n'échappa pas aux accidents. En novembre 1944, René FÉREC (20 ans), Henri MARCHADOUR (11 ans) et Lucien LE MAO (7 ans) sont victimes de mines. Deux mois plus tard, le 1^{er} janvier 1945, à la pointe de Dinan en Crozon, l'auto de Jean MARTINELLI, capitaine de la Légion étrangère, revenu à Morgat après cinq années d'absence, saute sur une mine. Sa femme est tuée.

La côte nord a, elle aussi, ses victimes. Le 7 juin 1944, à Tréfléz, René FLÉCHER et Daniel NÉDÉLEC jouent avec une grenade qu'ils viennent de trouver. Vous devinez la conclusion. Le 4 novembre, un sort identique pour Goulven FAVÉ, Yves JACOB, et J.-F. JACOB, à Plounéour-Trez, et le 15 septembre 1944 pour Gustave KERBRAT et Corentin PERRON, de Guissény. De même pour Laurent PRONOST, de Landéda (9 juin 1944) et Adrien GUENNOC, de Landéda aussi (30 septembre 1944)^{eh}.

En deux mois, 44 enfants, dans tout l'ouest, sont victimes des mines. Par mine interposée, les Allemands continuaient à tuer.

Les victimes de l'Occupation et de la Libération.

Résistants, patriotes, condamnés à mort par le Tribunal militaire allemand, tombèrent face aux pelotons d'exécution dans les dunes de Poulguen en Penmarc'h, de Moustierlin en Fouesnant, de La Torche en Plomeur, de Kerfany-les-Pins en Moëlan-sur-Mer...

Parfois emmenés hors du département, ils moururent sous les balles allemandes à Châteaubriant, au Mont-Valérien à Suresnes, et, plus près, à Port-Louis (Morbihan)...

D'autres maquisards ou suspects de l'être, des otages furent exécutés sans jugement, abattus en différents lieux du département.

De nombreuses stèles rappellent leur sacrifice.

– 398 Résistants, recensés, tombèrent ainsi sous les balles allemandes.

– 390 autres personnes périrent victimes de représailles dans les villes et les campagnes, auxquels on doit ajouter 144 abattus sans motif ou dans des circonstances indéterminées.

– 74 personnes comprises dans ces chiffres, arrêtées par les Allemands sont à porter disparues.

Soit un total de 929 victimes, dont 858 hommes, 54 femmes, 14 enfants.

Les jeunes de quinze à trente ans représentent 52 % dans ce triste bilan (1).

F.F.I. tués à la Libération :

Les combats les plus meurtriers furent ceux d'Irvillac (16 août 1944), 17 tués ; Landerneau (3 août 1944), 16 tués ; Scaër-Kernabat, et Tourc'h-Quillien (15 juillet 1944), 11 tués et 7 massacrés ; Lannilis (6 août 1944) 10 tués ; Douarnenez-Ploaré (4 et 5 août 1944), 10 tués ; Beuzec-Cap-Sizun-Lesven (26 août 1944) 6 tués, 5 blessés massacrés, 6 victimes d'un mitraillage par l'aviation américaine^{ei}.

286 F.F.I. morts au combat dans le Finistère ont été dénombrés.

En outre, ont été relevés 52 noms de Finistériens tombés pendant le siège de Lorient, mais ils appartenaient à l'armée régulière reconstituée.

Les victimes civiles.

Ce martyrologue ne serait pas complet si l'on n'y ajoutait les 1 615 victimes civiles de l'Occupation, tuées lors des bombardements aériens, par l'explosion des mines et au cours des combats pour la Libération, par les bombardements d'artillerie et les balles perdues...^{ej}.

La ville de Brest vient en tête de ce triste panoramique avec 965 morts.

Les destructions matérielles :

Enfin, ces événements ont encore coûté : 5 982 maisons et bâtiments divers totalement détruits ; 10 489 maisons et bâtiments endommagés.

Épuration et répression après la Libération¹.

Après la Libération, on a laissé – non sans arrière-pensée – se répandre la thèse que l'épuration, sur le plan national, avait été atroce et sanguinaire. Le ministre de l'Intérieur même, Adrien TEXIER, n'avait-il pas, en novembre 1944, affirmé que 105 000 personnes avaient été exécutées sommairement ?

Une enquête de 1948 du ministère de l'Intérieur ramenait ces chiffres, à 9 673 exécutions, dont 5 234 avant la Libération².

L'évocation de ces chiffres a fait confirmer par l'historien américain Peter NOVICH « la grande modération de la répression en France, surtout si on compare avec les autres pays occupés »³.

Même dans les domaines économique et administratif, l'épuration resta quasiment lettre morte. C'est ce qu'affirme l'inspecteur général des Archives de France, Marcel BAUDOT, quand il dit : « Il n'y a pas eu de véritable épuration administrative, ni de véritable épuration économique. Indulgente, échouant économiquement, l'épuration n'a pas réalisé le renouvellement des cadres nécessaires à une République forte et dure, issue de la Résistance »⁴.

Quant aux condamnations à mort, prononcées par les cours de Justice, disons que 73 % d'entre elles furent commuées par le général DE GAULLE.

Grâces et amnisties firent que 68 % des condamnés à des peines parfois lourdes étaient libérés en décembre 1948 et 99 % en octobre 1952⁵.

Dans le Finistère, 110 personnes furent traduites devant la cour de justice et 319 devant la chambre civique siégeant à Quimper⁶. La cour prononça 7 condamnations à mort, dont l'une commuée (femme).

Pour ce qui concerne la répression extra-judiciaire, on dénombre, après les recensements inexacts dont il est question *supra* une centaine de cas. Dans cette période floue de l'Occupation, ils ne peuvent incontestablement être tous imputés à la Résistance. Mais cette répression, qui commença en fin 1943 et se poursuivit en 1944 (95 % des cas), coïncidait avec la montée énorme de la répression par les Allemands. Toute relation avec ceux-ci devenait suspecte, dangereuse.

Les dénonciations étaient motivées par l'intérêt, la vengeance personnelle et les passions politiques.

J. KERLYVE qui perdit deux de ses fils dans la Résistance, a dit cette « contrainte d'une justice sommaire » dans les cas où se jouait la vie de nombreux patriotes, et « qui ne saurait se justifier dans une morale du temps de paix »⁷.

D'aucuns ont fait état d'exécutions d'Allemands ou de mercenaires en uniforme ou en civil qui se confondent avec l'issue de combats. Elles ont été, à ce qu'il apparaît bien, l'exception due à la vindicte sur les lieux où les prises d'otages, les massacres en représailles, les incendies furent particulièrement odieux. On peut se reporter, sans comparaison, au bilan que nous avons dressé d'un terrorisme contre les patriotes et la population.

Nous nous sommes attachés dans ce livre à la relation des épisodes dont nous avons connaissance des combats pour la Libération, mais aussi à dire les horreurs de la guerre et celles guidées par un idéal fanatique.

On nous pardonnera de répéter, à chaque occasion, depuis vingt ans, parce que nous n'avons trouvé, venant de ce côté, aucun message plus vrai et réconfortant, cette inscription portée par des jeunes Allemands à Lézongar près d'Audierne où furent enterrés leurs compatriotes : 48 soldats morts au combat en 1944 : « Ces morts vous conjurent, vous qui êtes en vie, faites que la paix soit conservée, la paix entre les hommes et la paix entre les peuples »⁸.

Il n'entre pas dans le cadre de ce livre de traiter dans le détail des différents aspects de la répression à la Libération, dont l'internement administratif.

2

GUÉRIN (Alain), « La Résistance » t. V, 1976. Postface de Robert VOLLET, lieutenant-colonel de l'A.S.

3

NOVICH (Peter), *The Résistance versus Vichy, The purge of Collaborators in liberated France* (Columbia University Press, NewYork, 1968, 246 p.)

4

BAUDOT (Marcel), *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, n° 81, 1971.

5

GUÉRIN (Alain), ouvrage cité.

6

La cour de justice de Rennes prit en charge les dossiers en fin 1945.

7

Op. cil.

8

En allemand et en français, *Ouest-France*, juill. 1960 (Audierne).



Billets émis à la Libération.



Première visite du général DE GAULLE à Brest. A sa gauche : MM. LULLIEN, LECOMTE ; à sa droite : M. LE GORGEU ; derrière : MM. PLEVEN, puis Tanguy PRIGENT et Yves JAOUEN.

*Le général DE GAULLE devant ce qui reste du monument aux morts à
Brest. A sa gauche,
M. LULLIEN ; à sa droite, MM. PLEVEN, Tanguy PRIGENT.*





*Le général DE GAULLE à Quimper le 22 juillet 1945. A gauche : Hervé MARCHAND, maire ;
à droite : Aldéric LECOMTE, préfet, Georges ARZEL, secrétaire Général.*



*François BILLOUX,
ministre de la Reconstruction,
à Brest.*

*A sa gauche : le Préfet LECOMTE
A sa droite : Gaby PAUL, député
et Alain CARIOU, membre du C.D.L.*



*Le général DE GAULLE
à Quimperlé en 1945.*

Annexe I

Chronologie des événements qui se sont déroulés en 1944.

7 janvier: Philippe HENRIOT devient secrétaire d'État à l'Information.

12 janvier: Conférence DE GAULLE-CHURCHILL à Marrakech.

26 janvier: Conversation CHURCHILL-D'ASTIER à Marrakech sur l'armement de la Résistance française.

30 janvier: Ouverture de la conférence de Brazzaville par de GAULLE.

3 février: Arrestation de BOLLAERT et BROSSOLETTE.

Courant Formation des F.F.I.

février:

Le comité de coordination des mouvements de Zone nord cesse d'exister.

Attaques allemandes contre les maquis de l'Ain.

25 février: Arrestation du colonel TOUNY, chef de l'O.C.M.

Mars: Nomination de KOENIG comme délégué militaire à Londres.

2 mars: Accord franco-anglo-américain sur l'utilisation de la flotte marchande française dans le pool interallié.

5 mars: Mort de Max JACOB à Drancy.

11 mars: Condamnation à mort de PUCHEU à Alger.

Mars Le Comité d'Action (COMIDAC) fixe l'organisation de la Résistance intérieure.

15 mars: Adoption du programme du Conseil National de la

Résistance.

Bataille des Glières.

22 mars : Mort de BROSSOLETTE.

23 mars : Statut des Comités Départementaux de Libération.

Avril : Nomination de PARODI comme délégué général.

2 avril : Massacre de Ascq.

Adoption des plans « Vert », « Bleu » et « Tortue ».

4 avril : *Entrée* des communistes BILLOUX et GRENIER dans le Comité français de Libération nationale.

8 avril : *Décret* nommant GIRAUD inspecteur général de l'Armée.

10 avril : Refus de GIRAUD.

11 avril : *Libération* d'Odessa par les troupes soviétiques.

21 avril : Attaque du maquis du Vercors par la milice.

Bombardement de Paris – La Chapelle par les Alliés.

Ordonnance du C.F.L.N. fixant l'organisation générale des pouvoirs publics et du régime politique de la Libération de la France.

27 avril : *Troubles* à Beyrouth.

29 avril : Entretien STETTIMINS-DE GAULLE.

19 mai : Attaque du corps expéditionnaire français sur le Liri en Italie.

2 juin : A la demande de l'Assemblée consultative et du Conseil national de la Résistance, le Comité Français de Libération Nationale prend le titre de Gouvernement provisoire de la République française.

5 juin : Les troupes françaises entrent dans Rome.

Voyage de DE GAULLE à Londres. Entretiens sur l'administration de la France libérée.

6 juin : Débarquement allié en Normandie.

9 juin : Ordonnance intégrant les F.F.I. dans l'Armée française.

10 juin : Oradour-sur-Glane.

14 juin : Le général DE GAULLE installe à Bayeux le premier commissaire de la République.

16-26 juin : Combats du mont Mouchet.

18 juin : Combats de Malestroit, dans le Morbihan.

26 juin : Parachutage massif dans le Limousin.

25 juin : Fusion des Services secrets alliés (y compris Buckmaster) sous la direction du général KOENIG, nommé commandant en chef F.F.I.

28 juin : Exécution de Philippe HENRIOT.

Fin juin : Installation de F.F.I. et de missions alliées au Vercors.

3 juillet : Prise de Sienne par les troupes françaises en Italie.

6-10 juillet : Voyage du général DE GAULLE à Washington avec ROOSEVELT.

7 juillet : Assassinat de MANDEL.

11 juillet : Les Alliés reconnaissent *de facto* l'autorité du Gouvernement provisoire sur les territoires libérés.

14 juillet : Défilé patriotique à Paris.

Parachutage massif à Montélimar et dans le Jura.

18 juillet : Prise de Saint-Lô.

20 juillet : Echech de l'attentat contre HITLER.

21-23 Retrait du corps expéditionnaire français d'Italie.

juillet :

21 juillet : Attaque du Vercors par la 137^e division allemande.

27 juillet : Massacre des blessés du Vercors dans la grotte de Lure.

29 juillet : Attaque allemande contre la maquis de Dinan.

31 juillet : Prise d'Avranches.

8 août : Libération de Quimper.

9 août : Ordonnance du G.P.F.R. rétablissant la légalité républicaine sur le territoire français libéré.

10 août : Libération d'Alençon par la 2^e D.B.

Grève des cheminots à Paris.

15 août : Grève du métro.

Grève de la Police.

Débarquement en Provence, près de Saint-Raphaël.

Départ du dernier convoi de déportés de Compiègne.

18 août : Grève des P.T.T.

Début de l'insurrection parisienne.

19 août : Trêve négociée par M. NORDLING.

20 août : Les F.F.I. libèrent la presqu'île de Quiberon.

22 août : Apparition des journaux de la Résistance.

24 août : Arrivée de DRONNE à l'Hôtel de Ville.

25 août : Entrée de la 2^e D.B. à Paris. Capitulation de VON CHOLTITZ.

25-26 août : La garnison de Concarneau s'échappe par mer pour Lorient.

26 août : Entrée du général DE GAULLE, Champs-Élysées

et Notre-Dame.

28 août : Libération de Grenoble et de Marseille.

1^{er} Prise du Ménez-Hom.

septembre :

3 Libération de Lille, Lyon et Saint-Etienne.

septembre :

9 Remaniement du Gouvernement provisoire.

septembre :

10 Capitulation de la colonne Elstler à Issoudun.

septembre :

18 Prise de Brest.

septembre :

19 Le C.N.R. demande l'arrestation de PÉTAIN.

septembre :

20 Les Allemands capitulent à Crozon et à Lézongar

septembre : (Audierne).

24 Décret intégrant les F.F.I. aux Forces armées

septembre : françaises.

12 octobre : Ordonnance fixant le statut de l'Assemblée consultative.

14 octobre : Libération d'Athènes par les Anglais.

14 octobre : DE LARMINAT nommé au commandement des Forces françaises de l'Atlantique.

22 octobre : Reconnaissance de Jure du Gouvernement provisoire par les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'U.R.S.S.

28 octobre : Dissolution de tous les groupements armés qui n'appartiennent pas à l'Armée ou à la Police.

18 Prise de Montbéliard par l'armée DE LATTRE.

novembre :

19 Des éléments de la 1^{re} division blindée atteignent

novembre : le Rhin.

23
novembre : La 2^e D.B. de LECLERC délivre Strasbourg.

Annexe II

Copie des ordres du chef départemental colonel « Poussin ».

Ordre n° 4. – A la suite du débarquement allié et pour compléter les mesures prises par mon ordre n° 3, il importe que prennent le maquis d'urgence :

1. Tous les groupes d'action directe.
2. Les chefs de section et de groupe des F.F.I. qui peuvent, sans trop attirer l'attention, quitter leurs obligations professionnelles.
3. Tous ceux qui ont été inquiétés ou se sentent visés par la Gestapo.

Par prise de maquis, j'entends non pas se retirer à 10 km de son domicile, mais simplement se libérer de toute attache familiale, en d'autres termes quitter son domicile et son emploi.

Les chefs passés au maquis se tiendront en liaison avec leurs hommes, de façon à avertir ceux-ci, en temps utile, pour occuper leur poste de combat.

Ordre n° 5. – Les groupes d'action directe et autres formations déjà armées entreront immédiatement en action contre les moyens de communications ou de liaisons de l'ennemi.

Le sabotage doit être limité, pour le moment, aux petits ouvrages sur route, aux câbles téléphoniques et aux voies ferrées.

Ordre n° 6. – Dès que les circonstances le permettront, le ravitaillement des troupes F.F.I. en campagne se fera par voie de réquisition.

Toute prise de matériel devra être faite contre remise d'un bon numéroté, extrait d'un carnet à souches, daté et signé au moins du responsable cantonal.

Ordre n° 8. – En exécution de mes ordres n^{os} 3 et 4, une partie des cadres et des troupes F.F.I. ont cessé toute activité

professionnelle, et pour certains, déjà rejoint leur emplacement de combat.

Il importe donc que le commandement F.F.I. assure, dans la mesure de ses propres ressources, les moyens d'existence de ces hommes qui ne perçoivent plus leur solde civile.

Les soldes à verser et les modalités du règlement feront l'objet de mon ordre n° 9.

Les fonds nécessaires ne pouvant plus être demandés aux Comités centraux, ceux-ci seront fournis par l'emprunt.

Ordre n° 9. – Les hommes qui, ayant quitté domicile et emploi, sont passés au maquis recevront les soldes suivantes :

Chef d'arrondissement ou bataillon	<i>par mois :</i>	3 600 F
	<i>par jour :</i>	120 F
Chef cantonal ou compagnie	<i>par mois :</i>	3 000 F
	<i>par jour :</i>	100 F
Chef communal ou section	<i>par mois :</i>	2 100 F
	<i>par jour :</i>	70 F
Chef de groupe	<i>par mois :</i>	1 500 F
	<i>par jour :</i>	50 F
Hommes de troupe	<i>par mois :</i>	900 F
	<i>par jour :</i>	30 F

A ces soldes, il y a lieu d'ajouter, au titre d'allocations familiales, 10 F par jour et par enfant à charge, quel que soit le grade. Les adjoints aux différents échelons seront, au point de vue solde, considérés comme ayant le grade inférieur à celui de leurs chefs respectifs.

Le règlement des soldes sera fait comme suit : le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Dans chaque canton sera ouverte une feuille de solde en double exemplaire qui portera les mentions suivantes (voir modèle ci-joint).

En tête de liste figureront les chefs par ordre de grade, puis les hommes de troupe. Chaque homme, après paiement, devra émarger. La première feuille, destinée au canton, sera enterrée ; la seconde sera transférée à l'arrondissement qui, après vérification, la mettra également en lieu sûr.

Ultérieurement, ce règlement sera applicable à tous les groupes F.F.I., au fur et à mesure de leur passage au maquis ou de leur entrée en campagne.

Ordre n° 10 du 13 juin 1944, 10 heures. – D'une façon générale, mon ordre n° 5 a été exécuté de manière très satisfaisante sur l'ensemble du département.

J'en félicite tous nos F.F.I., particulièrement ceux de la région sud qui ont pratiquement isolé au point de vue téléphonique, télégraphique et en partie ferroviaire, les forces allemandes de Quimper.

Il importe que cette action soit répétée dans le temps et dans l'espace. Déplacez et renouvelez fréquemment les points de sabotage des lignes. L'action doit être étendue à la signalisation routière ennemie. Les panneaux et les flèches doivent disparaître. Les inscriptions doivent être surchargées de peinture.

Sur les voies ferrées : sabotez aiguillages et canalisations d'eau ou réservoirs. Ces destructions sont, dans bien des cas, plus gênantes et plus difficilement réparables que les déraillements en pleine voie.

Sur les routes, entravez la circulation par des abattages d'arbres, petits ponceaux et démolition des murs de barrage en pierres sèches.

Dressez, à l'échelon « canton », un compte rendu journalier succinct des actions faites.

Faire parvenir trois fois par semaine, au chef d'arrondissement, les comptes rendus journaliers.

Note du chef d'arrondissement. – En ce qui concerne le sabotage des panneaux et flèches indicatrices, on peut également déplacer et leur faire indiquer une fausse direction. L'ennemi sera ainsi dérouté et perdra un temps considérable.

Ordre n° 11 du 13 juin 1944. Action contre les troupes ennemies. – Elle doit être nécessairement limitée en attendant le développement de notre armement. Elle ne peut et ne doit s'exercer actuellement que :

1. *Contre les liaisons motocyclistes* pour récupérer armes et documents. Dans ce but, rechercher des points d'embuscades en des lieux boisés. Tendre un câble d'acier (5 à 6 mm de diamètre, entre deux arbres et à plus de 0,80 m du sol). Choisir, si possible, le bas d'une descente (vitesse plus grande de la moto et impossibilité de voir le câble qui se confond avec le sol). Eviter les parties de routes encaissées qui ne permettent pas l'enlèvement rapide du véhicule et du conducteur ;

2. *Contre les hommes isolés ou par groupe de deux maximum* pour récupérer les armes. Agir par surprise, à courte distance et en nombre suffisant (2 ou 3 contre un). Ne tirer que si l'homme attaqué ne lève pas les bras à votre sommation et fait le geste de se défendre. Si les hommes attaqués ne sont pas blessés, faites-les prisonniers, à condition que vous disposiez d'un local pour les enfermer. Dans ce cas, nous adresser immédiatement les noms, prénoms, grade et matricule des prisonniers. Si vous n'avez pas le local, renvoyez les hommes attaqués. S'il s'agit de Polonais, Tchèques, Russes, etc., libérez-les immédiatement en essayant de leur faire comprendre que nous les considérons comme des alliés et non comme des ennemis. Si les hommes attaqués sont blessés, soignez-les au moins sommairement, suivant les moyens et le temps dont vous disposez, et signalez-les à un médecin français.

Ordre n° 12 du 13 juin 1944, 14 heures – (Voir parachutages).

Ordre n° 13. – Les F.F.I. ont, antérieurement au 1^{er} juin 1944, entrepris contre les biens ou les personnes de collaborateurs notoires des actions répressives ordonnées par le commandement après une enquête minutieuse.

Ces actions étaient nécessaires quand l'Allemand était le maître. Elles n'ont eu lieu cependant qu'en nombre très limité et seulement

à titre d'exemple. Actuellement, des actions n'ont plus leur raison d'être, bien au contraire.

Les collaborateurs ne nous échapperont pas et nous avons pour l'heure d'autres chats à fouetter. Au surplus, des actions punitives, entreprises actuellement, risqueraient de nous faire confondre dans l'esprit des Français avec certaines bandes armées agissant pour leur propre compte.

Ces bandits mettent à profit les circonstances actuelles pour piller, rançonner et terroriser les populations.

Il faut que cela cesse. Nous ne sommes pas des terroristes, mais des soldats : seuls doivent être châtiés désormais les traîtres et les bandits.

J'ordonne à tous les soldats F.F.I. de s'opposer, au besoin par les armes, à toutes tentatives de meurtre ou de pillage.

Notre mission est à la fois de chasser le Boche et de maintenir l'ordre chez nous.

Nous n'y faillirons pas.

Ordre n° 14 du 17 juin 1944. – J'attire l'attention de tous les chefs F.F.I. aux divers échelons sur la nécessité impérieuse de maintenir, au sein de leurs groupes, une discipline rigoureuse.

Cette discipline doit se traduire non seulement par une obéissance absolue aux ordres, mais encore par la suppression du laisser-aller dans la tenue et l'observation, dans les relations de chefs à subordonnés, des manifestations extérieures de respect.

Qu'on me comprenne bien : Je n'entends pas par là ressusciter les règles d'un « caporalisme désuet » de caserne. Mais j'estime nécessaires ces manifestations, nécessaire le garde-à-vous, nécessaire le salut : nous sommes des soldats et pas des miliciens ou des gardes nationaux.

Cela n'exclut pas la belle et confiante camaraderie qui est la marque des F.F.I. et à laquelle je tiens plus qu'à tout. Mais j'estime aussi qu'un salut viril honore à la fois celui qui le donne et celui qui le reçoit ; c'est un témoignage que les soldats de 1940 n'ont pas su donner parce que beaucoup, peut-être, n'étaient pas dignes de le recevoir.

Soldats F.F.I. de 1944, témoignez de votre confiance en vos chefs par votre salut.

Ordre n° 15 du 17 juin 1944 (extrait). – Les possibilités d’attaque ou de défense des F.F.I. sont conditionnées par le bon fonctionnement des liaisons. Il importe donc que celles-ci soient assurées d’une façon régulière et sûre à tous les échelons. Pour atteindre ce but, il faut :

1. Que chaque chef cantonal dispose, dans l’agglomération, d’une ou deux boîtes à lettres où l’agent de liaison puisse se présenter en utilisant un mot de passe ;

2. Qu’il existe en permanence, près de la boîte aux lettres, un agent de transmission chargé ou de conduire l’agent de liaison au P.C. du chef cantonal ou de prévenir celui-ci ;

3. Que des relais soient établis de canton à canton pour les liaisons éloignées Quimper, Brest ou Morlaix ;

4. Que les agents de liaison soient recrutés parmi les hommes les plus débrouillards. Les liaisons sont délicates : elles nécessitent de l’aplomb, de l’intelligence et du sang-froid. Du choix de votre agent de liaison peuvent dépendre votre propre sécurité et celle de vos hommes ;

5. Que les agents de liaison soient toujours les mêmes pour une direction déterminée ;

6. Qu’ils disposent toujours d’un alibi sérieux justifiant leur déplacement ;

7. Qu’ils prennent toutes précautions pour camoufler les papiers qu’ils transportent.

Ordre n° 16 du 18 juin 1944. – Les chefs de groupements F.F.I. cantonnant dans le maquis percevront pour eux-mêmes et pour leurs hommes, à partir du 16 juin 1944, une allocation journalière de 30 F, quel que soit le grade, au titre d’indemnité de vivres.

Cette allocation leur sera versée les 1^{er} et 15 de chaque mois par leurs chefs cantonaux, sur production d’un état numérique de quinzaine des troupes cantonnées.

Ordre n° 17 du 19 juin 1944. – La nature du terrain, la densité des troupes ennemies en stationnement, la faiblesse relative de l'armement des F.F.I. ne permettent pas, pour le moment, de constituer dans le département un ou plusieurs maquis groupés importants. L'intensité de notre action sur l'ennemi aussi bien que notre propre sécurité dépendent donc actuellement de la dispersion des troupes. Nos formations de maquis doivent être nombreuses, mais de faibles effectifs (1 à 2 groupes, soit 20 hommes au plus).

Un petit groupe d'hommes peut vivre et cantonner sans attirer l'attention immédiate de l'ennemi. Il peut attaquer par surprise, rompre le combat, se disperser et se reconstituer quelques kilomètres plus loin sans que l'ennemi puisse intervenir efficacement.

L'essentiel est que le groupe ne se laisse pas surprendre au gîte. Il importe pour cela :

1. Qu'il soit constamment couvert par une garde représentant le 1/5 de l'effectif ;
2. Que cette garde soit suffisamment armée pour protéger, éventuellement par son feu, la retraite du gros de la troupe ;
3. Qu'armes et bagages, matériel, documents, etc., soient constamment prêts à être évacués ;
4. Que le chef étudie et fasse connaître à l'avance à ses hommes la position de repli et l'itinéraire pour s'y rendre.

J'ordonne à tous les chefs ayant des formations dans le maquis de mettre immédiatement en pratique, s'ils ne l'ont déjà fait, les instructions ci-dessus.

Ordre n° 18 du 22 juin 1944. – Suite à mes ordres n^{os} 5 et 10, le sabotage sur voies ferrées doit s'étendre à toutes les signalisations : disques, feux, câbles de commande, etc. Il doit atteindre également les postes d'aiguillage, le matériel nécessaire aux réparations : wagon atelier, pièces de rechange, aiguilles...

Ordre n° 19 du 22 juin 1944. – Les moyens d'assurer les liaisons deviennent de plus en plus rares, par suite de la suppression presque totale des permis de circuler et des réquisitions toujours plus nombreuses des véhicules et des vélos.

Or, le maintien de nos liaisons est pour nous une question vitale. Je demande en conséquence à tous les chefs F.F.I. de me signaler d'urgence :

1. Les véhicules civils encore en circulation, appartenant à des camarades ou des sympathisants, susceptibles d'être mis à notre disposition au premier appel. Ne donner ni le nom du propriétaire, ni le numéro du véhicule. Donner seulement, sur chaque véhicule, le type, la nature du carburant, la zone ou l'itinéraire autorisé et les jours d'utilisation ;

2. Les véhicules appartenant à des civils ou à des administrations en dehors de notre mouvement, sur lesquels un agent de liaison peut prendre éventuellement passage pour une direction déterminée (voiture de ravitaillement, camions d'entreprise, etc.). Préciser pour chaque véhicule : itinéraire, jour de circulation, heure et lieu de départ, si possible heure et lieu de retour ;

3. Les véhicules allemands assurant un service régulier ou périodique dans une direction déterminée. Mêmes renseignements qu'au n° 2 avec en sus : Organisme dont dépend le véhicule (O.T., Marine, etc.). Circulation isolée ou en convoi. Possibilité pour un Français de prendre passage ;

4. Véhicules civils non admis à circuler dont les propriétaires accepteraient la réquisition immédiate. Préciser : Type, marque, état du véhicule et nature du carburant.

Tous ces renseignements devront me parvenir dans les délais les plus réduits.

Ordre n° 20 du 25 juin 1944. – Plusieurs cantons du département sont éventuellement occupés par des troupes comportant une grosse majorité de Russes, Polonais ou Tchèques. Par une propagande habile et soutenue, les Allemands sont parvenus à dresser ces troupes contre les F.F.I. Ils ont persuadé les Russes, en particulier, que notre but était moins de combattre les Allemands que d'exterminer tous ceux qui les servent, parce que traîtres à leurs pays et à notre cause commune.

Il importe, dans la mesure de nos possibilités, de redresser cette situation par une propagande exercée soit par les F.F.I. eux-mêmes, soit par des sympathisants (les garçons de café devraient, à ce point

de vue, rendre de précieux services). Il faut faire savoir à ces Russes, Tchèques ou Polonais :

– que nous n'ignorons pas qu'ils ont été contraints de servir contre leur gré ;

– que l'Allemand seul est notre ennemi et qu'il est aussi le leur ;

– que nos troupes, en débarrassant notre pays du Boche, rendront en même temps la liberté à ceux qu'ils ont embrigadés.

Le but à atteindre est au moins de s'assurer de la neutralité de ces formations étrangères, si l'on ne peut les convaincre de passer dans nos rangs avec armes et bagages.

L'action verbale sera appuyée et développée par une contre-propagande écrite sous la forme de tracts que nous espérons pouvoir faire diffuser incessamment. Mais, dès à présent, agissez, prenez ou faites prendre contact, sans toutefois vous départir d'une certaine prudence.

Rendez-moi compte, dès que possible, des premiers résultats obtenus.

Ordre n° 21 du 23 juin 1944. – Dans la situation actuelle, les renseignements concernant les champs de mines revêtent un caractère exceptionnellement important. Je vous demande en conséquence :

1. De fournir toutes précisions sur les champs de mines existant le long des côtes et à l'intérieur des terres :

a) déterminer la position et l'étendue des terrains minés par des repères ou coordonnées pris sur la carte au 50 000^e ou sur la carte Michelin. Si possible, prendre un croquis ;

b) définir le type (mines terrestres ou marines), la puissance (antichars, contre l'infanterie) des mines posées. Si celles-ci ont été remplacées par des obus placés en terre, le préciser ;

c) indiquer les portions de terrains prétendues minées et qui ne le sont pas en réalité ;

d) déterminer exactement les points de passage et couloirs existant entre les zones minées ;

e) donner la densité approximative des champs de mines ;

f) signaler éventuellement les mines fixées à l'extrémité des obstacles placés sur les plages ou sur les routes (poteaux inclinés,

barrage métallique...).

2. Etablir le long des côtes un réseau assez serré d'agents indicateurs (1 homme tous les 1 à 2 km) connaissant parfaitement la région et la position exacte des champs de mines. Ces agents seraient chargés, en cas de débarquement, de guider les troupes alliées au travers des zones minées.

Je vous demande de veiller à ce que le présent ordre soit exécuté dans le plus bref délai possible.



*Charrette russe
à la fête de la Libération à Châteaulin.*

Boch Kapout !

Ton-koroll
ha kan-bale

Dédié par l'auteur
à la Famille TROMELIN,
de Plouguin (Finistère),
modèle de résistance à l'occupation
allemande.

Mouvement de Gavotte

PAROLES & MUSIQUE DE F. FALCO

AN AL-MAN-TEG, TUD DEBOELL, LEUN O FENN GANT, A-VEG,
A ZON-JAS EO AR BREZEL 'RA-FE D'O BRO SE-VEL;
ER BLOA-VEZ TRI HATRECONT D'AR BED HOLL E . REONT SPONT,
HITLER A'ZO MESTR WARNO, PLOU A STOURMO OTO?
PLOU A STOURMO OU-YO? - ECHU AN ABA-DENN,
BOCH KAPOUT! KOLLET AR RIBOTADENN GANTO.
TOUT (BIS) ... GANTO TOUT I'

I

An Almanted, tud diboell,
Leun o fenn gant avel,
A zonzas eo ar brezel
'Rafe d'o bro sevel.
Er bloavez tri ha tregont
D'ar bed holl e reont spont :
Hitler a zo mestr warno.
Ploù a stourmo outo? (bis)

II

« Ni a rank chom heb amann
Hag ober kof moan
Ha labourat heb ehan
'Vit trec'hi en emgann.
Hon armou a zigaso
Pinvidigez er vro. »
Setu menozioù kempenn
Laer bras Berchtesgaden (bis)

Diskan :

Echu an abadenn,
Boch kapout!
Kollet ar ribotadenn
Ganto tout! } bis

Troit, mar plich

Annexe III

Les Forces Françaises de l'Intérieur dans le département.

Instructions.

CHAPITRE I. *Organisation.*

1° *Organisation du commandement :*

- a) Le commandement est organisé territorialement.
- b) Le commandant militaire départemental a cinq subordonnés immédiats :
 - le chef militaire de l'agglomération urbaine de Brest (communes de Brest, Saint-Pierre-Quilbignon, Lambézellec et Saint-Marc) ;
 - le chef de l'arrondissement de Brest auquel sont rattachés le canton de Plouescat et les communes voisines de Brest (Guilers, Bohars, Gouesnou, Guipavas, Le Relecq-Kerhuon) ;
 - le chef militaire de l'arrondissement de Morlaix (diminué du canton de Plouescat et augmenté des cantons de Huelgoat et de Carhaix) ;
 - le chef militaire de l'arrondissement de Châteaulin (moins les cantons de Huelgoat et de Carhaix) ;
 - le chef militaire de l'arrondissement de Quimper.
- c) Les chefs militaires d'arrondissement ont pour subordonnés immédiats les chefs militaires de canton qui ont sous leurs ordres tous les éléments militaires organisés dans le canton.
- d) Dans le canton, la troupe est organisée en unités ainsi qu'il est dit au paragraphe suivant. Toutefois, en principe, chaque commune constitue une unité (groupe, section, compagnie) dont le chef est le chef militaire de la commune.

2° *Organisation des unités :*

- a) L'unité inférieure est la main : 1 chef et 4 hommes ;
- b) Le groupe est constitué par deux mains : un des deux chefs de main est chef de groupe, le deuxième, sous-chef ;

c) La section est constituée par 1 groupe de commandement de section et 3 groupes. Le groupe de commandement comprend : 1 chef de section, 1 agent de transmission ;

d) La compagnie est constituée par 1 groupe de commandement de compagnie et plusieurs sections (ici la feuille est déchirée et il manque 4 à 5 mots).

Le groupe de commandement de compagnie comprend : 1 sous-officier adjoint, 1 observateur et 5 cyclistes et agents de transmissions.

e) Il n'est pas prévu d'unité supérieure à la compagnie. Il est seulement organisé :

- des groupes de commandement cantonaux ;
- des groupes de commandement d'arrondissement ;

Ces groupes sont constitués selon les besoins et comportent :

- des éléments d'administration ;
- des éléments de transmission (cyclistes) et de renseignements ;
- des éléments du service de santé.

f) Dans le canton, et si les ressources le permettent, il est organisé :

– 1 élément de transport (constitué par des véhicules appartenant au personnel des F.F.I. ou par des véhicules à réquisitionner le moment venu chez des particuliers) ;

– prévoir des stocks de carburant ;

– 1 élément de génie destiné en particulier à la mise en œuvre des explosifs ;

– 1 élément du service de santé comprenant : 1 médecin, chef de service, des infirmiers, des infirmières, des brancardiers, des locaux reconnus où les blessés pourront être abrités et traités.

g) A tous les échelons, à partir de la commune, chaque chef doit être doublé d'un sous-chef. Le sous-chef est tenu au courant de la situation et des décisions de toute nature. Il reste le plus possible en veilleuse. Il prend immédiatement le commandement en cas de disparition du titulaire.

CHAPITRE II – *Directives d'action.*

L'action des F.F.I. comporte :

- une activité permanente, réalisée dès à présent ;

– une activité généralisée à préparer pour être déclenchée au moment opportun.

1° *Activité permanente.*

Elle comporte l'action immédiate qui est l'œuvre des groupes d'action directe et l'action préparatoire qui est l'œuvre de tous.

a) *Les groupes d'action directe* : Il en existe obligatoirement à l'échelon arrondissement, où ils agissent suivant les ordres du chef d'arrondissement. Eventuellement, à l'échelon canton, créés après autorisation du chef supérieur.

Rôle :

– Défense contre les éléments inféodés au gouvernement de Vichy (milice, police, etc.), les traîtres et les mouchards ;

– Attaque des moyens de communications, des dépôts d'armes, de matériels et de munitions de l'ennemi. Jusqu'à nouvel ordre, il convient de n'exécuter que des coups de mains n'exigeant pas de lutte armée contre les forces allemandes, dans le but unique de ne pas créer de motifs à représailles sur les civils ;

– L'attention de tous est appelée sur la nécessité de se procurer le maximum d'armes. Il convient :

– de soustraire les armes des polices municipales, des gendarmes maritimes, en limitant l'action aux possesseurs non sympathisants, des groupes de protection des voies ferrées ;

– de désarmer les miliciens ;

– de s'emparer des armes qui sont entre les mains de civils allemands ou à leur domicile ;

– de s'emparer des dépôts d'armes allemands, non ou mal gardés, et des armes et munitions en cours de transport, mal gardées ;

– de récupérer les armes des Allemands isolés, mais sous condition que la disparition du possesseur soit possible.

b) *Les groupes d'action préparatoire.* – Cette action comporte :

– le travail de renseignements :

– chaque membre des F.F.I. doit rechercher des renseignements et communiquer à son supérieur immédiat ceux qu'il recueille ;

- dans chaque canton est établi un dossier de renseignements tenu à jour et comportant notamment : un croquis des organisations ennemies sur le territoire du canton, un croquis des réseaux de transmission ennemis. Pour chaque organisation, une fiche indiquant l'effectif de la garnison (officiers, sous-officiers, soldats), la nationalité, l'armement, les zones battues par chaque pièce, les itinéraires permettant de contourner l'ouvrage...
- l'étude du terrain sur toute la surface du canton ;
- l'étude et le maintien dont dispose le canton.

2° *Activité généralisée.*

a) *Phase de préparation* : suivant des renseignements dignes de foi, l'ennemi envisagerait de procéder, avant les attaques alliées, à l'internement de tous les Français de seize à soixante ans. Il importe donc que tous les Français de cette catégorie, appartenant aux F.F.I., se soustraient à la menace en temps opportun, en quittant leur domicile pour prendre le maquis, soit sur le territoire du canton, soit, pour les villes, dans des conditions à préciser par les chefs intéressés.

Les points de rassemblement seront à proximité des dépôts d'armes, s'il en existe. S'il était possible de connaître en temps utile la menace, la prise du maquis aurait lieu au reçu du message : « La Bretagne est belle. » Sinon, les membres des F.F.I. qui apprendraient la mise à exécution du plan allemand devront, en prenant le maquis, avertir les camarades voisins et leur chef direct. Celui-ci avisera son supérieur et ses voisins.

b) *Déclenchement de l'action générale* : Si l'ordre n'est pas donné en clair par le haut commandement allié, l'action ne devra être déclenchée qu'au reçu du message (téléphoné, écrit ou verbal) : « Nous irons au champ le... (date), à partir de... (heure), la date et l'heure étant celles du début des opérations.

c) *Forme de l'action générale* : Elle prendra deux formes suivant que l'on dispose d'armement convenable ou que l'on ne dispose pas de l'armement actuel.

1. *Cas de l'armement actuel.* – Eventuellement, grouper l'armement dont on dispose entre les mains d'une unité. Agir sur les moyens de transmission adverses (lignes télégraphiques, téléphoniques aériennes et souterraines par sabotage). Détruire la signalisation routière de l'adversaire. Agir sur les dépôts ennemis (essence). Agir sur les voies ferrées de manière à provoquer des déraillements, à l'exclusion des ruptures d'ouvrages. Saboter les aiguillages, les locomotives.

Cette action est de première importance. Elle est à préparer de toute urgence et les dispositions nécessaires doivent être prises : stockage des explosifs, désignation des équipes, etc.

Le commandement local s'efforcera de soustraire les éléments non armés à la recherche de l'ennemi. Dans chaque canton, reconnaître un terrain de parachutage, le signaler aux avions alliés lors de leurs passages par le signal fait avec trois draps. Intervalles entre les draps de 3 à 5 mètres.

2. *Cas d'un armement suffisant.* – Ce qui est dit au paragraphe précédent continue à être réalisé. Mais il convient d'utiliser l'armement pour exercer sur l'adversaire le maximum de petites actions. Il faut qu'il se sente assailli partout et constamment sur toute la zone qu'il occupe. Il faut :

- mettre immédiatement hors de cause le maximum d'ennemis habitant isolément ;

- tendre le plus possible les embuscades sur les itinéraires utilisés par l'ennemi ;

- attaquer les dépôts mal gardés, à l'effet de s'emparer si possible ou de les détruire ;

- En tout état de cause, il est vraisemblable qu'initiativement nous ne disposerons que de mitraillettes, de pistolets automatiques et de quelques grenades. Il convient de se souvenir que cet armement ne permet que le combat rapproché, à moins de 30 mètres. Il faut donc rechercher constamment l'action dans les lieux où les champs de tir sont courts. En outre, il convient d'être disséminés au maximum : initialement, la section doit représenter l'élément maximum susceptible d'être groupé.

d) *Exécution de l'action générale* : L'action générale s'exerce dans l'action du cadre du canton. Elle est préparée par le chef cantonal,

s'exerce par les effectifs du canton sur le territoire du canton. Les avantages de cette solution sont :

1. Connaissance parfaite du terrain d'action par les éléments qui y opèrent ;

2. Ravitaillement en vivres facilité ;

3. Généralisation de l'action sur tout le territoire. Il faut donc que le territoire du canton présente une surface suffisante, soit une centaine de kilomètres carrés. Si la surface du canton était insuffisante ou encore si les couverts étaient insuffisants, il appartient au chef d'arrondissement de fusionner deux cantons voisins sous une autorité unique.

En ce qui concerne les éléments repliés des villes sur les campagnes, les modalités de repli et l'emploi des éléments repliés sont réglés par le chef d'arrondissement et du canton. Pour Brest, des dispositions spéciales interviennent.

e) *Dispositions spéciales concernant l'agglomération brestoïse* : Jusqu'à nouvel ordre, le commandement n'envisage pas la possibilité d'engager la lutte à l'intérieur de Brest. Le maximum des éléments F.F.I. est donc à replier de Brest. Les éléments qui travaillent dans l'agglomération brestoïse, y compris Lambézellec, Saint-Marc et Saint-Pierre, mais qui couchent à l'extérieur, doivent être groupés par unités d'origine et par localité (Ex. : tous les subordonnés du... couchant à Landerneau sont groupés, encadrés et leur chef est mis en relation par les soins du commandant militaire de Brest). Ils sont, après repli, employés par le chef cantonal du lieu de repli.

Toutefois, après évacuation, le commandant militaire de Brest devra y laisser un représentant dont la mission sera :

- de rester à la tête des éléments qui n'auraient pu être repliés ;
- de recueillir les renseignements sur ce qui se passe à l'intérieur de l'agglomération et de les faire passer à l'extérieur ;
- dans la mesure de ses moyens, d'exécuter les sabotages et notamment des dispositifs de destruction de l'ennemi.

f) *Relation de commandement après le déclenchement de l'action générale* : A tous les échelons : communes, cantons, arrondissements, départements, les chefs doivent avoir un P.C. de combat qu'ils occupent au moment ou avant le déclenchement de

l'action générale. Ce P.C. (où le premier point de destination pour y parvenir) doit être connu des subordonnés et des voisins immédiats et de ceux-là seulement.

Six lignes illisibles ou à peu près concernant la conservation des archives.

B R III. – *Le Chef Militaire.*

CODE D'HONNEUR du Franc-Tireur et du Partisan français

Dans notre France opprimée qui veut au plus vite se débarrasser de ses envahisseurs, le peuple tout entier se lèvera demain en une formidable insurrection nationale qui sera, sur le continent, la participation de notre pays à la stratégie alliée.

Mais l'insurrection nationale dont le général DE GAULLE a dit, avec raison, qu'elle ne peut se séparer de la libération nationale doit se préparer : c'est l'honneur des Francs-Tireurs et des Partisans français de contribuer puissamment à cette préparation en développant les détachements armés de patriotes et en livrant quotidiennement des combats qui sont le prélude indispensable au soulèvement armé de la Nation contre l'envahisseur.

Francs-Tireurs et Partisans français vont constituer sur le sol de la Patrie l'avant-garde armée de la France combattante, vous êtes couverts de la même gloire qui couvre les héroïques marins de Toulon, les soldats de Bir-Hakeim et ceux de Tunisie, la gloire de ceux qui luttent pour la délivrance de la Patrie.

C'est vous F.T.P.F. qui avez dans vos rangs de nombreux officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de l'armistice dissoute par les Boches, qui formez le noyau de la future France et en signant des engagements précis qui constituent le Code d'honneur du Franc-Tireur et Partisan français, vous contribuerez à rehausser encore davantage le prestige des F.T.P.F. et à resserrer les liens qui doivent unir les Patriotes qui montrent le chemin de la lutte armée à la masse du peuple de France qui, tout entier, prendra les armes demain.

Engagement d'honneur et du Partisan et du Franc-Tireur.

Après avoir pris connaissance des conditions garanties par le *Comité militaire national* des F.T.P.F. a chaque engagé dans ses

rangs, conditions en vigueur dans les formations de la France combattante et assurant notamment :

ARTICLE PREMIER : Les volontaires de tous les grades participant à l'action militaire des F.T.P.F. contre l'ennemi sur tout le territoire ont droit en cas d'arrestation, pour eux et leur famille à un dédommagement matériel périodique.

ART. 2 : En cas d'invalidité consécutive à une action dans les rangs des F.T.P.F., ou en cas de décès ; les volontaires ou leurs ayants droit bénéficieront du régime de pension militaire appliqué à tous les anciens combattants, leurs descendants directs seront de droit pupilles de la Nation.

ART. 3 : Tous les droits et avantages reconnus par la France libérée à tous ceux ayant combattu les armes à la main contre les envahisseurs sont acquis de plein droit aux volontaires engagés dans les F.T.P.F. et aux soldats de la France combattante.

JE SOUSSIGNÉ : déclare m'engager dans les rangs F.T.P.F. pour servir avec honneur et en tous lieux, jusqu'à la libération totale du territoire français.

JE JURE : de combattre avec fidélité et discipline dans les unités F.T.P.F. qui sont sur le sol de la Patrie l'avant-garde de la France combattante.

J'ai conscience des devoirs que j'assume en appartenant aux Forces de la Libération nationale et de combattre aux côtés des soldats de l'armée du général DE GAULLE illustrée à Bir-Hakeim,

EN SOUSCRIVANT FORMELLEMENT AUX PRESCRIPTIONS
DU CODE D'HONNEUR DES F.T.P.F.,
JE M'ENGAGE :

1° A SERVIR la France en me consacrant de toutes mes forces à l'action contre les envahisseurs et les traîtres à leur solde afin que la France libre de tout occupant retrouve son indépendance et sa souveraineté au milieu des Nations libres.

2° A EXÉCUTER avec discipline et conscience tous les ordres, instructions qui me seront donnés par mes chefs, la discipline librement consentie fermement appliquée étant indispensable à

l'accomplissement de notre mission et à la sécurité générale de nos forces.

3° A GARDER le secret le plus absolu envers quiconque sur tout ce qui concerne les unités des F.T.P.F. et tout ce qui s'y rapporte, leur organisation, leur action, leurs chefs, ainsi que toutes les organisations de patriotes quelles qu'elles soient.

4° A RÉSISTER au cas où je serais fait prisonnier par l'ennemi ou la police dite française, à toutes les menaces comme aux pires tortures, mais à ne jamais donner aucune déclaration ou indication quelle qu'elle soit, sur n'importe quelle organisation ou sur telle ou telle opération passée ou à venir.

5° A VENGER tous les crimes commis par l'ennemi et ses policiers contre les patriotes.

6° A RECHERCHER tous les traîtres coupables de délation à l'égard d'un patriote ou d'une organisation et qui s'est par là même condamné au châtement de la peine de mort qui doit lui être appliquée dans le plus bref délai et sans recours possible, même après la libération du territoire. Tout individu s'opposant à l'application du châtement à l'égard d'un délateur devant être considéré comme solidaire de sa trahison et puni en conséquence.

7° A OBSERVER scrupuleusement toutes les règles de l'action illégale et clandestine auxquelles sont soumis tous ceux qui combattent contre l'envahisseur dans les conditions de l'occupation du territoire. (Ces principales conditions et règles sont énumérées) la note de service 210 sur la sécurité, dont je déclare avoir pris connaissance.

8° A ACCOMPLIR TOUTES LES MISSIONS qui me seront confiées avec célérité, esprit d'initiative et abnégation, à reconnaître pour chef au cas où mon unité se trouverait privée de son commandement au cours de l'action, soit son suppléant, soit le meilleur et le plus expérimenté des combattants afin de mener l'action jusqu'au bout.

9° A PRÊTER au maximum aide à toute patriote en danger ou blessé et à faire le maximum d'efforts pour l'aider à conserver ou à recouvrer sa liberté.

10° A PARTICIPER activement au recrutement de nouveaux combattants pour renforcer les unités des F.T.P.F. et à accroître mon

instruction militaire, à aider à l'instruction de mes camarades afin d'accroître en force offensive leurs moyens de combat, élever toujours plus le niveau de leur action.

11° A CONSERVER toujours une conduite exemplaire afin que l'honneur des F.T.P.F. ne puisse être entaché par un acte indigne d'un soldat de la libération nationale et à faire respecter autour de moi la discipline, à faire régner la discrétion. (Tout bavardage étant considéré comme un manquement grave à la sécurité et à la discipline).

12° A OBSERVER à l'égard de tous les patriotes appelés à m'aider ou à m'héberger une conduite exemplaire, à veiller à la ville ou à la campagne à l'observation vigilante de toutes les mesures propres à assurer leur sécurité, à savoir passer inaperçu, à restreindre au maximum mes entrées et sorties, à témoigner par ma conduite et ma tenue ma gratitude à l'égard des patriotes qui m'aident à accomplir ma mission, à renforcer par mon exemple leur foi dans la cause de la libération de la *PATRIE*.



Fête de la Libération à Landerneau le 11 mai 1945 (photo Diquélou).



Fête de la Libération à Landivisiau. Au premier rang, le commandant CADALEN, le préfet LECOMTE, M. Jean LE PAPE ; au 2e rang, le médecin de Marine Max LAFERRE ; au 3e rang, G. THOMAS, Bob LE TRESTE, HUG et DUFOREST. Au premier plan, le jeune MARZIN, fils de A. MARZIN, adjoint du commandant NOËL, déporté.

Annexe IV

Périple d'un fusilier marin commando des F.F.L. resté à la côte.

Léon (Joseph) MADEC, quartier-maître sur le cuirassé *Lorraine* stationnant à Alexandrie, rejoint les Forces Françaises Libres. Volontairement, il entre dans la dure école des commandos d'Achnacarry, dans les montagnes d'Ecosse, où il suit l'entraînement « à crever un cheval » dont parle le commandant KIEFFER. A l'entrée du camp, des tombes fictives ou réelles rappellent aux volontaires, avec l'indication du nom des morts, un type d'accident de stage qui aurait pu être évité.

Fusilier marin commando au béret vert, Léon MADEC est affecté au 4^e commando franco-britannique.

Ces commandos, (dont fait aussi partie le Brestois Francis VOGRCH) la nuit, le visage maquillé de noir et ayant comme seule arme un poignard, effectuent sur la côte occupée par l'ennemi, en France, en Belgique, en Hollande, des raids-sondages ou participent à d'autres opérations.

La nuit de Noël 1943, une vedette de la Royal Navy quitte la côte anglaise avec une équipe de six hommes sous les ordres d'un officier-marinier, WALLERAND (par la suite promu officier des équipages à titre posthume).

Ils se retrouvent à sept, dont Léon MADEC, avec un matelot anglais de la vedette descendu pour donner la main, sur la plage près de Grand-Fort-Philippe (Nord), le sable gelé en surface craquant sous leurs pieds.

Les hommes munis d'appareils de détection grattent ce sable sur le champ de mines, leur mission étant de ramener des exemplaires de ces engins pour être étudiés en laboratoire. Ils vérifient ensuite la situation des casemates. On entend les Allemands chanter cette nuit de Noël. Les commandos ramènent des bouts de fil de fer barbelés qu'ils ont cisailés.

Leur mission accomplie, ils rejoignent le « dinghy », en caoutchouc, qui les a amenés. Mais la houle a forcé. L'engin, trop

plat, embarque de l'eau. On écope. On réussit à remettre le moteur, silencieux, en route. Mais, submergé, le « dinghy » coule.

WALLERAND essaie de joindre la vedette à la nage à quelque cinq cents mètres, dans la nuit. Il se noiera. MADEC a pensé le suivre, mais revient vers la plage où il retrouve ses camarades.

Le jour va se lever. Les Français qui se savent condamnés à mort, s'ils sont pris, quittent rapidement les lieux sous la direction de l'officier-marinier CARON.

Ils ont en poche un petit pécule de 2 000 F. Après avoir séjourné dans un grenier de ferme, puis dans un four à chiorée, les Allemands fouillant la région, ils se séparent en deux groupes.

Ils sont trois encore qui ont pris le train jusqu'à Saint-Omer. Léon MADEC reste seul. Il cherche à Amiens sa tante qu'il ne retrouve pas, voyage entre des Allemands. A pied, en train, se nourrissant des pilules vitaminées du commando, il arrive chez sa sœur dont il n'a pas de nouvelles depuis 1940 et qui habite à Châtillon-sous-Bagneux.

Le vêtement civil qui recouvrait en partie son uniforme « couleur d'algue » le gêne plus qu'il ne lui rend service. Il s'en débarrasse et le commandant KIEFFER pourra écrire :

« MADEC... avait décousu les poches apparentes de son battle-dress. Et c'est ainsi qu'il débarqua à Paris par la gare du Nord... » – il circulera dans le métro – « Personne ne prit garde à lui, le seul certainement à avoir accompli cet exploit de s'être promené dans la capitale en uniforme anglais, sous l'Occupation ».

MADEC a du reste, à l'époque où se situe cet exploit, du sable dans les poches de son pantalon. Des camarades lui avaient dit en Angleterre : « Léon, tu nous ramèneras du sable de France » (qui était aussi parfois exigé, dit-on, comme témoignage de l'accomplissement d'une mission, de même que les bouts de fil de fer barbelé).

Après des tentatives pour rejoindre l'Angleterre, dont une par l'Espagne, et un emploi précaire à tous égards dans une tourbière de Senlis, il pensa, pour le tirer d'affaire, à la famille de l'un de ses chefs, l'enseigne de vaisseau Jean MAZÉAS, de Rosporden, qui débarquera en Normandie avec les hommes du 1^{er} bataillon de fusiliers marins appartenant au 4^e commando et sera gravement

blessé lors de l'attaque du casino de Ouistreham (par la suite capitaine de corvette de réserve).

C'est ainsi que Léon MADEC trouve refuge dans la ferme de Trolan en Kernével. Avant son départ dans la Marine, il habitait lui-même cette commune, bien qu'originaire de Quimperlé.

A Trolan est la famille CRÉO (les parents de Mme MAZÉAS) mêlée à diverses actions de la Résistance rospordinoise : Alain CRÉO et ses sœurs.

Quant à Léon MADEC, de part sa formation de Commando, il prend la tête d'un corps franc qui se rattache au mouvement « Vengeance ».

Bibliographie :

- « Béret vert », par le capitaine de corvette KIEFFER, éd. France-Empire.
- « Nous étions 177 », par Gwennaél BOLLORÉ (qui, évadé de France en 1943, par Carantec, fit partie, sous les ordres de Philippe KIEFFER, du célèbre 4^e commando), France-Empire, 1964.

A Moustierlin en Fouesnant : Ouverture d'une fosse.



Les lecteurs nous ont écrit...

Par souci d'honnêteté, nous avons tenu à faire appel aux lecteurs pour rectifier des erreurs qui auraient pu se glisser dans le premier tome ou simplement pour réparer des oublis.

Nous avons été entendus et remercions les lecteurs qui ont pris la peine de nous écrire.

I. DANS UN PAYS EN GUERRE. – La drôle de guerre.

137^e R.I. – On nous précise : Il avait défilé pour la dernière fois le 31 août 1939 sur le champ de bataille à Quimper ; colonel MAST – commandant COUBÉ (1^{er} bataillon), AUTROU (2^e), GUILLOZ (3^e).

Le 137^e quitte Quimper le 1^{er} septembre. Direction inconnue. Quarante-huit heures plus tard, il débarque en Sarre où il combattra jusqu'à la relève du 4 octobre. En janvier 1940, le colonel MAST, nommé commandant au Levant, est remplacé par le lieutenant-colonel MENON.

En mai 1940, le régiment est en Belgique, puis à Dunkerque, plus exactement à Teteghen. Submergé par l'adversaire, ayant subi des pertes, il doit cesser le combat le 3 juin, à 18 heures.

colonel G...

IV. L'ESPRIT DE LA RÉSISTANCE. – Les évasions par mer.

18 juin 1940 : Le Baltoji-Elija.

Il s'agit du départ du thonier lithuanien *Baltoji-Elija*, placé sous séquestre à Roscoff et dont s'emparèrent, le 18 juin 1940, une vingtaine de jeunes gens désireux de franchir la Manche. A la barre, Théodore GILLET, dix-huit ans, de Roscoff. Parmi les partants : Marc PENTHER, de Morlaix, Jacques FURET, Robert LA TOUR, HERRY...

Source : Lettre de M. Pierre K..., de Morlaix, citant *Ouest-France* du 10 janvier 1945.

24 juin 1940 : Le Notre-Dame-de-Bon-Conseil.

Le *Notre-Dame-de-Bon-Conseil*, sardinier de Penmarc'h, parti pour l'Angleterre le 24 juin 1940. Se trouvaient à bord, outre le patron Jacques Coïc, Louis BERROU, Joseph BOISSEL, Alexandre BRIEC, Julien DUPUIS, Benjamin DRÉZEN, Louis LOUSSOUARN, Jean NORMAND. Des 8 hommes, 3 ne revinrent pas : BRIEC, DUPUIS, LOUSSOUARN.

21 septembre 1943 : Les thoniers Anas et Muse-des-Mers.

Le thonier *Anas*, 21 septembre 1943 : avec Jean SELLIN (patron), Yves BERTHOU, Antoine COULIOU, Marcel DROUGLAZET, André HUON, Robert SELLIN, quitte Concarneau.

Le thonier *Muse-des-Mers*, en septembre 1943, avec à bord : Yves DERVOUT, Jean GILLES, Roger HUON, Yves MARREC, Yves PICOLLEC, Joseph TOCQUET, Laurent TROAL, tous de Nevez.

Départ pour l'Angleterre de l'Amity.

Nous référant à plusieurs sources, nous avons indiqué que ce bateau avait quitté Carantec le 22 février 1944 avec 22 passagers. M. Bertrand NICOLAS, dont le père Jean fit partie de l'odyssée de l'*Amity* et disparut avec son avion au-dessus de Bizerte en 1956, a retrouvé le journal de bord tenu par son père.

Il s'ensuit que le bateau a quitté la pointe d'Inizan en Carantec le 14 février 1944, à vingt et une heures, et non le 22, date indiquée par la mairie et la presse. Il atteint Falmouth le 15 à 16 heures.

A bord du navire : Armand et Robert LÉON, Paul, Ernest, Eugène et Louis DANIEL, Jacques et François L' HOUR, Jean PAUGAM, Marcel MERRET, André DERRIEN, LE BRETON, Guillaume PAUGAM, un Belge, Jean PAILLER, LE CLOITRE, Pierre RICHARD, François et Jean NICOLAS, KERRIEN (maître) et MEUDEC (second-maître), Jean L' HOUR, de Callot.

Réseaux et missions.

Réseau Johnny

C'est le *Veach Vad* (« Bon Voyage », patron Sébastien BRIEC), qui, dans l'opération de départ par Concarneau réalisée par M. NADER, conduisait ALATERRE et autres, en 1941, au rendez-vous, d'un sous-marin (voir *Le Télégramme* du 31 août 1946).

Le réseau « Gloria »

Le Réseau « Gloria » a eu peu de résonance dans le Finistère. Cependant la vague d'arrestations qui a endeuillé ce réseau en 1942, le privant de son chef, Jacques LE GRAND, a eu des retombées dans le département.

C'est à la suite de l'infiltration dans « Gloria » de l'abbé ALESH, alias Aquin, un Luxembourgeois, membre de l'Abwehr, qu'eut lieu une cascade d'arrestations qui commença le 13 août 1942, à la gare de Lyon, par celles de Germaine TILLION et de Gilbert TOMAZON.

Parmi les nombreux arrêtés, Hélène ROUSSEL amie de « Tante Yvonne » et qui passait ses étés à Morgat, et le Brestois Jean SALUDEN.

Ce dernier, préparateur en pharmacie chez M. ALLANIC, fut déporté. Il revint après vingt-six mois passés dans les camps, les ongles arrachés, le nez cassé, pesant 42 kilos. Il décéda par la suite.

Son camarade de travail Jean LE GAD, alias « Olivier », qui, en février 1942, avait fait le voyage de Paris pour annoncer le départ des croiseurs allemands de Brest – le message parvint bien à

Londres – passa alors en zone libre où, sur les conseils d'un médecin brestois résistant, il trouva asile chez M. Franck ARNAL, pharmacien à Toulon.

Mais celui-ci, inquiet pour son activité, dut prendre le maquis et Jean LE GAD tenta alors de rejoindre l'Afrique du Nord par l'Espagne, en même temps que quelques autres Français.

Trahis par leur guide, ils se perdirent dans les neiges des Pyrénées en décembre 1942 et Jean LE GAD, les pieds gelés, dut subir l'amputation d'une partie du pied droit, puis une seconde, à la suite de son hospitalisation à Barcelone, grâce au consul anglais.

Il rejoignit ensuite l'Afrique du Nord. Notons que son père, arrêté, en mars 1943, fut emprisonné à Fresnes pendant trois mois et demi.

Pour en revenir à l'abbé ALESCH, disons qu'il comparut le 24 mai 1948, devant le cour de Justice de Paris. Condamné à mort le 27 mai, il fut exécuté au fort de Montrouge le 25 janvier 1949.

Sources :

- Lettre de M. Jean LE GAD du 6 mai 1980.
- *Le Pharmacien laborieux* (s.d).
- *Le Pharmacien de l'Ouest* (août 1946).

Mission Dahlia

André BOSQUE, chargé par Marc LE GUENNEC, de « Vengeance », de trouver un patron pour le *Jouet-des-Flots*, sollicite Alexandre RIVOAL, officier de marine marchande, avec qui il avait fait une tentative d'évasion de France par la zone sud.

Réseaux S.S.M. (F) T.R. et « Edouard » du S.R. Marine.

Ils eurent des ramifications en Bretagne et dans le Finistère. Mlle Louise COLLÉTER, qui fit partie du premier nommé du 1^{er} octobre 1943 au 1^{er} février 1944, hébergea des aviateurs américains et en guida plusieurs jusqu'à la frontière espagnole.

Le chef du réseau arrêté, le 3 février 1944, elle passa alors au réseau « Edouard » du S.R. Marine jusqu'au débarquement assurant des liaisons et des contacts à Quimper, Vichy, Toulouse, Marseille et Toulon, participant efficacement aux filières d'évasion vers l'Espagne.

Communiqué par R.G.

Louis YEQUEL et les Deux-Anges.

Recruté par Alphonse TANGUY, dit « Alex », chef du secteur Bretagne du réseau « Confrérie Notre-Dame », le marin-pêcheur Louis YEQUEL opéra une première liaison avec son chalutier au large des Glénan avec un navire venu des îles Scilly.

Cette liaison fut suivie de dix-sept autres jusqu'en novembre 1943. Au cours de l'une d'elles, en janvier de cette dernière année, le député Fernand GRENIER, mandaté par le comité central du Parti communiste et le Comité central des F.T.P., passa en Angleterre. La première tentative échoua à la suite d'une forte tempête. Reprise le lendemain, elle réussit en dépit de creux de plus de cinq mètres. Au cours de l'accostage du chalutier, YEQUEL fut précipité à l'eau par un temps glacial.

Le retour à Pont-Aven fut long dans des vêtements trempés et YEQUEL contracta une congestion pulmonaire, laquelle mal soignée, car le marin était alors recherché par la Gestapo, dégénéra en tuberculose, qui l'emporta.

Réseau « Jade-Fitzroy ».

Appartenait à ce réseau, à Brest, Simone BESCOND (« Marie-Louise ») devenue Mme IDOT, sous les ordres de François JULIEN, dit « Jule », en liaison avec Mme LE SCOUR (renseignements, liaisons avec Paris, fausses cartes...).

De « Jade-Fitzroy » à « Johnny ».

De la lettre que nous a adressée M. Jean QUENTEL, nous extrayons le passage suivant :

« ... Vous parlez de mon beau-frère, M. Gilles GUYADER, qui faisait partie du réseau « Jade-Fitzroy » et vous avez raison. Il était pharmacien et travaillait avec M. ALLANIC, pharmacien comme lui. Son réseau s'occupait surtout de faire rapatrier, en Angleterre, des aviateurs anglais (et alliés). Comme vous le savez, M. ALLANIC fut arrêté par la Gestapo et mon beau-frère ne dut son salut que parce qu'il était, ce jour-là, à l'enterrement de son père : le docteur GUYADER.

« Mais si mon beau-frère appartenait au réseau “Jade-Fitzroy” (voir p. 253), on peut dire qu’il faisait aussi partie avec ma sœur (son épouse) et mon père (ingénieur en chef des Directions de Travaux de la Marine : M.G. QUENTEL) du réseau « Johnny ».

« Pourquoi ? Parce que lors de ses descentes à Brest ou dans la région, M.R. ALATERRE, de ce réseau, était logé et nourri chez nous qui habitons toujours au 168 de la rue Jean-Jaurès (à l’époque 16, rue Anatole-France). D’autre part, mon père, qui prit sa retraite plus tôt pour ne pas travailler pour les nazis, fournissait des documents de première importance sur le port de Brest à M. ALATERRE qui les faisait parvenir à Londres.

« Comment M. ALATERRE a-t-il connu notre maison ? Comme vous le savez, j’étais parti le 19 juin 1940 en Angleterre où je m’étais engagé dans les Forces Françaises Libres. Ayant dix-sept ans à l’époque, je fus dirigé vers des camps de Jeunes volontaires français : à Brynbach, dans le Pays de Galles, ensuite à Milford, dans le Surrey. A Milford (“Rake Manor”) fut créé le “Prytanée militaire des Forces Françaises Libres” avant de devenir “l’Ecole militaire des Cadets des F.F.L.”, correspondant à Saint-Cyr.

« Depuis juin 1940, en Angleterre, je m’étais lié d’amitié avec Louis LE Roux, de mon âge, qui finissait lui aussi ses études à Morlaix. Il était originaire de Lanmeur.

Un jour, à Milford (nous étions à Milford d’octobre 1940 à février 1941), il me demanda ma photo. Je lui en donnais une, en tenue de chasseur alpin, prise à Milford (nous étions alors équipés avec des tenues de chasseurs alpins, provenant du stock d’habillement délivré lors de leur expédition à Narvik, en Norvège. J’ai toujours en ma possession quelques exemplaires de cette photo). Ce que je ne savais pas, à l’époque, c’est que mon camarade Louis LE Roux remit ma photo à son frère Jean LE Roux puis à M. ALATERRE. Toujours est-il que M. ALATERRE, connaissant mon adresse à Brest par Louis LE Roux, se présenta un jour à la maison et demanda à mon père s’il connaissait la personne figurant sur la photo. Mon père me reconnut tout de suite, mais se demandait à qui il avait à faire... Il fallait être très prudent. Ce monsieur (ALATERRE) qu’il ne connaissait pas pouvait être un agent de la Gestapo.

« Finalement, mon père dit à ALATERRE : “Oui, c’est mon fils”. A partir de ce moment, la maison fut ouverte au réseau « Johnny » et ALATERRE y vint souvent.

« Ce n’était pas sans risques car la maison voisine : 170, rue Jean-Jaurès (18, rue Anatole-France) était occupée par la Gestapo. Une fois, notre maison fut fouillée par elle, et ma sœur (Mme GUYADER) réussit à faire visiter toutes les chambres, sauf une, aux Allemands. Dans cette chambre se trouvait mon père préparant, à ce moment-là, des plans à envoyer à Londres... »

Le Lannilisien François BRIANT, radio de Jean MOULIN

Le mercredi 19 juin 1940, François BRIANT, de Lannilis, novice chez les Pères blancs, embarque à l’Aberwrach, avec un groupe de jeunes gens pour rejoindre l’Angleterre. Là, il s’engage dans les F.F.L. et subit tous les stages de formation permettant d’être envoyé comme volontaire en France (parachutiste, radio, atterrissage par Lysander...)

En juillet 1942, Jean AYRAL (alias « PAL »), officier F.F.L. doit se rendre en France pour organiser les services radio de Jean MOULIN. Il demande à ce que François BRIANT l’accompagne.

Parachuté en France, fin juillet, ce dernier s’installe à Clermont-Ferrand sous le nom de Charles BARIN (nom de code Pal W). Pendant l’été et l’automne 1942, il se rend fréquemment chez Pierre KANAN, professeur à Montluçon, qui, bien éloigné de BRIANT par ses opinions, avait pour ce jeune radio « sa foi tranquille, son courage souriant, sa gentillesse, plus que de l’estime, de l’affection ». Là, il émet et reçoit des renseignements indispensables pour la préparation des premiers parachutages d’armes dans la région ainsi que les départs et les arrivées clandestins sur le terrain de Saint-Amand-Montrond (Cher).

Chargé de liaison avec la zone occupée, il est arrêté par les Allemands à la ligne de démarcation, la semaine de Noël 1942, non pas pour son activité résistante, mais parce que son « ausweis » ne présentait pas un caractère absolu d’authenticité.

Condamné à deux mois de prison simplement pour fraude, il est libéré le 27 février et reprend aussitôt son activité.

Mais, dénoncé, on l'arrête à Garches, le 4 avril 1943, alors qu'il est en pleine émission.

Avenue Foch, torture traditionnelle. Son silence lui vaut trois mois de secret à Fresnes, puis sept mois de prison. Condamné à mort, il voit sa peine commuée en déportation. Puis, en janvier 1944, c'est Buchenwald et Dora.

Libéré par l'armée américaine, il arrive en France en juin 1945. Un temps de repos et en septembre, il reprend ses études chez les Pères blancs, à Maison-Carrée, près d'Alger.

Mais la déportation l'a marqué ; il revient dans sa famille à Lannilis et part pour la Haute-Savoie se reposer.

François BRIANT.



En juillet 1948, guéri, il veut dire adieu à la montagne, et pour ce, décide de faire l'ascension de l'aiguille du Goûter. C'est le 11 juillet. A quelques minutes du sommet, il craque et c'est la mort. Il repose aujourd'hui à Lannilis.

Sources :

- Note du maire de Lannilis du 12 janvier 1957 ;
- Lettre de Mme KAAN (Morsang-sur-Orge).

Les mouvements de résistance.

F.N. Quimper.

Jean HÉMERY, de Penhars, était en contact avec le groupe P. Collette.

O.S. Pont-l'Abbé (t. I, p. 317).

Pierre TANNIOU et son épouse Corentine ALBERT furent parmi les premiers militants actifs.

Pour ce qui concerne les déportés, l'itinéraire que nous avons donné de l'emprisonnement des membres de l'O.S. diffère sensiblement. Ainsi Marcel STÉPHAN (19 ans à l'époque), qui participa notamment en 1942 à l'attentat contre un pont de chemin de fer près de Pont-l'Abbé (Louis LAGADIC alluma la mèche, l'explosion retentit le 1^{er} mai vers les 11 h) – fut, par exemple, transféré de Quimper à Vitré, Fontevault, Blois où, après une tentative d'évasion collective, les Allemands envahirent la prison. Sous la menace des mitraillettes, ils dirigèrent résistants et politiques sur Compiègne. Marcel STÉPHAN fut déporté à Mauthausen le 19 mars 1944.

Lucien LARNICOL, de PENMARCH

Son nom aurait dû être cité, d'autant que nous connaissions ses activités résistantes, avec ceux de Hyacinthe MOGUÉROU, Pierre POULIQUEN... (t. I, p. 304). Employé de pharmacie, puis herboriste, après avoir tenté de gagner l'Angleterre par Concarneau en juillet 1940, il s'occupait de faire rentrer des prisonniers de guerre en leur établissant de fausses cartes de goémoniers. Appartenant au corps franc « Vengeance », il fut arrêté le 21 février 1944 et mourut en déportation.

La population et les aviateurs alliés.

Deux aviateurs alliés récupérés près de Plouguin.

Le 26 décembre 1942, Gilbert WHRIGT, aviateur américain, tombait en parachute au lieu dit Larivanant, en Plouguin. Caché par M. SÉNÉ, fermier au Scao pendant trois jours, il fut ensuite pris en charge par Mlle Yvonne TROMELIN qui l'hébergea durant trois mois au moulin de Pont-Ours, excepté quelque temps passé à Plouguerneau, chez Mme et Mlle LE GOT, mère et sœur de Mme TROMELIN.

Conduit par la suite en Suisse par le docteur MAZÉ, l'aviateur américain se vit refouler à la frontière. M. Jean TROMELIN fils le prit à son tour en charge jusqu'à la filière de Paris...

Le 16 avril 1943, c'est au tour d'un avion anglais d'être abattu. Son pilote, Peter LEFÈVRE, fils du maire de Canterbury, tombait avec son parachute, à Ty-Coz, au bourg de Plouguin. Une foule de curieux l'entoura ; il parvint cependant à gagner un petit bois et à éviter une patrouille allemande venue du château de Lesven, et mise sur une mauvaise piste par Henri MAZÉAS.

Récupéré par MM. ABJEAN, fermier à Keroulidic et PUZIN qui le nourrit, l'hébergea et l'habilla, il fut conduit, le 18 avril au soir, après avoir été photographié par M. PLOUET, chez M. TROMELIN, à Pont-Ours.

Le 19, il passa chez Mme MADEC, à Prat-ar-Coum, avant d'être mené par Paule et Jean TROMELIN, à Plouguerneau, chez Mlle LE GOT.

Il devait finalement être acheminé sur la filière de Paris par le fils TROMELIN.

Lettre de M.J.K. à laquelle était jointe. une coupure de presse, non datée.

Obsèques d'aviateurs alliés.

Le 8 août 1943, à Saint-Jean-Trolimon, eurent lieu les obsèques de l'aviateur américain G. SIMONS, tombé deux jours auparavant. Quatre cents personnes environ étaient massées sur le parcours du convoi que les Allemands avaient interdit à la population de suivre. Un détachement de la Wehrmacht rendait les honneurs.

Hanvec-Vichy direct

ou l'évasion d'un pilote américain en septembre 1941^{ek}

Vers la mi-septembre 1941, en fin d'après-midi, M. Joseph RAGIL, qui jardinait près de la route de la Gare à Hanvec, aperçoit un avion en difficulté, puis un parachute descendre à l'aplomb du lieu où il se trouve. Le voyant déporté par le vent, il court à travers champs, persuadé qu'il s'agit d'un aviateur allié en détresse.

Quelques minutes plus tard, J. RAGIL le découvre dans un fossé profond, abrité par des branchages. Le mot « Good », une poignée de main rompent la glace.

Au même moment apparaît Jean CORRE qui déclare le prendre en charge et aller le cacher.

Le pilote n'est autre que le lieutenant Robert Edward SMITH, un Américain engagé dans la R.A.F., son pays n'était pas encore en guerre.

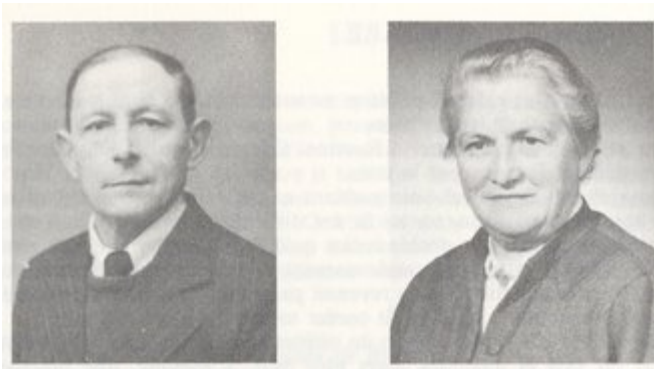
Guidé par François CADEC, de Kerancuru, qui a pris le relais de CORRE, il arrive à la ferme de Nellach, dans l'accueillante famille MÉNEZ, où l'un des fils, normalien, parle anglais.

On décide de le cacher dans un champ de genêts, car les Allemands battent la campagne, à sa recherche, et il serait dangereux de le garder à la ferme même. Marie MÉNEZ et son frère Charles se chargent de le ravitailler même en cigarettes. La nuit, il la passe à Toulbroën-Vian, chez leur cousin, Yves MÉNEZ.

Mais il est bientôt pris en charge par Joseph LE CANN, de « Libé-Nord »^{el}, qui le ramène chez lui. Joseph LE CANN, fils aîné de ce dernier, qui a alors quatorze ans, voit donc arriver un grand gaillard de vingt-trois ans, pâle, aux yeux bleus, aux cheveux ondulés. Son vocabulaire se limite à deux bribes de phrases : « Auprès de ma blonde », captée au mess des aviateurs français des F.F.L., et « c'est fait chance » pour dire merci.



L'aviateur américain R.E. SMITH avec, à sa gauche, J. LE CANN et son frère Y. LE CANN, alors postier à Roanne.



Mme et M. ROUAT qui ont organisé le départ de SMITH de Quimper et son passage en zone libre. « Il avait mangé le dernier lapin du clapier et dévoré notre dernier pot de confiture », nous a dit Mme E. ROUAT (à Hanvec, à l'époque).

Mais laissons la parole à M. Joseph LE CANN fils : « Maman a logé Bob dans la chambre que je partage avec mon frère et où un tableau noir facilite notre conversation. Nous nous installons à côté, dans la chambre de notre petite sœur, âgée de sept ans.

« Je me souviens qu'avec Bob nous regardions, derrière les persiennes, passer les Allemands se rendant ou revenant de la gare. Je vois encore le geste qu'il faisait en mettant ses poings bout à bout ; il avait déjà eu affaire à eux plusieurs fois dans le ciel.

« Justement, le jour de sa chute, il escortait, avec d'autres chasseurs, des bombardiers exécutant un raid sur Saint-Nazaire. L'opération fut perturbée par des tirs très denses de D.C.A. et par la chasse ennemie, si bien qu'arrivée à la pointe de Bretagne l'escorte manquait de carburant pour franchir la Manche. Les bombardiers ont continué seuls ; pour les Spitfire, une seule issue, la chute !

« Quand il faisait sombre, Bob venait prendre un "bol d'air" et marcher un peu dans le jardin... Certains soirs, ça tonnait sur Brest et on entendait le ronronnement des escadrilles dans la nuit que fouillaient les projecteurs.

« Pendant ce temps, mon père s'activait à trouver une filière d'évasion. Pas facile.

« Enfin grâce au précieux concours de la belle-mère d'une institutrice d'Hanvec, Mme ROUAT, de Quimper, une possibilité de passage en zone libre est trouvée par l'intermédiaire d'un négociant en vins de Libourne, M. PEYRAT-CHAIZE, avec qui il faudra entrer en contact par ce mot de passe : "Qui paiera la chaise à l'église ?".

« Le problème des papiers n'a pas été résolu. Pas question d'essayer d'en obtenir à la mairie d'Hanvec. Tant pis. Mais il lui faut au moins des vêtements à sa mesure pour le voyage. Il est grand. C'est un problème... de taille à résoudre. Mon père pense au docteur BOURHIS, du Faou, très grand, lui aussi, et en qui on peut avoir confiance.

« D'accord ! il fournira le costume. J'en prends livraison auprès de Mme BOURHIS, au manoir-école de Kerliver. Elle me remet en plus une caissette de bois contenant quelques conserves, en me disant : "Ils en auront besoin ; souhaite-leur bon boyage !".

« Le départ est fixé au 1^{er} octobre. Pour que l'opération réussisse, Bob devra passer pour sourd-muet. Pas d'autre solution. Après les

adieux, départ au premier train du matin, direction Quimper.

« A l'arrêt de Châteaulin, l'officier américain aide un soldat allemand à hisser son sac et s'entend dire : "Danke !".

« A Quimper, Mme ROUAT les héberge chez elle. Il est probable que le contrôleur du train pris le lendemain était au courant (*note* : M. ROUAT était cheminot).

Jusqu'à Bordeaux, rien à signaler, mais par contre, dans cette ville, un contrôle, sur un pont, je crois. Pas question de faire demi-tour. Emotion : il faut croire qu'on n'arrêtait pas tout le monde ! Direction Libourne, contact avec M. PEYRAT-CHAIZE qui les fera embarquer le lendemain, avec des gens se rendant aux vendanges, vers la ligne de démarcation.

« C'est là qu'un passeur les aidera à pénétrer en zone dite libre, la nuit suivante, non sans avoir entendu les gardes allemands et leurs chiens.

« ... Mon père avait un frère, postier à Roanne. Craignant qu'à Vichy la surveillance ne soit plus grande, ils gagnèrent Roanne par le train.

« Bob se reposa chez son nouvel hôte pendant que son fidèle compagnon reprenait le train pour Vichy. Au consulat américain, on lui fit des difficultés : le consul était absent, les bureaux fermés, etc. Ce n'est que lorsqu'il se décida à dire qu'il s'agissait d'un de leurs compatriotes que la porte s'ouvrit toute grande et que, miraculeusement, le consul descendit quelques instants plus tard pour l'accueillir, et comment ! Il n'en revenait pas qu'un père de famille ait pu courir tant de risques pour sauver un homme. Et il se fit conter toute l'histoire en détails.

Le consul s'appelait MACARTHUR, neveu du célèbre général Douglas MACARTHUR.

« Rendez-vous fut pris et quelques jours plus tard, à Roanne, une limousine arriva pour embarquer l'évadé. Pour lui, "ça" se présentait bien, mais pour son sauveteur restait à regagner Hanvec.

« En utilisant un télégramme adressé à son frère et en le falsifiant, il obtint une autorisation de quitter la zone libre et revint à la maison.

« Je n'ai jamais pensé lui demander si on lui avait remboursé le billet de train de son protégé – et le sien.

« Arrêté une première fois le 1^{er} mai 1944, pendant quarante-huit heures, soupçonné (à juste titre) d'être chef d'un groupe de Résistance, il l'est à nouveau le 28 mai, à deux heures du matin. Cette fois, j'entendis SCHAAD, du Kommando de Landerneau, lui demander : "Et l'aviateur américain ?".

« Jean CORRE était passé par là. Après un séjour dans les geôles du Kommando de Landerneau, puis de Pontaniou et de Rennes, il s'évada le 4 août 1944 à Saint-Mars-du-Désert, en Loire-Atlantique, du train qui le menait vers les camps de la mort.

« Un monument près de la voie ferrée rappelle que quatre de ses compagnons d'évasion sont tombés là... »

La Répression.

Arrestation de Mme KERVELLA Marie-Françoise, née MOCAER

Nous avons mentionné l'arrestation, le 9 mars 1944 (page 284, volume I) de Guy LE GOFF et de son cousin Paul KERVELLA, au 7 de la rue Victor-Hugo, à Brest. En même temps qu'eux, les Allemands arrêtaient Mme Marie-Françoise KERVELLA, mère de Paul. Elle fut internée jusqu'au 14 juin 1944.

Déportés quimpérois

Pierre KERDRANVAT, O.S.-F.N. (t. I, p. 317), est déporté rentré. Alain QUINIOU, communiste arrêté en 1941 par la police de Vichy, déporté par les Allemands, décédé à Mauthausen, Pierre LE GARREC, chef de bureau à la mairie de Quimper, décédé à Neuengamme. D'autres seraient à citer, certains, arrêtés hors du département. Ainsi Victor GLOANEC (rentré).

Prisons quimpéroises

Mme Louise JAOUEN-JAFFRÉ, infirmière et résistante, a été citée pour son dévouement à l'égard des prisonniers de Saint-Charles à Kerfeunteun.

On pouvait voir aussi Mlle DE COATGOURÉDEN, infirmière de la Croix-Rouge, monter tous les jours la côte menant à la prison Mesgloaguen, poussant une vieille voiture d'enfant contenant le pain et le pâté offerts par la boulangerie MOËNNER et la charcuterie

QUÉAU. Un « droit commun », cuisinier à la prison, avait eu l'idée de refaire le bandage des roues de la poussette avec du raffia.

Après une interruption due à des sanctions collectives prises contre les prisonniers (attaque des deux prisons par la Résistance), Mlle DE COATGOURÉDEN trouva, le 4 août, une ambiance indescriptible dans la cour de l'établissement autour du gardien-chef GAGNE. Tandis que les prisonniers précédemment sous la surveillance des Allemands s'étaient éclipsés, d'autres rentraient, arrêtés par la Résistance.

Prisons de Brest

L'école « Bonne-Nouvelle », siège de l'antenne de la Gestapo :

Hippolyte KERDRAON, qui y faisait des remplacements comme chauffeur, était agent de « Défense de la France », recruté par BROCH, dit « Florette » (cf. livre « J'avais des camarades »), et Pierre BERNARD dit « Robin ».

Le 24 mars 1944, alors qu'il tentait de fuir avec une valise contenant des vêtements civils et militaires allemands, il fut abattu dans le couloir de sa maison, rue Michelet.

Anne-Marie STÉPHAN née SAOUZANET, de « Défense de la France », arrêtée le 22 mars 1944, a été gardée au poste Kléber, mais l'on perd sa trace (« Le Finistère dans la Guerre », t. I). C'est à « Bonne-Nouvelle » que Mme KERVELLA (Anna) a pu converser, la dernière, avec elle au travers d'une cloison. Elle a disparu vers le 7 juin.

C'est encore à « Bonne-Nouvelle » que Robert CRUAU fut blessé mortellement le 4 octobre 1943 alors qu'il tentait de s'évader. Il avait été arrêté avec d'autres militants du « Front Ouvrier » : Yves BODÉNEZ, Gérard TRÉVIEN, André DARLEY, Henri et Georges BERTHOMÉ, Eliane RONEL, tous déportés.

Les femmes dans la Résistance à Quimper

Outre celles qui sont déjà citées dans les deux tomes du « Finistère dans la Guerre » : Mme Joseph HENRIOT, qui hébergea des aviateurs alliés : « Micheline », instructeur de sabotage, des réunions de Résistants... Mme PENTHER, épouse du médecin

quimpérois : aide aux agents du Réseau C.N.D.-Castille, aux aviateurs alliés, aux maquis... Mme NARGEOT, hébergement de divers clandestins, aviateurs... Mlle Geneviève PHILIPPON hébergea Raoul COLAINCOURT (Camors) qui préparait avec Pierre PHILIPPON un départ par Camaret, puis les Américains Russel BROCKE et Carl FLOYD, un radio, M. PRUVOST... Les religieuses du couvent de la Providence qui acceptèrent en dépôt en 1940 le drapeau du 118^e R.I., reçurent des prisonniers évadés, firent des liaisons pour la Résistance...

La fin de Georges MELOU

« BLAISE, agent de police à Brest, avait été condamné à mort par la Résistance pour son attitude envers les patriotes. Manqué une fois près du Grand-Port, Georges MÉLOU avait alors été chargé de l'abattre.

« Un jour de fin mai ou de début de juin 1944, je suis allée montrer à Georges où était, à Poul-ar-Bachet, le jardin de BLAISE.

« Le mardi après le 14 juillet, BLAISE qui ne connaissait pas MÉLOU, le rencontra rue Saint-Marc, à la hauteur de la rue Magenta, alors qu'il se rendait dans son jardin.

« Georges lui tira dessus, le blessant mortellement. Mais BLAISE, toujours armé, même en dehors du service, dans un dernier sursaut abattit Georges.

« Les deux corps furent transportés au 45 de la rue Saint-Marc, en attendant d'être transférés à la morgue, rue Traverse, où je les ai vus dans l'entrée.

« Personne n'a su quand Georges a été inhumé. Nous avons toutefois retrouvé sa tombe à Kerfautras et elle a toujours été fleurie.

« Yvette DOLLET et moi avons aussi trouvé la tombe de BLAISE au même cimetière. Une superbe couronne était cravatée d'un ruban tricolore.

« Sur la tombe de mon frère, au cimetière d'Yvry, après qu'il fut fusillé au Mont-Valérien, et après avoir d'abord passé entre les mains de BLAISE, au château de Brest, le gardien du cimetière m'avait recommandé de ne pas mettre de ruban tricolore : « Les Allemands ne l'acceptent pas ! » avait-il précisé.

« Nous allons voir le gardien du cimetière de Kerfautras et lui racontons la chose.

« Attendez le second son de cloche, avant la fermeture, et enlevez alors le ruban, ni vu, ni connu.

« Ce qui fut fait. »

Lettre de Mme Yvonne ROPARS, sœur de Joseph ROPARS
fusillé au Mont-Valérien, le 17 septembre 1943.



La Penfeld et Recouvrance

Bibliographie

- ARON (Robert), *Histoire de la Libération*, juin 1944-mai 1945, Paris, Fayard, 780 p.
- BAUDOT (Marcel), *Libération de la Bretagne*, Hachette, 1973, 223 p.
- BOHEC (Jeanne), *La Plastiqueuse à bicyclette*, Mercure de France, Mayenne, 1975, 240 p.
- CHAMMING'S (Mme), *Marie-Claire*, « J'ai choisi la tempête », Paris, France Empire, édit., 1965, 376 p.
- CHAPALAIN (Chanoine J.-L.), *Lambézellec pendant le siège de Brest*, 7 août-18 sept. 1944, Brest, I.C.A., s.d., 160 p.
- CLÉMENT (Georges), *Ceux de la première heure*, Quimper, éd. Ménez, 1946, 105 p.
- COSSIRA (Henry), *A travers les départements meurtris : le Finistère*, Paris, éditions « La France au Combat », 1948, 298 p.
- DANTEC (François), *La belle vie et la mort tragique de l'abbé Jean Suignard (1920-1944)*, Quimper, Guivarch, édit., 1947.
- DURANDET (Christian), *Les maquis bretons*, Paris, France Empire, 1973, 268 p.
- ÉVEN (Cdt), *Rapport d'activité du 25e corps d'armée allemand en occupation en Bretagne (1940-1944)*, château de Vincennes, 1978, 436 p., cartes.
- FAHRMBACHER, *Lorient*, éd. à Veissenburg (trad. J. AUBERTIN), Lorient.
- GUÉRIN (Alain), *La Résistance*, t. V, Paris, Club Diderot, 1976, 434 p.
- GUILLERM (E.), *Le Siège de Brest*, « Historique de l'activité médicale et de l'organisation sanitaire », Enseignements thérapeutiques et techniques, Brest, I.C.A., 1946, 58 p.
- JAOUEN (Yves), *Septembre 1939-septembre 1944*, « De Saint-Marc à Brest », *Télégramme de Brest*, s.d., 144 p.
- KERLO (Marie), *Ceux-ci n'ont pas rampé (1940-1944)*, imp. Orphelins Auteuil, 1944, 246 p.
- KERLYVE (J.), *Trois frères... parmi d'autres*, Quimper, Le Goaziou, 1948, 157 p.

- KERVERN (A.), *Le Siège de Brest à Lambézellec*, Brest, Librairie Le Breton, 1950, 200 p.
- KUBY (Erich), *Nur Noch rauchende Trümmer* (Plus que des ruines fumantes), 1959.
- LAFFERRE (Dr Max), *Le Siège de Brest*, Quimper, Le Goaziou, édit., 1945, 164 p.
- LE BARILLEC (Bertrand), *Les Talus de la révolte*, Brest, 1966, 222 p.
- LE BOTERF (Hervé), *La Bretagne dans la Guerre*, Paris, France-Empire, t. III, 1971, 764 p.
- LE ROUX (Roger), *Le Morbihan dans la Guerre*, Mayenne, 1978, 672 p.
- MARZIN (Paul), *La Feuille étoilée*, Morlaix, 1978, 200 p., dessins de l'auteur.
- MICHEL (Henri), *Histoire de la Résistance en France*, Collection « Que sais-je ? », P.U.F., 1969.
- MICHEL (Henri), *Bibliographie critique de la Résistance*, I.P.N., 1964, 224 p.
- NOVICH (Peter), *The Resistance versus Vichy*, "The Purge of Collaborators in liberated France", New-York, Columbia University Press, 1968, 246 p.
- OUZOULIAS (Albert), *Les Bataillons de la jeunesse*, Paris, éd. Sociales, 1967, 495 p.
- PÉRENNÈS (Chanoine), *Aviateurs alliés et journées tragiques de la Libération en quelques localités du Finistère*, Rennes, 1946.
- PIRIOU (Chanoine), *Cinq siècles d'histoire locale*, « Saint-Marc de 1469 à 1947 », Brest, I.C.A., 1947, 60 p.
- RAMCKE (général Bernhard-Hermann), *Fallschirm Jager Damais und Denach*, Francfort, Lorch édit., 1951.
- SOREL (Jean-Michel), *Sur Brest, ces jours-là, août 1944*, collection Baroud, 1968, 220 p.
- TILLON (Charles), *Les F.T.P.*, Paris, Julliard édit., 1962, 688 p.
- TRIGON (Jean de), *La Guerre à Morlaix*, Imprimerie Nouvelle, 1947, 53 p.

REVUES ET JOURNAUX CONSULTÉS

- *Cahiers de l'Iroise*, 1961 (n° 4), 1962 (n^{os} 3 et 4), 1964, (n° 1), 1967 (n° 2).
- *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, 1963, (n° 49), 1971 (n° 81) et 1980 (n° 117).
- *Revue historique de l'Armée* – N° 3, 1970.
- Journaux : *Action Laïque du Finistère*, *Dépêche de Brest et de l'Ouest*, *Humanité-Dimanche*, *L'Aurore*, *Le Breton socialiste*, *Ouest-Eclair*, *Ouest-France*, *Ouest-Matin*, *Le Télégramme*.

Nous tenons à remercier vivement les personnes suivantes qui nous ont aidés dans notre tâche, nous confiant documents ou photographies.

MM. René SCORDIA, René GUÉZENEC, Jean GRALL, René LAURENT, Louis LANNURIEN, Jean CALVEZ, docteur Louis LE PAPE, (Quimper), Georges HOTTE (Quimperlé), Louis QUÉNÉHERVÉ (Rosporden), Albert KERMORGANT (Fouesnant), Bernard KERGOURLAY (Elliant), Auguste LE GUILLOU (Port-Launay), René PICHAVANT (Douarnenez), Mme PODER-SEZNEC (Quimper). Les photographes Etienne LE GRAND (Quimper), Louis LE MERDY (Concarneau), François LE MAIGRE (Carhaix), F. PÉTILLON (Rosporden), Colonel MOREL (Lorient), Neville WOOD (Angleterre).

Mme Jeannette CHARPENTIER (Châteauneuf-du-Faou), MM.J.-P. DÉNIEL, René SALAÜN, Raphaël GUILLOU, Gérard CHEVALIER, Pierre PÉRON, Yves CARIOU, HENRIETTE (Brest), Louis KERVELLA, Joseph LE CANN (Hanvec), Marthe LE CLECH (Morlaix), docteur LE Duc (Morlaix), LE LEVIER (Agde), Daniel TRELLU (Saint-Hernin), Emile COTTON (Poullaouen), Jean PERSON (Landerneau), Yves COLIN (Ploudalmézeau), colonel Yves LE GALL (Baden-Baden), André GAULTIER (Saint-Avertin, Chambray-les-Tours), Mme et M. Emile ROUAT (Quimper).

Dans le tome I figuraient quelques photos de la collection de M. Bernard HOLLEY de BREST.

Nos remerciements vont aussi à M. Henri MICHEL qui nous a fait l'honneur d'écrire une préface, au Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, aux Archives départementales, aux Archives municipales de Brest.

INDEX DES NOMS DE LIEUX figurant dans l'ouvrage

Agen

Alger

Angoulême

Argentan

Argol

Arzano

Audierne

Augsbourg

Auray

Baden-Baden

Bannalec

Baye

Bénodet

Berrien

Beuzec-Cap-Sizun

Beuzec-Conq

Bodilis

Bohars

Bolazec

Bordeaux

Botsorhel

Boulogne-sur-Mer

Brasparts

Brélès

Brennilis

Brest

Briec

Brignogan

Bubry

Buchenwald

Callac
Camaret
Carantec
Carhaix
Carnoët
Casablanca
Cast
Castelnau-sur-l'Auvignon
Champigny
Châteaubriant
Chateaulaudren
Châteaulin
Châteauneuf-du-Faou
Cléden-cap-Sizun
Cléden-Poher
Cléder
Clohars-Carnoët
Clohars-Fouesnant
Coatméal
Collorec
Combrit
Commana
Compiègne
Concarneau
Condom
Coray
Crozon

Dachau
Daoulas
Dinéault
Dirinon
Dora
Douarnenez
Duault

Edern
Elliant
Ergué-Armel
Ergué-Gabéric
Esquibien

Ferryville
Figeac
Flossenburg
Fouesnant

Garlan
Glomel
Gouesnou
Gouézec
Goulien
Goulven
Gourin
Gourlizon
Groix
Guelmeur (Fort)
Guéméné
Guengat
Guer
Guerlesquin
Guiclan
Guilers
Guilligomarch
Guimaëc
Guimiliau
Guipavas
Guipronvel
Guiscriff
Guissény

Hanvec
Hennebont

Ile de Batz
Ile de Molène
Ile d'Ouessant
Ile de Sein
Ile Tudy
Irvillac

Josselin

Kerfeunteun
Kergloff
Kernilis
Kérien
Kerlaz
Kemével
Kemouès
Kersaint-Plabennec

La Feuillée
La Forêt Fouesnant
Lambézellec
Lampaul-Guimiliau
Lampaul-Plouarzel
Lampaul-Ploudalmézeau
Landéda
Landelèau
Landerneau
Landévennec
Landivisiau
Landrévarzec
Landudal
Landudec
Landunvez
Langeais
Langolen
Langonnet
Lanhouarneau

Lanildut
Lanmeur
Lannéanou
Lannédern
Lannilis
Lannion
Lanriec
Lanrivoaré
Lanvénegen
Lanvéoc
La Roche-Maurice
La Rochelle
Laz
Le Bourg Blanc
Léchiagat
Le Cloître-Pleyben
Le Cloître-Saint-Thégonnec
Le Conquet
Le Drennec
Le Faou
Le Faouët
Le Folgoët
Le Guilvinec
Le Juch
Le Mans
Lennon
Le Ponthou
Le Relecq-Kerhuon
Lesconil
Lesneven
Le Tréhou
Le Trévoux
Leuhan
Lille
Loc-Brévalaire
Locmaria-Berrien

Locmaria-Plouzané
Locmélar
Locronan
Loctudy
Logonna-Daoulas
Londres
Lopérec
Loqueffret
Lorient
Lothey

Malestroit
Mahalon
Mauthausen
Meilars-Confort
Mellac
Melrand
Melgven
Mérignac
Meslan
Mespaul
Milizac
Moélan-sur-mer
Montbarey (Fort)
Montluçon
Morlaix
Motreff

Nantes
Neuegamme
Névez
Nuremberg

Parigné-Le-Polin
Paris
Paule
Pencran

Penfeld (Fort)
Penhars
Penmarch
Perret
Peumerit
Plabennec
Plestan
Plévin
Pleyben
Pleyber-Christ
Ploaré
Plobannalec
Ploërmel
Ploéven
Plogastel-Saint-Germain
Plogoff
Plogonnec
Plomelin
Plomeur
Plomodiem
Plonévez-du-Faou
Plonévez-Porzay
Plozévet
Plouarzel
Plouay
Ploudalmézeau
Ploudaniel
Plouédern
Plouégat-Guérand
Plouénan
Plouescat
Plougasnou
Plougastel-Daoulas
Plougonven
Plougoulm
Plouguemeau

Plouguin
Plouhinec
Plouider
Plouigneau
Ploujean
Ploumoguer
Plounéour-Lanvern
Plounéour-Ménez
Plounéour-Trez
Plounéventer
Plounévézel
Plounévez-Lochrist
Plourach
Plourin-Morlaix
Plourin-Ploudalmézeau
Plouvien
Plouvom
Plouyé
Plouzané
Plovan
Plozévet
Pluguffan
Pluméliau
Plymouth
Pont-Aven
Pont-Croix
Pont-de-Buis
Pontivy
Pont-l'Abbé
Porspoder
Port-Launay
Port-Louis
Pouldavid
Pouldergat
Poullan-sur-mer
Poullaouen

Primelin
Primel-Trégastel

Quéménéven
Querrien
Questembert
Quimerch
Quimper
Quimperlé

Ravensbruck
Rédéné
Redon
Rennes
Riec-sur-Belon
Roanne
Roscanvel
Roscoff
Rosnoën
Rosporden

Saint-Amand-Montrond
Saint-Brieuc
Saint-Caradec
Saint-Coulitz
Saint-Derrien
Saint-Divy
Saint-Eloi
Saint-Frégant
Saint-Gildas-des-Bois
Saint-Gléen
Saint-Goazec
Saint-Hernin
Saint-Jean-du-Doigt
Saint-Jean-Trolimon
Saint-Laurent (maquis)
Saint-Lô

Saint-Malo
Saint-Marc
Saint-Marcel
Saint-Martin-des-Champs
Saint-Méen
Saint-Nazaire
Saint-Nic
Saint-Nicolas-du-Pélem
Saint-Pabu
Saint-Pierre-Quilbignon
Saint-Pol-de-Léon
Saint-Renan
Saint-Rivoal
Saint-Sauveur
Saint-Ségal
Saint-Servais
Sainte-Sève
Saint-Thois
Saint-Thurien
Saint-Urbain
Saint-Yvi
Santec
Scaër
Scrignac
Sibiril
Sizun
Spézet

Telgruc
Toureh
Trébabu
Tréboul
Treffiagat
Tréflaouéan
Tréflévénez
Tréfléz

Trégarvan
Tréglonou
Trégourez
Tréguennec
Trégunc
Trémel
Tréméoc
Tréméven
Tréogat
Tréouergat

Vannes
Vichy

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

figurant dans l'ouvrage.

Abalain Albert
Abeille Valentin
Abiven François
Abiven Yves Jean
Abiven, Yves-Marie
Abjean
Abjean Pierre
Adam François
Adam (Mme)
Adam Marcel
Aguillard François
Alaterre
Alba Robert
Albert Corentine
Albert (Adj.)
Alesh (Abbé)
Alexander
Allain
Allanic (pharm.)
Alix G.
Alix Guillaume
Allard (Gén.)
« Aloès »
Allaire (Lieut.)
Aminot
Amouroux
Amps, Jean
Ancelot
Anderson Samuel

André (dent.)
André « Le Parisien »
André Hervé
Angéli (Cap.)
Anthoine
Antoin
Antoine (Adj)
Appéré
Appéré Paul
Arhan Jacques
Arhan Noël
Arnal Franck
Arnould (Col.)
Arnous Guy
Aron (R.)
Arridon André
Arridon Henri
Arridon (père)
Arzel Georges
Arzur Marie-Jeanne
Aubé Francis
Aubert Yves
Aubertin (C.-F.)
Aubry (D^r)
Audibert (Gén.)
Audigou
Audren de Kerdrel (J)
Audrézet Jean
Andrieux (Mlle)
Auffret
Auffret Anne-Marie
Auffret Georges
Auffret Jean
Auffret (pharm.)
Auffret Pierre

Aunis Georges
Aurégan
Autret Alain
Autret Hervé
Autret Yves
Autrou (Cdt)
Avril Xavier
Ayrat Jean

Baal
Baccon Georges
Bachus Edward
Balbous (Abbé)
Balch Hippolyte
Balch Jacques
Balem Henri
Balem Yves
Baler Eugénie
Balès François
Baller François
Baloy (Adj.)
Barach (Cap.)
Baraër Jean
Barbarin (sœurs)
Barbe Edouard
Bardu Paul
Bargain Antoine
Bargain Sébastien
Barillec Yvon
Bariou
Bariou (Mme)
Bariou Jean
Bariou Yves
Bariou Yvon
Baron Corentin
Baron (L. de V.)

Baron Pierre
Baron (vétér.)
Bartel Willi
Baudet (D^r)
Baudic Mathurin
Baudot Marcel
Baudouin
Baudré Louis
Bauguion Louis
Beaujan Georges
Beaumariage
Beusseret Edmond
Bécam Alain
Béchenec Corentin
Béchenec Jean
Béchu Pierre
Becker (Cdt)
Bédéric Bernard
Bédéric Guy
Beggi
Bégoc François
Belbéoch (Cap.)
Belin (D^r)
Bellan Maurice
Bellec Denis
Bellec François
Bellec (J.-B)
Bellion (nég.)
Béniat Emile
Benoit (D^r)
Benoit Guy
Benoit Yves
Berger Gilbert
Berger Marc
Berlivet Jean

Bernard Alain
Bernard Eugène
Bernard François
Bernard (F.-M.)
Bernard Gabriel
Bernard Jean
Bernard Jean-Aug.
Bernard Jean « Égalité »
Bernard Louis
Bernard (maire)
Bernard Marcel
Bernard Pierre
Bernard Yves
Bernat
Beric Jean
Berrou (Cap)
Berrou Georges
Berrou Louis
Berrou Pierre
Berry Logan
Berth Yves
Berthaud
Berthéléme (Jean-Guy)
Berthéléme Jean-Louis
Berthelot François
Berthomé Georges
Berthomé Henri
Berthou Alain
Berthou Eugène
Berthou Louis
Berthou Yves
Berton
Bervas Jean
Bervoas Claude
Bescond Jean
Bescond Simone

Besnault
Beulze Jacques
Beuzit François
Bévin Yves
Beyer Jeanne
Bian Jean
Bicrel Georges
Bidault (Lieut.)
Bideau
Bideau Henri
Bideau Louise
Bideau Paul
Bienvenue Maurice
Bienvenu
Biger Auguste
Biger Théodore
Biger Yves
Bigot Jean
Bigot René
Bihan François
Bihan René
Bihannic
Billger (lieut.)
Bilgot Youen
Billant (Cdt.)
Billon Hervé
Billoux François
Birrien Henri
Bisquay Joseph
Bizard
Bizien Jean
Blain (Adj.)
Blaise
Blathwayt (Cap)
Bleuzen Alain
Bleuzen (M. et Mme)

Bleuzen Joseph
Bleuzen R.
Blivet Solange
Bloch Yves
Bois (Ing^r)
Bocher Charles
Bocher François
Bocher Jean-Louis
Bocher Paul
Boclé Louis
Bodénan Pierre
Bodénès Etienne
Bodénès Marcel
Bodénez Yves
Bodéré
Bodet Lucien
Bodiger Louis
Bodros
Boédec Louis
Boette (Milles)
Boézennec Jean
Bohec François
Bohec Jeanne
Boissel Joseph
Bolo (D^r)
Bollaert
Bolloré Gwennaël
Bonizec Henri
Bonnaire Michel
Bontonnou Jean
Boquenay (gend.)
Borgnis-Desbordes
Borossi Jean
Borst (Col.)
Bosque André

Bossard
Bossard Ambroise « Equation »
Bossier Marcel
Bothorel Jean-Louis
Bothuan
Botros
Boucher (Gend.)
Bouchard (Mlle)
Boucher
Boucher François
Boucher Marcel
Boucher Yves
Boudic Lucien
Boudigou Yves
Boudoux Edgard
Bougion Joseph
Bouguennec
Bouguennec Louis
Boulch (Mme)
Boulch Guillaume
Boulch Robert
Boulic Joseph
Boulouard Charles
Bounoure (famille)
Bourbao
Bourbigot Henri
Bourdon Daniel
Bourdon Michel
Bourdonnec
Bourgeas Marc
Bourgineau Léon
Bourgineau-de-Vismes
Bourgoin (Col.)
Bourgot Yves
Bourhis (D^r)

Bourhis (Mme)
Bourhis Jean
Bourhis Jean-Marie
Bourhis Louis
Bourhis (off.)
Bourhis Pierre
Bourhis Yves
Bourlès
Bourlès Albert
Bourlès Henri
Bourlès Josée
Bourlès Louis
Bouroullec Pierre
Bourrières Roger, cf. Berthaud.
Bourvéau (Lieut.)
Bourvic Yves
Bouyer Fernand
Bozellec Alexandre
Brabant Guillaume
Branellec Pierre
Brasquer Pierre
Braun
Brélivet Pierre
Brélivet Yves
Brémurec Noémie
Brenner Fanfan
Brenterch Louis
Brénugat (D^r)
Breton
Breton Robert
Brette Louis
Breut Pierre-Louis
Brévini
Briand Corentin
Briand Jean

Briand Job
Briand Louis
Briand Maurice
Briand (Quimper)
Briand Yvette
Briant François
Bricon
Briec Alexandre
Briec Sébastien
Brinquin Guillaume
Broc'h François
Brocke Russel
Brossolette Pierre
Brouiller Jacques
Brousquel Joseph
Brown (Col.)
Brun (Gend.)
Brunerie Pierre
Buanic Antoine
Buanic Nicolas
Buannic Jean
Buckmaster (M.J.)
Budes de Guébriant Alain
Budes de Guébriant Hervé
Bugny (frères)
Buors (Mme)
Buors Eliane
Buors Jacqueline
Burckel Louis
Burel
Busson Louis

Cabellic « Fernand »
Cabillic Joseph
Cabioch Joseph
Cabon

Cabon François
Cabon Jean
Cadalen René
Cadalen René (fils)
Cadec François
Cader (Asp.)
Cadic Eugène
Cadiou André
Cadiou (C.D.L.)
Cadiou Emile
Cadiou Jean
Cadiou Jean-Marie
Cadiou Joseph
Cadiou Joseph (Abbé)
Cadiou Louis
Cadoret Alexis
Caérou
Caignec
Cajean Hubert
Calféter Yves
Calfeuter
Calmette A.
Calouret (Mme)
Calvar
Calvary
Calvary (Abbé)
Calvez Jean
Calvez Mathieu
Cam Maurice
Canévet Corentin
Caouren François
Cap (Mlle)
Cap (Sébastien)
Capitaine Jean (Lieut.)
Capitaine Jeanne
Capitaine Michel

Capitaine Pierre
Caradec Jean
Caradec Yves
Caraès Jean-François
Carduner Paul
Cariou
Cariou (Abbé)
Cariou Alain
Cariou Corentin
Cariou Etienne
Cariou Jean-Pierre
Cariou Joseph
Cariou Laurent
Cariou Léon
Cariou Marcel
Cariou Pierre (Abbé)
Cariou Pierre
Cariou (S/L)
Cam (D^r)
Carn (Mme)
Caro
Caro René
Caro Yves
Caroff Jean-Pierre
Carquin Charles
Carquin Paul
Carriou H.
« Cartouche »
Carrer Emile
Carron de la Carrière (V. Charron).
Carrot E.
Caruel Gilles
Carval Armand
Carval René
Cassagne Jean-Louis

Castel
Castel (Cdt)
Castel Constance
Castel (D^r)
Castel François
Castel Henri
Castel Joseph
Castel Louis
Castel Sébastien
Castel Yves
Castel-Gillet Isabelle
Castellou Philibert
Castrec Emile
Castrec Jean
Castric Thomas
Caugant Jeanne
Caugant Laurent
Caugant Marguerite
Cavalli Mario
Cavaloc (père)
Cavaloc Jean
Cedard Bernard
Celton Henri
Cessou, Baptiste
Cevaër Marcel
Chabal
Chabrol
Chadbourne P.
Chalamon Charles
Chalm Honoré
Chmming's Marie
Chancerelle Yvon
Chandon Claude
Chanot Corentin
Chapalain Hervé

Chapalain (Mlle)
Chapalain Raymond
Chapel
Charles Jean
Charles Michel
Charlot Antoine
Charpentier Pierre
Charpy (J.)
Charron (Cap.)
Château H.
Chautemps Camille
Chauvel Théophile
Chauveur
Chauvin Alain
Chenailler
Chevalier (Lt-Col.), cf. D. Trelu.
Chevillotte
Chmerler André
Chocat Marcel
Chorlay
Christien Louis
Churchill
Citharel Yves
Claireaux
Clairon Maurice
Claquin Henri
Claquin Jean
Claquin Marcel
Claquin Michel
Clech (Dém.)
Clech François
Clech Guy
Clechmine
Clechmine Jean
Clero Gustave
Cleuziat (Gend.)

Cloarec François
Cloarec François-Louis
Cloarec Jacques
Cloarec Jean
Cloarec Louis
Cloarec Martial
Cloarec Michel
Cloarec Robert
Cloarec Yves
Cloitre (D^r)
Cluyou Joseph
Coadelot (Lieut.)
Coadou Arsène
Coadou (Cap.)
Coant Armel
Coant François
Coat Marie-Louise
Coche Jean
Coeff
Coeffec Louis
Cognec Robert
Cogner Germain
Coïc Jacques
Coïc Pierre
Coïc Jean
Colaincourt Raoul
Colcanap François
Colin J.
Colin Jacques
Colin (Lambé)
Colin René
Colin Yves
Colinet
Colleter Louissette
Collin Louis

Collinet G.
Collobert (gend.)
Collorec Pierre
Combot Joseph
Combot Sébastien
Communal (Mlle)
Conan Alain
Conan Frères
Conan Georges
Conan Louis (Abbé)
Conan Pierre
Conq Michel
Coquil Francis
Coquil Hélène
Corbel François
Corcuff Jean-Marie
Corcuff Roger
Corcobe
Cornec
Cornec Jean
Cornec Pierre
Cornic Guillaume
Cornilly Job
Cornou
Coroller Pierre
Corolleur Marcel
Corre
Corre Alexis (D^r)
Corre Anne
Corre Jean
Corre Jo
Corre (Lambé)
Corre René
Corvellec
Corvès (Mme)

Cosléou (D^r)
Cosmao Alain
Cosmao Youen
Cosquer Alain
Cosquer Georges
Cosquer Louis
Cosquéric (Mme)
Cosquéric Simone
Cossec Emile
Cossec Jacques
Cossec Louis
Cossec Mathieu
Cossec Pierre
Cossec Sébastien
Cosset (Epoux)
Coste Antoine
Costiou Louis
Cotonéa Guillaume
Cotonéa-Calvez Marie
Cotten André
Cotten François
Cotten Jean
Cotten Louis
Cottin
Cottin (Carhaix)
Cottin Jean
Cotton Hervé
Cotton Yves
Cotty Yves
Coubé (Cdt)
Coudurier (J.-P.)
Coulin Yves
Couliou Antoine
Coum François
Coupa François

Coupa Grégoire
Coursin (M^e)
Courson de Villeneuve
Courtou (Col.)
Cousquer Marcel
Courtay Jeanne
Courtet (Chanoine)
Coutet Louis
Cozannet
Cozian Jean-Marie
Cozic Henri
Crabot Louis
Crastès Eugène
Cravec
Créach François
Créach Jérôme
Créau Marcel
Crédou Xavier
Creff Guillaume
Creff Jacques
Creff Pierre
Creignou
Cren Louis
Crenn André
Crenn Louis
Crenn Raymond
Créo Alain
Créo (Famille)
Créo René
Créoff André
Crolas (Mme)
Crozon Jean
Cruau Robert
Cueff René
Cumunel Joseph

Dachy Georges
Daéron Jean
Daéron (Louis d'Or)
Dagom (D^r)
Dagorn Louis
Dallow (radio)
Damoy Jean
Dampierre (Cap.)
Daniel (Mlle)
Daniel Ernest
Daniel Eugène
Daoulas Jean
Daniel Louis
Daniel Paul
Daniel (pharm.)
Daniel Pierre
Daniélou
Daniélou Benjamin
Daniélou Marie-Françoise
Danielou-Guiffan (M.F.)
Danion
Dantec (F)
Daoudal
Daoudal (Lieut.)
Daoudal Georges
Daoudal Henri
Daoudal Louis
Daouphars René
Daran
Darchen Michel
Darcillon Louis
Darley André
Dartigues (Lieut.)
D'Astier de la Vigerie Em.
Daudier Gilbert

Dauvin Jean-Marie
Daveau
David (FTP)
David (Mme)
David Yvonne
De Boissier Robert
De Cadeville
De Carville Gérard
De Coatgouréden
Decees Jacques
De Chevigné (Col.)
« Dédé le Parisien »
De Gaulle
De Guingan (sir Francis)
De Kerdrel Jean
De Kergariou
De la Chevesnerie (R.P.)
De Lagranderie
De Larminat
Delaune Auguste
De Lépineau Pierre
Délessart Hervé
Delette Ernest
Deligne (Gén)
Delisse François
Delsuc (lieut. V.)
Denic Jean
De Neuville André
De Neve Gustave
Déniel
Déniel Emilie
Déniel Léon
Déniel Pierre
Denis
Denis Marcel
Denis Rémi

Dérédec B.
De Rovin (Mlle)
Derrien André
Derrien Auguste
Derrien Francis
Derrien « Jean-Maurice »
Derrien (Mme)
Derrien Mathieu
Dervout Yves
Deshais (Comm.)
De Soyer (Col.)
Desse Georges (D^r)
Dessenon Henri
De Taisne (baronne)
De Torquat (Gén)
De Trigon Jean
De Van-Corbeil (Mlle)
Dévédec Hervé
Dévédec Hervé
Didaiier (lieut)
Didaiier Georges
Didaiier Pierre
Diffendal Albert
Dilasser (Mme)
Dilosquer
Dime (radio)
Dinasquet François
Dinne
Diquélou Pierre
Diraison
Diraison, J.R.
Diraison Raymond
Divanach Corentin
Diverrès Auguste
Dizerbo A.H.

Dizès Annick
Dollet Yvette
Donal Eugène
Donnard Anne
Donnard (D.-G.)
Donnard Jean
Donnard Jean-Louis
Donnard Yves
Donnart
Donnart Georges
Donnart Mathieu (Poussin)
Donval (pharm.)
Dopfer
Doniol (Col.)
Dornic Jacques
Dorval
Dostler (Col.)
Douguet
Douguet Jean
Douguet Pierre
Douillard (Com. Gén.)
Douillard (Mme)
Dréano Roger
Dréau Lucien
Dréau Pierre
Drechler Catherine
Dré villon Paul
Drézen
Drézen Benjamin
Drézen Pierre
Drézen Xavier
Drouglazet Marcel
Drumont
Dubois
Dubois Maxime
Dubreuil

Ducongé
Ducret Roger
Duffoir (P.R.)
Duforest
Duguay Auguste
Duigou
Dujardin (D^r)
Dulas
Dumas (Mlle)
Dumas (Col.)
Duot Alphonse
Dupoux Louis
Dupouy Auguste
Dupuy Julien
Durand Daniel
Durand Corentin
Durand Julien
Durand Henri
Durand Louis
Durand Lucien
Durand René
Duret Albert
Duret (Cap.)
Durival
Duval Bastien
Duvert (Gén.)
Dwyer Ph. (Col.)

Earnest (Gén.)
Egret (D^r)
Eisenhower
Elard
Elaud Roger
Elléouet (Mme)
Entier Charles
Eon Albert (col.)

Eraud (Cdt)
Esch (radio)
Escot Henri
Espern (Cap.)
Espinasse Baptiste
Etesse
Eusen Victor
Even (Cdt)
Even Louis
Evrard (Zeller)
Exelmans (Amiral)

Fabien
Facq François
Fagon
Fahrmbacher (W.)
Falhun
Falhun François
Falhun Robert
Famchon
Famel Marcel
Faou Alphonse
Faou Eugène
Faou Gabriel
Faou Julien
Faou Marc
Faou Roger
Faro Alavi
Faucher Bap. (Lt.-Col.)
Faucheur (Famille)
Fauchon
Faucon Robert
Favé Auguste
Favé Goulven
Favennec Roger
Favennec Yves

Féat André
Fenske
Féon Jean-Louis
Féon Louis
Fer Théophile
Fer Edouard
Fer Etienne
Fer Jean
Férec René
Ferré Jean
Fertil
Feunteun Louis
Février
Fiche François
Fichez Ary (D^r)
Fichot François
Filatow Nicolas
Fillis Frank
Fily Marcel
Finot Paul
Fiot Louis
Firmin Aimé
Firmin Yvon
Flamand Jean
Flamec
Flament Charles
Flaouter Guillaume
Flécher Christophe
Flécher René
Flécher Robert
Fleitour René
Flescou
Floch Marcel
Floch Marie-Françoise
Floch Michel

Floch Yves
Floch Yves (fils)
Floch (frères)
Floclay
Floyd Carl
Folgoas Marcelle
Folgoas Raymonde
Fonferrier (Col.)
Fonson
Fontenay Josiane
Fouillard André
Fouillat Gisèle
Fouquat Louis
Francès (Mme)
« Francis »
Franquart René
Freiwilliger (S.)
Friant Abel
Friant Hervé
Friant Michel
Froger Roger
Frontero Henri
Furet Jacques
Furic Adolphe
Furst (Col.)

Gabou
Gac Pierre
Gagne
Gainche Jean
Galès Jean
Gall Jean
Gall Louis
Gall René
Galland (Mlle)
Galland René

Gaonach Yves
Garin Jean
Garin Louis
Garin Noël
Garion (Somme Py)
Garo
Garrec André
Garrec Louis
Garrec Marcel
Gaumé (Mme)
Gauthier (D^r)
Gauvis Albert
Geffroy Rosalie
Gélébart (Mme)
Gélébart Michel
Géni Yves
Génot Eugène
Gentric Daniel
Gentric Marie-Corentine
Georgelin Jean
Georgelin René
Gerbaut Robert
Gerbes Joseph
Géreec René
Gerhardt Charles
Germe Jean
Gestin
Gestin Francis
Gestin Hervé
Gestin Patrick
Gestin Paul
Gibrat (Cap)
Giguet
« Gilbert »
« Giles »

Gilles Jean
Gillet Théodore
Giloux Yves
Giocondi Jacques
Giovonie
Giquelay Joseph
Girar (« Moreau »)
Giraud (Gén.)
Gironde
Gironde (Mme)
Glen
Glairan Jean
Gloaguen
Gloaguen Albert
Gloaguen Eugène
Gloaguen Gabriel
Gloaguen Jacques
Gloaguen Jean
Gloaguen Vincent
Gloaguen-Le-Bars (Thérèse)
Gloaguen-Guellec M.-A.
Gloanec
Gloanec François
Gloanec Victor
Goadec Marcel
Goalabré Joseph
Goaper Lili
Goarant Gouesnou
Goarin Pierre
Goarand Jean
Goarant Jean
Goas (D^r)
Goas (gend.)
Goasdoué Georges
Goasdoué Pierre

Goasglas (D^r)
Goasguen
Goasguen Jean
Goasguen (Mme)
Goavec Joseph
Gobriant François
Goebbels (D^r)
Goering
Gonidec-Tromeur (Mme)
Gonidec
Gonidec Laurent
Goraguer Léon
Gordon
Goualch Jos
Gouédec
Gouérec Roger
Gouez Christophe
Gouez Joseph
Gouézec Lili
Gouiffès Laurent
Gouiffès Yves
Gouillou Louis.
Gouletquer
Goulhen Jean
Gouriou Jean
Gourlan Pierre
Gourlaouen Charles
Gourlaouen Hervé
Gourlaouen Jean-Pierre
Gourlay Pierre
Gourlay Yves
Gourmelen Clet
Gourmelen Gilbert
Gourmelen (L.)
Gourmelen (Mme et M.)

Gourmelen Simon
Gourmelin Pierre
Gourmelon
Gourmelon Pierre
Gourret
Gourret Jacques
Gourtay
Gourvenec
Gourvenec Jeanne
Gourvil Fanch
Gourvil Yvon
Gouteau (Col.)
Goyat Alain
Goyat Denise
Goyat Georges
Goyat Michel
Grall
Grall François
Grall Guillaume
Grall (voir lebel)
Grall Jean
Grall Jean-Marie
Grall Marie-Louise
Grall Rolland
Grandin J.
Grandjean André
Grandjean Robert
Grannec Jean
Grannec Joseph
Greff Charles
Grenier Fernand
Griffin (R.-A.)
Grill (Chanoine)
Grivel (D^r)
Gross

Guédès (gend.)
Guédon Hervé
Guéguan André
Guéguen
Guéguen Aimé
Guéguen Corentin
Guéguen Emile
Guéguen François
Guéguen Henri
Guéguen Jean
Guéguen Jean-François
Guéguen Jean-Marie
Guéguen (Lieut.)
Guéguen Louis
Guéguen (Mlle)
Guéguen Milic
Guéguen (Mme)
Guéguen-Bizien (H.)
Guéguen Pierre
Guéguen René
Guéguen Yves
Guéguin Pierre
Guélaff Yves
Guénadou Pierre
Guénal
Guénal Yvette
Guénet
Guenneau Lucien
Guennecc
Guennecc
Guennecc Yves
Guennoc Adrien
Guenno Ch.
Guérin Alain
Guern Jean
Guernalec Louis

Gueuziec
Guézennec Paul
Guézou
Guichaoua Maurice
Guichard Guy
Guichoux Jeanine
Guichoux Jeanne
Guichoux Monique
Guichoux Roger
Guidal Alain
Guido Roger
Guiffant Louis
Guilcher
Guilcher Pierre
Guillemain
Guillemin Edouard
Guillerm
Guillerm Joseph
Guillerm Louis
Guillerme Auguste
Guillerme Louis
Guillermou Jean-Marie
Guilloré
Guillou
Guillou Eugène
Guillou François
Guillou Hervé
Guillou Jacques
Guillou Jean
Guillou Louis
Guillou Pierre
Guillou Raph.
Guillou Roger
Guillou (SNCF)
Guillou Yves
Guillou Yvonne

Guillou Vincent
Guilloz (Cdt)
Guinvarch Edgar
Guinvarch François
Guinvarch Jean
Guirriec
Guirriec Germain
Guivarch Alain
Guivarch François
Guivarch Yann
Guizien Louis
Guiziou
Guiziou Prosper
Guiziou (Vve)
Guiziou Yves
Guvaer (Cap.)
Guyader Corentin
Guyader Gilles
Guyader (J.-M.)
Guyader (Mme)
Guyomarch Pierre
Guyomard Jean
Gysseles Gyslain

Hirtz (Lieut.)
Hitler Adolf
Hoffmann Walter
Homo née Kersulec
« Horace »
Horellou
Houel Louis
Hors
Hourmand Pierre-Louis
Hourmant Jean-Louis
Hovey Burton
Hubert (Lieut.)

Huet Emmanuel
Huet Joseph
Hug (P.)
Huguen R.
Huiban
Huitric (L.)
Huon André
Huon Jean-Marie
Huon Pierre
Huon Roger
Huschfelder (S.)
Habasque Jean-Marie
Hach Yves
Hagnère
Hall
Hamon André
Hamon Arnaud
Hamon Georges
Hamon Marcel
Hanley Georges
Hanson Harry
Hanvic
Hardiagon
Harnais (café)
Harré
Hascöet Jean
Hascöet Lili
Hascoët Louis
Hascoët Lucien
Hascoët Pierre
Heatezs Francis
Hégélé Ernest
Héger Pierre
Heintz
« Hélène »
Hélias Alain

Hélias Charles
Hélias Jean
Hélias Marie
Hélias Pierre
Hélias Yves
Hélias-Savina (Mme)
Hellmich (Gén.)
Hello Vincent
Hélou Louis
Hémery Corentin
Hémery Jean
Hémery (not.)
Hénaff Daniel
Hénaff Joseph
Henriot François
Henriot Joseph
Henriot Philippe
Henry Emmanuel
Henry François
Henry François-Louis
Henry Roger
Hentic Louis
Henvic Jean-Marie
Héring (Mlle)
Herlédan Arsène
Herlédan François
Herlédan Yves
Herlédan Yvonne
Herman (Cap.)
Hernandez Claude
Hemandez Joseph
Hemot Jean
Herrou Yves
Herry
Herry Francis
Hervé Charles

Hervé (Gend.)
Hervé Jean
Hervé Joseph
Hervé René
Hervé Yves
Heussaff René
« Hilary »
Hingant Marcel
Hingant Roger
Hingant Yves
Hirschelder Chester

Iehle (L de V.)
Ily Yves
Inizan Alexis
Inizan Pierre

Jablonski
Jacob
Jacob Jean-François
Jacob Max
Jacob Yves
Jacolot (L de V.)
Jacq Alain
Jacq (D^r)
Jacq Pierre
Jacq Raoul
Jacq René
Jadé Alain
Jadé Yves
Jaffrain
Jaffré Louis
Jaffrenou Pierre
Jaffrès Louis
Jaffrès Roger
Jaffry Odette

Jahn (Lieut.)
Jaïn (Pharm.)
Jallu Robert
Jambou Eugène
Jameau Alfred
Jamet
Jamet Jean-Marie
Jamet (Lieut.)
Jamet Louis
Jamet René
Jan Yves
Jaquen Corentine
Jaouen (D^r)
Jaouen Jean-René
Jaouen Guillaume
Jaouen Yves
Jaouen-Jaffré (L)
Jaounet Ernest
Jaurand Marius
Jean
Jégou Corentin
Jégou Louis
Jégou (Mme)
Jestin
Jestin Joseph
Jeter John
Jézéquel (Abbé J.)
Jézéquel André
Jézéquel Auguste
Jézéquel (Lieut.)
Jézéquélou Noël
Jolivet Pierre
Jollinon
Joncour
Joncour Henri

Joncour Joseph
Joncour René
Joncourt Charles
Joncourt Henri
Jonkmann
Jorand Patrick
Jordan
Jouannic
Jourden Joseph
Jourden (radio)
Jousselin Paul
Jugeau
Julien (Abbé)
Julien François
Julien Hervé
Julien (inst.)
Julius
Junck (Gén.)

Kaan (Mme)
Kaan Pierre
Kamitschek (Cap.)
Kaumann (Col.)
Keller
Kempe Victor
Kéraudren Félix
Kéautret
Kéaval Pierre
Kéravec Alexis
Kéravec Henri
Kerbaul (inst.)
Kerboul Marie-Jeanne
Kerbouch
Kerbrat (Chanoine)
Kerbrat François
Kerbrat Gustave

Kerbrat Jean
Kerdranvat Pierre
Kerdraon Hippolyte
Kergoat François
Kerhom Jean
Kerdilès François
Kerdoncuff
Kerdoncuff Jean
Kérébel Louis
Kéréneur Eugénie
Kéréneur René
Kergoat Hervé
Kergouach François
Kergourlay Bernard
Kergourlay Yves
Kerguinou Alain
Kerhoas Louis
Kériel (Abbé)
Kerjosé René
Kerlir Théophile
Kerloc'h Jean
Kerloc'h Louis
Kerlogot Denise
Kerlyve (J.)
Kermabon André
Kermanach
Kermanach Emile
Kermarrec Jean
Kermel Marcel
Kermaol (J.-F.) (Abbé)
Kermorgant Louis
Kemaléguen
Kernaléguen Jean
Kernaléguen Léon
Kerné Jacques
Kemévez Hervé

Kerninon Michel
Kéroué-Boédec (Mme)
Kérouédan Guillaume
Kérouédan (H.)
Kerrien
Kersalé Jean
Kersalé Joseph
Kersalé Pierre
Kersébet Guy
Kersulec
Kersulec François
Kersulec Louis
Kersulec Pierre
Kersulec Rosine
Kersulec Yves
Kérusoré Joseph
Kéruzoré François
Kéruzoré Jean
Kervahut Nicolas
Kervarec Henri
Kervarec Joseph « Gaston »
Kerveillant (Cap.)
Kerveillant Corentin
Kervec (Lieut.)
Kervella Anna
Kervella Jo
Kervella Marie-Françoise
Kervella Paul
Kervévan Maurice
Kiditz (Cap.)
Kieffer (Cdt)
Kieschke Hans
« Kléber »
Knipe (Lieut.)
Knox (Cap.)
Knuttel Oho

Koenig
Komoroski Edmond
Kom
Krebs
Kron (Col)
Kruger (Lieut.)
Kuby Erich
Kuhler (Amiral)
Kutasen Georges

Labat
Lachuer (P.)
Lacut Jean
Lafferre Max
Lafolie (D^r)
Lagadec François
Lagadec Gaby
Lagadec Noël
Lagadic Louis
Lagadou Pierre (« Jules »)
Lagathu
Lagattu Tanguy
Lagoguet André
Lair
Lalanne
Lamandé Jean
Lamandé Yves
Lambert
Lamézec Louis
Lamill
Lamill Eugène
Lamoulen Alphonse
Lamour Raymond
Lancien Jean
Lancien (Mme)
Lancien Marcel

Lanciem (M^e)
Landrein Raymond
Landuré Jean-Louis
Landuré Yves
Lange
Langlois Pierre
Lannéval Albert
Lannezval François
Lannou Pierre
Lannuzel
Lannuzel (Abbé)
Lannuzel (famille)
Lannuzel Louis
Laot Jean-François
Laot Jo
Laot Robert
Laouénan Henri
Laouénan René
Lapous Joseph
Lardic (Lieut.)
Lardic Edmond
Larher Roger
Laroche Gabriel
Larmignat
Larnicol Louis
Larnicol Lucien
Larnicol René
Larreur Laurent
Larvor Pierre
Laryennat Jean-Louis
Larzul Albert
Larzul Laurent
Lasseau (époux)
Lastennet
Lastennet Emile

Latour Robert
Latuner
Laureau René
Laurent
Laurent André
Laurent (D.P.)
Laurent Gautier
Laurent Henry
Laurent Jean
Laurent Joseph
Laurent Louis
Laurent (Mlle)
Laurent René
Laurent Yves
Lautrédou (Cap.)
Lautridou
Lautrous (Adj. chef)
Lautrous Michel
Lavat Louis
Layzet Marie-Louise
Léap Pierre
Léaustic Germain
Léaustic Raymond
Le Bail
Le Bail Albert
Le Bailly (Cap.)
Le Barillec Bertrand
Le Bars
Le Bars Guy
Le Bars Marguerite
Le Baumin René
Le Baut François
Le Bec François
Le Bec Laurent
Le Bel François (Cap.)
Le Ber (A.)

Le Berre Alain
Le Berre François
Le Berre Jean
Le Berre (J.J.)
Le Berre Jean-René
Le Berre (Mlle)
Le Berre Michel
Le Berre Noël
Le Berre Pierre
Le Berre Yves
Lebeurier (E.)
Lebeurier Gildas
Lebeuz Christophe
Lebigot Paul (D^r)
Le Bihan
Le Bihan Etienne
Le Bihan Jean
Le Bihan Laurent
Le Bihan Louis
Le Bihan (Mme)
Le Bihan Yves
Le Bléis Pierre
Le Bloa Jean-Marie
Le Bloch Marie-Rose
Le Boédec Jean
Le Bomin
Le Bon Jean
Le Bon Joseph
Le Bon Pierre
Le Borgne
Le Borgne (Cap)
Le Borgne Ernest
Le Borgne Jean
Le Borgne (P.)
Le Borgne Paul

Le Borgne René
Le Borgne Sébastien
Le Borgne Yves
Le Boulch François
Le Bourhis (Cap.)
Le Bourhis François
Le Bourhis Jean
Le Bourhis Philibert
Le Bozec Pierre
Le Bras
Le Bras Alain
Le Bras Corentin
Le Bras François
Le Bras Joseph
Le Bras Paul
Le Bras Pierre
Le Bras René
Le Bras Roger
Le Bras Simon
Le Breton
Le Breton (D^r)
Le Bris
Le Bris (C.)
Le Bris Emile
Le Bris Eugène
Le Bris François
Le Bris Gilbert
Le Bris Jean
Le Bris Olivier
Le Bris Roger
Le Brix Marcel
Le Brun
Le Brun Clet.
Le Brun Corentin
Le Brun Guillaume

Le Brun Henri
Le Brun Roger
Le Brun Yves
Le Cam Eugène
Le Cam Grégoire
Le Cann Joseph
Le Cann (J.) (fils)
Le Cann (Y.)
Le Carvenec (Cap.)
Leclair Georges (D^r)
Le Cléach Laurent
Le Cler Henri
Leclerc (Gén.)
Le Cloitre
Lecomte Aldéric
Le Corre
Le Corre Emile
Le Corre Henriette
Le Corre Jo.
Le Corre Louis
Le Corre Marie-Louise
Le Corre Mathieu
Le Corre René
Le Corre Robert
Le Corre Yves
Le Corvoisier
Le Coz Alain
Le Coz Georges
Le Coz Jean
Le Coz Jean-François
Le Coz Louis
Le Coz Marcel
Le Coz Yvon
Le Crane Louis
Le Cras André

Le Crenn Robert
Le Cuff Marcel
Le Cuff Yves
Ledain
Le Dain Jean
Le Dem Joseph
Le Dervouet Alain
Le Dé de la Vallée
Le Deuff Jean
Le Deunff
Le Deun Jean
Le Dez Bertrand
Le Dez Henri
Le Dilasser
Le Dimet Louis
Le Doaré Jean
Le Doaré René
Le Dœuff Corentin
Le Dœuff Jean
Le Donche Ernest
Le Dosser Jean-Joseph
Le Drézen Louis
Le Droff Jean-Pierre
Le Droff Joseph
Le Du
Le Du Charles
Le Du (frères)
Le Du Jean
Le Du Jean-François
Le Du Michel
Le Du Roger
Le Duc
Le Duc (D^r)
Le Duc (Mme)
Le Duigou René

Le Failler
Le Failler-Claustre
Le Faou Alain
Le Faou Alphonse
Le Faou Yves
Le Fay née Le Corre
Le Feunteun (F.)
Le Flamanc
Le Flao André
Le Flao Christophe
Lefèvre Peter
Le Floch
Le Floch (Abbé)
Le Floch Corentin
Le Floch Ferdinand
Le Floch Gabriel
Le Floch Georges
Le Floch Jean-Louis
Le Floch Joseph
Le Floch Loïc
Le Floch Marie-Jeanne
Le Floch Michel
Le Floch Théo
Le Flour (M.C.)
Le Foll
Le Foll Cécile
Le Fort Pierre
Le Fourn Jean
Le Friant François
Le Fur Alain
Le Fur André
Le Fur Charles
Le Fur René
Le Gac
Le Gac François
Le Gac ("Garibaldi")

Le Gac Louis
Le Gac Michel
Le Gad Jean
Le Galguen Germain
Le Gall Ambroise
Le Gall Alain
Le Gall André
Le Gall-Le Roy (B.)
Le Gall Charles
Le Gall Christophe
Le Gall Claude
Le Gall François
Le Gall Henri
Le Gall Jean
Le Gall Jean-Marie
Le Gall Yves (« Lagardère »)
Le Gall Marie-Anne
Le Gall Paul
Le Gall Pierre
Le Gall Yves
Le Gallic François
Le Galliot
Le Gallo (P.)
Le Gallo (Y.)
Le Galudec Mathurin
Le Garo Isidore
Le Garo Jean
Le Garrec Pierre
Le Gars
Le Gars Corentin
Le Gars Michel
Le Gars Pierre
Le Gars René
Le Gars Yves
Le Géval
Le Goasduff Jacques

Le Goaster (Lieut)
Le Goaziou Adolphe
Le Goaziou Marie
Le Goc Emile
Le Goc François
Le Goff
Le Goff Charles
Le Goff François
Le Goff Guy
Le Goff Jean
Le Goff Jean-François
Le Goff Joseph
Le Goff (Mme)
Le Goff Marcel
Le Goff Pierre
Le Goff René
Le Goff Robert
Le Gonidec Eugène
Le Gorgeu Victor
Le Got (Mme et Mlle)
Le Gouvello de la Porte
Le Grand Alain
Le Grand Jacques
Le Grand Jos
Le Grand Lucien
Le Guellec
Le Guellec (famille)
Le Guellec Jean
Le Guen Claude
Le Guen Gustave
Le Guen Pierre
Le Guen Yves
Le Guennec (famille)
Le Guennec (Mme)
Le Guennec Marc
Le Guennec Pierre

Le Guem
Le Guem Albert
Le Guem Corentin
Le Guem (F.M.)
Le Guem Hervé
Le Guem Jean
Le Guem Jean-Louis
Le Guem Jean-Marie
Le Guem Joseph
Le Guern Laurent
Le Guern Yves
Le Guiban Jean
Le Guiff Jean
Le Guillou Alain
Le Guillou Auguste
Le Guillou Pierre
Le Guyader Joseph
Le Guyader (radio)
Le Hamp René
Le Hénaff Antoine
Le Hénaff François
Le Hénaff (L. de V.)
Le Her François
Le Her Jean
Le Hir Daniel
Le Hir François
Le Hir Jean
Le Hyaric
Le Janne (D^r)
Le Janne (fils)
Le Janne (pharm.)
Lejeune (F.T.P.)
Le Jeune-Cuzon (Anne)
Le Jeune François
Le Jeune Jacques

Lejeune Jean-François
Le Jeune Jean-Louis
Le Jeune Marie-Louise
Le Jeune-Toullec
Le Jeune Yves
Le Joliff (D^r)
Le Lay Gilles
Le Lay Jacques
Le Lay (Vve)
Le Lec Pierre
Lélias Yves
Le Léon Louis
Le Long Jean
Le Long Mathurine
Le Louédec
Le Louédec Mathias
Le Maigre François
Le Maigre (Mme)
Lemaire Marcel
Le Mao Lucien
Le Mao Robert
Le Maout Yves
Le Méhauté (D^r)
Le Meil Pierre
Le Men André
Le Men Jean-Marie
Le Mens Yves
Le Mer François
Le Mercier Alfred
Le Mestre
Le Meur Jean
Le Meur Jean-Louis
Le Meur Pierre
Le Meur Yves
Le Merdy Louis

Le Mével
Le Minor Jean
Le Moal René
Le Moal Yves
Le Moan Hervé
Le Moan Thomas
Le Moign
Le Moign Joseph
Le Moign Jean
Le Moigne Pierre
Lemoine (D^r)
Le Monze
Le Morvan Yves
Le Mouée François
Lénat
Le Naélou Georges
Le Naour (frères)
Le Naour Pierre
Le Naour René
Le Naoures
Le Nay Youenn
Le Nerrant
Lénez Emmanuel
Le Noach Gilles
Le Noan Vincent
Le Noc Louis
Le Nogre Henri
Le Normand (D^r)
Le Nours Georges
Léon Armand
Léon Eugène
Léon François
Léon (famille)
Léon Jean-Marie
Léon Robert

Léost Hervé
Léostic Louis
Le Page Jean-François
Le Page Jean-Marie
Le Page Robert
Le Page Yves
Le Pallac Jean
Le Pape Jean
Le Pape Louis
Le Pape (D^r)
Le Pemp Jean
Le Pesque Eugène
Le Pico Félix
Le Pivert
Le Pober
Le Pors Joséphine
Le Pors Pierre
Le Port (Mme)
Le Poupon Henri
Le Poupon Yves
Le Quéau Albert
Le Quer Pierre (D^r)
Le Querré (D^r)
Le Quilliec Jean
Le Quillec-Le Jeune
Léran Joséphine
Le Ray Alfred
Le Reste Jean
Le Rhun
Le Romancer
Le Rose Pierre
Le Rouge Marius
Le Roux André
Le Roux François
Le Roux François-Marie

Le Roux Jacques
Le Roux Jean
Le Roux Louis
Le Roux Marie
Le Roux Marie-Jeanne
Le Roux Marie-Madeleine
Le Roux Maurice
Le Roux Pierre
Le Roux Raymond
Le Roux Roger
Le Roux Yves
Le Rouzic Paul
Le Roy
Le Roy André
Le Roy Alphonse
Le Roy Emile
Le Roy François
Leroy Georges
Le Roy René
Lerrant Noël
Le Rumeur Henri
Le Sauze Jules
Le Scao Yves
Le Scanff Pierre
Lescop (Abbé)
Le Scour Jacques
Le Scour (Mme)
Le Scour Simone
Le Scraigne (G.)
Le Signe Gabriel
Le Signor Charles
Lessard Guy
Le Tallec (Lieut.-Col.)
Le Tellier
Le Tollec François
Le Treste Bob

Leuret Stéphane
Levallois Christian
Levallois (G.)
Le Velly Joseph
Le Ven Sébastien
Lévénez Charles
Lever François
Le Verge André
Le Viol Corentin
Le Zachmeur, cf. Le Borgne.
L'Hallow (L.)
L'Haridon
L'Haridon Marie
L'Haridon Noël
L'Hébrellec Alain
L'Helgouarch André
L'Helgouach Sébastien
L'Hostis
L'Hostis François
L'Hostis Jean
L'Hour Jacques
L'Hour Jean
L'Hourre Paul
Lidouren Jean
Liégeois
Ligen André
Lijour Pierre
Limbour Jo
Linguest (Col.)
Liziard Louis
Loaec Adolphe
Loc'h Jean
Loello
Loret (Vve)
Loscun (radio)
Losq Jean

Losq-Burel (Mme)
Lotrian
Louarn
Louarn Henri
Loubatié
Louboutin (frères)
Louédec Mathias
Loudenslay (N.)
Louet
Louet André
Louet Pierre
Loup Jean
Lous (gend.)
Loussouarn Gabriel
Loussouarn Louis
Louvois (Lieut.)
Lovless Jay
Loyer Sylvain (Cap.)
Lozach Albert
Lozach Louis
Lozach Marcel
Lozach Pierre
Lozach Robert
Lozachmeur (époux)
Lozachmeur Pierre
Lucas André
Lucas (Cdt)
Lucas (D^r)
Lucas Eugène
Lucas Gaston
Lucas Joseph
Lucas Paul
Lucas Pierre
Lucas (Plourach)
Lucas Robert

Lullien
Luslac Marie-Jeanne
Luslac (M. et Mme)
Lusven (Cap.)

Mac Arthur
Macis Harold
Madec Claude
Madec Edmond
Madec Germain
Madec Jean
Madec Jeannie
Madec Léon
Madec (Mme)
Madec (N.)
Madec Yves
Madeleine Jean
Maguet (fils)
Maguet Jean
Mahé Corentin
Mahé Ernestine
Mahé Françoise
Mahé Marcel
Mahlmann (Gén.)
Maillet André
Maillet Jacques
Maillet (père)
Maillet Pierre
Maisonneuve Louis
Mallet Louise
Malgorn Paul
Maltret Louis
Manach
Manach Etienne
Manach Jean
Manach Louis

Manach Pierre
Mandel
Mandelbaum Ernest
Mao Hervé
Marc Louis
Marc Marcel
Marcel
Marchadour Corentin
Marchadour Henri
Marchais
Marchaix Yves
Marchand Hervé
Marchant (Cap.)
Marie (Cap.)
Marie-Edmée (Sœur)
Marianne
Marin Jean
Marina
Marrec
Marrec Claude
Marrec Jean
Marrec Jean-Marie
Marrec Yves
Marshall (H.-L.)
Martin François
Martin (« Gérard »)
Martin Michel
Martin (R.A)
Martinelli Jean
Martino
Martray
Marzin
Marzin Alexandre
Marzin Louis
Marzin Paul
Marziou Constant

Marziou René
Massé Louis
Masson
Masson Hippolyte
Masson Michel
Mast (Col.)
Mathias Alain
Mathieu
Matthiae (Amiral)
Maudire Guillaume
Mauguen Christiane
Mauguen Florent
Mazé (D^r)
Mazéas Jean
Mazéas Jean-Pierre
Mazéas Henri
Mazéas-Le-Gouil
Mazeau (P.)
Mazo Corentin
Mazo Mathieu
Méheut Maryvonne
Méhu Louis
Méhu (Mme)
Mell Jean-Louis
Meller Raymond
Mello
Mélou Georges
Ménec François
Ménec Goulven
Ménec Jeannine
Ménec Marie-Thérèse
Ménez (Abbé)
Ménez Charles
Ménez Edouard
Ménez Joseph

Ménez Paul
Ménez Pierre
Ménez Marie
Ménez Yves
Menon (Lieut.-Col)
Menou
Menou Ange
Menou Jean-Marie
Mens Joseph
Mény Louis
Mercier (Le Cléach)
Mérer Alexandre
Mériadec Jean
Merle
Mérour Auguste
Mérour « Prosper »
Merret Marcel
Merrien
Merrien Corentin
Merrien Joseph
Merrien Pierre
Merrot Yves
Mertens Théophile
Mescam
Mesmeur François
Messenger Auguste
Messenger Guillaume
Messenger (J.)
Métayer
Meudec
Mével
Mével Jean
Mével Maurice
Mével Paul
Mével née Claustre
Mévellec (famille)

Mévellec Jean
Mézou François
Mézou Yves
Michel Fernand
Michel François
Michel Henri
Michelet Louis
Michelet Marcel
Michelin (Col)
Middleton
Mignier Robert
Mignon André
Milbeau
Milbéo Joseph
Milin Claude
Milin Marcel
Millour Etienne
Millour Marcel
Millour Yves
Minou Hervé
Mirijinski
Miry Ernest
Moal Christophe
Moal Michel
Moal René
Moenner (Mme)
Moënner Marcel
Moguérou Hyacinthe
Moguérou (Cdt)
Moguérou (Mlle)
Moisan André
Mollet (Vve)
Mollet Wallie
Moller (Lieut.-Col.)
Montfort Jean-Louis
Monteil André

Montgomery
Morand Félix
Moreau Jean
Moreau Guillaume
Moreau Raymond
Morel Louis
Morel Anne-Marie
Moréna José
Morillon (Lieut.)
Morillon Pierre
Morio Jean
Morisset Pierre
Morizo'o
Morvan
Morvan Christophe
Morvan François
Morvan Jean
Morvan Louis
Morvan (Mme)
Morvan Marcel
Morvan Yves
Morvézen Pierre
Morzadec
Mostini (D^r)
Mouden François
Moudenner Louis
Moulin François
Moulin Jean
Moullec Henri
Mourrain Henri
Mourrain Yvon
Moysan Jean-Louis
Muller (Lieut)
Myodon Maurice

Nader

Nargeot (Mme)
Nat Hervé
Nédélec Daniel
Nédélec Georges
Nédélec Jean
Nédélec Joseph
Nédélec Sébastien
Nédélec Vincent-Etienne
Nédélec
Négadelle (Amiral)
Nélias (D^r)
Névez Jean
Nerzic René
Neuthot
Nicolas Bertrand
Nicolas (D^r)
Nicolas François
Nicolas Gabriel (Lieut.)
Nicolas Jean
Nicolas Joseph
Nicolas Louis
Nicolas Marcel
Nicolas Paul
Nicolas-Strullu (Marie)
Nicolas (Russe)
Niermann
Niger Paul
Nihouarn Albert
Nirma Joseph
Noach François
Noach Jean-Marie
Noël (Cdt) voir Le Janne.
Normand Jean
Normant Robert
Normant Yves

Novich Peter
Novinski Wadislaw

Odeyé (D')
Ogden-Smith (Major)
Olivier Jacques
Oliviero Jean
Ollier Henri
Ollivier Bertrand
Ollivier Edouard
Ollivier François
Ollivier-Henry (D^r)
Ollivier Jean
Ollivier (Of. des Eq.)
Ollivier Paul
Ollivier Pierrot
Olmstead M.E.
Omnès Camille
Omnès Etienne
Otto (C.C.)
Ouadec Pierre
Oushoom César
Ouzoulias A.

Page Jean
Page Yves
Pagot Marc
Pailler Jean
Palud
Palud Maurice
Panzer (Lieut.)
Pape Guy
Parcheminou Jean
Pariselle R.
Parlier Pierre
Parodi

Parquet Jacques
Pascal Baptiste
Passy-Dewavrin (Col.)
Patton (Gén.)
Paugam
Paugam Alain
Paugam Guillaume
Paugam Jean
Paugam Joseph
Paugam Lili
Paul Gabriel
Paulet
Paysant
Pédel René
Peillet
Pelleau Eugène
Pelleau Guillaume
Pellen André
Pellen Roger
Pencalet Charlotte
Pencalet Jean
Pencallet Jos
Pencreach Roger
Penhoat François
Penhoat Jean
Pennaneach Pierre
Pennarun Hervé
Pennarun Renée
Pennec (Garde ch.)
Pennec Jean (Capo.)
Pennec Laurent
Penther (D^r)
Penther Marc
Penther (Mme)
Penther Michel

Péraldi Denis
Perchec Etienne
Perchec Joseph
Pérennès (Chanoine)
Pérennès Corentin
Pérennès Jean-Louis
Pérès Charles
Pérès Jean
Pérez Guy
Perherin Yves
Perhirin Anne
Pernez Lucien
Pérodo René
Péron Alice
Péron Emile
Péron Frères
Péron François
Péron Georges
Péron Henri
Péron Hervé
Péron Jean
Péron Louis
Péron Pierre
Péron Rodolphe
Péron Roger
Perrier
Perrin Marcel
Perron Corentin
Perros Eugène
Perros Jean-Louis
Perrot
Perrot Albert
Perrot épouse Bernard
Perrot Jean (C.D.L.)
Perrot (Gourin)
Perrot Marcel

Perrot (Mme)
Perrot (Milice)
Perru Jean
Peslin (Ch. Y.)
Pétain
Pétillon Jean
Petit Bertrand
Petit René
Petitjean Jean
Péton Corentin
Petroschitzki Philippe
Peuziat Michel
Peyrat-Chaize
Peyre
Peyre Pierre
Pézennec Joseph
Pézennec Marcel « Jeannot »
Pfalher
Philippe Joseph
Philippeau René
Philippon Geneviève
Philippon Pierre
Philippot (Cl.)
Philips Gérald
Picard Fernand
Picard Lucien
Picart
Pichard Marcel
Pichavant Père
Pichavant René
Pichon Ambroise
Pichon Louis
Pichon Yves
Pichot Théophile
Piclet Léon
Picollec Yves

Piéplu
Pierlot
Pietzouka (Col.)
Piking
Pilven (D^r)
Pinaquy
Piquet Jean
Piriou (Abbé)
Piriou Germain
Piriou Jean
Piriou Jean-Pierre
Piriou Marcel
Piriou Roger (D^r)
Piriou Frères
Pirou (Mme)
Pirou Marcel
Pissivin Louis
Piton
Plassard Jean
Plassard Marcel
Plassart Jean-Marie
Plassart Joseph
Plante Roger
Pléven
Pleyber Jean-Marie
Plué Pierre
Plouet
Plouhinec Georges (Cl)
Plouhinec.Jean
Plouhinec Pierre
Plouzennec Jean
Plusquellec Simone
Plusquellec (Vve)
Pochat Albert
Pochet Jean

Pochet Lucien
Pochat Lucien
Podeur Louis
Poher (H.F.)
Poitel Max
Poitevin (Adj.)
Poitou-Duplessis (Mme)
Pondaven
Pont Jean (Cdt)
Pont Noël
Ponthou Jean
Poquet
Poquet Jacques
Poquet Jean
Porhiac Eugène
Porhiel Jean-Marie
Pors François
Portenguen Marcel
Postic Joseph
Postic Laurent
Postic (Mme)
Postic Yvon
Postollec Pierre
Potter (H.E.)
Pouchin Thomas
Pouliquen (D^r)
Pouliquen Henri
Pouliquen (ing.)
Pouliquen Jacques
Pouliquen Jérôme
Pouliquen Pierre
Poullélaouen Henri
Poupart (P.)
Poupon (Abbé)
Poupon

Poupon
Pourhiet Paul
Poussin (voir M. Donnart).
Povie (Mme)
Prado
Prat (Plourin)
Prechevin
Premel Jean-François
Prestic Henri
Prévert (J.)
Prévosto Louis
Prévosto Pierre
Prigent
Prigent (E.)
Prigent François
Prigent Jean
Prigent Robert
Prigent Tanguy
Prigent Yves
Primot
Primot Álphonse
Primot Armand
Primot Louis
Priol Jean
Pronost Laurent
Prout (Cdt)
Provostic (Cap.).
Pruvost
Pucheu
Puillandre Yves
Purnell William
Puzin

Quéau Albert
Quéau Jean
Quéau Jean-Marie

Quéau Pierre
Québriac (Aristide)
Queffélec Emile
Queffélec Marcel
Queffélec Yves
Quelféter Jean-Louis
Queffurus (Nelly)
Quéguiner Albert
Quélen Paul
Quéléver Jean
Quélivéré Hervé
Quéméner (A.)
Quéméner Pierre
Quéméner Prosper
Quéméneur François
Quéméneur Lucien
Quéméneur Pierre
Quéméneur (ing)
Quéméré Henri
Quénéa
Quenech'u Yves
Quenehervé Jacques
Quénéhervé Louis
Quentel (Sous-Lieut.)
Quentel (G.)
Quentel Jean
Quentrec
Quéquiner René
Quéré Corentin
Quéré Joseph
Quéré Louis
Querneau (Nelly)
Queyrard Jean
Quiniou Alain
Quiniou Corentin

Quiniou (D^r)
Quiniou Georges
Quiniou Roger
Quiniou (Sous-Lieut.)
Quinquis Louis
Quinquis Yves
Quintin Joseph
Quintin Raymond
Quintric François
Quiviger
Quiviger (Mme)
Quiviger Louis

Racine Gérald
Raer Pierre
Rafflé
Raganaud Mauricette
Ragil Joseph
Raguénès Reine
Ralscheurski (Lieut.-Col.)
Ramcke (Gén.)
Rannou Christophe
Rannou Jean (ing.)
Rannou Pierre
Rannou (Vve)
Raoul Guy
Raoul Joseph
Rassin Marcel.
Rauch (Gén.)
Rault Loïc
Ravaud (ing.)
Rayer
Razavet Bernard
Razer Jacqueline
Razoumouitch (W.)
Read W. (Col.)

Réaud Camille
Reeves (Col.)
Remot (Armand)
Rémot Brévini Yvonne
Rémy (Colonel)
Renaud Bérangère
Renavot François
Renouard (Mme)
Rendier Martin
Reste Jean-Pierre
Reto
Ribau (Cap)
Rivière
Rica Yves
Ricard (R.P.)
Ricard Roger
Ricco Robert
Richard Alice
Richard Jean
Richard Pierre
Ricou (Abbé)
Rincazeaux
Riou (Mme)
Riou (Mme et M.)
Riou (Radio)
Riou (Gend.)
Riou Jean
Riou Jean-Marie
Riou Louis
Riou Marguerite
Riou (Morlaix)
Riou Yves
Rioual (Gend.)
Rioual Jean-Pierre
Rioual René
Riouallec

Ripault Franck
Ritter Robert
Rivier Albert
Rivier Corentin
Rivier (Famille)
Rivier François
Rivier Hélène
Rivier Yves
Rivière
Rivière Pierre
Rivière Simone
Rivoal Alexandre
Rivoal François
Robertson (W.)
Robet Luc
Robin Pierre
Rocaboy Yves
Rochemulet Marcel
Roeder (Gestapo)
Rogel
Rohou Etienne
Rohou Jean
Roignant Jean
Roignant Jean-Pierre
Rolland Amédée
Rolland François
Rolland (Gend.)
Rolland Guy
Rolland (J.)
Rolland Joseph
Rolland Louis
Rolland J.-Louis
Rolland Marcel
Rolland Pierre
Romeur Joseph
« Ronald »

Ronel
Ronel Eliane
Roozen-Rung
Ropars Jean
Ropars Joseph
Ropars (Mlle)
Ropars Yvonne
Rosconval Marie-Catherine
Rosconval Yves
Rosec Robert
Rosenbaum
Rospars Robert
Rosset (Lieut.)
« Rossi »
« Rossignol », cf. Fonferrier.
Rossignol (Lieut)
Rouat (Mme et M.)
Roudaut Hervé
Roudaut Louis
Roudaut Marie-Louise
Roudot Jean-Paul
Roué Claude
Roué Jean
Roué René
Rouillard Jean
Rouillé André
Rouneau (cf. Rendier)
Rousseau Joseph
Rousseau Maurice
Roussel
Roussel Pierre
Rousvoal Yves (Cap. Georges)
Rouzic André
Rozec Joseph
Ruaud
Ruault Jean

Rudders (Col.)
Ruelen Pierre-Louis
Ruellan Emmanuel
Runch (Gén.)

Saget
Salaün André
Salaün Antoine (D^r)
Salaün Emile
Salaün François
Salaün Georges
Salaün Joseph
Salaün Marie-Anne
Salaün Pierre
Salaün Prosper
Salaün René
Salaün Yves
Salie
Salomon
Saillour Léon
Saint-Cyr Georges
Saint-Cyr (Mme)
Salon
Salou Yves
Saluden Jean
Sander Homer
Sangnier Marc
Sannier Jos
Sanquer Jean
Saout Jacques
Saout Jean-Pierre
Satta Jacques
Saux Joseph
Savin Guy
Savina Hervé
Savina Jean

Scaverinec René
Schaad
Scheidhauer (Col.)
Schmecler (N.)
Schmidt (Major)
Schmidt (Adj)
Schmidt Georges
Schneider
Schneider Charles
Schneider Walter
Schreiber Joseph
Schuberth
Schuttenhelm
Schwartz Louis
Schweiger (D^r)
Sciou Jean
Scotur Gouesnou
Scotur Marie-Renée
Scoarnec Jean
Scouarnec Joseph
Scordia Louis
Scotet
Scotet Hervé
Scotet Jean
Scotet Joseph
Scotet Michel
Scotet Pierre-Marie
Scraigne Albert
Scudeller Henri
Searey Frank
Ségalen Joséphine
Ségalen René
Ségalou
Séité (Mlle)
Sellin

Sellin Alain
Sellin Jean
Sellin Joseph
Sellin Louis
Sellin Robert
Sendral Claude
Séné
Séné Amédée
Sérandour
Sergent
Sergent Henri
Séven Jean-Louis
Seznec Jean
Sibénil (Mlle)
Sibilo
Sicaud (Cap.)
Siche Marcel, « Equivalence »
Sillon Pierre
Simon
Simon Jean
Simon Marie-Anne
Simon Paul
Simons (G.)
Simpson William
Sinquin Alain
Sinquin Marcel
Sinquin Pierre
Sizun Yves
Sker Yves
Smith Louis
Smith Robert
Solu (Mme)
Sollicec Louis
Souben (D^r)
Souchet

Sousset Pierre
Spang (Gén.)
Sprauel
Soustelle Jacques
Stalchmitt
Starr, (G.R.)
Steingruber Georges
Stéphan
Stéphan Alexis
Stéphan André
Stéphan Anne-Marie
Stéphan Edmond
Stéphan Emile
Stéphan François
Stéphan Henri
Stéphan Jean-Marie
Stéphan Louis (Cdt. André)
Stéphan Marcel
Stéphan Maurice
Stéphan Pierre
Stéphan Nicolas
Stéphan Raymond
Stéphan Roger
Stéphan Yves
Stervinou Fanch
Stervinou Louis
Stroh Donald
Strullu Jean
Suignard Jean
Summ John
Summers (Major)
Szymczach Edmond

Tachon (Mlle)
Tack
Tailor James

Tallec (Cap.)
Tandé
Tanguy
Tanguy Alphonse
Tanguy François
Tanguy Georges
Tanguy Jean
Tanguy Joseph
Tanguy J. (Abbé)
Tanguy Léon
Tanguy Paul
Tanguy Robert
Tanneau (Mlle)
Tanneau Pierre
Tanniou François
Tanniou Maxime
Tanniou Pierre
Tanniou Vincent
Tanter Fanch
Taridec Pierre
Téphany Auguste
Tessier
Teurnier Albert
Teurnier Louis
Teurnier Marcel
Teurnier Michel
Teurnier Yves
Teurnier Yves-Louis
Teurnier Yvette
Texier Adrien
Thalamot Pierre
Thatcher Herbert
Thébaud
Thells (E.)
Théon Emile
Thépault Joseph

Thépaut
Thépaut Jean
Thépaut Louis
Thépaut Marie-Louise
Thépot Yves
Thersiquel René
Thomas Christian
Thomas Georges
Thomas Jean
Thomas Marcel
Thomas Pierre
Thomé (Lieut.)
Thomson
Thomson (D^r)
Tillion Germaine
Tillon Charles
Tocquet Joseph
Tomazon Gilbert
Tosello-Bancal
Touilin Jean
Toulancoat Pierre
Toulemont Louis
Toulgoat
Toulhoat Pierre
Toullec
Toullec François
Toullec Yves
Touny (Col.)
Tournellec
Traon Auguste
Trébaol
Trébern Ange
Trébern Joseph
Trébern Pierre
Tréguer François

Tréguer Paul
Tréguier
Tréguier Alain
Tréguier Denis
Tréguier Jean
Tréhin
Trellu Daniel (Col. Chevalier)
Trellu François
Trellu Xavier
Trétout Jean
Trétout Yves
Treut Jean
Trévien Gérard
Trévidic André
Trichard Yves
Trischler (Lieut.-Col.)
Trividic Albert
Trividic Joseph
Troadec François
Troadec Théophile
Troal Laurent
Troalen Louise
Trolez
Tromelin
Tromelin Jean (fils)
Tromelin Paule
Tromelin Yvonne
Tromeur Jean-Michel
Tromeur Maurice
Trumps (Lieut)
Turquet René

Uguen Albert
Uguen Marcel
Ulliac Eugène
Urien

Urvois Julien
Vallée (Mme Le Janne)
Vallée
Vandenberg
Vanneck (Lieut.)
Vaslet de Fontaubert E.
Vasselet Louis
Vasseur
Vautier Jean
Vazel Georges
Védrine Joseph
Vedy Gilbert
Velly Pierre
Venner Dominique
Vibert
Vieille
Vienne
Vigouroux Corentin
Vigouroux Jean
Vigouroux Jean-Pierre
Vigouroux née Morvan
Vildé Boris
Vissault de Coetlogon Guy
Vlassow
Volant Antoine
Volant Charles
Volant Maurice
Volant Pierre
Volant Roger
Volant Yves
Von Choltitz
Von Coler
Von Mosel (Col.)
Von Pragon
Von Wartenberg

Vourch Francis
Vourch Louis
Vourch Yves

Wallerand
Wassili
Weil-Curiel (M^c)
Weyland
Whright Gilbert
Wilhem Hans
Willard Georges
Wilson (Lieut.)
Wissik Pawel
Witmann Camille
Wolf Georges
Wood Neville

Yakoleff Yvan
Yan André
Yéquel Louis
Yézou Jean
Youinou Jean
Yvenat
Yvinec Albert. « Callac »
Yvonnou Marcel

Zeller
Zielske
Zwicker Ralph

NOTES - SOUVENIRS - DOCUMENTS PERSONNELS

Notes

a

Renseignements fournis par la mairie de Morlaix.

b

Rapport du Sous-Préfet de Morlaix.

c

Communication de la mairie de Lanmeur.

d

Les américains tombés dans les environs de Kersalut se nommaient : Herman L. MARSHALL (Massachusetts), Eslen THELLS (Kentucky), Louis L'HALLOW, Roy A. MARTIN (Arkansas), Netis LOUDENSLAG.

e

Racketeer Circuit, Sheet 58, M3, *History of Organization* (CH. 2 G.M.).

f

HUGUEN (Roger), « Par les nuits les plus longues », 1976, p. 407.

g

Lettre du 15 mars 1948 de Martin RENDIER au docteur LE DUC. Le village de Castelnau-sur-l'Auvignon a été entièrement détruit pas les Allemands à la suite du combat qui leur fut livré le 21 juin 1944 par les F.F.I.

h

Communication du Docteur Jean LE DUC.

i

MARZIN (Alexandre), né à Morlaix, le 24 janvier 1906, adjudant-pilote du 1^{er} octobre 1935, reçu sous-lieutenant, en 1939, 1 645 heures de vol. Arrêté sur dénonciation le 7 juin 1944, dans un bois à

Plourin-Morlaix près de la ferme de Kerloas. Interné et torturé, déporté à Buchenwald le 15 août 1944, abattu par les SS entre ce camp et Dachau le 10 avril 1945.

j

Souvenirs de la Résistance, 1940-1945. Brochure de 48 pages, Imp. André, Morlaix. Récit de P. GUÉZOU.

k

Rapport de A. JÉZÉQUEL, président du C.L.L de Huelgoat (non daté).

l

Cf. M. DIZERBO.

Sources : Articles de M. Albert PHILIPPOT ;

Ouvrage : « A travers les Départements Meurtris : Le Finistère » ;

Enquêtes des correspondants du C.H.G.

m

« Le Finistère dans la Guerre », t. I, p. 308.

n

Op. cit., p. 209 (Réseau « Bourgogne »).

o

« Les Bataillons de la Jeunesse », par Albert OUZOULIAS, Editions Sociales, 1967.

p

Épouse par la suite de Pierre OUADEC, l'un des premiers Résistants du Front National à Bannalec.

q

Devra plus tard chercher refuge dans la Résistance du Morbihan.

r

Pierre MERRIEN est arrêté le 11 décembre 1943 pour son aide aux évasions de France. Libéré en mars 1944, repris peu après. La

Libération le trouvera, le 11 août 1944, à la prison Margueritte à Rennes.

s

Le 10, en fait : « Micheline » ayant vu, au passage à niveau de Saint-Yvi, l'embarquement de détenus des prisons Saint-Charles et Mesgloaguen.

Source : « La Plastiqueuse à bicyclette », *op. cit.*

t

EVEN (Cdt), Rapports d'activité du 25^e corps d'armée allemand en occupation en Bretagne (13 décembre 1940-20 novembre 1944), château de Vincennes, 1978.

u

AMOUROUX - « Quarante millions de pétainistes », Laffont, édit.

v

EVEN (Cdt), - déjà cité.

w

« La Dépêche », du 19 février 1944.

x

Arch. Dép. Finistère, Série M, Rapports du sous-préfet de Morlaix.

y

Dans le « Numéro Spécial de l'Est », 1943, de la revue *Signal*, c'est le général allemand HELLMICH qui est dit « Général des Troupes de l'Est ».

z

AD. : Cabinet guerre

aa

Rapports du 25^e corps d'armée allemand, *op. cit.*

ab

Communication de la mairie de Plouider.

ac

Communication de la mairie de Tréfléz.

ad

Arch. CH2G. Rapports TOSELLO-BANCAL (dossier Martin).

Par ailleurs, *sources* : Pour les « Bataillons de Sécurité » : Rapports du 25^e corps d'armée, film 93, microfilm 116 302 à 116 467, microfilm 030 474. Traduction du commandant EVEN. SHA, Archives F.F.I.

ae

Rapports d'activité du 25^e corps d'armée allemand en occupation en Bretagne (13 déc. 1940-20 nov. 1944). Texte présenté, traduit et annoté par le Cdt EVEN, château de Vincennes, 1978.

af

Idem. D'après des microfilms d'origine américaine.

ag

POUPARD (P.), « La Bataille de Brest » ; *Revue historique de l'armée*, n° 3 (spécial), 1970

ah

FAUCHER (lieut.-col.), « Activité... » (déjà cité).

ai

Note de la mairie de Plabennec (15 sept. 1959).

aj

Dans le tome I, sur l'affirmation de survivants de son groupe, nous avons écrit qu'Yves GILOUX était originaire des Côtes-du-Nord. En réalité, il était né à Ouessant le 15 décembre 1921 et a vécu sa jeunesse à Lambézellec, où ses parents étaient instituteurs publics (lettre de Mme E. PALLIER, institutrice honoraire à Saint-Pabu, sœur de Mme GILOUX).

ak

Voir « Le Finistère dans la guerre — 1939-1945 » — Tome I, pp. 311 à 313.

al

Compte rendu de la compagnie Yves Giloux par le capitaine CALLAC (Albert YVINEC) et de son adjoint l'Eclaireur (Guillaume ALIX) – Brochure ronéotée, non paginée.

am

Le 11 juin à Bolazec, suite à l'action du groupe GILOUX, les Allemands font une rafle. Mme ELIÈS et sa sœur sont tuées à leur fenêtre. Le mari de la première, instituteur est arrêté.

an

Archives du bataillon La Tour d'Auvergne, Carhaix.

ao

Archives du Finistère – Série M non classée.

ap

(Paul) MARZIN « La Feuilles étoilée », Morlaix 1978 — 200 p. dessins de l'auteur.

aq

Compte rendu du C.E. de la compagnie Bir-Hakeim, Pleyber-Christ, 25 août 1944.

ar

Famille éprouvée que la famille PLASSART. Le cousin de l'adjudant PLASSART, Jean-Marie, lieutenant F.T.P., fut fusillé sous un faux nom après avoir été torturé. Un autre cousin, Emile fut tué en mai 1940.

(4) Renseignements fournis par Yves ROUSVOAL et Paul MARZIN.

as

Nous pouvons affirmer que tous les instituteurs publics n'assistaient pas à la réunion, la plupart étant Résistants.

at

DANTEC (F.) – « La belle vie et la mort magnifique de l'abbé Jean SUIGNARD (1920-1944) » – Ed. Guivarch, Quimper – 1947.

au

Documentation fournie par la mairie de Landeleau (2 octobre 1959 et 12 juin 1965) et PÉRENNÈS (chanoine) – « Aviateurs alliés et journées tragiques de la Libération en quelques localités du Finistère » – 1946 – Rennes.

av

ARON (R.) – « Histoire de la Libération de la France » – Fayard p. 112.

aw

Note de la mairie de Plounévezel.

ax

Communication de la mairie de Plounévezel, 25 août 1959.

ay

« Le Télégramme » du 29 avril 1961.

az

Ouest-France des 7 et 8 octobre 1944.

ba

Note de la mairie de Plonévez-du-Faou, 22 août 1959.

bb

Note de la mairie de Lennon, août 1959.

bc

MARC (Louis), l'Occupation et la Résistance à Berrien... » « Action laïque » – janvier 1970.

bd

Procès HOFFMANN.

be

En avril 1944, on trouve sa signature en tant que « Oberst und Feldkommandant ». Il a succédé à ANGERER ou assure l'intérim.

bf

Lorient 1939-1945, par FAHRMBACHER et MATTHIAE.

bg

Procès HOFFMANN.

bh

Procès HOFFMANN.

bi

« Ceux de la première heure », par Georges CLÉMENT (Morizo'o) – Imprimerie Ménez – Quimper, 1946.

bj

Dropping Zone.

bk

Confirmé par Neville WOOD dans une lettre. Pour le sauvetage de Quinn, autre participant ; Jean LE GARO, dit « Thomas », de Rosporden.

bl

Papiers Sprauel.

bm

Pour cette aide aux aviateurs alliés, voir « Le Finistère dans la Guerre », tome I, p. 302-303.

bn

Op. cit., p. 198-199.

bo

Voir par ailleurs « Le Finistère dans la Guerre », 1^{er} tome, p. 250.

bp

Le Télégramme du 24 novembre 1947.

bq

« Le Finistère dans la Guerre », tome I.

br

Le parachutage aurait eu lieu à Guiscriff (Morbihan), selon le rapport de l'équipe Jedburgh « Francis » (Archives C.H.G.), qui place cette opération le 30 juillet. Mais il y a eu probablement un décalage entre la décision et l'exécution. Quant au dépôt, il était à Scaër.

bs

Ouvrage *op. cit.*

bt

Motor Torpedo Boat, vedette lance-torpilles.

bu

Le *Rostock* avait été capturé par l'avisos *Elan* en février 1940.

bv

D'après le général FAHRMBACHER (*op. cit.*), le *Rostock* n'avait pas eu l'autorisation de Berlin de faire route vers l'Espagne, mais devait tenter de rallier un port allemand, ayant parmi les blessés le colonel KAUMANN, ancien commandant allemand de Lorient, et le directeur des travaux maritimes NAUMANN.

bw

« La Résistance dans le Cap-Sizun » par le commandant HENRI (Alain) MOULLEC, *Le Progrès de Cornouaille*, juin 1979.

bx

Instituteur public à Audierne.

by

Témoignage recueilli le 21 septembre 1960.

bz

Détails dans *Les Cahiers de l'Iroise*, n° 4, 1961, d'après les renseignements recueillis par le Commandant F.F.I.

ca

Pour ne pas compliquer le texte, souvent est utilisée l'appellation de F.F.I. pour F.F.I.-F.T.P.

cb

Op. cit. – Le groupe dirigé par H. MOULLEC reçut les armes des mains de « Berthaud ».

cc

Le nom de code du terrain était « Munster ».

cd

Op. cit.

A noter que, vers le mois de septembre 1943, les responsables du Front-National – F.T.P. du canton de Pont-Croix : Michel GOYAT et Michel PEUZIAT, de Mahalon ; Paul FINOT, d'Audieme ; Albert TRIVIDIC, Hervé MINOU, de Plouhinec... (il y avait, à l'époque, une quarantaine de membres appartenant à ce mouvement), pensèrent avoir trouvé une filière pour obtenir un parachutage d'armes dans le secteur Kerest – Pont-Lambert en Mahalon, mais on l'attendit en vain.

ce

Un individu employé par les Allemands fut exécuté au maquis de Lanavan. Il aurait avoué être le dénonciateur (ou l'un des dénonciateurs).

cf

Commandant MOULLEC, *op. cit.*

cg

Epouse de M. Hervé GLOAGUEN, à l'époque prisonnier de guerre (plus tard maire de Mahalon).

ch

Lettre de A. LE GRAND, 9 février 1962.

ci

Article de J.-G. COLLIN dans *Le Télégramme* du 11 mai 1968.

cj

Commandant MOULLEC

ck

Journal de marche de cette unité et « décision n° 3 » du 13 août 1944. Commandant F.F.I. de l'arrondissement de Quimper.

cl

On trouve le texte ci-après d'un message adressé par le colonel EON, commandant les F.F.I. de Bretagne (n° 75 du 22 août 1944 – M U X G O) : « Aloès au Général KOENIG : 7 cargos quittent Lorient à 21 heures en direction ouest... » Le colonel EON saisit cette occasion pour insister au sujet d'une coopération navale qui pourrait être basée à Douarnenez afin, notamment, de réduire les batteries allemandes de la presqu'île de Crozon.

cm

Journal de la compagnie de Plogastel-Saint-Germain.

cn

Le cimetière allemand de Lézongar comptait 48 sépultures. Les ossements furent exhumés au début de janvier 1961 et dirigés sur Lesneven.

co

Ils auraient reçu un ordre de repli (général FAHRMBACHER, déjà cité). A rapprocher, quant à la date, de l'évacuation de Concarneau.

cp

Le docteur LE QUER dit encore avoir servi d'intermédiaire avec M. LE BIHAN, en qualité d'interprète.

cq

Docteur Gérald PHILLIPS – Lettre à A. LE GRAND du 18 mars 1962. – Lycéen entré dans la Résistance, il appartenait à la 1^{re} compagnie de Quimper.

cr

Colonel PLOUHINEC, témoignage. 1960.

cs

Le docteur PHILLIPS signale des comportements différents chez les Américains rencontrés au cours d'une mission dans le Morbihan. Accueilli plutôt fraîchement dans une unité de l'armée Patton constituée par un important contingent d'Allemands de Chicago, il fut reçu chaleureusement au 825^e bataillon américain du Génie. Gérald PHILLIPS fut blessé le matin du 20 septembre devant Lézongar en accompagnant un groupe de reconnaissance américain, ainsi que le commandant « Rideau » (« ANGÉLY »).

ct

Déjà dans les Côtes-du-Nord, le colonel EON et le général MIDDLETON avaient convenu que les prisonniers allemands seraient remis aux Américains, mais que le butin (armes, équipements) resterait la propriété des français (*cf.* Journal de marche du Commandant des F.F.I. de Bretagne).

cu

Ouvrage traduit de l'allemand par le capitaine de frégate AUBERTIN, déjà cité.

Rappel des sources :

- *Cahiers de l'Iroise*, n° 1 – 1962 ;
- Divers journaux de marche : commandant des F.F.I. de Bretagne, compagnie de Plogastel-Saint-Germain, 7^e Compagnie de Quimper – Notes de Michel BOURDON – Rapport du commandant MARIE – Témoignage et papiers du colonel PLOUHINEC, 21 septembre 1960 – Témoignage Guillaume HERVE, 18 novembre 1959 ;

– Journaux *Le Télégramme* : « Comment Audierne fut libéré », du 29 septembre 1944. – *La République sociale*, numéros des 25, 26 et 27 janvier 1946 : « Audierne et les Allemands ».

cv

Arrêté en mars 1944 et déporté.

cw

Voir notamment *Le Télégramme*, éd. de Quimperlé, 9 mai 1967.

cx

A. PHILIPPOT : *Le Télégramme*, du 17 juin 1964 et mention dans le rapport du « Team Francis ».

cy

Hommage de *l'Huma-Dimanche* aux fusillés de Kerfany – 31 juillet 1966.

cz

Eugène DONAL, *Ouest-France*. 20 sept. 1944.

da

Ouest-France, 9 oct. 1944.

db

La décision est du 28 août 1944.

dc

Témoignage du capitaine NICOLAS.

dd

DELAMEYSSE (Ch.) – Les chasseurs bombardiers dans la bataille de Brest – Plus de 3 000 sorties en 25 jours – *Les Ailes*, n° 937 – 16 décembre 1944.

de

FAUCHER (Lieut.-col), « Activité des formations de la Résistance de l'arrondissement de Brest », p. 128.

df

Bulletin n° 24 de la 29^e D.I./U.S.A.

dg

A.DP : Auxiliaires de la Défense passive.

dh

Conférence faite à Paris par P. BRANELLEC (Salle Lelièvre, 259, rue de Crèque).

di

Compte rendu médical du service de Défense passive de Recouvrance (7 août – 17 septembre).

dj

Activité des membres de la D.P. pendant l'état de siège de Recouvrance (anonyme).

dk

Marcel PIROU, lors des combats du 6 septembre 1944, reçut l'ordre de porter sa compagnie F.F.I. à l'attaque des positions ennemies en direction du village de Kérivin. En tête de sa compagnie le capitaine PIROU fut tué d'une balle de mitrailleuse. Son épouse, agent de liaison, récupéra le corps de son mari, face aux Allemands assistée de son amie Mme CARU.

dl

Le Siège de Brest – Brochure non paginée, illustrée et tirée par le service mécanographique de la ville de Brest (21 sept. 1969) à l'occasion d'une exposition réalisée à l'Hôtel de Ville. Cette brochure donne la traduction du rapport MIDDLETON.

dm

Ouest-France, août 1948 – « Le siège de Brest vu par le colonel d'infanterie H.E. POTTIER, historien en chef des forces

d'intervention américaines en Europe.

dn

RAMCKE (B.H.) – Fallschirm Jager Damals un Denach – Edit. Lorch – Frankfurt-e-Mein – 1951 (traduction C.H. 2 G.M.)

do

KUBY (Erich) – *Nur noch rauchende Trümmer* (Plus que des ruines fumantes), 1959. Traduit par Jean TANGUY pour *Le Télégramme*, déc. 1959.

dp

Télégramme de Brest, 10 oct. 1964. « Il y a 20 ans, c'était la tragédie de l'abri Sadi-Carnot ».

dq

OLLIVIER (Officier des Equipages) – « La 2^e compagnie de marins-pompiers pendant le siège de Brest (5 août-18 septembre 1944) » – *Cahiers de l'Iroise*, n° 4, 1963.

dr

CHEVESNERIE (R.P. de la) – « Gloire et souffrance d'un collègue : N.-D. de Bon-Secours à Brest », Bulletin de Bon-Secours, n° 63, juill. 1948.

ds

OLLIVIER (Jean) (G.-M. THOMAS) – Le 9 septembre 1944 se produisit l'épisode le plus sanglant du siège de Brest : l'explosion de l'abri Sadi-Carnot (*Télégramme de Brest*, 5 septembre 1969).

dt

Communication du commandant PONT à M. THOMAS.

du

Archives municipales Brest, série H, non classée.

dv

Id.

dw

Journal inédit de M. Ch.-Yves PESLIN.

dx

M. Léon DÉNIEL, cuisinier des A.D.P.

dy

Télégramme de Brest, n° 6, 23-24 sept 1944.

dz

PRIGENT (François), *Le Finistère syndicaliste*, n° 2, oct.-nov. 1944.

ea

LE GALLO (Yves), « La Bretagne », Arthaud, édit., 324 p., 1969.

eb

La solde d'un soldat des F.F.I. au front est en fait, à ce moment de 60 F par jour dont 45 F vont à l'intendance.

ec

Le chanoine G. GRILL, aumônier divisionnaire, âgé de 55 ans, s'est mis aussi à la disposition des F.F.I.-F.T.P. dans la presqu'île. Il suit une compagnie « au pas accéléré, bien détaché, bâton d'une main, chapelet de l'autre ». Voir : « Ceux qui n'ont pas rampé, 1940-1944 », par Marie KERLO, Paris, 1944.

ed

Dans l'après-guerre, il fondera la *Nouvelle Revue de Bretagne*, et sera co-gérant du journal *Ouest-France*. Sa sœur, Mlle Marie LE GOAZIOU, sans être affiliée à un réseau ou mouvement, hébergea un opérateur-radio et son poste émetteur.

ee

Le Finistère dans la Guerre, t I, p. 252.

ef

TANGUY (Jean) – Pour eux la guerre continue... *Le Télégramme de Brest*, 3, 4 et 5 août 1961.

eg

Témoignage d'un F.F.I. du corps franc « Penna » (Pennanéac'h).

eh

Arch. dép. Finistère, Série M. non classée.

ei

A Telgruc, le 3 septembre 1944, 25 F.F.I. furent tués dans des circonstances à peu près identiques. L'aviation américaine bombarda ce secteur par méprise.

ej

Les chiffres donnés di-dessus (extraits de la Statistique du C.H.G. établie par A. LE GRAND : « Le Finistère sous l'Occupation – La Répression », Quimper, 1968, hors commerce), ne concernent que les personnes arrêtées dans le département. Pour les déportés, voir « Le Finistère dans la Guerre » t. I, p. 395 à 397. De même, nous renvoyons à cet ouvrage pour les internés et les fusillés cités dans l'historique des réseaux et mouvements de Résistance.

ek

A la suite de renseignements fournis par M. Georges NÉDÉLEC, nous avons contacté M. Jo KERVELLA, directeur d'école en retraite, conseiller municipal à Hanvec, qui a bien voulu interroger les survivants de cette aventure. Nous l'en remercions.

el

Joseph LE CANN (3 mars 1899-20 déc. 1959) a servi tout jeune sur un torpilleur dans la Marine nationale, pendant la Guerre 1914-1918. puis dans l'Infanterie coloniale où il devint adjudant. Fait la guerre du Rif dans les années 1925 ; au cours d'un séjour en Indochine, il contracte une grave maladie et est réformé à 100 %.

© 1981 - Editions de la Cité - BREST-PARIS
I.S.B.N. N° 2-85186-022-4

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782402059459) le 30 novembre 2015.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

